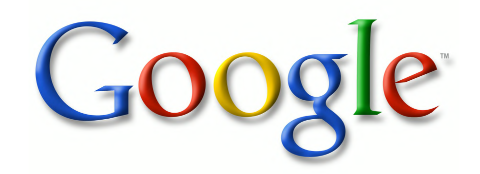
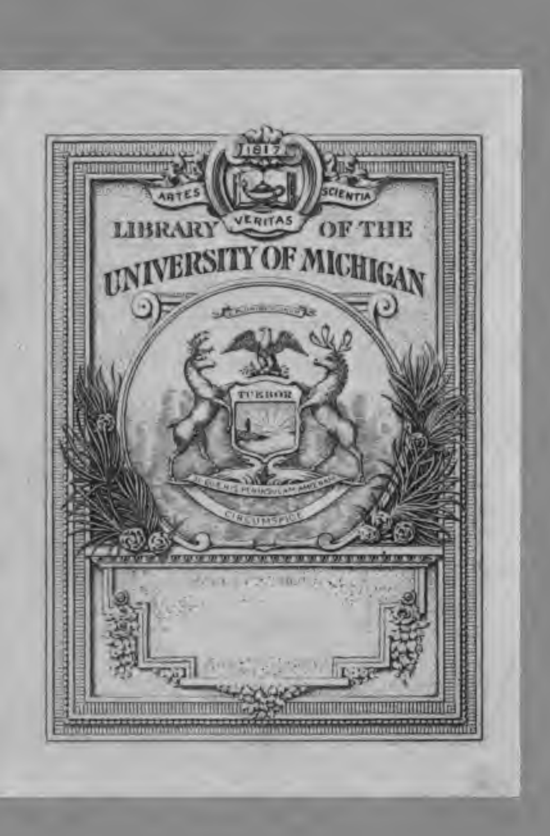



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

E PRINCE EUGÈNE
ET MURAT

1813-1814

OPÉRATIONS MILITAIRES

NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES

M. H. WEIL

LE

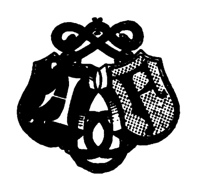
Prince Eugène et Murat

1813-1814

OPÉRATIONS MILITAIRES
NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES

TOME PREMIER

Avec Carte



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

Libraire des Écoles françaises d'Athènes et de Rome
du Collège de France et de l'École Normale Supérieure.

4, Rue Le Goff

1902

AVANT-PROPOS

De toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire, une seule était restée jusqu'ici injustement plongée dans l'ombre et presque dans l'oubli.

Pas plus en France qu'à l'Étranger on n'avait songé à étudier en détail et dans leur ensemble les opérations militaires qui, d'août 1813 à avril 1814, ont eu pour théâtre, le Tyrol, les provinces illyriennes, la Haute-Italie, l'Istrie et la Dalmatie jusqu'aux bouches de Cattaro.

En dehors des *Mémoires du prince Eugène*, publiés par le baron du Casse, nous ne possédons guère, en fait de livres consacrés à cette dernière campagne du vice-roi, que l'*Histoire de la Campagne d'Italie*, de Vaudoncourt, que, comme la plupart des œuvres de cet auteur, on fera bien de ne consulter que sous bénéfice d'inventaire. Thiers et Koch ont naturellement dû s'en tenir à un exposé sommaire, rapide et par suite incomplet des principaux événements qui se sont déroulés de l'autre côté des Alpes.

La littérature militaire étrangère est presque aussi pauvre que la nôtre sous ce rapport. En dehors de quelques monographies, telles que celles de Smola, *Vie du feld-maréchal comte Bellegarde*, et de Schneidawind, *le Prince Eugène*, il n'existe guère, en fait d'ouvrages allemands, que le livre de Sporschil qui n'est, en somme, qu'un précis assez exact, mais forcément assez sec et que le beau travail achevé quelques jours seulement avant sa mort par le feldzeugmeister baron

von Welden chargé, lorsqu'il n'était encore que lieutenant-colonel, de tenir le *Journal d'Opérations* à l'état-major de Hiller et de Bellegarde, enfin, en fait de documents imprimés italiens que la *Milizia Cisalpino Italiana* de Zanoli.

En raison même du petit nombre de livres publiés jusqu'à ce jour, nous avons cru qu'il pouvait être utile et peut-être même intéressant de combler cette lacune en essayant de reconstituer l'histoire des derniers mois de la domination française en Italie à l'aide de la correspondance et des rapports des généraux et des hommes d'État français, italiens, autrichiens, anglais et napolitains.

Fidèle à la méthode que nous avons suivie, lorsque nous avons entrepris de rédiger, comme a bien voulu le dire M. le général Lewal, « le Journal de Marche en partie double de la Campagne de France en 1814 », nous avons cette fois encore procédé de la même façon et consacré près de dix années de recherches et de travail à la découverte, à la mise en ordre, à la comparaison des principaux documents de nos Archives nationales, de la Guerre, des Affaires Étrangères, du *Record Office*, du *K. und K. Kriegs-Archiv*, du *Haus*, *Hof und Staats-Archiv* de Vienne, de l'Ambroisienne, des Archives royales de Milan, Venise, Parme, Reggio, Modène, Bologne, Naples, Turin et Gênes, des Archives municipales de différentes villes d'Italie, des riches cartons de la Societa Napoletana di Storia Patria, ainsi que des manuscrits qui existent dans celles des collections particulières dont on a bien voulu nous ouvrir les portes.

Mais, comme l'a dit Jomini dans son *Précis de l'Art de la guerre*, « l'histoire purement militaire est un genre ingrat et difficile. Car pour être utile aux hommes de l'art elle exige des détails non moins arides que minutieux, mais nécessaires pour bien faire juger des positions et des mouvements... » On nous pardonnera donc, nous l'espérons du moins, si, nous appuyant sur cette parole du maître, nous avons cru devoir suivre, peut-être trop strictement, les indications données, le principe posé par Jomini, si nous avons

relevé et enregistré jusqu'aux moindres incidents, si nous avons eu trop grand souci d'éviter, pour nous servir d'une expression que nous empruntons à un autre maître, le général Dragomiroff, « les conclusions incomplètes, parce qu'elles sont basées sur des données insuffisantes. » On ne s'étonnera donc pas qu'en essayant d'écrire l'histoire de cette campagne peu connue, de cette campagne de huit mois au cours de laquelle on ne trouve, en somme, à l'exception de la bataille du Mincio, des combats de Feistritz, de Tarvis, de Bassano, de Calliano, de Caldiero, de San-Michele, de Boara, d'Ala, de Parme, de Rubbiera et de Reggio, qu'une longue liste de petits engagements, qu'une quantité d'escarmouches, qu'une foule d'opérations exécutées par des colonnes volantes, nous ayons dû, par la force même des choses, nous efforcer « d'expliquer, en les mettant en lumière, des circonstances d'abord inaperçues, d'élargir peu à peu les horizons, de compléter le tour de la question[1] ».

Il nous a semblé, du reste, qu'au point de vue purement militaire on pouvait encore déduire d'utiles enseignements des fautes qui ont été commises à ce moment, comme de certaines entreprises qui ont, au contraire, été conçues et conduites avec un véritable sens de l'art de la guerre.

L'étendue et la variété d'aspects du théâtre, sur lequel se sont déroulées des opérations embrassant, presque dès les premiers jours de la campagne, le vaste espace qui s'étend du Brenner et des environs de Salzburg jusqu'aux bouches de Cattaro, suffiraient à elles seules pour se faire une idée des difficultés contre lesquelles le prince Eugène a eu à lutter, sans qu'il soit même nécessaire de parler de la faiblesse et de la médiocre qualité de ses troupes, de l'insuffisance de la plupart de ses généraux, de rappeler en passant que l'amour de la domination universelle, le désir de tout posséder, l'espoir de tout retenir jusqu'au moment de tout perdre avaient empêché l'empereur d'adopter les seules

1. Général Dragomiroff, *Guerre et paix au point de vue militaire.*

mesures qui auraient peut-être pu sauver son royaume d'Italie. Il suffira de prendre connaissance des rares ordres qu'il donna au vice-roi, pour se convaincre une fois de plus qu'en voulant avoir des forces partout, en persistant à vouloir tout garder, même les places de la Dalmatie, on en vint à être faible partout et à compromettre l'issue d'opérations secondaires il est vrai, mais qui, si elles avaient été limitées dès le début à la défense du royaume d'Italie, n'auraient pas été sans exercer une influence salutaire et utile sur l'issue de la lutte inégale et désespérée que l'empereur essayait de soutenir contre l'Europe coalisée.

Quoi qu'il en soit et malgré les conditions défavorables dans lesquelles la volonté de l'Empereur l'avait placé, le vice-roi n'en aura pas moins eu la gloire d'avoir défendu pied à pied les territoires confiés à sa garde. Le drapeau tricolore flottait encore sur les murs de Peschiera et de Mantoue, sur les rives du Mincio, à Legnago, à Venise et même à Osoppo et à Palmanova le 16 avril 1814, au moment où les nouvelles venues de France obligèrent le vice-roi à signer la Convention de Schiarino-Rizzino.

Mais ce n'est pas seulement au point de vue exclusivement militaire que la campagne d'Italie de 1813 à 1814 présente un intérêt qu'on avait par trop négligé jusqu'ici. Les événements politiques, qui se sont succédé au cours de ces huit à neuf mois, y occupent une place si considérable, ont pesé d'un tel poids sur la marche même des opérations qu'ils mériteraient à eux seuls de faire l'objet d'une étude à laquelle, à cause de notre inexpérience et du caractère particulièrement délicat des questions qui s'y rattachent, mais surtout en raison des glorieux états de service, de la triste fin du brillant soldat que son ambition et les détestables conseils de son entourage le plus proche ont conduit à sa perte, nous n'avons pas osé donner tous les développements qu'elle comporte.

S'il nous a été impossible de passer sous silence les agissements de Murat, les négociations qui ont abouti à sa

déplorable entrée dans la coalition, on comprendra aisément pourquoi, toutes les fois qu'il s'est agi du roi de Naples, nous nous sommes, par respect pour sa mémoire, fait un devoir de reproduire, presque toujours *in extenso*, les documents authentiques, et pour la plupart inconnus et inédits, qui ont trait à sa lamentable évolution, pourquoi nous avons tenu à mettre en lumière les déceptions, les désillusions, les humiliations qui lui firent si vite, mais trop tard hélas ! regretter la fatale résolution qu'on avait arrachée à sa faiblesse, à son orgueil, à son aveuglement.

C'est également parce que nous ne voulions pas élargir davantage le cadre déjà si vaste de ce travail, parce que nous ne nous sentions pas la compétence nécessaire pour aborder certaines questions, que, craignant, d'autre part, de nous engager sur un terrain par trop glissant, nous nous sommes soigneusement abstenu d'insister sur les troubles de Milan, sur les promesses fallacieuses faites par lord William Bentinck aux Gênois, et plus encore de jeter un coup d'œil sur l'œuvre néfaste du Congrès de Vienne, sur les conséquences, aussi fatales pour l'Autriche que pour nous-mêmes, de l'état de choses que Metternich se flatta d'imposer à l'Italie, sur cette politique qui a été, à notre humble avis, la cause première, non seulement de l'épuisement et de l'abaissement de l'Autriche, mais hélas ! aussi de nos défaites de l'année terrible et des désastres que nous ne saurions oublier.

Il ne nous reste plus maintenant, après avoir essayé d'exposer à grands traits le plan de notre travail, qu'à nous acquitter d'une dernière tâche, assurément la plus agréable de toutes, celle de faire agréer l'expression de notre vive et profonde gratitude à tous ceux qui ont eu la bienveillance de s'associer à notre œuvre, de nous guider au cours de nos longues recherches. Leur nombre est si considérable que, force nous est de renoncer au plaisir que nous aurions éprouvé à remercier chacun d'eux, et qu'à notre grand regret, il nous faut nous borner à leur affirmer à tous que

nous n'oublierons jamais l'exquise urbanité avec laquelle ils ont bien voulu nous accueillir, l'amabilité et l'empressement qu'ils ont mis à répondre à nos demandes, la grandeur des services qu'ils nous ont rendus en nous éclairant de leurs conseils, en nous faisant profiter de leur expérience et de leurs enseignements.

Que tous ces précieux collaborateurs soient d'autant plus convaincus de la sincérité d'une reconnaissance que nous ne saurions leur exprimer en des termes en rapport avec leur incomparable courtoisie, que c'est uniquement grâce à leur concours, à leur appui, que nous avons pu mener à bonne fin l'œuvre que nous avions entreprise. Sans leurs encouragements, sans la bonne grâce avec laquelle ils nous ont permis de puiser dans leurs archives et leurs collections, il nous aurait été presque impossible de remplir le programme que nous nous étions tracé. Bien décidé à n'être ni apologiste ni panégyriste des uns, ni détracteur ni accusateur systématique des autres, exclusivement préoccupé de la découverte de la vérité, c'est grâce à eux que nous aurons peut-être réussi à restituer leur physionomie réelle aux événements et aux hommes qui s'y sont trouvés mêlés, et à présenter au public un modeste travail auquel, en l'absence d'autre mérite, on accordera au moins, c'est là notre unique ambition, celui d'être une œuvre d'exactitude et de bonne foi.

Mars 1901.

LE PRINCE EUGÈNE ET MURAT

(1813-1814)

« L'Histoire, c'est une résurrection. »
(MICHELET.)

CHAPITRE I

SITUATION GÉNÉRALE EN MAI 1813. — PRÉPARATIFS MILITAIRES DE L'ITALIE ET DE L'AUTRICHE

12 MAI 1813. — **Départ du vice-roi pour l'Italie.** — Dix jours après la bataille de Lützen, le 12 mai 1813, le vice-roi recevait de l'empereur, qu'il ne devait plus revoir, l'ordre de se mettre en route le soir même, pour rentrer en Italie, en passant par Munich[1]. Mais ce n'était pas, comme il l'avait laissé entrevoir la veille à la vice-reine[2], à la suite d'une conversation qu'il avait eue, le 10 mai, avec l'empereur, pour y jouir d'un congé de quelques semaines et du repos momentané dont il avait besoin. L'empereur avait reconnu que la présence du vice-roi était plus nécessaire encore à Milan qu'à la Grande Armée.

Parti de Dresde, le 12 au soir, le prince s'arrêtait quelques heures seulement, le 15 mai, à Munich, n'y restait que le temps nécessaire pour empêcher son beau-père de céder dès ce moment aux instances et aux menées des partisans de plus en plus nombreux, de plus en plus hardis, de la coalition, pour

1. L'empereur au vice-roi ; Dresde, 12 mai 1813 (*Correspondance*, n° 19998).
2. Le vice-roi à la vice-reine; Neustadt, près Dresde, 11 mai 1813.

retarder de quelques mois la défection de la Bavière[1], et arrivait le 18, à midi, à Milan où il fut reçu avec enthousiasme.

La gravité de la situation, les ordres formels de l'empereur imposaient au prince Eugène des devoirs qui ne lui permettaient ni d'accepter les fêtes par lesquelles on se proposait de célébrer son retour, ni de prendre le repos dont il avait un moment espéré pouvoir jouir au sein de sa famille.

Il fallait se hâter de profiter de l'effet produit par la victoire de Lützen, pour essayer de tenir tête à une coalition dans laquelle n'allaient pas tarder à entrer tous les Etats de l'Europe, cette coalition qu'Eugène, mieux qu'un autre, avait pu voir naître et grandir pendant les cinq mois pendant lesquels il avait, à la tête de quelques débris démoralisés et manquant de tout, disputé pied à pied le terrain aux Russes et aux Prussiens.

Nul n'avait pu suivre, mieux que le vice-roi, l'éclosion et les progrès de ces sentiments hostiles qui germaient depuis si longtemps et qui n'avaient attendu que nos premiers revers pour commencer à se manifester, mais que l'arrivée de l'empereur en Saxe et les succès qu'il venait de remporter empêchaient encore de se montrer au grand jour et dans leur intensité. Les souverains allemands, nul ne le savait, nul ne l'avait mieux vu qu'Eugène, ne guettaient plus qu'une occasion pour secouer un joug qu'eux et leurs peuples n'avaient jamais supporté qu'à regret.

Le temps pressait d'autant plus pour Eugène que tout était à refaire, à réorganiser en Italie, que le vice-roi ne se faisait aucune illusion sur les véritables intentions de l'Autriche, et qu'il s'attendait, pour nous servir de la belle et si juste expression de M. Vandal, « à la voir glisser insensiblement de la médiation dans l'intervention[2] ».

Le royaume d'Italie avait, en effet, ressenti matériellement

1. Le vice-roi, en passant par Innsbruck, avait vu le prince royal de Bavière notoirement hostile à la France et qu'il croyait avoir réussi à ramener à de meilleurs sentiments :

« Suivant les ordres de Votre Majesté, écrivait le vice-roi à l'empereur
« quelques heures après son arrivée à Milan, j'ai eu avec Sa Majesté le roi
« de Bavière un entretien approfondi pendant mon séjour à Munich. Je puis
« assurer à Votre Majesté que j'ai trouvé le roi dans les meilleures disposi-
« tions et j'ose lui dire qu'Elle peut compter sur les sentiments de ce souve-
« rain. J'ai vu également le prince royal à mon passage à Innsbruck. Je lui
« ai fait part de mon entretien avec le roi et je crois l'avoir laissé pénétré du
« bon espoir qui animait Votre Majesté et qui devait lui servir de règle. »
(*Archives Nationales*, A. F. IV, 1684. Le vice-roi à l'empereur; Milan, 18 mai.

2. Vandal, *Napoléon et Alexandre*, t. I, p. 40.

et moralement le contre-coup des guerres incessantes de l'empereur, et surtout des désastreuses campagnes d'Espagne et de Russie, tout aussi profondément et durement que les autres parties de l'Empire Français ; et, malgré le regret qu'il éprouvait à se séparer d'un des rares hommes sur le dévouement desquels il pouvait compter, Napoléon s'était vu contraint à prendre une résolution qui lui coûtait beaucoup, mais qui lui était imposée par de graves considérations à la fois politiques et militaires.

JANVIER-MAI 1813. — **Aperçu de la situation militaire en Italie.** — Afin de pouvoir se rendre un compte à peu près exact des difficultés de toutes sortes que le vice-roi allait avoir à surmonter, il importe avant tout de considérer qu'en un peu moins d'un an l'Italie n'avait pas fourni à l'empereur moins de trois corps d'armée. Le vice-roi lui-même, écrivant le 27 décembre 1812 de Gumbinnen à son secrétaire intime, le baron Darnay, lui disait : « Le climat nous a détruits. Cette belle et grande armée n'est plus rien du tout. Nos pertes sont immenses... Les Italiens meurent comme des mouches. La garde royale n'a pas sauvé 200 hommes. » C'était là, avec les débris de quelques cadres enfermés à Glogau, tout ce qui restait de ce qui avait été, quelques mois plus tôt, le Ier corps d'observation d'Italie, le IVe corps de la Grande Armée[1]. Quant à la 35e division, celle du général Grenier, qui s'était formée à Vérone en novembre 1812, ses jeunes soldats étaient arrivés à Berlin dans un tel état d'épuisement que l'empereur[2] avait cru nécessaire d'ordonner à Berthier, à la date du 20 janvier 1813, de les laisser reposer, « car, si vous les faites marcher, c'est un corps de 25.000 hommes de perdu ». Et il ajoutait, quelques jours

1. Il résulte, en effet, de l'extrait d'un appel fait à Heilsberg, le 24 décembre 1812 que la garde royale italienne et la 15e division (2e et 3e régiments de ligne, 1er et 3e régiments légers, régiment dalmate, artillerie à cheval et à pied, et le 1er bataillon du train), faisant partie des débris du IVe corps de la Grande Armée, se composaient à ce moment de 121 officiers et de 112 hommes, soit en tout 233 hommes (Voir Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana*, 1796, 1814, t. II, 339). Il est également utile de rappeler ici que l'empereur écrivant de Moscou, le 23 septembre 1812, au duc de Bassano (*Correspondance*, t. 24, n° 19218), lui faisait connaître qu'il « venait de lever en France une conscription de 140.000 hommes et en Italie une de 30.000 ».

2. *Correspondance*, t. 24, n° 19466. Fontainebleau, 20 janvier 1813. Ce corps organisé en Italie dans le courant de l'année 1812 en était sorti à la fin de la même année. Il était formé des bataillons de guerre restés en Italie et des bataillons de nouvelle formation des régiments italiens. Il servit à former le XIe corps de la Grande Armée réorganisée.

plus tard, dans une lettre du 29 janvier, adressée au vice-roi[1] : « Faites marcher la division Grenier le moins possible, et, surtout, ne lui faites pas faire de fortes marches. Une retraite de Posen à l'Oder la démoraliserait et la perdrait. »

Tout en insistant encore, à la date du 26 janvier, sur la nécessité de ménager les troupes de Grenier, qui devaient, d'après ses ordres, en date du 27 janvier 1813, former deux des 3 divisions du XIe corps[2], Napoléon avait dû avoir une fois de plus recours à l'Italie pour essayer de reconstituer la Grande Armée. Dès le 4 janvier 1813, il avait fait connaître au duc de Lodi son intention de réunir à Vérone, avant la fin de février, un corps d'observation d'Italie, dont il donnait le commandement à Bertrand[3]. Ce corps devait se composer de 2 divisions françaises, et de 1 division italienne[4].

Le 31 janvier 1813, l'empereur, entrant dans plus de détails, ordonnait à Fontanelli de réduire à 8 ou 10 le nombre des bataillons italiens employés en Espagne, de faire rentrer en Italie tous les cadres des 16 bataillons qui étaient au IVe corps de la Grande Armée, moins ceux de 2 bataillons de ligne, et 1 d'infanterie légère, dans lesquels il voulait incorporer tout ce qu'il y avait de disponible dans les 16 bataillons, et d'envoyer au corps d'observation d'Italie, qui se réunissait à Vérone, 8 bataillons. « Les 48 bataillons de l'armée d'Italie, lui mandait-il, seront donc employés ainsi qu'il suit : 8 ou 10 en Espagne, 17 à la Grande Armée, dont 6 au corps du général Grenier, 3 au IVe corps, 8 au corps d'observation d'Italie : total, 25 bataillons hors du royaume ; il en restera donc 21 ou 23, indépendamment des 5es bataillons qui seront tous complétés avec la conscription de 1814 et, s'il est nécessaire, par un appel sur les conscriptions antérieures[5].

Cinq jours plus tard, le 4 février 1813, l'empereur envoyait à Bertrand l'ordre d'avoir tout son corps réuni pour le 1er mars[6] et de se tenir prêt à entrer en Tyrol pour se porter de là sur Augsbourg. Le mouvement du corps d'observation d'Italie, qui allait devenir le nouveau IVe corps de la Grande Armée, commença le 10 mars, comme l'empereur le reconnaissait lui-même,

1. Napoléon à Eugène ; Paris, 29 janvier 1813 (*Correspondance*, t. 24, n° 19524).
2. Napoléon à Eugène ; Fontainebleau, 27 janvier 1813 (*Correspondance*, t. 24, n° 19522).
3. Napoléon à Melzi ; Paris, 4 janvier 1813 (*Correspondance*, t. 24, n° 19420).
4. Napoléon à Fontanelli, Paris 11 janvier 1813 (*Correspondance*, t. 24, n° 19423).
5. Napoléon à Fontanelli (*Correspondance*, t. 24, n° 19527).
6. Napoléon à Bertrand, Paris 4 février 1813 (*Correspondance*, t. 24, n° 19533).

dans la lettre qu'il adressait à Fontanelli, le 2 avril 1813, lettre dans laquelle il lui prescrivait d'envoyer encore 3 autres bataillons[1], les premiers prêts, destinés à prendre la place des 3 bataillons que le roi de Naples avait promis, mais qu'il s'était bien gardé de fournir. Depuis la fin de la campagne de Russie, depuis le renvoi des débris des cadres de l'ancien IVe corps de la Grande Armée de 1812, rentrés en Italie pour s'y reformer, Napoléon avait tiré du royaume 19 bataillons, dont 6 faisant partie de la division Grenier (brigade Zucchi), et 13 appartenant au corps de Bertrand (division Peiry). La formation de cette dernière division, qui n'était composée que de conscrits insuffisamment dégrossis et de soldats à peine convalescents, acheva d'enlever des dépôts tout ce qui y restait d'anciens militaires. Après le départ de ces troupes, les garnisons et les dépôts d'Italie se trouvèrent absolument dégarnis, et les états de situation ne furent plus composés, en réalité, que des numéros des régiments représentés par les quartiers-maîtres et quelques éclopés.

Il importe, de plus, de faire remarquer que le royaume d'Italie avait fourni à l'armée d'Espagne 2 divisions, celles des généraux Palombini et Severoli. Pour se conformer aux ordres de l'empereur, on avait mis en route la réserve de 6.000 conscrits de la levée de 1813. D'autre part, on avait fait appel à l'enrôlement volontaire et, grâce à l'intervention des fonctionnaires et des notables désireux de faire montre de leur zèle et de leur dévouement, on parvint jusqu'au 8 avril 1813 à réunir dans les départements du royaume 2.016 hommes, 3.689 chevaux et près de 600.000 lires, plus une quantité assez considérable d'effets d'habillement, d'équipement, de fournitures, d'objets fabriqués et de denrées de toute espèce. Tout cela n'avait pas suffi, et, en présence des demandes incessantes de renforts que l'empereur désirait tirer de l'Italie, et de l'impossibilité de le satisfaire, on avait dû, dès le 26 février 1813, appeler sous les drapeaux 15.000 hommes imputés sur la conscription de 1814[2].

Mais, si Napoléon se rendait dans son for intérieur un compte exact de la situation de l'Italie, s'il ne se dissimulait pas les dangers que pouvaient faire courir à ses possessions transalpines, d'une part, les entreprises des Anglais dans l'Adriatique[3], de

1. Napoléon à Fontanelli; Paris 2 avril 1813 (*Correspondance*, t. 25, n° 19797).
2. I. Zanoli, *Sulla Milizia Italo-Cisalpina*, I, 29. Voir de plus *Annexe I*.
3. Voir *Annual Register* 1813, appendice 161-164.

l'autre, la possibilité d'une rupture avec l'Autriche, s'il recommandait à Fontanelli, à la date des 9 et 23 janvier, de mettre Osoppo, Palmanova et Ancône en état de défense, la nécessité l'obligeait à imposer de nouveaux sacrifices au royaume. Il ressort, en effet, d'une lettre qui ne figure pas dans la *Correspondance*, que, le 27 février 1813, il prescrivait à Fontanelli d'envoyer à Trieste « 2 bataillons provisoires de 600 hommes chacun, parce qu'ayant retiré de l'Illyrie 4 bataillons du 23e régiment et le bataillon du 8e d'infanterie légère, Trieste se trouverait dépourvue de troupes. 600 conscrits français, que le général Vignolle était chargé d'organiser, devaient eux aussi être dirigés sur Trieste, ce qui réunira, disait-il, dans cette place 1.800 hommes qui mettront la ville et le littoral en sûreté jusqu'à ce que la conscription de 1814 arrive, et que je puisse faire les dispositions convenables pour l'été. » Enfin, avant même de parler de l'organisation, des troupes destinées à servir de noyau à l'armée d'Italie, organisation qui fait l'objet des deux lettres qu'il adressa à Clarke et à Fontanelli, le 2 avril, et dont nous parlerons plus loin, l'empereur, après avoir reçu l'état de situation de l'armée du royaume d'Italie au 1er avril, ordonnait, à la date du 6 avril, à Fontanelli, « de réunir à Vérone, et d'en faire partir, du 15 au 20 avril, 3 bataillons destinés à renforcer la division du général Peiry, un régiment de chasseurs de 1.000 chevaux et un bataillon de marche, où il y ait des hommes des 2 régiments qui fournissent à la brigade du général Grenier au XIe corps et des régiments qui fournissent à la division Peiry : d'y joindre des détachements d'artillerie et de sapeurs, et de donner à cette colonne 2 pièces de canon et des caissons d'infanterie[1] ».

Premières appréhensions de l'empereur au sujet de l'Autriche. — Malgré la confiance qu'il affectait à l'égard de l'Autriche, ce fut en réalité à partir du 2 avril que l'empereur se préoccupa plus sérieusement que jamais des moyens d'assurer la défense du royaume d'Italie. C'est ainsi que, dans des ordres relatifs à la répartition des recrues provenant des conscriptions antérieures, il prescrit certaines mesures ayant trait aux 6 régiments français stationnés en Italie, qui devaient avoir

1. Cette dépêche, adressée de Paris, le 6 avril 1813 et dans laquelle l'empereur revenait encore sur la formation d'un corps d'observation composé de 3 divisions françaises, de 48 bataillons et d'une division italienne de 16 bataillons avec un régiment italien de 1.000 chevaux et un français de pareille force, ne se trouve pas dans la *Correspondance*. Elle est reproduite par Zanoli, t. I, 211-212.

chacun 3 bataillons outre leur bataillon de dépôt. L'empereur pensait que « ces 18 bataillons avec ceux du 112e, avec ceux qu'on laisse pour la garde du Piémont et de Rome, et ce que pourra fournir le royaume d'Italie, feraient 40 à 50 bataillons vers le mois de septembre, ce qui pourrait être d'une grande utilité [1] ».

Le même jour, du reste, il faisait savoir à Fontanelli [2] qu'il voulait avoir en Italie dans le courant de février « 2 divisions françaises fortes de 32 bataillons, une 3e division italienne de 16 bataillons, 2 régiments de cavalerie italienne et un régiment français faisant 3.000 chevaux, enfin l'artillerie nécessaire à ce corps qui sera de 40 ou 50.000 hommes, sans compter tous les 5es bataillons qui tiendront garnison dans les places ». L'empereur ajoutait, en commettant une erreur volontaire : « Les 6 régiments français doivent déjà être nombreux, et ils seront complétés au moyen de la nouvelle conscription que je lève. On pourvoira insensiblement aux cadres ».

Mesures prises par Fontanelli en avril 1813. — Dès le 7 avril, Fontanelli avait été au-devant des désirs de l'empereur et, après lui avoir annoncé que tous les conscrits de la levée de 1814 auraient rejoint leurs corps dans les quinze premiers jours du mois de mai, il lui faisait connaître que l'on pourrait disposer en mai des corps suivants : les 4 bataillons de chasseurs de la Garde qui s'organisaient à Milan, les 4 bataillons du 1er régiment d'infanterie légère en formation à Trente, 4 du 3e à Udine et Trieste, 4 du 2e d'infanterie à Ancône, 4 du 3e à Venise, 4 escadrons (900 chevaux) du 2e régiment de chasseurs à cheval et 4 du 3e (900 chevaux) à Lodi, plus 2 batteries d'artillerie à pied (16 pièces), 1 compagnie de sapeurs, 1 compagnie des équipages militaires avec 60 voitures et 1 ambulance divisionnaire [3].

Le ministre comptait, en outre, avoir terminé en juillet l'organisation d'un bataillon de vélites, d'un bataillon de grenadiers, d'une compagnie de gardes d'honneur, d'un escadron de dragons, d'une compagnie d'artillerie à cheval, d'une compagnie d'artillerie à pied et de 2 compagnies du train de la garde royale. Il espérait, en outre, avoir prêts à marcher à la même époque 40 hommes de la gendarmerie d'élite, 4 escadrons des dragons de la reine, 2 batteries d'artillerie, l'une à pied, l'autre à cheval (14 pièces).

1. Napoléon à Clarke; Paris, 2 avril 1813 (*Correspondance*, t. 25, n° 19795).
2. Napoléon à Fontanelli; Paris, 2 avril 1813 (*Correspondance*, t. 25, n° 19798).
3. Fontanelli à l'empereur et roi. Rapport de Milan, 4 avril. Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana dal* 1796 *al* 1814, t. I, 212-213.

Cinq jours plus tard, après avoir annoncé à l'empereur qu'il enverrait, dans les premiers jours de mai, les 3 bataillons du 1er léger, en ce moment à Trente, rejoindre le IVe corps d'armée et porterait ainsi à 16 le nombre des bataillons italiens faisant partie de ce corps, Fontanelli lui faisait savoir qu'une division italienne, forte de 16 bataillons, 2 régiments de cavalerie et 2 batteries d'artillerie serait prête à être mise en route le 15 juin, malgré les difficultés qu'on éprouvait à habiller les hommes et à organiser les équipages des corps[1]. Il avait joint à ce rapport un tableau indiquant qu'il existait à cette époque 43 bataillons et 12 escadrons, qu'il procédait à la formation de 12 bataillons et de 14 escadrons et qu'on pourrait disposer en juin, et juillet, de 3 batteries à pied et d'une batterie à cheval.

D'après les ordres que l'empereur lui fit tenir de Saint-Cloud, le 10 avril, cette division italienne, qui n'allait, du reste, être prête que le 15 juin au plus tôt, aurait dû se réunir à la fin de mai à Vérone ou Brescia pour faire partie du corps d'observation de Vérone[2].

Un dernier rapport de Fontanelli à l'empereur, dans lequel il commence par lui rendre compte qu'en exécution de ses ordres les troupes destinées à renforcer le IVe corps et la division Grenier seront réunies à Vérone et à Trente, le 5 mai, ainsi qu'une compagnie d'artillerie régimentaire avec ses 2 pièces de 3 livres et le 2e régiment de chasseurs à cheval, insiste sur le manque d'officiers et de cadres subalternes, sur la nécessité de faire revenir au plus vite en Italie tout ce qu'on doit y renvoyer d'Allemagne, et surtout sur l'urgence absolue de lui fournir les fonds dont il a besoin pour assurer l'habillement, l'équipement et la remonte des corps qu'il est chargé d'organiser[3].

1. Fontanelli. Rapport à l'empereur et roi de Milan, 9 avril. Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana dal* 1796 *al* 1814, t. I, 214-215.

2. Napoléon à Fontanelli, Saint-Cloud, 10 avril 1813 (*Correspondance*, t. 25, n° 19820. L'empereur ajoutait : « Les 6 régiments français qui sont en Italie auront tous leurs 4 bataillons complets à 840 hommes et leurs 5es à 560. Le corps d'observation sera donc considérable et dans le cas de *défendre l'Italie et l'Illyrie.* »

Deux jours plus tard (*Correspondance*, t. 25, n° 19848), l'empereur répondant par l'intermédiaire de Clarke aux demandes du duc d'Abrantès qui s'inquiétait de la situation en Dalmatie, s'opposait au départ d'un bataillon provisoire pour Raguse où il y avait des Croates renforcés par les bataillons italiens dont il approuvait l'envoi à Raguse, Zara et Cattaro.

3. Fontanelli. Rapport à l'empereur et roi de Milan, 11 avril 1813 (Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana dal* 1796 *al* 1814, t. I, 215-216).

Formation du corps d'observation de Vérone par décret du 18 avril 1813. — Mais, à mesure que le temps marchait, l'empereur, tout en affectant toujours d'être absolument rassuré sur les intentions de l'Autriche, tout en déclarant à Clarke qu'il ne soupçonnait en aucune façon les dispositions de cette puissance, jugeait cependant convenable « d'être en mesure et de ne pas dépendre d'elle ». Un décret impérial, en date du 18 avril 1813, ordonna la formation du corps d'observation de Vérone, de la quatrième armée qu'en moins d'un an on allait demander à l'Italie. « La partie vulnérable à l'égard de l'Autriche est mon royaume d'Italie, écrivait l'empereur à Clarke, de Mayence, le 24 avril [1], et mon intention est le plus tôt possible d'y renvoyer le vice-roi. Occupez-vous de tous les moyens de former une armée en Italie... » Dans cette longue dépêche, dans laquelle il envisageait pour la première fois « un cas extraordinaire de guerre avec l'Autriche », l'empereur faisait connaître à Clarke qu'il voulait avoir en Italie une armée de 100 bataillons français, italiens et napolitains, de 6.000 cavaliers et de 128 bouches à feu qui devaient servir à constituer, d'une part, les 4 divisions du corps d'observation de Vérone destiné à entrer en Allemagne, et, de l'autre, les 2 divisions de l'autre corps plus spécialement chargé de la défense de l'Italie. Après avoir recommandé à Clarke de faire venir en poste des généraux d'Espagne à Paris, après lui avoir annoncé qu'il désignerait quatre généraux pour aller en Italie, l'empereur terminait sa dépêche par ces mots bien caractéristiques dans sa bouche en un pareil moment : *L'Italie surtout doit vous occuper.*

7 MAI 1813. — **Projet de composition du corps d'observation de l'Adige.** — Clarke s'était, du reste, mis à l'œuvre immédiatement [2]. Le 7 mai, il soumettait à l'empereur un projet de composition du corps d'observation de l'Adige, dont les 4 divisions (64 bataillons) devaient renfermer 36 bataillons français (33.310 hommes), 2 bataillons croates (1.680 hommes), 4 bataillons d'élite des 1er et 2e régiments étrangers (2.400 hommes) 6 bataillons napolitains (5.040 hommes) et 16 bataillons ita-

1. Napoléon à Clarke; Mayence, 24 avril 1813 (*Correspondance*, t. 25, n° 19899).

2. Ministre de la Guerre à l'empereur, Paris, 2 mars 1813. Mesures prises à la suite de l'ordre de l'empereur, de Mayence (24 avril), et signé à Erfürt, le 26 avril, de former une armée en Italie (*Archives de la Guerre*).

liens (13.440 hommes), et représentaient sur le papier un effectif total de 55.870 hommes. Le duc de Feltre lui proposait en même temps d'organiser de la façon suivante les deux autres divisions supplémentaires du corps d'observation de l'Adige, savoir : la 5e division (ou 51e division d'infanterie) à 3 brigades. La 1re brigade devait se composer du 4e régiment provisoire de Croates formé à l'aide de 840 hommes du 2e bataillon du 1er régiment Bannal (Fiume), de 840 hommes du 2e bataillon du 2e régiment Bannal (Laybach) et de 3.000 hommes, tirés des petits bataillons du 1er régiment étranger, c'est-à-dire de 16 compagnies (2.400 hommes) des 4 premiers bataillons (Florence) et de 4 compagnies (600 hommes) du 6e bataillon (Forli). La 2e brigade comprenait 1.680 hommes des petits bataillons du 2e régiment étranger, soit 12 compagnies de fusiliers (Rome) et la 25e demi-brigade provisoire, 3.563 hommes fournis par le 2e bataillon du 1er de ligne (Marseille), le 3e bataillon du 16e (Toulon) et le 6e bataillon du 62e (Marseille). La 3e brigade ne renfermait que 2 demi-brigades provisoires, la 23e forte de 3.056 hommes provenant des 6e bataillons des 47e (Lorient), 70e (Brest) et 82e (Saint-Malo), et la 24e forte de 2.896 hommes fournis par les 6es bataillons du 15e (Brest), du 121e (Blois) et du 122e (Vendôme). L'effectif de cette division devait s'élever, d'après les calculs de Clarke, à 15.185 hommes. Enfin, pour ce qui était de la 6e division (ou 52e division d'infanterie), le ministre faisait entrer dans sa composition 10 bataillons italiens et 10 bataillons napolitains de 840 hommes chacun et évaluait sa force définitive à 16.800 hommes.

D'après ces données, l'effectif total de l'infanterie de l'armée d'Italie se serait élevé à 87.855 hommes, et Clarke croyait avoir résolu de la sorte, mais rien que sur le papier, le problème que lui posait la dépêche du 24 avril dans laquelle l'empereur allait jusqu'à lui dire : « Je compte avoir là une armée de 80.000 hommes d'infanterie. »

Il n'est pas nécessaire d'examiner et d'étudier longuement le projet du ministre pour s'apercevoir qu'on se trouve en présence d'une organisation illusoire, d'un tableau de situation factice, d'un véritable trompe-l'œil qui ne pouvait servir à l'empereur qu'à ranimer le zèle et le dévouement des Italiens[1], à intimider l'Autriche et à retarder son entrée dans la

1. Dans une dépêche adressée de Paris, le 14 mai 1813, au comte Marescalchi, ministre des Relations extérieures, le duc de Feltre lui signale les

coalition. Quant à Clarke, insuffisamment renseigné par le duc d'Abrantès, déjà malade et qui allait devenir fou peu de temps après, il ignorait peut-être la gravité de la situation en Illyrie, n'avait pas connaissance des menées des agents de l'Autriche et ne se rendait pas exactement compte du peu de confiance que l'on pouvait avoir dans la fidélité des Croates. Mais, en tout cas, il savait que la mise en route des troupes napolitaines était plus que problématique et que l'on ne pouvait guère compter sur les deux régiments étrangers. On doit donc, à première vue, défalquer de cet état une vingtaine de mille hommes, représentés par les Croates, les régiments étrangers et les contingents napolitains, et remarquer, en outre, qu'il fallait de toute façon un temps relativement assez long pour former et amener en Italie les 10.000 hommes, dont devaient se composer les trois demi-brigades provisoires. En un mot le corps d'observation, dont l'organisation avait été confiée dans le principe au général Vignolle et dont le général Grenier avait pris le commandement dans les premiers jours de mai, n'existait que sur le papier au moment de l'arrivée d'Eugène à Milan.

MAI 1813. — **Épuisement des ressources de toute espèce en Italie.** — Le général Vignolle avait fait de son mieux pour se conformer aux ordres de l'empereur, pour hâter, de concert avec le général Fontanelli, l'exécution des mesures relatives à l'appel du contingent, et pour presser les travaux d'armement et l'approvisionnement d'Osoppo, de Palmanova, de Venise, de Malghera, d'Ancône. Mais les difficultés de toute nature, contre lesquelles on se heurtait à tout instant, retardaient la solution des affaires les plus urgentes. En effet, sans parler ici des enrôlements volontaires auxquels on n'avait jamais cessé d'avoir recours, le royaume d'Italie[1] avait fourni de 1802 à 1813, 119.952 jeunes soldats, auxquels il faut encore ajouter les 36.000 hommes,

progrès incessants de la désertion dans les détachements de conscrits toscans et romains : « 600 d'entre eux ont déserté du 30 mars au 17 avril. On présume qu'une partie d'entre eux se jettera dans les Apennins et de là dans le royaume d'Italie et il convient de prendre les mesures nécessaires pour que ces fuyards n'y trouvent pas asile. » (*Archives des Affaires étrangères*, Milan, v. 63, p. 187, f° 236.)

1. Les départements italiens réunis à l'Empire, et dont la population s'élevait (non compris le comté de Nice et la Savoie), à 4.838.309 habitants, fournirent à la France, de 1799 à 1814, 164.000 hommes (Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana*, t. I, 76 et 244-245).

dont devait se composer la levée de 1813, et qui portaient le total des appelés à 155.952 hommes. Les dépenses générales du budget de la Guerre du royaume d'Italie s'étaient élevées depuis la création de la légion lombarde, le 19 octobre 1796, jusqu'au commencement de 1814, à la somme totale de 723.055.888 francs. Fort éprouvée par les conséquences du blocus continental, l'Italie se trouvait, de plus, à bout de ressources matérielles. Le Trésor était vide, les magasins épuisés, les chevaux, les armes et les munitions faisaient défaut, et, cependant, du 1er janvier au 31 mai 1813, on avait trouvé moyen de réorganiser une compagnie de gardes d'honneur, 2 bataillons de vélites royaux, 2 bataillons de grenadiers de la garde royale et 3 bataillons du 7e léger, de former 4 bataillons de chasseurs de la garde royale, les 2e et 3e régiments d'infantèrie et le 3e léger, chacun à 4 bataillons, le régiment dalmate à 2 bataillons, le 2e léger à un bataillon et une compagnie, le 1er d'infanterie à un bataillon et de faire partir pour l'armée 3 bataillons du 1er léger, 3 bataillons du 7e d'infanterie et 2 bataillons du 4e.

Clarke n'ignorait du reste pas les difficultés de tout genre, que le général Vignolle et le général Fontanelli avaient tant de peine à surmonter et, pour ne pas dégarnir prématurément Venise et Palmanova, il avait décidé que les 2 compagnies d'artillerie à pied et à cheval, que ces places devaient fournir au corps d'observation, ne viendraient à Vérone qu'au moment où le corps d'armée serait entièrement formé et prêt à se mettre en marche. Mais le ministre avait pensé qu'il n'y avait pas lieu de prendre des mesures analogues pour l'infanterie, si bien que, dans l'une des dernières dépêches que Vignolle lui adressa quatre jours avant l'arrivée du vice-roi à Milan[1], il lui demandait l'autorisation de laisser à Venise le 3e régiment de ligne et le 4e bataillon du 4e léger et à Ancône le 2e régiment de ligne italien, « vu qu'il n'existe dans le royaume aucune troupe

1. Général Vignolle au ministre de la Guerre, Milan 14 mai 1813 (*Archives de la Guerre*). De plus, comme le montre une dépêche adressée le 30 mai de Florence par le colonel de Saint-Sauveur, commandant le 13e régiment de hussards, au Ministre de la Guerre, l'esprit des troupes était déplorable et les désertions augmentaient de jour en jour. L'escadron du 13e hussards en route pour Vérone avait eu 25 *déserteurs en 4 jours*, et, comme les Toscans ne pouvaient supporter l'idée de quitter le pays, le colonel proposait de renvoyer le dépôt en France. Enfin il réclamait des conscrits et des sous-officiers français, parce que les sous-officiers toscans ne rendaient aucun service, n'avaient aucune autorité sur leurs hommes et partageaient leur façon de penser (*Archives de la Guerre*).

pour les remplacer ». Il ajoutait, du reste, afin de renseigner plus complètement le duc de Feltre : « De l'état de situation de l'infanterie disponible pour la défense de Venise, Ancône, Palmanova et du littoral sud de l'Adriatique, depuis l'embouchure du Tronto jusqu'à celle de l'Isonzo, il résulte que, vu *la saison propice aux opérations de l'ennemi, il est impossible de retirer un seul bataillon de cette immense étendue des côtes sans s'exposer à la compromettre.* »

La campagne de Russie, d'autre part, avait empêché et la mise à exécution du projet que l'empereur avait conçu vers la fin de 1811, et la promulgation d'un décret que le vice-roi avait préparé à cette époque, qu'il se disposait à présenter au Conseil d'Etat du royaume, et aux termes duquel la garde des onze places-fortes du royaume aurait dû être confiée aux douze bataillons de dépôt des régiments d'infanterie italienne [1]. Le général Vignolle avait, malgré cela, essayé de parer au plus pressé. Tandis qu'il hâtait le rassemblement des jeunes soldats, il s'empressait de renforcer la garnison de Venise [2], d'augmenter la surveillance et la défense des côtes du Tagliamento à l'Isonzo, de s'entendre avec le général Barbou pour protéger le littoral du côté d'Ancône; mais, comme il l'écrivait au Ministre de la Guerre la veille même du jour où le vice-roi recevait l'ordre de retourner à Milan, il ne disposait en « somme que de jeunes soldats et de conscrits arrivant successivement à leurs corps ».

Extension des pouvoirs donnés au vice-roi. — En présence de la gravité de la situation, en raison des difficultés mêmes que présentait la formation d'une nouvelle armée en Italie, en prévision des complications qu'il essayait de prévenir, mais qu'il ne pouvait s'empêcher de redouter, l'empereur avait, le jour même du départ du prince Eugène, reconnu la nécessité d'augmenter l'autorité du vice-roi, de tout centraliser entre ses mains et de l'investir des pouvoirs les plus étendus. C'est ainsi que l'empereur décida qu'indépendamment de ses autres fonctions, le prince vice-roi aurait le commandement de toutes les troupes dans les provinces illyriennes et dans les 27e, 28e, 29e et 30e divisions militaires,

1. Les onze places fortes du royaume d'Italie étaient à cette époque Mantoue, Peschiera, Rocca d'Anfo, le château de Trente, le vieux château de Vérone, Legnago, Venise, Palmanova, Osoppo, Ancône et Pizzighettone. Venise seule devait recevoir 2 bataillons On estimait qu'il fallait pour assurer la défense de ces places et des batteries de côte, 39.000 hommes et près de 1.500 bouches à feu (Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana*, t. I, 132, 354-355).

2. Voir *Annexe II*.

c'est-à-dire dans les départements situés au-delà des Alpes, mais réunis à l'Empire Français, et ne faisant pas, par suite, partie du royaume d'Italie [1]. C'était là une mesure justifiée, imposée par la nécessité, une mesure qui allait permettre d'accélérer le recrutement et l'organisation de l'armée, mais qui n'était pas cependant sans présenter, d'autre part, de graves inconvénients, dont les ennemis et les détracteurs du prince Eugène ont intentionnellement négligé de tenir compte, et dont la calomnie devait se faire une arme pour essayer plus tard de ternir, par d'odieuses imputations, par des accusations aussi fausses que violentes, la réputation, la conduite et la mémoire de l'homme qui, fermant l'oreille aux offres séduisantes des souverains alliés, est resté, jusqu'au dernier jour, fait malheureusement trop rare à cette époque, fidèle à son serment, à son souverain et à sa patrie.

La présence du vice-roi était d'autant plus indispensable en Italie que, faute de pouvoirs suffisamment étendus, manquant du reste de l'autorité personnelle nécessaire, n'exerçant par lui-même aucune action sur les fonctionnaires, aucun prestige sur les populations, le général Vignolle avait dû forcément se borner à préparer les cadres de la nouvelle armée que l'empereur voulait former au plus vite et qui n'existait encore que sur le papier [2].

Telle était, dans ses grandes lignes, la situation de l'Italie au moment où le vice-roi arriva à Milan, le 18 mai; mais avant d'examiner et de passer en revue les mesures que le prince Eugène allait prendre pour se conformer aux ordres de l'empereur, et se mettre à même de parer à toutes les éventualités, il importe de jeter préalablement un coup d'œil sur les intentions et les préparatifs de l'Autriche et sur l'attitude du roi de Naples.

1. Major général au ministre de la Guerre, Dresde; 12 mai 1813 (*Archives de la Guerre*).

2. Une lettre de Florence, 18 mai 1813, adressée par la princesse Elisa, grande-duchesse de Toscane, à l'empereur permet de se faire une idée exacte de la pénurie des ressources militaires de l'Italie à cette époque. Après avoir annoncé à l'empereur que le 3e escadron du 13e régiment de hussards fort de 200 hommes a été mis en route de Florence pour Vérone, qu'un autre escadron partira sous peu de jours et que le 1er escadron ne tardera pas à se rendre de Rome à Florence, la princesse ajoutait : « Un bataillon formé des compagnies d'élite du 1er régiment étranger complété à 1.200 hommes va être dirigé sur l'armée d'observation de Vérone, ainsi que la 4e compagnie du 3e régiment d'artillerie qui était à Livourne, de sorte qu'*il ne reste plus maintenant d'artillerie sur le territoire de la 29e division* (*Archives de la Guerre*).

Situation politique et militaire, attitude et intentions de l'Autriche. — L'Autriche, on doit le reconnaître, ne précipita rien. Tout se fit chez elle avec ordre, avec méthode, avec un calme et une patience rares au lendemain des grandes catastrophes, et chaque chose vint à son temps. Appauvrie, humiliée, épuisée en hommes et en argent par les longues guerres dont, plus qu'aucune autre puissance, elle avait supporté le poids pendant le cours des vingt dernières années, l'Autriche avait dû subir la loi du vainqueur et accepter les dures conditions au prix desquelles elle avait réussi à sauver les deux tiers de ses Etats héréditaires et à conserver quelques vestiges de sa grandeur passée.

L'entente avec la France n'avait jamais été cordiale, solide et sérieuse. Elle n'avait jamais été considérée par la cour de Vienne que comme une nécessité inéluctable, mais momentanée, et le mariage même de Marie-Louise n'avait pas suffi pour cicatriser les plaies ouvertes par les traités de Presbourg et de Vienne, pour faire oublier la perte de l'Italie, du Tyrol, de la Carniole, de la Carinthie, du Frioul, de l'Istrie et de la Dalmatie.

Officiellement, il est vrai, on s'était soigneusement attaché à sauver les apparences ; on avait affecté de remplir scrupuleusement et même gracieusement les engagements qu'on avait été forcé de souscrire, mais, en réalité, on n'avait pas attendu les désastres de 1812, pour songer à la récupération des provinces perdues, pour travailler à rendre à l'Empire le rang qu'il tenait avant la Révolution Française, pour se préparer en vue des éventualités que l'on attendait avec une impatience soigneusement cachée sous les dehors d'une apparente résignation. On avait accepté avec douleur, mais en silence, les humiliations du moment, en attendant des jours meilleurs, dont la diplomatie autrichienne essayait de presser la venue en encourageant tacitement les menées d'agents intelligents et dévoués, qu'elle était prête à découvrir, aussitôt qu'ils se seraient découverts ou compromis par quelque démarche imprudente. Le Cabinet de Vienne avait, on ne saurait en douter, envisagé, presque dès le lendemain de la signature du traité de Vienne, la probabilité d'une rupture avec la France. Dès le 30 mars 1810, le général Duka, le chef d'état-major général de l'armée autrichienne, avait adressé au comte de Metternich, Ministre des Affaires étrangères, alors à Paris où il avait accompagné l'impératrice Marie-Louise, un long Mémoire, qui lui avait été

demandé par cet homme d'Etat, et dans lequel le quartier-mestre général, après avoir examiné *la situation militaire dans laquelle la paix de Vienne a mis la monarchie*, considérait, dans ses *Vues militaires conformes au changement total du système politique de l'Autriche*, les quatre aspects différents que pouvaient affecter les relations de l'Autriche et de la France. Tout en reconnaissant que la réconciliation avec la France avait sauvé la monarchie des Habsbourg, l'auteur du Mémoire, en prévision d'une guerre qu'il croyait prochaine, insistait sur la nécessité de reconstituer une armée d'au moins 400.000 hommes, bien que, quelques mois auparavant, l'empereur François se fût engagé, à la suite de la signature du traité de Vienne, à n'entretenir sous les armes que 150.000 hommes au maximum[1]. A ce moment, il est vrai, la cour de Vienne ne nourrissait encore aucune arrière-pensée contre la France ; elle songeait uniquement aux dangers que pouvait lui faire courir le renouvellement d'une entente entre Napoléon et Alexandre.

Evolutions de la diplomatie autrichienne depuis la paix de Vienne. — Si, en raison du caractère de cette étude, il est impossible de suivre pas à pas le développement du plan conçu par la diplomatie autrichienne, il convient, toutefois, d'indiquer, aussi brièvement que possible, les phases principales de son évolution. Il est utile de se rappeler, comme M. Vandal l'a justement fait remarquer, que le comte Stadion avait déjà essayé, au lendemain de la bataille d'Eylau, de pousser l'Autriche dan la voie dans laquelle elle s'engagea insensiblement peu de temps après la paix de Vienne, et « qui devait la faire glisser de l'alliance dans la médiation et de la médiation dans la guerre »

Sans insister sur les agissements latents du parti de la guerre sur ces agissements que la cour de Vienne affectait d'ignorer mais qu'encourageaient et que dirigeaient plusieurs membres de la famille impériale, l'archiduc Jean et l'archiduc François d'Autriche-Este entre autres, il faut cependant remarquer que l'Autriche ne s'était jamais résignée réellement au sort qui lui était fait, au rang effacé où l'avaient reléguée Austerlitz et surtout Wagram. Le nuage qui planait sur l'avenir de Napo léon n'avait pas échappé à la perspicacité de ses hommes d'Etat Ils n'avaient cessé d'étudier, de peser la situation anormale l'Europe et de tourner leurs regards du côté de l'Angleterre Ils sentaient et ils savaient que, forte de cette résistance pas sive qu'elle pouvait prolonger presque indéfiniment, l'Angleterre

1. Voir *Annexe III*.

disposait de mille moyens pour saper l'immense mais fragile édifice, que les victoires de Napoléon avaient élevé sur les trônes renversés des vieilles dynasties continentales. Dès le mois de mai 1810, la cour de Vienne et l'aristocratie autrichienne avaient accueilli à bras ouverts l'un des ennemis déclarés de la France, l'un des agents les plus habiles de la Russie. « Chargé par Alexandre Ier de le représenter à Naples, M. d'Alopeus avait reçu de son souverain l'ordre de s'arrêter à Vienne, de s'y créer des relations et des intelligences, de se rendre compte de l'esprit public et d'y pressentir les gouvernants. » Alopeus, arrivé à Vienne en juillet 1810, « avait été accueilli dans les milieux les plus fermés; il y était fêté, cajolé; il s'y posait en adversaire irréconciliable de la France, et parlait sans ménagements d'une nouvelle ligue pour la délivrance de l'Europe [1]. »

Mais, si le comte de Metternich était, dès ce moment, décidé à rechercher les moyens les plus propres à rendre à sa patrie la place qu'elle avait occupée jusque-là dans le concert des nations, il eut le rare et insigne mérite de ne rien précipiter, de ne pas céder aux entraînements, bien tentants, d'un patriotisme irréfléchi, de savoir fermer l'oreille aux offres qu'on lui faisait, de résister à la pression, aux instances de ceux qui, trop pressés de secouer un joug qui lui pesait autant qu'à eux, n'auraient pas hésité à jeter inconsidérément l'Autriche dans une lutte que, faute de moyens suffisants, elle aurait été incapable de soutenir sérieusement et avantageusement.

Jamais peut-être, à aucune époque de son histoire, si pleine de vicissitudes, l'empire d'Autriche n'était tombé si bas et, cependant, un peu plus de trois ans après la signature du traité de Vienne, la sagesse, la prudence, l'habileté de ses hommes d'Etat étaient à la veille d'effacer les conséquences des batailles perdues, de tirer l'Autriche d'une situation qui avait paru, un moment, désespérée et sans issue, et de refaire du vaincu d'Austerlitz et de Wagram l'arbitre momentané des destinées de l'Europe.

Fidèle au programme qu'il s'était tracé, Metternich avait parfaitement compris que, malgré les revers éprouvés par ses lieutenants en Espagne, malgré l'anéantissement de la Grande Armée qu'il avait conduite et laissée en Russie, Napoléon était encore redoutable et menaçant. La fortune semblait lui sourire

1. Vandal, *Napoléon et Alexandre*, t. II, 397.

de nouveau, la victoire lui était revenue, et ses jeunes troupes, électrisées par sa présence, son prestige et son génie, venaient, en quelques semaines, de rejeter les Russes et les Prussiens sur la rive droite de l'Elbe. On était, plus que jamais, à la veille de graves événements; tout était, une fois encore, remis en question, tout dépendait, plus que jamais, de l'attitude de l'Autriche, de la résolution qu'elle allait prendre, du parti qu'elle allait embrasser.

Intelligences secrètes de l'Autriche avec la Russie, antérieures à la campagne de 1812. — Le mariage de l'empereur avec Marie-Louise avait été loin d'avoir les conséquences politiques, que Napoléon avait espéré tirer de cette union, et d'amener le rapprochement complet, l'entente parfaite dont il comptait se servir pour briser les dernières résistances de l'Europe et consolider ses conquêtes. Au moment de sa rupture avec Alexandre, tandis qu'en France les dévouements se lassent, tandis que l'Allemagne aspire à secouer le joug, tandis que Bernadotte intrigue, que la Turquie se détache et traite avec la Russie, l'Autriche et les autres alliés de Napoléon restent en intelligence secrète avec Alexandre et s'engagent à ne prêter à l'empereur qu'un concours fictif.

Comme M. Vandal l'a si clairement fait ressortir, tout en fournissant à l'empereur un corps auxiliaire, dont l'effectif ne s'éleva jamais qu'à 26.000 hommes au lieu de 30.000, l'Autriche, dès le début de la campagne de 1812, avait donné à la Russie l'assurance formelle qu'elle ne s'engagerait pas à fond, et, pour prix de cette demi-trahison, Alexandre s'était interdit toute contre-attaque du côté de la Hongrie et de la Transylvanie. « Entre Vienne et Pétersbourg, un accord purement verbal, mais formel, fut conclu sur ces bases; il y eut échange de promesses, parole donnée de part et d'autre. Par un pacte semblable à celui qu'elles avaient passé à demi-mot en 1809, les deux cours s'obligèrent à se ménager mutuellement et à se tenir, au cours d'une guerre illusoire, en secrète connivence. Cette défaillance de l'Autriche n'était pas un fait isolé; chez la plupart de nos alliés, la défection couvait, attendant son heure..... Malgré la guerre, les rapports vont continuer par l'intermédiaire de représentants occultes régulièrement accrédités [1]. »

Bien avant les pompeuses et mensongères protestations de

1. Vandal, *Napoléon et Alexandre*, t. III, 449-450. — Cf. Martens, *Traités de la Russie avec l'Autriche*, t. III, 87-89.

Dresde, Metternich s'était engagé et avait engagé son gouvernement dans la voie des compromissions occultes, des négociations secrètes, des pourparlers clandestins, tout en réussissant, grâce à son extrême habileté, à rejeter les avances trop formelles ou trop compromettantes qui auraient obligé l'Autriche à prendre prématurément position, à rentrer dans la lutte avant d'avoir eu le temps de s'y préparer.

Aussi, lorsque, quatre mois à peine après Dresde, Hardenberg, désespéré de la situation critique de la Prusse, avait adressé à Metternich une lettre suppliante, dans laquelle il lui demandait conseil et le priait de songer sérieusement à resserrer les liens qui devaient exister entre leurs deux pays et la Russie, le chancelier autrichien avait, à la date du 5 octobre 1812, rejeté cette combinaison, qui lui paraissait « dangereuse, à cause de la versatilité de la politique russe ». « Il faut, lui écrit-il, nous renfermer en nous-mêmes,..... et chercher à sortir de cette lutte en sauvegardant de notre mieux nos intérêts, afin de nous assurer la possibilité de recouvrer, un jour donné, notre indépendance effective. Nous ne devons donc pas jouer notre existence sur une seule carte. » Le projet qui sourit le plus à Metternich, à ce moment, consiste, il le dit en terminant sa lettre, à amener, par son intervention, une réconciliation entre la France et l'Angleterre[1].

A ce moment, du reste, Metternich, tout comme Hardenberg, n'avait, on le voit, qu'une confiance des plus relatives dans la sincérité de la politique russe, dans les offres amicales, dans les tentatives de rapprochement du Cabinet de Saint-Pétersbourg. Aussi, lorsque le conseiller d'Etat Iwan Ossipowitch von Anstett essaya de décider Schwarzenberg à marcher contre Napoléon, le feld-maréchal lui répondit fièrement, que le soldat autrichien avait pour devise l'obéissance aveugle aux ordres de son souverain.

En octobre 1812, tous les efforts faits par la Russie pour détacher la Prusse et l'Autriche de l'alliance française restèrent, une fois de plus, sans effet. La Prusse déclara qu'elle ne pouvait rien faire sans l'Autriche, et Metternich répondit que l'Autriche continuait à se considérer comme liée avec la France par le traité du 14 mars 1812.

1. *Haus-Hof und Staats-Archiv.* — Oncken, *Oesterreich und Preussen im Befreiungs Kriege*, et Criste, *Beitritt Oesterreichs zur Coalition im Jahre* 1813 (*Mittheilungen des K. Kriegs-Archiv*, 1894.)

Envisageant la situation au point de vue exclusif des intérêts de son pays, de ces intérêts qu'il avait eu tant de peine à sauvegarder dans les circonstances difficiles qu'il avait traversées depuis le moment où l'empereur François l'avait appelé aux hautes fonctions qu'il occupait depuis trois ans, Metternich avait reconnu que l'on était à la veille du jour où il s'agirait de transformer un état de choses qui ne pouvait durer plus longtemps, et auquel l'Europe semblait de plus en plus décidée à mettre fin. Il avait trop attentivement suivi la marche des événements pour négliger de profiter de l'occasion qu'il attendait patiemment, et qui devait permettre à l'Autriche de reprendre sans trop de risques, avec son entière indépendance et sa pleine liberté d'action, la place que ses revers lui avaient fait perdre. S'il se rendait un compte exact de l'importance capitale que les puissances attachaient au concours de l'Autriche, importance qui ne pouvait que grandir avec le temps, et prendre même de telles proportions que le concours du Cabinet de Vienne devait assurer le succès final à celui des deux adversaires dont elle deviendrait ou resterait l'alliée, Metternich considérait, d'autre part, à bon droit, que l'Autriche n'avait pu parvenir à se refaire complètement en moins de quatre ans, et qu'elle risquait de compromettre, à tout jamais peut-être, sa résurrection définitive en se mettant à la remorque de la Russie et en acceptant un rôle effacé et secondaire.

Parti tiré par Metternich du traité du 14 mars 1812. — Le traité du 14 mars 1812, auquel, au milieu du bruit des armements de l'Europe entière, on n'avait pas prêté l'attention que méritait un pareil acte, avait été le premier avantage sérieux remporté par Metternich. Il avait marqué la première étape du relèvement de l'Autriche. Presque vassale la veille, l'Autriche était devenue, du jour au lendemain, une alliée dont il importait désormais de ménager les susceptibilités et les intérêts. La convention du 14 mars 1812 annihilait en réalité, d'un trait de plume, les clauses les plus dures, les plus humiliantes et les plus gênantes du traité de Vienne. L'Autriche pouvait désormais se préparer en vue des éventualités les plus diverses et, tout en affirmant sa fidélité et sa foi en l'alliance française, procéder en toute sécurité, en toute tranquillité à des armements qui lui avaient été interdits jusque-là, et qu'il lui était désormais facile de justifier, dans le cas où les ministres de Napoléon ou les représentants de la France l'auraient invitée à fournir des explications. Il fallait, en effet, avant tout, avant

de quitter le terrain de l'action purement et uniquement diplomatique, avant de pouvoir jouer le rôle qui, seul, convenait aux intérêts de l'Autriche, ne rien compromettre, ne rien risquer, jusqu'au jour où l'on serait en mesure de formuler des prétentions d'autant plus susceptibles et dignes d'être prises en considération qu'on pourrait les faire appuyer par une armée nombreuse, bien organisée et capable d'entrer en campagne au premier signal.

C'était vers ce but qu'avaient tendu sans trêve et sans relâche, de mars à novembre 1812, tous les efforts de Metternich. Sa tactique prudente, habile et patiente avait été merveilleusement servie par les événements, par le tact et la perspicacité de ses agents officiels et latents, par l'aveuglement et les fautes des diplomates français, par les préoccupations de l'empereur, dont l'attention avait été distraite par la nécessité de faire face à la situation la plus terrible, dans laquelle un souverain et un chef d'armée se soient jamais trouvés.

Habileté des choix faits par Metternich. — Il convient de reconnaître, du reste, que Metternich avait eu la main heureuse dans ses choix. Le prince de Schwarzenberg, qui devait son bâton de maréchal à la faveur de Napoléon, était bien l'homme qui convenait le mieux pour exercer, dans les conditions voulues par Metternich, le commandement du corps auxiliaire autrichien. On pouvait être sûr, avec lui, qu'il s'attacherait à ménager son armée, qu'il saurait se conduire de façon à pouvoir participer utilement aux changements de politique que le Cabinet de Vienne pourrait avoir à exécuter.

Le général, dont Blücher devait dire plus tard, en buvant à sa santé, que, « malgré la présence de trois monarques, il avait réussi à conduire à la victoire l'armée dont il était le chef », était bien l'homme avisé et fin qu'il fallait pour éviter des conflits avec Reynier et Poniatowski et pour se conformer, en même temps, aux conventions secrètes qui liaient son gouvernement et le Cabinet de Saint-Pétersbourg.

Sans aller jusqu'à prétendre que, si, après avoir battu Sacken, le 15 et le 16 novembre, à Wolkowisk, il aurait pu aisément arriver en temps utile à Minsk, forcer Tchitchagoff à abandonner le pont de Borissow et éviter aux restes de la Grande Armée l'épouvantable désastre de la Bérésina, il est certain que le général autrichien aurait manœuvré différemment dans d'autres circonstances, et que son inaction aurait dû dessiller les yeux des optimistes et faire comprendre que le comman-

dant du corps auxiliaire se laissait guider par des considérations politiques absolument opposées et nuisibles à la cause qu'il feignait encore de servir.

Causes de la prudence de Metternich. — Du reste, à mesure que les événements se pressaient, l'attitude de la cour de Vienne se modifiait, sans, toutefois, se dessiner encore bien nettement. Le chancelier autrichien a assurément commis, en 1814 et 1815, des erreurs et des fautes que son pays a chèrement payées un demi-siècle plus tard; mais il faut lui rendre cette justice, qu'en 1810 comme en 1813, sa conduite n'a jamais été inspirée que par ce qu'il croyait être, que par ce qui était en réalité, à ce moment, l'intérêt de son pays.

Sa prudence et ses hésitations étaient plus que justifiées par l'attitude même de la Russie et par les premières résolutions prises par le roi de Prusse au moment de la défection d'York. Il est bon de se rappeler qu'à la fin de 1812, tout en rejetant les avis de Roumantzoff et du vieux Kutusoff, qui considéraient la sainte mission de la Russie comme terminée à partir du jour où l'envahisseur avait été rejeté hors du sol sacré de la patrie, tout en prêtant l'oreille aux conseils du baron de Stein et du comte de Nesselrode, tout en voulant faire rentrer la France dans ses anciennes frontières de l'Escaut, du Rhin, des Alpes et des Pyrénées, Alexandre I[er] reconnaissait cependant que la Russie, à elle seule, était hors d'état de continuer la guerre et que, pour arriver à la conclusion de la paix solide et durable qu'il désirait, il lui fallait non seulement la coopération effective de la Prusse et les subsides de l'Angleterre, mais, surtout et avant tout, l'appui et l'alliance de l'Autriche.

Aussi, si Metternich a mis quelque ménagement à renier l'alliance française, s'il a tardé quelque temps à prendre un parti définitif, s'il a affecté de parler uniquement, au début, de son désir, peut-être sincère, d'ailleurs [1], du rétablissement d'une paix générale conclue sous ses auspices et au profit de l'Autriche, il faut reconnaitre que sa perplexité était naturelle et explicable, et qu'il a su, par une transition habilement ménagée, se donner presque le beau rôle, s'assurer, par ses temporisations et ses offres de service, la possibilité, si ce n'est d'achever, du moins de presser et de compléter les armements, dont l'Autriche avait besoin pour parler haut et ferme à Napoléon et à l'Europe, pour pouvoir dicter, en quelque sorte, des

1. Voir *Annexe IV*.

conditions et imposer ses volontés; enfin, pour reprendre d'un seul coup la direction des affaires politiques et militaires d'une coalition qui ne pouvait subsister et n'avait chance de réussir que grâce à son adhésion et à son concours.

Le génie politique de Metternich lui avait fait deviner et prévoir le parti qu'il était possible de tirer de la situation.

Action politique de l'Autriche pendant les premiers mois de 1813. — Tout en ménageant l'empereur, auquel il envoyait Bubna, porteur d'instructions pacifiques et chargé de faire accepter l'entremise et l'intervention de l'Autriche, Metternich continuait à négocier secrètement avec la Russie, la Prusse, la Bavière, la Saxe, la Suède, et même avec Naples[1]. La discrétion des ouvertures faites à Napoléon, le mystère qui ne cessa d'entourer les pourparlers entamés avec les ennemis déclarés de l'empereur ou avec les rois qui n'attendaient plus qu'une occasion pour se retourner contre celui auquel ils devaient leur couronne, s'expliquent par la nécessité de gagner le temps, dont le chancelier autrichien avait besoin pour être en mesure de faire appuyer ses prétentions par une armée réellement digne de ce nom et présentant des effectifs respectables.

D'autre part, la défection de la Prusse avait marqué le moment psychologique dont Napoléon aurait dû profiter pour s'attacher l'Autriche à tout prix. Il était évident que toute entente avec la Russie était désormais, si ce n'est absolument impossible, du moins de plus en plus problématique. Il eut, par suite, fallu se résigner à faire à l'Autriche une part qu'elle eût été forcée d'accepter, l'empêcher ainsi de sortir de son caractère d'intermédiaire officieux, la confiner dans son rôle d'alliée et la mettre dans l'impossibilité de devenir l'arbitre chargé de trancher les difficultés pendantes entre *la France, la Russie et l'Angleterre.*

Instructions données par Metternich à ses agents. — Du jour, d'ailleurs, où l'Autriche vit que sa médiation avait chance d'être acceptée, Metternich considéra la partie comme gagnée. En même temps qu'il faisait tenir à Schwarzenberg l'ordre d'éviter tout engagement, il faisait partir Lützow pour Copenhague, renvoyait Neipperg à Stockholm, pendant que Lebzeltern allait rejoindre Alexandre à Kalisch et que Wessemberg se rendait à Londres. Ces deux derniers avaient pour instructions d'examiner avec l'empereur de Russie et le Cabinet de Saint-James les bases

1. Voir *Annexe V.*

et les conditions d'une paix solide et de bien faire remarquer que l'Autriche, loin d'offrir sa *médiation* ne proposait que son *entremise*. Ils devaient, toutefois, insister prudemment et insensiblement sur les avantages que les puissances pourraient retirer, au cours des négociations, de la transformation du rôle de l'Autriche qui accepterait d'autant plus volontiers de remplacer l'entremise par la médiation que les rapports de Bubna laissaient clairement voir combien Napoléon redoutait une pareille éventualité, grâce à laquelle la cour de Vienne serait en mesure de dicter les conditions de la paix. Du reste, Metternich ne négligeait rien et, pendant qu'il donnait ses instructions à ses représentants, il attirait peu à peu à lui le roi de Saxe qu'il finit par décider à venir de Ratisbonne, où il s'était réfugié, à Prague.

Situation de l'armée autrichienne. — Tout prenait, au point de vue diplomatique, la tournure désirée par le chancelier autrichien. Mais il lui manquait l'élément de succès et d'action le plus indispensable en un pareil moment, *une armée*. Ce n'était pas, en effet, en un jour, que l'on pouvait porter remède à l'état dans lequel se trouvait l'armée autrichienne.

On avait dû, après la paix de Vienne, licencier 6 régiments qui se recrutaient sur les territoires cédés à la France et à ses alliés. Les régiments d'infanterie allemande avaient été réduits à 2 bataillons à 6 compagnies dont l'effectif n'était que de 50 hommes. Le 3e bataillon n'avait que 4 compagnies, et, comme son nom l'indiquait : *Chargen Dépôt*, ce n'était qu'un simple cadre dans la composition duquel n'entrait pas un seul homme de troupe.

Les bataillons de chasseurs ne comptaient plus que 2 comgnies au lieu de 6, les régiments de grosse cavalerie 4 escadrons au lieu de 8, ceux de cavalerie légère 6 escadrons au lieu de 8.

Il est vrai que les régiments d'infanterie hongroise présentaient, comme par le passé, un effectif de 120 hommes par compagnie, mais, en revanche, on avait dissous toutes les formations de landwehr[1].

La situation déplorable, dans laquelle se trouvait l'armée autrichienne, était presque exclusivement la conséquence des économies que le comte Wallis avait, malgré l'opposition de

1. Criste, *Der Beitritt Oesterrichs zur Coalition im Jahre* 1813 (*Mittheilungen des K. und K. Kriegs-Archiv*, 1894, 220).

Metternich, fait accepter à l'empereur François. Se basant sur le délabrement des finances de l'Empire, Wallis avait réussi à réduire le budget de la guerre de 83.160.000 florins à 54.000.000, à faire rejeter par son souverain toutes les demandes de crédit du Conseil aulique de la Guerre et tous les projets de réorganisation de l'armée et de transformation du système militaire[1].

Les économies de Wallis avaient amené les résultats qu'une politique financière de ce genre ne peut manquer de produire.

A la fin de janvier 1813 l'effectif de l'armée autrichienne, y compris le train, s'élevait au chiffre dérisoire de 189.089 hommes et 36.949 chevaux.

Le corps auxiliaire du feld-maréchal prince de Schwarzenberg, composé des 4 divisions Trachenberg, Bianchi, Siegenthal, Frimont (25 bataillons et 44 escadrons), figurait dans ces chiffres pour 29.000 hommes et 7.000 chevaux et le corps de réserve du feld-zeugmeister prince Reuss comprenant les 4 divisions Prohaska, Mayer, Civalart et Nowak (28 bataillons et 42 escadrons) stationnées en Galicie représentait un total de 30.807 hommes et 5.120 chevaux[2].

A la suite de l'armistice que le prince de Schwarzenberg avait signé le 30 janvier avec les Russes sur l'ordre formel de l'empereur, le corps auxiliaire avait évacué le grand duché de Varsovie, le 7 février. Après avoir remis, le 18, le commandement au général Frimont qui s'était replié sur Cracovie, le feld-maréchal était parti pour Vienne pendant que le corps polonais de Poniatowski battait, lui aussi, en retraite pour venir se cantonner sur la rive gauche de la Vistule[3].

Presque au même moment, le feld-maréchal comte Bellegarde, président du Conseil aulique de Guerre, avait fait approuver un décret mobilisant 100.000 hommes. Dans ce chiffre il avait

1. Radetzky, appréciant plus tard le mal fait par Wallis, disait de lui qu' « il avait fait à l'armée autrichienne autant de mal que Napoléon ». Le futur vainqueur de Novare n'exagérait du reste rien, puisque M. de Lebzeltern écrivait à Metternich le 26 mars 1813 : « Le spectacle que l'on a eu de notre corps auxiliaire, point payé pendant des mois et déguenillé, a fait une impression fâcheuse qui me désole et que je dissipe de mon mieux. Le comte de Wallis, à qui l'on attribue ces maux et bien d'autres, soit à tort ou à raison, est dans toutes les bouches plus qu'à Vienne et accompagné des mêmes bénédictions. » (Rapport en français. *Haus, Hof und Staats-Archiv* et Criste (*Mittheilungen des K. und K. Kriegs-Archivs*, 1894.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Stand und Dienst Tabellen. K. und K. Kriegs Archiv. Reserve Corps in Galizien*, I, 35.

3. Voir *Annexe VI*.

compris, il est vrai, les régiments du corps auxiliaire et du corps de réserve, dont les bataillons portés sur le pied de guerre devaient recevoir un renfort de 9.456 hommes. L'effectif des compagnies était fixé à 160 hommes et celui des escadrons à 130 hommes seulement au lieu de 150, en raison des difficultés qu'on éprouvait à remonter la cavalerie. Grâce à ces mesures, on parvint à mettre sur pied un IIIe corps (corps d'observation de Bohême) fort de 22 bataillons, 34 escadrons, 9 batteries et se composant de 27.740 hommes, 5.359 chevaux et 62 pièces.

Afin d'être à même de combler les pertes qui allaient se produire dans les troupes mobilisées, on avait décidé de former immédiatement sur le pied de paix les 3es bataillons des régiments d'infanterie, les 5e et 6e compagnies des bataillons de chasseurs, les 3e et 4e divisions (5e, 6e, 7e et 8e escadrons) des régiments de cavalerie, qu'on devait mettre sur le pied de guerre dès le moment, où les troupes mobilisées de première ligne seraient appelées à entrer en campagne [1].

Malgré ces mesures préparatoires, la situation militaire de l'Autriche n'en restait pas moins des plus difficiles. Le corps auxiliaire lui-même manquait de presque tout et le prince de Schwarzenberg avait cru nécessaire d'appeler l'attention de l'empereur sur l'impression déplorable qu'allait produire le dénuement de ce corps sur les autres troupes autrichiennes, au moment où leur jonction allait s'opérer. La solde n'avait pas été payée aux officiers depuis plusieurs mois, et les hommes de ce corps étaient couverts de guenilles et de haillons [2]. Faute d'argent, on éprouvait les plus grandes difficultés à se procurer des chevaux ; on ne parvenait même pas à passer des marchés pour la livraison et la confection des souliers, et ce n'était qu'avec la plus grande peine qu'on était arrivé à faire accepter à un fournisseur une commande de 30.000 sacs [3].

Les conditions mêmes dans lesquelles se recrutait l'armée autrichienne, présentaient encore d'autres difficultés inhérentes à des privilèges consacrés par la constitution spéciale et particu-

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Reserve Corps in Galizien*, I, n° 69/14. Ce corps, placé sous les ordres du feld-maréchal comte Kolowrat et composé des divisions Weissenwolf, Colloredo, Radetzy et Chasteler, devait venir s'établir en Bohême sur la ligne Deutschbrod, Czaslau, Kuttenberg, Chrudim et Königgrätz (*K. und K. Kriegs-Archiv. Observations Corps in Böhömen*, II,) et Criste (*Mittheilungen des K. und K. Kriegs-Archivs*, 1894).
2. *K. Kriegs-Archiv. — Haupt-Armee*, VI, 40.
3. *K. K. Kriegs-Archiv. — Haupt-Armee*, VI, 32 et VII, 7^{a}.

lière aux divers Etats de la monarchie. La conscription n'avait été introduite que dans les provinces allemandes. En Hongrie et en Transylvanie, il importait de respecter les statuts du pays ; ailleurs, dans les confins militaires, il s'agissait de faire entrer en ligne de compte la nécessité de ménager le caractère national et les usages locaux. Enfin la configuration même et l'étendue de la monarchie compliquaient et retardaient l'organisation, l'augmentation et la mobilisation des forces militaires de l'Autriche[1].

D'autre part, il fallait à tout prix, se procurer de l'argent et ce ne fut que le 16 avril 1813 que, cédant enfin aux instances répétées du feld-maréchal prince de Schwarzenberg, l'empereur François consentit à autoriser une première émission de 45 millions de florins-papier qu'on désigna sous le nom de billets d'anticipation[2].

Changement d'attitude de l'Autriche : Préparatifs militaires et situation de l'armée autrichienne en mai 1813. — On s'explique aisément, en présence de ces faits, la prudence de Metternich et les raisons pour lesquelles il s'attacha avec tant de soin, pendant les premiers mois de 1813, à proposer à l'empereur Napoléon des conditions en somme acceptables et honorables qui, tout en laissant à la France une influence considérable et pour ainsi dire le premier rang en Europe, lui attribuaient des territoires trop vastes et trop nombreux pour pouvoir être soudés ensemble et former un tout homogène. C'était là une occasion, que la diplomatie française aurait dû s'empresser de saisir et que l'empereur eut le tort de laisser échapper. Le temps s'écoulait, la situation se modifiait, et, si l'on en veut une preuve, on la trouvera dans le fait qu'aussitôt après la signature du traité de Breslau entre la Prusse et la Russie, l'empereur François fit déclarer confidentiellement, le 17 mars, à Humboldt, ministre de Prusse à Vienne, qu'il était disposé à s'entendre avec son souverain et à échanger avec lui ses vues sur les grands événements qui se préparaient. Metternich avait été encore plus catégorique que son souverain

1. Criste, *Der Beitritt Oesterreichs zur Coalition im Jahre* 1813 (*Mittheilungen des K. und K. Kriegs-Archivs*, 1894, 226).

2. L'Autriche dépensa, de 1813 à 1816, 470.000.000 de florins, et, malgré es subsides de l'Angleterre, comme les impôts ne rentraient pas, la pénurie du Trésor était si grande qu'afin de pouvoir contracter un petit emprunt au cours de l'été 1813, l'empereur dut engager les bijoux de la couronne (Beer, *Die Finanzen Oesterreichs*. 85 : cité par Criste, *Der Beitritt Oesterreich zur Coalition im Jahre* 1814 (*Mittheilungen des K. und K. Kriegs-Archivs*, 1894, 227).

au cours de son entretien avec Humboldt. Cet entretien avait, du reste, complètement édifié Humboldt sur les intentions de la cour de Vienne, sur les mesures financières et les préparatifs militaires de l'Autriche : « J'ai vu clairement, écrit-il au roi, que le comte de Metternich a parfaitement conscience de l'attitude prise par son gouvernement et qu'il se rend pleinement compte de l'impossibilité d'une reculade... » et il ajoute un peu plus loin : « Je lui ai demandé, s'il tiendrait encore un pareil langage, dans le cas où les armées alliées éprouveraient quelque échec, avant que la cour de Vienne se fût déclarée. Il m'a répondu qu'un semblable événement, loin d'arrêter l'empereur un seul instant, le déciderait, au contraire, à presser ses armements. »

Or, par une coïncidence qui ne saurait être accidentelle, quand il s'agit d'un diplomate aussi consommé, aussi maître de lui, aussi habitué à peser jusqu'à ses moindres mots, on retrouve les mêmes pensées, et presque les mêmes expressions dans les instructions que Metternich adressa, le 20 avril, à M. de Lebzeltern : « Vous aurez à assurer à S. M. l'empereur de Russie que le revers instantané le plus complet, qu'essuyeraient les alliés, loin de nous faire changer de marche, engagerait Notre Auguste Maître aux mesures les plus rigoureuses pour arrêter l'empereur Napoléon dans sa marche [1]... »

La faute que l'on avait commise en chargeant l'Autriche de jouer le rôle de médiateur armé, était désormais irréparable. Une fause appréciation de la situation, les illusions de l'empereur et de ses représentants à Vienne permirent à l'Autriche de passer presque sans transition et surtout sans difficulté de l'alliance à l'entremise, de l'entremise à la médiation, de la médiation à la guerre [2].

La confusion qui régnait au quartier général des alliés où, depuis la mort de Kutusoff, tout le monde donnait des ordres, mais où personne ne commandait, l'effet considérable produit sur le moral des troupes par la perte des batailles de Lützen et de Bautzen, la terreur qui règnait à Berlin, où, d'après les lettres mêmes de l'ambassadeur d'Autriche, Zichy, l'anxiété

1. Voir *Annexe VII*.

2. Le lendemain de la bataille de Lützen, le colonel de Knesebeck adressait à ses amis de Vienne un appel désespéré : « Que la cour d'Autriche, écrivait-il, se déclare et agisse de suite, et la liberté de l'Europe est sauvée ! Mais le temps presse. Comment peut-on ne pas s'en apercevoir ! Allons-nous encore succomber sous la supériorité du nombre ! » La seule supériorité qui restait à ce moment à l'empereur, c'était celle de son prestige et de son génie.

était extrême, l'intention manifestée par Barclay de Tolly et par son chef d'état-major général, Diebitsch, de replier l'armée russe sur la Pologne, sont autant de preuves manifestes et incontestables de la détresse dans laquelle se trouvait la coalition pendant la deuxième quinzaine de mai. D'autre part, il suffit de lire les notes laissées par Radetzky[1], et dans lesquelles il explique l'attitude hésitante et les tergiversations de l'Autriche par la pénurie du Trésor et la faiblesse de l'armée autrichienne pour en conclure que, grâce à une politique habile et bien conduite, il eut été probablement possible d'arriver à une entente avec l'Autriche, de prévenir par des concessions faites en temps utile son entrée dans la coalition, de tirer pleinement parti des succès qu'on venait de remporter, de refuser le déplorable armistice de Poischwitz, auquel Napoléon consentit surtout afin de pouvoir renforcer son armée et compléter les armements, dont il avait besoin pour être en mesure de tenir tête à l'Autriche.

Il semble réellement qu'on n'ait pas voulu se rendre compte de la portée des mesures militaires prises par le gouvernement autrichien, des préparatifs qu'il faisait d'ailleurs ouvertement et qu'il eût été difficile d'interpréter dans un sens favorable à la France.

Dès de la reprise des hostilités en Allemagne et afin de mieux marquer et accentuer l'attitude à laquelle elle s'était décidée en faisant accepter sa médiation armée, l'Autriche avait procédé à la concentration des troupes encore éparses qu'elle était en train de mobiliser.

Dans les premiers jours de mai, l'empereur François ordonna de réunir en Bohême une armée de 120.000 hommes, dont le feld-maréchal prince de Schwarzenberg allait prendre le commandement avec le feld-maréchal-lieutenant comte Radetzky pour chef d'état-major général.

Aux 22 bataillons et aux 34 escadrons du corps d'observation de Bohême devaient venir s'ajouter 14 bataillons et 4 escadrons mobilisés dans le pays même, les 16 bataillons et les 10 escadrons des divisions Prohaska et Civalart du corps de réserve de Galicie, 2 bataillons empruntés à la division Mayer, les 20 bataillons et les 12 escadrons des divisions Siegenthal et Bianchi appartenant au corps auxiliaire, plus les 25 bataillons et les 18 escadrons des brigades Fröhlich et

1. Voir *Annexe VIII*.

Mariassy et enfin les 20 escadrons et les 2 bataillons du général-major Scheither. On comptait arriver de la sorte à disposer en Bohême de 80 bataillons (80.104 hommes), 98 escadrons (14.078 cavaliers) et de 31 batteries avec 220 bouches à feu auxquelles il convient d'ajouter encore 4 compagnies de pionniers et 8 équipages de pont.

Il faut, toutefois, considérer que la plus grande partie de ces troupes se trouvait dans l'impossibilité d'arriver en Bohême avant la première quinzaine de juin, d'autant plus qu'on était en réalité forcé d'attendre, pour les mettre en route, le départ des Polonais de Poniatowski, qui ne commencèrent leur marche de Cracovie sur la Saxe que du 7 au 12 mai.

Mais, comme Radetzky le faisait justement remarquer dans son Mémoire en date du 10 mai, ce n'était pas avec 120.000 hommes, surtout au moment où les Russes et les Prussiens battaient en retraite, qu'on pouvait songer à arrêter les progrès de Napoléon. Il était bien évident pour le chef d'état-major de l'armée de Bohême, que les alliés allaient s'affaiblir de plus en plus, se trouver hors d'état de conserver leurs positions jusqu'au jour où l'Autriche déclarerait la guerre à la France, qu'il importait de tenir compte des dangers que faisaient courir aux frontières ouest et sud de la monarchie la présence du corps d'Augereau, en Bavière, le rassemblement d'un autre corps d'armée à Würzburg, la réunion de l'armée du vice-roi sur le Tagliamento. Les deux premiers groupes pouvaient, dès la mi-juillet, d'après les calculs de Radetzky, apparaître dans la vallée du Danube et pousser sur Vienne, pendant que le vice-roi pénétrerait avec son armée au cœur même de la monarchie[1].

Afin de parer à cette éventualité, Schwarzenberg[2] proposa de mobiliser immédiatement les 2 bataillons de campagne et les escadrons actifs de tous les régiments d'infanterie et de cavalerie se trouvant encore sur le pied de paix (à l'exception de ceux tenant garnison à Vienne), et de les concentrer sur l'Enns au premier symptôme inquiétant. On comptait obtenir de la sorte 64.000 hommes, dont 50.000 seraient destinés à défendre le territoire de la monarchie, tandis que les 14.000

1. *K. K. Kriegs-Archiv. — Haupt-Armee.* — F.-M.-Lt Radetzky, *Denkschrift*, V, 9 ; et *ibidem*, V, 14. — Voir également Criste, *Beitritt Oesterreichs zur Coalition* (*Mittheilungen des K. und Kriegs-Archivs*, 1894).

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. — Haupt-Armee*, V, 18 b. F.-M., prince de Schwarzenberg.

autres, restant momentanément en réserve à Vienne, pourraient être renforcés à leur tour et dirigés en cas de besoin sur la Styrie. Enfin en complétant les 3es bataillons et les escadrons n° 5 à 8 des régiments de cavalerie, on pouvait réunir, en outre, 52.900 hommes et 7.340 chevaux que Schwarzenberg[1] proposait de répartir de la façon suivante : 23.900 hommes et 840 chevaux devaient venir s'établir dans les places fortes de Bohême et de Moravie ; 12.000 hommes et 2.000 chevaux constitueraient une 2e réserve en Galicie et 17.000 hommes et 4.500 chevaux resteraient disponibles, prêts à venir renforcer les corps postés sur les frontières ouest de la monarchie.

Attitude de Murat. Causes et origines de l'antagonisme déjà ancien entre Murat et Eugène. — Au danger résultant du rôle, qu'on avait eu l'imprudence, la faiblesse ou l'aveuglement de laisser jouer à l'Autriche, venaient s'ajouter encore d'autres motifs de craintes légitimes, d'autres appréhensions, malheureusement trop sérieuses, inspirées par la tension croissante, par la froideur de plus en plus accentuée des relations avec Naples.

Le choix que l'empereur venait de faire, les pouvoirs si étendus qu'il venait de donner au vice-roi, ne pouvaient manquer d'ajouter un grief de plus à ceux que les agents de la coalition et le parti antifrançais s'appliquaient à grossir aux yeux de Murat, de raviver la jalousie et les tortures morales qui rongeaient le pauvre roi de Naples depuis son retour dans ses Etats, d'augmenter ses indécisions et ses faiblesses et de le jeter dans de nouvelles intrigues.

L'antagonisme entre Murat et le prince Eugène s'était nettement manifesté trois ans auparavant lors du grand conseil privé, conseil de gouvernement et de famille, qui, réuni pour délibérer sur le choix de la future impératrice, s'était tenu aux Tuileries, le dimanche 29 janvier 1810 au sortir de la messe. Dans ce conseil, Murat s'était fait le porte-paroles des hommes imbus de l'esprit, des préjugés et des traditions révolutionnaires ; il avait exécuté une charge à fond contre l'Autriche et s'était prononcé pour le choix d'une grande duchesse.

Tout commandait d'ailleurs au roi de Naples de prêter son concours aux partisans de la Russie. Les Beauharnais tenaient pour l'Autriche ; il se rangea dans le camp opposé au nom des

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* — *Haupt-Armee*, V, 18 b. F.-M., prince de Schwarzenberg.

Bonaparte[1]. A partir de ce moment, Murat avait modifié son attitude à l'égard de l'empereur et de la France et commencé à concevoir et à méditer le projet de se rendre indépendant. Enivré par les serviles hommages de la noblesse napolitaine, irrité par les exigences de Napoléon, grisé par les progrès que faisait la réorganisation de son armée à laquelle il venait de donner en remplacement du drapeau tricolore, dont on s'était servi jusque-là, un drapeau national blanc et amarante sur fond bleu, Murat songea, surtout à partir de 1811, à secouer le joug de la France. Mais ce ne fut guère que lors de la naissance du roi de Rome que se manifestèrent pour la première fois les germes des différents qui s'élevèrent entre le roi de Naples et son terrible et tout-puissant beau-frère. Bien que Napoléon eût demandé à la reine Caroline de servir de marraine à son fils[2], bien que l'empereur eût invité Murat à se rendre à Paris, bien que le roi de Naples n'eût pas osé répondre par un refus direct, il ne resta que peu de temps en France et repartit avant la cérémonie du baptême.

Premières velléités d'indépendance de Murat. — Craignant de perdre la couronne à laquelle il tenait tant, cette couronne qui devait être la cause de tous ses malheurs, tremblant de se la voir enlever un jour par la main même qui l'avait placée sur sa tête, Murat résolut de prendre ses mesures pour se mettre à l'abri d'une telle éventualité. Dès son retour de Paris, à peine rentré à Naples, il congédia les troupes françaises, et, par décret du 14 juin 1811, malgré les prières de la reine, il imposa aux Français, employés dans les services civils ou militaires de son royaume, et dans lesquels il ne voyait plus que des agents secrets de Napoléon, l'obligation de se faire naturaliser Napolitains[3]. Les motifs et les conséquences d'une pareille décision, à la suite de laquelle le général Excelmans quitta immédiatement Naples, excitèrent une vive émotion, dont les ministres étrangers accrédités auprès du roi Joachim, s'étaient naturellement empressés de rendre compte à leurs gouvernements. Elle avait justement indigné Napoléon qui, dès qu'il fut informé des mesures prises par Murat, proclama par un autre

1. Vandal, *Napoléon et Alexandre*, t. II 237-242.
2. *Correspondance*, t. 22, n° 17638. Napoléon à Caroline; Paris, 20 avril 1811. Réponse de l'empereur à une lettre de la reine Caroline, du 26 mars, qui, souffrante et malade, s'excusait de ne pouvoir se rendre au baptême du roi de Rome (*Archives Nationales*, A. F. IV, 1685).
3. Voir *Annexe IX*.

décret que, pour exercer des fonctions civiles ou militaires dans le royaume de Naples, la qualité de citoyen napolitain n'était pas nécessaire aux compatriotes de Joachim, qui lui-même était né Français, était monté sur le trône de Naples par l'assistance des Français, et qui rappela à Murat un décret du Grand Empire aux termes duquel les Français étaient citoyens de Naples[1]. L'empereur envoyait en même temps au général Grenier un duplicata des ordres qu'il avait donnés pour la dissolution de l'armée de Naples et la formation d'un corps d'observation placé sous ses ordres. Grenier devait, sans tenir compte de l'opposition probable du roi de Naples, donner des ordres à tous les Français, réunir ses troupes entre Naples, Capoue et Gaëte, et mettre une garnison dans cette dernière place. L'empereur ajoutait, que le roi de Naples paraissait se livrer aux suggestions des ennemis de la France, qu'il lui avait déjà fait témoigner combien sa conduite était folle, que Grenier, n'étant plus désormais sous les ordres du roi, devait parler ferme, enfin que, si le roi « continuait à s'éloigner de ce que lui prescrivaient la reconnaissance et ses devoirs, il y serait sévèrement rappelé ».

Il est plus que probable que l'empereur, en présence d'une manifestation aussi surprenante, ne s'en serait pas tenu à l'avertissement sévère qu'il avait envoyé à Murat, aux ordres qu'il avait fait tenir au général Grenier, sans les graves préoccupations que lui causaient les événements d'Espagne et la tournure de moins en moins satisfaisante des relations entre la France et la Russie.

Malgré cela, les rapports entre Paris et Naples n'en restaient pas moins difficiles et tendus. Les intempérances de langage de Murat, habilement exploitées par Savary, qui ne lui pardonna jamais certain jugement peu bienveillant porté sur lui par le roi de Naples, une foule d'incidents grossis, exagérés et répétés par les envieux et par tous ceux qui croyaient et qui voulaient plaire au Maître dont ils désiraient obtenir les faveurs, n'avaient pas peu contribué à envenimer la situation.

OCTOBRE 1811. — **Voyage de la reine Caroline à Paris.** — Rien ne prouvera mieux à quel point les choses en étaient venues en septembre 1811, que la dépêche chiffrée que le comte

1. *Correspondance*, t. 22, n° 17894. Napoléon à Clarke, Saint-Cloud, 6 juillet 1811; et duc de Feltre au général Grenier, Paris, 7 juillet 1811 (*Archives Nationales*, A. F. IV, 1685, p. 237).

Mier adressait à ce propos au comte de Metternich[1], et dans laquelle naturellement l'empereur est rendu responsable de tout ce qui se passe à Naples. « Les prétentions et vexations toujours croissantes de l'empereur Napoléon à l'égard de ce pays ont nécessité le voyage de la reine à Paris. Elle doit tâcher de les mitiger et d'aplanir les différends qui se sont élevés entre les deux cours. On prétend qu'outre une somme très forte qu'il exige[2], Napoléon veut joindre au gouvernement de Rome les deux Abruzzes et une partie de la Terra di Lavoro (Terre de Labour) jusqu'au fleuve Garigliano pour s'arrondir. Il est à prévoir que chaque jour amènera de nouvelles exigences et que ce pays, se trouvant dans l'impossibilité de les exécuter, aura le sort de la Hollande. On se flatte que la reine, ayant du pouvoir sur l'esprit de son frère, pourra peut-être détourner l'orage prêt à fondre sur lui et mener cette négociation à une fin désirable, autrement c'en est fait de l'existence du royaume de Naples... » Après avoir insisté sur l'arrestation du général Aymé, emprisonné à Vincennes, au moment où il se proposait de retourner à Naples, sur l'exil du premier aide de camp de Murat, La Vauguyon, qu'on expulsa de Paris et qui, arrivé à Rome, y trouva la défense de rejoindre le roi, Mier ajoute : « Il paraît que toutes ces contrariétés affectent Leurs Majestés, car je les ai trouvées bien changées. »

Le voyage et le séjour de la reine Caroline n'amenèrent et ne pouvaient, du reste, amener aucun changement appréciable à la situation, bien qu'elle eût cependant obtenu quelques légères satisfactions, telles que l'élargissement du général Aymé et la levée du sequestre que, par ordre de l'empereur, le général Miollis avait mis sur les biens de la maison Farnèse, appartenant à la couronne de Naples. L'empereur s'était relâché quelque peu, il est vrai, de sa raideur et de sa sévérité à l'égard de Murat, mais l'absence prolongée de la reine avait permis de semer la mésintelligence entre elle et le roi. La détente n'était, d'ailleurs, que momentanée et apparente. C'est du moins ce qui paraît résulter d'un rapport que le baron Durand adressait au duc de Bassano de Naples, le 27 janvier 1812. « Quoiqu'il n'y ait pas eu d'audience diplomatique à la cour, j'ai su, écrivait-il, que le roi avait montré au Cercle un visage parfaitement serein. Et, cependant, des personnes, bien informées, m'assurent qu'il a beaucoup de peine à réduire

1. Voir *Annexe X*.
2. Voir *Annexe XI*.

les idées qu'il s'était faites de sa domination et à reconnaître la suzeraineté du Grand Empire. La chose et le mot, le fonds et la forme lui sont également sensibles. *C'est une sorte de lutte intérieure entre la vanité et la politique, entre l'ambition et la reconnaissance.* Mais on peut se confier au triomphe des bons sentiments, surtout avec la certitude que S. M. la reine ne cessera d'éclairer le roi sur sa vraie position, sur les intérêts de sa gloire, ceux de son trône et de ses enfants[1]... »

AVRIL ET JUIN 1812. — **Tension constante des rapports entre l'empereur et Murat. — Départ de Murat pour Dantzig.** — Malgré la prolongation du séjour de la reine Caroline à Paris, les relations ne s'amélioraient guère. L'empereur ne cessait de réclamer à Murat l'exécution de ses engagements et la mise en route d'un contingent, dont l'effectif avait été fixé à 10.000 hommes, dont 8.000 d'infanterie, 2 régiments de cavalerie et une batterie d'artillerie, que Murat cherchait par tous les moyens à ne pas fournir. Il demandait à l'empereur de rappeler le corps du général Grenier et de laisser en son lieu et place le contingent napolitain. « Sire, lui écrivait-il[2], ne me mettez pas au désespoir; cette idée n'est pas dans votre cœur. Vous ne pouvez vouloir de moi que des choses possibles. Rappelez-vous que vous m'avez aimé et rendez-moi votre ancienne confiance. Vous me rendrez le bonheur que j'ai perdu depuis si longtemps, si vous m'accordez le peu que je vous demande... Et croyez que vous n'aurez jamais à vous repentir de la dernière faveur que ma vie passée me donne le droit d'implorer. N'écoutez que votre cœur, Sire, et je suis et serai heureux toute ma vie, surtout si vous permettiez à votre vieux serviteur, à votre plus fidèle et dévoué ami d'aller visiter son ancien général. »

A la suite de cette lettre Murat avait, en effet, voulu partir le 16 août pour Paris[3] et s'y rendre incognito, sous le nom de comte de Calabre; mais ce départ n'eut pas lieu, soit parce qu'on fit craindre au roi Joachim un débarquement des Anglais, soit parce que le roi céda aux instances du général Carascosa et de Zurlo[4], soit, et c'est là ce qui paraît le plus vrai-

1. Voir *Annexe XII*.
2. *Archives des Affaires étrangères*, 138, Naples, p^ce 123, f° 260. Murat à l'empereur, Naples, 5 avril 1812.
3. *Ibid.* (p^ce 136, f° 304). Durand à Bassano, Naples, 15 avril 1812.
4. *Ibid.*, Durand à Bassano, 17 et 20 avril 1812.

semblable, parce qu'on lui fit comprendre de Paris qu'après avoir tant tardé à se rendre auprès de l'empereur, on préférerait le voir renoncer à ce projet[1].

Toujours est-il qu'après avoir confié, par un décret du 12 mai, le commandement en chef de ses troupes au maréchal Pérignon et la régence à la reine qui arriva à Naples, le 2 juin au soir[2], ce fut à Dantzick seulement que Murat » se rencontra avec l'empereur, et l'entrevue des deux beaux-frères fut, à ses débuts, froide et pénible. Chacun d'eux avait contre l'autre des griefs justifiés et ne se privait pas, depuis quelque temps, de les énoncer.

Mécontent de n'avoir pas été appelé à Dresde au rendez-vous des souverains, « Murat répétait qu'on se plaisait à l'amoindrir et à l'humilier, qu'au reste on ne voulait voir en lui qu'un vice-roi de Naples, un instrument de domination et de tyrannie, mais qu'il saurait se soutraire à d'intolérables exigences. Napoléon lui reprochait un penchant de plus en plus marqué à désobéir, des écarts de conduite et de langage, des velléités et des accointances suspectes. Il l'avait accueilli avec un visage sévère, avec des paroles acerbes, lui avait tenu, tout d'abord, rigueur; puis changeant subitement de ton, il avait pris le langage de l'amitié blessée et méconnue, s'était ému et plaint et avait fait à l'ingrat une scène d'attendrissement et invoqué les souvenirs de leur longue affection et de leur confraternité militaire. Le roi, qui avait le cœur sur la main, qui était prompt à toutes les générosités, ne put résister à cet appel, s'émut à son tour, pleura presque, oublia tout et fut reconquis pour quelque temps. Et, le soir, devant ses intimes, l'empereur s'applaudissait d'avoir supérieurement joué la comédie : pour ressaisir Murat, il avait fait tour à tour et fort à propos, disait-il, « de la fâcherie et du sentiment, car il faut tout cela avec ce *Pantaleone* italien; au fond, continuait-il, c'est un bon cœur; il m'aime encore plus que ses lazzaroni. Quand il me voit, il m'appartient, mais loin de moi, comme les gens sans caractère, il est à qui le flatte et l'approche. Il subit l'ascendant de sa femme, une ambitieuse; c'est elle qui

1. Dans une dépêche chiffrée que Mier adressait à son gouvernement à la date du 19 avril 1812, le diplomate autrichien rendait compte de l'état d'esprit de Murat : « Balloté entre ces deux craintes et les conseils différents sur le parti à prendre, il change de projet d'un jour à l'autre et ne s'arrête à aucun plan suivi » (*Haus, Hof und Staats-Archiv*).

2. *Archives des Affaires étrangères*, 138, Naples; Durand à Bassano, dépêches des 14 et 20 mai et 4 juin 1812.

lui met en tête mille projets, mille sottises, il en est à rêver la souveraineté de l'Italie entière[1] ».

JUIN 1812. — **Régence de la reine Caroline. — Conditions dans lesquelles elle exerce le pouvoir.** — Tout en se couvrant de gloire à la tête de la cavalerie de la Grande Armée, tout en méritant par sa bravoure pendant la campagne de Russie, les éloges de l'empereur, ces éloges qui caressaient si agréablement sa propre vanité et celle de ses sujets, Murat n'avait cessé de s'occuper de son royaume, de veiller surtout à ce que, quoique régente, la reine ne pût rien faire d'utile, ne pût prendre aucune mesure de nature à lui gagner l'affection d'un peuple qui ne lui pardonnait pas d'être restée française. Le comte de Mier qui, dans les dépêches qu'il envoyait à Metternich, n'aurait pas manqué de signaler au chancelier autrichien la moindre évolution de la reine, la moindre parole qu'on aurait pu interpréter comme un symptôme de son désir de séparer ses intérêts de la cause française, lui écrit, au contraire, à la date du 11 octobre 1812 : « Il paraît que les différends, qui s'étaient élevés entre Leurs Majestés et les discussions qui s'en étaient suivies et qu'on croyait arrangées, lors de leur dernier séjour à Paris, continuent même dans l'éloignement ; car il suffit que la reine désire une chose, pour que le roi la refuse, qu'elle

1. Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, III, p. 463 et 464. Le jugement que Napoléon portait à ce moment sur sa sœur Caroline était prématuré. Son attitude fut correcte et absolument irréprochable pendant toute la durée de la campagne de Russie et les dépêches de Durand sont autant de preuves qui la justifient, à ce moment du moins, d'un reproche qu'elle ne mérita que trop justement, moins d'un an plus tard. Il est, de plus, difficile d'admettre que, si réellement Caroline Murat avait été gagnée à la cause de la coalition au début de la campagne de Russie, si elle avait déjà conçu à cette époque le rêve de faire de son mari un roi d'Italie, elle eût, avec le caractère qu'on lui connaît, affiché, comme elle le fit, ses sympathies françaises et consenti à s'exposer à l'impopularité que lui témoignaient pour cette raison même les populations du royaume de Naples et que quelques manifestations sans importance, mais mises en scène avec un peu d'habileté, auraient immédiatement fait disparaître. Les dépêches du baron Durand, ainsi que celles du comte de Mier, auxquelles nous aurons lieu de faire allusion, sont d'ailleurs absolument catégoriques à cet égard. Enfin il suffit de se rappeler le portrait, que faisait d'elle dans ses *Souvenirs sur Napoléon*, Mme Durand, pour reconnaître que Caroline Murat était moins que personne la femme capable de cacher ses intentions et d'affronter l'impopularité pour assurer dans un avenir plus ou moins proche la réussite de ses projets ambitieux : « M. de Talleyrand, écrit Mme Durand (p. 36 des *Souvenirs*), disait de Mme Murat qu'elle avait la tête de Cromwell sur le corps d'une jolie femme. Née avec un grand caractère, une tête forte, de grandes idées, un esprit simple et délié, de la grâce, de l'amabilité, séduisante au-delà de toute expression, il ne lui *manquait que de savoir cacher son amour pour la domination et quand elle n'atteignait pas son but, c'était pour vouloir y arriver trop tôt.*

protège quelqu'un pour qu'il le prenne en grippe. La plupart des choses que la reine a soumises à son approbation, depuis qu'il est absent, et discutées dans le Conseil d'août, ont été rejetées ou leur décision ajournée à son retour, ce qui la met elle et ses ministres dans de grands embarras; aussi les affaires sont-elles dans une stagnation complète. Il a défendu, en dernier lieu, le payement des sommes dues ou demandées par la France, prétextant le manque d'argent et a assigné en même temps des fonds très considérables pour des bâtisses inutiles, telles que la restauration et l'achèvement de l'immense palais de Caserte commencé sur une si grande échelle par Charles III que ses successeurs n'ont pas osé, ni pu l'achever. L'empereur Napoléon est instruit de tout cela et en prend note. *Pour détourner de plus en plus l'affection des Napolitains de son épouse, le roi profite de son absence et du moment où les rênes du gouvernement paraissent être entre les mains de la reine pour créer de nouveaux impôts et mettre en exécution certaines mesures, ruineuses et odieuses* pour le pays qu'on sait dans le public avoir été déjà rejetées par le roi, lorsque, dans le temps, ils lui ont été proposés par ses ministres.

« Tout cela joint à l'idée, que les Napolitains avaient déjà de la *reine, qu'elle ne protégeait que les Français, lui fait beaucoup de tort dans l'opinion publique* et fait désirer ardemment le retour du roi. Aussi peut-on s'attendre qu'il sera reçu avec enthousiasme par les Napolitains, qui sont très flattés en même temps que leur roi a tant contribué aux brillants succès de l'armée française et au gain de la bataille du 7 septembre. »

Du reste, loin de parler d'un revirement dans les tendances et les opinions de la reine, Mier termine sa dépêche dans des termes plus formels et plus catégoriques encore... « En ajoutant à tout ce que je viens d'avoir l'honneur de mander à Votre Excellence le nombre des commérages, qui circulent en ville et qui sont cependant rapportés à Leurs Majestés par des personnes qui prétendent leur être attachées, on doit prévoir au retour du roi des orages et de nouvelles disputes dans le ménage. Napoléon, d'après son système connu d'entretenir la mésintelligence et la discussion dans sa famille, donne raison à l'un et à l'autre[1]... »

1. *Haus, Hof und Staats Archiv.* — Mier à Metternich, Naples, 11 octobre 1812. — Il est assez curieux, puisqu'il faut parler de l'attitude de Mier, de rappro-

Si, pendant la campagne de Russie, le commandant en chef de la cavalerie de la Grande Armée donna selon son habitude des preuves éclatantes de son incomparable bravoure jusqu'au jour, où Napoléon, partant de Smorgoni, lui remit le commandement en chef, l'attitude politique ambiguë et peu correcte du roi de Naples avait été loin d'être exempte de reproches, à l'abri de la critique et du blâme et permettait de tout redouter de sa part dès le moment, où il allait se trouver de nouveau loin de l'empereur, abandonné à lui-même, en proie à ses hésitations, à ses rêves ambitieux, au souvenir de ses griefs les uns imaginaires, les autres réels, aux calculs étroits, égoïstes et aventureux de son intérêt, à la crainte de voir son trône entraîné dans la catastrophe qu'il croyait imminente et inévitable.

17 JANVIER 1813. — **Murat quitte la Grande Armée.** — Les circonstances mêmes, au milieu desquelles s'est produit, le 6 janvier 1813, le départ de Murat de Posen[1], sont trop connues et trop tristes, pour qu'il y ait lieu d'insister à nouveau sur cette déplorable défaillance du roi de Naples qui, perdant son sang froid, se défiant de tout le monde, ne songeant qu'à sa couronne, sacrifia ainsi à l'intérêt de son royaume, à son intérêt personnel, l'intérêt général, l'intérêt de la France et des précieux débris, dont, quelques semaines auparavant, il avait accepté le commande-

cher de ce document la dépêche suivante de Durand au duc de Bassano, de Naples, en date du 31 octobre 1812 : « Il faut bien convenir que tous les vœux ne sont pas pour nous. Il y a dans la gloire de l'empereur et dans celle qui en rejaillit sur la France quelque chose qui offusqua les esprits qui n'en sentent pas toute la portée. On s'afflige de nos triomphes sans songer aux secousses qui naîtraient de nos revers. On ne réfléchit pas que l'impulsion, qui a été donnée à l'Europe, et qui a pour but de lui assurer une salutaire et solide organisation, ne peut plus reculer sans la plonger dans l'extrême désordre. Ce n'est pas néanmoins sans surprise que je vois le ministre d'Autriche à cette cour témoigner moins de joie des succès d'une cause qu'il devrait regarder comme la sienne que de fréquentes sollicitudes sur les suites de la campagne. Il disait, il y a deux jours, à chacun comme à moi, que le prince de Schwarzenberg avait été forcé de se retirer et il le disait d'un ton qui indiquait si peu d'étonnement et de regrets que je lui fis observer qu'il n'y avait là-dedans ni gloire ni profit et qu'il me restait à comprendre comment la cour de Vienne tenait si peu à l'honneur de ses armées et à ses vrais intérêts qu'elle laissât les Russes tranquilles dans la Volhynie et qu'elle ne s'occupât pas d'agir contre eux avec des forces plus considérables. La réponse embarrassée du comte de Mier me fut bien la preuve qu'il n'est pas de ceux qui désireraient que l'Autriche prît un parti plus décisif, plus honorable et plus conforme à l'esprit du traité qui unit les deux cours. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que je suis dans le cas de m'apercevoir des inclinations un peu russes de M. de Mier. » (*Archives des Affaires étrangères*, volume 138, Naples, dépêche n° 83, p^ce 252, f° 518).

1. Voir *Annexe XIII*.

ment. Si le roi de Naples avait été à ce moment dans un état d'esprit qui lui eût permi de réfléchir froidement pendant quelques instants, d'envisager les conséquences presque irréparables de l'acte qu'il allait commettre malgré les représentations de Berthier, s'il avait surtout pu se rendre compte de la situation qu'il créait lui-même à l'homme qu'il n'avait jamais cessé de jalouser, au prince Eugène, il ne se serait pas arrêté à une résolution qu'il dut regretter aussitôt après l'avoir prise.

S'il avait pu réfléchir et peser les conséquences de sa résolution, s'il avait pu trouver dans son esprit la force de renoncer à son impardonnable coup de tête, le fameux article du *Moniteur*, dans lequel l'empereur, cédant à un mouvement d'irritation, fort naturel d'ailleurs, annonça à la France que « le roi de Naples indisposé avait dû quitter le commandement de l'armée et le remettre aux mains du vice-roi qui avait plus d'habitude d'une grande administration et « qui a la confiance entière de l'empereur [1] », n'aurait pas atteint son orgueil déjà froissé, ne lui aurait pas fait craindre d'avoir encouru pour toujours la disgrâce de Napoléon. A partir de ce jour, le roi de Naples aurait dû comprendre qu'il avait de ses propres mains donné le premier coup de pioche à l'édifice qu'il rêvait d'ériger et que jamais l'empereur ne consentirait désormais à lui confier la défense de l'Italie et le commandement des armées française, italienne et napolitaine, appelées probablement dans un avenir prochain à sauvegarder le nouvel état de choses que ses victoires et ses conquêtes y avaient momentanément établi.

Les avis n'avaient, cependant, pas manqué à Murat, et si plus tard l'ambition démesurée de la reine de Naples fut, pour nous servir des termes mêmes qu'Orloff [2] emploie pour qualifier sa

1. Dès le 22 janvier, l'empereur, en confiant le commandement de la Grande Armée au prince Eugène ajoutait (*Correspondance*, t. 24, n° 19474) ces mots à la fois si justes et si sévères pour le roi de Naples : « Je suis bien fâché de ne pas vous l'avoir laissé à mon départ. » Le lendemain, 23 janvier (Correspondance, t. 24, n° 19490), il revenait encore sur le même sujet pour dire au vice-roi, avec un semblant de résignation qui montre mieux qu'un accès de colère la tristesse et les sentiments secrets de Napoléon : « Je trouve la conduite du roi fort extravagante et telle qu'il ne s'en faut de rien que je ne le fasse arrêter pour l'exemple. C'est un brave homme sur le champ de bataille, mais il manque de combinaison et de courage moral. » Il semblerait que Clauswitz a eu l'image de Murat devant les yeux lorsque, dans le *Résumé des principes de l'Art de la Guerre*, il distinguait « le courage qui brave le danger personnel du courage nécessaire pour surmonter la peur de la responsabilité ».

2. Orloff, *Royaume de Naples*, t. II, note XI, 401.

conduite, la cause principale des mésintelligences qui éclatèrent entre Joachim et Napoléon, il est juste de reconnaître que cette femme, qui désirait avant tout régner à quelque prix que ce fût, cette femme, mise au courant de l'état d'esprit de son mari par les trois lettres des 25, 26 et 27 décembre 1812, que lui avait apportées l'estafette, lui écrivait encore à la date du 15 janvier la belle lettre que pour son malheur Murat ne devait plus recevoir que lorsque, comme le disait l'empereur au vice-roi dans sa dépêche du 22 janvier, « le mal était déjà sans remède ».

« Mon ami, lui écrivait la reine Caroline[1], je reçois en « même temps par l'estafette les trois lettres des 25, 26 et « 27 décembre. Je t'assure qu'elles me font un mal affreux. « Quoi! tu pourrais céder à un autre la gloire d'aider l'empe- « reur à écraser les ennemis ! Tu pourrais faire une étourderie « semblable à celle de quitter, avant que l'empereur t'ait « désigné un successeur? Tu quitterais après avoir supporté « six mois de fatigue et passé la saison la plus rigoureuse? « Non, mon ami, tu ne feras pas cela! Tu resteras, j'en suis « sûre ! — Je te dirai avec l'empereur : « Vous avez beaucoup « fait, mais tant qu'il reste à faire, on n'a rien fait encore. » « Du courage, mon ami; je te connais, tu ne te consolerais « jamais d'avoir abandonné la victoire à un autre. Tu as con- « tribué de tout ton pouvoir aux premiers succès de l'empe- « reur; mais ce n'est pas assez, tant que la victoire demeure « incertaine. Encore quelques jours et l'empereur vous aura « rejoints avec de nouvelles forces. Vous aurez la victoire et « la paix. Ton courage y aura contribué. Tu en jouiras dou- « blement et moi aussi. Crois que je désirerais vivement ton « retour, s'il pouvait ne pas nuire à ton bonheur à venir. Mais « je connais trop bien ton cœur, ton attachement pour l'empe- « reur et tes vrais intérêts pour croire que tu puisses être « heureux s'il était mécontent de toi. Reprends donc cou- « rage. Je sais tout ce que tu dois souffrir. Je partage tes

1. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, 1813, 139, p^ce 6, f° 19. La reine de Naples au roi de Naples, 15 janvier 1813. — Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv*, n° 5. — Comte de Mier au prince de Metternich (Naples, 15 janvier 1813) : « Murat a écrit à la reine que, s'il ne reçoit pas bientôt une réponse de Napoléon sur sa demande de retourner à Naples, il quittera l'armée même sans son consentement. » Mier renseignait en même temps Metternich sur l'état déplorable de la Grande Armée et lui signalait la désunion profonde qui existait entre Murat et Caroline, la jalousie du pouvoir qui dévorait Murat et qui le poussait à refuser de sanctionner les mesures prises par la régente.

« chagrins et tes maux, mais je t'engage pour cette gloire, « dont tu es si jaloux, je t'engage, dis-je, à la supporter « encore. Ce ne sera pas long, je l'espère. Adieu, mon « ami. »

Quels qu'aient pu être les torts ultérieurs, les erreurs subséquentes de la reine Caroline, il n'en était pas moins nécessaire de bien établir la responsabilité essentiellement personnelle de l'acte si grave et si compromettant, auquel venait de se décider le roi de Naples, en quittant l'armée sans même attendre les ordres de l'empereur. Le coup de tête de Joachim était d'autant plus regrettable que, depuis le jour où lord William Bentinck était devenu, en sa qualité de lord capitaine général, le maître absolu de la Sicile, où le roi Ferdinand n'exerçait plus qu'un pouvoir nominal, il y avait de plus en plus lieu de craindre une diversion de la part des Anglais[1] et, que, comme Durand[2] l'écrivait au duc de Bassano en parlant de l'Autriche, au moment même où Murat prenait le parti de revenir à Naples, « il y a telle défection dont l'effet serait considérable en Italie et particulièrement dans l'Etat de Naples... Si la campagne prochaine permettait aux Anglais et aux Russes de faire quelque tentative sur l'Italie et si on avait encore à craindre qu'une puissance, qui a conservé des vues de regret sur toute cette contrée, fût amenée à changer de système, la position de Naples deviendrait critique. » Le ministre de France, tout en faisant remarquer à Bassano que l'incertitude même, dans laquelle la reine se trouve au sujet du retour du roi « l'empêche de prendre de plus fortes mesures », tout en reconnaissant que la présence du roi Joachim serait utile pour discipliner les troupes de nouvelle formation, ne peut admettre la probabilité de son retour et conclut en disant que, « au lieu de faire annoncer sans cesse son retour », le roi devrait donner à la reine « les moyens de conduire l'administration intérieure, de compléter l'organisation de l'armée, d'accomplir enfin les fonctions de régente ».

26 JANVIER 1813. — **Ordres envoyés par l'empereur à Durand et au général Miollis.** — L'empereur n'avait, du reste, pas attendu l'arrivée à Naples de son beau-frère, dont il affecta, dès lors,

1. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 138, p^ce 55, f° 19; Durand Bassano, Naples, 11 février 1813.

2. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^ce 7, f° 12, dépêche n° 4; Durand à Bassano, Naples, 17 janvier 1813.

d'ignorer l'existence, pour faire envoyer par Bassano à Durand[1] l'ordre d'insister d'urgence sur l'envoi à Vérone, d'un régiment de cavalerie napolitaine de 4 escadrons formant 1.000 hommes à cheval, d'une compagnie d'artillerie légère montée et de 3 bataillons d'infanterie légère formant ensemble 1.800 hommes que, par une lettre du 4 janvier, il avait demandé à la reine de faire partir dans les vingt-quatre heures pour Vérone, où ces troupes devaient rejoindre le corps d'observation d'Italie, qui s'y formait sous les ordres du général Bertrand. Bassano, prenant pour la première fois un ton comminatoire, ajoutait : « S'il arrivait, ce que Sa Majesté ne peut penser, que le roi leur donne contre-ordre, l'intention de Sa Majesté est que vous demandiez avez insistance leur départ. Vous donneriez une note au Ministère, vous représenteriez à quel point Sa Majesté devrait être blessée d'un tel procédé. Si, malgré vos insistances, le roi persistait dans son refus, *vous n'hésiteriez pas à demander vos passeports* et vous feriez connaître vos motifs à la reine et au maréchal Pérignon... »

Par la même lettre, Bassano faisait savoir à Durand, que l'empereur avait décidé de suspendre la mise en possession projetée du prince Lucien, deuxième fils de Murat, de la principauté de Ponte-Corvo. En même temps, ordre était envoyé à Rome, au général Miollis, « de ne pas tolérer que Murat ou tout autre autorité retarde la marche des troupes napolitaines désignées pour rejoindre à Vérone le corps du général Bertrand. »

4 FÉVRIER 1813. — **Arrivée de Murat à Naples. — Son mécontentement à l'égard de la France et de l'empereur.** — Pendant que Bassano envoyait ces instructions au ministre de France, à Naples, le roi Joachim traversait Dresde, le 21 janvier[2], et arrivait, le 31 janvier[3] à neuf heures du soir, au château de San-Leucio, à Caserte. Il y resta quelques jours avec sa famille avant de rentrer à

1. *Archives des Affaires étrangères*, Naples. V° 139, p^ce 12, f° 23; duc de Bassano au baron Durand, Fontainebleau, 26 janvier 1813.

2. *Archives Nationales*, A. F., IV, 1684. Lettre de Dresde, du 21 janvier, et lettre adressée à la comtesse de Tascher de la Pagerie, signée Louis : « Le roi s'est mis en route sans attendre les ordres de Paris. L'empereur ne trouvera jamais un serviteur plus dévoué que le prince Eugène. »

3. Le jour même de son arrivée, Murat écrivait à l'empereur un billet de quelques lignes pour lui dire que sa santé s'était déjà améliorée en route, mais qu'il était encore souffrant. « J'espère, ajoutait-il, qu'un peu de repos et de bonheur, dont j'avais tant besoin, contribuera à *me rendre bientôt ma santé, dont je ne regrettais la perte que parce qu'elle me privait de continuer de le servir.* »

Naples, le 4 février[1], où la population le reçut avec des transports d'enthousiasme[2]. Un pareil accueil n'était guère de nature à lui faire oublier ses griefs et, tandis que Mier insistait sur son mécontentement, sur son orgueil blessé par la déclaration de l'empereur le déclarant incapable d'un grand commandement, tandis qu'on répandait dans le public le bruit que son retour était uniquement motivé par son état de santé, l'attitude du roi qui se refusait à voir le ministre accrédité auprès de lui par l'empereur, qui l'empêchait même d'obtenir une audience de la reine, de pouvoir conférer avec les personnages de la cour, qui le renseignaient jusque-là, les propos et le mauvais esprit des officiers revenus d'Allemagne avec Joachim, l'impossibilité dans laquelle se trouvait Durand de recevoir une réponse à sa note relative au départ du complément des troupes que l'on s'était engagé à diriger sur Vérone, le fait que l'état-major personnel, les équipages et les chevaux du roi étaient en route pour rentrer à Naples, indiquaient bien la résolution prise par Joachim de s'éloigner pour longtemps, si ce n'est pour toujours, de la Grande Armée, son idée de plus en plus enracinée de séparer sa cause de celle de Napoléon et de la France[3]. Seule l'influence de la reine, ses conseils sages et raisonnés et ses prières prévenaient encore des démarches dictées, comme Mier l'écrira à Metternich, le 16 mars, dans une dépêche que nous citerons plus loin, « par le premier mouvement du caractère emporté du roi » et l'empêchaient de se résoudre à la rupture définitive et irréparable qui hantait son esprit.

La situation n'en était pas moins des plus tendues, et, si le 11 février Durand pouvait annoncer au duc de Bassano[4], qu'il avait enfin reçu une réponse du marquis de Gallo, que le roi, par un ordre donné le 7 février, consentait à augmenter de

1. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, 1813, V° 139, p^ce 17, f° 32 et p^ce 19, f° 34, dépêches 7 et 8. Baron Durand au duc de Bassano, Naples, 1er et 5 février.

2. Mier à Metternich, dépêche du 5 février. « Ces démonstrations d'attachement n'étaient pas factices. Un spectateur impartial voyait bien qu'elles étaient sincères et dictées par le sentiment On y distinguait cette joie de cœur qui ne peut ni être payée, ni commandée et qui n'est inspirée que par le vrai mérite », et Mier ajoute un peu plus loin : « Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il revînt *très mécontent*, et comme il ne sait pas mesurer ses paroles, il n'a pu le dissimuler devant le peu de personnes qui l'ont approché depuis son retour. » (*Haus, Hof und Staats-Archiv.*)

3. Voir *Annexe XV*.

4. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, 1813, V° 139, p^ce 22, f° 51, dépêche n° 11. Durand au duc de Bassano, Naples, 11 février 1813.

2 escadrons le régiment de cavalerie qu'on avait mis en route et à le porter à 1.000 chevaux, il lui fallait reconnaître, qu'en présence des réclamations du Cabinet napolitain qui demandait des délais pour mettre cette mesure à exécution, il avait cru devoir insister sur la nécessité de ne pas dépasser le terme fixé et de faire arriver ces deux escadrons à Rome, le 20 février au plus tard.

C'était là un résultat d'autant plus insignifiant que l'influence de Caroline sur Murat diminuait manifestement, au point même que Mier n'hésitait pas à écrire, le 16 février, à Metternich [1] : « Il règne une grande froideur entre le roi et la reine, quoique « à l'extérieur on les croirait ensemble le mieux du monde. La « reine a désapprouvé le départ du roi de l'armée, et ce der- « nier désapprouve, à son tour, tout ce qu'elle a fait, ordonné « pendant son absence dans l'administration du royaume. » De plus, comme Mier ne manquait pas de le faire remarquer dans cette même dépêche, Durand n'avait réussi à parler à Murat, pour la première fois depuis son retour, qu'au cercle diplomatique tenu par Joachim, le 14 février, et n'avait pu l'entretenir qu'en présence des autres diplomates accrédités auprès de lui.

On peut juger aisément du parti que tiraient de cette attitude les ennemis, si nombreux, que la France comptait à Naples, du soin avec lequel on répandait ces nouvelles que Mier transmettait à Metternich, en lui disant que l' « opinion publique accueillait avec d'autant plus de joie les échos des plaintes du roi et de son entourage, le bruit de leurs doléances et de leurs récriminations contre les désastres de la campagne de 1812, que le peuple napolitain tout entier exècre le régime français [2] ».

20 FÉVRIER 1813. — **Murat retarde le départ des troupes qu'il a promis de fournir.** — Pendant tout ce temps, aucune des troupes napolitaines, que Murat aurait dû fournir, ne recevait l'ordre de se mettre en route. Les deux escadrons, destinés à suivre les 500 chevaux que la reine avait expédiés un peu avant le retour du roi, ne partaient toujours pas. Murat les passait en revue et trouvait, naturellement, qu'il leur manquait encore beaucoup de choses. Aussi, malgré son optimisme et l'espoir qu'il conservait de rétablir l'entente entre Naples et Paris, Durand ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il avait « entrevu, par les discours du

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv*, n° 215. Mier à Metternich, Naples, 16 février 1813.
2. *Haus, Hof und Staats-Archiv*, Mier à Metternich, Naples, 12 février 1813.

« roi, qu'il fallait s'attendre à des controverses sur la nature « et la qualité du contingent[1]. » Du reste, s'il était obligé de constater que, d'après les dires du roi, la conscription de 1813 ne donnerait guère que 10 à 12.000 hommes, il n'en persistait pas moins à croire à la sincérité de Murat, bien que « la mauvaise direction et les fâcheux discours de quelques-uns de ses serviteurs puissent leur faire supposer des spéculations plus particulières et moins conformes à ses vrais intérêts ainsi qu'à ses devoirs envers la France et l'empereur[2] ».

26 FÉVRIER 1813. — **Prise de l'île de Ponza par les Anglais.** — Pendant que Durand s'évertuait à insister sur le départ des troupes et ne parvenait pas à obtenir de réponse positive[3], lord William Bentinck avait fait enlever par le *Thames* et la *Furieuse*, sur lesquels il avait embarqué un bataillon d'infanterie, l'île de Ponza, dont la garnison capitula le 26 février, après un simulacre de défense. Les Anglais s'y établirent solidement, tandis que, d'autre part, ils esquissaient des incursions dans les Pouilles et les Calabres. L'irritation de Murat, augmentée peut-être encore par les craintes que lui causaient les entreprises de lord William Bentinck, le décida, presque au même moment, à prendre une résolution qu'il ne se donna même pas la peine de tenir secrète.

MARS 1813. — **Mission confiée au prince Cariati. — Correspondances secrètes entre les cours de Vienne et de Naples.** — Dès la fin du mois de février 1813, on ne se gênait pas pour parler, dans les milieux bien informés de Naples, de la mission que le roi allait confier au prince Cariati, l'un de ses anciens aides de camp pendant la campagne de Russie. On savait qu'il devait se rendre à Vienne, chargé de sonder les intentions que l'Autriche, sur le point de devenir la médiatrice entre Napoléon et la coalition, pourrait avoir à l'égard du royaume de Naples et de son roi[4]. On disait même, mais ce n'était là qu'un bruit sans fondement, qu'on se proposait d'envoyer un homme de confiance à Berlin.

Il était désormais évident que la cour de Naples voulait se

1. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^re 37, f° 67, dépêche n° 13; Durand au duc de Bassano, Naples, 20 février 1813.

2. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^re 37, f° 67, dépêche n° 13; Durand au duc de Bassano, Naples, 20 février 1813.

3. *Archives des Affaires étrangères*, p^re 38, f° 69, dépêche n° 14, Naples, 24 février 1813; Durand à Bassano. *Haus, Hof und Staats-Archiv*, comte de Mier au comte de Metternich, Naples, 28 février 1813.

4. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. Mier à Metternich, Naples, 26 février 1813, dépêche chiffrée. « Murat veut envoyer un agent secret à Vienne pour voir si l'existence politique de son royaume ne pourrait être stipulée dans les arrangements généraux qu'on croit devoir se faire sous la médiation de l'Autriche.

ménager les bonnes grâces de la cour de Vienne, et la façon même dont on se conduisit quelques semaines plus tard envers la comtesse Zichy, l'amie la plus intime de la reine Marie-Caroline, des Deux-Siciles, en est, d'ailleurs, une preuve manifeste [1].

Les populations napolitaines semblent, du reste, avoir deviné et approuvé les secrètes pensées, les tendances de leur roi. Dès que la nation commença à croire que le roi n'avait plus pour but que de se mettre en mesure de protéger et de défendre l'indépendance du royaume, les provinces, les villes, les corporations, les particuliers mêmes s'efforcèrent, à l'envi, de lui fournir les moyens de remettre l'armée et la flotte sur un pied convenable [2]. On acclama Joachim et la reine Caroline lors de la revue qu'il passa, les 25 et 26 mars, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance et de celle de la reine, et, vers le 15 avril, lorsque le roi entreprit un voyage d'inspection en Apulie, dans la terre de Bari et à Otrante, l'enthousiasme ne se démentit, ne se ralentit pas un seul instant.

Pendant tout ce temps, les cours de Vienne et de Naples ne cessèrent d'échanger une correspondance des plus actives et des plus suivies à l'insu du duc de Gallo [3], que le roi, qui se méfiait de lui au moins autant que Mier, n'avait pas mis au courant des ouvertures que le ministre d'Autriche transmettait,

La reine désapprouve cette mission secrète qui difficilement pourra échapper à la connaissance de Napoléon. Le prince Cariati doit en être chargé. On veut aussi envoyer quelqu'un à Berlin. » Revenant sur ces questions dans sa dépêche du 16 mars (*P. S.* 2 *ad* 22) (*Ibidem*), Mier insiste sur la mésintelligence et la méfiance croissantes qui existent entre l'empereur et Murat, sur les soupçons de Napoléon encore augmentés par la mission confiée à Cariati.

1. La comtesse Zichy, devant retourner de Sicile en Autriche, avait fait demander l'autorisation de traverser le royaume de Naples. On s'empressa d'acquiescer à sa requête et Murat lui fit envoyer et remettre à Palerme même tous les passeports et toutes les pièces dont elle avait besoin. — Ce ne fut que le 6 mars, après avoir chassé avec Murat à Corditello que Durand (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^ce 42, f° 78, dépêche n° 17) rendit compte à Bassano de la mission de Cariati. Il ajoutait, il est vrai, que « Cariati était généralement aimé et estimé, et *bien connu pour son attachement au système actuel et ses bons procédés pour les Français* et qu'il avait à Vienne des relations de famille et d'amitié. »

2. Cf. Dépêche du comte de Mier, du 9 mars 1813 : « Les circonstances actuelles développent de plus en plus l'amour, l'attachement et le dévouement des Napolitains pour la personne de leur auguste souverain. Ils devancent par leurs offres volontaires les demandes que le gouvernement pourrait leur adresser. »

3. Murat avait donné le titre de duc au marquis de Gallo à l'occasion de son mariage (Cf. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^ce 38, f° 69, dépêche n° 14; Durand à Bassano, Naples, 24 février 1813.

par ordre du roi, directement à son gouvernement. Afin de mieux assurer le secret de ces démarches, Murat eut, d'ailleurs, le soin de cacher ses relations avec le Cabinet autrichien, à la reine Caroline, à laquelle il ne révéla la vérité que dans le courant du mois de mai, à un moment, du reste, où il lui était impossible de lui dérober plus longtemps la connaissance d'actes qu'elle ne pouvait plus empêcher et dont on commençait, d'ailleurs, à parler tout haut et en tous lieux, à Naples.

Dans l'intervalle, dès le 9 mars, le comte de Metternich avait chargé Mier d'inviter le Cabinet napolitain à lui faire connaître, clairement et nettement, sa manière de voir et ses intentions.

C'est donc, on le voit, à partir des premiers jours de mars que se lia la partie qui devait, par la suite, coûter si cher à l'infortuné roi de Naples, aggraver encore la situation, si difficile par elle-même, du vice-roi, et exercer sur les opérations militaires, dont l'Illyrie et l'Italie allaient être le théâtre quelques mois plus tard, une influence si considérable, que, pour bien élucider la question, il est indispensable de suivre sans interruption, pas à pas et pièces en main, les différentes phases des négociations officielles et occultes, auxquelles Murat se trouva désormais mêlé, d'abord jusqu'au moment de l'arrivée du prince Eugène à Milan, puis jusqu'au jour où il se décida à rejoindre la Grande Armée en Saxe.

Si l'on jette un coup d'œil sur la situation difficile, pleine d'écueils et d'embûches au milieu desquels Murat se débattait, on portera assurément un jugement moins sévère sur les hésitations et les contradictions de cette politique dont il a payé les erreurs au prix de sa vie. On comprendra, jusqu'à un certain point, qu'il se soit laissé aveugler par la crainte de voir son royaume annexé à l'Empire Français[1], et éblouir par les illusions trompeuses d'une alliance qui semblait devoir sauver sa couronne. Le duc de Gallo, qui avait une fois déjà trahi son souverain légitime, croyait si fermement à la probabilité de l'annexion de Naples à la France, qu'il ne cessait de tourner ses regards vers Paris et réglait sa conduite de façon à s'assurer la bienveillance du maître. On ne s'étonnera donc pas trop que Murat ait été insensiblement amené à rechercher les moyens les plus propres à conserver un trône, auquel il tenait par dessus tout, un pays auquel il s'était attaché et auquel il

1. Cf. Rapport du comte de Mier, en date du 25 avril 1813 : « Napoléon en toute occasion ne dissimule pas le projet qu'il a de réunir le royaume (Naples) au Grand Empire » (*Haus, Hof und Staats-Archiv*, P. S. ad. 84).

avait, du reste, rendu d'incontestables services. Il faut, en outre, songer à son dépit, à son mécontentement, à ses blessures d'amour-propre, à la douleur que ressentait son cœur de soldat. On allait se battre de nouveau, et l'empereur paraissait l'avoir oublié, puisque le temps passait sans qu'on songeât à lui offrir, à lui réserver un commandement à la Grande Armée. Le combat qui se livrait dans son âme se manifestait à tout instant par les mesures intempestives, maladroites, contradictoires qu'il prenait[1].

10 MARS 1813. — **Dépêche de Durand au duc de Bassano.** — Malgré le soin que Murat prenait à éviter le ministre de France, Durand était cependant parvenu, si ce n'est à découvrir, du moins à entrevoir ce qui se tramait. C'est dans sa dépêche du 10 mars que, pour la première fois, il fait part de ses craintes au duc de Bassano.

... Le roi, lui écrivit-il, laisse passer dans toutes ses actions un calcul trop personnel et trop indépendant de ses relations avec l'empire. Ce n'est pas qu'aucun indice me porte à croire que des séductions ennemies soient parvenues jusqu'à son oreille, mais *il y a plus d'un moment où je crains que le roi n'ait accueilli spontanément dans sa pensée quelque combinaison qui, sans avoir un caractère évidemment répréhensible, ne soit pas moins de nature à contrarier les intérêts de la France.*

Le roi me disait, après la chasse de Cordetello! que le prince de Schwarzenberg avait ramené son corps en Galicie et que cette retraite des Autrichiens pouvait tenir au projet de rentrer dans une neutralité absolue afin de se porter plus efficacement comme médiateurs. *Il y avait dans le discours du roi à ce sujet une sorte d'approbation qui m'a frappé et que j'ai retrouvée hier dans quelques propos du duc de Gallo.* La vue secrète de ce Cabinet ne serait-elle pas d'aspirer à une sorte de neutralité, et, par conséquent, de rendre d'abord peu active sa participation dans la guerre ? La mission précipitée du prince Cariati n'aurait-elle pas aussi quelque rapport avec une spéculation de ce genre. Ce ne sont ici que des conjectures qui, je l'avoue, se fortifient à mes yeux par *quelques mots échappés à la reine* et dont j'ai dû conclure qu'elle s'appliquait à combattre dans l'esprit du roi ou des conseils, ou des impulsions intérieures qu'elle ne croyait pas salutaires. J'ajouterai une observation qui me frappe : Le roi, qui avait reçu d'abord avec modération, la phrase du mécontentement dont il avait été l'objet au départ de l'armée, y est revenu depuis avec une vivacité remarquable... Ce qui mène directement à faire prévoir la concentration de tous ses moyens pour l'intérêt seul de sa couronne. Soyons sûrs, en effet, que

1. Cf. Mier, 26 avril 1813 : « Quoique je sois persuadé que le roi n'irait pas à la Grande Armée, si Napoléon le sommait de s'y rendre, avec tout cela il est au désespoir que l'empereur ne lui ait pas jusqu'ici adressé cette demande : son amour-propre en est offensé, et la pensée que Napoléon croit pouvoir se passer de lui, le tourmente. *Haus, Hof und Staats-Archiv*, P. S., ad. 34).

c'est la première pensée du roi et puisse-t-elle ne pas être sa pensée unique et ne pas l'aveugler au point *qu'il sacrifie, au vain désir de se soustraire à une suzeraineté honorable, la solidité même d'un trône qu'il doit aux bienfaits de l'empereur et au sang des Français*... Quoique la reine tienne à la puissance et à l'éclat du trône, son cœur et sa raison sont d'accord pour lui faire sentir qu'il n'y a pour le roi, pour elle, pour sa famille, d'autre garantie que la puissance de l'empereur et que c'est dans ses mains qu'ils devront mettre leurs destinées... La bonne intelligence règne de nouveau entre le roi et la reine. Elle éloignera du roi des hommes qui, par faiblesse ou par calcul, favorisent l'exaltation de ses idées et elle rend, du moins, leurs communications plus rares et moins dangereuses..... Peut-être le mieux serait que l'empereur s'adresse lui-même au roi [1].

Dépêche du comte de Mier au comte de Metternich. — Les appréciations de Durand étaient justes son rapport donnait une idée bien exacte de l'état d'esprit du roi et de la reine, des combinaisons que Murat méditait, et rien ne le prouve mieux que la dépêche adressée vingt-quatre heures plus tard à Metternich par Mier, auquel ses entrevues secrètes, mais fréquentes avec Murat, permettaient de mieux apprécier ce qui se passait dans le cerveau et dans le cœur de Joachim.

L'espèce de mystère qu'on a mis au commencement dans l'envoi du prince Cariati, à Vienne, et les bruits qui circulent dans le public sur l'objet de sa mission, n'ont pu donner que de l'ombrage au gouvernement français et augmenteront nécessairement la mauvaise humeur de l'empereur Napoléon contre le roi, qui, sans cela, est déjà assez prononcée. Depuis son arrivée à Naples, il n'a point reçu un mot de la part de l'empereur; la reine a eu deux lettres; mais à cause de leur contenu elle a cru devoir les dissimuler à son époux. Le duc de Berthier (*sic*) a dit au roi, au moment qu'il quittait l'armée pour retourner à Naples, qu'il le croyait trop bon Français pour ne pas être sûr qu'il sacrifierait volontiers sa couronne, si les intérêts de la France l'exigeaient. Ce propos, que le roi suppose avoir été ordonné par l'empereur pour le préparer à ce qu'il doit s'attendre, a augmenté sa méfiance et ses inquiétudes pour la conservation de son royaume. Connaissant le caractère du roi, je crains que cela ne le porte à quelque démarche contraire à sa position et à ses véritables intérêts et ne donne à la France un prétexte de nécessité pour la réalisation d'un projet qui, peut-être pour le moment, ne devait pas encore être mis de sitôt en exécution. Le départ de la reine serait, sous ce rapport, une vraie calamité pour ce pays, car elle empêche par ses conseils sages et raisonnés et ses prières bien des démarches dictées par le premier mouvement du caractère emporté du roi, et qui finiraient par le brouiller entièrement avec l'empereur. D'abord, à son retour, il a voulu faire convoquer les Etats ou Députés du royaume et se faire couronner

1. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^ce 47, f° 92, dépêche n° 19; Durand au duc de Bassano, Naples, 10 mars 1813.

roi des Deux-Siciles; ce n'est qu'à force de persuasion et de prières, que la reine est parvenue à le détourner de ce projet [1].

17-31 MARS ET 18 AVRIL 1813. — **Attitude et préparatifs militaires de Murat.** — Quelques jours plus tard, lors d'un bal donné à la légation de France, Murat avait fait quelques confidences à Durand. Il lui avait avoué qu'il « était retenu par le silence qu'on gardait à son égard et « qui avait succédé à des témoignages de désapprobation »; qu'il lui était impossible de marcher avec confiance, parce qu' « il craignait toujours que ses sentiments, ses actions mêmes ne fussent mal jugés, mal interprétés », et qu'il attendait avec impatience le retour du courrier qu'il avait envoyé à Paris et qui devait être rendu à Naples le 23 [2]. Cette époque, ajoutait Durand, peut être décisive pour la détermination du roi.

En attendant, Murat continuait à s'occuper de l'organisation de son armée et formait avec les troupes restées dans le voisinage de Naples et, sous son commandement immédiat, 2 divisions dont l'une était placée sous les ordres du général Carascosa, jusque-là commandant de la place de Naples et bien connu pour ses sentiments hostiles à la France [3]. Mais il se gardait bien de renforcer les 500 chevaux qu'on avait dirigés sur Vérone, si bien que l'empereur ordonnait, le 1er avril, au duc de Bassano de « faire connaître à Naples son mécontentement de ce que les autres 500 chevaux ne soient pas encore arrivés et de demander qu'ils partent sans délai [4] ».

L'avis, que Durand avait esquissé timidement dans les dernières lignes de sa dépêche du 10 mars, eût été bon à suivre. En admettant que l'empereur eut consenti à se départir momentanément de sa rigueur à l'égard de Murat, et sans aller pour cela jusqu'à croire qu'une lettre de Napoléon eût suffi pour arrêter le roi dans la voie dangereuse où il s'engageait par ambition, par aveuglement ou par dépit, il est certain que le fait seul d'avoir reçu directement et personnellement communication des désirs et des ordres de l'empereur, l'aurait mis dans un réel

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv*, P. S. 2, ad n° 22. Mier au comte de Metternich, Naples, 10 mars 1813.
2. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p°° 50, f° 101, dépêche n° 21; Durand au duc de Bassano, Naples, 17 mars 1813.
3. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p°° 61, f° 116, dépêche n° 23; Durand à Bassano, Naples, 26 mars.
4. Cette note, motivée par une lettre adressée de Vérone à l'empereur par le général Bertrand, ne figure pas dans la *Correspondance*. Elle se trouve aux *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p°° 66, f° 123.

embarras et aurait permis à la reine Caroline d'agir plus efficacement sur l'esprit de Joachim. « La reine, écrit Durand à la date du 31 mars, partage les craintes de Murat sur le silence de l'empereur. » Murat profitait, d'ailleurs, de ce silence pour se laisser aller à des imprudences de langage qu'il n'aurait pas osé se permettre en d'autre temps; mais, tout en continuant à se rapprocher de l'Autriche, tout en cherchant à s'y ménager un appui, il ne pouvait, cependant, s'empêcher de laisser éclater à la fois ses sentiments d'attachement pour la France et pour l'empereur, d'offrir ses services à sa patrie et à son beau-frère, à la condition toutefois que l'empereur consentirait, il faut bien le reconnaître, à lui laisser carte blanche en Italie.

C'est là ce qui ressort des paroles mêmes de Murat, que Durand a consignées dans sa dépêche du 31 mars :

J'ai 30.000 hommes sous les armes, j'en aurai bientôt 40.000 : le corps de Vérone a déjà traversé les Alpes. Mon armée fait aujourd'hui la sécurité de l'Italie... Ne sais-je pas que ma destinée est une émanation de celle de l'empereur, qu'elle y est irrévocablement attachée. C'est de lui que je tiens ma couronne. Je veux la conserver ; mais je veux surtout conserver mon honneur. Il n'y a donc pas deux chemins pour moi. L'Italie est menacée... *Que l'empereur me dise un mot, et je me charge de la défense de l'Italie.* Je la défendrai pour lui, pour son système, sans mélange d'aucun calcul personnel, trouvant assez de gloire et d'avantage à conserver mon royaume en même temps que je maintiendrai la puissance française en Italie. Que si l'empereur croit ma présence nécessaire à la Grande Armée, qu'il le dise et j'y vole; mais que son cœur ne soit pas fermé pour moi, qu'il me rende la considération dont j'ai besoin pour le bien servir, et qu'en lui dévouant ma vie, je sache au moins qu'il me rend justice.

Le vrai Murat est bien là avec ses emportements, ses contradictions, ses visées ambitieuses, son désir de rester en Italie, son chagrin de sentir qu'on se battra sans lui, son cœur chaud, généreux et dévoué, ses faiblesses de caractère et sa tête folle et, comme Durand l'écrit quelques lignes plus loin :

En résumé le roi est tourmenté de sa position, froissé d'une indifférence qui succède à l'aigreur, inquiet des combinaisons qu'il croit qu'on lui dérobe, parce qu'elles lui sont contraires; mais, à travers les sollicitudes, *les sentiments qu'il m'exprimait hier* sont, en effet, les seuls qui soient si bien d'accord avec ses intérêts qu'il m'est impossible de ne pas croire à leur sincérité[1].

1. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p°° 69, f° 27, dépêche n° 25; Durand au duc de Bassano, Naples, 31 mars 1813.

Et, en effet, malgré tout, malgré les apparences et les démarches qui le condamnaient, Murat était sincère et Durand jugeait bien le caractère de Joachim, et la situation, lorsqu'en terminant il répétait encore qu'il « espérait que le roi, se laissant diriger par les réponses qu'il recevra de Paris, consacrera sans hésitation, sans réserve, tous ses efforts au succès de la cause commune ».

Quatre jours plus tard, le ministre de France revenait sur le même sujet : « En interprétant les réticences du roi, écri« vait-il, le 3 avril, à Bassano[1], je crois que sa pensée secrète « était la crainte de se voir abandonné dans une négociation « définitive, il songeait à pourvoir par lui-même au soin de sa « conservation. » C'est, à cela, ajoutait Durand, qu'il faut attribuer « l'ardeur du roi à l'organisation de son armée, dont l'effectif atteignait 40.000 hommes ». Du reste, Murat lui-même semblait avoir compris les dangers auxquels il s'exposait en persistant dans son refus de se conformer aux ordres de l'empereur, d'exécuter les engagements qu'il avait pris, puisque, après avoir, le 8 avril 1813, décrété une levée de 10.000 hommes, dont 6.000 destinés à l'armée active, le roi de Naples donnait aux 3e et 4e escadrons du 2e chevau-légers, le 12 avril, l'ordre de quitter Nocera pour aller rejoindre les deux premiers escadrons de leur régiment à la Grande Armée[2].

9-30 AVRIL 1813. — **Continuation des négociations avec Vienne.** — Les négociations avec Vienne ne s'étaient pas cependant ralenties pendant ce temps. Dans une dépêche chiffrée adressée de Vienne, le 9 avril, à Mier, Metternich revenait à la charge et chargeait son représentant à Naples de répéter au roi que, « dans notre attitude actuelle nous sommes autorisés à désirer « connaître la manière de voir des autres cours. Nous sommes « incapables de faire le moindre abus de toute confiance quel« conque[3] ».

1. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, Ve 139, pce 73, fo 135, dépêche no 27; Durand au duc de Bassano, Naples, 3 avril 1813.

2. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, Ve 139, pce 77, fo 141, dépêche no 29; Durand au duc de Bassano, Naples, 12 avril 1813.

3. Metternich au comte de Mier, dépêche chiffrée de Vienne, 9 avril (*Haus, Hof und Staats Archiv*). Dans cette dépêche, Metternich, très désireux, en somme, de s'assurer le concours de Murat, ajoutait : « Nous sommes très portés à défendre comme médiateurs les intérêts du roi de Naples et nous désirons connaître sa manière de voir. On a beaucoup de préjugés contre

Il faut, toutefois, reconnaître que, si Metternich insistait sur la nécessité d'obtenir une déclaration formelle de la cour de Naples, il apportait une extrême réserve dans les communications qu'il faisait au prince Cariati en donnant pour prétexte à ses réticences le fait que l'envoyé napolitain n'était pas muni de pleins pouvoirs et il recommandait en outre à Mier de n'exercer aucune pression directe et compromettante et de ne pas se mêler dans le fond d'une affaire très délicate[1].

De son côté, Mier persuadé, comme nous l'avons dit, que Murat n'irait « pas à la Grande Armée, même si Napoléon le sommait de s'y rendre, continuait à suivre, avec une attention de plus en plus soutenue, les évolutions de la cour et du roi de Naples : « On est ici, écrivait-il à Metternich, le 25 avril 1813 (*Haus, Hof und Staats-Archiv. P. S.* ad 34), dans l'incertitude sur le parti à prendre. On voit une vacillation, un tâtonnement dans toutes les démarches du gouvernement. » Mais le ministre d'Autriche fournissait aussitôt à son chef l'explication, la raison de ces hésitations. « Il faut convenir que la position du roi est très embarrassante. Séparé du reste du continent par la France, n'étant lié avec aucune autre puissance par quelque traité, qui lui assure la conservation de son royaume, trop faible pour s'opposer à main armée aux entreprises que son voisin pourrait diriger contre son pays, ayant tout à craindre de celui qui, par la parenté et les services qu'il lui a rendus, devrait naturellement être son appui, et qui, en toute occasion, ne dissimule pas le projet qu'il a de réunir le royaume au Grand Empire, il est très embarrassé du parti à prendre, et je ne vois pas parmi les personnes qui l'entourent un homme de tête, capable de lui donner un bon conseil adapté aux circonstances actuelles. Le public de Naples n'ignore pas la position du roi vis-à-vis de l'empereur; il aperçoit les incertitudes et les inquiétudes du gouvernement et voit tous les efforts que l'on fait pour l'augmentation de l'armée. Est-ce pour s'opposer aux entreprises que les Anglais pourraient tenter, ou les armements ont-ils un autre but? Tout cela lui fait faire des

lui en Russie. Nous ferons tout pour les vaincre. Vous ne direz pas autre chose. »

Quelques jours plus tôt le prince de San-Angelo, ministre de Naples à Vienne, écrivait à Metternich pour lui demander une audience, dans laquelle il désirait lui présenter le chevalier Schinina, secrétaire de Légation du roi et le chevalier Gargari qui allait retourner à Naples en courrier.

1. Voir *Annexe XV*.

conjectures et des raisonnements qui répandent dans ce pays une sombre inquiétude... »

17-24 AVRIL, 1er-13 MAI 1813. — **Mécontentement et réclamations de l'empereur.** — Malgré toutes ces précautions, malgré le long plaidoyer que Murat lui avait adressé le 12 avril[1], la défiance et le mécontentement de l'empereur augmentaient. Son ambassadeur à Vienne avait remarqué et signalé dans ses rapports, le fait que le prince Cariati fréquentait ouvertement à Vienne les personnages les plus notoirement hostiles à la France et ne se gênait pas pour bien marquer dans ses propos et ses conversations qu'il partageait complètement leur manière de voir et leurs espérances. Bien que Murat se fût enfin décidé à faire partir de Nocera les deux escadrons de cavalerie promis depuis si longtemps, le gouvernement français ne cessait de réclamer, non sans raison, l'exécution des engagements résultant du traité de Bayonne et pris par la cour de Naples et avait encore, le 17 avril et le 1er mai, mis Murat en demeure de lui fournir 6 bataillons, s'élevant à 5.040 hommes. Il faut, du reste, reconnaître que, même après le départ de ces bataillons, le gouvernement napolitain aurait eu encore à fournir à la France 3.843 fantassins et 1.753 cavaliers[2].

En dépit de toutes les intrigues, de toutes les négociations occultes et des compromissions de toute espèce de Murat, le roi de Naples croyait cependant nécessaire de faire officiellement étalage de l'existence, de la continuation de l'entente avec la France. Le 13 mai, les forts de Naples saluèrent des salves de leurs canons la nouvelle de la victoire de Lützen. Environ un mois plus tard, le 11 juin, le roi fit chanter un *Te Deum* pour célébrer la victoire de Bautzen[3], et l'annonce de

1. Voir *Annexe XVI*.
2. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, Ve 139, pce 92, fo 164; duc de Feltre au duc de Bassano, Paris, 24 avril. Situation des troupes napolitaines employées aux armées d'Allemagne, d'Espagne et à Corfou. Cf. *Ibidem in idem* pce 98, fo 171, dépêche 23; Durand au duc de Bassano, Naples, 1er mars 1813. *Haus, Hof und Staats-Archiv*, P. S., ad no 39, Mier à Metternich, Naples, 4 mai 1813, rend compte que, tout en réclamant à Naples son contingent, Napoléon a refusé à Murat de lui laisser acheter 10.000 fusils dans les arsenaux de France et 3.000 chevaux sur le territoire français. Mier ajoute que Murat est décidé à ne pas envoyer un seul homme hors du royaume.
3. *Archives Nationales*, A. F., IV, 1685 ; Caroline Murat à l'empereur, Naples, 5 juin 1813. Lui écrivant pour le féliciter de ses victoires et lui transmettre ses vœux, elle ajoutait : « Je crains que Votre Majesté ne nous ait totalement oubliés et d'avoir besoin de lui rappeler le tendre et respectueux attachement qui remplit nos cœurs. »

l'armistice. Cette dernière nouvelle était la seule qui pût plaire aux Napolitains, plus désireux que jamais de voir Napoléon signer une paix solide et durable. Le duc de Gallo surtout manifestait bruyamment son enthousiasme. Il répétait à qui voulait l'entendre : « qu'il avait prévu les événements, qu'il n'avait jamais cessé de dire que l'empereur sortirait de la lutte plus grand et plus puissant que jamais, et que, quant à lui, il n'avait jamais douté des regrets qu'allaient avoir ceux des alliés du Grand Empire, qui avaient eu la faiblesse de faire cause commune avec la Russie. »

Malgré ces manifestations, Durand ne parvenait pas à obtenir une réponse à la note par laquelle il réclamait l'envoi à Vienne des 6 bataillons d'infanterie napolitaine. Tout ce qu'il avait pu réussir à savoir, c'était que l'on préparait « une réponse volumineuse ». Il constatait, d'ailleurs, des symptômes de plus en plus graves et de plus en plus inquiétants.

Le roi, mandait-il au duc de Bassano le jour même où l'on célébrait bruyamment et officiellement la victoire de Lützen [1], retire à la reine une part de la confiance que le rapprochement et l'habitude avaient maintenue jusqu'ici. Que se passe-t-il dans l'esprit du roi? Quel peut-être le but d'une conduite qui tend à le séparer chaque jour davantage de son alliance et de ses affections naturelles ? Je ne mettrai pas de conjectures à côté des faits qui motivent ma sollicitude ; mais il court des bruits que mon devoir m'oblige de rappeler à Votre Excellence, quoique je doive dire en même temps que je ne connais à aucun d'eux de fondement assuré.

Le roi aurait à Paris des correspondances qui l'encouragent dans sa ligne de conduite et des connexions avec les prétendus patriotes italiens, auxquels l'Angleterre présente l'appât d'une réunion en un état unique soustrait à l'influence française et autrichienne...

Dans mes dernières conversations avec Sa Majesté sur ces mouvements secrets, j'ai craint de reconnaître dans ses paroles moins la confidence d'un danger commun que l'expression d'une espérance personnelle. *La confiance, que j'avais eue de voir le roi revenir à une coopération plus franche et plus entière, s'affaiblit chaque jour...* »

Après avoir examiné les causes de la susceptibilité de Murat, Durand conclut, d'ailleurs, par ces mots :

J'hésiterai jusqu'au dernier moment à croire qu'il (Murat) puisse être à ce point infidèle à sa propre gloire et aveuglé sur les véritables bases de la grandeur de sa maison. Le roi est sur le bord d'un abîme où la vanité le conduit plus que l'ambition. Il suffit peut-être d'un mot de l'empereur pour le retenir et le ramener...

1. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^re 112, f° 193 ; dépêche n° 37 ; Durand au duc de Bassano, Naples, 13 mai 1813.

Ce mot, sur lequel Durand fondait ses dernières espérances, ne devait pas, et ne pouvait pas être prononcé à ce moment: M. de Narbonne venait, en effet, de se plaindre « de l'aide de camp du roi de Naples, le prince Cariati, qui est en ce moment à Vienne, où il se conduit très mal, et ne voit que nos ennemis[1] », et l'empereur avait précisément chargé Bassano d'envoyer une estafette à Durand, « pour faire connaître son extrême mécontentement de toutes les mauvaises intelligences que le roi entretient, et demander le rappel du prince Cariati[2] ».

AVRIL-JUIN 1813. — **Murat cherche à se rapprocher de l'Angleterre.** — Le mécontentement, la colère de l'empereur eussent été plus grands et plus justifiés encore, s'il avait connu à ce moment des faits que le roi de Naples avait eu le soin de cacher à Durand, aussi bien qu'au comte de Mier.

Non content des efforts qu'il tentait pour se rapprocher de l'Autriche, de ces négociations occultes qu'il pouvait à la rigueur chercher à justifier en cas de besoin, aux yeux de Napoléon, par la situation que l'empereur avait eu le tort de laisser prendre à cette puissance, en acceptant sa médiation, Murat avait eu l'imprudence, la légèreté ou l'audace, de correspondre, de parlementer avec le représentant d'une autre puissance, dont l'hostilité avérée ne s'était jamais démentie, ni relâchée. Mieux qu'aucun autre, Murat, devait cependant connaître les visées et les actes de l'Angleterre. Il n'ignorait pas le rôle que lord William Bentinck, le lord capitaine général, il jouait en Sicile. Il souffrait, depuis longtemps, de l'action que les flottes anglaises exerçaient dans la Méditerranée et l'Adriatique, des coups de main qu'elles tentaient et réussissaient souvent sur les îles et les côtes de son royaume, de l'appui que le Cabinet de Saint-James prêtait aux mécontents Napolitains, des troubles et des soulèvements que les agents au service de l'Angleterre ne cessaient de fomenter et de soutenir dans la Calabre.

La situation intérieure du royaume présentait, on ne saurait

1. Napoléon à Bassano; Dresde, 14 mai 1813 (*Correspondance*, t. 25, n° 20010).

2. Dans l'intervalle Murat avait accrédité officiellement Cariati auprès de la cour de Vienne. Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. Cariati adressait, en effet, à Metternich une dépêche, que le chancelier d'Autriche recevait le 28 mai. Dans cette dépêche Cariati lui annonçait que, nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Vienne à la date du 10 avril, il avait reçu avis que ses lettres de créance envoyées par courrier extraordinaire allaient lui parvenir de suite, et lui demandait audience pour les lui présenter.

le nier, de sérieuses difficultés causées en grande partie par le blocus continental. Le retentissement produit par les désastres de la campagne de Russie avait fait relever la tête au parti bourbonien, et la Calabre avait recommencé à s'agiter d'une façon tellement inquiétante, que le roi s'était vu forcé d'y renvoyer le général Manchès, dont la sévérité, l'énergie et la rigueur devaient intimider les conspirateurs, et mettre un terme aux correspondances secrètes que les insurgés entretenaient avec la Sicile.

Mais c'était surtout avec les *Carbonari* qu'il fallait compter Ils avaient recruté de nouveaux adhérents, trouvé de nouveaux moyens d'action dans les rangs des classes élevées, parmi nombre de gens qui se souciaient bien moins du retour du pape et de la restauration des Bourbons, que du triomphe des idées nouvelles et de l'obtention des libertés constitutionnelles. De plus, l'espoir d'arriver à faire sortir l'unité de l'Italie de l'état de choses existant et de la grande crise imminente et inévitable venait de se manifester pour la première fois. Mais, si parmi les partisans de l'unité italienne, il s'en trouvait quelques-uns disposés à voir dans Murat l'homme le plus apte à faciliter la réalisation de leur rêve patriotique, on en rencontrait, en revanche, un grand nombre qui, pensant au contraire qu'en raison même de son caractère, le roi de Naples ne pouvait que contrecarrer leurs projets, tournaient les yeux d'un autre côté, et cherchaient à l'extérieur le point d'appui nécessaire pour supprimer cet obstacle. Du reste, il faut bien le reconnaître, l'idée de l'unité italienne plaisait à Murat. Elle convenait à son caractère aventureux. Il ne manqua pas d'écouter favorablement les ouvertures qu'on lui fit à ce propos, et ce fut, afin de s'assurer les moyens de faire aboutir ces projets, qu'il crut habile et indispensable de nouer à l'insu de tous, à l'insu de Mier et du ministre d'Autriche à Palerme, des intelligences avec lord William Bentinck, qu'il espérait, grâce à ses avances, intéresser à son sort et gagner à sa cause[1]. On doit, à ce pro-

1. C'est à ces négociations, qui ne furent connues de l'empereur que le 21 juin, que se réfère l'article suivant du *Morning Chronicle* du 11 juin 1813 : « Nous apprenons avec la plus grande surprise, par des avis reçus hier de la « Sicile à la date du 8 avril, qu'il paraît y avoir quelque apparence d'arrange- « ment amical et de commerce entre lord William Bentinck et les ministres « de Murat à Naples. Il paraît qu'on est convenu d'une cessation de toute « hostilité entre la Sicile et Naples et une lettre datée de Messine le 7 avril « porte que les relations avaient été rétablies avec les îles situées dans les « golfes de Gaëte et de Naples et qu'on avait la perspective d'un commerce

pos, se demander, comme l'empereur devait le dire un peu plus tard dans les quelques lignes qu'il fit ajouter à l'article du *Morning Chronicle* qui porta à sa connaissance les négociations de l'île de Ponza : « La mission de Beauharnais à Milan a-t-elle quelque liaison avec la défection supposée de Murat ? »

Bien qu'on puisse, jusqu'à un certain point, répondre à cette question par l'affirmative, il convient toutefois, de remarquer que le roi de Naples n'avait pas attendu le retour du vice-roi à Milan, pour s'engager dans cette voie, si néfaste pour lui, d'intrigues et de négociations, et il importe de tenir compte du singulier état d'âme dans lequel se trouvait depuis sa rentrée dans ses Etats, ce soldat héroïque, sensible, nerveux, hardi, ambitieux, facile à recevoir les impressions de ceux qui l'entouraient, et avide de toute espèce de gloire, ce fils d'un aubergiste de campagne et qui, devenu roi, connut dans une vie relativement courte, toutes les extrémités des choses humaines Cédant tantôt aux cris de sa conscience et aux élans de son cœur de soldat, tantôt aux rêves de son ambition et aux conseils des intrigants, tiraillé entre les sentiments de devoir, de reconnaissance, d'amitié, de patriotisme, et le désir de conserver et d'accroître son royaume, ne sachant quel parti prendre, que dire aux diplomates qui connaissaient ses faiblesses, que répondre aux ordres venant de Paris et de Dresde, aux offres séduisantes, mais trompeuses et intéressées, des alliés, Murat n'était pas de taille à distinguer le droit chemin à suivre, dans des circonstances aussi difficiles, une ligne de conduite ferme, décidée, nette, honorable qui, seule, pouvait le sauvegarder, le grandir, et lui concilier définitivement les sympathies et le respect d'un monde qu'il avait, jusqu'à sa funeste défaillance de Posen, rempli uniquement du bruit de ses prouesses et de ses exploits. Cet incomparable entraîneur de cavalerie, mal à l'aise sur le terrain mouvant et dangereux de la politique, ne sut pas, pour son malheur, comprendre que cette fois encore, il fallait tailler dans le vif, et qu'il valait mieux pour lui embrasser résolument un parti, même celui du plus faible, qu'essayer de nager entre deux eaux, et finir par inspirer une méfiance générale, en cherchant à se ménager une porte de sortie qu'il croyait, dans son aveuglement, pouvoir à son

« avantageux avec le continent par l'intermédiaire de ces établissements. » (Cf. *Correspondance*, t. 25, n° 20158 et *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^re 161, f° 302.)

gré ouvrir toute grande, entrebâiller ou refermer en raison de la tournure que prendraient les événements. Comme Durand l'avait si justement pressenti dans sa dépêche du 27 janvier 1812 à Bassano, ce qui perdit Murat, ce fut la lutte intérieure qui se livra entre lui, *entre la vanité et la politique*, *entre l'ambition et la reconnaissance*. Le retour du vice-roi à Milan, les pouvoirs étendus que l'empereur n'avait pas hésité à lui conférer n'étaient pas des faits de nature à calmer l'irritation maladive et l'orgueil blessé du roi de Naples. Et, cependant, quelques mois auparavant, n'était-ce pas le roi de Naples lui-même qui avait été le premier, dans des circonstances différentes, il est vrai, à signaler les mérites, les qualités spéciales du prince Eugène à son impérial beau-frère, à reconnaître spontanément que le prince « plus exercé que lui dans l'administration, pourra mieux remplir » les vues de l'empereur. Aussi, sans même parler de la confiance légitime et justifiée qu'inspirait à Napoléon le caractère loyal, droit et honnête d'Eugène, de l'affection réelle et sincère qu'il lui portait, on peut, non sans raison, affirmer que nul, plus que Murat, n'avait contribué, en rentrant brusquement dans ses Etats, sous le prétexte de réorganiser cette armée napolitaine dont l'empereur avait si grand besoin, à assurer précisément au personnage, dont il n'avait cessé d'être jaloux, le grand commandement et les hautes et délicates fonctions qu'il convoitait surtout, parce qu'il comptait mettre cette autorité même au service de ses rêves ambitieux et de son intérêt personnel.

Les négociations de Ponza. — Ce ne fut donc pas, et nous allons essayer de le démontrer, pièces en mains, le dépit de voir le prince Eugène investi des pouvoirs les plus étendus et appelé au commandement auquel il aspirait, qui décida le roi de Naples à chercher à faire sa paix avec l'Autriche et le Cabinet de Saint-James. Murat n'avait pas attendu le retour du vice-roi à Milan pour essayer de se rapprocher de l'Angleterre.

On s'est, en effet, contenté, si je ne me trompe, de s'occuper presque exclusivement de la mission que remplissait à Vienne le prince Cariati ; on a perdu de vue et laissé dans l'ombre, en dépit de leur importance, les négociations de Ponza, peut-être parce qu'on avait négligé de rechercher et de consulter les documents officiels qui ont précisément trait aux premières ouvertures faites par la cour de Naples au personnage qui représentait en Sicile le gouvernement anglais.

C'est cette lacune qu'il importe de combler en reproduisant

et en analysant, non seulement les dépêches adressées, en mai et en juin 1813, par lord William Bentinck à lord Castlereagh, mais les pièces annexées à ces dépêches et grâce auxquelles on peut aisément, en suivant pas à pas la marche et les différentes phases de ces conférences, se rendre un compte exact des projets, des désirs et de l'état d'âme du roi de Naples.

La première des dépêches que lord William Bentinck écrit à ce sujet à lord Castlereagh est datée de Palerme, le 20 mai 1813[1], et accompagnée de neuf annexes. Cette dépêche, qu'il nous a paru suffisant d'analyser, n'est en somme qu'une espèce de bordereau agrémenté de quelques observations. Lord William y informe lord Castlereagh qu'il lui envoie une lettre du lieutenant-colonel Coffin, le commandant anglais de l'île de Ponza, lettre dans laquelle cet officier lui rendait compte de deux communications reçues de Naples, et venant, l'une, de mécontents, l'autre de Murat lui-même (annexe n° 1). Il faisait suivre cet envoi de l'expédition de la copie des instructions, les unes officielles, les autres confidentielles, données par lui à Coffin (annexes n°s 2 et 3), et joignait encore une pièce (annexe n° 4) qu'il suffira de mentionner ici. Le capitaine Dundas, commandant de l'*Edinburgh*, avait profité de sa croisière dans la baie de Naples pour causer avec un certain nombre de gens, tous très mécontents de ce qui se passe dans le royaume. Cette lettre, on le voit, n'a par suite aucun rapport avec le sujet qui nous occupe. Les annexes n°s 5 et 6 traitent de points de détail. Mais l'annexe n° 7, une lettre écrite à Bentinck par le major-général Montrésor, qui commande à Messine, est, en revanche des plus curieuses et des plus importantes. Elle prouve manifestement combien Murat désirait, dès cette époque, arriver au plus vite, et par tous les moyens possibles, à une entente avec l'Angleterre.

En présence d'ouvertures qui paraissaient aussi sérieuses, lord William Bentinck avait cru devoir mettre le vicaire général, le prince héréditaire de Sicile, au courant de la situation et examiner avec lui les conséquences que pouvaient avoir ces pourparlers. Il lui avait donné communication des conditions qu'il comptait imposer au roi Joachim et lui avait parlé pour la première fois d'une compensation qu'on donnerait à Murat (annexe n° 8) parce que, disait-il, « il faut ménager Murat qui,

1. *Record office*, *Foreign office*, *Sicily*, V° 92, lord William Bentinck à lord Castlereagh, dépêche n° 32, Palerme, 20 mai 1813.

comme Bernadotte, doit, autant que nous, désirer la chute de Bonaparte, et pour qu'il *marche avec nous*, *il faut lui garantir sa couronne*[1] ». Malgré le mécontentement et les craintes que lui causèrent les nouvelles de Ponza et de Messine, le prince héréditaire n'avait pu, comme on le verra, faire autrement que de répondre à Bentinck par un consentement, d'ailleurs atténué par les réserves qu'il avait cru nécessaire de formuler et par le fait qu'il déclarait n'engager que sa propre personne. Enfin Bentinck terminait sa dépêche en annonçant à lord Castlereagh, qu'il passerait par Ponza en se rendant en Espagne et qu'il avait chargé Coffin d'en informer Murat, afin que Joachim puisse envoyer dans l'ile un agent muni de pleins pouvoirs en règle.

Ce sont ces différents documents, d'une incontestable authenticité, d'une réelle importance, et, de plus, presque entièrement inconnus, que nous croyons indispensable de faire passer sous les yeux du lecteur.

ANNEXE A LA DÉPÊCHE N° 32

(*Envoyée par* l'Edinburgh, *capitaine Dundas*)

Ponza, le 23 avril 1813.

Le lieutenant-colonel Coffin à lord William Bentinck[2]

Le 18 avril, il est arrivé ici un bateau venant de Naples et à bord duquel se trouvait un certain Giuseppe Palombo, porteur d'une lettre[3], et chef d'une société qui compterait 25.000 adhérents décidés à délivrer leur pays du joug des Français. Venu pour me demander aide et assistance, Palombo s'est déclaré prêt à arborer le pavillon anglais ou sicilien et m'a exprimé le désir de correspondre avec nous. Dans la crainte de tomber dans un piège, je lui ait fait une réponse vague, évitant à la fois de m'engager et de le décourager et je lui ai conseillé de patienter. Palombo est reparti en me promettant de m'envoyer des journaux et des renseignements.

1. *Record office, Foreign office, Sicily*, V[e] 92. Lord William Bentinck à lord Castlereagh, dépêche n° 32, Palerme, 20 mai 1813.

2. Le lieutenant-colonel Coffin commence par faire savoir au lord capitaine-général qu'il confie cette dépêche au lieutenant Pierce, et qu'il reste de sa personne à Ponza, pour y attendre les ordres de lord William Bentinck. Nous avons supprimé ces quelques lignes d'introduction et nous donnons *in extenso* et textuellement le reste du rapport.

3. Il s'agit ici de deux lettres qui devaient servir à nouer des négociations qu'on refusa d'engager, et que, pour cette raison, nous avons cru superflu de reproduire ici. Palombo proposait à Coffin de se mettre à la tête d'un mouvement favorable aux Bourbons, d'enlever le fort Saint-Elme et de le remettre aux Anglais.

Mais j'ai à vous rendre compte de choses plus importantes. Comme Votre Seigneurie le sait, j'ai renvoyé à Naples les non-combattants faits prisonniers lors de l'occupation de Ponza, et, la veille de leur départ, j'ai exprimé au commissaire des guerres tous les regrets que me causait l'impossibilité d'arriver à une entente avec le gouvernement napolitain et tous les avantages qu'il y aurait pour les deux pays à conclure au moins une convention commerciale. Je lui ai déclaré que nous n'avions aucune animosité contre Murat, que nous étions de grands admirateurs de sa valeur et de son courage, et que vous m'autoriseriez à servir d'intermédiaire entre vous et le roi de Naples afin d'arrêter les termes d'un arrangement également favorable aux deux pays.

Il me promit de faire parvenir cette communication à Murat et ajouta que *si pareil arrangement pouvait se faire à l'insu de l'empereur, Murat en serait certainement ravi*[1].

Hier 22, il arriva dans le port une grande barque dont on m'avait signalé l'approche. Il y avait à bord de cette barque une personne chargée de me remettre une lettre de Naples (*Voir pièce C*). Cet individu se présenta sous le nom de Giuseppe Cerculi, employé dans les bureaux du ministère de la Police et attaché au cabinet particulier du ministre. Il me fit remarquer cette dernière circonstance en me disant que le roi désirait communiquer directement avec moi. Sa venue à Ponza n'était connue que du roi, du ministre de la Police et de Bosset (le commissaire des guerres renvoyé à Naples par Coffin). Il me dit que le ministre de la Police, après avoir répété au roi l'entretien qu'il avait eu avec M. Bosset, l'avait chargé de se rendre auprès de moi, afin de voir comment on pourrait commercer avec l'île. Je le mis en relation avec un grand négociant anglais et je convins avec lui d'un certain nombre de mesures provisoires relatives à des échanges de produits et de marchandises. Cerculi me demanda alors un entretien particulier que je lui accordai. « Vous connaissez, me dit-il, le but officiel de ma venue à Ponza; mais il y en a un autre. Le ministre de la Police a ajouté en me congédiant: « Si le commandant de l'île est disposé à parler d'autres choses, dis-lui que le roi voudrait savoir quelles propositions on serait disposé à lui faire. » Je lui répondis que c'était à lui à me faire des ouvertures. Après avoir hésité pendant un moment, il me dit : « Le roi, quoique beau-frère de Bonaparte, sait que celui-ci lui en veut. Il se rend compte de sa situation et sacrifierait tout, jusqu'à sa vie même, pour sauver son royaume de Naples. Il y aurait peut-être moyen de concilier ses intérêts et ceux de l'Angleterre. » Je lui répondis que j'aurais voulu pouvoir lui parler avec une entière franchise, mais que je n'avais pas d'ordres à ce sujet, que j'allais en demander à Votre Seigneurie, et rester à Ponza pour les attendre et que je le chargeais d'en informer le ministre de la Police. Dans la suite de la conversation, il me dit: « Je suis Napolitain et, sans vous flatter, je vous affirme que tous nous admirons les Anglais, qu'on prendrait peut-être même les armes en votre faveur, *mais que personne de nous ne veut entendre parler de la restauration des Bourbons*[2]. »

1. En français dans le texte.
2. En français dans le texte.

Il est reparti pour Naples, escorté jusqu'à dix milles du continent par une de nos *Scampavias*.

Avant d'aller plus loin et afin de mieux élucider la situation, il nous semble utile de reproduire la pièce C, la lettre que Cerculi était chargé de remettre au lieutenant-colonel Coffin et à laquelle le ministre de la Police, le duc de Campochiaro, avait joint la liste des produits et des articles que l'on pouvait échanger avec Naples.

PIÈCE C, ANNEXÉE A LA DÉPÊCHE N° 32 ET A LA LETTRE DU LIEUTENANT-COLONEL COFFIN A LORD WILLIAM BENTINCK

Palerme, 1er mai 1813.

Bosset, commissaire des guerres au lieutenant-colonel Coffin[1]

MONSIEUR LE COLONEL,

Pour vous témoigner combien j'ai été sensible à vos bons procédés à mon égard, je me suis empressé de m'acquitter de vos commissions aussitôt que je l'ai pu.

Le porteur de la présente est un homme qui mérite toute votre confiance. Il jouit de celle des personnes qui l'expédient près de vous.

L'objet, dont vous m'avez entretenu, mérite un développement d'idées et des explications claires. Vous pourrez fixer les vôtres et recevoir celles qui seront faites. Je ne doute pas qu'on parvienne à conclure quelque chose qui puisse convenir aux deux parties. Seulement il serait nécessaire que vous donnassiez un passeport, afin qu'on pût se rendre auprès de vous sans aucun risque.

Dans tous les cas, je serai bien aise d'avoir pu vous être utile en alliant les droits de la reconnaissance aux lois de l'honneur.

Aussitôt après l'arrivée de l'*Edinburgh* à Palerme, le lieutenant Pierce avait remis à lord William Bentinck la dépêche du lieutenant-colonel Coffin et les pièces que ce dernier y avait jointes, et, dès le 1er mai, Bentinck adressait à Coffin des instructions confidentielles que nous reproduisons littéralement, ainsi qu'une lettre officielle qu'il suffira d'analyser.

Approuvant en tous points la conduite de Coffin et la réponse qu'il avait faite à Palombo, il engageait le lieutenant-colonel à continuer à correspondre avec Naples. Il l'autorisait, en outre, à affirmer à Murat que, loin d'avoir la moindre animosité contre lui, il était, au contraire, l'un des plus grands admi-

1. Texte original en français.

rateurs de sa valeur, et à lui déclarer que, dans le cas où les négociations échoueraient, il s'engageait à garder le secret le plus inviolable[1].

Le ton des instructions particulières et confidentielles qu'il envoyait à Coffin, était sensiblement différent. Quoi qu'il en dise, il est évident que Bentinck était déjà à ce moment instinctivement prévenu contre Murat. Les causes de sa méfiance étaient, on doit le reconnaître, la conséquence forcée et naturelle d'un raisonnement qui ne manquait pas de logique. Les événements ultérieurs, loin de dissiper ou d'atténuer cette défiance, ne firent qu'augmenter une antipathie que Bentinck ne se donna même plus, quelques mois plus tard, la peine de dissimuler et qui fut plus d'une fois sur le point d'amener une rupture complète entre lui et Joachim.

Comme il ne pouvait, d'ailleurs, en être autrement avec un esprit aussi autoritaire, un caractère aussi entier, Bentinck ne modifia en aucune façon sa manière de voir, et dans la plupart des dépêches qu'il échangea, tant avec lord Castlereagh qu'avec lord Aberdeen, il ne cessa jamais de développer, d'accentuer, en dépit même des instructions qu'on lui fit tenir, le programme que, dès le mois de mai 1813, il exposait sommairement au lieutenant-colonel Coffin.

ANNEXE 3 A LA DÉPÊCHE N° 32

Palerme, 10 mai 1813.

Lord William Bentinck au lieutenant-colonel Coffin
(Instructions particulières et confidentielles)

Comme il me faudra mettre sous les yeux du prince héréditaire les lettres relatives aux négociations de Ponza, il y aura lieu de m'adresser séparément les nouvelles qu'il serait impossible ou dangereux de lui communiquer.

J'ai mûrement réfléchi sur les ouvertures faites par Murat. Peut-être ne veut-il que nous sonder et savoir si nous méditons quelque attaque sur Naples ? Pour ma part, je ne crois pas que Murat songe sérieusement à se lier avec nous, avant que l'empereur n'ait éprouvé quelque grave échec. Murat croit peut-être que la situation de l'empereur est désespérée. Quant à moi, je pense que l'empereur battra encore ses adversaires.

Mais en admettant même que Murat soit sincère, comment concilier

1. Annexe 3 à la dépêche n° 32 de lord William Bentinck à lord Castlereagh, Palerme, 20 mai 1813. (*Record office. Foreign office Sicily*, V° 92).

nos intérêts avec les siens ? Il peut, ou faire cause commune avec nous, ou rester neutre, pendant que nous attaquerons le Nord de l'Italie. La condition qu'il cherchera à obtenir de nous, sera qu'on lui garantisse le trône de Naples.

Il faudra au cours des négociations l'inviter, l'obliger à nous dévoiler ses désirs, ses vues et ses projets.

Pour ce qui est de l'engagement par lequel nous lui garantirons la couronne de Naples, il faudra, tout en lui montrant notre bon vouloir, insister sur la presque impossibilité pour nous de sacrifier les droits de nos alliés de Sicile. Si nous n'avons en réalité guère de sympathie pour Ferdinand et Marie-Caroline, nous ne pouvons cependant les abandonner et encore moins leur tourner le dos. Ils ont, en somme, fait pour nous à peu près tout ce qui leur était possible. Essayez donc d'offrir et de faire accepter à Murat une compensation. Dites-lui qu'il dépend de lui de *devenir le Bernadotte de l'Italie* et que pour nous donner un gage de sa sincérité, il devrait nous remettre Gaëte. Enfin il ne peut pas rester neutre ; il aime trop la guerre pour cela.

S'il veut réellement se détacher de Bonaparte, il est possible de s'entendre avec lui, mais sans lui garantir toutefois son royaume.

Faites-moi savoir tout ce que vous apprendrez. Je compte partir dans dix jours pour l'Espagne.

Enfin sachez si Murat permettra aux émigrés napolitains de rentrer dans leur pays et dites-lui bien qu'il n'y a pas de piège en cela.

Le 7 mai Coffin recevait (annexe 5 à la dépêche n° 32) les instructions de lord William et lui mandait que, dès la rentrée du capitaine Duncan dans le port de Ponza, il ferait dire à l'agent de Murat de revenir dans l'île. Le 8, le capitaine Duncan mouillait à Ponza, et apprenait à Coffin qu'il avait su, par les hommes qui montaient un bateau de pêche, que Murat n'était pas encore de retour à Naples. Duncan avait repris la mer presque immédiatement, mais, comme Coffin le mandait à Bentinck à la date du 10 (annexe 6 à la dépêche n° 32), par suite d'une faute commise par la croisière anglaise qui attaqua des transports napolitains, on avait dû emmener en Sicile la personne que Coffin attendait à Ponza. Ce contretemps avait d'autant plus vivement contrarié Coffin que, comme il le dit dans sa dépêche, « tout était préparé pour tenter de s'emparer de Gaëte par surprise ».

Le jour même où Coffin faisait partir ce dernier rapport, lord William Bentinck, qui avait reçu entre temps la réponse officielle du prince héréditaire, envoyait à Ponza les deux pièces, toutes deux rédigées en français, que l'on va lire.

ANNEXE 8 A LA DÉPÊCHE N° 32

Messine, 16 mai 1813.

Proposition de lord William Bentinck

Murat déclarera la guerre à Bonaparte et se mettra de suite en mouvement avec toutes ses forces vers le Nord de l'Italie.

Les Alliés s'uniront à lui avec toutes leurs forces à un point et à un temps fixés.

Murat cédera au roi de Sicile le royaume de Naples aux conditions suivantes :

1° Murat aura un équivalent :

2° Il gardera Naples jusqu'à ce qu'il obtienne cet équivalent.

Il est convenu que cela reste parfaitement secret.

A ces propositions était jointe la réponse du vicaire-général qui adhérait dans les termes suivants à l'arrangement proposé par Bentinck :

Au nom de mon père et au mien, je ne peux renoncer à mes droits sur le royaume de Naples ou sur une compensation proportionnée.

Je suis toujours prêt à contribuer à la cause commune et à y aider par toutes mes forces.

Je ne parle ici que de mes propres sentiments.

Les prétentions de Bentinck, les conditions qu'il paraissait décidé à imposer n'avaient pas réussi à désillusionner Murat. S'exagérant peut-être les avantages qu'il comptait retirer de l'alliance anglaise, ignorant, d'autre part, comment il s'y prendrait pour se débarrasser de la protection de l'empereur, à quel moment et de quelle façon il se déclarerait ouvertement contre lui, il ne négligeait en attendant aucune occasion de se rapprocher des puissances continentales coalisées, et surtout de l'Angleterre. C'est, d'ailleurs, pour cette raison que, tout en ayant soin de profiter de l'affaire de Ponza et des ouvertures que Coffin avait faites à Bosset, il chargeait d'autre part, le genéral Manhès de faire connaître à Bentinck les sentiments dont il était animé, les projets qu'il méditait et qu'il espérait voir se réaliser dans l'avenir le plus prochain. La dépêche que le général Montrésor adressait à lord William Bentinck, le 16 mai 1813, ne laisse, du reste, subsister aucun doute à ce sujet.

ANNEXE 7 A LA DÉPÊCHE N° 32

Messine, 16 mai 1813.

Le major-général Montrésor à lord William Bentinck

Le moment ne serait-il pas venu de faire au chef du gouvernement napolitain, des ouvertures de nature à le détacher de la France? J'ai fait remarquer tout dernièrement dans une lettre adressée à M. A' Court[1] que, dans une conversation qui a eu lieu entre nos officiers et ceux de l'état-major du général Manhès, ces derniers lui ont affirmé que Murat et Bonaparte étaient en froid et que Murat était décidé à ne pas quitter Naples.

Le colonel Roche m'a affirmé que Murat avait réuni les officiers français pour leur demander s'ils resteraient avec lui et lui continueraient leurs services, dans le cas où les choses viendraient à s'envenimer. On prétend qu'ils ont accepté avec enthousiasme. Murat paraît s'être rendu très populaire et le peuple l'adorera, dès qu'il aura supprimé la conscription et allégé les impôts.

Le colonel Roche, qui s'est marié dans le pays, pourrait nous être d'une très grande utilité si l'on se décide à entamer des négociations...

Malgré ses idées préconçues, sa défiance instinctive et le peu de sympathie qu'il éprouvait pour Murat, lord William Bentinck, en présence de ces multiples et significatives manifestations, comprit qu'il n'y avait plus moyen de cacher à son gouvernement des faits d'une pareille gravité. Il lui était, d'autre part, impossible de continuer à rester dans la coulisse. Il sentit qu'il lui fallait intervenir personnellement dans le débat et, le 19 mai, il écrivait de Palerme au lieutenant-colonel Coffin[2] « pour lui dire qu'il comptait partir de Palerme dans huit jours et qu'il passerait par Ponza avant de se rendre en Espagne. Il lui prescrivait d'en informer confidentiellement Murat et de lui dire d'envoyer de suite à Ponza, où lui, Bentinck, ne s'arrêterait que quelques heures, un agent muni de PLEINS POUVOIRS ».

Il s'était passé pas mal de choses à Ponza dans le laps de temps qui s'écoula entre l'envoi de la dépêche que Bentinck adressa le 20 mai à lord Castlereagh et l'arrivée dans l'île du lord capitaine-général dans la nuit du 2 au 3 juin. Grâce aux documents du *Record Office*, il est heureusement assez facile de reconstituer, jusque dans ses moindres détails, l'histoire si

1. Secrétaire à l'ambassade anglaise de Naples en 1803, ministre d'Angleterre à Palerme en juillet 1814 après le départ de lord William Bentinck.
2. Annexe 9 à la dépêche n° 32 (*Record office*, *Foreign office*, *Sicily*, V° 92).

curieuse et si peu connue de cette partie des négociations ébauchées à ce moment entre la cour de Naples et le Cabinet de Saint-James, négociations auxquelles, malgré leur insuccès momentané, Bentinck continua à s'intéresser et qu'il ne cessa de suivre et de diriger pendant les trois mois qu'il passa en Catalogne. Lord William Bentinck, avec sa clairvoyance habituelle, avait jugé que, s'il pouvait pendant son absence momentanée, confier la direction des affaires de politique intérieure et la conduite des relations diplomatiques entre le vicaire-général et la Grande-Bretagne, d'abord au général Montgomerie, puis à M. Lamb qu'on envoyait à cet effet de Londres, il lui fallait conserver la haute main sur tout ce qui se tramait à Ponza et se réserver de correspondre seul avec Coffin.

Dès son départ de Ponza, il rédigeait en mer une dépêche destinée à lord Castlereagh[1] et dans laquelle il lui rendait compte des événements qui s'étaient passés dans la période comprise entre le 29 mai et le 10 juin. Bentinck commençait par envoyer à Castlereagh deux dépêches de Coffin en date des 29 et 30 mai, arrivées à Palerme après son départ. Dans l'une, Coffin[2] rendait compte de l'arrivée à Ponza de Cerculi et de sir Robert Jones, un négociant anglais depuis longtemps établi à Naples, porteur d'une lettre de Murat. Jones était resté à Ponza, tandis que Cerculi en était reparti immédiatement afin de prévenir le duc de Campochiaro de la venue prochaine du lord capitaine-général. Coffin avait adressé à Bentinck, le lendemain 30 mai[3], un deuxième rapport, dans lequel il luirendait compte de l'entretien qu'il avait eu avec Jones, et de la nature de la mission confiée à ce dernier. Il y disait à Bentinck, qu'autant qu'il pouvait en juger après cette première conversation, la seule difficulté réelle et sérieuse résulterait des engagements pris par la Grande-Bretagne à l'égard de la Maison royale de Sicile, engagements qui lui paraissaient de nature à entraver le cours des négociations avec Murat. Quant à lui, Coffin, il était certain qu'il *ne consentirait à donner son plein concours, que si on lui garantissait la possession du royaume de Naples et des Etats romains.*

1. *Record office, Foreign office, Sicily*, V° 92. Lord William Bentinck à lord Castlereagh. En mer, 10 juin 1813.

2. *Record office, Foreign office, Sicily*, V° 92. Le lieutenant-colonel Coffin à lord William Bentinck. Ponza, 29 mai 1813. Annexe 1 à la dépêche précitée.

3. *Record office, Foreign office, Sicily*, V° 92. Coffin à lord William Bentinck. Ponza, 30 mai 1813. Annexe 2 à la dépêche précitée.

A mon arrivée à Ponza dans la nuit du 2 juin, continue lord William Bentinck[1], le lieutenant-colonel Coffin m'informa qu'un certain Nicolas[2], venant de Naples s'était présenté à lui, et que ce personnage était porteur d'une lettre du duc de Campochiaro, ministre de l'Intérieur et de la Police, et l'autorisant à traiter avec moi. Il m'a remis, de la part de Murat, un journal de Paris, en date du 24 mai et m'a apporté la nouvelle officielle de la victoire remportée par Bonaparte à Bautzen. Nicolas a été l'un des secrétaires du général Acton[3] et pendant deux ans secrétaire d'ambassade à Vienne. Il est actuellement employé à la surintendance des Beaux-Arts. Quant à Jones, il a été choisi parce qu'il est Anglais et qu'il sera par suite discret.

Le 3 juin, au matin, lord William Bentick eut avec Jones et Nicolas un long entretien auquel assista le lieutenant-colonel Coffin, chargé par Bentinck de servir de secrétaire et de rédiger le procès-verbal de cette conférence.

Lord William Bentinck commença par déclarer[4] qu'il n'avait pas reçu de pleins pouvoirs de son gouvernement, qu'il agissait par suite sous sa propre responsabilité, et que, pour sa part, il comptait faire respecter et défendre les droits du roi Ferdinand IV.

Jones et Nicolas déclarèrent de leur côté qu'il était impossible à Murat de renoncer à la couronne de Naples; ils insistèrent sur l'effet que produirait sur le peuple français et sur l'armée française l'entrée de Murat dans la coalition.

En présence de ces observations, lord William promit aux représentants de laisser Murat à Naples jusqu'au jour où on aurait réussi à lui trouver un équivalent en Italie.

Jones et Nicolas firent remarquer au lord capitaine-général que Murat devait à ses enfants, à sa propre gloire et se devait à lui-même de ne rien céder de la situation qu'il avait acquise. Murat était, d'ailleurs, animé des meilleures intentions : il désirait contribuer, lui aussi, à l'œuvre de salut et de délivrance

1. *Ibidem*, lord William Bentinck à lord Castlereagh. En mer, 10 juin 1813.

2. Annexe 3 à la dépêche précitée. Commission donnée à Naples le 1er juin par le duc de Campochiaro, ministre de la Police générale du royaume, à M. Félice Nicolas, conservateur des Archives. Dans cette pièce, après avoir fait allusion à la lettre de Jones rapportée à Naples par Cerculi, Campochiaro prescrit à Nicolas de se rendre, par ordre du roi, à Ponza *pour y traiter avec lord William Bentinck d'une entente avec l'Angleterre*. Nicolas devra ensuite revenir à Naples pour soumettre au roi les propositions qu'on lui aura faites.

3. Il s'agit ici de Joseph-Francis Edward, baron Acton, maréchal de camp au service de Naples et frère du fameux John, prince Acton.

4. Annexe 4 à la dépêche précitée. Minute de l'entretien de lord William Bentinck avec Nicolas et Jones à Ponza, le 3 juin 1813. (*Record office, Foreign office, Sicily*, V• 92).

et il était loin d'avoir oublié les mauvais traitements et les injustices de Napoléon à son égard.

Lord William Bentinck demanda à réfléchir pendant quelques heures avant de répondre sur ce point. La question lui paraissait grave et délicate, et de plus, avant de pouvoir se prononcer, il avait besoin de savoir exactement quels étaient les projets de Murat, de connaître les moyens que Joachim comptait employer, les forces qu'il se proposait de mettre au service de la coalition.

On lui répondit que Murat désirait s'allier à l'Angleterre afin de pouvoir opérer dans le Nord de l'Italie et y exécuter à la tête de 40.000 hommes une diversion utile aux Alliés. Trois de ses divisions étaient déjà prêtes à partir au premier signal.

Une nouvelle levée devait porter l'effectif de son armée à 50.000 hommes. Mais il aurait besoin d'armes pour ces derniers 10.000 hommes, et, pour cette raison, il désirait acheter 20.000 fusils à la Grande-Bretagne.

Lord William fit remarquer aux envoyés de Murat que cette armée ne serait ni assez forte, ni assez nombreuse pour pouvoir remporter à elle seule des avantages sérieux, qu'il lui faudrait la coopération de l'armée anglaise pour occuper et garder les régions qu'elle aurait réussi à conquérir; que, de plus, Murat essayerait, comme Napoléon, de s'y maintenir par des moyens violents et que l'emploi de la force et de la coercition ne manquerait pas de mécontenter des populations qu'il s'agissait de gagner à la cause des Alliés, et dont il importait, au contraire, de s'assurer la sympathie.

Jones et Nicolas lui déclarèrent que tel était précisément le désir et le but de Murat, mais qu'il fallait commencer par conquérir le pays, par le sauver de l'anarchie, et qu'on s'occuperait ultérieurement de choisir et de déterminer la forme du gouvernement qu'il y aurait lieu de lui donner. Ils insistèrent ensuite pour savoir quel serait le concours matériel donné par les Anglais et si le gouvernement britannique fournirait des subsides au roi.

Lord William leur fit connaître qu'il lui serait possible de mettre en ligne de 10 à 12.000 hommes payés et entretenus par l'Angleterre, mais que son gouvernement ne fournirait aucun subside.

Les agents napolitains acceptèrent cette proposition ; mais ils réclamèrent l'envoi le plus prompt possible des 20.000 fusils. D'après eux, l'Autriche n'attendait que l'arrivée de ces

armes à Naples pour se déclarer et s'entendre définitivement avec Murat.

Lord William fit remarquer à ce moment qu'avant de fournir des fusils à Murat, il était indispensable que le roi donnât des gages de sa sincérité. Qu'on lui remette Gaëte et il prendra l'engagement non seulement de livrer les fusils, mais d'envoyer des troupes au plus vite, dès qu'il aura reçu les bâtiments de transport qu'il attendait.

Les représentants de Murat, en prenant acte des demandes et des promesses de lord William Bentinck, lui firent connaître que le roi était tout prêt à coopérer au transport des troupes anglaises et qu'il avait déjà donné à sa flotte l'ordre de préparer des transports.

Interrompu à ce moment sur la demande de lord William, l'entretien fut repris quelques heures plus tard.

Lord William commença par remettre à Nicolas et à Jones la déclaration qui suit[1] :

1° Les droits de Sa Majesté le roi Ferdinand à la couronne des Deux-Siciles doivent être reconnus;

2° Les droits de souveraineté du roi Joachim doivent être reconnus. La possession du royaume de Naples ne sera point contestée, en attendant qu'on puisse conclure un arrangement satisfaisant pour les deux parties contractantes.

Il fit ensuite observer aux deux délégués qu'il avait de la sorte essayé de tout concilier, de satisfaire Murat sans abandonner pour cela le roi de Sicile et leva la séance en chargeant les agents napolitains de transmettre de suite ses propositions à leur roi.

Jones et Nicolas convinrent alors de se partager la besogne. Jones resta à Ponza jusqu'à la fin des négociations, tandis que Nicolas s'embarquait à bord de l'*America* pour retourner à Naples. Quant à lord William Bentinck, il prescrivit au commandant de l'*America* et de quelques autres vaisseaux anglais d'avoir à se tenir près d'Ischia et d'y attendre jusqu'au 5 à huit heures du soir le retour de Nicolas qui devait quitter l'*America* dans la baie de Naples. Lord William Bentinck avait de plus demandé à Nicolas de rapporter, non seulement des données aussi exactes que possibles sur le plan de campagne, sur l'époque probable du commencement des opérations, mais les

1. Pièce A en français, annexée à la minute de Coffin et à la dépêche de lord William Bentinck à lord Castlereagh. En mer, 10 juin 1813. (*Record office, Foreign office, Sicily*, V• 92).

bases d'une convention militaire qu'il désirait soumettre à la cour de Londres en même temps qu'un projet de traité. Bentinck s'engageait de son côté à agir, sans attendre la ratification des conventions diplomatiques, à la condition toutefois qu'aussitôt après la conclusion de l'accord, tous les ports du royaume de Naples seraient ouverts au commerce anglais.

Le 5 juin au soir, Nicolas était de nouveau à bord de l'*America* et s'y retrouvait avec lord William Bentinck avec lequel il avait aussitôt un nouvel entretien, dont le procès-verbal fut cette fois encore rédigé par le lieutenant-colonel Coffin qui rend compte en ces termes de cette deuxième conférence [1].

Le roi de Naples, écrit-il, chargea Nicolas de remercier lord William Bentinck et de lui renouveler l'assurance de ses bonnes intentions. Mais avant de se lier avec l'Angleterre, le roi aurait tenu à avoir la réponse de l'Autriche. Il espère que lord William Bentinck sera de son avis et comprendra qu'il lui est impossible de rien signer avant d'être définitivement fixé sur ce point. Malgré cela, le roi se serait cependant décidé à passer outre, si lord William avait eu les pleins pouvoirs nécessaires pour signer un traité d'alliance. Le roi n'hésite pas à déclarer, du reste, qu'il aurait été, dans ce cas, tout disposé, tout prêt à se jeter dans les bras des Anglais qu'il préfère aux Autrichiens. Mais la situation actuelle l'empêche d'agir de la sorte. Murat déclare toutefois *qu'il est bien décidé à ne prêter aucune assistance à Napoléon*, qui lui a demandé de faire passer en Sicile 20.000 Napolitains que viendrait soutenir la flotte française de Toulon.

Il ne peut, dans l'état actuel des choses, qu'inviter lord William Bentinck à transmettre ses ouvertures à son gouvernement.

Lord William Bentinck exprima de son côté tout le regret qu'il éprouvait à voir des négociations aussi importantes se terminer de la sorte. Il ajouta qu'évidemment il avait dû mal comprendre ce qui lui avait été dit au sujet des négociations entre Naples et l'Autriche.

Nicolas répliqua en disant que le roi de Naples espérait recevoir d'une minute à l'autre la réponse du Cabinet de Vienne qui avait envoyé à cet effet un général à l'empereur Alexandre. Il ajouta que le vice-roi venait d'arriver en Italie avec l'ordre d'y organiser une armée.

Le roi de Naples, répondit Bentinck, est le meilleur juge de ce qu'il a à faire. Mais je dois faire constater que, c'est en ce moment surtout, que son concours aurait été le plus utile. L'Angleterre lui en aurait su gré et en aurait assurément tenu grand compte. Peut-être n'en sera-t-il plus de même, quand l'Autriche se sera déclarée. J'aurais pris sur moi de signer séance tenante une convention militaire avec Murat, convention que mon gouvernement aurait assurément ratifiée. Je dois, au contraire, faire toutes mes réserves pour l'avenir.

1. A bord de l'*America*, baie de Naples, 5 juin 1813. Procès-verbal de l'entretien entre lord William Bentinck et Nicolas. Annexé à la dépêche de lord William Bentinck à lord Castlereagh. En mer 10 juin 1813. (*Record office*, *Foreign office*, *Sicily*, V° 92).

L'entretien se termina sur cette déclaration; mais on décida toutefois, que l'on continuerait à échanger de temps en temps des communications entre Naples et Ponza.

Lord William Bentinck s'est d'ailleurs chargé de nous révéler lui-même dans les dernières phrases de la dépêche qu'il écrivait en mer à lord Castlereagh, à la date du 10 juin, l'impression que lui avaient laissée les pourparlers de Ponza et la conférence tenue dans la baie de Naples à bord de l'*America.*

Nicolas, écrit-il[1], a insisté de plus en plus sur le désir de son roi, d'arriver à une entente avec nous; il m'a demandé un sauf-conduit afin de pouvoir rester en communication avec l'île de Ponza. Je me demande ce qu'a bien pu vouloir Murat? Il a fait ses premières ouvertures avant la victoire de Napoléon[2]. A ce moment, il avait tout à craindre des Anglais, des Autrichiens et de la Révolution. Il voulait sauver sa couronne. Mais de plus, il hait et déteste Napoléon et cherche le moyen de satisfaire son ambition.

Il espère qu'on lui donnera l'Italie qu'il ne peut conquérir rien qu'avec ses Napolitains. Il faut, du reste, reconnaître qu'il est très populaire en Italie. Il a tenu à continuer les négociations après Bautzen pour bien montrer qu'après cette journée dont l'issue leur a été contraire, son concours avait encore plus de valeur et plus de prix pour les Alliés. Il ne les a rompues que parce qu'on ne lui offrait pas ce qu'il voulait, et aussi parce qu'il tient à se réserver de la sorte la possibilité de faire sa paix avec Napoléon. Mais il s'est compromis une fois de plus, parce qu'il est difficile d'admettre que l'empereur ne saura rien de ces négociations. Je crois Murat sincère. Je suis sûr qu'il reprendra les négociations pour deux raisons : d'abord, si la victoire de Bautzen n'a pas été décisive; ensuite, parce qu'à mon sens il ne les a rompues que dans l'espoir d'obtenir encore plus de concessions.

J'ai, par suite, autorisé le lieutenant-colonel Coffin à poursuivre les négociations avec Murat.

Le lendemain de la conférence tenue à bord de l'*America*, lord William Bentinck avait, en effet, avant de quitter Ponza et de faire voile pour l'Espagne, donné au lieutenant-colonel Coffin[3] l'autorisation de signer avec Murat une convention que nous reproduisons ci-dessous et dont il avait lui-même eu le soin de fixer les termes. En remettant cette pièce à Coffin, lord William avait commencé par appeler son attention sur

1. *Record office*, *Foreign office*, *Sicily*, V° 92. Lord William Bentinck à lord Castlereagh. En mer, 10 juin 1813.

2. Il s'agit ici de la victoire de Bautzen.

3. *Record office*, *Foreign office*, *Sicily*, V° 92 Lord William Bentinck au lieutenant-colonel Coffin. En mer, 6 juin 1813.

l'importance de l'article Ier destiné à expliquer aux peuples de l'Italie les motifs du rapprochement qui serait intervenu entre les cours de Naples et de Londres; il lui défendait, d'autre part, d'apporter la moindre modification aux articles III, IV et V. Mais il est hors de doute qu'il s'intéressait vivement à la tournure que prendraient les négociations, qu'il désirait même les voir aboutir dans un temps assez rapproché, puisqu'il terminait sa dépêche en recommandant à Coffin de le prévenir de suite s'il réussissait à faire signer cette convention.

CONVENTION PROVISOIRE conclue par au nom du ROI GIOACHINO et par le LIEUTENANT-COLONEL COFFIN, de la part de lord WILLIAM BENTINCK, commandant en chef les troupes anglaises et siciliennes dans la Méditerranée [1].

ARTICLE PREMIER. — Le but des parties contractantes est la liberté de l'Italie et son indépendance de la domination de Bonaparte.

ART. 2. — Pour cet objet, les deux parties contractantes agiront de concert dans le plus court délai possible et avec toutes leurs forces, comme il sera stipulé dans le plan de campagne.

ART. 3. — En dix jours de la ratification par le roi Gioachino, Gaëte sera remise aux troupes anglaises comme place de dépôt et de sûreté et sera rendue dans le même état en cas que le gouvernement britannique ne ratifie pas la présente ouverture.

ART. 4. — Les droits de S. M. le roi Ferdinand à la couronne des Deux-Siciles seront reconnus.

ART. 5. — Les droits de souveraineté du roi Gioachino sont reconnus. La possession du royaume de Naples ne sera pas contestée, en attendant qu'on puisse conclure un arrangement satisfaisant pour les deux parties contractantes.

18 MAI 1813. — **Arrivée du vice-roi à Milan.** — Tout, on le voit, compliquait la situation du vice-roi et aggravait les difficultés contre lesquelles il allait avoir à lutter. Non seulement il paraissait impossible de compter, comme l'empereur avait affecté de le croire lors de sa dernière entrevue avec Eugène, sur le concours du roi de Naples et sur le précieux appoint de 20.000 hommes de troupes napolitaines, mais il fallait, au contraire, surveiller les agissements de la cour de Naples et les mouvements de l'armée napolitaine, avec autant de soin que l'attitude de l'Autriche, les menées de ses agents et la concentration des forces que cette puissance organisait avec une fiévreuse et inquiétante activité.

1. Projet de convention annexé à la dépêche de lord William Bentinck au lieutenant-colonel Coffin. En mer, 6 juin 1813. (*Record office, Foreign office, Silicy*, V° 92). *En français.*

Malgré la merveilleuse habileté déployée par Metternich qui, par une adroite transition, tout en parlant de paix et en poussant les armements de l'Autriche, réussit à s'entendre avec les Etats allemands, à négocier avec la coalition, et à conserver à son gouvernement l'apparence d'une conduite naturelle et explicable, l'empereur avait fini par percer à jour les véritables intentions de l'Autriche. Cinq jours après le départ du vice-roi pour Milan, il donnait à Caulaincourt l'ordre de chercher à s'entendre avec la Russie, préférant, disait-il, « faire des sacrifices à l'empereur Alexandre, qui me fait bonne guerre, et au roi de Prusse, auquel la Russie s'intéresse, qu'au profit de l'Autriche qui a trahi l'alliance, et qui, sous le titre de médiateur, veut s'arroger le droit de disposer de tout, après avoir fait la part qui lui convenait[1] ».

18-20 MAI 1813. — **Pénurie des ressources trouvées par le vice-roi en Italie.** — A peine arrivé à Milan, le vice-roi s'était empressé d'annoncer à l'empereur, qu' « aussitôt après avoir vaqué aux premiers intérêts du royaume, il s'occuperait sans retard de l'organisation de l'armée », et lui enverrait incessamment ses rapports tant sur l'état du royaume que sur la situation de l'armée qu'il allait mettre sur pied sans perdre une minute[2]. Il n'avait pas eu besoin d'attendre les lettres que l'empereur lui adressa de Dresde, le 18 mai[3], pour comprendre qu'il fallait, à tout prix, reconstituer des forces qui n'existaient que sur le papier. Les instructions pressantes, contenues dans ces deux dépêches, n'étaient autre chose que le résumé des recommandations verbales que l'empereur lui avait faites avant de se séparer de lui. Si Napoléon lui mandait de se borner « à habiller d'abord les 6 premiers régiments qu'il

1. Instructions pour le général Caulaincourt, Dresde, 17 mai 1813 (*Correspondance*, t. 25, n° 20017). L'empereur adressait le même jour à l'empereur François deux lettres (n° 20018 et 20019), dans lesquelles il protestait, mais en termes sévères et quelque peu irrités, de son désir d'arriver à une paix générale, consentait à la réunion d'un congrès et adhérait à la conclusion d'un armistice.

2. Vice-roi à l'empereur, Milan, 18 mai 1813 (*Archives Nationales*, A. F., IV, 1684) et vice-roi au ministre de la Guerre, Milan, 19 mai 1813 (*Archives de la Guerre*).

3. L'empereur au vice-roi, Dresde, 18 mai 1813 (*Correspondance*, t. 25, n°s 20029 et 20030). Dans cette dépêche par laquelle l'empereur érigeait en duché la terre de Galiéra en faveur de la fille aînée du vice-roi, il lui écrivait encore : « Il n'y a pas d'inconvénient à ce que le duc de Lodi fasse connaître confidentiellement à ses connaissances à Vienne l'armée qu'on réunit en Italie..... Les confidences arrivant dans le parti le plus mal disposé à la cour de Vienne seront utiles. »

plus probablement inspirées par la correspondance du prince Cariati. Il est vrai qu'à ce moment surtout, Murat était frappé dans son amour-propre par l'apparition du vice-roi, à Milan. Le retour d'Eugène lui marquait les intentions de Napoléon et lui montrait qu'il lui fallait renoncer à l'espoir d être chargé par l'empereur de la défense spéciale de l'Italie. Et, cependant, comme le disait encore Durand[1], « au milieu des dispositions fâcheuses qui avaient pour effet d'éloigner la cour de Naples d'une participation franche et complète, chaque combat, chaque succès, chaque coup de canon retentissaient au cœur du roi », et il ajoutait en finissant : « Tous ceux qui connaissent bien Murat ne comprennent pas qu'il puisse supporter longtemps son oisiveté. »

Du reste, à mesure que le temps s'écoulait, et surtout à partir du jour où il eut avis de l'arrivée du vice-roi, à Milan, les plaintes et les récriminations de Murat devinrent plus vives et plus acerbes. On commença par violer le palais de la Légation italienne, à Naples, quitte à donner ensuite satisfaction, à punir l'officier coupable et à exprimer publiquement les regrets de ce qui s'était passé. Mais le roi de Naples n'en opposait pas moins une résistance de plus en plus caractéristique aux demandes que lui transmettait le ministre de France et qui n'avaient pour objet que l'exécution des engagements qu'il avait pris envers l'empereur. Il importe d'ailleurs de considérer que, dans l'intervalle, Murat avait reçu un courrier de Vienne et s'était, aussitôt après son arrivée, empressé d'inviter le comte de Mier à se rendre de suite chez le duc de Gallo[2]. D'autre part, la bienveillance assez marquée qu'il témoignait au ministre d'Autriche contrastait de plus en plus avec la froideur qu'il manifestait envers le représentant de la France. On peut donc à bon droit admettre avec Durand que Murat, qui se plaignait si hautement de l'ignorance où il demeurait de la part de la France, profitait de ce prétexte « pour se procurer des connexions directes avec l'Autriche » et Durand ajoutait : « Si la cour de Vienne (et il y a des gens qui la croient disposée à aller plus loin) a effectivement formé le projet de se mettre à la tête d'une neutralité armée, je ne suis pas sans

1. Durand au duc de Bassano ; Naples, 23 mai (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^re 112, f° 193, dépêche n° 39). Démarche faite par Durand à la suite de la note de l'empereur au duc de Bassano, en date du 14 mai.

2. Durand au duc de Bassano, dépêche chiffrée, n° 40. Naples ; 30 mai 1814 (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^re 127, f° 320).

la Grande Armée, et après lui avoir exposé qu'il lui restait pour assurer l'exécution complète de ses ordres, à envoyer 700 hommes destinés à remplir, à Augsbourg, le cadre du 135e régiment, et un régiment de marche fort de 3.600 hommes pris dans tous les dépôts des régiments existant en Italie, le vice-roi lui disait encore, qu'il avait écrit au duc de Feltre pour presser l'envoi des fusils devant servir à l'armement des conscrits. Le ministre de la Guerre ne lui avait d'ailleurs annoncé que 10.000 armes, et, pour armer ce qu'il avait déjà de monde, il lui en fallait plus de 18.000[1].

Sans insister sur les indications, d'ailleurs conformes aux ordres de l'empereur, contenues dans la dépêche que le duc de Feltre adressait, à la date du 20 mai, au vice-roi[2], il importe, cependant, de faire remarquer que le ministre y faisait figurer, comme devant entrer dans la composition de l'armée d'Italie, indépendamment des quatre premières divisions de ce corps d'armée, 2 divisions supplémentaires sous les numéros 51 et 52, dont la constitution était irréalisable, puisqu'on y faisait état de 4 bataillons dalmates et croates, qu'on pouvait d'autant moins tirer de leur pays, qu'ils n'allaient pas tarder à déserter en grande partie, et 10 bataillons napolitains que Murat avait en réalité mis sur pied de guerre, mais qu'il se gardait bien de fournir. Aussi le vice-roi, mieux renseigné que le ministre de la Guerre, moins enclin que lui à se laisser leurrer par des espérances, nécessaires peut-être au point de vue politique, mais dangereuses au point de vue militaire, se hâta d'imprimer une impulsion nouvelle à une organisation que, malgré tout leur bon vouloir, les généraux Grenier et Vignolle n'avaient pu faire marcher que fort lentement.

Dès les premiers jours de sa rentrée en Italie, le vice-roi résolut de centraliser la formation de son armée, et désigna à chacune des quatre grandes unités de son corps, des points de rassemblement choisis de façon à lui permettre de porter successivement en avant les régiments et les brigades, dès qu'il serait possible de les faire entrer en ligne. C'est ainsi que la 46e division, placée en première ligne, s'organisa à Padoue, Trévise et Bassano; la 47e, en 2e ligne, à Vicence, Vérone et Rovereto; la 48e, en 3e ligne, à Mantoue, Bozzolo et Monte-

1. Rapport du vice-roi à l'empereur, Milan, 20 mai 1813 (*Archives de la Guerre*).

2. Ministre de la Guerre au vice-roi, Paris, 20 mai 1813 (*Archives de la Guerre*).

chiaro; enfin, la 49e division (italienne), en 4e ligne, à Crémone, Valeggio et Castiglione [1].

21-25 MAI. — **Conséquences immédiates de la bataille de Bautzen. — Rapports du vice-roi à l'empereur. — Mauvaise volonté du roi de Naples.** — Pendant que Bubna conférait avec l'empereur, les 16 et 17 mai, à Dresde, le comte Stadion continuait à discuter à Görlitz avec Nesselrode et Hardenberg, et s'avançait même, après l'entrevue qu'il eut avec l'empereur de Russie et le roi de Prusse, jusqu'à demander communication des conditions que ces souverains seraient disposés à accepter comme bases d'un traité de paix entre les puissances continentales [2]. La nouvelle de la défaite essuyée par les Russes et les Prussiens à Bautzen, loin de modifier les projets de Metternich, le décida au contraire à frapper un grand coup destiné à inquiéter l'empereur Napoléon, dont il lui fallait plus que jamais arrêter les progrès et contrecarrer les tentatives de rapprochement avec la Russie, en même temps qu'il rassurerait les souverains alliés sur les véritables intentions du Cabinet de Vienne. Cédant à ses conseils, l'empereur François consentit à se rendre à Jicin, à peu près à moitié chemin entre Dresde et le quartier général d'Alexandre et de Frédéric-Guillaume [3], et,

1. Se conformant aux instructions contenues dans la lettre de l'empereur du 18 mai (*Correspondance*, n° 20019), le vice-roi n'avait pas manqué d'informer, dès le 21, son beau-père le roi de Bavière, des mesures qu'il avait prises aussitôt arrivé à Milan, et de lui indiquer les effectifs des 4 divisions qu'il organisait : 13.834 hommes pour la 46e, 12.902 pour la 47e, 13.609 pour la 48e et 14.100 pour la 49e, plus 4.738 cavaliers, 470 hommes à la réserve d'artillerie, et 775 au Grand Parc, en tout 60.448 hommes, auxquels devaient venir s'ajouter du 15 juin au 1er juillet 29.000 hommes formant les 50e et 51e divisions et les 5es bataillons, dont le vice-roi comptait faire des régiments provisoires. Le vice-roi espérait, disait-il, avoir à cette époque 100.000 hommes et 100 canons, c'est-à-dire plus de monde qu'il n'en faudra pour en imposer à l'ennemi. Il lui faisait savoir en même temps que l'empereur le chargeait d'inviter le roi à fortifier dans le Tyrol quelques gorges, quelques fortins et quelques *chiuse*, telles que celle de Mühlbach, par exemple (Extraits d'une lettre du vice-roi au roi de Bavière, de Milan, le 21 mai 1813).

2. Les conditions, énoncées dans la note que Nesselrode et Hardenberg remirent à Stadion, le 16 mai, étaient les suivantes : 1° restitution à l'Autriche des provinces perdues et de l'autorité qui lui appartenait avant 1805; 2° reconstitution de la Prusse telle qu'elle était avant 1806 ; 3° suppression de la confédération du Rhin, indépendance de l'Allemagne et rétrocession des territoires annexés ; 4° dissolution du grand-duché de Varsovie ; 5° indépendance de la Hollande ; 5° rétablissement de l'ancienne dynastie sur le trône d'Espagne ; 7° affranchissement de l'Italie arrachée à l'influence française (Onken, II, 38, cité par Criste).

3. *Aus Metternich's nachgelassenen Papieren*, I, p. 142.

dès le 22 mai, dès qu'on sut par les dépêches de Bubna [1], que Napoléon paraissait disposé à accorder un armistice et à se faire représenter à un congrès, les souverains alliés chargèrent Stadion d'inviter son gouvernement à obtenir la cessation momentanée des hostilités.

La victoire de Bautzen n'avait donc pas amené les grands résultats qu'on n'aurait pas manqué d'en tirer, si elle eût été plus complète et si, comme Napoléon l'avait espéré, il avait réussi à écraser ses adversaires, à frapper un de ces grands coups qui les auraient réduits à l'impuissance.

D'autre part, malgré tout le zèle et toute l'activité du vice-roi, les nouvelles d'Italie étaient loin d'être aussi favorables que l'empereur avait paru le croire. Le vice-roi annonçait, en effet à l'empereur et au duc de Feltre, que la 49e division (italienne), destinée à faire partie du nouveau corps d'observation, serait assez complètement habillée et équipée, pour pouvoir se réunir près de Vérone vers le milieu de juin, mais qu'il était impossible d'en former une 2e, et que l'on devrait tout au plus se contenter de la remplacer par la garde royale qu'on réorganisait à Milan, et qui pourrait fournir 6 bataillons pour le 1er juillet [2].

Les nouvelles de Naples étaient, elles aussi, peu rassurantes et peu favorables. Murat, de plus en plus décidé à répondre par un refus à la demande d'envoi de 6 bataillons à Vérone, opposait aux réclamations de Durand des arguments spécieux et des réclamations futiles, et, cependant, en laissant 20.000 hommes pour garder son royaume, Murat aurait pu conserver en réserve générale sa garde et 10.000 hommes et mettre malgré cela 10.000 hommes à la disposition de l'empereur. Il avait, du reste, eu connaissance du ***retour subit du vice-roi à Milan***, par un courrier extraordinaire. D'après ce que Durand écrivait au duc de Bassano, le roi de Naples voulait voir dans cette circonstance un indice assuré de la défection de l'Autriche. Ce n'était pas, du reste, la première fois que Murat exprimait à Durand des craintes à cet égard, craintes qui pouvaient résulter de ses propres impressions, mais qui lui étaient

1. Dans sa dépêche en date du 21 mai Bubna écrivait : « Si la médiation doit amener l'Autriche à prendre parti pour la France, nos forces actuelles sont suffisantes. Dans le cas contraire, il nous faut appeler sous les armes jusqu'à notre dernier homme, parce que l'effort principal sera tourné contre nous. C'est, du reste, ce qui ressort des déclarations que l'empereur lui-même m'a faites le 16 et le 17 mai (Criste, note p^e 301). »

2. Voir *Annexe XVII*.

plus probablement inspirées par la correspondance du prince Cariati. Il est vrai qu'à ce moment surtout, Murat était frappé dans son amour-propre par l'apparition du vice-roi, à Milan. Le retour d'Eugène lui marquait les intentions de Napoléon et lui montrait qu'il lui fallait renoncer à l'espoir d être chargé par l'empereur de la défense spéciale de l'Italie. Et, cependant, comme le disait encore Durand[1], « au milieu des dispositions fâcheuses qui avaient pour effet d'éloigner la cour de Naples d'une participation franche et complète, chaque combat, chaque succès, chaque coup de canon retentissaient au cœur du roi », et il ajoutait en finissant : « Tous ceux qui connaissent bien Murat ne comprennent pas qu'il puisse supporter longtemps son oisiveté. »

Du reste, à mesure que le temps s'écoulait, et surtout à partir du jour où il eut avis de l'arrivée du vice-roi, à Milan, les plaintes et les récriminations de Murat devinrent plus vives et plus acerbes. On commença par violer le palais de la Légation italienne, à Naples, quitte à donner ensuite satisfaction, à punir l'officier coupable et à exprimer publiquement les regrets de ce qui s'était passé. Mais le roi de Naples n'en opposait pas moins une résistance de plus en plus caractéristique aux demandes que lui transmettait le ministre de France et qui n'avaient pour objet que l'exécution des engagements qu'il avait pris envers l'empereur. Il importe d'ailleurs de considérer que, dans l'intervalle, Murat avait reçu un courrier de Vienne et s'était, aussitôt après son arrivée, empressé d'inviter le comte de Mier à se rendre de suite chez le duc de Gallo[2]. D'autre part, la bienveillance assez marquée qu'il témoignait au ministre d'Autriche contrastait de plus en plus avec la froideur qu'il manifestait envers le représentant de la France. On peut donc à bon droit admettre avec Durand que Murat, qui se plaignait si hautement de l'ignorance où il demeurait de la part de la France, profitait de ce prétexte « pour se procurer des connexions directes avec l'Autriche » et Durand ajoutait : « Si la cour de Vienne (et il y a des gens qui la croient disposée à aller plus loin) a effectivement formé le projet de se mettre à la tête d'une neutralité armée, je ne suis pas sans

1. Durand au duc de Bassano ; Naples, 23 mai (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139. p^re 112, f° 193, dépêche n° 39). Démarche faite par Durand à la suite de la note de l'empereur au duc de Bassano, en date du 14 mai.

2. Durand au duc de Bassano, dépêche chiffrée, n° 40. Naples ; 30 mai 1814 (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^re 127, f° 320).

appréhension que le système ne trouve ici de la faveur et quelque disposition à y entrer. »

L'appui que l'empereur et le vice-roi avaient pu espérer trouver à Naples devenait donc de jour en jour plus problématique, au moment même où la pénurie d'argent augmentait dans le royaume, où les faillites, de plus en plus nombreuses, portaient le dernier coup au commerce italien ruiné par l'interdiction de l'exportation du riz, du blé, des grains et des soies dont les magasins regorgeaient et dont les prix diminuaient sans cesse. L'absence brusque, complète de numéraire résultant de la stagnation absolue des transactions commerciales augmentait encore les difficultés de la mission confiée au vice-roi qui, ne négligeant rien pour assurer l'exécution des ordres de l'empereur, correspondait activement avec Turin, Rome, Florence et l'Illyrie pour tout ce qui avait trait à la réorganisation de l'armée[1].

L'empereur, heureusement, avait autorisé le vice-roi à garder à Vérone les 3.600 conscrits des six classes provenant des départements français au-delà des Alpes, destinés primitivement à rejoindre à Augsbourg la division Durutte et décidé de lui renvoyer non seulement les cadres de cette division chargés de recevoir ces conscrits, mais encore le cadre du 3e bataillon du 36e régiment d'infanterie légère dans lequel devaient être incorporés également à Augsbourg 700 conscrits des quatre classes qui venaient de partir de Bassano et que l'on arrêta à Trente[2]. Il est vrai que, presque à la même

1. Cf. Lettre du général Vignolle au duc d'Abrantès, gouverneur général des provinces illyriennes, Milan, 26 mai, relative au retour en Italie de 2 bataillons du 3e régiment d'infanterie légère italienne stationnés à Raguse et à Trieste, et de 2 bataillons du 4e régiment d'infanterie légère qui, destinés au corps d'observation de l'Adige, doivent venir à Zara, et de là, rejoindre l'armée du vice-roi (*Archives de la Guerre*).

Lettre de la princesse Elisa au duc de Feltre, Florence, 26 mai, annonçant le départ de Livourne pour Vérone de la 9e compagnie du 4e régiment d'artillerie (*Ibidem*).

Lettre du duc de Feltre au vice-roi lui annonçant que, par ordre de l'empereur, 3 compagnies du 10e bataillon du train d'artillerie, qui se complètent à Turin et doivent être fortes de 400 hommes, arriveront à Vérone, le 25 juin, pour recevoir des chevaux (*Ibidem*).

En réponse à une question du comte de Cessac, qui désirait savoir s'il y avait lieu de prendre des mesures pour la fourniture des chevaux destinés au service des ambulances du corps d'observation de l'Adige, le duc de Feltre lui avait fait savoir, à la date du 27 mai, que l'intention de l'empereur était que ce corps fût complètement organisé en Italie (*Ibidem*).

2. Général Vignolle au duc de Feltre; Milan, 28 mai 1813 (*Archives de la Guerre*).

époque, le ministre de la Guerre adressait à l'empereur un nouveau projet de formation du corps d'observation de l'Adige, dans lequel, conformément aux ordres donnés par l'empereur, le 7 mai, les régiments à 2 bataillons figurent sous leur nom propre et les bataillons isolés, ainsi que les cadres des bataillons qui venaient de rentrer d'Espagne, sous celui de demi-brigades provisoires. Toutes ces unités devaient être complétées à l'aide de l'excédent de recrutement disponible dans les 5es bataillons des dépôts régimentaires stationnés au-delà des Alpes. Le corps d'observation de l'Adige se serait, d'après ce projet composé de la 51e division (ou 1re division supplémentaire), 23 bataillons forts de 17.280 hommes de la 52e (ou 2e division supplémentaire), 13 bataillons forts de 10.920 hommes, soit pour ces deux divisions, un total de 28.200 hommes, de la 46e division (1re du corps de l'Adige), 17 bataillons, 14.010 hommes, de la 47e (2e du corps de l'Adige), de même composition et de même effectif, de la 48e (3e du corps de l'Adige) 18 bataillons et 15.260 hommes et de la 49e (4e de ce corps), 18 bataillons et 15.120 hommes, donnant pour ce corps un total de 70 bataillons et de 58.400 hommes[1]. D'après ce projet, l'infanterie de l'armée d'Italie se serait élevée à 106 bataillons au lieu de 64 prévus par l'organisation du 25 avril. Cette augmentation de 42 bataillons provenait de 8 bataillons composés chacun de 4 compagnies, tirées des 1er et 2e régiments étrangers, de 2 bataillons de la 25e demi-brigade allant de Toulon en Italie, de 12 bataillons de la réserve de Rennes, de 6 bataillons de la garde royale italienne, de 4 nouveaux bataillons napolitains, de 2 cadres du 3e bataillon du 10e de ligne venant d'Espagne, du 6e bataillon du 1er régiment d'infanterie légère, enfin du 4e régiment provisoire de Croates.

Du reste, malgré la victoire de Bautzen et le départ de Caulaincourt, chargé depuis le 24, de conclure un armistice basé sur les conditions formellement énoncées dans les instructions que le duc de Bassano lui avait remises à Bunzlau[2], l'empereur, tout en affectant de dire dans sa dépêche à Cambacérès (*Correspondance*, t. XXV, n° 20051) que l'on prenait à Paris beaucoup trop sérieusement l'alarme sur l'Autriche, tenait tellement à être en mesure partout, que quatre jours après, il

1. Ministre de la Guerre à l'empereur ; Paris, 29 mai (*Archives de la Guerre*).
2. Instructions pour le duc de Vicence relativement à l'armistice ; Bunzlau, 26 mai 1813 (*Correspondance*, t. 25, n° 20052).

écrivait de Rosnig au vice-roi[1], pour lui recommander « d'activer autant que possible la marche et la formation de l'artillerie, des administrations et l'arrivée des effets d'équipement et d'habillement », d'augmenter progressivement l'armement et l'approvisionnement de siège de Palmanova et la mise en état de défense de la petite place de Malghera, près de Venise.

Le vice-roi partageait d'autant plus les craintes et les doutes de l'empereur, que les rapports de ses émissaires et des agents diplomatiques français lui signalaient de toutes parts, mais surtout du côté de la Dalmatie, des allées et venues de voyageurs suspects et des menées particulièrement inquiétantes. Le vice-roi transmit, du reste, ces instructions, dès le 30 mai, au duc d'Abrantès[2], qu'il invitait à avoir les yeux ouverts sur les frontières des provinces illyriennes et à envoyer des agents adroits dans les pays limitrophes pour se tenir au fait de ce qui s'y passait.

Presque à la même époque, le consul de France, à Scutari, d'Albanie[3], appelait l'attention sur l'arrivée dans cette ville de celui qu'il appelait l'ex-colonel Danèse[4], le fameux patriote dalmate, qui n'allait pas tarder à jouer un rôle considérable dans le soulèvement de la Dalmatie. « Il ne se couvre plus comme ci-devant, écrivait le consul, d'un nom supposé, mais se disant maintenant affranchi de tous les égards qui le retenaient par le passé, il avoue le sien ouvertement. On le voit se promener non plus en habit bourgeois, mais en épée et en uniforme. D'après une pareille conduite, il semble que cet émissaire s'est fait munir par nos ennemis d'un titre ou patente qu'il peut croire suffisant pour le protéger contre toute démarche qui pourrait être faite contre lui près l'autorité locale. Il fait circuler des bruits qui le désignent comme vice-consul anglais et déclare, d'ailleurs ouvertement, que les Monténégrins vont attaquer les provinces de Raguse et de Cattaro et qu'il est chargé d'activer et d'accélérer leur concours contre nous. »

Bien que l'on doive, comme nous l'avons dit, n'admettre que sous toutes réserves et sous bénéfice d'inventaire les pièces soi-disant officielles que l'on trouve dans les *Lebensbil-*

1. L'empereur à Eugène-Napoléon, vice-roi d'Italie; Rosnig, 30 mai 1813 (*Correspondance*), t. 25, n° 20060.
2. Vice-roi au duc d'Abrantès; Milan, 28 mai 1813 (*Archives de la Guerre*).
3. Consul de France à Scutari, d'Albanie; Scutari, 27 mai 1813 (*Archives de la Guerre*) et *Archives Nationales*, A. F., IV, 1684, Scutari, 21 juin 1813.
4. Voir *Annexe XVIII*.

der, il est cependant nécessaire de faire remarquer que l'auteur de ce livre y reproduit une lettre que, d'après lui, le comte de Nugent aurait écrite à la date du 31 mai au comte de Münster et dans laquelle, après lui avoir formellement annoncé que l'Autriche entrerait dans la coalition et déclarerait la guerre à la France, il lui fait connaître que l'on active les préparatifs militaires. « Vers la mi-juin, lui dit-il, nous aurons 120.000 hommes à hauteur de Prague et 18.000 en Styrie. » Enfin, d'après une autre pièce citée également par les *Lebensbilder* et envoyée également de Prague, le 31 mai 1813, à son gouvernement par un agent diplomatique que l'auteur ne désigne que par les initiales F. von ....., toute l'armée autrichienne stationnée en Bohême aurait été mise sur le pied de guerre depuis le 19 mai, ses 3es bataillons auraient été complétés de façon à amener l'effectif total au chiffre de 90.000 hommes. Le même diplomate ajoutait, dans cette dépêche qu'il expédiait en *clair* par un agent dont il était sûr, que cette armée devait se rapprocher de la frontière, le 4 juin, et que les places de Josephstadt et de Theresienstadt auraient leurs approvisionnements au complet le 10 juin.

1er AU 15 JUIN. — **Négociations, signature et conséquences de l'armistice de Poischwitz. Situation et mouvements des troupes françaises et autrichiennes. Tension de plus en plus grande des rapports avec Murat.** — Les plénipotentiaires alliés, les généraux Schouwaloff et Kleist, s'étaient présentés, dès le 29 mai, aux avant-postes français et les conférences avaient commencé le lendemain 30. Les plénipotentiaires alliés avaient affiché, il est vrai, des prétentions tellement exagérées, et essayé d'imposer des conditions tellement absurdes [1] que l'empereur avait été un moment sur le point de tout rompre. Mais, de part et d'autre, on n'avait aucune envie de pousser les choses à l'extrême, et pendant que Flahault, laissé avec le général Dumoustier à Neumarkt pour régler les questions de démarcation et d'exécution des articles, écrivait spirituellement à un de ses amis : « Schouwaloff est toujours dans son lit, il fait le malade pour ne pas être obligé de me parler d'affaires [2] », du côté français on n'en essayait pas moins de mettre le temps à profit,

1. Cf. L'empereur au duc de Vicence à Neudorf, de Rosnig, 30 mai, midi (*Correspondance*, t. 25, n° 20.057).
2. Cf. *Criste*, *Beitritt Oesterreichs zur Coalition im Jahre*, 1813. Lettre du comte Bubna à Metternich (*Haus, Hof und Staats-Archiv.*).

dans l'espoir d'arriver à une entente particulière avec la Russie.

L'empereur, d'ailleurs, ne s'illusionnait pas plus sur la situation que sur les avantages, les inconvénients et les conséquences de l'armistice. « On négocie dans ce moment une suspension d'armes de six semaines, écrivait-il à Eugène[1], je vous ferai connaître demain si elle a réussi », et il ajoutait : « La maison d'Autriche paraît fort exigeante. *Il faut s'attendre à la guerre avec elle.* » Toujours logique, toujours prudent, il lui prescrivait une fois de plus « de retenir les conscrits primitivement destinés à venir en Allemagne, de faire rejoindre en Italie les cadres des 6 bataillons qui étaient à Augsbourg. » Il lui ordonnait formellement de « retenir l'artillerie, les chevaux, les cavaliers, de tout retenir en Italie, de sortir de Milan, de voir lui-même ses troupes et de s'organiser » et revenait encore sur la question des approvisionnements et de la mise en état de Palmanova, d'Osoppo, de Raguse, de Zara. Entrant dans le détail et lui dévoilant à ce propos toute sa pensée, il lui recommandait de retenir le 19e chasseurs, de laisser passer le 13e et le 14e hussards « parce que ce sont des Italiens qu'il est bon de dépayser et de *faire comme s'il devait être attaqué à la fin de juin par l'Autriche* ».

Enfin, chose plus caractéristique encore, il lui ordonnait d'écrire secrètement au roi de Naples dans ce sens. Du reste, l'empereur croyait si fermement à la guerre avec l'Autriche, qu'après avoir indiqué au vice-roi la direction du mouvement éventuel à exécuter sur Laybach, dès que son armée serait réunie à Vérone, il l'invitait à lui faire connaître le nombre d'hommes qu'il aurait à la fin de juin et à lui dire s'il disposerait à la même époque de 120 pièces d'artillerie attelées. « Cette lettre contient tout. Agissez en conséquence, ne perdez pas un moment. » Telles étaient les dernières phrases de cette dépêche, sur laquelle on ne saurait trop insister.

Vingt-quatre heures plus tard, l'empereur s'exprimait en termes plus formels encore. « Je vous ai envoyé hier un courrier extraordinaire, mandait-il[2]. Je vous en envoie un second aujourd'hui et je vous en enverrai un troisième dès que l'armistice sera signé.

« Je ne dois pas vous dissimuler que ce qui me porte à arrêter le cours de mes victoires, ce sont les armements de l'Autriche

1. L'empereur au vice-roi d'Italie ; Neumarkt, 1er juin 1813 (*Correspondance*, t. 25, n° 20068).

2. L'empereur au vice-roi ; Neumarkt ; 2 juin (*Correspondance*, t. 25, n° 20071).

et le désir de gagner du temps, pour que votre armée puisse être campée à Laybach et avoir deux armées : l'une campée sur la Regnitz et l'autre, au camp de Pirna. L'insolence de l'Autriche n'a pas de terme ; avec un style mielleux, je dirais même sentimental, elle voudrait m'ôter la Dalmatie, l'Istrie et peut-être même plus que jusqu'à l'Isonzo ; elle voudrait démembrer la frontière de Bavière, reprendre la rive gauche de l'Inn, recouvrer la partie de la Galicie qu'elle a cédée par la paix de Vienne. Ce sont des insensés et ils sont bien loin de leur compte. Il est impossible d'être plus perfide que cette cour. Si on lui cédait ce qu'elle demande actuellement, elle voudrait ensuite l'Italie et l'Allemagne. Certainement, elle n'aura rien de moi... J'espère que l'armistice se tiendra jusqu'au 1er août et j'espère aussi que dans les premiers jours de juillet, vous pourrez être campé à Laybach avec 50.000 hommes et 100 pièces d'artillerie. Cela est nécessaire pour influer sur les négociations, si toutefois elles devaient aller à bien, ce dont je doute ; mais ce qui ne sera possible que moyennant la position de votre armée menaçant de marcher sur Vienne et la position de l'armée de Mayence sur la Regnitz et au camp de Pirna que je compte aller reconnaître moi-même. Lorsque l'Autriche verra trois armées prêtes à lui être opposées, elle commencera à ouvrir les yeux sur la folie et le ridicule de ses prétentions. »

Deux jours après, le 4 juin, les plénipotentiaires signaient à Poischwitz le désastreux armistice qui, loin d'amener la conclusion de la paix continentale, devait jeter l'Autriche dans la coalition.

Si l'on passe rapidement en revue l'ensemble de la situation et l'enchaînement des événements qui se sont succédé depuis le rapprochement que Neipperg avait opéré entre la Suède, l'Angleterre et la Russie, depuis la mission confiée et les instructions données à Lebzeltern, depuis la fameuse entrevue du 16 mai entre Bubna et l'empereur à Dresde, d'abord jusqu'à la convention secrète, par laquelle l'Autriche s'engagea à se joindre à la coalition, puis jusqu'à la signature de l'armistice de Poischwitz, et enfin, en empiétant sur les faits dont nous aurons à parler plus loin, jusqu'au suprême entretien que l'empereur eut à Dresde, le 26 juin, avec Metternich, et jusqu'aux séances de ce congrès de Prague fatalement condamné à aboutir à la guerre générale, on peut se demander à bon droit, si l'Autriche a jamais été sincère dans ses offres de

paix, dans ses tentatives de médiation! Pour peu que l'on prenne la peine de jeter un coup d'œil sur la convention de Reichenbach, sur le plan de campagne de Trachenberg, sur le traité secret de Prague entre l'Autriche et l'Angleterre, on sera forcé de reconnaître que Metternich a su faire accepter à son souverain une politique, assurément peu loyale, mais remarquablement habile, garder presque jusqu'au dernier moment les apparences de la neutralité et profiter, afin de préparer et de justifier sa défection, du temps dont Napoléon d'une part, et l'Autriche, de l'autre, avaient besoin pour organiser, renforcer et concentrer leurs armées.

L'Autriche, on ne saurait le nier, sortait victorieuse de cette lutte diplomatique. Elle pouvait se considérer comme arrivée à ses fins le jour où l'empereur consentit à cet armistice néfaste de Poischwitz, dont les conséquences ont été pour le moins aussi funestes pour lui qu'une bataille perdue.

On s'était, du reste, préparé en vue de cette éventualité et le gouvernement autrichien avait poussé les armements avec toute l'activité que lui permettait la situation politique et financière de la monarchie.

A la fin du mois de mai 1813, l'armée d'observation de Bohême, se composait déjà de 74 bataillons et de 82 escadrons; 4 bataillons et 16 escadrons devaient rejoindre du 1er au 15 juin; un bataillon de Brooder et un bataillon de Gradiscaner (troupes des confins militaires), du 18 au 23. L'effectif total de cette armée s'élevait sur le papier à 84.200 hommes, dont 13.000 cavaliers. Mais comme la plupart des régiments avaient dû pour des motifs différents (détachements, congés, maladies, etc.), laisser de 150 à 200 hommes en Moravie, on peut évaluer à 5.920 hommes, le nombre des hommes manquant à l'infanterie (soit 80 par bataillon) et à 820 (soit 10 par escadron), les absents de la cavalerie. L'effectif présent et disponible en Bohême à la fin de mai était donc en réalité de 77.260 hommes. D'autre part, 4 batteries de 12 livres, 2 batteries de position de 18 livres et une batterie à cheval de 6 livres manquaient encore pour arriver au chiffre total de 40 batteries demandées par le feld-maréchal, prince de Schwarzenberg [1].

Dès les premiers jours du mois de juin, l'empereur d'Autriche

1. *Oncken*, t. II, p^res 364 et suivantes, cité par Criste, *Beitritt Oesterreichs zur Coalition im Jahre* 1813.

avait donné l'ordre de procéder sans retard à l'organisation de la *landwehr*, aux opérations de la revision des hommes des provinces allemandes de l'empire faisant partie de la *landwehr*, de faire réparer et remettre en état les fusils, de nommer les commandants des bataillons, les officiers et les sous-officiers, en un mot de former ces bataillons et de les mettre au plus vite en état d'entrer en ligne[1].

En même temps, le comte Nesselrode s'était empressé de se rendre à Jicin aussitôt après l'arrivée de l'empereur d'Autriche dans l'espoir d'arracher à ce souverain la promesse d'adhérer à la coalition. Mais l'empereur François lui déclara que son armée n'était pas prête et que, d'ailleurs, il n'entrait en aucune façon dans ses intentions de faire le moindre acte hostile, tant qu'on traiterait avec l'empereur Napoléon, tant que les négociations ne seraient pas définitivement rompues.

Le 7 juin, quinze jours avant l'envoi de la note, dans laquelle Metternich déclarait que « l'Autriche est loin de regarder une alliance avec la France, cette alliance qui repose essentiellement sur le principe de la paix, comme inconciliable avec sa médiation, qui ne tend qu'à ramener le repos en Europe[2] », dans laquelle, après avoir ajouté que l'empereur d'Autriche s'attachait « à concilier les démarches en faveur d'une pacification générale avec la conjoncture actuelle », il avait proposé « qu'il fût négocié sous sa médiation entre les principales puissances du continent une paix qui, elle-même, servirait de base à la pacification générale », l'Autriche avait fait remettre par le comte Stadion au comte de Nesselrode revenu à Reichenbach une note officielle, dans laquelle le cabinet de Vienne faisait connaître les conditions qu'il se proposait de prendre pour bases de son œuvre de médiation et de pacification. Ces conditions[3], on ne saurait le contredire, étaient d'autant plus inad-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Haupt-Armee*, 1813, VI, 392 (cité par *Criste*).
2. Metternich, au duc de Bassano. Gitschin (*Jicin*), 22 juin 1813.
3. Bases d'une convention éventuelle avec la France (d'après *Oncken*, t. II, p. 336, cité par *Criste*, *Beitritt Oesterreichs zur Coalition im Jahre* 1813) :

1° Dissolution du duché de Varsovie ;

2° Agrandissement de la Prusse en raison même de cette dissolution. Retour à la Prusse de Dantzig et de son territoire ;

3° Restitution de l'Illyrie à l'Autriche ;

4° Rétablissement des villes hanséatiques, tout au moins de Hambourg et de Lübeck. Suppression éventuelle, à discuter lors des conférences relatives à la paix générale, du reste de la 32e division militaire.

L'Autriche fait de l'acceptation de ces quatre questions les conditions *sine qua non* de la paix

missibles que, d'une part, l'empereur venait de remporter deux grandes victoires, et que, de l'autre, elles émanaient de l'Autriche !

L'empereur avait donc raison, lorsqu'en écrivant à Eugène, il lui avait dit six jours plus tôt : « La maison d'Autriche paraît fort exigeante : *il faut s'attendre à la guerre avec elle...* » Et bien plus raison encore lorsque, dans une lettre datée de Bunzlau, le 7 juin, et *qui ne figure pas à la Correspondance*, il s'écriait : « Faites en sorte que, pour l'organisation de mon armée d'Italie les journées soient de quarante-huit heures et qu'au 1er juillet au moins 40.000 hommes soient en marche pour se réunir à Vérone, Vicence, Bassano, et en marche sur le Frioul. »

Malheureusement, la situation ne se prêtait guère, en Italie, peut-être moins encore que partout ailleurs, à la réalisation rapide du programme et des projets de l'empereur. Bien que Napoléon ait consenti à signer, le 4 juin, à Neumarkt un décret autorisant l'exportation des grains et du riz, la situation financière du royaume d'Italie était tellement précaire, le numéraire tellement rare que les bons du Trésor perdaient jusqu'à 2 0/0 par mois, que l'on était à bout de ressources à un moment où il fallait faire face à des besoins pressants et que le vice-roi se voyait forcé de faire rentrer de suite les impôts échéant en novembre et en décembre [1]. Les banqueroutes se succédaient, le Trésor ne trouvait plus aucune subvention et, comme le vice-roi le disait dans sa dépêche de Milan, 9 juin, les receveurs généraux des départements vénitiens, qui devaient payer le 11 juin l'échéance des trimestres passés et qui avaient l'habitude de faire passer leur argent en lettres de change, n'ayant pu trouver à réaliser aucun fonds, le ministre du Trésor s'était vu contraint à saisir les caisses pour parer au plus pressé [2].

5° La France renonce au protectorat de la Confédération du Rhin qui cesse d'exister.

L'Autriche promet d'insister sur ce point et d'aller à ce sujet jusqu'à menacer de rompre les négociations;

6° Reconstitution et agrandissement de la Prusse à laquelle on s'efforcera de faire restituer les territoires qu'elle possédait avant 1805.

L'Autriche s'engage à appuyer cette dernière revendication aussi énergiquement que les précédentes.

L'Autriche, on le voit, acceptait à peu de chose près les conditions contenues dans la note prussienne et russe du 16 mai.

1. Le vice-roi à l'empereur : Milan, 5 juin (*Archives de la Guerre*).

2. Le vice-roi à l'empereur; Milan, 9 juin (*Archives de la Guerre*).

Il est vrai que, si le vice-roi manquait d'argent, on ne lui avait pas marchandé les pleins pouvoirs. L'empereur et le ministre de la Guerre, sur l'ordre de Napoléon, ne cessaient de lui répéter qu'on lui laissait la plus grande latitude pour la formation du corps d'observation de l'Adige, pour les nominations aux places vacantes[1]. On lui recommandait en terminant de prendre toutes les mesures nécessaires pour activer l'habillement et l'armement des troupes, non pas par des arrêtés ou des décrets, mais par la voie plus rapide des ordres du jour.

Du reste, dès le 5 juin, le vice-roi avait réussi, grâce aux dispositions qu'il avait prescrites au ministre de la Guerre, à s'assurer les attelages destinés à l'équipage d'artillerie du corps d'observation de l'Adige, dont il espérait pouvoir commencer, à partir du 15 juin, à mettre en marche les bataillons, au fur et à mesure que ces bataillons seraient habillés et armés. Il était, il est vrai, moins affirmatif, en ce qui concernait les chevaux d'artillerie et les chevaux destinés aux régiments de cavâlerie italienne, qu'il espérait se procurer dans le courant du mois de juin[2]. Le 9 juin, il annonçait à l'empereur qu'il avait donné les ordres de mouvement, envoyant deux bataillons de chaque corps aux camps de Brescia, Vérone et Vicence et que le prince Camille Borghèse allait faire partir du Piémont les 28e et 30e demi-brigades provisoires allant à Bozzolo et à Vérone, où elles devaient être rendues entre le 23 et le 30[3]. En même temps, le vice-roi avait fait prescrire aux

1. Le ministre de la Guerre au vice-roi et au ministre directeur ; Paris, 6 juin (*Archives de la Guerre*) et le vice-roi au ministre de la Guerre ; Milan, 11 juin (*ibid.*).

2. Le vice-roi à l'empereur ; Milan, 5 juin (*Archives de la Guerre*).

3. Le vice-roi à l'empereur ; Milan, 9 juin (*Archives de la Guerre*) ; de cette dépêche comme des rapports adressés à l'empereur par le prince Camille, les 7, 10 et 13 juin (*Archives de la Guerre*), il résulte que ces deux demi-brigades étaient fortes chacune de 2.520 hommes complètement armés, habillés et équipés. Mais le mouvement de la 28e demi-brigade dut être quelque peu retardé par suite de l'apparition de vaisseaux anglais sur les côtes de Gênes et de la nécessité de ne pas dégarnir immédiatement Gênes et la Spezia. Le prince Camille, dans sa dépêche du 8 juin (*ibid.*), signalait, en outre, la recrudescence des désertions dans les départements de Gênes, des Apennins et du Taro.

Il est curieux de signaler à ce propos qu'à la date du 9 juin, la princesse Elisa, écrivait au ministre de la Guerre (*Archives de la Guerre*) pour lui dire que le 6e bataillon du 112e régiment désigné entre autres corps de la 29e division militaire pour entrer dans la composition du corps d'observation de l'Adige était complètement armé, habillé, équipé, les sous-officiers nommés et les contrôles des compagnies tout prêts, mais que ce bataillon n'était pas en

6 cadres de bataillons de la division Durutte, envoyés à Augsbourg par le général Reynier, d'en partir le 9 juin pour se rendre à Vérone, où ils devaient arriver le 29 pour y être complétés avec 4.300 conscrits français[1]. Presque au même moment, Clarke informait le vice-roi de la mise en route du 3ᵉ bataillon du 35ᵉ léger, qui, fort de 32 officiers et de 864 sous-officiers et soldats, devait arriver le 14 juin à Vérone[2]. Enfin, quelques jours plus tard, le 15 juin, il lui annonçait, que, par ordre de l'empereur, le 1ᵉʳ régiment de hussards et le 13ᵉ de chasseurs à cheval feraient partie du corps d'observation de l'Adige et y formeraient une forte division de cavalerie, avec le 19ᵉ régiment de chasseurs à cheval, dont le vice-roi devait compléter et organiser les escadrons qui se trouvaient au dépôt à Plaisance[3].

En même temps que l'empereur écrivait au vice-roi, à la date du 18 juin, pour lui prescrire de faire connaître, sans faire semblant de rien et sans ostentation, la position qu'il ferait occuper par son armée sur les hauteurs de la Carniole, entre Laybach et *Adelsberg*[4], de manière à s'y trouver dans une position offensive, à attirer l'attention de l'ennemi et à l'empêcher de se porter sur le Tyrol et en Italie, dans une autre dépêche du même jour, il entrait encore plus dans le vif de la question, et laissait d'autant mieux apercevoir ses appréhensions que, pour la première fois, il lui posait des questions précises et détaillées et lui donnait des indications sur les positions à occuper, sur les mouvements à exécuter. L'empereur, en effet, tenait à savoir si le général Grenier aurait son quartier général à Vérone, du 20 au 25 juin, s'il y aurait déjà là à ce moment une quarantaine de bataillons français et italiens avec de la cavalerie et de l'artillerie et si le général Grenier pourrait arriver à Udine dans les premiers jours de juillet avec la tête de cette division[5]. L'empereur prescrivait, en outre, au vice-roi de mettre une division à Udine, une à Osoppo, une à Vérone et l'autre à Bassano. Il lui demandait

état de partir parce qu'il *n'avait pas d'officiers*. La grande duchesse demandait au ministre de les nommer ou d'autoriser le prince de Lucques à les désigner provisoirement.

1. Le ministre de la Guerre au major-général; Paris, 8 juin (*Archives de la Guerre*).
2. Le ministre de la Guerre au vice-roi; Paris, 9 juin (*Archives de la Guerre*).
3. Le ministre de la Guerre au vice-roi; Paris, 15 juin (*Archives de la Guerre*).
4. Lacune dans le texte de la pièce 20113. *Correspondance*, t. 25).
5. L'empereur au vice-roi, Dresde, 11 juin (*Correspondance*, t. 25, nº 20.114).

enfin, s'il pourrait porter, le 15 juillet, son quartier général à Laybach et quel nombre de bataillons, d'escadrons et de pièces d'artillerie il aurait à cette époque.

Le vice-roi avait, du reste, prévu les questions et l'impatience de l'empereur, et, dès le 12 juin, il lui affirmait à nouveau, que, le 20 juin, chaque régiment aurait fourni au point de réunion du corps d'observation 2 bataillons bien habillés, équipés et armés, qu'il y aurait par suite sur les lieux, avant le 1er juillet, 5.000 hommes par division, 1.500 hommes de cavalerie et toute l'artillerie attelée, c'est-à-dire 120 pièces, y compris, toutefois, les pièces réglementaires[1]. Le vice-roi pensait que les 3e et 4e bataillons rejoindraient leurs régiments vers le 1er juillet, que les bataillons, venant du Piémont, seraient arrivés, mais qu'il lui manquerait probablement, même aux environs du 10 juillet, les bataillons venant de Rome, dont les conscrits n'avaient pas encore rejoint le 8 juin, et la brigade napolitaine dont il était sans nouvelle et au sujet de laquelle il avait écrit au roi de Naples[2], et il concluait en espérant qu'il aurait autour de Vérone 25.000 hommes, le 20 juin, 40.000 hommes, le 1er juillet, et 60.000 hommes, le 10. Mais, malgré tout son zèle, tout son optimisme, toute son activité, le vice-roi ne tarda pas à se rendre compte des difficultés qu'il rencontrait journellement dans l'accomplissement de sa tâche, des retards qui ne pouvaient manquer de se produire et, dès le 14, tout en insistant sur la mise en route des troupes qui se dirigeaient sur Vicence, Vérone et Brescia, tout en espérant encore que les 3e et 4e bataillons rejoindraient leurs corps dans les premiers jours de juillet, tout en déclarant qu'il mettrait ses divisions en mouvement sur Laibach « dès qu'elles auraient quelques jours d'organisation », il n'en demandait, pasmoins, dès ce moment à l'empereur de ne fixer qu'au 1er août la réunion des troupes à Laibach[3].

Il semble, du reste, que, malgré son calme et son sang-froid

1. Le vice-roi à l'empereur; Milan, 12 juin (*Archives de la Guerre*).

2. Le vice-roi n'avait pas encore connaissance à ce moment de la lettre (*Correspondance*, n° 20108) que l'empereur avait fait écrire au roi de Naples par le duc de Feltre.

3. Le vice-roi à l'empereur; Milan, 14 juin (*Archives de la Guerre*). Dans cette dépêche le vice-roi fait part à l'empereur de son projet de diviser à partir du 1er juillet le corps d'observation en deux corps, fort chacun de deux divisions, dont l'un sera commandé par le général Grenier. En raison de l'âge du général Miollis et de l'état de santé du duc d'Abrantès, le vice-roi demande à l'empereur de lui envoyer, pour commander l'autre corps, le général Grouchy, qu'on lui dit être sans emploi.

habituels, le vice-roi ait même, dans ses rapports, ressenti un peu trop vivement l'impression des recommandations contenues dans les dernières lettres de l'empereur, de ces lettres, dans lesquelles on ne cessait de lui prescrire de faire beaucoup parler de lui, de faire mettre dans les journaux qu'il avait 8 divisions, de faire publier les noms de ses généraux de division, de faire reproduire dans les journaux d'Augsbourg les articles de ses journaux, d'affirmer de toute façon l'existence de son armée[1]. En réalité, la situation militaire du royaume d'Italie n'était guère plus brillante que l'état de ses finances. En s'en tenant même aux chiffres vraisemblablement majorés, que l'on relève dans la situation du 11 juin[2] et dans l'état fourni, à la date du 8 juin, par le général Vignolle au ministre de la Guerre, donnant la situation des régiments français stationnant en Italie à la date du 1er juin, il résulte de la première de ces pièces, que l'armée italienne ne se composait à l'intérieur du royaume que de 37.031 hommes (dont 3.053 en congé) et de 4.411 chevaux, tandis qu'il y avait, à la même époque, 24.997 hommes et 5.945 chevaux à la Grande Armée, 8.528 hommes et 892 chevaux en Espagne. On pouvait, il est vrai, considérer comme susceptibles d'être utilisés pour la défense du royaume 4.436 hommes stationnés en Illyrie, et faire à la rigueur entrer en ligne de compte 1.220 hommes qui gardaient les îles Joniennes et les 2.282 hommes qui occupaient la Corse et l'Ile d'Elbe. Quant aux régiments français stationnés en Italie, ils se composaient de 14.230 hommes, presque exclusivement des conscrits, et il leur manquait à cette date encore 6.100 hommes[3].

D'autre part, si le duc de Feltre faisait connaître au vice-roi que les deux régiments croates (3e et 4e provisoires) ainsi que les 1er et 2e régiments étrangers ne devaient plus, jusqu'à

1. *Correspondance*, t. 25, n° 20114.
2. Situation de l'armée italienne au 11 juin 1813 (*Archives de la Guerre*).
3. Général Vignolle au ministre de la Guerre; Milan, 8 juin (*Archives de la Guerre*). Les chiffres donnés par le général Vignolle et s'élevant à un total de 20.330 hommes sont sensiblement inférieurs à ceux qui figurent dans les états du général directeur et qui arrivent au chiffre de 24.624. Cette différence s'explique d'ailleurs par le fait, que le général Vignolle a soin de faire remarquer dans une colonne spéciale, que le nombre des réformés et des non-valeurs s'est élevé à 4.294 hommes. D'après un état de la même date le nombre des conscrits arrivés et fournis par les 27e, 28e, 29e et 30e divisions militaires, ainsi que par les 5e et 6e divisions (8 juin 1813, *Archives de la Guerre*) s'élevait à 31.540 hommes et celui des conscrits à recevoir à 14.224; mais il est utile de remarquer que cette situation fait état des 24.624 conscrits français, dont nous venons de parler ci-dessus.

nouvel ordre, être compris dans les divisions actives du corps d'observation de l'Adige et seraient destinés à fournir une réserve employée en Italie, soit pour la défense des côtes, soit pour le maintien de l'ordre à l'intérieur, il n'en adressait pas moins à l'empereur un projet d'organisation de corps d'observation de l'Adige en 6 divisions[1]. Le duc de Feltre semble, du reste, n'avoir pas pris ce projet au sérieux, puisqu'il y faisait figurer les 6 bataillons de la division Durutte encore en route pour Vérone, où ils devaient se compléter, et qu'il reconnaissait lui-même que la 51e division, au sujet de laquelle il attendait encore les ordres de l'empereur, n'y figurait que pour mémoire. Enfin il est encore utile de remarquer que 10 bataillons d'infanterie napolitaine entraient dans la composition de la 52e division d'infanterie, la 6e de ce projet, qu'on comprenait dans la 49e division, 4 bataillons du 3e régiment d'infanterie légère italienne et 2 bataillons du 4e léger italien stationnés à Cattaro, Raguse, Zara et Trieste, au sujet desquels le vice-roi correspondait avec le duc d'Abrantès qui redoutait les conséquences du départ de ces troupes, dont la présence lui semblait nécessaire en Istrie, en Dalmatie et dans les places du littoral de l'Adriatique, qu'on faisait figurer dans ce projet, le régiment dalmate au service de l'Italie, qui, se recrutant dans la Dalmatie et en Albanie, avait besoin de 1.972 hommes pour se trouver au complet, et jusqu'aux détachements constitués à l'aide de compagnie des 9e, 35e, 53e, 84e, 92e et 106e régiments d'infanterie composant le bataillon provisoire français, en garnison à Trieste, et dont le vice-roi avait besoin pour porter ces 6 régiments sur le pied de guerre[2].

On pouvait, du reste, d'autant moins songer à dégarnir l'Istrie, la Dalmatie et les forteresses du littoral de l'Adriatique, que les Anglais croisaient devant Venise, devant Fiume, que l'empereur lui-même venait de donner l'ordre d'approvisionner les places de Raguse et de Zara, enfin que les émissaires envoyés par le vice-roi en Istrie et en Styrie, lui annonçaient

1. Voir *Annexe XIX*.

2. Cf. Le vice-roi au duc d'Abrantès; Milan, 4 juin, 11 juin, 12 juin et 14 juin 1813 (*Archives de la Guerre*) et général Vignolle au duc d'Abrantès; Milan, 6 juin 1813 (*ibidem*) et duc d'Abrantès au général Vignolle; Laibach, 31 mai 1813.

Dans une lettre en date de Dresde, 15 juin, qui ne figure pas dans la *Correspondance*, l'empereur conseillait, en outre, au vice-roi « de ne rien changer aux régiments étrangers, de les laisser à Rome et en Toscane », sans quoi ce serait autant de renfort pour l'ennemi.

la formation d'un camp à Bruck et à Leoben, et lui signalaient le passage à Graz, de troupes d'infanterie et de cavalerie autrichienne se dirigeant vers ces points[1].

En raison même de la gravité des circonstances, des craintes légitimes qu'inspirait l'attitude de l'Autriche, de la pénurie des ressources, du manque de vieux soldats ou d'hommes ayant reçu tout au moins un semblant d'instruction militaire, l'empereur devait se préoccuper d'autant plus sérieusement des intentions du roi de Naples, que Murat était en mesure de lui fournir immédiatement 10 à 15.000 hommes, parfaitement équipés et armés, et suffisamment dressés pour pouvoir entrer en campagne. C'est pour cette raison que, le 1er juin, en disant au vice-roi d'agir comme s'il devait être attaqué par l'Autriche à la fin de juin[2], il lui avait prescrit d'écrire secrètement dans ce sens au roi de Naples. On avait en même temps envoyé des ordres formels au baron Durand qui, ne pouvant arriver à voir Murat en particulier, avait profité du bal de la cour, donné le 27 mai, pour avoir avec la reine Caroline une longue conversation, dont il rendait compte au duc de Bassano dans sa dépêche du 1er juin[3], qui jette un jour bien curieux sur la lutte qui se livrait dans l'esprit du pauvre roi de Naples, dont l'entourage, en majorité hostile à la France, exploitait habilement l'ambition, la faiblesse, les remords et les rancunes. Murat, dont la mauvaise humeur s'accentuait, de jour en jour, sous l'action des flatteries et des sollicitations qu'on lui adressait, avait résolu de ne pas dire un seul mot au ministre de France; mais, en même temps, et tout en désirant par-dessus tout échapper à une conversation qu'il redoutait, il avait tenu à ce que la reine entretînt Durand des difficultés réelles ou imaginaires d'une situation dont il n'entrevovait ni les dangers, ni la solution. La reine Caroline, que Murat n'avait qu'incomplètement initiée à ses projets et à ses intrigues, apprit à Durand que le roi venait de recevoir une nouvelle lettre du ministre de la Guerre, qui, en lui annonçant la presque certitude d'une rupture avec l'Autriche, lui demandait *de joindre* 15.000 *hommes de ses troupes commandées par un général français*, au corps qui se réunissait sous les ordres du vice-roi. Cette demande déjà faite par le prince

1. Le vice-roi à l'empereur; Milan, 14 juin 1813.
2. L'empereur au vice-roi; Neumarkt, 1er juin (*Correspondance*, t. 25, n° 20068.)
3. Durand au duc de Bassano; Naples, 1er juin (*Archives des Affaires étrangères*), Naples, V° 139, p°° 130, f° 234, dépêche n° 50.

Eugène avait été rejetée, et le roi avait même répondu avec quelque aigreur.

Loin d'approuver l'obstination et la résistance de Murat, la reine partageait le chagrin que Murat éprouvait de recevoir ces sollicitations successives, sans que l'empereur lui adressât directement la parole, sans qu'il s'ouvrît à lui sur ses projets de guerre ou de paix, sans qu'il lui donnât les moyens de le servir de sa personne et avec un commandement convenable. La reine regrettait profondément le silence absolu que l'empereur gardait, même avec elle. Abandonnée à elle-même, n'ayant auprès de Murat personne qui voulût s'ouvrir à elle ou recevoir ses indications, surveillée, espionnée, n'osant même pas voir le ministre de France, sa position devenait, de jour en jour, plus difficile et plus précaire. Caroline s'était contentée de ne pas quitter Murat un seul instant. « Connaissant parfaitement sa tête et son cœur, comme elle le disait à Durand, sachant que le fond de ses sentiments était bon, mais redoutant les conséquences de ses ressentiments, craignant qu'il ne se laissât égarer par de perfides flatteries, elle se tenait sans cesse près de lui pour le retenir et le modérer, et croyait être certaine d'arriver au résultat qu'elle désirait, le jour où elle pourrait faire au roi quelque communication encourageante. »

« Ces ouvertures de Sa Majesté la reine, ajoutait Durand, me donnèrent l'occasion de lui confier mes propres inquiétudes sur la marche, que je voyais donner aux affaires et qui me paraissait si peu conforme aux relations du pays avec la France et aux devoirs particuliers du roi envers l'empereur. Sa Majesté ne put s'empêcher de convenir que le roi donnait malheureusement trop de prise par toutes les circonstances extérieures de sa conduite ; mais elle osait répondre, qu'il n'y avait pas, dans le cœur du roi, une seule pensée qui pût donner de justes sujets d'appréhension. »

Rien ne permet de croire que Caroline eut, à ce moment du moins, essayé de donner le change à Durand. La reine ignorait tout ce qui se tramait encore à son insu, et la position critique de Murat n'était que la conséquence et le développement de faits antérieurs, d'impressions déjà anciennes. Comme Durand le répète, Murat était persuadé que l'empereur n'avait plus pour lui aucune bienveillance et « la conscience qu'il avait des choses qu'il avait faites et qui devaient éloigner de lui les bonnes dispositions de l'empereur, le confirmait dans la crainte d'éprouver l'effet de son mécontentement. » N'attendant plus

rien de la France, craignant d'elle, au contraire, des exigences qu'il s'obstinait à regarder comme opposées à sa gloire et contraires aux intérêts de sa couronne, Murat, Durand le reconnaît lui-même, travaillait à se mettre en mesure de faire tête à l'explosion qu'il redoutait et à conquérir, à tout prix, ce qu'il appelait, ce qu'il croyait être son indépendance. *C'était déjà depuis longtemps*, ajoute Durand, *le but secret de sa politique, c'en est aujourd'hui le but avoué.*

En attendant, Murat faisait fortifier Capoue, réunir un corps d'armée de 25.000 hommes et refusait d'envoyer un seul homme aux armées françaises. « Cela donne lieu aux plus étranges conjectures, écrivait encore Durand. Les uns disent que le roi a déjà des relations toutes formées avec l'Autriche. » Et, en effet, pendant que Caroline s'entretenait au bal avec Durand, Murat avait une conversation suivie avec le comte de Mier. « Je crois, disait Durand, à des velléités de négociations, peut-être à quelques ouvertures, mais rien n'indique qu'elles aient produit quelque effet. »

« D'autres, écrivait-il un peu plus loin, prétendent que, depuis plusieurs mois, il y a eu des pourparlers avec les Anglais et que le relâchement qu'on a remarqué vis-à-vis du commerce extérieur, n'est que le prélude d'une plus grande intelligence. » Et il terminait par ces mots : « Je continue à croire qu'à côté de cette idée fixe qui est malheureusement dans la tête du roi et qui a pour objet de le soustraire à la suzeraineté de la France, il n'y a, cependant, que de vagues projets... Le roi va se trouver à la tête d'un corps de 25.000 hommes. Mais est-il décidé sur l'usage qu'il en veut faire, quoiqu'il le soit sur le but qu'il voudrait obtenir? Cet état de choses mérite l'attention de l'empereur[1]. »

La recommandation, que Durand faisait surtout pour couvrir sa responsabilité, était aussi juste que superflue. Depuis plusieurs mois déjà, mais surtout depuis plus d'un mois,

1. Dans une dépêche postérieure en date du 5 janvier 1814, Durand, rendant compte de l'entretien qu'il eut avec le duc de Gallo, affirme que, d'après la déclaration même de Gallo, la cour de Vienne offrit, *en juin* 1813, à Murat « de garantir son *existence, de travailler même à sa réconciliation avec le roi Ferdinand, si Murat restait neutre.* (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V[e] 140 p[ce] 5, f° 12, dépêche n° 4, Durand au duc de Vicence; Naples, 5 janvier.) Dans une autre dépêche en date du 14 janvier (*ibid.*, p. 26 f° 50), Durand ajoute : « Et comme tout se dévoile il est connu à présent que, dès le *mois de juin dernier*, les négociations secrètes avec la Sicile avaient été poussées assez loin, pour que lord Bentinck se soit cru joué par le départ du roi pour l'armée. »

l'empereur se préoccupait des agissements de Cariati et des intrigues de Murat, si bien que, le 3 juin, Durand remettait au duc de Gallo une note conçue dans des termes extrêmement énergiques et dans laquelle le gouvernement impérial exigeait le rappel du prince Cariati de Vienne[1].

Le comte de Mier, admirablement renseigné sur tout ce qui se passait dans l'entourage de Murat et qui surveillait avec un soin tout particulier les moindres faits et gestes du baron Durand, rendait, dès le lendemain 6 juin, compte à son gouvernement de ces derniers événements : « M. de Gallo, par attachement au gouvernement français et craignant d'indisposer le roi encore davantage contre Napoléon en lui montrant les notes de M. Durand qui sont souvent écrites dans un style dictatoire, tâche de les soustraire à la connaissance de Sa Majesté et préfère lui parler des objets y contenus. »

Le comte de Mier était cette fois encore absolument dans le vrai, puisque Durand lui-même, dans sa dépêche du 10 juin[2], annonçait à Bassano que, pendant trois jours, le duc de Gallo n'avait pas mis la note relative au rappel du prince Cariati sous les yeux du roi qui n'avait su l'existence de cette note que par le rapport de la poste. Murat était entré à ce propos dans une violente colère contre Gallo, auquel il avait donné l'ordre de se rendre chez Durand et de lui montrer les instructions données à Cariati, que Gallo essaya de justifier. Le ministre de France, se servant des propres paroles du duc de Bassano, avait profité de cet entretien pour dire à Gallo, que Murat devait éviter de donner à l'empereur de nouveaux sujets de mécontentement, examiner avec soin toutes les circonstances de sa conduite et renoncer surtout *au système d'intrigues que*

1. **Durand au duc de Bassano ; Naples, 5 juin** (*Archives des Affaires étrangères*, **Naples, V° 139, p. 139, f° 251, dépêche n° 43.**) **Pendant que Durand remettait cette note à Gallo, Caroline, nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, écrivant à** l'empereur le même jour, 5 juin, pour le féliciter de ses victoires, ajoutait : « Je crains, Sire, que Votre Majesté ne nous ait totalement oubliés et je crois avoir besoin de lui rappeler le tendre et respectueux dévouement qui remplit nos cœurs (*Archives Nationales*, A. F., IV, 1685, p^ce 267. Naples, 5 juin 1813).

2. **Durand au duc de Bassano** Naples ; 10 juin (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V°. 139, p. 142, f° 264, dépêche n° 44.) *Haus, Hof und Staats Archiv*, P. S ad 55, Mier à Metternich ; Naples, 29 juin 1813, dépêche chiffrée) ; **Mier terminait** cette dépêche par ces mots : « N'omettant aucune occasion **pour l'humilier, faisant tout** pour lasser sa patience, l'empereur a l'air de le **provoquer et de** chercher un prétexte à son anéantissement dans sa résistance **à ses volontés. Le roi se met** en mesure à tout événement et je suis persuadé **qu'il ne faut plus qu'un** sénatus-consulte pour le priver de son royaume.

le roi paraissait avoir embrassé. Durand avait naturellement demandé à Gallo une réponse par écrit, réponse qui ne lui parvint que le 11 juin et dans laquelle Gallo, en essayant d'expliquer et de justifier la conduite de Cariati, déclarait que « le prince Cariati avait ordre de s'entendre avec l'ambassadeur de France et de prendre dans les cas imprévus ses conseils et sa direction[1] ».

Malgré ces déclarations aussi pompeuses que vides, ce n'était pas avec l'Autriche seule que Murat essayait de s'entendre, et pendant qu'il s'attachait à cacher à l'empereur le véritable objet de la mission donnée à Cariati, il cherchait et réussissait à dérober à l'attention de Mier les négociations[2], qu'il n'avait pas craint d'entamer avec lord William Bentinck, le lord capitaine-général, le maître absolu et véritable de la Sicile.

En réalité, le départ de lord William Bentinck n'avait rien changé à la situation. Les négociations étaient tellement peu rompues, que Coffin, parti de Ponza, le 18 juin, lui écrivait, le 25, à bord du *Mermaid*, dans la baie de Palerme[3], pour lui dire qu'il avait reçu, le 23, une nouvelle communication apportée par Cerculi, et que, le 22, l'intendant de police de Puzzuoli, qui avait accompagné Nicolas, avait remis à Jones une lettre du major Oswald[4]. Dans cette lettre se trouvait entre autres cette phrase bien significative : « Le roi est de bonne foi, et, si le traité n'est pas encore fait, ce n'est pas sa faute. Il désire qu'on trouve le moyen d'arriver à une entente. » Coffin annonçait à lord William Bentinck, que Jones allait d'ailleurs lui écrire de suite. Le soir même du jour où il reçut la lettre

1. Durand au duc de Bassano ; Naples, 11 juin (*Archives des Affaires étrangères*), Naples, V° 139, p. 143, f° 268, dépêche n° 45.

La colère de Murat avait été si terrible qu'il fit appeler Gallo à onze heures du soir et lui adressa en présence de la reine et du ministre des Finances Agar, comte de Mosbourg, des reproches tellement violents que le bruit de cette scène parvint jusqu'aux officiers et aux courtisans de service, qui se tenaient assez loin de la salle, où Murat reçut Gallo (Mier à Metternich, dépêche chiffrée de Naples, 13 juin).

2. Voir plus haut les pages consacrées aux négociations de Ponza.

3. Le lieutenant-colonel Coffin à lord William Bentinck à bord du *Mermaid*, baie de Palerme. Annexe I à la dépêche de lord William Bentinck à lord Castlereagh. Valence, 1813 (*Record office*, *Foreign office*, *Sicily*, vol. 93).

4. Le major Oswald remplissait à Ponza les fonctions de chef de l'une des sections du service d'information politique et militaire organisé par lord William Bentinck pendant les premiers mois de 1813, et dont il avait exposé le but et le fonctionnement dans la dépêche confidentielle qu'il adressa de Palerme, le 21 mars 1813, à lord Castlereagh (*Record office*, *Foreign office*, *Sicily*, vol. 91).

du major Oswald, Jones s'empressait, en effet, de mettre lord William Bentinck [1] au courant de ce qu'il avait fait et de ce qui s'était passé depuis son départ. Il lui exposait qu'il avait communiqué à Naples la lettre, dans laquelle lord Bentinck reprochait au roi de manquer de sincérité, et extrayait de la réponse du duc de Campochiaro les phrases suivantes :

Il Rè e di buona fede nella costanza dei suoi sentimenti e delle sue operazioni. Se il trattato finora non e stato stabilito, non e sua colpa. Se lord Bentinck non era munito delle facolte necessarie, non e colpa del Rè. Sarebbe dunche poi che si trovasse un mezzo di poterzi intendere e con un successo felice [2]. Et plus loin : *Voi, che amate gli interessi dei due Paesi, potrete suggerirme un qualche mezzo o expediente piu celere e piu opportuno por giungere allo scuopo* [3].

Jones revenait encore dans cette lettre sur la nécessité de donner une garantie sérieuse à Murat, dont toute l'Europe a reconnu les droits, et qui a su gagner l'amour de ses sujets. Il demandait ensuite à lord William de reprendre les négociations et de lui accorder un passeport pour la Sicile. Enfin, pour donner à lord William Bentinck une preuve de la sincérité de Murat, Jones l'informait, au nom du roi de Naples, que la reine Marie-Caroline des Deux-Siciles avait envoyé de Palerme en Calabre un certain Vicenzo Mascoli, porteur de deux lettres adressées, l'une au roi, l'autre au duc de Gallo. Dans ces deux lettres, elle réclamait l'assistance de Murat, le priait d'envoyer 6.000 hommes en Sicile, faisait ressortir les avantages que cette opération procurerait à l'empereur, et déclarait qu'elle était prête à tout pour se débarrasser et s'affranchir de ceux qui la persécutaient, elle et toute sa famille. Murat, au lieu de prêter l'oreille à ces ouvertures, avait fait arrêter Mascoli qui, avant de passer en Sicile, s'était rendu coupable de crimes de droit commun. En terminant, Jones faisait remarquer à lord William Bentinck, que dans ces lettres Marie-Caroline offrait de renoncer au trône de Naples, et revenait une fois de plus sur le désir du roi Joachim d'ouvrir le plus tôt possible les ports de son royaume au commerce anglais.

1. *Record office*, *Foreign office*, *Sicily*, vol. 93, Ponza, 22 juin 1813. Jones à lord William Bentinck (Lettre reçue à Vinaroz, le 22 juillet).

2. Le roi est de bonne foi ; il persévère dans ses sentiments et est prêt à agir. Ce n'est pas sa faute, si le traité n'est pas encore fait, et si lord Bentinck n'avait pas les pouvoirs nécessaires. Il serait bon de trouver un moyen de s'entendre.

3. Vous qui aimez les deux pays, vous pourrez m'indiquer un moyen ou un expédient plus sûr et plus opportun, grâce auquel on atteindra le but.

Si Murat désirait manifestement arriver dans le plus bref délai possible à une entente avec l'Angleterre, il est certain, d'autre part, qu'à ce moment du moins, lord William Bentinck apportait, lui aussi, une réelle ardeur à la conclusion d'un arrangement avec Naples. S'il en eût été autrement, il n'aurait pas, comme en font foi les deux dépêches de Cresceri, le ministre résident d'Autriche à Palerme, en date des 26 juin et 1er juillet[1], fait partir pour l'Angleterre un vaisseau chargé de soumettre les propositions de Murat à lord Castlereagh et de lui rapporter au plus tôt la réponse du Cabinet de Saint-James. On avait, du reste, eu vent à Londres de ce qui se tramait à Ponza, bien avant l'arrivée des dépêches expédiées par lord William Bentinck. On en parlait même si ouvertement que les journaux anglais envisagèrent, dès ce moment, la probabilité et les avantages de l'entente qui se préparait entre le lord capitaine-général et le gouvernement napolitain, de cette entente dont l'empereur ne connut l'existence que par le fameux article du *Morning Chronicle*[2].

Malgré le désir réciproque des deux parties contractantes, l'entente entre l'Angleterre réduite aux modestes proportions d'un simple armistice ne devait, cependant, se conclure que six mois plus tard. Mais, à partir du jour de l'entrevue de Ponza, Murat ne pouvait plus reculer : il était désormais entre les mains des deux grands ennemis de la France, l'Autriche et l'Angleterre.

Lord William Bentinck, qui n'allait pas tarder à devenir le mauvais génie de Murat, avait-il, dès les conférences de Ponza, compris qu'il avait barre sur le roi de Naples et qu'il ne risquait rien à essayer de lui imposer ses volontés? Rien ne le prouve, rien ne permet même de le supposer. Il y a plutôt lieu de penser que, dès ce moment, Bentinck commençait à caresser les projets ambitieux qu'il exposa plus tard, en décembre 1813, au prince héréditaire de Sicile et que, par précaution, il lui présenta sous le titre : *Rêves d'un Voyageur*. En tout cas, il suffit de comparer les premières instructions données à Coffin, le 1er mai, les premières propositions datées de Palerme, le 16 mai, les clauses contenues dans le projet de convention laissé à Coffin et les termes de la dépêche que lord Castlereagh lui adressa, le 28 juillet, pour se convaincre que, presque dès

1. Cf. Helfert, *Königin Carolina von Neapel und Sicilien*, p. 519 et 521.
2. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. 25. N° 20158 et *Archives des Affaires étrangères*, Naples. Vol. 139, pce 161, f° 302.

le lendemain de son départ de Ponza, lord William Bentinck était en train de devenir bien autrement exigeant, bien plus intraitable que son gouvernement. En réponse à la dépêche que Bentinck [1] lui avait adressée en mer, le 10 juin, lord Castlereagh lui faisait savoir, en effet, qu'il l'autorisait, dans le cas où l'Autriche se déclarerait contre la France, à signer une convention avec Murat *dans les termes convenus.* » Il ajoutait, du reste, que, « si la guerre recommençait en Allemagne, mais si l'Autriche restait neutre », Bentinck ne devait rien signer avec Murat ou, du moins, n'aurait à prendre avec lui d'engagements que *sub spe rati.*

Si ces premières indications étaient encore assez vagues, lord Castlereagh n'allait pas tarder à donner une forme plus précise, et bien nettement déterminée à ses instructions. Quinze jours plus tard, le 7 août 1813, il traçait, en effet, à Bentinck, la ligne de conduite que le cabinet de Saint-James lui prescrivit en vain de suivre à l'égard de Murat.

La reprise des hostilités est probable, écrivait lord Castlereagh [2], tout comme l'entrée de l'Autriche dans la coalition. Murat va renouveler ses ouvertures, et la cour de Vienne croit utile de vous faire tenir les instructions données à lord Aberdeen à propos des affaires d'Italie. Vous verrez que lord Aberdeen, chargé d'une mission spéciale auprès de l'empereur d'Autriche, est autorisé à offrir à la famille royale de Sicile une *compensation pour le royaume de Naples, dans le cas où l'Autriche insisterait sur ce point afin de s'assurer la coopération effective de Murat...* Vous devrez me tenir au courant de tout ce qui se produira à ce propos et me dire comment on pourrait arriver à faire accepter cette combinaison au prince héréditaire. Vous aurez à peser soigneusement ce fait, que, *si l'on se bornait à maintenir Murat en possession de Naples jusqu'à ce qu'on lui trouve un équivalent, cela ne le disposerait guère à donner une coopération effective au point de vue militaire, tandis qu'en lui assurant et garantissant son royaume, tout le poussera, au contraire, à se distinguer et à bien servir notre cause.*

Malgré ces instructions si claires, si précises, si nettes, lord William Bentinck ne modifia guère sa manière de voir, et, quand il revint en Sicile au commencement d'octobre 1813, il tint si peu compte des recommandations de lord Castlereagh, des ordres formels de son gouvernement, que, loin de s'entendre avec la cour de Naples, il épousa, ou du moins affecta

1. *Record office, Foreign office, Sicily.* Vol. 93, dépêche 17. Lord Castlereagh à lord William Bentinck, Londres, 22 juillet 1813.
2. *Record office, Foreign office, Sicily.* Vol. 93, dépêche 20. Lord Castlereagh à lord William Bentinck, Londres, 7 août 1813.

d'épouser plus chaudement que jamais la cause des Bourbons de Sicile. La conduite singulière, les inconséquences de Murat lui fournirent, d'ailleurs, le prétexte qu'il aurait pu invoquer en cas de besoin pour expliquer à son gouvernement une attitude quelque peu extraordinaire de la part d'un ambassadeur.

Enfin, sans anticiper davantage sur les événements, comme nous avons cru utile de le faire en citant ici les deux dépêches de lord Castlereagh en date du 22 juillet et du 7 août, rien qu'en s'en tenant purement et simplement aux premières négociations de Ponza, il nous semble qu'il sera assez aisé de remonter jusqu'aux causes mêmes qui retardèrent la conclusion d'un accord également désiré à ce moment par les deux parties et qu'on arrivera facilement à découvrir les raisons pour lesquelles il s'écoula encore plusieurs mois jusqu'à la signature de l'armistice entre Naples et la Grande-Bretagne. Il suffira pour cela de tenir compte d'abord de l'absence de lord William Bentinck, du temps forcément assez long que prenait l'échange des communications entre Naples, Ponza, Palerme, la Catalogne et l'Angleterre, de la transformation significative qui ne tarda pas à se faire dans l'esprit de Bentinck, des arrière-pensées qui hantèrent dès lors son imagination, de la haine sans cesse croissante qu'il voua à Murat, enfin, de l'attitude bizarre et pleine de contradictions du roi de Naples, de ses déclarations ambiguës suivies tout à coup, au moment où l'on devait le moins s'y attendre, du coup de théâtre du 2 août, de son départ pour la Grande Armée.

Entre-temps, avant d'avoir lu l'article du *Morning Chronicle* [1], et d'avoir reçu la lettre du 9 juin [2], dans laquelle le vice-roi lui disait que, n'ayant aucune nouvelle des troupes napoli-

1. Cf. Article du *Morning Chronicle* du 11 juin 1813, reproduit par ordre de l'empereur par *le Moniteur*. Cf. *Correspondance*, t. 25, f° 20158. Le 26 juin, Bassano, sur l'ordre de l'empereur, *Correspondance*, t. 25, n° 20158, note, mettait Durand au courant des articles des journaux anglais, d'après lesquels, lui disait-il, il y aurait apparence d'arrangement amical et de commerce entre lord William Bentinck et les ministres de Murat et il serait même question d'une cessation d'hostilités entre la Sicile et Naples. Il lui prescrivait de communiquer ces articles au duc de Gallo et de lui faire observer « qu'il est fort naturel qu'on interprète défavorablement en France les dispositions et les actes du gouvernement napolitain, lorsqu'en Angleterre on les envisage sous un tel point de vue et que, s'ils ont donné lieu à la supposition que fait le *Morning Chronicle*, cette supposition toute fausse qu'elle puisse être, devient la condamnation des actes qui lui ont servi de prétexte ou d'occasion ». (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p[re] 161, f° 302, duc de Bassano à Durand ; Dresde, 26 juin 1813.)

2. Le vice-roi à l'empereur ; Milan, 9 juin (*Archives de la Guerre*).

taines, il écrivait de nouveau à ce sujet à Naples, l'empereur avait cru nécessaire de faire envoyer à Murat une nouvelle mise en demeure des plus catégoriques[1], et de prescrire à Bassano d'en donner copie à Durand[2]. Dans ces différentes pièces, l'empereur réclamait à nouveau la mise en route pour Bologne, au plus tard dans les premiers jours de juillet, d'une division napolitaine de 10 à 12.000 hommes d'infanterie avec 1.500 chevaux et 25 pièces de canon. Au duc de Bassano, au duc de Feltre, au baron Durand chargés de transmettre ses désirs, ou plutôt ses volontés, à Murat, il répétait encore que « tout ce que le roi de Naples ferait partir après cette époque ne pourrait lui être d'aucune utilité ». Il leur recommandait une fois de plus d'insister énergiquement sur les dangers qu'une invasion des Autrichiens en Italie ferait courir aux Etats de Murat, sur le fait que la perte de la ligne de l'Adige entraînerait la chute de son trône et les chargeait de lui intimer l'ordre de faire connaître *positivement et sans tergiverser* ce qu'il voulait et ce qu'il pouvait faire.

15-22 JUIN. — **Effectifs et situation de l'armée de l'intérieur de l'Autriche. — Formation des Ier et IIe corps de réserve. — Plan de campagne.** — Rien qu'à en juger par l'attitude des généraux autrichiens, par l'échange de vues de plus en plus fréquent et de plus en plus caractéristique entre les chefs éventuels de l'armée autrichienne et les états-majors russe et prussien, il est aisé de se convaincre que l'Autriche ne songeait plus désormais à la médiation, mais qu'elle se préparait à la guerre et qu'elle penchait de plus en plus du côté de la coalition. Tandis que Schwarzenberg répondait aux demandes de vivres, aux questions relatives aux équipages de pont et au parc d'artillerie de siège que lui adressaient les Alliés, qu'il élaborait avec Radetzky un plan général de campagne et s'occupait plus particulièrement du caractère à imprimer aux opérations de la Grande Armée, son chef d'état-major, Radetzky, recherchait les moyens qui lui paraissaient les plus propres à assurer sur tous les points la sécurité et à garantir l'intégrité de la monarchie.

1. L'empereur au duc de Feltre ; Dresde, 11 juin (*Correspondance*, t. 25, n° 20108).
2. L'empereur au duc de Bassano; Dresde, 11 juin (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, Vᵉ 139, pᵉʳ 146, f° 275) et duc de Bassano au baron Durand, Dresde (*ibid.*, Naples, Vᵉ 139, pᵉʳ 149, f° 279).

« Il est certain, écrivait-il[1], que le vice-roi rassemble et organise une nouvelle armée, que la Bavière et le Wurtemberg arment également, qu'on met en état de défense Passau, Salzburg et Kufstein. Tous ces préparatifs sont évidemment dirigés contre l'Autriche. Mais nous commettrions une faute des plus graves, s'il nous venait à l'esprit d'opposer des armées à ces rassemblements et plus encore si nous nous disposions à prendre l'offensive contre l'Italie. Grâce à l'occupation d'une position défensive entre Enns et Steyer, à l'établissement de retranchements dans les vallées du Danube et de l'Enns, à la concentration des troupes déjà mobilisées qui se trouvent encore dans la Basse et la Haute-Autriche, à l'intérieur de l'Autriche, en Hongrie et en Esclavonie, on peut arriver à s'opposer, par la voie la plus courte et la plus directe, à la marche offensive de l'ennemi, à couvrir à la fois la capitale et les derrières de l'armée de Bohême, et à empêcher, de plus, la grande armée ennemie de se faire rejoindre par une bonne partie des renforts qu'elle attend. »

Le 15 juin, à la suite d'une conférence réunie à cet effet, et à laquelle prirent part Schwarzenberg, Radetzky, le comte Metternich, le comte Kolowrat (Oberst-Burggraf de Bohême) et le feld-maréchal-lieutenant Duka, l'empereur François ordonna l'organisation immédiate de deux corps de réserve. Le Ier corps de réserve, fort de 43 bataillons et de 44 escadrons tirés de la Basse et de la Haute-Autriche, de la Galicie, de la Hongrie, de la Moravie, de l'Esclavonie et du Banat, devait subordonner ses opérations aux ordres du prince de Schwarzenberg. Son chef, le prince de Reuss, se rendit immédiatement à Iglau, où il établit son quartier général. Les régiments autrichiens de ce corps restaient provisoirement en place, mais les régiments, provenant des autres provinces de la monarchie, devaient se porter progressivement en avant, de façon à avoir leur tête à Budweis et leur queue à Znaim.

Le 2e corps de réserve, dont le commandant en chef, le feldzeugmeister baron Hiller, devait se rendre immédiatement à Oedenburg, se composait de 31 bataillons et de 40 escadrons, fournis par l'intérieur de l'Autriche, la Hongrie, la Croatie, l'Esclavonie et la Galicie. Les troupes, stationnées à l'intérieur de l'Autriche et en Croatie, restèrent jusqu'à nouvel ordre dans

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv., Haupt-Armee*, VI, 50, cité par Criste. Cf. ***Denkschriften des Grafen Radetzky***, p. 104.

leurs garnisons ; celles venant de Hongrie et d'Esclavonie devaient s'établir sur la rive droite du Danube, depuis Komorn et Veszprim, jusque vers la frontière autrichienne, tandis que celles, qu'on tirait de la Galicie, s'échelonnaient entre Trencsin et Pressburg[1].

Toutes celles de ces troupes, qui n'étaient pas encore mobilisées, reçurent l'ordre de passer immédiatement sur le pied de guerre, pendant que l'on prescrivait en même temps au directeur général de l'artillerie de leur fournir de suite les pièces et le matériel nécessaires.

L'empereur d'Autriche mobilisa de plus les 3es bataillons de tous les régiments, les 3es divisions (5e et 6e compagnies) des bataillons de chasseurs, qui devaient rejoindre leurs corps, dès que ces unités seraient constituées. On prit des mesures analogues pour la formation immédiate des 4es divisions (7e et 8e escadrons) des régiments de cavalerie légère et des 3es divisions (5e et 6e escadrons) des régiments de grosse cavalerie.

Toutes les armes devaient, en outre, constituer leurs formations de réserve et de dépôt. Enfin, en même temps que l'on décidait le maintien dans les rangs des rengagés arrivés à l'expiration de leur temps de service, on faisait partir l'ordre d'exercer les bataillons de Landwehr, dès que leur formation serait achevée[2], d'affecter 11 des 22 bataillons de Landwehr autrichienne au service actif, et de charger les 11 autres du service dans les places fortes[3]. Le feld-maréchal-lieutenant Schustek, placé sous les ordres supérieurs de Kolowrat, chargé du commandement général du pays, était au même moment appelé à remplir les fonctions d'inspecteur de la landwehr.

15-17 JUIN 1813. — **Mouvements de troupes et organisation de l'armée d'Italie. — Envoi à l'empereur de lettres de Vienne.** — On ne perdait pas un instant en Italie ; mais tout contribuait à augmenter les difficultés de toutes sortes contre lesquelles le vice-roi avait à lutter. La crise financière et commerciale était loin d'être passée, et, si les troupes se dirigeaient peu à peu sur Vérone et Bassano, on continuait à ne recevoir à Milan aucune nouvelle des troupes napolitaines destinées à l'armée d'Italie. Le manque d'officiers généraux retardait, d'autre part, l'orga-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Hiller. *Operations Journal der K. K. Armee in Inner-Oesterreich, und später in Italien*, XIII, 39.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Haupt-Armee*, VI, 88, 88*a*, 88*b*.
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Haupt-Armee.* Rescrit à Kolowrat, Gitschin, 22 juin 1813.

nisation. Seul des généraux de division et de brigade annoncés par le ministre et réclamés par Eugène, le général Grenier avait rejoint son poste et était arrivé à Vérone le 14 juin[1].

Le vice-roi ne se décourageait cependant pas, et, le 17 juin, il adressait à l'empereur, conformément à l'usage, la situation des troupes existant dans le royaume d'Italie, dans les départements français au-delà des Alpes et en Illyrie. L'armée du vice-roi se composait à ce moment de 2 corps de 2 divisions chacun, plus une division de réserve, dans laquelle Eugène avait fait figurer toutes les troupes, qui étaient comprises dans les 4 autres divisions et qui, ne pouvant pas être prêtes pour la mi-juillet, avaient reçu l'ordre de se réunir en arrière de l'armée et de suivre son mouvement. Il se proposait de prendre une mesure analogue à l'égard de la brigade napolitaine et de la remplacer dans la 48e division par le bataillon de la 32e division, dont les cadres étaient attendus à Vérone, le 30 juin. En somme, comme il l'écrivait à l'empereur[2], le vice-roi avait fait figurer dans son état tout ce qui devait exister réellement à l'armée à la date du 15 juillet. Il avait basé son organisation sur du positif, et croyait pouvoir disposer à ce moment de 60.000 hommes, fort incomplètement exercés, il est vrai, puisque les conscrits et les chevaux ne faisaient que d'arriver. Afin d'être plus facilement en mesure d'exécuter le mouvement sur Laibach, dont l'empereur lui avait laissé entrevoir la probabilité. Eugène n'avait pas fait revenir sur Vicence et Vérone les troupes qui étaient à Trieste et à Udine, et avait, en outre, rapproché de ces points les troupes qui devaient faire partie de la même division. « Si les circonstances le permettent, ajoutait-il, après le 10 juillet, j'espère que chacun sera à sa place; j'aurai quinze jours de tranquillité; ils seront employés à l'instruction et à compléter les petits objets d'équipement et d'habillement qui pourraient manquer, ce qui reporterait au 1er août la réunion à Laibach, ainsi que je l'avais précédemment demandé à Votre Majesté. »

Mais il suffit de feuilleter la correspondance presque journalière du vice-roi avec l'empereur pour voir combien d'obstacles il avait à surmonter. C'est ainsi que, le jour même où il envoyait la situation que nous venons de résumer, il écrivait encore à Napoléon pour lui dire que, si les troupes du Piémont et de Toscane étaient en mouvement, les bataillons des 6e et 14e régi-

1. Le vice-roi à l'empereur; Milan, 15 juin 1813 (*Archives de la Guerre*). Voir *Annexe XX*.
2. Cf. Le vice-roi à l'empereur; Milan, 17 juin 1813 (*Archives de la Guerre*).

ments qui devaient partir de Rome, le 20 juin, auraient besoin d'un délai de trente-cinq à quarante jours pour la confection de leurs effets et l'incorporation de leurs conscrits, dont les premiers n'arrivèrent que le 15 juin. Il faisait remarquer encore que la plus grande partie des sergents et caporaux « se trouvent être des soldats de quelques jours, et qu'on avait envoyé au 4e d'artillerie à cheval, qui s'organisait à Vérone, des sous-officiers et des canonniers du corps de la marine [1] ».

Enfin, avant de se rendre à Pavie pour inspecter, le lendemain 18 juin, le personnel et le matériel de l'artillerie italienne et de celle de la garde royale, il adressait encore à l'empereur des lettres reçues de Vienne dans lesquelles on considérait la guerre comme inévitable et des rapports de Trieste signalant la constitution d'approvisionnements considérables à Graz. « J'ai l'œil ouvert partout, disait en terminant le vice-roi [2] ».

18 JUIN 1813. — **Décret impérial modifiant la composition et augmentant la force de l'armée d'Italie. — Ordres de l'empereur. — Mouvements à exécuter.** — Pendant que le vice-roi envoyait à Dresde l'état de situation de son armée à la date du 15 juin, l'empereur y rendait, le 18 juin, un décret qui augmentait surtout sur le papier la force de l'armée d'Italie et donnait au corps d'observation de Vérone le titre de corps d'observation d'Italie [3]. Loin de partager l'opinion de ceux qui prétendent que l'empereur croyait encore à cette époque à la sincérité et à la stabilité de l'alliance autrichienne, il nous semble, au contraire, que Napoléon, se méfiant des intentions de la cour de Vienne, se proposait surtout d'intimider l'Autriche en portant l'effectif fictif de l'armée d'Italie à 7 divisions, puisque, s'il faisait figurer, il est vrai, dans la 7e division (division de réserve) 6 bataillons encore stationnés en Bretagne et les 8 bataillons napolitains, il répartissait les bataillons qui étaient en Provence dans les quatre premières divisions. Il espérait peut-être, et en tous cas il voulait faire croire, que, le 1er juillet, le vice-roi pourrait avoir, d'après ses calculs, 6 divisions, composées chacune sinon de 14,

1. Le vice-roi à l'empereur; Milan, 17 juin 1813 (*Archives de la Guerre*).
2. Le vice-roi à l'empereur; Milan, 17 juin 1813 (*Archives Nationales*, A. F. IV, 1684).
3. L'empereur au vice-roi; Dresde, 18 juin (*Correspondance*, X, 25, n° 20152). L'empereur communiqua ce décret directement au vice-roi qui n'en reçut l'expédition envoyée par le ministre de la Guerre que dans les premiers jours de juillet. Cf. *Dépêches* du ministre de la Guerre à l'empereur et au vice-roi, Paris, 25 juin (*Archives de la Guerre*).

au moins de 11 ou 12 bataillons et qui lui paraissaient, à la rigueur, suffisamment fortes pour faire la guerre en Italie. La véritable pensée de l'empereur ressort, du reste, nettement des phrases suivantes : « Il importe surtout, écrit Napoléon, que les Autrichiens voient le plus grand nombre de divisions qu'il est possible : *Ce nombre est la première chose dont ils seront instruits*, et cela donne, en outre, le temps d'organiser convenablement l'état-major, l'artillerie et le génie. »

Après avoir déterminé la composition de l'artillerie, exposé au vice-roi ses vues sur le peu de services que pouvaient rendre en Italie les équipages militaires, insisté sur le fait qu'il ne comprenait dans cette organisation ni les régiments croates, ni les régiments étrangers, après avoir promis au vice-roi un 2e régiment français de 1.000 hommes de cavalerie et 8 ou 10 bataillons qu'il comptait former en France avec les cadres revenus d'Espagne, et après avoir annoncé l'envoi en Italie des cadres des compagnies qui étaient à Glogau et de ce qui appartenait à la garde royale, il mandait à Eugène de confier momentanément le commandement de ce corps d'observation au général Grenier, celui de la garde royale italienne au général Pino et celui de l'artillerie au général d'Anthouard. L'empereur s'en tenant, il est vrai, aux termes de son décret, évaluait l'effectif total de l'armée d'Italie à 75.000 hommes d'infanterie, 5.000 de cavalerie et 5.000 d'artillerie et de génie, tout en sachant cependant parfaitement qu'il convenait de défalquer de ces chiffres pour le moins 22 bataillons et 8 escadrons [1].

Le même jour, l'empereur faisait, en outre, savoir à Eugène que le général Grenier ne devait porter, du 20 au 30 juin, son quartier général à Udine, que si le vice-roi disposait à cette époque de 50.000 hommes et de plus de 60 pièces de canon. Dans le cas où le vice-roi n'aurait pu réunir que 30.000 hommes et 30 pièces de canon, il devait, au contraire, se contenter d'avoir son quartier général à Vérone, de réunir une division à Vicence, une à Bassano et l'autre à Vérone, de manière à pouvoir transporter, le 10 juillet, son quartier général à Udine où il attendrait des vivres. Mais, de toute façon, l'empereur voulait que « le 20 *juillet*, le quartier général pût être à Laibach » et que le vice-roi pût avoir, à cette époque, plus de 50.000 hommes, 3 à 4.000 hommes de cavalerie et une centaine de pièces de

1. Voir *Annexe XXI*.

canon. « Faites-moi connaître sur quoi je peux compter », ajoutait l'empereur en terminant [1].

18-24 JUIN 1813. — **Mouvements des troupes de l'armée d'Italie. — Activité du vice-roi. — Correspondance avec l'empereur. — Renseignements sur les intentions de la cour de Vienne.** — Pendant ce temps, Eugène passait en revue l'artillerie italienne. Un premier convoi d'artillerie venant de Turin et composé de 60 bouches à feu avec leurs caissons était arrivé à Mantoue, où l'on attendait un autre convoi de 147 voitures destiné à compléter, avec des chevaux envoyés de Besançon, les équipages français. Des lettres du ministre de la Guerre lui faisaient savoir que l'empereur, reconnaissant la nécessité de renforcer la cavalerie de l'armée d'Italie, lui destinait le 1er régiment de hussards et le 31e de chasseurs à cheval; et, comme les bataillons fournis par le prince Camille Borghèse [2] commençaient, en outre, à arriver dans le royaume, le vice-roi espérait encore que toutes les troupes disponibles, à peu près instruites et à peu près habillées et équipées, pourraient être, à l'exception des bataillons de Rome, à leur poste le 10 juillet. Ce n'était donc que le 1er *août* que le vice-roi, comme il le marquait à l'empereur, pensait être en mesure de se porter sur l'Isonzo ou la Save [3]. En attendant, il ne cessait d'écrire, de la manière la plus pressante, à la grande-duchesse de Toscane, au prince Camille et au général Miollis, et de leur prescrire de diriger sans délai sur les points de rassemblement les troupes sous leurs ordres destinées à faire partie de l'armée d'observation.

A ce moment l'empereur, qui n'avait pas encore reçu les dernières dépêches du vice-roi, semblait croire encore que l'armée d'Italie pourrait être réunie le 1er juillet et que ses 6 divisions seraient « au 1er juillet en colonnes depuis la Piave jusqu'à

1. Cette dépêche de l'empereur au vice-roi (Dresde, 18 juin 1813) ne figure pas dans la *Correspondance*.

2. Le prince Camille Borghèse, après avoir annoncé à l'empereur, à la date du 19 juin, qu'il avait fait partir les troupes demandées par le vice-roi (3e bataillon du 1er léger, 3e bataillon du 10e de ligne, 3e et 6e bataillons du 42e et 6e bataillon du 101e), lui mandait qu'il ne restait plus que 240 hommes dans le département de Montenotte, tant pour la garde du littoral que pour la place de Savone, et que 800 hommes, appartenant à différents dépôts, allaient former la garnison de Gênes et 200 celle de la Spezia. Le prince, inquiet de cette situation, demandait l'autorisation de faire usage de la faculté qu'on lui avait accordée en 1809 et de mettre sur pied des compagnies de gardes nationales sédentaires dans les cantons du littoral (*Archives de la Guerre*).

3. Cf. Le vice-roi au duc de Feltre; Milan, 18 juin 1813, et le vice-roi à l'empereur; Milan, 20 juin (*Archives de la Guerre*).

l'Adige[1] ». Il prescrivait à Eugène de la partager en 3 corps, l'un sous les ordres du général Grenier, l'autre qui devait être commandé « par un vieux général » que l'empereur allait choisir et envoyer, et le troisième qui resterait sous les ordres immédiats du prince. Comme toujours, il recommandait à Eugène de faire rendre compte par les journaux d'Italie des revues passées tant par lui ou par le général Grenier que par le prince Borghèse, et de porter à la connaissance du public les noms des généraux attendus ou arrivés en Italie[1].

Pendant ce temps, le vice-roi redoublait d'activité. Moyennant quelques avances obtenues du prince Borghèse, il réussissait à accélérer la livraison de 10.000 schakos qui, au lieu d'être livrés en août et septembre, allaient l'être le 15 juillet. Mais ses troupes continuaient à manquer encore de la buffleterie nécessaire qui faisait entièrement défaut en Italie[2]. Il s'occupait également de l'établissement d'une estafette journalière entre Milan et Dresde par Munich[3], des mesures préparatoires pour assurer, par l'intermédiaire du duc d'Abrantès, la subsistance des troupes qui pouvaient se réunir à Laibach, pour compléter l'approvisionnement de Raguse et de Zara[4], surveillait deux petits débarquements opérés par les Anglais près de Raguse et en Istrie[3], ainsi que les mouvements des vaisseaux anglais du côté de Venise. Il était d'autant plus nécessaire pour le vice-roi de ne pas perdre de vue ce qui se passait en Dalmatie et en Istrie, que ces pays étaient encore dégarnis de troupes et qu'une lettre de M. Bruère, consul général de France à Scutari[5], n'allait pas tarder à lui annoncer que « le fameux intrigant, l'ex-colonel Danese, parti inopinément de Scutari le 15 juin s'était, paraît-il, embarqué le soir même à Antivari à bord d'un vaisseau anglais qui devait le conduire à Curzola ou à Lissa. » Le consul général ajoutait qu' « il était possible qu'il ait été mis à terre, soit en Illyrie, soit en Dalmatie pour y pra-

1. L'empereur au vice-roi ; Dresde, 21 juin 1813. Ces deux dépêches ne figurent pas à la *Correspondance*.

2. Le vice-roi à l'empereur ; Milan, 22 juin 1813.

3. Le vice-roi au roi de Bavière ; Milan, 16 juin 1813. Dans une seconde lettre, en date du 23 juin, Eugène, en assurant à son beau-père que toute son armée serait réunie dans le Frioul, le 15 juillet, l'invitait au nom de l'empereur à faire parler dans la *Gazette d'Augsbourg* du rassemblement des troupes de l'armée d'Italie.

4. Le vice-roi à l'empereur ; Milan, 22 et 23 juin 1813.

5. Lettre de M. Bruère, consul général de France à Scutari ; Scutari, 21 juin 1813 (*Archives Nationales*, A. F. IV. 1684).

tiquer de nouvelles intrigues et y recruter des bandits ».

D'autre part, des lettres particulières adressées de Vienne à Venise peignaient la situation sous un jour des plus sombres et concluaient toutes à la probabilité, à l'imminence d'une rupture avec la France[1], à l'entrée de l'Autriche dans la coalition, à l'insuccès des négociations diplomatiques, et par suite à la reprise des hostilités.

En présence du silence prémédité du roi de Naples, le vice-roi, ne se contentait plus d'activer l'organisation des régiments qui se formaient dans le royaume ; ii pressait le mouvement des troupes provenant des départements français au-delà des Alpes. D'après un tableau dressé à Milan, le 23 juin, ces troupes avaient pour la plupart commencé leur mouvement et devaient être rendues du 25 juin au 21 juillet au plus tard, sur les points qui leur avaient été désignés. C'est ainsi que le 8e bataillon du 14e léger, parti de Rome le 14 juin, devait arriver à Udine, le 10 juillet, le 8e bataillon du 6e de ligne, parti de Rome, le 16, devait arriver deux jours plus tard. Le 6e bataillon du 7e de ligne qui avait quitté Turin, le 10 juin, était attendu à Ceneda, le 1er juillet, le 6e bataillon du 20e de ligne, parti de Verceil, le 17 juin, devait être rendu à Vérone, le 25 juin et y être rejoint, le 10 juillet, par le 3e bataillon du 42e qui avait ordre de partir de Savone, le 27 juin. Le 3e bataillon du 102e, venant également de Savone, qu'il avait quitté le 18 juin, devait être le 1er juillet, à Vérone, où l'on attendait, le 3 juillet, le 6e bataillon du même régiment, parti de Savone, trois jours après le 3e bataillon, et le 7 juillet, le 6e bataillon du 101e, auquel le vice-roi avait prescrit de quitter Gênes, le 25 juin. Le 6e bataillon du 52e, qui était sorti de Gênes, le

1. Extraits d'une lettre adressée de Vienne le 23 juin 1013 à MM. Wagner et Cie à Venise (original en italien. *Archives Nationales*, AF. IV. 1684) « ... La situation politique est toujours plus incertaine que jamais. Notre cour n'en fait pas moins de formidables préparatifs. Depuis hier l'armée est mise sur le pied de guerre. On a incorporé aux troupes actives 80 bataillons de landwehr Si les forces considérables, mobilisées par l'Autriche ont pour but de donner un caractère imposant à sa médiation pacifique, on peut toutefois en conclure qu'elle prendra une part active aux hostilités ultérieures. *Reste à savoir, et c'est encore là une énigme pour tous, quel parti elle embrassera; mais il lui faudra se prononcer avant peu...* »

Une autre lettre de même date, également en italien et adressée à M. Santa Cartargi, est encore plus catégorique... « On dit partout que nous allons avoir la guerre, que l'empereur a désigné les généraux qui commanderont ses armées. On dit que le général Hiller va commander un gros corps réuni en Styrie. On organise la landwehr qui va fournir 70 bataillons... » (*Archives Nationales*, AF. IV. 1684.)

18 juin, se dirigeait sur Sacile où il devait être, le 7 juillet, époque à laquelle on comptait voir arriver à Pordenone, le 6e bataillon du 67e, parti de la Spezia, le 22 juin.

Le 6e bataillon du 112e, qui avait ordre de quitter Florence, le 25 juin, devait être rendu, le 3 juillet à Montebello, tandis que les 2 bataillons du 1er étranger, partis de Florence, le 25 juin, et un bataillon du 1er étranger, venant de Rome qu'il avait dû quitter, le 13 juin, étaient attendus à Montechiaro, les deux premiers, le 26 juin, l'autre, le 5 juillet. Enfin quatre compagnies d'artillerie, dont les départs de Turin étaient fixés aux 11, 25, 29 juin devaient arriver à Vérone, les 25 juin, 8 et 12 juillet, tandis que la 5e, partie de Turin, le 8 juillet, n'était attendue à Montechiaro que le 21 juillet[1].

24-25 JUIN 1813. — **Situation de l'armée d'Italie.** — Il restait encore bien des choses à faire pour arriver à l'organisation et aux effectifs demandés par l'empereur, puisqu'à la date du 24 juin, il n'y avait, en fait de troupes italiennes à l'intérieur du royaume, que 35.842 hommes, y compris 2.696 hommes en congé et que 4.260 chevaux[2].

Une dépêche, que le général Grenier adressait au ministre de la Guerre, douze jours après son arrivée à Vérone, permet d'ailleurs de se rendre un compte exact de l'état précaire, dans lequel se trouvaient ses 2 divisions, dont l'organisation était cependant sensiblement plus avancée que celle du reste de l'armée. Grenier, placé par le vice-roi à la tête des 15 bataillons français de la 47e division et des 16 bataillons italiens de la 49e division (général Palombini), faisait remarquer que ces troupes, qu'on s'occupait encore d'organiser, d'armer, d'habiller et d'équiper, étaient tellement disséminées en Italie, que leur réunion ne pouvait manquer de prendre quelque temps, puisque plusieurs des bataillons de la 47e division se trouvaient encore stationnés dans la 28e division militaire. A la veille d'entrer en campagne, Grenier ignorait encore la com-

1. Mouvement des troupes destinées au corps d'observation de l'Adige venant des départements au-delà des Alpes; Milan, 23 juin 1813 (*Archives de la Guerre*).

2. Rapport de la secrétairerie d'Etat à l'empereur, Milan 24 juin. D'après cet état, l'armée italienne était représentée à ce moment à la Grande Armée par 25.104 hommes et 5.931 chevaux; en Espagne, par 8.596 hommes et [illegible] chevaux. Il y avait, en outre, en fait de troupes italiennes 3.610 hommes [illegible] 940 dans les îles Ioniennes et 2.252 hommes en Corse et à l'île [illegible] des compagnies départementales était à cette date de [illegible] *[Archiv]es de la Guerre*).

position de son état-major, insistait sur l'organisation rudimentaire de l'artillerie, de la cavalerie et des sapeurs et sur le fait que les 84e et 92e de ligne, qui entraient dans la composition de son petit corps pour 8 bataillons de 500 hommes, n'étaient pas encore entièrement armés, habillés et équipés[1].

La situation était d'autant plus précaire, que depuis la veille le vice-roi savait, par une lettre de Murat, sur laquelle nous reviendrons plus loin, que, « pour le moment, du moins, il ne fallait plus songer aux Napolitains ». Aussi, en rendant compte à l'empereur de la reconnaissance qu'il venait de faire exécuter par un officier supérieur du génie entre Laibach et la Styrie, il réclamait avec instance l'envoi le plus prompt possible du 1er hussards et du 31e chasseurs, tout en croyant pouvoir promettre encore à l'empereur qu'il aurait, le 10 juillet, une division à Udine, une autre à Trévise et Bassano, une troisième à Vicence et Vérone, la division italienne à Padoue et la garde royale à Brescia. Mais, en raison des difficultés de toutes sortes qui retardaient à tout moment l'habillement des troupes, le vice-roi reconnaissait déjà qu'il ne pourrait mettre son armée sur l'Isonzo avant le 24 juillet et arriver à Laibach avant le 31 juillet ou le 1er août en laissant la division de réserve au camp de Montechiaro « d'où, en cas de mouvement de l'armée sur la Styrie, cette division rendrait de grands services en maintenant l'ordre et la tranquillité dans tous les pays entre les Alpes et l'Isonzo[2]. »

Tandis que le duc de Feltre écrivait, le 25 juin à Paris, à l'empereur et au vice-roi, pour rendre compte des mesures qu'il avait prises en vue d'assurer l'exécution du décret impérial du 18 juin[3], Eugène, après avoir présenté à l'empereur quelques observations relatives surtout à la nécessité d'avoir en Italie au moins 6.000 chevaux, lui demandait, dès le 26 juin[4], l'autorisation de former le corps d'observation d'Italie à 2 ou 3 lieutenances, composées, l'une de 2 divisions françaises, sous les ordres du général Grenier, l'autre de 2 divisions françaises sous les ordres du général que l'empereur désignerait à cet effet, et la 3e des 2 divisions italiennes, des généraux

1. Voir *Annexe XXII*.
2. Le vice-roi à l'empereur; Milan, 24 juin 1813 (*Archives de la Guerre*).
3. Le ministre de la Guerre à l'empereur et au vice-roi; Paris, 25 juin 1813 (*Archives de la Guerre*).
4. Le vice-roi à l'empereur, Milan, 26 juin 1813.

Palombini et Bonfanti, qu'il proposait de placer sous le commandement du général Pino.

Il est vrai que, pour parfaire cette organisation, il devenait nécessaire d'augmenter de 3 compagnies le personnel et le matériel de l'artillerie.

De plus, le vice-roi faisait entrer dans la composition de la division de réserve, à la place des troupes napolitaines, les 2 régiments croates et les bataillons d'élite des régiments étrangers et, dans celle de la 4e division française, les bataillons appartenant à la division Durutte, qui y remplaçaient 7 bataillons des 25e et 31e demi-brigades provisoires, qui ne pouvaient rejoindre l'armée d'Italie que plus tard.

27-30 JUIN. — **Situation et mouvements projetés de l'armée d'Italie. — Mesures rendues nécessaires par l'état de santé du duc d'Abrantès. — Renseignements sur les mouvements et les préparatifs des Autrichiens.** — Malgré toute l'activité du vice-roi, il n'arrivait pas, cependant, à suppléer au manque de matières premières, et dans l'une de ses dépêches du 27 juin[1], il était obligé de faire connaître à l'empereur les retards éprouvés par la confection des objets manquant encore à la plupart de ses régiments, schakos, buffleterie et sacs, qu'il se voyait réduit à faire amener dans le courant de juillet, par transports accélérés, sur les nouvelles positions des corps. Malgré cela, Eugène affirmait encore que les 4 divisions françaises, fortes chacune de 11 bataillons, seraient rendues, le 10 juillet à Udine, Conegliano, Bassano et Vérone ; les 2 divisions italiennes, l'une à Padoue, l'autre à Brescia, et la division de réserve au camp de Montechiaro. Quant à la cavalerie italienne, qui se montait, s'équipait et s'organisait à Créma et à Crémone, le vice-roi espérait qu'elle serait, du 16 au 20 juillet, en état de se mettre en mouvement pour se porter en ligne[2].

Le vice-roi ajoutait, du reste : « Si Votre Majesté me dit : « Soyez le 1er août avec toute votre armée à Laibach », toutes mes mesures sont prises pour l'exécution de cet ordre. Si Elle me dit, au contraire : « Portez-vous de suite à Laibach et montrez-y des troupes, le plus promptement possible, le mouvement ne pourrait alors avoir lieu que successivement et n'aurait plus l'ensemble qui serait à désirer. »

Dans une autre dépêche du même jour[2], Eugène demandait

1. Le vice-roi à l'empereur ; Milan, 27 juin 1813 (*Archives de la Guerre*).
2. Le vice-roi à l'empereur ; Milan, 27 juin 1813 (*Archives de la Guerre*).

en outre à l'empereur de confier le commandement de la 2e lieutenance, soit au général Grouchy, soit au général Molitor, en assurant à son beau-père que, ni le général Miollis, ni le duc d'Abrantès, auxquels l'empereur avait songé un moment, n'avaient, l'un à cause de son âge, l'autre à cause de sa santé, les qualités nécessaires pour former et commander de jeunes troupes.

Quelques jours plus tard, l'état de santé du duc d'Abrantès s'était tellement aggravé que, le 30 juin, le vice-roi, en demandant à l'empereur d'autoriser Junot à rentrer en France et en attendant la désignation d'un nouveau gouverneur général de l'Illyrie, parait au plus pressé en envoyant de suite en Illyrie l'adjudant-commandant Lecat pour y remplir les fonctions de chef d'état-major[1].

En dépit de toutes ces difficultés, les troupes n'en continuaient pas moins leurs mouvements et sur l'ordre du vice-roi, le général Vignolle, adressait, le 28 juin, au ministre de la Guerre, un tableau général indiquant la situation et les positions ultérieures des troupes en marche, destinées au corps d'observation d'Italie[2].

Il importait d'autant plus de presser les préparatifs et les mouvements, que la situation générale menaçait de s'aggraver et que l'empereur lui-même, à la réception de l'estafette de Milan du 22 juin, ne pouvait s'empêcher de mander au vice-roi, en lui annonçant l'arrivée de Metternich à Dresde et la probabilité de la réunion d'un congrès à Prague, que, néanmoins, « toutes les probabilités paraissent à la guerre[3] », et, le lendemain tout en lui exprimant sa satisfaction de savoir que l'armée d'Italie pourrait être sur l'Isonzo du 20 au 25 juillet, il lui recommandait de faire soigneusement reconnaître par ses ingénieurs et ses officiers toutes les chaînes de montagne de la Drave et de la Save depuis Villach jusqu'entre Graz et Laibach, afin de pouvoir y prendre, en cas de besoin, une position couvrant le Frioul et les provinces illyriennes et commandant et contenant le Tyrol. Il lui prescrivait encore d'envoyer des

1. Le vice-roi à l'empereur, Monza, 30 juin 1813 (*Archives de la Guerre*). La veille encore, le général Vignolle avait écrit au duc d'Abrantès en lui annonçant que tout se disposait, pour que le corps d'observation d'Italie puisse se mettre en mouvement le 15 juillet (*ibidem*).

2. Général Vignolle au ministre de la Guerre, Milan, 28 juin (*Archives de la Guerre*). Voir *Annexe XXIII*.

3. L'empereur au vice-roi; Dresde, 28 juin 1813 (*Correspondance*, t. 25, n° 20194).

agents du côté de Linz pour connaître la situation des esprits et « si l'on a des armes » et d'écrire au roi de Bavière pour que ses troupes se rapprochent de Kufstein et « qu'au moins pendant le temps de l'armistice il puisse correspondre avec lui[1] ».

Les renseignements particuliers parvenus au vice-roi, soit par l'intermédiaire de ses agents, soit grâce à la lecture de lettres interceptées, confirmaient, d'ailleurs, en les corroborant, les appréhensions de l'empereur. Un de ses agents envoyé de Trieste à Graz, lui avait signalé, en effet, l'augmentation sensible et continuelle des troupes autrichiennes cantonnées aux environs de cette ville, des achats importants de chevaux dirigés sur la Styrie et l'établissement à Graz même de magasins considérables de farine[2].

D'autre part, il savait, par une lettre interceptée, adressée par le comte Carracciolo de Munich, le 27 juin, au duc de Gallo, que l'avant-garde de l'armée d'Italie devait se porter, vers la mi-juillet, sur l'Isonzo et que l'armée bavaroise resterait à Fratting jusqu'à la fin de l'armistice et à la *solution des questions en cours qu'un assez grand nombre de régiments autrichiens étaient partis de Bohême se rendant en Carinthie*[3].

27-30 JUIN. — **Convention de Reichenbach. — Metternich à Dresde. — Prolongation de l'armistice jusqu'au 10 août.** — S'il est superflu d'exposer ici les péripéties qui marquèrent la fameuse conférence de Dresde, de revenir sur des détails exposés tout au long dans le manuscrit de 1813 et les papiers de Metternich, il n'en est pas moins indispensable de faire remarquer que, le 27 juin, vingt-quatre heures après l'entretien, que le chancelier autrichien eut avec Napoléon, l'Autriche, la Russie et la Prusse signaient à Reichenbach une convention, aux termes de laquelle l'Autriche s'engageait à déclarer la guerre à la France, dans le cas où cette puissance refuserait d'accepter les quatre conditions contenues dans la note, que le comte Stadion avait remises à Reichenbach même, le 7 juin, au comte Nesselrode. A ces quatre conditions on en avait ajouté une

1. Cette lettre de l'empereur au vice-roi en date de Dresde, 29 juin 1813, ne figure pas dans la *Correspondance*.
2. Le vice-roi à l'empereur; Milan, 29 juin 1813.
3. Comte Carraciolo au duc de Gallo; Munich, 27 juin 1813 (Original en Italien (*Archives Nationales*, A. F., IV, 1684).

cinquième, relative à l'évacuation de toutes les places que les Français occupaient sur l'Oder et sur la Vistule. On stipulait, de plus, qu'en cas de refus de la France, non seulement on ne se contenterait plus ultérieurement de l'obtention de ces cinq conditions, mais qu'on se conformerait au programme tracé par les notes prussiennes et russes du 16 mai. Les trois cours s'engageaient, en outre, à ne jamais traiter séparément et à tenir secrète la convention, que leurs représentants venaient de signer.

Metternich avait donc raison d'affirmer à l'empereur, que son souverain avait promis aux puissances *sa médiation*, mais non *sa neutralité*[1], et d'insister sur ce mot dans la convention secrète qui fixait l'ouverture du congrès de Prague au 5 juillet et prolongeait du 20 juillet au 10 août la durée de l'armistice de Poischwitz.

15-30 JUIN 1813. — **Réclamations adressées par le baron Durand à la cour de Naples. — Lettres de Murat au vice-roi et au duc de Feltre. — Dépêches du comte Mier au comte de Metternich.** — L'horizon politique s'assombrissait au moins autant du côté de Naples que du côté de Vienne, et cela précisément au moment où l'entrée en ligne du contingent napolitain devenait de jour en jour plus essentielle, au moment où, pour réparer les pertes éprouvées à Lützen et à Bautzen, l'empereur se croyait forcé d'attirer à lui tout ce qui restait encore dans les dépôts, au au moment où, pour faire face au nouveau danger, dont le menaçait l'entrée probable de l'Autriche dans la coalition, il comptait plus que jamais sur la coopération des 20.000 Napolitains, que Murat s'était engagé à lui fournir, que l'empereur comptait placer sous les ordres du vice-roi et dont il avait si grand besoin pour assurer la défense de l'Italie.

Aussi, dès le 18 juin, le duc de Bassano faisait, sur l'ordre de l'empereur savoir à Durand, que, si la division napolitaine, forte de 8 bataillons d'infanterie, un régiment de cavalerie de 1.000 chevaux, 1 batterie à pied de 8 pièces et 1 batterie à cheval de 6 pièces, n'était pas partie, le 10 juillet, de Naples pour Bologne, le ministre de France devrait quitter Naples en y laissant son secrétaire et, après avoir témoigné au roi tout le mécontentement de l'empereur : « Je pense, ajoutait le

1. Metternich, *Hinterlassene Papiere*, 1re partie, pces 150 et suivantes.

duc de Bassano[1], que la cour de Naples ne voudra pas s'exposer à cet éclat... » Le même jour, du reste, le duc de Feltre écrivait directement à Murat pour réclamer, au nom de l'empereur, l'exécution des engagements qui le liaient à la France.

Mais, le même jour aussi, Murat adressait au vice-roi, aux lettres duquel il n'avait pas jugé à propos de répondre jusque-là, une dépêche, qu'Eugène transmit, le 24, à l'empereur et qui ne laissait aucun doute sur ses intentions.

« Mon cher neveu, lui écrivait-il[2], j'ai reçu à peu de jours de distance les trois lettres de Votre Altesse Impériale. Je la remercie de la nouvelle de l'armistice qu'elle a eu l'attention de me donner. Sa Majesté l'impératrice avait eu la bonté de me faire la même communication. Quant au contenu des deux autres lettres, Sa Majesté Impériale et Royale a déjà reçu des réponses à ce sujet. Si ce que l'empereur croit inévitable venait à se réaliser, ce que je suis loin de croire, je marcherais moi-même à la tête de toutes les troupes dont je pourrais disposer. Je ne saurais plus souffrir que mes troupes soient disséminées, comme elles le sont à présent, dans toutes les brigades de l'armée, car rien n'est plus opposé à leur discipline et à leur bien-être.

« Je renouvelle à Votre Altesse Impériale l'assurance de mon attachement. Sur ce, mon cher neveu, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« Votre affectionné oncle,

« J. NAPOLÉON. »

Si les arguments invoqués par Murat étaient spécieux et puérils, sa dépêche avait eu au moins l'avantage de jeter un peu de lumière sur l'obscurité de la situation, et le vice-roi pouvait à bon droit écrire à l'empereur : « Quant aux Napolitains, il n'y faut plus penser pour l'instant. » Si la réponse était mauvaise, elle avait du moins cela de bon, que l'on savait désormais à quoi s'en tenir et que, pour la première fois depuis son retour dans son royaume, Murat s'était décidé à laisser entrevoir le fond de sa pensée et deviner ses véri-

1. Le duc de Bassano au baron Durand ; Dresde, 18 juin 1813 (*Archives des Affaires étrangères*, Naples. V° 139, p^re^ 151, f° 285). Cf. *Correspondance*, t. 25, 20167.

2. Le roi de Naples au vice-roi ; Naples, 18 juin 1813 (*Archives de la Guerre*).

tables intentions. On n'ignorait pas, en effet, que les armements et les préparatifs continuaient à être poussés à Naples avec une activité fièvreuse, que Murat avait augmenté le taux des impôts, fait rentrer les termes des contributions venant à échéance en juillet et en août, frappé d'une retenue variant entre 5 et 15 0/0 les traitements des fonctionnaires, réquisitionné nombre de chevaux pour l'artillerie et le train et préparé la mise en route de 30.000 hommes.

Il était donc facile de découvrir les motifs, pour lesquels le roi évitait, depuis plusieurs mois, tout entretien particulier avec Durand. La reine elle-même, dont l'attitude se modifia d'ailleurs sensiblement à partir de ce moment, s'était, elle aussi, abstenue de recevoir le ministre de France depuis quelque temps. Durand n'avait, du reste, rien su de la lettre que le roi venait d'adresser au vice-roi. Il persistait à croire Murat tourmenté de sa position. Il plaçait encore toutes ses espérances dans la reine qui l'accompagnait partout, cherchant à retenir sa confiance. Il commençait, du reste, à douter de l'efficacité de l'influence de la reine, et reconnaissait pour la première fois que, jusqu'à ce jour, la reine n'avait pu réussir à améliorer les relations avec la France. Enfin, bien que ne sachant rien de formel sur les rapports des cours de Naples et de Vienne, Durand constatait seulement que le ministre d'Autriche était content, et « comme, ajoutait-il, ses sentiments lui ont valu d'être appelé ici *la trompette russe*, je n'en augure rien de bon pour nous[1] ».

A ce moment du reste Murat, qui attendait avec impatience une réponse catégorique que la cour de Vienne n'était d'ailleurs pas en mesure de lui donner[2], semble avoir tenu à bien montrer aux ministres de l'empereur, encore plus nettement qu'il ne l'avait fait dans sa réponse au vice-roi, qu'il était inutile de compter sur son concours. Sans vouloir encore aller jusqu'à une rupture définitive, devant laquelle il hésite et qui répugne à son cœur de soldat, au cri de sa conscience et à ses sentiments intimes, il envoie, le 27 juin, au duc de Feltre une lettre, qui dans d'autres circonstances, aurait attiré sur lui la colère de l'empereur et n'aurait pas manqué de lui faire perdre sa couronne.

1. Durand au duc de Bassano ; Naples, 22 juin 1813 (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139. Dépêche, n° 48, p^{ce} 153, f° 287).
2. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. P. S. ad 49, Mier à Metternich, Naples, 11 juin 1813.

« Je viens, lui écrit-il[1], de recevoir votre lettre du 18 juin par laquelle vous me faites connaître les intentions de S. M. l'empereur sur ma lettre du 28 mai, que vous m'annoncez lui avoir envoyée. Déjà Sa Majesté impériale et royale, par sa lettre du 1er juin, avait chargé le vice-roi de me faire connaître les mêmes intentions. Ce prince a reçu ma réponse, et, à l'heure qu'il est, Sa Majesté doit être *irrévocablement* fixée sur tout ce que je peux faire dans la circonstance que vous me faites entrevoir d'une guerre inévitable avec l'Autriche. *Je ne saurais changer de détermination. Je répéterai donc ici que je suis absolument décidé à marcher moi-même à la tête des troupes dont je pourrai disposer, et à ne plus les mettre sous le commandement d'un autre.* J'ai été trop affligé du système qu'on semble avoir adopté de disséminer mes troupes dans les brigades, tant de la Grande Armée que de celle d'Espagne, et du silence si obstinément gardé sur leur conduite... Monsieur le duc, en résumé j'organise définitivement une armée de 30.000 hommes et 80 pièces de canon, et je pourrai être prêt à sortir du royaume le 15 du mois prochain, si Sa Majesté agrée mes services. Faites-moi connaître définitivement ses intentions. Cependant je me mettrai à même de m'y conformer. Je désire que Sa Majesté impériale et royale voie encore dans cette occasion *une nouvelle preuve* de mon inviolable attachement. »

Rien, du reste, ne saurait donner une idée plus exacte de la situation à Naples et de la disposition d'esprit de Murat à cette époque que les deux dépêches chiffrées de Mier à Metternich, en date du 29 juin[2]. « L'article du *Moniteur*, écrit-il dans la première de ses deux dépêches, qui a rapport à l'île de Ponza, a mis le roi en fureur au point de le rendre malade. Il a fait remettre à M. Durand, ministre de France, une note

1. Le roi de Naples au duc de Feltre : Naples, 27 juin 1813 (*Archives des Affaires étrangères*. Naples. V° 139, p^ce 177, f° 326). Cf. Le duc de Feltre à l'empereur et au vice-roi ; Paris, 25 juin 1813 (*Archives de la Guerre*). Le duc de Feltre, qui n'avait pas encore connaissance de la lettre que Murat avait adressée au vice-roi le 18, et qui n'avait pas encore reçu la réponse du roi de Naples, lui écrivit de nouveau dans le même sens, le 1er juillet. Cf. Ministre de la Guerre au roi de Naples et au duc de Bassano, Paris, 1er juillet 1813 (*Archives de la Guerre*).

2. Mier à Metternich. Naples, 29 juin 1813. Les deux dépêches P. S. ad n° 55 P. S. 2° (*Haus, Hof and Staats-Archiv*) sont toutes deux en français dans l. La deuxième de ces dépêches, en raison de son importance, avait ée avec un chiffre spécial.

très forte à ce sujet[1], dans laquelle il est dit, entre autres choses : que c'est pour la seconde fois que les gazettes françaises s'avisent de l'insulter, qu'au troisième pareil article, il répondrait par le renvoi du ministre de France de ses Etats.

« L'empereur Napoléon vient de faire demander de nouveau au roi de Naples 20.000 hommes[2].

« Sa Majesté a donné une réponse négative déclarant, que pas une compagnie de son armée ne sortirait du royaume qui ne soit commandée par lui en personne.

« Tous ces procédés de l'empereur persuadent le roi de plus en plus que l'empereur Napoléon nourrit contre lui des projets hostiles, et qu'il les aurait déjà mis à exécution s'il n'était trop occupé d'un autre côté. N'omettant aucune occasion pour l'humilier, faisant tout pour lasser enfin sa patience, il a l'air de le provoquer à trouver un prétexte de son anéantissement dans la résistance à ses volontés. Le roi se met en mesure à tout événement, et je suis persuadé qu'il ne faut plus qu'un seul sénatus-consulte pour le priver de son royaume. »

Quant à la deuxième dépêche du même jour, elle est encore plus importante et plus grave : « Napoléon a fait dire à la reine que la guerre avec l'Autriche était inévitable; que, par conséquent, elle devait engager le roi à remettre 20.000 hommes à la disposition du vice-roi d'Italie. *Leurs Majestés* attendent avec impatience la réponse aux propositions de Cariati pour savoir la marche à suivre en cas de guerre entre l'Autriche et la France. *Le roi est toujours décidé à soutenir nos intérêts*. Veuillez bien me donner vos instructions sur la conduite que je dois tenir en cas de guerre avec la France. »

La situation, on le voit, avait singulièrement changé à Naples depuis la dépêche, que Mier avait adressée à Metternich, le 30 avril.

Ce n'était plus Murat seul qui se disposait à soutenir les intérêts de la coalition. La reine Caroline, à laquelle le roi avait si longtemps laissé ignorer ses relations avec la cour de Vienne et ses pourparlers avec lord William Bentinck, était

1. La note à laquelle le comte Mier fait allusion ici ne se trouve pas dans les pièces existant aux *Archives des Affaires étrangères*.

2. Murat continuait à activer ses préparatifs militaires. Le 29 juin 1813, après avoir passé en revue à Capoue la 3e division d'infanterie (général prince Pignatelli-Strongoli) et décidé l'incorporation dans l'armée d'un régiment provisoire qui devenait le 9e de ligne, il avait ordonné la formation immédiate d'un autre régiment provisoire.

désormais au courant de tout et, si l'on ajoute foi à la dépêche de Mier, de ce diplomate prudent et habile, peu enclin à s'exagérer les choses et à renseigner son gouvernement à la légère, elle semble partager complètement les sentiments et approuver les projets criminels et les rêves ambitieux de Joachim.

Malgré sa finesse et sa perspicacité, sa prudence et sa circonspection, Mier s'était, cette fois, laissé entraîner à prendre pour des engagements définitifs, pour des déclarations formelles, des paroles que le mécontentement avait arrachées au roi de Naples. Malgré son irritation croissante contre l'empereur, malgré le désappointement que lui avait causé le retour d'Eugène à Milan, malgré la jalousie qu'il éprouvait à le voir investi des pouvoirs auxquels il aspirait, Murat était loin d'avoir pris une résolution aussi grave. Mal conseillé, entouré de flatteurs qui tiraient habilement parti de son amour-propre exagéré, le roi de Naples glissait insensiblement sur une pente fatale et se laissait compromettre inconsciemment et presque à son insu; mais les cris de sa conscience et son tempérament de soldat avaient encore à ce moment plus d'action sur son pauvre cerveau égaré par l'ambition, sur cette tête trop faible pour supporter le poids d'une couronne, que les promesses pompeuses à l'aide desquelles on croyait déjà l'avoir décidé à violer ses serments, à renier son glorieux passé, à devenir l'adversaire de ses anciens compagnons d'armes, et à entrer dans la redoutable coalition qui préparait la ruine et l'anéantissement de sa patrie.

1er JUILLET 1813. — **Ordres de l'empereur.** — Tout en concentrant son attention sur le théâtre probable des opérations de la Grande Armée, l'empereur ne perdait pas pour cela de vue la tâche qui allait incomber à l'armée d'Italie lors de la reprise des hostilités. L'attitude de l'Autriche le préoccupait de plus en plus, et, bien qu'il évaluât à un total inférieur à leur effectif réel les troupes que l'Autriche pouvait mettre sur pied, bien qu'il affectât de croire qu'elle aurait au plus 100.000 hommes à faire entrer en ligne en Bohême, sur la frontière de Bavière, en Styrie et en Carinthie, il recommandait à nouveau au vice-roi de faire surveiller par ses espions la marche des régiments mobilisés du côté de Vienne, et se portant sur la Styrie, de chercher à connaître leurs divisions à mesure qu'elles se formeront et de faire minutieusement reconnaître le terrain entre la Piave et Graz pendant la durée de l'armistice. Après avoir conseillé à Eugène

de ne pas laisser de troupes à Padoue, Mantoue et Trévise, parce que le pays était malsain pendant les chaleurs, de continuer en revanche à tenir du monde à Brescia, Vérone, Bassano, Feltre et Conegliano, il insistait une fois de plus sur la nécessité d'avoir l'armée d'Italie en colonne à la fin de juillet, depuis la Piave jusqu'à l'Adige et voulant plus que jamais être au courant de tout, il invitait le prince Eugène à lui fournir régulièrement tous les cinq jours une situation détaillée de son armée[1].

2 JUILLET 1813. — **Effectif réel de l'armée d'Italie. — Mesures relatives à l'organisation des troupes de réserve et de la landwehr en Autriche.** — En adressant à l'empereur le livret de situation de l'armée d'Italie au 1er juillet, le vice-roi avait cru devoir lui faire remarquer que, des 72.000 hommes qu'on y avait fait figurer comme présents sous les armes, il convenait de déduire la division de réserve qu'il était impossible de constituer, puisque les Napolitains ne rejoignaient pas, et que les Croates et les régiments étrangers ne devaient pas être employés en ligne. La force des 6 autres divisions de l'armée d'Italie se trouvait par suite réduite à 50.000 hommes jusqu'à l'arrivée des 15.000 hommes composant les demi-brigades provisoires venant de l'intérieur de la France[2].

Le vice-roi était d'ailleurs, à ce moment, assez bien renseigné sur ce qui se passait de l'autre côté de la frontière illyrienne, puisqu'il parlait à l'empereur de l'activité déployée pour faire rejoindre les semestriers, des points d'appel à l'activité de la landwehr, des progrès que faisait la constitution des magasins en Styrie, au moment même où l'empereur d'Autriche étendait à la Galicie les mesures relatives à la formation de la landwehr et à la constitution des bataillons de réserve, mesures qu'il avait rendues exécutoires dès le 15 juin dans les provinces allemandes de la monarchie. En somme, l'Autriche appelait de la sorte à l'activité 21.250 hommes de plus. Chacun des districts de recrutement des 7 régiments d'infanterie de Galicie forma

1. L'empereur au vice-roi; Dresde, 1er juillet 1813 (*Correspondance* t. 25, n° 20214).
2. Le vice-roi à l'empereur; Monza, 2 juillet 1813 (*Archives de la Guerre*). Dans cette même dépêche Eugène rendait compte à l'empereur de la maladie du duc d'Abrantès, de l'ordre qu'il avait donné à l'intendant général des provinces illyriennes de faire garder soigneusement le duc chez lui, si son état de démence continuait et de le diriger sur la France « pour peu que cet état cause le moindre scandale ».

de cette façon 1 bataillon à 6 compagnies, fort de 1.080 homme: et une division (2 compagnies) de dépôt, à l'effectif (400 hommes, tandis que l'on organisait dans chaque dem district de recrutement des 12 régiments d'infanterie de Mor: vie, 1 bataillon à 4 compagnies, fort de 720 hommes et ur compagnie de dépôt de 210 hommes[1].

Quant à l'effectif total des réservistes et des hommes de l landwehr appelés à l'activité au commencement de juille il s'élevait au chiffre de 48.982 hommes[2].

3 JUILLET 1813. — **L'empereur approuve les dispositions du vice roi. — Prise de Fiume par les Anglais.** — Pendant que le vice roi se rendait à Padoue pour y inspecter les troupes et le dépôts et activer la confection des objets d'habillement e d'équipement, l'empereur, en approuvant l'emplacement donn au corps d'observation d'Italie depuis l'Isonzo jusqu'à l'Adige lui faisait savoir qu'il se réservait de l'informer du moment où il conviendrait de rapprocher de la Piave les divisions réu nies à Brescia ou à Vérone[3]. L'empereur avait à ce momer si peu renoncé à l'espoir de pouvoir faire venir en Allemagn une partie des forces qui s'organisaient en Italie, que, dar une autre dépêche en date du même jour, il prescrivait ur fois de plus au vice-roi de mettre dans la brigade de la divisic Durutte tous les conscrits italiens, afin que, « ceux-ci ayai une fois passé le Tyrol, il ne reste plus en Italie que d Français[4] ».

Les Anglais qui, depuis quelque temps, s'étaient bornés à d démonstrations insignifiantes, tantôt du côté de Ravenne, tant du côté de Venise, recommençaient à faire parler d'eux. I 2 juillet, une partie de l'escadre anglaise, composée de 2 vai seaux de ligne, 2 frégates et un brick, sous les ordres (l'amiral Freemantle, était venue s'embosser devant Fiume, do

1. Criste, *Beitritt Oesterreichs zur Coalition im Jahre* 1813, Pᶜᵉ 290. Ces c férents bataillons de réserve avaient ordre de se rendre en Moravie, dès qu seraient organisés.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Haupt-Armee*, XIII, 137 *b* et *c*. Ce total se déco posait comme suit : Bohême, 14.943, Moravie et Silésie, 8.032, Haute et Ba Autriche, 6.828, intérieur de l'Autriche, 4.539 et Galicie, 14.640 hommes.

3. L'empereur au vice-roi, Dresde, 3 juillet 1813 (*Correspondance*, t. nº 20221).

4. Cette dépêche de l'empereur au vice-roi en date de Dresde, le 3 juillet, figure pas dans la *Correspondance*. Il en est de même d'une autre lettre même jour relative aux marchés de riz destinés à Augsbourg que le vice- avait passés sur l'ordre de l'empereur.

l'entrée était défendue par 4 batteries armées de 15 canons de gros calibre, contre lesquelles elle ouvrit le feu, le 3 au matin, pour couvrir le débarquement de 5 à 600 hommes. Malgré un vent violent qui obligea une partie de l'escadre anglaise à rester au large hors de portée, les Anglais, après avoir réduit au silence une des batteries du port, réussirent après un combat assez vif, mais de courte durée à s'emparer de la ville, des ouvrages et d'une pièce de campagne abandonné par les 350 Croates qui s'enfuirent hors de la ville avec leurs officiers et le gouverneur de Fiume. Les capitaines Rowley et Hoste, chargés de conduire les compagnies de débarquement, dont les pertes avaient été insignifiantes, s'emparèrent de 43 bâtiments de commerce, chargés d'huile, de grains, de denrées et de poudre qu'ils envoyèrent à Lissa.

Le 4 juillet, avant de se rembarquer, les Anglais enclouèrent ou jetèrent à la mer 59 canons qu'ils ne purent enlever, emportèrent 8 grosses pièces et le canon de campagne qu'ils envoyèrent avec le reste de leurs prises à Lissa, brisèrent les armes, noyèrent les poudres et reprirent la mer pour arriver le 5 devant Porto-Ré, que la garnison avait abandonnée et dont ils détruisirent les ouvrages[1].

4 JUILLET. — **Situation des troupes autrichiennes sous les ordres de Sommariva. — Tournée d'inspection du vice-roi.** — Loin de se ralentir, les préparatifs militaires continuaient à être poussés activement dans toutes les parties de l'empire d'Autriche et, le 4 juillet, Kolowrat, chargé du commandement général du pays à Ofen, faisait connaître au feld-maréchal-lieutenant marquis Sommariva[2], inspecteur des troupes en Hongrie depuis 1811, la composition exacte et les points de rassemble-

1. *Annual Register* 1813, 1re partie, 111. Cf. Vice-roi à l'empereur, Padoue, 5 juillet et Venise, 8 juillet (*Archives de la Guerre*). Le vice-roi annonce dans la première de ces dépêches qu'il a ordonné de former immédiatement à Trieste une colonne mobile de 3 bataillons avec 2 batteries d'artillerie et 2 escadrons de chasseurs montés, « qui se dirigera d'abord sur Fiume et se portera partout où besoin sera ». Voir également la dépêche du vice-roi à l'empereur, de Venise, 7 juillet et le rapport du général Marcognet qui, de son propre mouvement et sans attendre des ordres, avait dirigé sur Trieste le général Schilt avec 2 bataillons du 3e léger italien et 3 pièces de campagne. Cf. Rapport de l'amiral Freemantle au vice-amiral Edward Pellew à bord du *Milford*, en rade de Porto-Ré, le 6 juillet 1813. Les vaisseaux anglais qui avaient pris part à l'expédition sur Fiume et Porto-Ré étaient le *Milford*, l'*Elizabeth*, l'*Eagle*, la *Bacchante* et le *Haughty*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Verzeichniss der K. K. Generale bis* 1815.

ment définitifs des troupes qui se formaient en Hongrie[1] et dont Sommariva allait prendre le commandement effectif à partir de ce jour[1]. Sommariva disposait à ce moment de la brigade du général-major Csivich[1], forte de 4 bataillons, de la brigade du général-major Stanissavlevitch (6 bataillons réunis aux environs de Raab), de celle du général-major Spleny, 10 escadrons qui se concentraient autour de Güns, et des 12 escadrons rassemblés près d'Oedenburg et commandés *par interim* par le colonel Kuttalek[2].

Parti, le 3 juillet au matin, de Monza, où il était allé établir sa famille, le vice-roi était arrivé, le 4, à Padoue. Il avait tenu à commencer sa tournée d'inspection par cette ville, parce qu'il voulait avant tout voir la division italienne et les dépôts qui s'y trouvaient, avant de passer en revue les divisions de Vérone et de Vicence, où il comptait être vers le 12, afin de donner le temps d'arriver aux bataillons venant du Piémont et pour lesquels le prince Borghèse lui demandait un délai de quelques jours, dont il avait besoin pour achever leur armement et leur équipement. De Padoue, le vice-roi se proposait de se rendre à Venise, où il comptait passer deux jours pour y voir en détail les travaux de fortification et de continuer son inspection par Trévise, Udine, Bassano Vérone et Brescia[3].

Quant à l'empereur il s'était borné ce jour-là à poser au vice-roi une question relative au nombre de caissons qui se trouvaient à Plaisance, à l'autoriser à prendre les 3 compagnies du 7e bataillon, qui devaient exister dans cette ville et enfin à lui donner 120 caissons « ce qui, ajoutait l'empereur, est suffisant pour notre corps d'armée[4] ».

4-11 JUILLET. — **Correspondance de Murat avec l'empereur, le duc de Feltre et le major-général.** — Le roi de Naples, après avoir adressé d'abord au vice-roi, puis au duc de Feltre les lettres que nous avons reproduites et dont le ton seul aurait suffi quelques mois plus tôt pour attirer sur lui un châtiment

1. Voir *Annexe XXIV*.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Sommariva, Feld-Acten den Krieg gegen Frankreich in Italien betreffend*, 1813. *Rechter Flügel unter F.-M.-L. Marquis Sommariva*, VII, 1.
3. Les mouvements de troupes s'exécutaient sans interruption. Les 4 et 5 juillet, la garde royale, formée en 2 colonnes, quittait Milan pour se rendre à Vienne, pendant qu'une autre colonne d'infanterie italienne, arrivée du canton du Tessin à Bergame se mettait en marche vers Padoue.
4. L'empereur au vice-roi, Dresde, 4 juillet 1833. Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance*.

exemplaire, et pour se voir comme le roi Louis privé de son royaume, avait cru le moment venu de rompre le silence obstiné qu'il avait gardé jusque-là vis-à-vis de l'empereur, et de lui écrire une lettre, dont la teneur n'était guère de nature à modifier les sentiments de Napoléon à son égard.

Avant d'exposer ses vues et ses griefs à l'empereur, Joachim avait cru nécessaire de faire préparer le terrain par un entretien, que la reine Caroline accorda, le 3 juillet, à Durand qui, en exécution des ordres donnés par l'empereur le 18 juin, avait précisément la veille réclamé une fois de plus l'envoi immédiat au corps d'observation de la division napolitaine[1].

Dans l'entretien qu'elle eut avec Durand, la reine après s'être montrée très affectée de ce qu'elle venait d'apprendre, au sujet de l'île de Ponza et de l'article du *Moniteur*, répéta, en somme, à Durand ce qu'elle lui avait déjà dit lors du dernier bal de la cour. Elle insista, toutefois, sur le fait que « la détermination du roi de ne pas envoyer de troupes au corps d'observation d'Italie tenait à des sentiments qui ne l'empêchaient pas d'être prêt à dévouer sa personne et toutes les forces de son royaume à la défense des intérêts communs *dans quelle partie de l'Italie*, où l'empereur jugerait utile de l'appeler[2] ».

Caroline répétait là une leçon qui lui avait été faite et Durand ne se trompait pas, lorsqu'il disait au duc de Bassano : « C'est dans ce sens que sera rédigée la réponse du roi[2] ».

« Votre Majesté, écrivait en effet Murat à l'empereur, le 4 juillet[3], m'a fait demander des troupes pour l'armée de l'Adige, par son ministre des Affaires étrangères, par le vice-roi d'Italie et par le ministre de la Guerre de France. Elle me faisait inviter en même temps à menacer la Sicile par des armements de terre et de mer.

« Aujourd'hui, votre ministre à Naples fait des instances nouvelles, pour que je dirige sur Bologne 8 bataillons d'infanterie, 1 régiment de cavalerie et 1 train de 14 pièces d'artillerie à pied ou à cheval.

« Sire, j'ai mis tout en œuvre, et j'ai fait des dépenses énormes pour accomplir vos intentions relativement à la Sicile.

1. Durand ; Naples, 2 juillet 1813 (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^ce 175, f° 320).
2. Durand au duc de Bassano ; Naples, 3 juillet 1813 (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^ce 134, f° 318, dépêche n° 51).
3. Murat à l'empereur ; Naples, 4 juillet 1813. (*Archives de la Guerre*).

« Quant aux envois de troupes vers l'Adige, j'ai constamment répondu et je vais répondre encore : Qu'aux termes des traités et dans la situation où se trouve le royaume, je n'ai aucune obligation de rien ajouter au contingent que j'ai déjà fourni ; que, dans les circonstances actuelles, je ne saurais laisser sortir des troupes du royaume, sans marcher moi-même à leur tête ; que, si l'Italie est attaquée ou menacée, je suis prêt à me porter avec 25 ou 30.000 hommes, partout où Votre Majesté jugera que mes services peuvent lui être utiles.

« Mes déterminations, Sire, sont *inébranlables*, et j'espère qu'elles obtiendront l'approbation de Votre Majesté, parce que je les crois commandées par l'honneur qui ne peut fléchir et par les intérêts de Votre Majesté, dont ceux de mon royaume sont inséparables.

« Je me dois à moi-même de ne pas m'en écarter : car, *après que le nom du vice-roi a été employé pour m'humilier par un parallèle offensant, je ne puis convenablement mettre des Napolitains sous ses ordres, quels que soient mes sentiments particuliers d'estime et d'amitié pour lui.*

« Je le dois à Votre Majesté, parce que j'ai la conviction, qu'en divisant mes forces, en les séparant de moi, en altérant l'opinion qu'on paraît en avoir conçu, je détruirais une garantie puissante de la tranquillité de l'Italie, tandis qu'en les employant en masse et à propos, je puis écraser partout vos ennemis.

« Je le dois à mes troupes, qui souffrent et se désorganisent, lorsqu'elles sont disséminées, et qui ont versé des flots de sang à Lützen et à Wurschen, sans qu'on ait daigné les nommer.

« Je le dois enfin à la nation napolitaine qui se lasse et se décourage, en voyant, après des efforts inouïs pour créer un état militaire, que les troupes à peine formées se dispersent, se dissipent et dépérissent, sans qu'il résulte pour l'Etat, ni aucun accroissement de force, ni aucun accroissement de gloire. C'est ainsi que déjà 20.000 hommes ont été perdus en Espagne, en Pologne, en Allemagne.

« Pourquoi, Sire, repousseriez-vous l'offre que j'ai l'honneur de vous faire ? Vous avez dit au ministre de la Guerre de France que mon royaume pouvait se priver d'une force de 30.000 hommes ; mais Votre Majesté peut-elle penser que je perde de vue la sûreté de mes Etats ? J'ose en répondre. Si je pars avec 25.000 hommes, les troupes qui resteront et les gardes nationales suffisent pour les garantir. Seulement il sera utile que je laisse toute l'artillerie, qu'il ne sera pas

indispensable d'emmener, attendu que le matériel de cette arme et les moyens d'attelage me manquent essentiellement.

« Je pourrai, d'ailleurs, faire immédiatement de nouvelles levées, si Votre Majesté me fait fournir des fusils et si Elle permet de faire rentrer les cadres des troupes que j'ai en Allemagne et en Espagne ; *et aussi longtemps que je commanderai une armée sur le théâtre de la guerre*, que Votre Majesté semble prévoir, il me sera facile de voler personnellement au secours du royaume, si quelque débarquement était tenté.

« Je sais que Votre Majesté me suppose des torts, et peut-être ai-je exprimé quelquefois avec énergie la douleur que me faisaient éprouver les injustices dont je me voyais l'objet; mais le souvenir de tout ce que vous avez fait pour moi, l'attachement que je vous ai voué, les sentiments que je dois à la France ont sans cesse rempli mon âme, et mes vœux les plus ardents ont toujours été de reparaître devant vous comme votre lieutenant, comme guerrier français et comme roi d'une nation, à laquelle je me suis efforcé d'inspirer l'esprit militaire, dont vous avez animé la France.

« Cependant, si j'ai eu le bonheur de rendre quelques services à l'empereur et à l'empire, que Votre Majesté daigne les rappeler dans Sa mémoire et qu'Elle relise la lettre qu'Elle m'écrivit lors de mon retour à Naples, celle qu'Elle écrivit à la reine, l'article qu'Elle fit insérer dans *le Moniteur*, qu'Elle pense à Son silence absolu après de tels écrits et qu'Elle juge combien dut être fort dans le cœur d'un roi, dans le cœur d'un militaire, qui n'éprouva jamais la moindre offense, un attachement que tant de traits cruels n'ont pu altérer; il ne pouvait les souffrir que de celui qu'il s'était accoutumé à considérer comme un père, et qu'il s'affligeait de ne pas voir heureux.

« Revenez donc, Sire, revenez à une confiance fondée sur vingt ans d'épreuves et de fidélité. C'est le plus ancien et le plus dévoué de vos lieutenants, c'est votre sœur, ce sont vos neveux, qui sollicitent votre cœur, et qui le sollicitent au nom de vos plus chers intérêts ; car il n'est pas bon, que l'Europe croie, que Votre Majesté peut détacher d'Elle un ami tel que moi, et c'est cependant ce que nos communs ennemis s'efforcent de répandre.

« Songez, Sire, que je crois mon honneur intéressé *à guider moi-même les troupes napolitaines qui doivent combattre pour vous*, et que je puis terminer la noble carrière, que j'ai

parcourue sous vos auspices, en perdant le trône et la vie, mais non en sacrifiant l'honneur.

« Ecrivez-moi, Sire, que vous acceptez mes offres, et vos ennemis me reverront sur les champs de bataille, digne de vous, digne de moi.

« Joachim Napoléon. »

Ce fut d'ailleurs dans le même esprit, si ce n'est dans les mêmes termes, que Murat écrivit encore, le 7 juillet, au duc de Feltre, tout en lui affirmant qu'il nourrissait « l'espérance de rendre de nouveaux services à la tête de ses troupes à Sa Majesté impériale et royale et qu'il prouverait ainsi que « rien ne saurait changer ses sentiments pour l'empereur et pour la France[1] ».

Enfin, le 9 juillet[2], le roi de Naples, après avoir gardé si longtemps un silence absolu, éprouva tout à coup le besoin de s'ouvrir au major-général. Il lui déclare, comme il l'a fait dans sa lettre à l'empereur qu'il est tout disposé à se porter sur l'Adige avec 25 à 30.000 hommes, mais à la condition qu'il conservera le commandement de ses troupes. Il est vrai qu'il profite de cette circonstance pour demander à Berthier de lui renvoyer d'Allemagne les cadres de toutes ses troupes.

« Je viens, lui écrit-il, de proposer à l'empereur de me porter sur l'Adige avec 25 ou 30.000 hommes. Si, *revenu de ses injustes préventions, et n'écoutant que son cœur et ses vrais intérêts*, Sa Majesté impériale et royale accepte mon offre, pourquoi ne me renverriez-vous pas à Vérone toutes les troupes napolitaines qui sont disséminées et dont les cadres me serviraient à recevoir les nouvelles levées que je suis obligé de faire, mais que je ne puis ordonner en ce moment, privé de cette ressource et manquant absolument de fusils que je n'ai cessé de demander à la France ? J'espère pouvoir amener avec moi 2.000 hommes de bonne cavalerie ; j'en aurais amené 4.000, si j'avais eu des chevaux, mais il m'est impossible de m'en procurer dans le pays. »

1. Murat au duc de Feltre; Naples, 7 juillet 1813 (*Archives de la Guerre*). Le 4 juillet, Murat avait fait de nombreuses promotions dans son armée, et nommé maréchaux de camp les colonels Pepe, Carafa, d'Aquino et Filangieri. Presqu'au même moment, Brunetti, secrétaire à la légation d'Italie, à Naples, écrivant le 11 juillet au sénateur comte Testi, lui signalait le bruit qui courait à Naples des relations de Murat avec l'Autriche et lui disait : « Quel que soit le parti que prendra cette puissance, Murat le suivra. » (*Archives Nationales*, A. F. IV, 1684, C. 3819, 1390.)

2. Murat au major-général; Naples, 9 juillet 1813 (*Archives de la Guerre*).

Et il ne craint pas d'ajouter :

« Je vous prie de communiquer ma lettre à l'empereur et de me faire connaître ses intentions. Toutes ces demandes sont faites dans les intérêts de la cause de l'empereur qui est aussi la mienne. »

Il tient, du reste, au major-général un langage, dont il n'a pas osé se servir en écrivant à l'empereur et la fin de sa dépêche ressemble fort à un ultimatum. « Quand vous recevrez cette lettre, dit-il en terminant, *l'empereur aura connu ma résolution de ne plus fournir de troupes qu'autant que je marcherai moi-même à leur tête. Je suis résolu à la maintenir, quels qu'en puissent être les résultats ;* mais je veux bien vous déclarer que *mes sentiments pour l'empereur et pour la France ne changeront jamais et que toutes mes ressources seront constamment employées pour le succès de la cause commune.* »

Son impatience croît de jour en jour, puisqu'il reprend la plume quarante-huit heures plus tard pour inviter à nouveau le major-général à diriger immédiatement sur Vérone les cadres de sa garde qui lui sont indispensables et sa compagnie d'artillerie légère[1].

Il a, du reste, oublié déjà les arguments qu'il a invoqués moins de huit jours auparavant dans sa lettre à l'empereur, puisque cette fois il déclare que, s'il « peut bien trouver à remplacer le matériel », c'est « le personnel qui lui manque absolument ». Comme dans ses lettres précédentes, il essaye de faire croire à Berthier qu'il se trouvera ainsi « en mesure de remplir les intentions de l'empereur, dès qu'elles lui seront connues ».

Pendant que Murat essayait d'amener l'empereur à consentir à la réalisation de ses désirs, Durand, auquel le duc de Gallo avait remis dans l'intervalle une réponse relative aux réclamations qu'il lui avait formulées, faisait savoir au duc de Bassano, que, s'il ne recevait pas, avant le 10 juillet, l'assurance officielle du départ de la division napolitaine, il présenterait le même jour M. de Gabriac au duc de Gallo comme devant gérer pendant son absence les affaires courantes de la légation et solliciterait une audience du roi pour remplir à son égard les intentions de l'empereur. La dépêche de Durand nous fournit, en outre, de précieuses indications sur la valeur des promesses et des protestations de dévouement, contenues dans cette lettre du 4 juil-

1. Murat au major-général ; Naples, 11 juillet 1813 (*Archives de la Guerre*).

let que Murat avait confiée le 5 juillet à un courrier chargé de se rendre directement à Dresde.

« Le roi, écrit Durand[1], sans rien changer quant au fond aux propositions renfermées dans ses lettres au vice-roi et au duc de Feltre, s'est appliqué à donner à Sa Majesté de telles assurances de son dévouement à sa personne, de son zèle pour la cause commune qu'il espère en porter la persuasion dans l'esprit de l'empereur et obtenir l'avantage de reprendre sa place parmi les compagnons de sa gloire...

« ... Il est bien difficile, cependant, de ne pas remarquer un étrange contraste entre cette proposition de quitter le royaume avec 30.000 hommes et 80 pièces de canon et les inquiétudes manifestées sur les attaques de l'ennemi, surtout quand on se disait si éloigné d'avoir 40.000 hommes dans tout le royaume, quand on se plaignait d'être sans artillerie et sans équipages. Il y a, dans toute cette conduite, une contradiction, un mélange de vanité et de méfiance qui ne porte pas à espérer tant qu'on le voudrait des dispositions exprimées par le roi. »

Après avoir examiné les préparatifs de toute sorte faits par Murat pour rendre mobile un corps de 25.000 hommes, après avoir fait remarquer que seul le matériel des transports était encore en retard, Durand annonçait à Bassano que l'état-major du corps napolitain était formé et que le général Aymé devait en être le chef. Il ajoutait encore que les 3 divisions napolitaines étaient placées sous les ordres des généraux Carascosa, Pignatelli et Campana, et que le roi avait ordonné la formation d'une 4e division qui devait rester à Naples et venait de nommer maréchaux de camp les colonels Divernois, Pepe, Carafa, d'Aquino et Filangieri. Durand terminait enfin sa dépêche par ces mots : « Le roi fait répandre partout le bruit de l'offre qu'il a faite à l'empereur de marcher avec ses troupes dans la Haute-Italie, comme s'il ne doutait pas qu'elle ne fût

1. Durand au duc de Bassano; Naples, 6 juillet 1813 (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, Ve 139, pce 176, fo 322, dépêche no 527). Dans une dépêche rédigée quinze jours plus tard et en date du 28 juillet (*Haus, Hof and Staats-Archiv*, no 629), Mier signalait à Metternich l'activité incessante des préparatifs militaires. On avait procédé à des armements si extraordinaires que le gouvernement napolitain, écrivait-il, avait été forcé d'avoir recours à une nouvelle imposition sur la Foncière et les traitements des employés, bien que le jour du départ des troupes destinées à sortir du royaume ne soit pas encore fixé et dépende de la réponse de l'empereur Napoléon, que l'on espère avoir vers le 26 de ce mois. Le 27 juillet, dans sa dépêche 63, il mandait que les troupes rassemblées autour de Naples étaient prêtes à marcher dans les vingt-quatre heures.

agréée. *Ce qui n'empêche pas qu'il y ait encore dans l'opinion bien des divergences sur le but de ces préparatifs.* J'ai gardé le silence le plus absolu sur la probabilité de mon départ. L'effet en sera considérable. »

Malgré les précautions oratoires et la réserve toute diplomatique de Durand, il était évident que Murat, en dépit de ses emphatiques protestations de dévouement, cherchait de plus en plus à séparer sa cause de celle de l'empereur et de la France. Il suffit en effet, pour se rendre compte du changement qui s'opérait dans son esprit, de se rappeler qu'environ un an plus tôt Joachim avait accepté sans mot dire des humiliations bien autrement graves pour son prestige de roi et pour son amour-propre que le retour du vice-roi en Italie, que ce choix auquel il devait s'attendre depuis le jour, où il avait, sans ordres, abandonné le commandement de l'armée, que l'empereur lui avait confié et qu'il avait lui-même remis à Eugène. Un an plus tôt il n'aurait certainement pas osé dire à l'empereur que ses *déterminations étaient irrévocables*. Mais depuis son retour de Russie il songeait uniquement au moyen de sauver sa couronne, sans s'apercevoir des dangers que faisait courir à sa personne la politique équivoque qu'il se croyait de force à faire triompher. Aveuglé par son insatiable ambition, Murat donnait tête baissée dans le piège, dans lequel il devait laisser son trône, son honneur et sa vie.

Pour gagner une pareille partie, pour jouer un rôle aussi complexe, pour surmonter les obstacles de toutes sortes qui devaient fatalement s'opposer à la réalisation de ses rêves de grandeur, il fallait au lieu de la violence et de la faiblesse, de la vanité et de la versatilité de ce brillant soldat improvisé roi, l'expérience, le sang-froid, le jugement et la méthode d'un homme d'Etat, rompu à toutes les finesses, à toutes les ruses de la politique, cette impassibilité et cette persévérance qui faisaient la force de Metternich.

Sans parler même de l'empereur, trop occupé à ce moment pour faire sentir à Murat le poids de sa colère, il était bien évident que le roi de Naples n'était pas de taille à se mesurer avec le chancelier autrichien et avec lord William Bentinck sur le terrain plein d'embûches où l'entraînait son ambition. La lutte n'était pas égale entre ces trois hommes d'origines et de caracteres si différents. « Murat, disait spirituellement et méchamment dans ses mémoires la comtesse Potocka, avait l'air majestueux des comédiens qui jouent les rois », tandis qu'au

moment même où l'infortuné roi de Naples essayait de donner le change à la fois à l'empereur et aux diplomates de la coalition, Königl, écrivant au comte Khevenhüller à Milan, lui disait en parlant de Metternich. « Jusqu'à présent le comte Metternich a fort bien manié sa barque entre deux écueils formidables contre lesquels il est facile d'échouer[1] ».

5-6-7 JUILLET. — **Ordres de l'empereur. — Le vice-roi à Venise.** — Avant même d'avoir reçu la lettre du roi de Naples, l'empereur, croyant de moins en moins au succès de la médiation de l'Autriche et à la possibilité de la conclusion d'une paix continentale, avait prescrit au vice-roi de tout mettre en œuvre « pour que le général Grenier porte son quartier général à Udine le 15 juillet au plus tard et que 2 divisions avec leur artillerie et un peu de cavalerie soient réunies du 15 au 20 juillet dans le Frioul, entre Osoppo, Udine et Gorizia (Görz)[2]. »

Vingt-quatre heures plus tard, il lui écrivait à nouveau, pour ne lui parler cette fois que de la nécessité de faire rentrer le duc d'Abrantès en France, de le traiter avec tous les ménagements possibles, mais de « l'ôter vite d'un pays où il offre un spectacle affligeant » et d'envoyer un militaire, un des aides de camp du vice-roi prendre, par intérim, le commandement de l'Illyrie, jusqu'à ce qu'il y ait nommé un nouveau gouverneur[3].

Les nouvelles, que le vice-roi envoya de Venise à l'empereur, étaient relativement satisfaisantes. Les 4 bataillons du 3e de ligne italien et les 2 bataillons dalmates pouvaient être prêts pour le 15 juillet et leur instruction était, en somme, assez avancée. Le vice-roi avait inspecté les bâtiments de l'escadre et les forts de Brondolo, Chioggia et Malamocco, qu'il avait trouvés en bon état; il se proposait de voir, le lende-

1. Königl au comte Khevenhüller à Milan; Vienne, 7 juillet 1813 (Original en français) (*Archives Nationales*, AF. IV. 1684). Ce billet se terminait par ces mots caractéristiques : « L'armée se renforce tous les jours : sous peu nous aurons 300.000 hommes armés qui, dans la balance des combattants, formeront un contre-poids respectable. »

2. Cette dépêche de l'empereur au vice-roi, de Dresde, 5 juillet 1813, ne figure pas dans la *Correspondance*.

3. L'empereur au vice-roi; Dresde, 6 juillet 1813 (*Correspondance*, t. 25, n° 20240). Cf. Lettre de l'empereur au vice-roi, du 8 juillet, qui ne figure pas à la *Correspondance* et, dans laquelle Napoléon blâme le vice-roi de n'avoir pas renvoyé Junot immédiatement en France. Cf. le ministre de la Guerre au vice-roi; Paris, 19 juillet (*Archives de la Guerre*).

nain, l'arsenal, et toute la partie gauche des ouvrages de Venise jusqu'à Malghera. Enfin il annonçait encore à l'empereur qu'à partir du 15 juillet, il n'y aurait plus à Padoue et à Trévise que des troupes italiennes, et que les troupes françaises seraient placées à cette époque au pied des montagnes, depuis Osoppo jusqu'à Vérone, et que, seul, le bataillon du 10e de ligne, venant du Piémont, manquant de cadres et d'objets d'armement et d'équipement, tarderait encore quelque temps à rejoindre[1].

8 JUILLET. — **Mécontentement des Alliés, causé par la prolongation de l'armistice. — Mesures prises par les Autrichiens pour assurer la défense de la monarchie du côté de l'Illyrie.** — Les Russes et surtout les Prussiens n'avaient souscrit qu'à contre-cœur à la prolongation de l'armistice et n'avaient fini par y consentir, d'abord que parce qu'ils se sentaient hors d'état de continuer la guerre avec quelque chance de succès sans l'appui de l'Autriche, ensuite parce que leurs souverains et leurs généraux avaient reconnu, qu'en somme la suspension des hostilités jusqu'au 10 août leur permettait à eux, ainsi qu'à l'Autriche, de renforcer l'effectif de leurs armées, d'y remettre un peu d'ordre et de compléter leurs armements. L'armée russe était, en réalité, dans l'impossibilité de reprendre la campagne avant la fin de juillet et l'armée prussienne avait, au moins autant qu'elle, besoin de ce repos et de ce délai, pour organiser sa landwehr, dont les hommes n'étaient encore, dans les premiers jours de juillet, qu'incomplètement habillés et armés[2].

En Autriche, on profitait de ce répit pour élaborer un plan d'opération et pour exécuter les travaux de défense indispensables, afin de mettre, d'une part, la Bohême, de l'autre, les provinces occidentales de l'empire à l'abri d'une invasion. On se préoccupait également des moyens de garder et de tenir les positions défensives, que l'armée du feldzeugmeister Hiller allait occuper au début de la campagne et qui devaient s'étendre depuis Spittal, en passant par Villach et le Loibl, sur les deux rives de la Drave, jusqu'à Cilli. Afin de pouvoir

1. Le vice-roi à l'empereur; Venise, 7 juillet 1813 (*Archives de la Guerre*). Il résulte de cette dépêche que les deux derniers bataillons des 6 régiments français manquaient totalement de sacs, de schakos et de buffleterie, que le vice-roi espérait avoir pour la fin du mois.

2. Dans les premiers jours de juillet, malgré l'envoi de fusils venant d'Angleterre et d'Autriche, plus de la moitié des hommes de la landwehr n'avaient encore que des piques.

défendre, avec quelque chance de succès et pendant quelque temps, une ligne aussi longue, on se mit aussitôt à l'œuvre et on procéda immédiatement à l'établissement de retranchements à Sancta-Magdalena, sur le Kanker, à Feistritz, sur le Loibl, à Krumpendorf sur la route menant de Klagenfurt à Velden, à Dürnstein au-dessous de Friesach et sur les Pötschen qui forment de ce côté la limite entre la Styrie et l'Autriche; enfin, plus en arrière, on mit également en état de défense les positions de Trautenfels en Styrie, au point de jonction des routes menant à Ischl et de Radstadt[1].

8-9-10 JUILLET. — **Mesures prises par le vice-roi pour protéger les côtes d'Illyrie et la Dalmatie. — Rapport du général Vignolle sur la situation des corps de troupes.** — Le coup de main tenté par les Anglais sur Fiume et sur Porto-Re avait obligé le vice-roi à compléter les mesures que le duc d'Abrantès se proposait de prendre en vue de pourvoir à la sécurité et à la tranquillité des places et postes des côtes. Des 4 bataillons du 4ᵉ léger italien que le vice-roi laissait dans ces parages, l'un devait être placé à Cattaro, un autre à Raguse, le 3ᵉ à Spalato, détachant 2 compagnies à Lesina et le 4ᵉ à Zara. Quant aux compagnies d'élite de ces 4 bataillons, après avoir servi à former à Zara 1 bataillon de grenadiers et 1 bataillon de voltigeurs, elles devaient être renvoyées à Fiume pour y rester jusqu'à nouvel ordre et remplacer dans la 6ᵉ division du corps d'observation d'Italie les 2 bataillons que le même régiment devait lui fournir, si les circonstances permettaient de les retirer de Fiume.

Les 6 bataillons de troupes croates, qui étaient déjà en Illyrie, non compris le dépôt de chaque régiment qu'on laissait en Croatie et qu'on croyait suffisant pour y assurer le service, devaient être répartis, comme suit: 1 bataillon à Cattaro, 1 à Raguse, le 3ᵉ à Zara, le 4ᵉ à Fiume détachant 3 compagnies dans les îles du Quarnero. Les 2 autres bataillons croates devaient rejoindre la division de réserve au camp de Montechiaro. Grâce à cette répartition des forces et aux communications établies entre ces unités par leurs postes détachés et les Pandours du pays, le vice-roi croyait pouvoir mettre le littoral à l'abri de toute entreprise sérieuse tentée par les Anglais[2].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Haupt-Armee*, VII, *ad* 105.
2. Le vice-roi à l'empereur et au duc de Feltre; Venise, 8 juillet 1813 (*Archives de la Guerre*).

Malgré tout son zèle, tout son dévouement et toute son activité, malgré tout son désir de satisfaire l'empereur et d'arriver à amener en ligne, à l'époque déterminée et déjà très proche, les divisions qu'il lui avait promises, le vice-roi n'avait pu parvenir à remédier aux maux, dont la Grande Armée souffrait elle-même, mais qui se faisaient sentir encore plus vivement au corps d'observation d'Italie. Rien, d'ailleurs, ne saurait donner une idée, plus exacte et plus triste à la fois, de l'état des troupes, avec lesquelles le vice-roi allait être obligé de tenir la campagne, que les quelques emprunts, que nous ferons aux rapports, que le général Vignolle adressait au ministre de la Guerre, de Vicence, le 10 juillet[1]. Le 8e bataillon du 6e de ligne, dont l'habillement était incomplet, ne comptait que 300 hommes. L'effectif du 6e bataillon du 7e de ligne était plus élevé, il est vrai, 836 hommes, dont 12 officiers, mais tous ces hommes étaient des conscrits, et il manquait 15 officiers. Au 8e bataillon du 14e léger, la situation n'était pas plus brillante. Il lui manquait 8 officiers; ses 664 hommes étaient tous des conscrits, dont l'instruction était peu avancée et le petit équipement très incomplet. Les 774 hommes, tous conscrits, du 4e bataillon du 20e léger, étaient encore à l'école de peloton et n'avaient pas d'effets de campement.

Les 4 bataillons du 35e dont l'effectif, y compris 72 officiers et l'artillerie régimentaire, s'élevait à 2.334 hommes, ne se composaient guère que de conscrits, dont les deux tiers étaient à l'école de peloton et l'autre tiers à l'école du soldat. Le grand équipement était très incomplet et il manquait, en outre, 13 officiers à ce régiment.

Les 2 bataillons du 36e léger, dont le cadre, avant l'incorporation des recrues, se composait de 30 officiers et de 138 hommes, avaient reçu 1.235 hommes, dont l'armement était loin d'être complet. Le 3e bataillon du 42e était fort de 11 officiers et de 824 hommes. Il lui manquait 10 officiers, et l'instruction du bataillon était d'autant plus en retard que, faute d'armes, tous les hommes étaient encore à l'école du soldat.

Le 6e bataillon du 52e comptait dans ses rangs 10 officiers et 840 hommes, tous conscrits, dont l'instruction n'était pas plus avancée que celle des 4 bataillons du 35e. Il manquait à ce bataillon 10 officiers.

1. Général Vignolle au ministre de la Guerre; Vicence, 10 juillet 1813 (*Archives de la Guerre*).

L'effectif des 4 bataillons du 53e ne s'élevait qu'à 77 officiers et 2.194 hommes. Il manquait à ce régiment 10 officiers; 800 de ses conscrits étaient à l'école de bataillon, 600 à l'école de peloton, le reste à l'école du soldat; 2 des bataillons seulement étaient habillés, les 2 autres ne l'étaient qu'incomplètement. De plus, ce régiment n'avait rien reçu de son grand équipement, et il lui manquait 703 fusils.

Les 4 bataillons du 82e se composaient de 102 officiers et de 2.900 hommes, presque tous des conscrits à l'école de peloton. Mais 3 des 4 bataillons manquaient de gibernes, 2 d'entre eux n'avaient pas de havresacs, et le grand équipement faisait presque entièrement défaut.

Des 2.724 conscrits qui formaient, avec 87 officiers, les 4 bataillons du 92e, un tiers était à l'école de bataillon, un tiers à l'école de peloton, le dernier tiers à l'école du soldat. Le grand et le petit équipement étaient incomplets.

Aux 2 bataillons du 102e, on trouvait 1.600 hommes, dont 19 officiers. Mais il y manquait 21 officiers. Ces deux bataillons se composaient uniquement de conscrits, dont 200 seulement étaient à l'école de bataillon, 1.000 à l'école de peloton, le reste à l'école du soldat. Le grand équipement faisait presque entièrement défaut et aucun homme de ces 2 bataillons n'avait encore tiré à la cible.

Les 4 bataillons du 106e arrivaient au chiffre de 2.504 hommes, dont 73 officiers. Il leur manquait 18 officiers. Les hommes, tous des conscrits, étaient les uns à l'école de peloton, les autres à l'école du soldat. L'habillement et le grand équipement étaient très incomplets.

Au 6e bataillon du 112e, la situation était un peu meilleure. L'effectif s'élevait à 16 officiers et 615 hommes, tous conscrits, il est vrai, mais tous à l'école de bataillon et ayant tous tiré à la cible. Il en était de même pour le 2e bataillon du 131e, fort de 18 officiers et de 582 hommes. Au 2e bataillon du 132e, qui comptait 16 officiers et 734 hommes, l'habillement et le grand équipement étaient encore très insuffisants. Le 2e bataillon du 133e, qui se composait de 17 officiers et de 685 hommes, manquait d'une bonne partie de ses effets d'armement, d'habillement et de grand équipement.

Les 4 bataillons du 3e de ligne italien arrivaient à un effectif total de 60 officiers et 2.995 hommes. Il leur manquait 21 officiers, et plus de 500 hommes de ce régiment n'étaient pas encore habillés. L'habillement était également fort incomplet

au 2e bataillon du 2e léger italien (20 officiers et 820 hommes), au 6e bataillon du 1er de ligne italien (19 officiers et 821 hommes), et aux 4 bataillons du 9e de ligne (80 officiers et 2.100 hommes).

Quant à l'empereur, il s'était borné, pendant ces trois derniers jours, à ordonner au vice-roi de faire vendre à Venise les 5 à 6 millions de mercure qui lui appartenait, et qui se trouvait déjà dans cette ville, et d'y faire transporter le minerais existant dans les magasins impériaux des provinces illyriennes [1].

Au même moment, le prince Camille Borghèse, inquiet de la situation que lui créait le départ des troupes destinées à l'armée d'Italie, et préoccupé des dangers que pouvaient courir ses départements, presque entièrement dégarnis, revenait sur une idée qu'il avait déjà émise antérieurement, et demandait l'autorisation d'organiser une légion de garde nationale dans chacun des départements des Apennins, de Gênes et de Montenotte. Chaque légion devait, dans son projet, être forte de 2 cohortes, chaque cohorte, de 4 compagnies, chaque compagnie, de 150 hommes, soit 1.200 hommes par légion, non compris les officiers. Le prince, se fondant sur le fait que les Anglais cessaient généralement leurs croisières pendant les mois d'hiver, demandait à mettre de suite sur pied 2 compagnies par cohorte, qu'il comptait garder en activité jusqu'au 1er décembre [2].

11-15 JUILLET. — **Durand retarde son départ de Naples. — Entretien avec Murat.** — Avant d'annoncer à la cour de Naples son départ primitivement fixé au 10 juillet, Durand, redoutant les conséquences d'une pareille manifestation, avait tenu à avoir préalablement un second entretien avec Joachim. Murat, visiblement embarrassé par les questions du ministre de France, par les contradictions sur lesquelles celui-ci appelait l'attention du roi, et qui résultaient des termes de ses lettres et des déclarations du duc de Gallo, se borna à prétendre qu'on aurait tort de regarder la réponse qu'il avait faite au duc de Feltre, le 27 juin, comme un refus. Pressé par Durand, qui lui affirmait que « la valeur de son concours était tout entière dans l'envoi immédiat de ses troupes », et qui lui déclarait qu'il ne reste-

1. L'empereur au vice-roi; Dresde, 9 juillet 1813 (*Correspondance*, n° 20259).
2. Prince Camille Borghèse au ministre de la Guerre; Turin, 9 juillet 1813 (*Archives de la Guerre*). Cf. *Reale Archivia di Stato*, Gênes.

rait à Naples, que si le roi lui promettait de faire partir de suite une division pour Bologne, Murat, qui n'avait cessé de l'interrompre, de se plaindre, de renouveler ses réclamations, d'insister sur ses griefs, essaya de se tirer d'affaire en gagnant du temps.

Il lui était, déclarait-il, absolument impossible de rien faire partir avant le 20 ou le 25 au plus tôt, mais c'était là d'après lui un retard insignifiant, puisque ses troupes en passant par les Abruzzes gagneraient deux à trois jours de marche. Aussi Durand, auquel il n'avait pas réussi à donner le change, reconnaissait dans sa dépêche [1] que Murat lui semblait plus que jamais décidé à n'envoyer aucune de ses troupes rejoindre l'armée française, mais que toutefois « un mot direct de l'empereur pourrait changer les déterminations de Murat, surtout si ce mot l'appelait à l'armée ». Quant à lui Durand, convaincu de l'impossibilité de rien obtenir, il annonçait à Bassano que, dès le lendemain, il demanderait des audiences de congé au roi et à la reine. « Si on les lui accorde de suite, écrit-il, c'est que les offres de Murat sont peu sincères ; si on les diffère, il n'insistera pas et attendra les ordres du duc de Bassano qu'il prie de lui faire connaître les instructions qu'il devra laisser à M. de Gabriac.

Le 15 juillet, Durand n'avait pas encore reçu l'avis, que les audiences de congé lui étaient accordées. La situation s'aggravait cependant de jour en jour et il la dépeignait sous son véritable jour en disant à Bassano [2]: « Bien qu'il n'y ait ici que de l'opposition à l'influence française, la crainte d'une rupture et de ses suites a de profondes racines et les fumées d'indépendance, dont on cherche à fasciner les esprits, n'étant pas soutenus par un attachement réel à la maison régnante, sont loin de prévaloir contre les inquiétudes de ceux qui ont quelque amour de l'ordre et du repos. *Du reste, de toute façon, il y a lieu de modifier l'état des relations entre l'empire et Naples.* »

Enfin pour mieux éclairer la situation, il ne sera pas inutile de remarquer que le lendemain, 16 juillet, Mier mandait à Metternich, en le priant de lui faire tenir au plus vite de nouvelles instructions [3], que Durand n'était pas encore parti et qu'il semblait vouloir attendre à Naples la réponse que l'empereur

1. Voir *Annexe XXV*.
2. Durand au duc de Bassano; Naples, 15 juillet (*Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 139, p^re 185, f° 355; dépêche, n° 54).
3. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. Mier à Metternich ; Naples, 16 juillet 1813, n° 61.

ferait à Murat, fortement travaillé par les intrigues du parti français.

Metternich n'avait, du reste, pas perdu de vue les négociations entamées à Naples et, le jour même où Mier lui rendait compte de la situation, il lui avait de Prague adressé des instructions, qui ne devaient d'ailleurs lui parvenir que vingt-quatre à trente-six heures après le départ de Murat pour la Grande Armée.

Dans cette note, Metternich ordonnait à Mier de demander immédiatement audience au roi, de lui soumettre des propositions et de le prévenir de toute façon, que l'Autriche était décidée, dans le cas où l'on ne parviendrait pas à s'entendre avec l'empereur, à commencer les hostilités, ou tout au moins à dénoncer l'armistice, le 10 août. Par cette dépêche il donnait de plus à son représentant l'ordre de poser à Murat les questions suivantes et d'exiger du roi une réponse, que lui, Metternich, tenait à recevoir par courrier napolitain avant le 10 août.

« Le roi de Naples voulait-il en attendant le développement des événements conserver une neutralité de fait, c'est-à-dire ne pas gêner les opérations de l'Autriche? Dans ce cas il lui faudrait prendre un engagement formel, mais secret, à ce sujet. Voulait-il au contraire prendre une part active à la Guerre? Il faudrait alors « qu'il chargeât quelqu'un de ses pleins pouvoirs pour entrer en alliance avec l'Autriche et pour accéder à la coalition[1] ».

11 JUILLET. — **Situation de l'armée d'Italie au 10 juillet. — Le vice-roi à Udine. — Envoi du général d'Anthouard en Illyrie.** — D'Udine où il était arrivé le 11 au matin, le vice-roi avait adressé à l'empereur l'état de situation de l'armée d'Italie. Les résultats obtenus n'étaient pas encore bien brillants, puisque d'après ces états l'effectif du corps d'observation d'Italie ne s'élevait à cette date qu'à 21.380 hommes et 3.850 chevaux et qu'il n'y avait en outre, à l'intérieur du royaume, en y comprenant 2.702 hommes malades ou en congé, que 19.847 hommes et 1.482 chevaux[2].

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. Metternich au comte de Mier; Prague, 16 juillet 1813.

2. Situation de l'armée d'Italie au 10 juillet, adressée au baron Fain le 11 (*Archives de la Guerre*). Il y avait, en outre, en fait de troupes italiennes, 20.486 hommes et 5.603 chevaux à la Grande Armée, 8.426 hommes et 772 chevaux en Espagne, et 2.351 hommes en Illyrie, plus 404 hommes dans les îles Ioniennes et 2.281 hommes en Corse et à l'île d'Elbe. Soit un total général de 75.145 hommes et de 15.450 chevaux. L'effectif des compagnies départementales était à ce moment de 3.091 hommes.

Il importe de plus de remarquer que le nombre des malades du corps d'observation était déjà, à cette date, au chiffre de 73 officiers et de 8.269 hommes[1].

Le vice-roi qui, avait vu, en passant à Mestre, le 53e en marche pour se rendre à Udine, n'avait pu s'empêcher de constater que les corps de troupes manquaient encore de beaucoup d'objets de grand équipement et d'habillement et que même les régiments dirigés sur le Frioul n'étaient pas encore complètement armés de fusils. La division Marcognet, qui se réunissait à Udine, ne devait recevoir son artillerie que le 20 et l'artillerie des 6 divisions n'allait être au complet que le 24. Désireux de se conformer le plus possible aux ordres de l'empereur, lui prescrivant de réunir 2 divisions dans le Frioul, Eugène lui faisait néanmoins savoir, que les 2 divisions, placées sous les ordres du général Grenier, occuperaient du 16 au 20, les positions indiquées et qu'il aurait à peu près à la même époque 2 divisions sur la Piave, deux divisions sur la Brenta à l'exception de la garde qui restera provisoirement à Vérone. Le vice-roi priait, en outre, l'empereur de presser l'arrivée des généraux de brigade annoncés, dont un seul avait rejoint, et l'envoi promis des cadres italiens qui étaient à Glogau[2].

En traversant Vérone, le 18 juillet, le vice-roi y avait rencontré le duc d'Abrantès rentrant en France avec 2 officiers. « Je me suis assuré, écrivait Eugène, qu'il avait tout à fait perdu la tête[2]. » Eugène avait, du reste, exécuté entre temps l'ordre de l'empereur au sujet de l'Illyrie en y envoyant sur le champ le général d'Anthouard, le seul de ses aides de camp d'un grade élevé qui fut disponible à ce moment.

L'armement de Malghera et d'Osoppo était complètement achevé. Il ne restait plus qu'à envoyer quelques pièces de 6 à Palmanova et à compléter les approvisionnement de ces places et de Venise qui étaient d'ailleurs fort avancés et qui devaient être au complet le 20. A Venise, où les magasins des entrepreneurs de la Marine offraient par eux-mêmes beaucoup de ressources, il suffisait désormais de huit jours pour jeter dans les forts tout ce dont leur garnison pouvait avoir besoin.

1. Situation des malades aux hôpitaux de l'armée d'observation d'Italie à la date du 12 juillet (*Archives de la Guerre*).

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Feld-Acten. Hiller*, XIII, 31 et le vice-roi à l'empereur; Udine, 11 juillet (*Archives de la Guerre*). Le général d'Anthouard ne put partir pour Laibach que le 16 juillet.

11 JUILLET 1813. — **Ouverture du congrès de Prague. — Convention de Trachenberg.** — Par une singulière coïncidence, ce fut le jour même du congrès de Prague, à la suite de la conférence que le comte Stadion avait eue la veille avec Bernadotte, dont il ne parvint pas sans peine à dissiper la méfiance que lui inspiraient les intentions ultérieures de l'Autriche, que les souverains de Prusse et de Russie signèrent la fameuse convention de Trachenberg et que, deux jours plus tard, après avoir reçu les rapports de Stadion, l'empereur François prescrivit au prince de Schwarzenberg de communiquer à l'empereur de Russie le plan d'opérations élaboré par Radetzky, et qui, approuvé par l'empereur le 12 *juillet*, devait être porté au quartier général du czar, par un officier de l'état-major du quartier-maître général[1].

Dès le premier jour, l'inutilité, l'impuissance et la stérilité voulues du congrès de Prague apparurent en pleine lumière. Il était dès l'ouverture des séances clair et évident qu'on n'avait réuni le congrès que pour la forme. Le comte de Narbonne, qui y représentait la France avec le duc de Vicence, se présenta à Prague sans même être muni des pouvoirs nécessaires, que Metternich réclamait encore au duc de Bassano le 22 juillet.

Chacun cherchait à jouer au plus fin. Pendant que Bassano envoyait des instructions officielles à Narbonne qui persistait à croire « que l'Autriche resterait neutre[2] », il lui faisait savoir confidentiellement qu'on l'invitait à se tenir coi, et Humboldt[3], écrivant à Hardenberg, l'informait que Metternich, qui lui avait déclaré sous le sceau du secret qu'il considérait la guerre comme inévitable, ne voyait dans le congrès de Prague qu'un moyen de démontrer à son souverain l'impossibilité d'arriver à une paix durable et solide.

En un mot, comme le fait si bien ressortir un document autrichien[4], rien n'était plus ridicule que les séances de ce soi-

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Haupt-Armee*, VII, 154 et 155. On chargea de cette mission le colonel comte Latour, le futur chef d'état-major du IVe corps d'armée (prince royal de Wurtemberg pendant la campagne de 1814) et on lui confia des instructions complémentaires qui ne pouvaient plus laisser aucun doute dans l'esprit des souverains alliés sur la part que l'Autriche comptait prendre aux opérations (Cf. pour les dispositions ultérieures, *Kriegs Archiv. Haupt-Armee*, VII, 262 et 270).

2. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Lettre du comte Bubna à Metternich, en date du 20 juillet.

3. Cf. *Oncken*, Oesterreich and Preussen im Befreiungs Kriege, vᵉ 2, pᵉ 432.

4. *Aus der alten Registratur der Staatskanzlei*, p. 79.

disant congrès qui devait se séparer avant d'avoir, en réalité, rien discuté.

14-15 JUILLET. — **Résultats de l'inspection du corps d'observation d'Italie. — Ordre de bataille de l'armée du vice-roi.** — Il ne restait plus au vice-roi, pour achever son inspection après avoir successivement passé en revue la division Verdier à Trévise, celle de Marcognet à Udine et les troupes cantonnées à Castelfranco, Veneto, Bassano, Citadella et Vicence, qu'à se rendre de Vicence à Brescia et ensuite à Monza. Sans être aussi satisfaisants qu'il l'aurait désiré, les résultats de cette tournée étaient cependant moins défavorables qu'il n'avait eu lieu de le craindre un moment. Il manquait, il est vrai, à l'armée d'Italie, bien des objets essentiels que le vice-roi n'osait espérer avoir à la fin du mois de juillet : des sacs, des pantalons, des habits, des fusils même. L'équipement des troupes françaises était sensiblement moins avancé que celui des troupes italiennes, parce que les marchés étaient passés par le ministre directeur de l'administration de la Guerre, à Paris, à Lyon et à Turin, et que beaucoup de temps se perdait en correspondance [1]. D'autre part, le vice-roi ne pouvait tout faire par lui-même et c'est ainsi, par exemple, que son commissaire ordonnateur ayant écrit directement au ministre de l'administration de la Guerre afin d'être autorisé à créer une administration par lieutenance, le ministre lui répondit par un refus. L'empereur avait d'ailleurs donné raison à son ministre, parce que, d'après lui, il ne fallait des administrations que par division et que les lieutenances, ne formant pas corps d'armée, ne devaient pas avoir d'administration séparée [2].

En présence des ordres de l'empereur, de l'aggravation manifeste de la situation politique, et surtout de la tension constante des relations avec l'Autriche, le vice-roi répartit, le 15 juillet, son armée en 3 lieutenances, désigna les généraux qui devaient commander les brigades et les divisions et commença à rapprocher des frontières de l'Autriche ses troupes, dont l'état de situation [3] n'était qu'illusoire et dont les effectifs

1. Le vice-roi à l'empereur ; Vicence, 14 juillet 1813 (*Archives de la Guerre*).
2. L'empereur au vice-roi ; Dresde, 15 juillet 1813 (Cette dépêche ne figure pas à la *Correspondance*). Dans une lettre postérieure, en date du 21 juillet, le vice-roi, écrivant à l'empereur, de Monza, le 21 juillet, lui déclare que son commissaire ordonnateur avait pris sur lui d'écrire au ministre sans l'avoir informé préalablement de l'objet de sa demande.
3. Voir *Annexe XXVI*.

incomplets étaient loin d'arriver aux chiffres portés sur le papier. Cet état de situation accusait un total de 72 bataillons, 12 escadrons, 130 canons et obusiers, 55.574 hommes et 1.800 chevaux, dans lesquels figuraient tous les conscrits qui restaient encore aux dépôts et quelques corps encore en marche pour rejoindre. En réalité, l'effectif présent et disponible ne s'élevait pas au-delà d'une quarantaine de mille hommes et de 1.500 chevaux.

16-17-18 JUILLET. — **Ordres de mouvements donnés au corps de Hiller. — Tableau de marche de ces troupes. — Départ du général d'Anthouard pour Laibach. — Instructions qu'il reçoit du vice-roi. — Fouché gouverneur général de l'Illyrie.** — Il était d'autant plus urgent pour le vice-roi de rapprocher ses têtes de colonne des provinces illyriennes, que le gouvernement autrichien prenait, de son côté, des mesures qui n'avaient rien de rassurant. Le 16 juillet, le Conseil aulique de Guerre [1] donnait au IIe corps de réserve commandé par le feldzeugmeister Hiller l'ordre de se rendre de suite à l'intérieur de l'Autriche et prescrivait au feld-maréchal-lieutenant marquis Sommariva de mettre immédiatement ses troupes en mouvement en l'invitant à se conformer strictement aux indications contenues dans le tableau de marche et à communiquer ces ordres au général-major Vecsey à Csakathurn [2].

Le tableau de marche [3] de ces troupes, toutes stationnées en Hongrie, réglait leurs mouvements jusqu'au 6 août. La brigade du général-major Vecsey [4], forte d'un bataillon de Brooder, d'un bataillon de Gradiscaner, du 9e bataillon de chasseurs, du 3e bataillon du régiment d'infanterie Lusignan, du bataillon de landwehr du même régiment et de 6 escadrons du régiment de uhlans Archiduc-Charles [5], devait quitter Güns le 19 juillet pour arriver à Marburg le 29.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Feld-Acten den Krieg gegen Frankreich in Italien betreffend*, 1813, VII, 2. *Hof Kriegs-Rath* au F.-M.-L. marquis Sommariva, Vérone, 16 juillet 1813. *Frechter Flügel unter* F.-M.-L. marquis Sommariva.

2. Czakathurn, 43 kilomètres est de Pettau, 115 kilomètres nord d'Agram

3. Tableau de marche pour les troupes du f.-m.-l. marquis Sommariva, 16 juillet 1813. (*K. u. K. Kriegs-Archiv. Feld-Acten Sommariva*, VII, 3 *a*.)

4. Voir *Annexe XXVII*.

5. Le régiment de uhlans Archiduc-Charles, faisait primitivement partie de la brigade Spleny. Par un ordre de Sommariva, d'Oedenburg, le 17 juillet à quatre heures du matin, ce régiment passa à la brigade Vecsey et fut remplacé à la brigade Spleny par 4 escadrons du régiment de dragons de Savoie (F.-M.-L. marquis Sommariva aux généraux-majors Spleny et Vecsey. Oedenburg,

La brigade du général-major Vlasitz[1], qui devait mettre son quartier général à Feldkirchen[2], se composait à ce moment de 6 escadrons du régiment de uhlans Merfeldt qui recevait l'ordre de quitter Oedenburg le 18 juillet et d'arriver à Graz le 25 pour se cantonner à Mosskirchen et Kainach, et de 6 escadrons du régiment de hussards Stipsisch, qui, partant de Veszprim[3], le 19, devaient être rendues le 28 à Feldkirchen.

Des deux régiments de cavalerie de la brigade du général-major Spleny, qui devait s'établir, de sa personne, à Wildon[4], l'un, le régiment de dragons Hohenlohe (4 escadrons) devait quitter Gross-Kanizsa[5] le 20, arriver à Lautschach le 28 et se cantonner à Wildon et Saint-Georgen, tandis que les 4 escadrons du régiment de dragons Savoie occuperaient Marburg.

La fortune ne favorisait guère le vice-roi. Dans des circonstances aussi difficiles, alors que tous les instants étaient précieux, à un moment surtout où la présence des chefs était indispensable pour imprimer plus d'activité à l'instruction des régiments de nouvelle formation et presque exclusivement composés de conscrits, le général Grenier, désigné pour prendre le commandement de la première lieutenance avait fait, en rentrant de la revue passée par le vice-roi à Vérone, une chute de cheval qui allait le tenir alité pendant trois ou quatre jours et l'empêcher de se rendre de suite à Udine[6].

Malgré ce contre-temps regrettable, le vice-roi n'en fit pas moins mettre à l'ordre du jour du corps d'observation d'Italie, à la date du 17 juillet[7], la mise en route de la lieutenance du général Grenier, dont le quartier général allait s'installer à Udine et qui devait avoir sous ses ordres les 2e et 4e divisions commandées par les généraux Verdier et Marcognet, dont les troupes occupaient à ce moment les positions suivantes : le

17 juillet, quatre heures du matin. *K. und. K. Kriegs-Archiv.*, VII, 2 *c*. et VII, 2 *e*). Le même pour Sommariva informait déjà le F.-M. comte Bellegrade, président du Conseil aulique de la Guerre, du retard qu'éprouverait la marche de 2 escadrons de ce régiment à cause des cantonnements trop étendus qu'il occupait. (F.-M.-L. marquis Sommariva au L.-M. comte Bellegrade, président du Conseil aulique de la Guerre. Oedenburg, 17 juillet. *Ibid.*, VII, 2 *h*).

1. Voir *Annexe XXVIII*.
2. Feldkirchen, 25 kilomètres nord de Villach.
3. Veszprim à environ 56 kilomètres de l'est de Sterhlveissenburg.
4. Wildon, entre Graz et Marburg, 24 kilomètres sud de Graz.
5. Gross-Kanizsa à un peu plus de 20 kilomètres au sud de l'extrémité du lac Balaton.
6. Le vice-roi à l'empereur, Brescia, 16 juillet, soir.
7. Ordre du jour du corps d'observation d'Italie; Milan, 17 juillet (*Archives de la Guerre*).

9e régiment de ligne avait un de ses bataillons à San-Daniele, un autre à Spilimbergo, un 3e à Valvasone et le 4e à Pordenone. Les 4 bataillons du 35e étaient à Ceneda, Sacile, Serravalle et Conegliano ; la 28e demi-brigade provisoire avait 1 bataillon du 7e de ligne à Osoppo, 1 bataillon du 52e au fort d'Osoppo et 1 bataillon du 67e à Gemona. L'artillerie et le train étaient à San-Vito, de telle sorte que le gros de la 2e division se trouvait réuni sur 2 lignes entre la Piave et le Tagliamento, à l'exception des 4 bataillons poussés en avant sur la rive gauche de ce fleuve, à Osoppo et Gemona, tandis que la 4e division, également cantonnée sur 2 lignes, entre le Tagliamento et l'Isonzo, avait les 4 bataillons du 106e et 2 bataillons du 53e à Udine, 2 bataillons du 53e à Cividale, 1 bataillon du 101e à Cormons, 1 bataillon du 112e à Gradisca, son artillerie et son train à Palmanova. La 29e demi-brigade provisoire et 1 bataillon du 20e étaient seuls postés sur la rive gauche de l'Isonzo, à Goritz.

Mais, comme le vice-roi le faisait remarquer à l'empereur [1], les régiments de la division Verdier, et surtout le 9e, étaient très faibles et ne pouvaient fournir à leurs bataillons de guerre que de 450 à 500 hommes. Seuls les bataillons venant du Piémont et recrutés « dans de bons départements de l'ancienne France », présentaient un effectif plus respectable et avaient, de plus, l'avantage d'avoir reçu fort peu de recrues des départements au-delà des Alpes.

La 2e lieutenance occupait, au même moment, Vicence et Castelfranco, Bassano et Feltre ; la 3e, Vérone et Padoue, mais elle avait une de ses brigades détachée à Trieste, Fiume et Laibach [2].

1. Le vice-roi à l'empereur; Brescia, 16 juillet, soir.

2. Dans son rapport au vice-roi (Brescia, 17 juillet. *Archives de la Guerre*) relatif à l'état de la 6e division, le général Vignolle fait remarquer que les 4 bataillons du 3e léger italien, forts de 67 officiers et 3.170 hommes détachés à Trieste sont en fort bon état, mais que leur présence à Trieste a été reconnue nécessaire, que les 2 bataillons d'élite du 4e léger forts de 1.100 hommes en marche sur Fiume remplacent à l'armée d'Italie les 3e et 4e bataillons de ce régiment détachés en Illyrie et que ces 6 bataillons forment la 1re brigade de la 6e division. La 2e brigade se composait de la garde royale italienne, dont les différentes unités présentaient à ce moment les effectifs suivants : gardes d'honneur, 131 hommes et 144 chevaux; bataillon de vélites royaux, 26 officiers et 612 hommes ; régiment de chasseurs à pied (4 bataillons), 60 officiers et 1.878 hommes ; bataillon d'infanterie de ligne, 19 officiers et 478 hommes ; compagnie d'artillerie à pied de la garde, 3 officiers et 120 hommes par batterie de 6 pièces de 6 livres et 2 obusiers ; compagnie d'artillerie à cheval de la garde, 3 officiers, 80 hommes et 190 chevaux ; 2 compagnies du train d'artil-

Il y avait, du reste, encore beaucoup à faire pour mettre en état de tenir la campagne des hommes, qui commençaient seulement « l'exercice à feu », auxquels, en raison des besoins qu'il prévoyait et de la difficulté des ravitaillements en munitions, le vice-roi n'avait pu allouer que « 40 cartouches à poudre et 10 à balles » pour tirer à la cible [1] et qui n'avaient pas encore reçu tous leurs effets d'armement, d'habillement et d'équipement, puisque le vice-roi rendait compte, le 18 juillet, à l'empereur, du passage à Milan de plusieurs voitures chargées d'effets destinés aux corps et venant de Turin.

Le vice-roi s'efforçait, du reste, de ne rien négliger. Pendant son séjour à Udine, il avait donné tous ses soins à l'organisation d'un bon service d'espionnage, avait fait partir plusieurs agents, dans lesquels il croyait pouvoir avoir confiance, pour Leoben, Graz et Marburg, et en avait même envoyé un jusqu'à Vienne avec l'ordre de revenir par Linz [2].

Enfin, avant de revenir à Milan pour mettre à jour toutes les affaires administratives du royaume, presqu'au moment où l'empereur lui écrivait de Dresde pour lui faire savoir qu'il envoyait dans les provinces illyriennes le duc d'Otrante comme gouverneur, et le général Fresia pour commander les troupes [3], il avait, comme nous l'avons indiqué plus haut, fait partir pour Laibach, pour y prendre par intérim le commandement militaire de l'Illyrie, le général d'Anthouard son aide de camp, rappelé à cet effet des bains d'Albano où il avait été rétablir sa santé [4]. Dans les instructions [5] qu'il donna au général d'Anthouard, le vice-roi avait eu soin de lui rappeler qu'il y aurait sous ses ordres les généraux de division Montrichard qui commandait à Raguse et Garnier à Laibach, les généraux de brigade Gauthier à Cattaro, Roize à Zara, Jeannin à Karlstadt et Bellotti à Trieste, et qu'avant tout il devait surveiller l'exécution des ordres précédemment donnés par le vice-roi et relatifs tant à la répartition des troupes stationnées en Illyrie qu'à

lerie de la garde, 180 hommes et 305 chevaux et une compagnie de transports militaires italiens, 2 officiers, 115 hommes et 180 chevaux.

1. Le vice-roi à l'empereur; Monza, 18 juillet 1813.

2. Le vice-roi à l'empereur; Brescia, 16 juillet 1813, soir.

3. L'empereur au vice-roi; Dresde, 17 juillet 1813 (*Correspondance*, t. 25, n° 20284). Dans une deuxième lettre (*Correspondance*, t. 25, n° 20288. Dresde, 19 juillet) l'empereur annonce au vice-roi que Fouché passera par Graz et a ordre de l'aller voir. Il lui recommande de l'interroger longuement sur ce qu'il aura vu à Graz et de lui en rendre compte.

4. Le vice-roi au duc de Feltre et à l'empereur; Brescia, 16 juillet 1813.

5. Le vice-roi au général d'Anthouard; Brescia, 16 juillet 1813.

la préparation des subsistances nécessaires à l'armée lors de son entrée prochaine dans ces provinces. Il lui recommandait encore d'activer l'organisation du régiment de cavalerie croate et la mise en état de défense du château de Laybach, de correspondre directement avec lui, et surtout de ne rien négliger pour être bien instruit et en mesure de lui signaler les mouvements des troupes autrichiennes vers les frontières. Le général d'Anthouard ne put d'ailleurs rien faire en Illyrie, puisque le duc d'Otrante arriva presqu'en même temps que lui à Laibach.

19-22 JUILLET 1813. — **Désignation des corps manquant à l'armée d'Italie. — Renseignements parvenus au vice-roi et au quartier général de Hiller.** — A peine de retour à Monza et avant de procéder à l'inspection de la cavalerie qu'il se réservait de voir à la fin du mois, le vice-roi, après avoir appelé l'attention de l'empereur sur les corps qui manquaient encore aux 1re et 3e divisions de l'armée d'Italie et qui n'étaient pas encore partis du Piémont[1], avait en même temps écrit au duc de Feltre. Il lui réclamait l'itinéraire des troupes venant de France et désignées par le ministre, en exécution du décret du 18 juin, pour faire partie du corps d'observation d'Italie et l'invitait à lui faire connaître l'époque, où ces troupes arriveraient sur les points de rassemblement de son corps d'armée[2].

1. Le vice-roi à l'empereur; Monza, 19 et 20 juillet 1813.

2. Le vice-roi au duc de Feltre; Monza, 19 juillet 1813 (*Archives de la Guerre*). A cette dépêche était joint l'état suivant des troupes devant faire partie du corps d'observation d'Italie et qui y étaient encore attendues :

25e demi-brigade provisoire	1er d'inf. de ligne,	2e bataillon,	attendu de	Marseille.
	16e	—	3e	—	—	Toulon.
	62e	—	4e	—	—	Marseille.
23e demi-brigade provisoire	47e	—	6e	—	—	Lorient.
	70e	—	6e	—	—	Brest.
	86e	—	6e	—	—	St-Malo.
24e demi-brigade provisoire	15e	—	6e	—	—	Brest.
	121e	—	6e	—	—	Blois.
	122e	—	6e	—	—	Vendôme.

Trois bataillons provenant des cadres rentrés d'Espagne et qui se complètent dans l'intérieur de la France.

31e demi-brigade provisoire, 4 bataillons (on ignore d'où elle vient).

31e demi-brigade provisoire	47e d'inf. de ligne,	2 bataillons	(ces trois corps sont annoncés, mais il n'est pas dit d'où ils viennent).
	86e	—	2	—	
	122e	—	2	—	

1er régiment de hussards, 4 escadrons (il n'est pas dit d'où il vient).

3 batteries françaises d'artillerie de division, 24 pièces. Le vice-roi avait fait, en outre, figurer dans cet état 6 bataillons, 4 escadrons et 2 batteries de l'armée napolitaine.

Au même moment, le général Bertrand réclamait de son côté le régiment de hussards croates qu'on lui avait annoncé et qui était encore en Illyrie. Le vice-roi, auquel l'empereur avait fait témoigner son mécontentement du retard apporté au départ de ce régiment qui ne pouvait à son avis rendre aucun service en Italie, n'eut pas de peine à se justifier de ce reproche immérité. Il lui était, en effet, impossible d'envoyer à la Grande Armée un régiment de cavalerie manquant de selles, de couvertures, de sabres, de mousquetons, de ceinturons, de gibernes, etc., un régiment, dont il allait être obligé de faire venir la première moitié à Vérone pour subvenir à ses besoins, un régiment enfin, dont le 3e escadron, qui se réunissait à ce moment à Karlstadt, n'y avait reçu que 52 chevaux[1]. Dans l'intervalle, le vice-roi, en conseillant au général d'Anthouard de faire venir à Laibach un bataillon du 32e léger, lui avait recommandé de presser l'organisation des hussards croates, de faire réparer les parties détériorées de la chaussée de Görz à Laibach et surtout d'étudier et de reconnaître « la meilleure position à prendre pour asseoir un camp d'une soixantaine de mille hommes et pour y livrer bataille en élevant à la hâte quelques ouvrages de campagne[2] ». Il lui prescrivait en outre « de constater par lui-même le degré de salubrité de Laibach, de faire lever le plan des positions de Krainburg et de Saint-Oswald, et de lui donner son opinion, tant sur ces deux positions que sur celles d'Adelsberg et d'Ober Laibach[2] ».

Ce fut également à ce moment que le vice-roi reçut les premières nouvelles de l'agent qu'il avait envoyé à Graz et qui lui signalait la présence, à Klagenfurt, du régiment Hohenlohe-Bartenstein, à Graz des régiments Chasteller et Archiduc-François-Charles, et d'un régiment de uhlans, la levée en Styrie de 15 bataillons de landwehr, l'arrivée prochaine à Graz d'un régiment de dragons venant de Hongrie, qui précédait de peu 7 régiments d'infanterie venant des mêmes parages, et enfin l'existence aux portes mêmes de Graz d'un parc d'artillerie d'environ 40 voitures[3].

Du côté des Autrichiens, on savait à la même époque, que le vice-roi avait envoyé 2.000 hommes à Osoppo, que tous les villages entre Mestre et Udine étaient bondés de troupes, que

1. Général Bertrand à l'empereur; Sprottau, 19 juillet 1813, et le vice-roi à l'empereur; Monza, 1er août 1813.

2. Le vice-roi au général d'Anthouard; Monza, 22 juillet 1813.

3. Le vice-roi à l'empereur; Monza, 21 juillet 1813.

les soldats étaient presque tous des conscrits commandés par des officiers français et qu'il y avait à Udine une quarantaine de pièces d'artillerie. D'autres renseignements signalaient à la date du 21 juillet la présence à Venzone d'une brigade de l'armée d'Italie, et à Pontafel celle d'une autre brigade qui aurait détaché 500 hommes à Tarvis[1].

De part et d'autre on s'attendait de plus en plus à l'insuccès du congrès de Prague, à l'ouverture prochaine des hostilités, à l'entrée de l'Autriche dans la coalition, si bien que, le 22 juillet, le général-major Langenau[2] déclarait au général de cavalerie prince Hohenzollern, que le régiment Hohenlohe-Bartenstein lui paraissait insuffisant pour assurer à lui seul la défense du Loibl, des routes de Villach à Klagenfurt, de Feldkirchen par Moosburg à Klagenfurt, de Saint-Veit par Feldkirchen à Albeck (au nord de Feldkirchen) et de celle menant par le Gurk-Thal à Friesach.

23-27 JUILLET. — **Préparatifs militaires du vice-roi. — Renseignements sur les positions et les effectifs des troupes françaises et autrichiennes. — Arrivée du IIe corps de réserve en Styrie. — Congrès de Prague. — Evénements de Naples.** — Le vice-roi redoublait d'ailleurs d'activité à mesure que le temps marchait et que l'on approchait du terme de l'armistice. Comptant de moins en moins sur une solution pacifique, Eugène s'était avant tout occupé de faire rechercher et étudier entre l'Isonzo et la Save une position convenable pour une armée chargée de couvrir l'Italie, et, le 23 juillet, il était en mesure d'adresser à l'empereur[3] les rapports des officiers qu'il avait chargés de cette reconnaissance. Il résultait de ces rapports, qu'il importait de s'établir sur la rive droite de la Save, par cela même qu'au-delà de cette rivière le terrain était par trop favorable à une armée débouchant de Cilli.

Quant à la position de Krainburg, elle avait contre elle de ne couvrir aucune des communications principales de l'Italie et quant à celle de Laibach, quoique préférable, elle n'était pas non plus sans présenter des inconvénients assez sérieux, sur lesquels Eugène insistait avec raison. Il faisait remarquer, que

1. *Operationen der französischen Armee in Illyrien, Italien, Tirol und Salzburg, im Jahre* 1813 (*K. und K. Kriegs-Archiv*, XIII, 31).
2. Général-major Langenau au général de cavalerie prince Hohenzollern, Klagenfurt, 22 juillet 1813 (*K. und K. Kriegs-Archiv. Feld-Acten, Hiller*, VIII, 8 *a*).
3. Le vice-roi à l'empereur; Monza, 23 juillet (*Archives de la Guerre*).

les environs de Laibach étaient très malsains à cause des marais qui entourent une partie de la ville et que toutes les hauteurs qui dominent Laibach sont « des montagnes pelées, sans aucune culture, presque sans arbres et où il serait difficile d'asseoir un camp ». De plus, une armée qui défendrait cette position, à laquelle les officiers du vice-roi donnaient la préférence, aurait sa droite au Thalberg et sa gauche au Rosenberg et serait par suite coupée en deux par la rivière, la Laibach « ce qui rendrait à travers la ville les communications difficiles d'une aile à l'autre ». Enfin l'armée ainsi postée n'aurait eu derrière elle que d'immenses marais et une seule route, celle de Laibach à Trieste.

Aussi profitant de la présence à Laibach du général d'Anthouard[1], Eugène lui prescrivit à nouveau de reconnaître lui-même ces différentes positions, de lui donner son avis sur chacune d'elles et de lui envoyer le croquis des positions d'Ober-Laibach et d'Adelsberg, qui, si elles n'offraient pas l'avantage qu'avait Laibach de se trouver au nœud même des principales routes, remplissaient du moins le but demandé, celui de couvrir Trieste et l'Italie. Le vice-roi priait, du reste, l'empereur de lui donner son opinion sur ces différentes hypothèses[2].

En même temps qu'il signalait à l'empereur la réunion entre Gaëte et Terracine d'une division d'infanterie et d'une division de cavalerie napolitaines et l'apparition de quelques vaisseaux anglais en vue de Venise et d'Ancône, qu'il réclamait l'envoi le plus prompt possible des 2 régiments de cavalerie (1er hussards et 31e chasseurs) qui devaient se réunir à Lyon en août[3], il était obligé de reconnaître qu'il n'avait reçu pendant les derniers jours que des renseignements vagues et contradictoires sur les mouvements des troupes autrichiennes et il attribuait ce fait à la difficulté qu'éprouvaient ses agents à pénétrer dans les provinces autrichiennes, où les autorités locales soumettaient les voyageurs à une surveillance de jour en jour plus étroite[4].

1. Le lendemain, 24 juillet, le vice-roi informait d'Anthouard de la nomination du duc d'Otrante et du général Fresia et lui prescrivait d'attendre l'arrivée de Fouché à Laibach afin de savoir de lui ce qu'il aurait appris de nouveau en traversant l'Allemagne.

2. Dans une lettre en date de Monza, 24 juillet, le vice-roi rendait compte à l'empereur des mesures qu'il avait prises pour l'extraction des produits minéraux de l'Illyrie et la vente du mercure, évalué à 5 millions environ, existant au dépôt général de Venise.

3. Le vice-roi à l'empereur; Monza, 26 juillet (*Archives de la Guerre*).

4. Le vice-roi à l'empereur; Monza, 27 juillet. En fait de renforts le vice-

Si l'on en excepte une fausse nouvelle relative à la présence du vice-roi à Udine le 25 juillet, où il aurait conféré avec plusieurs de ses généraux[1] et dont l'existence paraît d'autant plus contestable qu'Eugène n'en parle dans aucune de ses dépêches et qu'en outre on retrouve dans sa correspondance des lettres adressées à l'empereur et datées de Monza les 24 et 26 juillet, on doit reconnaître que les Autrichiens étaient à ce moment et allaient du reste continuer à être parfaitement renseignés et admirablement servis par leurs émissaires et leurs agents[2]. C'est ainsi qu'on leur signalait la présence à Udine, le 23 juillet, des 26e, 35e, 53e et 113e régiments d'infanterie, d'un régiment de chasseurs à cheval français, des dragons de la garde royale, de 2 régiments d'infanterie de la garde royale et du 4e régiment d'artillerie, à Vérone des chasseurs à cheval de la garde royale, d'un régiment de dragons et d'un régiment de chasseurs à cheval italien, et enfin du 2e régiment d'infanterie italienne. Le même rapport leur faisait savoir qu'il n'y avait presque pas de troupes françaises dans l'intérieur du Tyrol et que l'effectif des régiments italiens était très faible. Un autre agent[3] les instruisait de l'arrivée à Salzburg, le 24 juillet, d'un convoi de 40 voitures chargées de poudres et de projectiles. D'après un autre rapport[4] les Français avaient, le 27 juillet, 1.200 hommes et 12 canons à Osoppo, le 6e régiment à Palmanova, un bataillon du 7e à Gradisca avec quelques gendarmes et un bataillon du 67e à Gemona. Le même agent annonçait, en outre, que le vice-roi aurait de la cavalerie à Udine à la fin du mois et qu'il ravitaillait activement Osoppo et Palmanova.

roi allait apprendre quelques jours plus tard, par une lettre du ministre de la Guerre en date de Paris, le 29 juillet, que la 25e demi-brigade, formée dans la 8e division militaire (Toulon) et forte de 2.520 hommes (3 bataillons des 1er, 16e et 62e) arriverait à Vérone du 2 au 6 septembre (*Archives de la Guerre*).

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (*Operationen der französischen Armee in Illyrien, Italien, Salzburg und Tirol, im Jahre* 1813) XIII, 31 et (*ibidem* VIII, 9 et ad 9). *Feld-Acten, Hiller* (*Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner Oesterreich unter F. Z. M. Freiherr von Hiller*). Général de cavalerie, prince Hohenzollern au F. Z. M. baron Hiller; Klagenfurt, 3 avril.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv*, XIII, 31 (*Operationen der französischen Armee in Illyrien, Italien, Tirol und Salzburg, im Jahre* 1813). Renseignements reçus par le capitaine Fabrizzi à Graz.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv*, XIII, 31 (*Operationem der französischen Armee in Illyrien, Italien, Tirol und Salzburg, im Jahre* 1813).

4. *K. und K. Kriegs-Archiv*, XIII, 31 (*Operationen der französischen Armee in Illyrien, Italien, Tirol und Salzburg, im Jahre* 1813).

Enfin d'après les nouvelles venues d'Agram[1], les Autrichiens savaient que le bataillon du 3e régiment italien, jusqu'ici en garnison en Dalmatie, avait été envoyé à Fiume, où étaient déjà depuis le 10 juillet 4 compagnies de ce régiment, venant de Trieste, et où l'on attendait 2 bataillons de *Grenzer* (confins militaires) venant également de Dalmatie. Il semble, est-il encore dit dans ce rapport, que les Français ont l'intention d'évacuer la Croatie orientale et la Dalmatie, moins les places, et se borneront à défendre sérieusement la frontière ouest de la partie de la Croatie qu'ils occupent, ainsi que la Carniole, afin de couvrir leurs communications entre l'Italie et Laibach. Le même émissaire ajoutait que les Français manquaient de munitions en Illyrie et qu'ils établissaient à Trieste, Präwald, Adelsberg et Ober-Laibach des fours de campagne qui devaient être achevés le 27 juillet. Il signalait de plus la présence à Laibach du général d'Anthouard qui y exerçait les fonctions de commandant en chef provisoire en Illyrie. Il terminait son rapport en indiquant que tous les 1ers bataillons des 6 régiments des confins militaires et les 2es bataillons des 2 régiments Banal avaient rejoint la Grande Armée en 1812, que les 4 autres 2es bataillons étaient échelonnés le long des côtes de la Dalmatie, qu'on avait déjà procédé dans 4 districts de régiments à la formation des 3es bataillons et dans les 2 autres régiment à celle des 4es bataillons, et enfin qu'il y avait un régiment français et un régiment italien en Dalmatie et 300 chevaux à Karlstadt.

Ces renseignements arrivaient d'autant plus à point et étaient d'autant plus précieux, que le IIe corps de réserve, définitivement constitué et s'administrant pour son compte depuis le 25 juillet[2], venait d'arriver en Styrie, que les uhlans de Merfeldt étaient déjà à cette date à Klagenfurt et que le 9e bataillon de chasseurs était en marche sur Marburg[3].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv*, XIII, 31 (*Operationen der französischen Armee in Illyrien, Italien, Tirol und Salzburg, im Jahre* 1813) et (*idem in ibidem*) *Feld-Acten. Hiller*, VIII, 1. Agram, 1er août. Ce dernier rapport annonçait, en outre, que les Anglais avaient fait partir de Fiume 400 tonneaux de poudre, que les Français manquaient de munitions en Croatie et qu'on avait donné aux habitants de Palmanova l'ordre de se procurer de suite six mois de vivres sous peine d'être expulsés de la place.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv*, VII, 3. *Feld-Acten den Krieg gegen Frankreich in Italien betreffend. Rechter Flügel unter F.-M.-L. marquis Sommariva.* Général de cavalerie, prince Hohenzollern au F.-M.-L. marquis Sommariva. Graz, 25 juillet.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv*, VIII, 8*b*. *Feld-Acten. Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner Oesterreich unter F. Z. M. Freiherr von Hiller*. Général-major

Pendant que de Paris Clarke ne cessait de demander au vice-roi des nouvelles du contingent napolitain, pendant que le duc de Gallo et le parti français s'efforçaient de travailler à un rapprochement entre Napoléon et Murat[1], un revirement inattendu, semblait se préparer à Naples. Inquiet peut-être de ce qui se passait à ce congrès de Prague, auquel assistaient, en somme, tout en se tenant dans la coulisse et sans prendre part aux séances, lord Aberdeen et le prince Cariati, mécontent du peu de succès obtenu jusqu'ici par des démarches qu'il désirait tenir secrètes, momentanément désillusionné par les réponses de lord Aberdeen à Cariati, par le refus formel opposé par le diplomate anglais à toute proposition d'entente séparée avec le cabinet de Naples, avec lequel son gouvernement ne consentait à traiter que d'accord avec la cour de Vienne, se trouvant, peut-être aussi, mal partagé dans le projet de reconstitution de l'Italie, dont on commençait à parler à Prague et qui rendait le Piémont et la Sardaigne à leur ancien roi, attribuait la Haute-Italie, Modène, les Légations et les Marches à l'Autriche, l'Italie centrale aux archiducs de la maison de Toscane et d'Este, assurait la Sicile aux Bourbons et ne lui laissait que Naples, préoccupé du peu d'empressement que le cabinet de Saint-James mettait à accepter les ouvertures directes qu'il avait fait faire à lord William Bentinck, plus nerveux, plus hésitant que jamais, s'irritant des difficultés, des retards que rencontrait l'organisation de son armée, exaspéré par les cas nombreux de désertion qui se produisaient dans les rangs de ses régiments, dont il surveillait et pressait l'instruction avec un soin jaloux, le roi de Naples attendait avec une impatience fiévreuse, qu'il ne parvenait pas à dissimuler à son entourage, le retour du courrier qu'il avait envoyé à Dresde[2], et se gardait bien d'accorder à Durand les audiences qu'il avait demandées et que le ministre de France, n'osant rien faire avant d'avoir reçu les instructions de Bassano[3], avait de son côté la pru-

Langenau au général de cavalerie, prince Hohenzollern. Klagenfurt, 25 juillet.

1. Extrait d'une dépêche du comte de Mier, en date du 16 juillet : « ... En attendant le parti français met tout en mouvement pour engager le roi de se conformer aux ordres de Napoléon ; jusqu'à présent, il tient ferme à ses résolutions » (*Haus, Hof und Staats-Archiv*).

2. Durand au duc de Bassano ; Naples, 23 juillet (*Archives des Affaires étrangères*; Naples, V° 139, p^ce 198, f° 375, dépêche n° 55).

3. Il s'agit ici des instructions que le duc de Bassano fit partir de Dresde le 27 juillet et qui, si elles parvinrent à Durand, ne lui arrivèrent en tous cas qu'après le 15 août, bien après le départ de Murat pour la Grande Armée, ainsi que l'établit une dépêche de Durand (Dépêche n° 51. Naples, 15 août,

dence et l'habileté de ne pas réclamer. Durand avait été d'autant mieux inspiré, que le courrier envoyé à Dresde arriva à Naples, le 26. « Sa Majesté, écrit-il[1], est restée longtemps enfermée avec la reine et, le 27, Sa Majesté a conféré avec ses ministres. » N'ayant, pour ainsi dire, plus accès à la Cour, ne pouvant plus voir la reine qui l'évitait depuis quelque temps, ignorant la teneur des instructions que Bassano lui avaient annoncées, tenu par suite à un redoublement de prudence, obligé en attendant l'arrivée de la dépêche du ministre à ne rien compromettre, ne pouvant, à cause du silence officiel qu'on gardait à son égard et de la position délicate, dans laquelle il se trouvait, aller au devant d'aucune communication, il en était réduit à transmettre les bruits et les rumeurs qui lui revenaient. Mais ces bruits, que les événements ne devaient pas tarder à confirmer en partie, étaient significatifs : « Murat, écrivait-il, paraît content. *On parle de son départ pour l'armée* et l'on disait même que quelques troupes allaient être mises en mouvement. »

Plus perplexe, plus indécis que jamais, Murat n'avait cependant pas encore pris une résolution définitive. Du reste, il procédait à l'égard de l'Autriche presque de la même façon qu'à l'égard de la France.

Quelques jours après l'ouverture du congrès de Prague, Metternich avait vraiment essayé de le mettre en demeure et d'obtenir de lui un engagement formel, relatif à l'attitude du gouvernement napolitain. « Le roi veut-il, écrivait-il, le 16 juillet, à Mier[2], rester neutre et attendre les événements pour se prononcer. Dans ce cas, il doit s'interdire de contrarier nos opérations et il devrait même s'engager sur ce point par une convention secrète. Veut-il, au contraire, prendre une part

Archives des Affaires étrangères). Après avoir approuvé tout ce que Durand avait fait et dit, Bassano (Dépêche de Dresde, 27 juillet, p^re 199, f° 377, *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V^e 139) lui renouvelait l'ordre de quitter Naples, si, à la réception de cette lettre, le roi n'avait pas encore mis en mouvement le contingent qu'il devait fournir. Durand devait dans ce cas, laisser M. de Gabriac à Naples comme chargé d'affaires et s'arrêter à Rome, parce que, disait Bassano, « il convient de ne pas vous éloigner davantage ».

1. Durand au duc de Bassano; Naples, 28 juillet (*Archives des Affaires étrangères*. Naples, V^e 139, p^re 200, f° 379. Dépêche, n° 36).

2. Dépêche chiffrée de Metternich à Mier, Prague, 16 juillet (*Haus Hof und Staats-Archiv*). Comme nous l'avons indiqué plus haut. Metternich s'engageait naturellement au secret le plus absolu et promettait au roi que la cour de Vienne ne révélerait rien de ce qui aurait été convenu, dans le cas où l'on réussirait à signer un traité de paix à Prague. Afin de mieux séduire Mura

active à la guerre? Alors qu'il signe un traité d'alliance avec l'Autriche et qu'il entre ouvertement dans la coalition. »

Le chancelier autrichien reconnaissait, il est vrai, les difficultés de la position de Murat, il admettait que Joachim pût hésiter à tout jouer sur une seule carte et tînt encore pendant quelque temps à sauvegarder les apparences. Il lui proposait à cet effet de rompre officiellement les relations diplomatiques, de rappeler d'un commun accord, les agents accrédités, tout en laissant Mier à Naples et Cariati à Vienne, mais sans lettre de créance et sans caractère officiel.

Mais, malgré toute son inconstestable habileté, Metternich ne réussit pas à arracher à Murat les réponses qu'il désirait. Il ne parvint même pas à obtenir de lui l'application des quelques mesures qu'il recommandait. Le courrier de Dresde était revenu, Napoléon avait écrit en termes relativement tendres à sa sœur Caroline, et sur l'ordre de l'empereur, Fouché et Ney avaient fait tenir à Murat deux lettres qui avaient profondément ému son cœur de soldat.

28-31 JUILLET. — **Ordres de l'empereur. — Renseignements parvenus au vice-roi. — Fouché à Laibach. — Positions du IIe corps de réserve. — Lettre de Metternich à Stadion.** — Loin de se laisser aller à un optimisme aveugle, qui hantait tout au plus le cerveau de Narbonne, à cet optimisme, que dans une lettre adressée à Stadion, Metternich se plaisait à lui attribuer[1], l'empereur ne se faisait, au contraire, aucune illusion

et de le décider à se joindre à la coalition, il lui faisait dire encore ce qui suit: « Nous partageons la conviction que le roi ne peut assurer définitivement son existence qu'en la liant à la cause de l'Autriche. Comment effectivement se cacher qu'il en a trop fait pour ne pas s'être attiré toute l'animadversion de l'empereur des Français ». Enfin, connaissant bien les secrets désirs de Murat, il ajoutait que, même en cas de défaite de la coalition, l'intérêt et le devoir des puissances leur imposeraient l'obligation, lors de l'ouverture des négociations, de garantir et de sauvegarder l'existence du royaume de Naples. Il est, à ce propos, intéressant de constater qu'à peu près au même moment le commandeur Ruffo, ministre de Ferdinand IV, écrivait de Vienne, le 21 juillet, à Metternich (*Haus, Hof und Staats-Archiv*) pour lui exposer les désirs de son souverain, qui espérait que la cour d'Autriche soutiendrait et appuyerait au congrès de Prague les intérêts de la cour de Palerme, et ferait valoir ses droits imprescriptibles sur Naples.

1. Dans une lettre écrite par Metternich au comte Stadion dans les derniers jours de juillet, lettre dont Criste emprunte des extraits au livre d'Oncken, Metternich lui disait, que, d'après le dire de Caulaincourt, et d'après ce que lui-même avait remarqué lors de l'entrevue de Dresde, l'empereur ne se rendait nullement compte de la situation, et que déçu depuis longtemps dans ses espérances et ses calculs, il se cramponnait à une idée qui plaisait à son esprit et servait ses projets. « Napoléon, disait-il, est persuadé que l'Autriche

sur la gravité de la situation, sur l'issue probable des négociations de Prague. Le chancelier d'Autriche n'avait pas deviné juste, puisque, écrivant à Eugène, le 27 juillet, l'empereur, à ce moment à Mayence, lui annonçait que les hostilités commenceraient le 16 ou le 17 août et lui prescrivait pour cette raison d'avoir, le 10 août, son quartier général à Udine, d'y réunir toutes ses troupes, de façon à pouvoir exécuter, dès le 11, son mouvement sur Graz[1]. Il l'invitait à lui faire connaître d'urgence la position de son armée au 1er et au 10 août, et à lui indiquer « le lieu que chaque division et bataillon occuperait à cette dernière époque ».

L'empereur ignorait encore à ce moment l'existence d'une concentration de troupes autrichiennes à Graz et à Klagenfurt; mais il s'en préoccupait d'autant moins qu'il savait que le duc d'Otrante et le général Fresia, qui passaient par la Styrie et la Carinthie, allaient être en mesure de renseigner le vice-roi d'une manière positive.

En attendant, du reste, le retour du général d'Anthouard, le vice-roi avait été informé plus ou moins exactement et avec plus ou moins d'exagération de ce qui se passait de l'autre côté de la frontière par les agents qu'il avait envoyés à Graz, Klagenfurt et Marburg. A Graz, il n'y avait que peu de troupes lors du départ de son émissaire. D'après les bruits qui couraient, on y attendait 12.000 hommes venant de Hongrie, et le régiment de Chasteller, qui était à Graz, avait quitté cette ville avec un régiment de cavalerie pour se rendre au camp de Pettau, où il devait retrouver une compagnie de sapeurs venant de Marburg. Le même agent avait rencontré entre Cilli et Windischgraetz 200 chasseurs à pied allant s'établir sur la frontière même de l'Illyrie.

L'agent de Marburg confirmait les nouvelles de Graz, mais renchérissait sur l'importance du camp de Pettau qui devait, d'après lui recevoir 30.000 hommes.

ne prendra jamais les armes contre lui. C'est là une conviction aussi fortement ancrée dans son cerveau que celle qui lui fit croire jadis, que l'empereur Alexandre implorerait la paix à Moscou. »

1. L'empereur au vice-roi; Mayence, 27 juillet (*Correspondance*, t. 25, n° 20311). Dans cette même dépêche, l'empereur lui faisait savoir, en outre, qu'il n'avait pas connaissance de la présence d'une armée autrichienne à Graz, et à Klagenfurt, qu'il ne devait pas compter sur les bataillons de Bretagne primitivement destinés à l'armée d'Italie, mais qu'on lui enverrait le 1er hussards et le 31e chasseurs qui revenaient d'Espagne, et se complétaient à 1.200 hommes à Vienne, en Dauphiné, et que, s'il avait contremandé le mouvement des 2 régiments étrangers, il l'autorisait toutefois à en tirer 2 bataillons chargés de garder les côtes et de réprimer les insurrections.

Les renseignements venus de Klagenfurt étaient moins exagérés. L'agent n'y avait vu que le régiment Hohenlohe-Bartenstein qui venait de recevoir une assez grande quantité de recrues, et dont les officiers étaient, en outre, occupés à instruire les compagnies de landwehr[1].

Nommé gouverneur général des Provinces Illyriennes le 17 juillet, Fouché qui avait reçu ses passe-ports le 18, s'était mis en route le 19 au matin. Voyageant jour et nuit, ne s'arrêtant qu'une demi-journée à Prague, deux jours à Vienne, une soirée à Graz, le duc d'Otrante venait d'arriver le 29 juillet à Laibach, où il prit aussitôt connaissance des actes du gouvernement. Il n'y trouva, nous dit le comte de Chassenon[2], ni archives, ni autres papiers. Le secrétaire avait seulement quelques cartons contenant les minutes des lettres écrites. Pas de fonds pour la police, rien que quelques agents en uniforme, mais sans paye. L'administration municipale sans relation avec l'administration générale du pays, donc nulle. Le clergé, peu ou pas payé et qui eût pu être un si bon instrument de gouvernement, se trouvait détaché de lui. La magistrature trop peu payée, déconsidérée à cause des mauvais choix, avait ses prisons et ses greffes remplis.

Pour se faire, d'ailleurs, une idée exacte de l'esprit public, de l'état politique et moral de ce pays, dans lequel l'administration française a laissé cependant de si bons souvenirs, de ce pays dans lequel le gouvernement autrichien ne put rétablir son ancien régime et dut adopter une partie des réformes, que la France y avait introduites, telles, par exemple, que la suppression du servage et des corvées, et l'abolition de la juridiction des seigneurs[3], il nous paraît indispensable de faire encore quelques emprunts au mémoire du comte de Chassenon : « La classe élevée, écrit-il, n'est pas appelée aux emplois, n'est pas rattachée au gouvernement et s'en éloigne de plus en plus, bien que le gouvernement respecte les droits seigneuriaux et la ménage ; mais la rigueur des préposés du Trésor et du Domaine, qui la poursuivent à outrance, l'exaspère contre

1. Le vice-roi à l'empereur; Monza, 29 juillet.

2. Le vice-roi à l'empereur; Monza, 2 août (*Archives de la Guerre*) et comte de Chassenon, auditeur au Conseil d'Etat. « Sur la guerre actuelle. » Venise, 14 décembre 1813 (*Archives Nationales*, A. F. IV. 1713). Cf. *R. Archivio di Stato, Milan* (Correspondance des consuls, 2e division, 475). Le consul Borghi au sénateur Testi; Trieste, 31 juillet 1813.

3. Cf. Chélard, *les Armées françaises jugées par les habitants de l'Autriche.*

le régime actuel. Le commerce est absolument nul. L'abandon des mesures sanitaires lui a porté le dernier coup.

« L'esprit public, sans être aussi bon qu'il eût pu et dû être, était cependant assez bon et assurément moins mauvais que celui des Italiens. Quand on se représente que les trois classes du peuple illyrien étaient toutes maltraitées : les nobles et les grands propriétaires écartés des emplois et souvent vexés pour leurs opinions, les commerçants par la cessation absolue des affaires et les banqueroutes, le peuple par l'application de nouveaux droits à côté des anciens, enfin la totalité de la population par l'abandon, dans lequel elle se voyait par l'absence d'un gouverneur, et la persuasion où elle était qu'elle allait devenir un objet d'échange et de compensation à la fin de la campagne, on s'étonnera qu'elle n'eût pas fait un pas au-devant de l'Autriche qui l'avait inondée d'agents. » Les premières mesures du duc d'Otrante furent du reste assez heureuses et auraient pu produire de bons résultats en des temps moins troublés, et si son infortuné prédécesseur se fût décidé à les prendre et à veiller à leur exécution. « Fouché interdit l'emploi des garnisaires, fit relâcher une foule de gens poursuivis à la requête des agents du fisc et fit payer le clergé. » Malheureusement les événements se précipitaient, et, quand Fouché quitta Laibach, il n'avait même pas pu entrer dans le palais de l'évêque où il ne comptait s'installer qu'après l'avoir fait aménager à son goût.

La guerre devenait de jour en jour plus probable ; les négociations n'avançaient pas ; on n'arrivait à rien et on tenait du reste de moins en moins à s'entendre : « La tournure prise ici par nos affaires, écrivait Metternich à Stadion de Prague, est telle qu'il est absolument hors de doute que nous romprons nos relations avec la France, le 10 août. » Metternich avait si bien manœuvré, si bien travaillé l'opinion publique que, même s'il eût essayé de rester fidèle à l'alliance française, l'empereur François aurait été obligé de céder devant la volonté de ses sujets.

Aussi les troupes de l'armée de l'intérieur de l'Autriche avaient continué pendant les derniers jours leur mouvement en avant. Le 30 juillet, le feldzeugmeister baron Hiller faisait savoir à Sommariva[1], que le quartier général du IIe corps de

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Feld Acten den Krieg gegen Frankreich in Italien betreffend* 1813. *Rechter Flügel unter* F.-M.-L. marquis Sommariva.) F. Z. M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vienne, 30 juillet 1813,VII, 5.

réserve, étant à la veille de s'établir à Bruck-sur-Mur, le régiment d'infanterie Reisky devait évacuer immédiatement cette ville et aller s'établir entre Bruck et Leoben. A la même époque, les divisions Frimont et Nowack recevaient l'ordre d'occuper dans la vallée de la Haute-Mur les positions et cantonnements indiqués par l'ordre ci-dessous du 30 juillet[1].

Division du feld-maréchal-lieutenant baron Frimont[2] :

Brigade du général-major Wrede ; 2 bataillons de Szekler à Judenburg; 6 escadrons de hussards de Frimont à cheval sur la Mur, à Knittefeld, entre Sanct-Lorenz et Frohnsdorf sur une ligne passant par Farrach et Ober-Möbersdorf, et allant jusqu'à Feistritz;

Brigade du général-major Stanissavlevich : le 8ᵉ bataillon de chasseurs à Judenburg, 1 bataillon de Peterwardeiner à Weisskirchen, le 2ᵉ bataillon de Valaques à Sekkau; 2 bataillons du régiment Duka à Kraubath et entre Sanct-Michael et Leoben sur les deux rives de la Mur :

Division du feld-maréchal-lieutenant Nowack;

Brigade du général-major Eckhardt ; 2 bataillons du régiment Reisky, de Leoben à Bruck (mais sans mettre personne à Bruck), 2 bataillons du régiment Jelachich à Sanct-Michael, vallée de Liesing et jusqu'à Mautern;

Brigade du général-major Stutterheim[3] : 4 bataillons de grenadiers (Purcell, Welsberg, Chimani et Faber). Un bataillon fournit un détachement au quartier général à Bruck. Les autres troupes et les services du quartier général à Kapfenberg.

Plus en arrière, on avait pris des mesures de précaution sur la haute Enns, établi l'aile droite sur l'Enns près d'Altenmakrt, l'aile gauche sur deux lignes, la première à Klachau, la deuxième entre Steinach et Unter-Grimming ; on avait de plus fait occuper Ischl, les Pötschen et Aussee[4].

Dès le 30 juillet, le général-major Langenau rendait compte, qu'il avait envoyé des reconnaissances d'officiers à Feistritz et à Glanegg (entre Sanct-Veit et Feldkirchen), que 40 hussards illyriens étaient arrivés à Villach, où l'on en attendait encore 200 et où les Français travaillaient à la tête de pont. Il avait

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*ibidem*) dislocation des divisions Frimont et Nowack du IIᵉ corps de réserve dans la vallée de la Haute-Mur, 30 juillet, VII, ad 6.
2. Voir *Annexe XXIX*.
3. Voir *Annexe XXX*.
4. *K. u. Kriegs-Archiv*. (Feld-Acten Hiller), XIII, 16.

de plus fait commencer par les pionniers l'établissement d'une tête de pont sur la route menant au Loibl et fait barrer la route conduisant par la vallée de la Drave dans le Rosenthal (en face de Rosegg) et celle de Villach par Velden à Klagenfürt près de Pörtschach[1].

Enfin des renseignements reçus le 31 juillet au quartier général de Graz[2], annonçaient, pour le 30 juillet, l'arrivée à Udine d'un grand parc d'artillerie de 200 bouches à feu et l'entrée à Görz d'un bataillon du 20e de ligne fort de 800 hommes. D'après le même rapport, les Français se proposaient de ne laisser à Trieste que 50 canons destinés à l'armement et à la mise en état de défense du port et du château. Quant au cordon établi par les Français sur l'Isonzo à cause de la peste, on croyait que c'était là seulement un prétexte, dont on se servait pour mieux cacher les mouvements des troupes. Le même agent annonçait encore que le vice-roi ne rejoindrait pas la Grande Armée en Allemagne, mais qu'il conserverait le commandement de l'armée d'Italie avec Masséna pour adjoint.

1er AOUT. — **Renseignements sur les mouvements et positions des troupes françaises et autrichiennes. — Hohenzollern remet le commandement à Hiller.** — De part et d'autre on ne perdait pas une minute, et l'on cherchait par-dessus tout à se tenir au courant des mouvements de troupes qui s'opéraient de l'autre côté des frontières. Pendant que l'on signalait au vice-roi l'arrivée à Villach, le 30 juillet, de plusieurs officiers du génie qui employèrent, le 31, « de 900 à 1.000 ouvriers à la construction de forts sur les deux routes qui de Villach conduisent à Klagenfurt[3] », les Autrichiens de leur côté étaient parvenus à se procurer des renseignements assez complets et assez exacts sur les effectifs et les points de rassemblement de l'armée française. Ils savaient à ce moment[4] que l'armée française d'Italie se rassemblait à Udine, qu'elle se composait des régiments français ayant leurs dépôts en Italie et

1. *K. u. Kriegs-Archiv* (*Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich unter F.-M.-L. Freiherr von Hiller*) général-major Langenau au général de cavalerie prince Hohenzollern. Klagenfurt, 30 juillet, VIII, 8, *c*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operationen der französischen Armee in Illyrien Italien, Tirol und Salzburg in Jahre* 1813, Graz, 31 juillet, XIII, 31).

3. Le vice-roi à l'empereur; Monza, 6 août (*Archives de la Guerre*).

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, XIII, 34 (Feld-Acten Hiller), *Uebericht der Operationen der französischen Armee seit Anfang des Feldzuges* 1813 (*aus den Kundschaftsberichten, aufgefangenen Briefen und eingengangenen Meldungen zusammengetragen*) 1er, 2 août 1813.

en Piémont, et qui devaient fournir, selon les circonstances, de 1 à 4 bataillons, que les cadres (officiers et sous-officiers) étaient bons, mais que le reste des effectifs avait été constitué presque exclusivement à l'aide de conscrits, et qu'il en était de même pour la cavalerie, dont les chevaux étaient à peine dressés. Ils n'ignoraient pas qu'à ces troupes, qui représentaient l'élément français, il fallait ajouter les régiments italiens laissés en Italie et répartis entre une division d'infanterie, une faible division de garde royale, 6 à 8 escadrons, plus 8 bataillons des confins militaires postés en Dalmatie, Istrie et Illyrie. On leur avait de plus fait savoir, que ces divisions se composaient de 8, 11, 13 et 14 bataillons, dont l'effectif variait entre 4 et 500 hommes, que l'effectif de ces divisions était, par suite, de 5 à 7.000 hommes et l'effectif total de l'armée, de 41 à 42.000 hommes.

Les régiments autrichiens se rapprochaient pendant ce temps des points de concentration qui leur avaient été assignés, et c'est ainsi que, tandis que le prince de Hohenzollern[1] remettait le commandement de l'armée de l'intérieur de l'Autriche au feldzeugmeister baron Hiller qui venait d'arriver à Graz[2], le régiment Jelachich recevait l'ordre de partir de Leoben le 3 août, le régiment Reisky de Bruck, où 2 compagnies de grenadiers venant de Frohnleiten[3] allaient remplacer un bataillon de ce dernier régiment et assurer le service du quartier général du feldzeugmeister baron Hiller[4].

2 AOUT. — **Emplacement des troupes de l'armée d'Italie. — Croisières de l'escadre anglaise. — Débarquement des Anglais à Rovigno et prise de l'île de Mezzo.** — Le 2 août les troupes et les dépôts des régiments de l'armée d'Italie occupaient les positions suivantes : le quartier général de la 1re lieutenance (général Grenier) était établi à Udine, ainsi que celui de la 4e division, tandis que celui de la 2e était installé plus à l'ouest, à Pordenone. Des 3 régiments de cette division, le 9e de ligne, dont le dépôt était à Trévise, avait 1 bataillon à Osoppo, 1 à Buja et les 2 autres à Saint-Daniele, le 35e, 1 bataillon à

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich in Inner-Oesterreich unter F.-Z.-M. Freiherr von Hiller*) général de cavalerie prince Hohenzollern au F.-Z.-M. baron Hiller; Graz, 1er août, VIII, 5.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (*ibid.*) major Sunstenau au général-major Richter, chef d'état-major de l'armée de l'intérieur de l'Autriche, VIII, 7.

3. Frohnleiten entre Bruck et Graz, à 25 kilomètres de Bruck.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (*ibid.*) F.-M.-Lt marquis Sommariva au F.-M.-Lt baron Frimont; Graz, 1er août, VIII, 3.

Spilimbergo, 2 à Valvasone, 1 à Pordenone et son dépôt à Padoue, la 28ᵉ demi-brigade provisoire, dont les dépôts n'étaient pas en Italie, et qui formait la tête de la colonne de ce côté, 1 bataillon à Venzone et Ospedaletto, 1 à Gemona et 1 autre, celui du 67ᵉ, tout à fait en première ligne à Villach. L'artillerie, le train et le génie de cette division étaient à San-Vito. La 4ᵉ division formant l'aile droite de la 1ʳᵉ lieutenance avait à Udine, outre le 106ᵉ, dont le dépôt se trouvait dans cette ville, 3 bataillons du 53ᵉ, dont l'autre bataillon était plus à l'Est, à Cividale, et le dépôt à Pesaro. La 29ᵉ demi-brigade provisoire était à l'extrême droite avec 1 bataillon à Görz (Goritz), 2 à Cormons et 1 à Gradisca ; l'artillerie, le train et le génie à Palmanova.

La 2ᵉ lieutenance, provisoirement sous les ordres du général Quesnel, et dont le quartier général était établi avec celui de la 1ʳᵉ division à Vicence, était tout entière cantonnée à la gauche de la 1ʳᵉ. Le 84ᵉ (dépôts à Padoue et à Vicence) occupait Castelfranco avec 2 bataillons, Campo San-Piétro avec 1 bataillon et Cittadella avec 1 bataillon. Le 92ᵉ (dépôt à Vicence) était tout entier dans cette ville avec 1 bataillon de la 30ᵉ demi-brigade provisoire, dont les 2 autres bataillons occupaient San-Pietro, Engu et Piazzola. L'artillerie, le train et le génie de cette division étaient encore à Vérone, mais avaient reçu l'ordre de se rendre à Vicence. La 3ᵉ division avait son quartier général à Bassano, qu'occupaient également 2 bataillons du 35ᵉ, 3 bataillons de la 31ᵉ demi-brigade provisoire et 2 du 102ᵉ, dont les dépôts étaient hors d'Italie comme ceux du 36ᵉ, dont les 2 bataillons étaient plus en avant à Feltre et se reliaient avec le gros de la division établi à Bassano, par les 2 bataillons du 42ᵉ (dépôt à Alexandrie) qui se tenaient à Cornuda et Asolo. L'artillerie, le train et le génie de cette division étaient, comme ceux de la 1ʳᵉ à Vérone, où on leur avait envoyé l'ordre de se porter sur Bassano.

Les quartiers généraux du général Pino, commandant la 3ᵉ lieutenance (Italienne) et de la 5ᵉ division, étaient établis à Padoue avec 1 bataillon du 2ᵉ italien (dépôt à Ancône), 1 bataillon du 1ᵉʳ italien (dépôt à Lugano), 1 bataillon du 2ᵉ léger italien (dépôt à Milan), l'artillerie, le train et le génie de la division. La 5ᵉ division avait, en outre, 1 bataillon du 3ᵉ italien (dépôt à Venise), à Trévise et 2 bataillons du régiment dalmate à Mestre. La 3ᵉ lieutenance était, par conséquent, formée en 2ᵉ ligne en arrière du centre des deux pre-

mières. Enfin à sa gauche la garde royale italienne, dont les dépôts étaient à Milan, occupait Vérone.

Les 4 bataillons du 3e léger italien (dépôt à Udine) étaient répartis entre l'Illyrie, Trieste et Laibach et le bataillon d'élite du 4e léger italien (dépôt à Chioggia) gardait Fiume.

De la 7e division de réserve qui devait se former au camp de Montechiaro sous les ordres du général Bonfanti, il n'y avait à ce moment en Italie que l'artillerie et le train, qui s'organisaient à Vérone, 3 bataillons des 1er et 2e régiments étrangers (dépôts à Florence et à Rome). Cette division, sans parler de la brigade napolitaine devait se composer d'un régiment de Croates (le 3e provisoire) et du 6e bataillon des 47e, 86e et 122e venant de Lorient, Saint-Malo et Vendôme.

La cavalerie, dont le commandement avait été donné au général Mermet qui n'avait pas encore rejoint et sous les ordres duquel on avait placé les généraux Guyon et Perreymond, ne se composait jusqu'à l'arrivée du 1er hussards et du 31e chasseurs qui se complétaient en France, que de 4 escadrons du 3e chasseurs italiens (dépôt à Crema) en route pour Conegliano, de 2 escadrons du 4e chasseurs italiens (dépôt à Lodi) en route pour Sacile et de 4 escadrons des dragons de la reine (dépôt à Crémone) à Padoue. L'artillerie et le train de la division de cavalerie, la réserve d'artillerie, le grand parc d'artillerie et le train de ce parc étaient réunis à Vérone. Il n'y avait plus à ce moment à Mantoue en fait de troupes appartenant à l'armée d'Italie qu'une compagnie de sapeurs italiens[1].

Le vice-roi avait, on le voit, encore bien des choses à faire afin d'être en mesure de mettre en ligne du 10 au 12 août des forces capables de tenir la campagne. Mais loin de pouvoir s'occuper exclusivement de son armée, son attention se trouvait à tout instant détournée par des événements de toute nature, par des difficultés de tout genre, par des complications sans nombre, par le souci des charges écrasantes qui pesaient sur l'Italie et dans les derniers temps par les mouvements et les coups de main des Anglais. Tandis qu'on lui signalait le premier août, au soir, l'apparition d'une division de l'escadre anglaise qui, forte de 2 vaisseaux et d'une frégate, croisait entre Grado, et le Tagliamento[2], les Anglais opéraient une descente le

1. Emplacement des troupes du corps d'observation d'Italie, 2 août 1313 (*Archives de la Guerre*).

2. Le vice-roi à l'empereur: Monza, 2 août (*Archives de la Guerre*).

2 août à Rovigno, et s'emparaient près de Raguse des îles Mezzo et Giupana[1], que les 50 hommes qu'on y avait laissés étaient hors d'état de défendre. Comme le vice-roi le faisait remarquer à l'empereur; il n'avait pas de troupes « pour obvier à tous ces inconvénients, puisque l'armée était entièrement concentrée et qu'il serait dangereux dans ces circonstances de la disséminer sur la côte ». Aussi, obligé de conserver les points principaux de la Dalmatie, il n'avait pu disposer pour garder Zara, Spalato, Raguse et Cattaro que d'un bataillon du 4e léger italien et d'un bataillon de Croates.

3 AOUT. — **Positions, mouvements et effectifs des troupes françaises, d'après les renseignements reçus par les Autrichiens. — Instructions données au feldzeugmeister baron Hiller par le Conseil aulique de la Guerre.** — Les Autrichiens continuaient à suivre avec une attention croissante les quelques mouvements exécutés par les troupes du vice-roi, et presque chaque jour leur apportait de nouveaux renseignements sur les positions et les effectifs des corps de son armée. Hohenzollern[2], auquel on avait signalé l'arrivée à Villach des hussards illyriens au service de la France, y avait envoyé un émissaire qui avait confirmé cette nouvelle et relevé la présence à Velden d'un petit piquet français. D'autres rapports évaluaient à 1.000 hommes les troupes d'infanterie italiennes présentes à Villach le 3 août et qui devaient être rejointes le lendemain par 860 hommes, presque tous des conscrits français, dont on préparait le logement dans la ville même et faisaient connaître l'existence non seulement à Velden, mais à Feldkirchen de petits postes fournis par la garnison de Villach[3]. On était également au courant des mouvements et des positions des Français sur la route d'Hermagor au Kreutzberg, du côté du Bartolo-Graben, de Windisch-Feistritz et de Tarvis. On savait qu'ils avaient un piquet de 24 hommes à Hermagor, 240 hommes au Kreuzberg

1. Le vice-roi à l'empereur; 11 août (*ibid.*). Cf. *Reale, Archivio di Stato*, Milan (Correspondance des consuls, II, 475. Borghi, consul à Trieste, au sénateur Testi, Trieste, 31 juillet.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. — Armee in Inner-Oesterreich unter F.-Z.-M. Freiherr von Hiller*) général de cavalerie prince Hohenzollern au F.-Z.-M. baron Hiller; Graz, 3 août, VIII, 9 et ad 9.

3. *K. u. Kriegs-Archiv.* (*Operationen der französischen Armee in Illyrien Italien Tirol und Salzburg in Jahre* 1813) XIII, 37, et *idem in ibidem* (Feld acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner Oesterneich unter F.-Z.-M. Freiherr von Hiller*) général de cavalerie, prince Hohenzollern au feldzeugmeister baron Hiller; Graz, 6 août, VIII, 24.

et 500 hommes du 54e à Feistritz sur le Gail, qu'il y avait de plus à Tarvis le général Fontana avec un millier d'hommes de toutes armes et quelques canons et que l'on attendait le général Vignolle à Villach[1] enfin que le 1er bataillon du 2e léger italien, 1 bataillon du 42e léger, 2 bataillons du 42e, 2 du 10e, 2 du 6e, 2 du 8e de ligne et 2 du 1er léger étaient arrivés à Vérone[2].

La guerre paraissait d'ailleurs, non seulement tellement probable, mais tellement imminente, que le feld-maréchal comte Bellegarde, président du Conseil aulique de la Guerre avait, dès le 3 août, jugé nécessaire de faire partir les instructions destinées au commandant du IIe corps de réserve (armée de l'intérieur de l'Autriche), instructions qui ne parvinrent au feldzeugmeister baron Hiller, à Unzmarkt, que le 8 août à dix heures au soir et qu'en raison même de leur importance il nous paraît nécessaire de reproduire ici[3].

« L'empereur a assigné une double mission à votre armée. Il la charge d'une part : de mettre par son attitude défensive les provinces de l'empire à l'abri d'une invasion; de l'autre, d'être en mesure de soutenir l'armée du Danube, si le vice-roi venait à se porter contre elle. Vous n'en devez pas moins envoyer en même temps un corps détaché en Illyrie afin d'encourager les bonnes dispositions des populations et d'armer les habitants.

« Votre armée n'étant pas assez forte pour garder tous les passages allant d'Illyrie, du Tyrol et du duché de Salzburg en Autriche, comme la dispersion des troupes en pays de montagne est chose des plus dangereuses, vous vous bornerez à faire surveiller les principaux débouchés par des postes assez forts pour les interdire à des corps volants ennemis. Vous devrez avoir soin de retrancher ces postes, toutes les fois que la configuration du terrain le permettra.

« Vous garderez par-dessus tout votre gros bien massé afin d'être à même de vous porter contre les points sérieusement menacés par la véritable attaque de l'ennemi. Vous pourrez

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich unter F.-Z.-M. Freiherr von Hiller*). Rapports d'émissaires, 3 août, VIII, 14 1/2.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (*Operationen der französischen Armee in Illyrien. Italien, Tirol und Salzburg*, XIII, 31.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich unter F.-Z.-M. Hiller*) F.-M. comte Bellegarde président du Hofkriegsrath au F.-Z.-M. baron Hiller. Instructions données au commandant du IIe corps de réserve; Vienne, 3 août, VIII, 38*d*, 38*a*.

vous concentrer à votre gré à Marburg, Judenburg, Neumartk ou Friesach, en raison même des points d'où proviennent vos troupes. Mais ce qu'il faut, c'est que vous soyez tenu à tout instant au courant des mouvements de l'ennemi et que vous connaissiez surtout la direction, que son gros peut prendre vers vos ailes (Illyrie ou vallée du Danube) afin de pouvoir prescrire à temps les mesures nécessaires et échapper au grand danger d'être trompé par de fausses attaques. Rapidité et mobilité, telles sont les conditions essentielles de la défense de l'intérieur de l'Autriche, jusqu'au moment où la Grande Armée aura remporté des succès décisifs.

« Si l'ennemi débouche par Villach, vous devrez, selon qu'il se portera contre la haute vallée de la Mur ou qu'il descendra au contraire la Drave, le prévenir avec votre gros dans ces vallées, ou bien manœuvrer sur son flanc dans la vallée de la Drave.

« S'il se porte sur Laibach, il vous sera facile de déboucher de Marburg.

« S'il détache enfin la plus grande partie de ses forces par la route qui se déroule parallèlement à vos positions, s'il se porte sur les Radstädter Tauern et le pays de Salzburg afin d'arriver dans la haute vallée du Danube ou sur la haute Enns, votre gros se portera par la vallée de la Mur ou par Rottenmann sur la haute Enns afin de le prendre de flanc pendant sa marche ou de tomber sur ses derrières. Dans ce cas, comme votre gros s'éloignera beaucoup du corps que vous aurez détaché en Illyrie et comme votre position dans la vallée de la Mur laisse déjà subsister un vide par trop considérable, il sera indispensable d'étabiir un corps du côté de Marburg, soit pour recueillir le détachement envoyé en Illyrie et couvrir Graz, soit pour manœuvrer dans la vallée de la Drave contre le flanc de l'ennemi en marche de Villach sur Neumarkt.

« Il importe surtout de faire grande attention à la possibilité d'un grand mouvement de l'ennemi allant sur la vallée du Danube, parce qu'un semblable mouvement, s'il était couronné de succès, menacerait la capitale. Il est probable que, dans ce cas, l'ennemi fera coïncider cette opération avec des démonstrations tentées du côté des débouchés de l'Italie et du Tyrol, même du côté de ceux conduisant dans le pays de Salzburg, afin de mieux masquer ses véritables projets. Il importe donc de ne pas se laisser leurrer et d'être toujours parfaitement et promptement renseigné.

« Il n'y a, d'autre part, pas de craintes à avoir au sujet du corps détaché en Illyrie, par cela même que les Français n'ont que peu de monde en Carniole et en Croatie. L'empereur compte de plus sur le patriotisme des populations de ces provinces. Du reste ces provinces sont trop éloignées du théâtre principal de la guerre, pour que Napoléon y envoie des forces considérables.

« Afin de tirer parti des bonnes dispositions de ces provinces et surtout des anciens confins militaires de Karlstadt et du Banat, le corps détaché devra occuper de suite l'Illyrie, organiser, former et armer les bataillons des confins militaires. J'envoie dans ce but 10 à 12.000 fusils, des effets d'habillement et d'équipement du côté de Körmend (entre Steinamanger et Fehring), d'où le général commandant le corps détaché en Illyrie les fera venir au fur et à mesure des besoins. Sa Majesté croit et espère, que les hommes des confins militaires fourniront sans tarder de précieux renforts à vos troupes, que vous pourrez ainsi occuper la Dalmatie et pousser vivement sur Laibach et Trieste.

« Dans le cas où le vice-roi enverrait des renforts considérables en Croatie, le gros de votre armée devrait quitter sa position défensive pour se porter sans retard au secours du corps détaché en Illyrie. Vous aurez le soin de laisser alors derrière vous des forces suffisantes pour couvrir les autres points que l'ennemi pourrait encore menacer.

« Enfin, dans le cas d'un échec, d'ailleurs fort peu probable, votre armée devrait prendre sa ligne de retraite sur la Hongrie, parce qu'en opérant de la sorte vous couvririez bien plus complètement Vienne et la Basse-Autriche qu'en vous repliant droit sur la capitale. Dans ce cas le vice-roi se déciderait ou bien à vous suivre, ou bien, s'il l'ose, à prendre la route de la Basse-Autriche après avoir laissé devant vous un simple détachement, vous reprendriez aussitôt l'offensive, vous arrêteriez le vice-roi et vous l'obligeriez même à reculer, en menaçant ses communications avec l'Italie et le Tyrol et en le prenant à dos.

« En tout état de cause vous devez empêcher le vice-roi de relier ses opérations avec celles des corps ennemis qui pourraient éventuellement s'avancer dans la vallée du Danube. »

Le feld-maréchal comte Bellegarde communiquait en même temps au feldzeugmeister les instructions, que le Conseil aulique de la Guerre avait fait tenir au feldzeugmeister prince de Reuss,

commandant l'armée du Danube, avec lequel Hiller devait rester en communication constante. Il lui faisait, en outre, savoir, qu'il allait lui adresser les instructions spéciales destinées au feld-maréchal-lieutenant Radivojevich chargé d'opérer contre l'Illyrie [1] et que les feld-maréchaux Lespine et Fenner recevraient ultérieurement une destination nouvelle et des instructions déterminant les missions, dont on se proposait de les charger.

En même temps que ces instructions, le président du Conseil aulique de la Guerre envoyait à Hiller un état de situation sommaire de son armée, dont l'effectif total s'élevait à 34.500 hommes et 4.700 chevaux en comprenant dans ces chiffres les 6.000 hommes et les 700 chevaux, qui allaient constituer dans le principe le corps détaché, placé sous les ordres du feld-maréchal lieutenant Radivojevich [2].

1er-5 AOUT. — **Murat quitte Naples pour se rendre à la Grande Armée.** — Au moment où l'on pouvait le moins s'y attendre, Murat avait, dans un de ses élans irréfléchis, pris inopinément une résolution, provoquée peut-être autant par les lettres de Ney et de Fouché, que par l'effet produit sur son esprit par une lettre de l'empereur [3], à moins qu'elle ne lui ait été inspirée, dictée peut-être même par le dépit secret que lui causait la lenteur, évidemment calculée, que le gouvernement autrichien mettait à répondre aux ouvertures de Cariati, mais qu'on peut également attribuer à un cri de sa conscience, au chagrin que lui causait son inaction, à la douleur qu'il ressentait de se voir oublié et mis de côté, enfin au besoin irrésistible de rejoindre ses anciens compagnons d'armes. Après une lutte, dont on retrouve la trace dans les dépêches de Durand [4], Murat, cédant aux instances de la reine aidée par M. de Baudus et le

1. Ces instructions ne partirent de Vienne que le 11 août.

2. *K. u. K. Kriegs.-Archiv.* Feld-Acten Hiller. *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich unter F.-Z.-M. Hiller.* F.-M. comte Bellegarde au F.-Z.-M. Heller; Vienne, 3 août, VIII, 38*c*.

3. *Haus, Hof und Staats-Archiv.*, n° 68. Comte de Mier au comte Metternich; Vienne, 1er août 1813. « Le roi a reçu une lettre de l'empereur Napoléon, dans laquelle il lui annonce son prochain départ pour Mayence et lui témoigne le désir de le voir à Dresde. Pour satisfaire à cette invitation, le roi part dans la journée de demain pour Dresde. M. Gobert, un de ses aides de camp a été expédié hier matin pour annoncer à l'empereur sa prochaine arrivée à Dresde. On ne croit pas que l'absence de Sa Majesté soit de longue durée. En l'absence du roi, la reine sera régente du royaume. »

4. Durand à Bassano; Naples, 1er avril (*Archives des Affaires étrangères*; Naples, V° 139, p°° 205, f° 389, dépêche n° 57).

Comte de Mosbourg, avait quitté Naples le 2 août à dix heures du soir[1], après avoir confié la régence du royaume à Caroline.

Les circonstances toutes particulières du départ de Murat, le caractère imprévu et soudain de la résolution inattendue du roi autorisent à penser que, si ce départ avait été retardé de vingt-quatre heures seulement, le roi aurait probablement changé d'avis et renoncé à se rendre à Dresde. Au moment même où Joachim, après avoir conféré pendant quelques instants avec le général Miollis[2], quittait Rome le 3 août à dix heures du soir, la reine Caroline recevait à Naples un courrier de Vienne, porteur d'une dépêche chiffrée du prince Cariati[3]. L'arrivée de ce courrier aurait plus que probablement suffi pour décider le roi à modifier ses projets et aurait en tous cas servi d'argument à ceux de ses ministres qui déconseillaient son départ et voyaient d'un mauvais œil la remise des pouvoirs entre les mains de la reine. La situation de la régente était d'autant moins enviable, que le seul homme, qui aurait pu la conseiller et l'aider, le maréchal Pérignon, était absent et qu'on devait craindre de voir le mauvais esprit montré par les troupes napolitaines, alors que le roi était à leur tête, prendre pendant son absence des proportions inquiétantes. Le général Aymé, placé à la tête de l'armée, n'avait aucune

1. Le vice-roi à l'empereur; Monza, 6 août 1813 (*Archives de la Guerre*) et Durand à Bassano, Naples, 3 août. (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^re 206, f° 391, dépêche n° 58.) La note circulaire (*ibid.*, Naples, 2 août), par laquelle Murat notifiait sa résolution au corps diplomatique, était conçue en ces termes : « Sa Majesté le roi, invité par Sa Majesté l'empereur et roi, son auguste beau-frère et allié, à se rendre auprès de sa personne, a décidé de partir dans la journée de cette capitale pour se rendre à Dresde. L'absence de Sa Majesté de ses Etats ne pouvant être de longue durée, le soussigné ministre des Affaires étrangères a l'honneur de prévenir. . que les relations officielles avec la légation ne peuvent souffrir pour cette raison aucune altération ».

2. Général Miollis au ministre de la Guerre; Rome, 4 août (*Archives de la Guerre*) et Durand à Bassano ; Naples, 5 août (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^re 209, f° 394, dépêche chiffrée n° 59).

3. S'il faut en croire le *Diario Napolitario de Nicola* V, IV (Archivio della Societa Napoletana per la Storia Patria), Murat, parti le 2 août au soir de Naples pour rejoindre la Grande Armée, aurait rencontré à Rome un courrier autrichien venant de Vienne et porteur d'un pli adressé à Mier. Le roi aurait exigé la remise de ce pli. Devant le refus du courrier il lui aurait fait arracher la dépêche et l'aurait ouverte. La dépêche était chiffrée et Murat furieux lui rendit le pli ouvert. Arrivé à Naples, le courrier se rendit chez Gallo et le mit au courant de ce qui s'était passé. Gallo épouvanté courut chez Mier, qui, outré de ce qu'il venait d'apprendre se rendit avec Gallo chez la reine qui s'efforça de calmer Mier. Le ministre d'Autriche déclara qu'il allait quitter Naples sur l'heure. Gallo refusa de lui délivrer ses passe-ports et Zurlo, qu'on avait fait appeler, essaya en vain de le calmer. Et Nicola ajoute : « Mier a refusé de dire ce que contenait le pli. »

influence personnelle, tandis que le général Carascosa, commandant de la place, ayant sous sa main une partie de la police, était un homme ambitieux, habile, remuant, hostile à la France et sur lequel la reine ne pouvait pas compter.

L'arrivée du courrier du prince Cariati servit de prétexte au premier assaut, que livrèrent à la régente les partisans de la coalition, encouragés et soutenus par le ministre d'Autriche. Le comte de Mier, auquel le courrier de Cariati avait apporté des dépêches de son gouvernement, voulut, aussitôt après avoir conféré avec Gallo, quitter Naples, courir après le roi et essayer de rejoindre Murat à Terracine. La reine Caroline, qu'on chercha vainement à circonvenir et à convaincre, s'opposa à ce départ, et lorsque Mier, qui lui avait demandé une audience, lui communiqua les réponses faites par son gouvernement aux ouvertures de Cariati, la régente se borna à déchirer ces pièces sans en prendre connaissance[1]. La régente avait dû néanmoins réexpédier, le 4 au soir, le courrier venu de Vienne. Et pendant quelques jours, le ministre d'Autriche, sachant que Murat avait annoncé l'intention d'attendre le courrier à Munich, conserva l'espoir de le voir revenir sur ses pas. Il ne perdit ses dernières illusions, que lorsqu'il eut connaissance du départ de Joachim de Rome et de Florence qu'il avait traversé presque sans s'y arrêter. Mais si Durand triomphait de l'effet produit par ce coup de théâtre, il se trompait en revanche, lorsqu'il déclarait que « le départ du roi pour rejoindre l'empereur réduisait à néant les spéculations de la cour de Vienne et s'il y avait eu quelques paroles jetées du côté des Anglais, leur valeur était infirmée par la détermination du roi. »

En réalité, on ne saurait trop le répéter, ni trop insister sur ce fait, la résolution inopinée de Murat ne modifiait en rien la situation et n'impliquait en aucune façon un changement d'orientation de sa politique personnelle. En quittant sa capitale, le roi avait eu, comme nous l'avons déjà fait remarquer, le soin d'y laisser des personnages qui, comme le duc de Campochiaro et le duc Rocca Romana, son premier écuyer, avaient reçu de lui, avec des instructions confidentielles, la mission de rester en relations suivies avec le comte de Mier, le ministre d'Autriche à Naples, et de s'entendre avec lord William

1. Durand à Bassano; Naples, 10 août (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^re 210, f° 396, dépêche chiffrée n° 60).

Bentinck « pour le cas où le général anglais reviendrait en Sicile avant le retour du roi dans ses États ».

La partie était, en effet, loin d'être gagnée. Metternich n'avait assurément pas prévu le départ précipité de Murat. Mais il est bien évident qu'il attachait à ce moment un bien grand prix à l'alliance napolitaine, puisqu'en informant Mier de l'ouverture probable des hostilités, le 17 août, il le chargeait de dire à Murat, qu'il ne pouvait assurer son existence qu'en se liant à la cause de l'Autriche. Et il allait plus loin encore, puisqu'il l'autorisait à lui faire connaître que « s'il voulait, en attendant, rester neutre et avoir l'air de ne pas conserver des rapports diplomatiques, rien ne s'opposerait à ce que le ministre d'Autriche, à Naples, et celui de Naples, à Vienne, *continuent leurs séjours actuels en qualité de simples particuliers.* » Prévoyant enfin une éventualité qui ne devait se produire que beaucoup plus tard, celle du départ forcé de Mier, Metternich lui ordonnait, comme il n'eut, du reste, aucune peine à l'obtenir par la suite, « de laisser à Naples son secrétaire de légation, M. de Menz, sous prétexte d'arrangement de ses propres affaires[1] ».

En attendant, comme bien l'on pense, Durand, bien qu'il eût déjà présenté M. de Gabriac pour gérer les affaires en son absence, ne parlait plus de quitter Naples, quoique les troupes, dont il avait été chargé d'exiger la mise en route immédiate, n'eussent reçu aucun ordre de mouvement. Quant à Mier, il ne songeait encore que vaguement à la possibilité d'un départ, se bornait à solliciter des instructions en cas de rupture et à prier Metternich de lui procurer, dans ce cas, « un sauf-conduit du gouvernement français lui permettant de traverser l'Italie jusqu'à la frontière de l'Autriche »[2].

4 AOUT. — **Ordres de l'empereur. — Positions que l'armée d'Italie doit occuper le 12 août.** — Pendant que le feldzeugmeister Hiller quittait Bruck pour aller inspecter les troupes, dont il venait de prendre le commandement[3], l'empereur, de

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Metternich au comte de Mier; Prague, 3 août 1813.

2. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Comte de Mier à Metternich; Naples, 18 août 1813, dépêche n° 70 et 22 août 1813, n° 72.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gegen Frankreich Armee in Inner-Oesterreich unter F.-Z.-M. Freiherr von Hiller*). Général Richter, chef d'état-major de l'armée de l'intérieur de l'Autriche au colonel Koudelka; Bruck, 4 août, VIII, 15.

plus en plus convaincu de l'impossibilité d'une solution pacifique, presque sûr désormais de voir l'armistice dénoncé le 10 et les hostilités commencer le 16, pensant d'ailleurs que les Autrichiens étaient peu avancés dans leurs préparatifs en Styrie et en Carinthie, prescrivait à nouveau au vice-roi de pousser sur Graz[1].

Cette dépêche se croisait en route avec une lettre, par laquelle le vice-roi accusait réception à l'empereur de la lettre du 28 juillet et dans laquelle il lui faisait connaître, qu'afin de remplir ses intentions relatives à la réunion de l'armée d'Italie sur l'Isonzo et à sa marche ultérieure sur Graz, il avait le jour même envoyé ses ordres de mouvement. Mais, comme il fallait trente-six heures au moins, pour que ces ordres parvînssent à tous les corps, ce ne pouvait être que le 12 août seulement, que les dernières troupes arriveraient à Udine, où le vice-roi comptait être, dès le 10, avec le quartier général de son armée. En attendant, l'empereur n'ayant pas encore désigné le général qui devait prendre le commandement de la 2e lieutenance, le vice-roi, obligé de choisir entre ceux qu'il avait en ce moment sous ses ordres, demandait à être autorisé à en charger le général Verdier, « le seul, disait-il, à qui l'on peut confier plus d'une division[2] ». Enfin, tout en regrettant que les événements ne permissent pas à l'empereur de lui accorder quelques jours de plus, dont il aurait eu besoin pour assurer et achever la distribution aux troupes des objets qui leur manquaient (tuniques, schakos, sacs, gibernes, etc.), il promettait néanmoins que, le 12 août, les 4 divisions françaises seraient placées, l'une à Görz et Grädisca, l'autre à Cividale et Udine (1re lieutenance); la 3e à Osoppo et San-Daniele, la 4e à Codroipo et Valvasone (2e lieutenance), les 2 divisions italiennes, l'une à Palmanova, l'autre à San-Vito et Latisana. Il n'avait d'ailleurs pas perdu une minute, il avait même poussé si vivement l'instruction des troupes que chaque soldat avait pu brûler près de 50 cartouches et que, sauf les derniers détachements partis des dépôts pour rejoindre leurs bataillons de guerre, toutes les troupes étaient arrivées jusqu'à l'école de bataillon.

5 AOUT. — **Mesures prescrites par le Conseil aulique de la Guerre. — Renseignements sur les mouvements et les positions des troupes françaises.** — Malgré les renseignements de

1. L'empereur au vice-roi; Dresde, 4 août (*Correspondance*, t. 26, n° 20328).
2. Le vice-roi à l'empereur; Monza, 4 août (*Archives de la Guerre*).

toutes sortes qui permettaient cependant aux généraux autrichiens de se rendre un compte à peu près exact de la situation de l'armée d'Italie, de la faiblesse de ses effectifs, du peu de solidité de ses régiments de formation nouvelle et presque exclusivement composés de conscrits, il semble qu'on ait eu à Vienne des craintes assez sérieuses pour les provinces frontières. Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler que, deux jours après avoir adressé à Hiller les instructions du Conseil aulique de la Guerre, Bellegarde croyait utile de lui faire savoir que, « dans le cas où les Français venant d'Italie envahiraient le territoire autrichien aussitôt après la dénonciation de l'armistice, il devrait avant tout prendre les mesures nécessaires pour mettre en sûreté les caisses et les archives de l'Etat[1] ».

Une invasion des provinces autrichiennes devait cependant paraître d'autant moins probable, qu'on savait à cette date, que les Français ne disposaient dans le Frioul que de 22.000 hommes, dont la plus grande partie était des conscrits[2], qu'il n'y avait à Laibach, qu'un bataillon du 3e italien (650 hommes et 40 chevaux, et que, si l'on avait signalé la présence au-delà de la frontière de quelques officiers du génie français, qui étaient venus jeter un coup d'œil sur les travaux, que les Autrichiens faisaient à Velden, Rosegg, Maria-Elend et Feldkirchen[3]; on savait, d'autre part, que les Français, de leur côté, se préoccupaient des moyens de se mettre à l'abri d'une incursion autrichienne en Illyrie et poussaient activement l'établissement de quelques ouvrages à Krainburg[4]. De plus, on n'ignorait pas

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner Oesterreich unter F.-Z.-M. Freiherr von Hiller*) F.-M. comte Belle-garde, président du Conseil aulique de la Guerre au F.-Z.-M. Hiller, Vienne, 5 août, VII, 11.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (*ibid.*) Ober-Lande-Komissair Maretich au commandement général de l'armée de l'intérieur de l'Autriche à Kapfenberg. Graz, 5 août, VIII, 13. D'après cette pièce les Français avaient 800 hommes à Osoppo, 800 à Gemona, 800 à Resia, 800 à Saint-Daniele, 800 à Udine, 8.000 à Palmanova, 1.000 à Cividale, 700 à Cormons, 1.000 à Gradisca, 1.000 à Romans et 700 à Goritz. Un autre rapport de même date (*Idem in ibid.*, XIII, 31) confirmait ces données et ne différait du précédent que sur certains points de détail. C'est ainsi que les Français auraient eu 800 hommes à Buja (8 kilomètres sud de Gemona), 800 seulement à Palmanova et en revanche 8.000 à Cividale.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller. *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner Oesterreich unter F.-Z.-M. Freiherr von Hiller*). Général de cavalerie prince Hohenzollern au F.-Z.-M. Hiller. Graz, 5 août, VIII, 16.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (*Operationen der französischen Armee in Illyrien, Italien, Salzburg und Tirol in Jahre* 1813). Renseignements reçus de Graz et de Laibach, XIII, 31.

les soucis que la Dalmatie, l'Istrie et la Croatie donnaient au vice-roi; on savait qu'il n'avait pour garder la Dalmatie et les îles de l'Adriatique, que 2.256 hommes, faisant partie des troupes des confins militaires et des bataillons italiens sous les ordres du général Roize, et qu'il ne disposait en Istrie, à Trieste, Präwald, Fiume et Karlstadt que de 1.529 hommes et de 5 bataillons de Croates[1].

6 AOUT. — **Craintes des Autrichiens pour la Carinthie.** — Tandis que les troupes autrichiennes, dont se composait la petite armée du feldzeugmeister Hiller, exécutaient leur mouvement sur la Styrie et la Carinthie, on recherchait à Vienne et au quartier général de l'armée de l'intérieur de l'Autriche les moyens les plus propres à empêcher l'entrée des Français en Carinthie, dont ils possédaient déjà certaines portions depuis le traité de 1809, et à leur interdire les abords de Klagenfurt, dont, installés à Villach, ils n'étaient séparés, en somme, que par la Drave. Bien que la longue, mais étroite, bande de terrain qui faisait depuis quelques années partie intégrante du colossal empire de Napoléon, sous le nom de « provinces illyriennes », bien que cette bande qui, limitée au nord par la Drave et la Save, séparait le reste de l'Autriche des côtes de l'Adriatique, pût au premier coup d'œil paraître constituer une menace sérieuse pour la monarchie des Habsbourg, on aurait dû cependant se rendre compte à Vienne, que le danger était plus apparent que réel. Non seulement la population des provinces illyriennes était restée profondément attachée à l'Autriche, mais il n'y avait, en réalité, dans toute cette région, dont les flancs manquaient de points d'appui, aucune place forte solidement organisée et pouvant favoriser les mouvements d'une armée. Les quelques points, incomplètement fortifiés, qu'on y trouvait depuis le pays de Salzburg jusqu'aux confins de la Bosnie, n'étaient gardés que par des troupes recrutées dans le pays même, et dont la fidélité était plus que douteuse. Enfin on aurait dû se rappeler, que les Français, en cas de guerre avec l'Autriche, allaient avoir à faire face de deux côtés et se trouveraient dans la nécessité de détacher et d'immobiliser une partie de leurs forces sur le littoral est de

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (*Uebersicht der Operationen der französischen Armee in Italien seit Anfang des Feldzuges* 1813, *aus den Kundschafts berichten, aufgefangenen Briefen und eingegangenen Meldungen zusammengetragen*), XIII, 34.

l'Adriatique, où, sans attendre l'entrée de l'Autriche dans la coalition, les Anglais ne cessaient de les harceler et de les inquiéter par leurs descentes et les coups de main de leur flotte.

Il semble, malgré cela, que l'on ait été hanté par l'idée fixe d'une invasion de la Carinthie, et que l'on ait, au moins dans le principe, rejeté la possibilité de l'offensive, puisque, loin de songer à porter la guerre sur les territoires occupés par les Français, loin d'envisager l'éventualité d'opérations en Carniole, en Croatie, ou dans le Frioul, on chercha uniquement à ce moment, à empêcher les Français de déboucher de Villach et de Krainburg sur Klagenfurt, à assurer la défense de la Carinthie. C'était là, dans les premiers jours d'août, la préoccupation dominante de l'état-major du feldzeugmeister Hiller. C'est, d'ailleurs, l'idée maîtresse qui inspirera presque exclusivement les opérations de l'armée de l'intérieur de l'Autriche jusque vers le milieu du mois de septembre [1]. C'est pour cette raison d'ailleurs, qu'on avait chargé le major Maretich, d'étudier en détail la défense de la Carinthie. Il résultait des études entreprises par cet officier, que, du côté de l'ouest, la ligne de défense sur la rive gauche de la Drave était mauvaise dans toute la partie comprise entre Rosegg et les montagnes, au-dessus de Glödnitz et du Lattersteig. C'est, en effet, une ligne ouverte, contre laquelle le vice-roi pouvait opérer par de nombreuses lignes qui, toutes perpendiculaires à la ligne d'opérations autrichienne de Klagenfurt-Neumarkt, ainsi qu'à celle d'Althofen à Unzmarkt, permettaient aux Français de déborder les positions de leurs adversaires.

Vers le sud, au contraire, la ligne frontière facilitait les opérations des Autrichiens, en raison de l'existence des passages de Sancta-Magdalena et du Loibl, de Seeberg-Seeland et du Kanker, et du défilé de Windischgraetz débouchant sur Unter-Drauburg et Bleyburg. Mais la valeur de ces différentes lignes était subordonnée à l'obligation de rester maître de la forte position de Feistritz qui couvre la droite et les derrières de tous ces passages.

Aussi, le major Maretich, après avoir minutieusement étudié

1. Il est curieux et utile de faire remarquer qu'avant même d'envoyer à Hiller les instructions destinées aux F.-M.-L. Radivojevich et Fenner, Bellegarde adressait au feldzeugmeister un rapport sur les travaux de défense exécutés dans la vallée de la Mur et la haute vallée de l'Enns. (*K. u. K. Kriegs-Archiv.*) F.-M. comte de Bellegarde au F.-Z.-M. Hiller, Vienne, 6 août VIII, 19.

cette partie de la frontière, concluait à la nécessité pour les Autrichiens, d'occuper de suite Feldkirchen et Villach ; mais il conseillait en même temps de n'établir le gros de l'armée à Klagenfurt, que lorsqu'on aurait assuré à cette armée, une bonne ligne de retraite par le Lavant-Thal[1]. Entrant du reste dans le détail de la question, il se prononçait pour la mise en état de défense du Kanker-Pass et de la position de Sancta-Magdalena sur le Loibl, qui, seules, ferment les routes menant de Krainburg dans la vallée de la Drave. Il recommandait également de fortifier sans retard la position de Feistritz, afin d'empêcher les Français, s'ils cherchaient à déboucher de Villach sur Klagenfurt, de tourner ces deux passages et de les obliger en tout cas à faire alors un gros détachement sur Feistritz, qu'il leur serait impossible de négliger à cause de la proximité de cette position de la droite de leur ligne éventuelle d'opération Villach-Klagenfurt[2]. Il était évident, en effet, que, si les Français, marchant sur Klagenfurt, ne détachaient pas du monde, contre la position de Feistritz, ils s'exposaient à un mouvement des Autrichiens de Feistritz sur Villach, mouvement, grâce auquel ceux-ci pouvaient prendre à revers leur ligne d'opération et donner la main à l'insurrection qu'on allait essayer de fomenter dans le Tyrol. Si l'on rejeta les propositions du major Maretich, relatives aux travaux défensifs à faire sur la route de Klagenfurt à Neumarkt, parce que cette ligne était en effet trop longue, pour qu'on pût songer à la défendre tout entière, si l'on se borna à mettre Sanct-Veit en état de défense[3], il est juste de reconnaître que l'on approuva pour le reste les propositions de Maretich et que le premier combat important de la campagne se livra sur cette belle position de Feistritz et du Loibl, dont la droite s'appuie à la Drave, la gauche à des montagnes presque impraticables et dont le front est couvert par des ravins escarpés et presque infranchissables.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich Armee in Inner-Oestereich unter F.-M.-Z. Hiller*). Major Maretich au F.-Z.-M. Hiller ; Klagenfurt, 6 août, VIII, 20.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (*ibid.*). Major Maretich au général-major Richter ; Klagenfurt, 8 août, VIII, 36.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (*ibid.*). Major Maretich à l'état-major de l'armée de l'intérieur de l'Autriche ; Klagenfurt, VIII, 22. Il importe de remarquer que, le 8 août, le général Richter envoya à Maretich l'ordre de n'établir aucun ouvrage défensif à Sanct-Veit, Zwischenwasser (au nord d'Althofen) et Neumarkt à cause de la trop grande extension de cette ligne. *Idem in ibid.*, général Richter au major Maretich. Unzmarkt, 8 août, VIII, 33.

7 AOUT. — **L'armée d'Italie commence son déploiement. — Hiller à Bruck. — Mouvements des troupes en route pour le rejoindre.** — L'armée du vice-roi, qui, à l'exception de trois bataillons de la division Verdier poussés jusqu'à Villach, était restée jusque-là à peu de choses près dans ses positions, la 1re lieutenance sur le Tagliamento et l'Isonzo [1], la 2e à Vicence, Castelfranco, Bassano et Feltre, la garde à Vérone, la 3e aux environs de Padoue, avec une brigade détachée en Illyrie, la cavalerie à Trévise et la division de réserve à Montechiaro, reçut le 7 août l'ordre de se porter en avant, et de commencer son déploiement.

Le même jour, le feldzeugmeister Hiller, arrivé en personne à son quartier général établi à Bruck [2], où sa présence était d'autant plus nécessaire, qu'en raison des distances que ses troupes avaient à parcourir, des difficultés qu'avaient présentées leur formation et leur mobilisation, la plupart des unités, qui lui étaient destinées, ne rejoignaient qu'avec des retards plus ou moins considérables et presque toujours après la date fixée dans le tableau de marche. C'est ainsi, par exemple, que, le 7 août, le feld-maréchal comte Bellegarde [3] lui annonçait que 2 escadrons du régiment de dragons Savoie, allant de Verebèly-Neutra (Hongrie) par Fürstenfeld à Graz, ne pourraient y arriver que le 21 août et que le 3e bataillon du régiment Reisky ne rejoindrait son régiment à Völkersdorf que le 10.

8 AOUT. — **Le vice-roi quitte Monza. — Renseignements qui lui sont parvenus. — Ses idées sur les opérations. — Lettre au roi de Bavière. — Passage de Murat à Roveredo et Bozen.** — Avant de quitter Monza, et de se rendre, après un court arrêt à Vérone, à Udine, où il arriva le 10 août, le vice-roi avait tenu à informer son beau-père, le roi de Bavière, de son départ pour

1. Les Autrichiens savaient par leurs émissaires qu'il y avait, le 7 août, 7.000 hommes à Udine. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (*Operationen der französischen Armee in Illyrien, Italien, Salzburg und Tirol im Jahre* 1813). Rapports d'émissaires, XIII, 31.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (*Operations Journal de K. K. Armee in Inner Oesterreich und später in Italien und Auszug aus dem Operations Journal der K. K. Armee gegen und in Italien unter Commando des F.-Z.-M. baron Hiller, später des F.-M. Bellegarde. — Aus der Verlassenschaft der oester. Oberst-Lieutenant von Weiss.*) XIII, 39.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Fel-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich unter F.-Z.-M. Freiherr von Hiller*). F.-M. comte Bellegarde au F.-Z.-M. baron Hiller. Vienne, 7 août, VIII, 27.

Udine, en le priant de lui communiquer les nouvelles intéressantes, qui pourraient lui parvenir. Il lui indiquait sommairement ce qu'il savait, sur la concentration de l'armée autrichienne qu'il croyait placée sous les ordres de l'archiduc Jean; mais désirant avant tout, assurer un appui à son aile gauche, il priait son beau-père de lui dire, ce que les Autrichiens avaient opposé de monde à la Bavière, lui parlait à cet effet des rassemblements autrichiens de Lienz et de Rottenmann, appelait son attention sur le point si important de Salzburg, et lui demandait instamment, de lui faire connaître la direction que prendraient en cas de guerre les troupes bavaroises de Wrede[1].

Des deux dépêches[2] qu'il adressait le même jour à l'empereur, l'une avait presque exclusivement trait aux emplois encore vacants dans les régiments de l'armée d'Italie et aux moyens qu'il proposait afin de combler, au moins provisoirement, ces vacances; l'autre, au contraire, présentait d'autant plus d'intérêt, qu'après avoir signalé le renforcement des troupes autrichiennes du côté de Marburg, Pettau et Warasdin, et aux environs de Rottenmann, après avoir parlé des mouvements qui s'exécutaient directement de la Hongrie sur la basse Styrie, de l'agitation qu'on commençait à remarquer en Illyrie et qui grandissait tous les jours, le vice-roi exposait à l'empereur ses vues et son opinion sur la situation militaire et sur les opérations à entreprendre, en le priant de lui faire parvenir des ordres à Udine.

De ce qu'il savait des dispositions des Autrichiens, de l'existence du rassemblement de Rottenmann, de la réunion de 7 à 8.000 hommes autour d'Agram, le vice-roi concluait, que ces deux corps détachés formaient la droite et la gauche d'une armée, dont il supposait le centre établi à Pettau et Marburg et qu'ils étaient destinés à pénétrer, l'un dans le Tyrol par Radstadt et Spittal, l'autre en Carniole par Agram et Karlstadt. Le vice-roi prêtait à l'état-major autrichien, l'intention de refuser dans le principe le centre de l'armée, qui continuerait de se tenir à Pettau et Marburg et n'entrerait en action, que lorsque les deux ailes auraient réussi à remporter quelques succès et à déborder les ailes de l'armée d'Italie. Le vice-roi insistait à juste titre, sur le danger résultant de l'existence en Tyrol, comme en Carinthie et en Carniole, d'un nombre

1. Le vice-roi au roi de Bavière; Monza, 8 août 1813.
2. Le vice-roi à l'empereur; Monza, 8 août 1813.

assez considérable de partisans de l'Autriche qui n'attendaient qu'un signal et que quelques combats, heureux pour l'armée autrichienne, pour courir aux armes.

Pour faire face à ces différentes attaques, il semblait au premier abord, qu'on dût établir la gauche de l'armée française à Spittal, sa droite à Karlstadt et son centre à Laibach. Mais, comme le faisait remarquer le vice-roi, « ses deux corps détachés, et surtout celui de gauche se seraient trouvés à cinq journées de marche du centre et, par conséquent, presque inutiles pour une affaire générale, qui pourrait avoir lieu entre Laibach et Marburg ».

Aussi, après avoir soumis le cas à l'empereur, le vice-roi lui demandait l'envoi le plus prompt possible « d'instructions générales, pour le cas où la guerre se déclarerait, et sur le genre de guerre qu'il serait appelé à faire ici ». Mais comme le temps passait, en attendant l'arrivée de ces instructions, le vice-roi informait déjà l'empereur, que dans le cas où il recevrait l'ordre de passer l'Isonzo, il dirigerait immédiatement sur Villach une de ses divisions, qui resterait d'ailleurs toujours en communication avec l'armée par la route des Wurzen et de Krainburg.

Pendant ce temps, Murat courait sur la route de Dresde et les rapports des émissaires autrichiens signalaient son passage le 8 août à Roveredo, où les Français n'avaient pas de troupes [1], à Bozen et à Innsbruck [2].

9 AOUT. — **Ordres de l'empereur. — Rapport du général Frésia au vice-roi. — Renseignements parvenus aux Autrichiens, relatifs aux mouvements et positions de l'armée d'Italie.** — Tandis que Murat traversait le Tyrol, l'empereur s'était à juste titre préoccupé de l'imprudence commise par les ministres de la Guerre de France et d'Italie qui, sans ordres et de leur propre mouvement, faisaient passer des détachements d'artillerie, de cavalerie et de sapeurs par ce pays « comme si c'était une province française ». Aussi, inquiet de l'état des esprits dans cette province qui commençait à s'agiter, ne se dissimulant pas « que le congrès de Prague allait fort mal », s'attendant à voir l'armistice dénoncé par les alliés, le 11, et l'Autriche lui

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*). Rapport d'émissaires. Roveredo, 8 août, VIII, 34.
2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten. *Operationen der französischen Armee in Illyrien, Italien, Tirol und Salzburg*). Capitaine Fabrizzi. Rapport 'émissaires, XIII, 31.

déclarer aussitôt la guerre, en même temps qu'il faisait part de ses craintes au vice-roi et qu'il lui recommandait de ne plus lui écrire que par lettres chiffrées, il lui prescrivait de donner des ordres positifs, pour que rien ne passât plus par cette direction. Il lui ordonnait en même temps de contremander la marche de 500 artilleurs qui devaient arriver par cette voie à Augsbourg, de les arrêter en route et de garder également un bataillon de marche de 600 sapeurs, primitivement destiné à se rendre d'Alexandrie à Mayence. « Tous ces mouvements, lui écrivait-il [1], sont des mouvements de bureau et sont mal calculés. L'Italie a besoin de toutes ces ressources », et il ajoutait encore : « Vous m'instruirez et vous instruirez le ministre de la Guerre de tout ce que vous retiendrez. »

Il fallait que l'empereur [2] jugeât la situation réellement grave pour donner au vice-roi des ordres de ce genre, pour lui accorder l'autorisation de retenir en Italie les forces qu'il jugerait prudent d'y garder, pour lui laisser une liberté d'action à laquelle il n'avait guère habitué ses lieutenants et lui conférer, au point de vue de la répartition des troupes et de leur destination, des pleins pouvoirs qu'il ne déléguait que bien rarement.

Au moment, du reste, où l'empereur faisait partir ces instructions, le général Fresia, arrivé de Laibach le 9 au soir et chargé par Napoléon de communiquer au vice-roi les informations relatives à l'armée d'observation autrichienne réunie en Styrie, informations qu'il avait eu ordre de se procurer tant à Vienne que pendant son voyage à travers la basse Autriche et la Styrie, faisait partir pour Udine les renseignements qu'il apportait et qui, d'ailleurs, étaient, les uns inexacts, les autres exagérés [3]. S'il commettait une erreur d'ailleurs peu importante en signalant au vice-roi la présence à Cilli, le 8 août, d'Hiller [4], qui devait se rendre de là à Klagenfurt, il était dans le vrai en lui annonçant que le fedlzeugmeister venait d'Agram, où il avait passé en revue des troupes, dont Frésia ne connaissait ni

1. L'empereur au vice-roi ; Dresde, 9 et 10 août 1813 (ces deux lettres ne se trouvent pas dans la *Correspondance*.

2. Cf. *Correspondance*, t. 26, n° 20344. L'empereur au duc de Rovigo ; Dresde, 9 août 1813. « Il est probable que le 11 ou le 12 les ennemis dénonceront l'armistice et que l'Autriche nous déclarera la guerre. Cette puissance a fait un beau rêve et a cru pouvoir reprendre tout ce qu'elle a perdu depuis vingt ans ; elle voulait tout, même Venise... »

3. Général Fresia. Rapport au vice-roi ; Laibach, 9 août 1813 (*Archives de la Guerre*).

4. Voir *Annexe XXXI*.

la force, ni la composition. Grâce à ce document, le vice-roi allait pourtant savoir de façon positive quelles étaient les forces et les positions des Autrichiens vers la fin de juillet. Frésia lui confirmait, en effet, la présence de troupes autrichiennes cantonnées sur la rive gauche de la Drave depuis Klagenfurt jusqu'aux confins de la Hongrie et composées de régiments tirés de ce royaume, ainsi que l'établissement de magasins de fourrages, avoine et farine à Bruck, Graz et Marburg. S'il ignorait, parce qu'il n'y avait pas passé, sur quels points les Autrichiens avaient mis leurs magasins en Carinthie, il pouvait du moins dire au vice-roi qn'il avait vu sur la route de Graz à Marburg un régiment de uhlans cantonné dans les villages, et à Marburg même 2 bataillons d'infanterie et quelques petits détachements de hussards et de dragons ; que depuis la frontière de Saxe jusqu'à Marburg il avait rencontré presque partout de la landwehr, qu'il n'en avait plus vu depuis cette ville jusqu'à Windischgraetz et Cilli, mais qu'il avait trouvé en deçà de Marburg sur la route de Graz des convois considérables de farine ou d'avoine venant de Hongrie et un gros train d'artillerie. Après avoir communiqué au vice-roi les nouvelles, transmises par le commandant de gendarmerie de Karlstadt rendant compte de la formation à Agram de la garde Nationale avec des hommes de vingt à quarante-cinq ans, le général Frésia avait cru devoir faire établir pour le prince Eugène un tableau fort exagéré des forces, de ce qu'il appelait l'armée d'observation de Styrie. Cette armée se composait d'après ses observations : de 6 régiments d'infanterie allemande à 3 bataillons (21.758 hommes), de 5 régiments d'infanterie hongroise à 3 bataillons (19.950 hommes), de 10 bataillons de grenadiers et de troupes des confins militaires (8.700 hommes), de 2 bataillons de chasseurs (2.000 hommes), de 4 bataillons de landwehr (6.600 hommes), soit un total de 59.008 hommes pour l'infanferie; de 2 régiments de dragons (2.000 hommes), d'un régiment de chevaux-légers (1.307 hommes), de 1 de uhlans (1.300 hommes), de 7 régiments de hussards (7.850 hommes), ce qui donnait pour la cavalerie un total de 12.457 hommes et faisait monter l'effectif total de l'armée de Hiller, sans l'artillerie, le génie, les trains et les services au chiffre de 71.465 hommes.

Malgré les exagérations et les inexactitudes qu'il contenait, malgré sa date déjà un peu ancienne et les changements qui n'avaient pas manqué de se produire depuis le moment, où le

général Fresia avait traversé la Styrie, son rapport avait d'autant plus de valeur pour le vice-roi qu'il le fixait au moins sur certains points et qu'il remédiait en partie à l'insuffisance de ses informations. En dépit de tous ses efforts, le vice-roi n'avait pu parvenir à constituer un service de renseignements d'une façon aussi complète que les Autrichiens qui ne tardèrent pas à avoir connaissance, non seulement de son arrivée à Udine, mais de celle du général Frésia à Laibach [1]. Les mêmes émissaires informaient en même temps l'état-major du feldzeugmeister Hiller, que 2 divisions de l'armée d'Italie étaient en marche sur Pontafel et vers l'Isonzo et Monfalcone, où d'après eux 7.000 hommes étaient arrivés le 9 août.

10 AOUT. — **Dernières séances du congrès de Prague et dénonciation de l'armistice. — Mouvements des troupes françaises.** — Pendant tout ce temps on n'avait fait qu'échanger à Prague des notes, dont le ton devenait de jour en jour plus aigre et plus comminatoire et les négociations avaient pris une tournure si défavorable que, le 6 avril, le duc de Vicence avait été chargé par l'empereur de voir Metternich et de lui demander une réponse formelle aux questions qu'il avait ordre de lui poser.

L'empereur désirait savoir d'une manière positive ce que l'Autriche entendait par le mot : *Paix*, et quelles conditions elle poserait à la France, soit pour demeurer son alliée, soit pour rester neutre ; il promettait en revanche de garder le secret le plus absolu sur les déclarations du gouvernement autrichien. Mais cette tentative échoua tout comme celles, auxquelles la diplomatie française avait eu recours quelques mois plus tôt, et Metternich, d'accord avec les plénipotentiaires russes et prussiens, remit, le 8 août, à Caulaincourt, un ultimatum, dans lequel les alliés, outre les prétentions qu'ils avaient déjà formulées précédemment, réclamaient la dissolution de la confédération du Rhin, et la reconstitution complète du royaume de Prusse. Le délai accordé à l'empereur pour faire parvenir sa réponse à Prague, expirait le 10 août à minuit. Malgré les efforts et les supplications de Caulaincourt, l'empereur resta inébranlable. Le terme de quarante-huit heures s'écoula sans que sa réponse fut parvenue à Prague. Un peu après minuit,

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (*Operationen der französischen Armee in Illyrien, Italien, Salzburg und Tirol in Jahre* 1813). Renseignements reçus de Cilli à Laibach, XIII, 31, et *idem in ibidem* (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gegen Frankreich, Armee in Inner-Oesterreich unter F.-Z-M. Freiherr von Hiller.*) Rapport d'émissaires, VIII, 54.

les plénipotentiaires alliés déclarèrent que leur mission était terminée, et, le 11 août, à une heure du matin, Metternich expédiait les notes qui enregistraient la clôture du congrès de Prague, envoyait leurs passeports aux diplomates français, et rédigeait l'acte, par lequel l'Autriche, entrant dans la coalition, allait déclarer la guerre à la France.

La résolution, que l'Autriche venait de prendre, était, il faut bien le dire, tellement à son avantage, qu'elle aurait dû paraître inévitable, dès le jour même de l'ouverture du congrès de Prague. Il était peu probable, que ses hommes d'Etat laisseraient, une deuxième fois, échapper l'occasion d'intervenir, dont on n'avait pas su profiter en 1807 et qui se présentait de nouveau dans des conditions encore plus avantageuses pour elle. Voisine de la Saxe où Napoléon venait de réunir ses forces, prenant à revers le front d'opérations des Français sur l'Elbe, elle mettait, comme le dit Jomini[1], 200.000 hommes dans la balance, avec presque certitude de succès. L'empire de l'Italie et l'influence sur l'Allemagne, perdus par quinze ans de revers, devaient être le prix de son intervention.

L'Autriche avait dans cette intervention, non seulement les chances politiques, mais les chances militaires en sa faveur, double résultat qui constitue le plus haut degré d'avantages auxquels les chefs d'un Etat puissent aspirer. Le Cabinet de Vienne avait d'autant plus de chances de réussir, que son intervention n'était pas seulement assez voisine de ses frontières pour permettre le plus grand développement possible de ses forces, mais parce qu'il intervenait dans une lutte déjà engagée, dans laquelle il entrait de tout le poids de ses moyens et à l'instant qui lui convenait.

Pendant que ces graves évènements se déroulaient à Prague, les troupes de l'armée d'Italie commençaient à défiler pour se porter sur Laibach. Le 10 août, le général Pino avec sa division, forte sur le papier d'environ 10.000 hommes, s'engagea sur la route de Sagrado à Monfalcone et Opcina pour se diriger par Sessana et Adelsberg vers Laibach[2]. Le général Pino, d'après les renseignements envoyés à Hiller, avait en outre avec lui un faible régiment de cavalerie légère, 200 dragons de la reine, et 200 cavaliers de la garde noble (gardes d'honneur)[2], tandis que, à l'exception des troupes avancées de la division Gra-

1. Jomini, *Précis de l'art de la Guerre*, chap. I, art. 5.
2. *K. und K. Kriegs-Archiv* (*Nachrichten über die Operationen der französischen Armee in Kärnthen und Krain*), XIII, 37.

tien, les deux premières lieutenances achevaient de se concentrer et étaient rejointes le jour même par leur artillerie divisionnaire.

11 AOUT. — **La dénonciation de l'armistice notifiée à l'empereur. — Entrevue de Hiller et de Reuss à Altenmarkt. — Disposition de Schwarzenberg pour le IIe corps de réserve. — Instructions du Conseil aulique de la Guerre pour le corps du feld-maréchal-lieutenant Radivojevich détaché en Illyrie. — Mesures prises par Hiller pour assurer et couvrir la concentration de son armée à Klagenfurt. — Ordres de l'empereur. — Dépêche du vice-roi relative aux mouvements des Autrichiens.** — Dès le 17 août, les Alliés pressés d'en finir notifiaient à l'empereur la dénonciation de l'armistice et l'informaient que les hostilités recommenceraient le 17 au matin[1]. Il n'y avait donc plus un moment à perdre, et, le jour même, Hiller et le prince de Reuss se rencontraient à Altenmarkt, afin de s'entendre sur les moyens les plus propres à assurer l'échange des correspondances et des nouvelles entre leurs deux armées, sur les mesures à prendre afin de pouvoir, le cas échéant, se prêter un mutuel appui[2].

Presque à la même époque, le feld-maréchal prince de Schwarzenberg, indiquait en quelques lignes au feldzeugmeister Hiller, le rôle que le IIe corps de réserve devait jouer au début de la campagne. « Le IIe corps de réserve, lui écrivait-il[3], restera sur la défensive entre l'Enns et la Mur. Il sera chargé d'observer le vice-roi, jusqu'à ce que la grande armée ait pu frapper un gros coup, qui influera sur la tournure que prendront les choses. »

« Si le vice-roi cherche à se porter en avant par la Styrie, le IIe corps de réserve devra s'opposer à ce mouvement. »

« Si, au contraire, le vice-roi essayait de déboucher dans la vallée du Danube, par le pays de Salzburg, le IIe corps de réserve procéderait de la même façon que dans le premier cas, lui barrerait la route et opérerait sa jonction avec l'armée du Danube » (Ier corps de réserve sur les ordres du feldzeugmeister prince de Reuss).

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont. *Krieg gegen Frankreich in Kärntnen*). F.-Z.-M. baron Hiller, au F.-M.-L. baron Frimont ; Bruck, 14 août, VIII, 3 et *idem in ibidem* (*Operations Journal der K. K. Armee in Inner Oesterreich*), XIII, 39.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Operations Journal der K. K. Armee in Inner-Oesterreich*, etc.), XIII, 39.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv* (*Disposition des F.-M. Fürsten Schwarzenberg für das II^{te} Reserve-Corps*), XIII, ad 29.

On avait, du reste, eu le temps de tout prévoir à Vienne et de tout préparer, au moins sur le papier, puisque le jour même de la dénonciation de l'armistice, le feld-maréchal comte Bellegarde expédiait à Hiller et au feld-maréchal lieutenant Radivojevich, les instructions qui, dans l'esprit du Conseil aulique de la Guerre, devaient régler les opérations du corps détaché, placé sous les ordres de cet officier général. Ce corps, qui formait l'extrême gauche de l'armée du feldzeugmeister, devait prendre immédiatement l'offensive, envahir la Croatie, et envoyer le plus tôt possible une colonne volante en Istrie, et vers le littoral de l'Adriatique[1].

« Le corps détaché, placé sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Radivojevich, se compose de 1 bataillon de Warasdiner Kreuzer, 1 bataillon de Saint-Georger, 1 de Gradiscaner, 1 de Brooder, 2 du régiment archiduc François-Charles et de 6 escadrons de hussards Radetzky avec les généraux-majors Nugent, Csivich et Rebrovich. »

Mission confiée au corps détaché. — « Dès le début des hostilités on devra profiter des excellentes dispositions de ces anciennes provinces et surtout de la Croatie, pour en chasser l'ennemi, qui pourrait, sans cela, menacer de là les opérations de l'armée de l'intérieur de l'Autriche.

« On devra en même temps armer les habitants afin d'augmenter le plus vite possible les effectifs.

« Il est d'autant plus important d'occuper la Croatie, que c'est surtout en partant de cette province qu'on a chance de reprendre la Dalmatie et de pousser sur Trieste. »

Mesures ayant plus spécialement trait à la Croatie. — « On a envoyé 12.000 fusils à Körmend. On a établi la liste des anciens officiers des confins militaires qui exercent une certaine influence dans le pays et serviront à organiser les nouveaux bataillons. On ne réunira ces officiers que lorque la guerre sera déclarée, afin de ne pas donner l'éveil à l'ennemi. On se gardera bien de rien faire actuellement dans le but de préparer et de travailler l'esprit public, parce qu'il y a encore dans le pays d'anciens officiers des confins militaires qui ont pris du service dans les troupes ennemies et sont très dévoués à la France. »

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich Armee in Inner-Oesterreich unter F.-Z.-M. Freiherr von Hiller*), *F.-M.* comte Bellegarde, président du *Hof-Kriegs-Rath*, au F.-Z.-M. Hiller et au F.-M.-L. Radivojevich; Vienne, 11 août, VIII, 45 et VIII, 45*a*.

Motifs pour lesquels il importe d'envahir vivement la Croatie. — « Deux raisons militent en faveur de l'entrée immédiate en Croatie : la première, toute politique, repose sur la fidélité des officiers et des populations. La deuxième est, au contraire, essentiellement militaire. Il est, en effet, indispensable de couper au plus vite les communications du vice-roi entre l'Italie, la Croatie et la Dalmatie, soit en occupant le pays, soit en menaçant les routes menant à la côte. Il faut, en tout cas, agir vivement, résolument, et cependant prudemment.

« Les circonstances sont, du reste, essentiellement favorables à notre action. Il y aura, en effet, une disproportion numérique peu sensible entre les effectifs des troupes ennemies et ceux du corps détaché en Illyrie. Le gros de l'armée du vice-roi sera occupé, à ce moment, par l'armée du feldzeugmeister Hiller et le vice-roi se trouvera dans l'impossibilité de détacher sérieusement sur l'Illyrie. Une offensive résolue devra, dès qu'on le pourra, succéder à une défensive qui n'aura jamais cessé d'être active. Quand on entrera en Croatie, on devra se garder de disséminer les troupes sous le prétexte d'occuper de suite les points de rassemblement des régiments des confins militaires.

« Si l'ennemi se retirait sur la Carniole et le Frioul et laissait du monde en Dalmatie, le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich adopterait (de concert avec le feldzeugmeister Hiller) les mesures qui lui paraîtraient les plus convenables. Mais on devra prendre l'offensive, dès que le succès paraîtra à peu près certain. Tant qu'on restera sur la défensive, on devra, avant tout couvrir Agram.

« Si le vice-roi se porte contre votre corps détaché, s'il dirige contre lui des forces considérables ou s'il prend au début des hostilités l'Illyrie comme base d'opération, le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich recevra des ordres de Hiller » (Le feld-maréchal comte Bellegarde fait allusion ici aux ordres contenus dans les instructions générales données au feldzeugmeister Hiller et parties de Vienne, le 3 août, *K. und K. Kriegs Archiv*, VIII, 38 et 38*a*, citées plus haut).

« Vous devrez donc chercher à arriver le plus tôt possible à la mer et à vous relier à la flotte anglaise.

« Vous chargerez le général-major comte Nugent de cette opération.

« Dès que vous aurez occupé les frontières du Banat et quand vous aurez dépassé Karlstadt, vous dirigerez le général-major comte Nugent sur Fiume et Trieste, pendant que les

troupes s'avanceront dans les confins militaires de Karlstadt, et occuperont Zengg, Carlopago et les autres points de la côte.

« Le général-major comte Nugent disposera, au début, de 2 bataillons du régiment archiduc Franz-Carl, de 2 escadrons de hussards Radetzky et d'une demi-batterie.

« Vous le renforcerez ensuite de 2 bataillons de nouvelle formation et du 3e bataillon du régiment archiduc Franz-Carl.

« Vous laisserez toute liberté d'action au général-major comte Nugent, qui reste cependant sous vos ordres.

« Vous devrez naturellement soutenir le général Nugent et vous surveillerez, par suite, tout particulièremement la route de Laibach à Karlstadt. »

Enfin, pendant qu'il conférait à Altenmarkt avec le prince de Reuss, pendant que Schwarzenberg et Bellegarde lui envoyaient leurs instructions, Hiller chargeait son état-major de lui soumettre les propositions et les mesures de nature à assurer, à faciliter et à couvrir la concentration du gros de son armée qu'il se proposait de réunir à Klagenfurt.

Tenant avant tout à maintenir ses communications avec l'armée du Danube, à se trouver à même de résister à une attaque venant de la Haute-Autriche ou de la Bavière, il résolut de diriger sur son extrême droite la brigade du général-major Stanissavlveich, de la division du feld-maréchal Marschall sur les confins de la Styrie et de lui faire prendre position sur les Petschen, à Aussee et dans la vallée de l'Enns afin de se relier par Gmunden avec la gauche de l'armée du Danube.

Il décidait en même temps l'envoi du général-major Fölseis[1] (de la division du feld-maréchal-lieutenant Radivojevich) vers Cilli afin de relier le gros de son armée, dès qu'il serait établi à Klagenfurt, avec les troupes de Radivojevich et d'empêcher le vice-roi de pousser en avant vers l'intérieur de l'Autriche et de forcer le passage de la Drave à Marburg[2].

Du côté des Français, ni l'empereur ni le vice-roi n'étaient restés inactifs. Napoléon, qui venait de recevoir la lettre du vice-roi et l'état de situation de son armée au 5 août, lui demandait des renseignements sur son artillerie, dont il n'avait pas parlé, peut-être parce qu'elle n'avait pas encore rejoint les

1. Voir *Annexes XXXII et XXXIII*.
2. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Ueberblick des Feldzuges der K. K. Oesterreichischen Armee unter Commando des F.-Z.-M. baron Hiller*.) Notes du général Fleischer von Eisenkranz, alors colonel et chef d'état-major de l'armée de l'intérieur de l'Autriche, XIII, 29.

divisions, sur le nombre des pièces attelées, sur leurs approvisionnements en munitions, ainsi que sur les mesures relatives à la constitution des ambulances. Il autorisait de plus le vice-roi à écrire, non seulement à Clarke, mais directement à Paris pour presser l'organisation du 31e chasseurs et du 1er hussards et l'engageait à mettre tout en œuvre pour activer celle du 19e chasseurs à cheval. Mais, chose singulière, l'empereur s'imaginait encore, probablement à cause de la résolution prise par Murat qu'il savait sur le point d'arriver à Dresde, que la division napolitaine devait être près de Bologne et que le vice-roi allait recevoir de ce chef un renfort de 8 à 9.000 hommes[1].

De son côté, le vice-roi, bien que n'ayant encore pas reçu le rapport du général Fresia, annonçait à l'empereur, d'après, des renseignements particuliers qu'il avait trouvés à Udine où il avait établi son quartier général la veille, qu'il y avait à Klagenfurt un régiment de hussards et que les hussards de Frimont et les dragons de Savoie étaient arrivés à Graz les 3 et 4 août. Mais il ignorait la direction prise par ces régiments et savait seulement par ses espions qu'on attendait des troupes à Marburg, Pettau et Klagenfurt, qu'on établissait des redoutes aux environs de cette dernière ville et qu'on s'accordait à croire que les Autrichiens resteraient un certain temps sur les passages de la Drave qui conduisent de Laibach en Carinthie[2].

Du reste, comme il l'écrivait le même jour à six heures du soir à la vice-reine, il avait, malgré toutes les difficultés, réussi à tenir parole à l'empereur, puisque sa petite armée était rendue sur l'Isonzo à l'exception, il est vrai, des réserves d'artillerie, qui n'allaient être prêtes à quitter Vérone que quelques jours plus tard[3].

12 AOUT. — **Manifeste de l'empereur d'Autriche. — Ordre de bataille, positions, effectifs et mouvements de l'armée du F.-Z.-M. Hiller. — Fouché à Udine. — Mouvements des troupes de l'armée d'Italie.** — Après avoir fait montre d'un désintéressement apparent en offrant sa médiation, l'Autriche avait maintenant hâte de profiter de la situation que venait de lui créer le congrès de Prague, d'affirmer ses résolutions et de prendre une place

1. L'empereur au vice-roi ; Dresde, 11 avril (Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance*).
2. Le vice-roi à l'empereur; Udine, 11 août (*Archives de la Guerre*.)
3. Dès le 10 août, le vice roi avait donné l'ordre d'établir dans les magasins de Palmanova un dépôt de 10.000 paires de chaussures (*R. Archivio di Stato Milan*. Atti di Governo, 149. 3e semestre 1813. Le vice-roi au ministre de la Guerre, Udine, 10 août.

proéminente dans cette coalition, dans laquelle elle venait d'entrer. On avait compris à Vienne, que la diplomatie jouerait forcément un grand rôle dans la lutte désespérée qui allait s'engager, et si l'on avait déjà réussi à placer le prince de Schwarzenberg à la tête des armées alliées, il fallait encore, pour couronner l'œuvre entreprise, faire aboutir entre les mains de Metternich tous les fils des intrigues qui devaient détacher de l'empire les rois créés par Napoléon, mettre l'Autriche à même de tirer pleinement profit d'un état de choses si habilement préparé et lui permettre de reprendre, lors de la signature de la paix définitive, les territoires et le rang dont l'avaient privée ses défaites. Aussi, comme Napoléon l'avait prévu[1], le chancelier autrichien lançait, dès le 12 août, le volumineux manifeste[2], par lequel l'empereur François essayait de justifier sa politique nouvelle, d'expliquer les raisons, pour lesquelles l'Autriche, après avoir renoncé au traité du 14 mars 1812, avait vainement tenté de mettre par une paix générale un terme aux maux de l'humanité et au bouleversement du monde et proclamait officiellement l'alliance qu'elle venait de contracter avec toutes les puissances armées pour leur indépendance, « alliance dictée, disait-il, par le besoin et l'intérêt de tous ».

Malgré les efforts qu'on avait faits surtout pendant les dernières semaines, malgré l'impulsion qu'on avait donnée aux armements, aux formations, aux transports, aux préparatifs de toute espèce, la grande armée de Bohême elle-même n'était pas encore complètement organisée au moment de la dénonciation de l'armistice et quant à celle de l'intérieur de l'Autriche, à celle de Hiller, il s'en fallait de beaucoup, que ses différentes unités fussent rendues sur les points qui leur étaient désignés et qu'elle fut en mesure de jouer le rôle qu'on lui avait assigné. Ce fut, en effet, le 12 août seulement, après avoir rendu compte à Bellegarde[3] du mouvement sur Graz du régiment Chasteller attendu le 15 à Lavamünd et du bataillon de grenadiers Faber, qui devait arriver le 14 à Eibiswald, après lui avoir exposé les dispositions prises en vue de la concentration de son armée à Klagenfurt, qu'Hiller avait fait tenir à ses

1. L'empereur au vice-roi ; Dresde, 12 août (*Correspondance*, t. 26, n° 20358.) « Je n'ai pas la nouvelle que l'Autriche m'ait déclaré la guerre; mais je suppose que j'en recevrai la nouvelle dans la journée. »

2. Schoell, *Recueil de pièces officielles*, etc., t. I, p^es 78 à 111.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich unter F.-Z.-M. Freiherr von Hiller*). F.-M.-Z. Hiller au F.-M. comte Bellegarde; Bruck, 12 août, VIII, 55.

différents lieutenants leurs ordres de marche et les instructions qui déterminaient leur rôle au début de la campagne. C'est ainsi qu'il prescrivit au général-major Fölseis[1], posté à Cilli, de couvrir la route de Cilli à Marburg ainsi que les communications avec les troupes du feld-maréchal lieutenant Radivojevich à Agram ; au général-major Eckhardt[2] de se rendre à Judenburg, d'y attendre l'arrivée du feld-maréchal-lieutenant Marschall et d'envoyer la batterie qui se trouvait à Leoben à la brigade du général-major Winzian, commandée par intérim par le colonel Volkmann[3]. Pendant qu'il donnait au feld-maréchal-lieutenant baron Frimont[4] l'ordre d'attribuer la moitié de la batterie qui était à Knittelfeld à la brigade du général-major Stanissavlevich et l'autre moitié de cette batterie à la brigade Eckhardt, il lui faisait, en outre, savoir que le général-major Vlasitz servirait avec sa brigade d'avant-garde au gros de l'armée en avant de Klagenfurt. Il chargeait en même temps le général-major Stanissavleivch [5] d'établir et de maintenir les communications de l'armée de l'intérieur de l'Autriche avec l'armée du Danube et faisait compléter ces derniers ordres par des instructions plus détaillées, que son chef d'état-major le colonel Fleischer adressait à peu près à la même époque au capitaine Schoen attaché à l'état-major de la brigade Stanissavlevich[6]. En même temps que le colonel Fleischer insistait auprès du capitaine Schoen sur la nécessité pour la brigade Stanissavlevich de se relier par les Tauern de Rottenmann vers Judenburg (vallée de la Mur) et par Radstadt et les Radstädter Tauern avec les troupes du général Eckhardt, qui devaient aller le 21 août des Untere-Tauern à Tamsweg, il lui faisait savoir que le feld-maréchal-lieutenant Marschall serait le 19 à Murau (vallée de la Mur) avec 5.000 hommes, enverrait un fort détachement de l'autre côté

1. *K. u. K. Kriegs-Archv.* (*idem in ibdem*). F.-Z.-M. baron Hiller au général major Fölseis ; Bruck, 12 août, VIII, 60, *c*.
2. Voir *Annexe XXXIV*.
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich unter F.-Z.-M. Freiherr von Hiller*). F.-Z.-M. baron Hiller au général-major Eckhardt ; Bruck, 12 août, VIII, 60, *e*.
4. K. *u. K. Kriegs-Archiv.* (*idem in ibid.*) F.-Z.-M. baron Hiller au F.-M.-L. baron Frimont, Bruck, 12 août, VIII, 60.
5. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (*idem in ibid.*). F.-Z.-M. baron Hiller au général-major Stanissavlevich, Bruck, 12 août, VIII, 60, *b*.
6. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller). Colonel Fleischer, de l'état-major du quartier-maître général au capitaine Schoen à l'état-major de la brigade Stanissavlevich à Aussee, XIII, 18 et XIII, 19.

des Tauern afin de surveiller 3.000 paysans armés qui se rassemblaient aux environs de Radstadt et se porterait de là sur Gmünd afin de couvrir, de ce côté, la concentration de l'armée à Klagenfurt.

Le même jour, du reste, l'état-major de Hiller établissait l'ordre de bataille de l'armée du feldzeugmeister qu'on évaluait à 36.128 hommes et 5.889 chevaux, bien que l'état de situation[1] qui porte cependant la même date, donne un effectif total légèrement inférieur au chiffre résultant de l'ordre de bataille ci-dessous[2].

Ordre de bataille du 12 aout

Armée de l'intérieur de l'Autriche

Commandant en chef : F.-Z.-M. baron Hiller, Bruck-sur-Mur

Sous les ordres directs du général en chef

Dans la haute vallée de l'Enns, sur les confins de la Haute-Autriche et du pays de Salzburg

Brigade du général-major Stanissavlevich :	Aussee.
2e bataillon de Valaques (1.044 hommes) :	Klachau.
1er bataillon du 2e Szekler (994 hommes) :	Aussee.
2 escadrons des hussards Frimont (300 chevaux) :	Mitterndorf.

Demi-batterie de 3 livres.

Division du F.-M.-L. Marschall, Judenburg

(Haute vallée de la Mur)

Brigade du général-major Eckhardt :	Unzmarkt.
8e bataillon de chasseurs (586 hommes) :	Scheifling.
2e bataillon du 2e Szekler (1.029 hommes) :	Nieder et Ober-Wölz.
4 escadrons des hussards Frimont (509 chevaux) :	Unzmarkt.
Demi-batterie de 3 livres.	
Brigade du général-major Winzian (par intérim colonel Volkmann) :	—
2 bataillons du régiment Duka (1.622 hommes) :	Weisskirchen.
2 — — Jelachich (197 —	Judenburg.
Une batterie de 6 livres.	

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich, unter F.-Z.-M. Freiherr von Hiller*). Situation d'effectifs au 12 août, VIII, 60, *f*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (*Operations Journal der K. K. Armee in Inner-Oesterreich*, etc. *Annexe I.*) Ordre de bataille du 12 août, XIII, 39, *idem in ibid.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich*) VIII, 60 *h*. et *idem in ibid.* (Feld-Acten Frimont *den Krieg gegen Frankreich in Kärntnen betreffend*) VIII, 1.

Division du F.-M.-L. Frimont, Klagenfurt

(Dans la vallée de la Drave entre Klagenfurt et Völkermarkt)

Brigade du général-major Vlasitz :	Klagenfurt.
9e bataillon de chasseurs (864 hommes) :	Kirschentheuer.
1 bataillon Peterwardein (934 hommes) :	St-Martin.
6 escadrons des hussards Stipsich (783 chevaux) :	Klagenfurt.
1 batterie à cheval.	
Brigade du général-major Pulsky (par intérim colonel Gober) :	Klagenfurt.
4 bataillons Hohenlohe (3.884 hommes) :	Klagenfurt.
1 batterie de 6 livres.	
Brigade du général-major Vecsey :	Völkermarkt.
6 escadrons des uhlans archiduc Charles (749 chevaux) :	Eberndorf, près Völkermarkt.
6 escadrons des uhlans Merveldt (796 hommes) :	Völkermarkt.

Division du F.-M.-L. Marziany

Mahrenberg (20 *kilomètres d'Unter Drauburg*)

(Entre Saint-André, Lavamünd, vallée du Lavant, et Hohenmauth, Vallée de la Drave)

Brigade du général-major Mayer (par intérim colonel Weigl) :	Marburg.
3 bataillons régiment Reisky (1.457 h.).	Mahrenberg.
4 — — Chasteller (3.761 h.).	Lavamünd.
1 batterie de 6 livres.	

Division du F.-M.-L. Sommariva, Wildon.

Entre Wildon, Ehrenhausen et Leibnitz.

Brigade du général-major Wrede :	Ehrenhausen (20 kilomètres de Marburg).
4 escadrons des dragons Hohenlohe (376 chevaux) :	Ehrenhausen.
6 escadrons des dragons Savoie (573 chevaux) :	Marburg.
Brigade du général-major Stutterheim :	Marburg.
1 bataillon grenadier Percell (534 hommes) :	Bruck-sur-Mur. Frohnleithen.
1 — — Welsperg (791 h.) :	Wildon.
1 — — Chimany (695 h.) :	Klein Städten.
1 — — Faber (442 hommes) :	Eibiswald.
1 batterie de 6 livres.	

Relevant directement du général en chef :

Brigade du général-major Fölseis :		Cilli.
1 bataillon Broder (1.271 hommes) :		Cilli.
3e bataillon du régiment Lusignan	(2.625 h.).	S. Georgen.
1 bataillon de landwehr Lusignan		Gonobitz.
2 escadrons des hussards Radetzky (261 chevaux) :		Hochenegg. Cilli.

Division du F.-L.-M. Radivojevich

Brigade du général-major Csivich :		Warasdin.
1 bataillon Warasdiner Kreuzer (1.162 h.) :		—
3e bataillon du régiment archiduc Franz Carl :		—
1 bataillon S. Georger (1.194 hommes) :		—
Brigade du général-major Rebrovich :		—
Un bataillon Gradiscaner (1.205 hommes) :		—
2 bataillons du régiment archiduc Franz Carl		—
(1.415 hommes) :		—
Brigade du général-major comte Nugent :		—
4 escadrons du régiment des hussards Radetzky (595 chevaux) seront placés au gré du F.-M.-L. Radivojevich ainsi que la batterie de position.		
Réserve d'artillerie : 2.829 h., 2.024 chev. :		Graz.
Dépôt de vivres frais (viande) :		Radkersburg.
Annexe de boucherie :		Eibiswald.
Hôpitaux et troupes de santé :		Leoben. Graz. Sachsenburg.
Commandement général de l'armée :		Kapfenberg.
Dépôt général de l'état-major de l'infanterie :		S. Lorenzen.
Dépôt général des dragons :		Kapfenberg.
Pionniers (2 compagnies) : Equipage de Pont :		Sebring.

Effectif total : 34 bataillons, 40 escadrons, 2 compagnies et 102 bouches à feu, 36.537 hommes et 6.646 chevaux.

A cet ordre de bataille, à ce document si intéressant et si précieux, puisqu'il établit d'une façon formelle les effectifs et les positions principales de l'armée de Hiller à la veille de l'entrée en campagne, était joint un tableau réglant du 12 au 14 août les marches et les mouvements de quelques-uns des corps des brigades Stanissavlevich et Eckhardt et des

divisions Frimont et Marschall[1]. Il ressort de ce tableau que le bataillon de Szekler de la brigade Stanissavlevich avait ordre d'aller, le 14 avril, de Pöls (11 kilomètres nord-ouest de Judenburg) à Aussee, le 2e bataillon de Valaques, le 20, de Sekkau à Klachau; que l'infanterie de la brigade Eckhardt devait se porter, le 8e bataillon de chasseurs d'Unzmarkt à Scheifling et le 2e bataillon de Szekler, le 14 et le 15, de Judenburg à Nieder et Ober Wölz (4 et 13 kilomètres nord-ouest de Scheifling), pendant que le régiment de hussards Frimont (qui fournissait 4 escadrons à la brigade Eckhardt et 2 à la brigade Stanissavlevich), aurait, le 14, 2 escadrons à Mürzzuschlag, en enverrait 2 autres de Judenburg à Mitterndorf, que 2 escadrons iraient, le 15, de Knittelfeld à Lenzmarkt près de Judenburg. D'après le même tableau, le bataillon de Peterwardeiner de la brigade Vlasitz allait, le 14, de Weisskirchen à Sanct-Martin et les 2 bataillons du régiment Duka, le 15, de Kraubath (dans la vallée de la Mur, 8km,5 de Sanct-Michael), à Weisskirchen (6 kilomètres de Judenburg). Enfin le général Frimont devait transporter, le 15, son quartier général de Völkermarkt à Klagenfurt et le général-major Wrede avait ordre d'établir le sien à Ehrenhausen (43km,5 de Graz).

Pendant qu'Hiller envoyait ces différents ordres à ses lieutenants, les renseignements lui arrivaient de tous côtés. D'une part on l'informait, de Cilli[2], que les Français avaient dirigé 2.000 hommes sur le Tyrol, qu'ils avaient fait venir à Görz les caissons envoyés de Villach à Laibach et que l'effectif de l'armée d'Italie s'élevait à une quarantaine de mille hommes. On lui annonçait de Laibach[3] que les Français y avaient un bataillon du 3e italien avec les généraux Fresia et d'Anthouard. Un autre rapport d'émissaires[4] lui apprenait que le duc d'Otrante avait quitté Laibach, le 11, pour se rendre à Udine auprès du vice-roi et que les Français avaient 3 divisions échelonnées entre Görz et Udine. Le même jour, le feld-maréchal-lieutenant Fenner[5] lui écrivait encore de Klagenfurt,

1. *K. u. K. Kriegs-Archv.* (Feld-Acten Frimont, *den Krieg gegen Frankreich. in Kärntnen betreffend*). Tableau de la marche des corps de la division Frimont du 14 au 21 août, VIII, 1.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (*Operationen der französischen Armee*, etc.). Renseignements reçus de Cilli le 12 août, XIII, 31.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (*Operationen der französischen Armee*, etc.) Renseignements de Laibach, 12 août, XIII, 31.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller). Rapports d'émissaires, 12 août, VIII, 54.

5. Voir *Annexe XXXV.*

pour lui faire connaître que les Français avaient 400 hommes à Villach, 200 à Spittal et 200 à Sachsenburg, tous du 67e régiment, que le général Grenier se portait sur Udine, que les fonctionnaires français de Villach et de Tarvis faisaient leurs préparatifs de départ et enfin qu'il y avait à Brixen 5 compagnies d'infanterie bavaroise et à Bozen un escadron de cavalerie française[1].

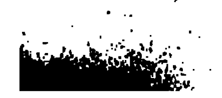
Aussi, le feldzeugmeister, en adressant à l'empereur d'Autriche l'ordre de bataille de son armée, en lui rendant compte de l'entrevue qu'il venait d'avoir avec le prince de Reuss à Altenmarkt, annonçait à son souverain[2], que le vice-roi, dont il grossissait singulièrement les forces, puisqu'il les évaluait à 60.000 hommes, concentrait toutes ses troupes entre Udine et Vérone et que les Français avaient, en outre, 1.200 hommes à Salzburg et un millier d'hommes à Laibach, où l'on travaillait à la mise en état de défense du château.

Malgré les exagérations et les erreurs inévitables que contiennent presque toujours des informations de ce genre, les nombreux rapports d'émissaires et d'agents parvenant de tous côtés à Hiller, à ses généraux, à son état-major, présentaient pour eux l'avantage de leur permettre de se faire une idée, au moins approximative, des forces, des positions et des projets du vice-roi, qui, moins heureux et moins bien servi qu'eux, n'arrivait, malgré tous ses efforts, qu'à des résultats insignifiants et qui, à l'heure même où le duc d'Otrante venait conférer avec lui et lui rendre compte de ses impressions de voyage, n'avait pas encore reçu le rapport, exagéré et inexact lui aussi, que le général Fresia lui avait cependant expédié de Laibach, le 10 au matin[3]. Les nouvelles que Fouché apportait au vice-roi n'étaient, du reste, guère rassurantes. En prévision des manifestations hostiles à la France qu'il redoutait et qui pouvaient se produire d'autant plus facilement que l'Illyrie était presque entièrement dépourvue de troupes françaises, le duc d'Otrante n'avait pu cacher ses craintes au vice-roi et s'empêcher de lui demander de porter au plus vite remède à un état de choses d'autant plus inquiétant, qu'en quittant Udine, le 12

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*) F.-M.-L. Fenner au F.-Z.-M Hiller. Klagenfurt, 12 août, VIII, 67 et *idem in ibid.* (*Operationen der französischen Armee*, XIII, 31.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*, etc.), F.-Z.-M. baron Hiller à l'empereur François, Bruck, 12 août, VIII, 61*a*.

3. Le vice-roi à l'empereur; Udine, 12 avril (*Archives de la Guerre*).



au soir, et malgré tout son désir de rentrer au plus vite à Laibach, il avait informé le vice-roi qu'il croyait indispensable pour lui de s'arrêter le lendemain à Görz, dont il connaissait et dont ses agents lui signalaient le mauvais esprit[1].

Le vice-roi, prévenu d'ailleurs que des patrouilles autrichiennes se montraient déjà à proximité de la frontière, rapprochait progressivement ses têtes de colonne et même celles de ses troupes, auxquelles il manquait encore de nombreux effets d'habillement. Attendant encore des renseignements plus positifs et des instructions précises de l'empereur pour prendre un parti définitif, il avait, avant même de prononcer son mouvement, commencé par faire travailler à Tarvis à la construction d'un ouvrage qui devait, en cas de besoin, lui permettre d'arrêter, avec peu de monde, les colonnes autrichiennes qui chercheraient à déboucher de la Carinthie.

Le 12 août, l'armée d'Italie occupait, en somme, les positions suivantes : la 1re lieutenance se tenait entre Udine et Görz, la 2e entre Codroipo et San-Daniele, la 5e division (italienne), faisant partie de la 3e lieutenance, vint à Palmanova, la garde royale à Pordenone et la cavalerie à Latisana.

13 AOUT. — **Mouvements et préparatifs de Hiller. — Evacuation de Villach. — Renseignements sur les mouvements des troupes françaises.** — Il ne se passa que bien peu de choses pendant la journée du 13 août. Frimont, exécutant les ordres de Hiller, l'employa à faire achever les réparations du pont de Rosegg, sur la Drave, et à pousser le général Vecsey sur Sanct-Martin[2]. Le soir du même jour, il annonçait au feldzeugmeister, sur la foi d'un rapport que le général Vlasitz venait de lui envoyer, que les Français avaient évacué Villach à quatre heures de l'après-midi et s'étaient repliés dans la direction de Tarvis[2]. Les agents et les émissaires autrichiens continuaient à recueillir et à transmettre de nombreux renseignements; d'une part, ils insistaient à nouveau sur l'activité avec laquelle on poussait la mise en état de défense du château de Laibach[3]; de l'autre, ils faisaient savoir au feldzeugmeister Hiller, qui venait de

1. Cf. Comte de Chassenon sur la guerre actuelle ; Venise, 14 décembre 1813 (*Archives Nationales*, A. F. IV, 1713).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (Feld Acten-Frimont, *den Krieg. gegen Frankreich. in Kärntnen betreffend*). F.-M.-L. baron Frimont au F.-Z.-M. Hiller, Velden, 13 août, 9 heures soir.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten, *Operationen der französischen Armee*, etc., etc.). Renseignements reçus à Cilli le 13 août, XIII, 31.

transmettre au feld-maréchal-lieutenant Radivojevich[1] les instructions spéciales que Bellegarde lui avait expédiées de Vienne le 11 août, que le général Fresia se disposait à envoyer à Krainburg la brigade du général Bellotti et à la charger de surveiller le Loibl et d'assurer les communications par la vallée de la Save avec Tarvis et Villach[2]. On l'informait, en même temps, de la présence du vice-roi à Udine avec 4 divisions d'infanterie et la garde royale échelonnées entre Udine et Palmanova, et du mouvement exécuté par la 3e division sur Osoppo et Palmanova, en ajoutant que les troupes du vice-roi n'étaient encore qu'incomplètement armées et équipées et qu'il était question d'organiser une réserve à Venise, indépendamment de celle que l'on constituait déjà depuis quelque temps à Vérone[2].

14 AOUT. — **Ordres de Hiller et mouvements de son armée. — Ordres de l'empereur. — Arrivée de Murat à Dresde. — Positions et mouvements de l'armée du vice-roi. — Insuffisance des renseignements parvenus au vice-roi.** — Après avoir commencé sa journée en annonçant, le 14 au matin, à ses généraux, que les hostilités commenceraient le 17[3], Hiller, comprenant l'importance de sa présence sur un point plus rapproché que Bruck du centre de son armée, avait décidé de transférer, le 21, son quartier général à Völkermarkt[4] et consacré le reste de son temps à l'expédition de nouveaux ordres de mouvement qui n'avaient, d'ailleurs, d'autre objet que de confirmer les dispositions, dont il avait déjà prescrit l'exécution et de presser la marche de certaines subdivisions de son armée. Il savait trop bien où se trouvaient les quelques troupes françaises, poussées ou déjà stationnées sur les territoires qui avaient appartenu à l'Autriche, pour avoir besoin de rien modifier à ses instructions. Sa tâche était relativement aisée. Il lui suffisait, pour le moment, de rapprocher le plus possible son centre de la vallée de la Drave, de couvrir sa droite et de pousser en avant sa gauche, qui n'avait, pour ainsi dire, rien devant elle et pouvait, malgré

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten. *Operations Journal der K. K. Armee in Inner-Oestereich und später in Italien*, 20 juin 13 août, XIII, 39.
2. *K. u. K. Kriegs. Archiv.* (Feld-Acten, *Uebersicht der Operationen der französischen Armee*, etc.), 5-13 août, XIII, 34.
3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg. gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich unter F. Z.-M. Freiherr von Hiller*). Hiller aux généraux sous ses ordres; Bruck, 14 août, VIII, 80.
4. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Fel-dActen Hiller, etc.). F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Bruck, 14 août, VIII, 72 et VIII, 75.

sa faiblesse, opérer en toute sûreté dans des pays travaillés habilement depuis longtemps et dont les populations, astreintes au service militaire, n'attendaient qu'un signal, qu'un semblant d'appui pour se déclarer contre la France. C'est, du reste, dans ce sens que sont conçus les ordres qu'il expédia le 14 août.

Après avoir appelé à nouveau l'attention du feld-maréchal-lieutenant baron Frimont sur la nécessité de faire surveiller les routes conduisant à Villach et au Loibl [1], il l'informait que l'avant-garde du général-major Vlasitz ne pourrait arriver à Klagenfurt que le 18 [2], et lui prescrivait de presser la marche des autres troupes de sa division. Toujours et justement préoccupé de l'importance des deux routes qui aboutissent à la Drave de ce côté, il lui répétait dans une autre dépêche que sa mission consistait, pour le moment, à surveiller de près la route de Villach et celle qui, venant de la Carniole par Krainburg et le Loibl, aboutit à Klagenfurt et que, si l'ennemi n'entreprenait rien de sérieux contre lui, s'il ne se montrait pas en forces devant lui, il aurait, en outre, à soutenir le général Vlasitz [3].

Au général-major Eckhardt, qu'il dirigeait vers la droite de Frimont, il faisait savoir que le colonel Volkmann, qui commandait par intérim les troupes du général-major Winzian, resterait momentanément avec cette brigade à Unzmarkt [4].

Il faisait en même temps tenir à la brigade Stanissavlevich l'ordre, d'abord d'occuper et de retrancher Trautenfels, Steinach et les Petschen [5], d'être établie tout entière, le 17 au plus tard, dans la haute vallée de l'Enns [6], puis de reprendre sans retard son mouvement sur le Pinzgau (vallée de la Salzach) et le Ziller-Thal [7], et de faire garder Gröbming

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, etc.). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. baron Frimont; Bruck, 14 août, VIII, 80 *b*.
2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, etc.). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. baron Frimont; Bruck, 14 août, VIII, 80 *a*.
3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten, *Frimont den Krieg gegen Frankreich in Kärntnen betreffend*). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. baron Frimont; Bruck, 14 août, VIII, 3.
4. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich unter F.-Z.-M. Freiherr von Hiller*); Bruck, 14 août, VIII, 80 *f*.
5. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller). Colonel Fleischer au capitaine Schœn, état-major de la brigade Stanissarlevich, XIII, 22.
6. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Operations Journal der K. K. Armee*, etc.). 14 août, XIII, 39.
7. Vallée célèbre dans les annales du Tyrol, formée par le Zill, affluent de droite de l'Inn qui prend sa source dans le massif du Grosser Venediger et se jette dans l'Inn entre Jenbach et Rattenberg.

(haute vallée de l'Enns) par 2 compagnies qui iraient ensuite par Mandling et Radstadt à Werfen (vallée de la Salzach, au nord de Bischofshofen)[1].

Au général-major Fölseis, posté sur son aile gauche, il recommandait, une fois de plus, de surveiller la route de Laibach et de se relier, par Rann, avec le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich[2].

Afin de pouvoir mieux combiner ses opérations avec celles du prince de Reuss et de s'assurer, le cas échéant, le concours de son armée, Hiller informait le jour même ce général des résolutions qu'il venait de prendre et le mettait au courant de ses projets : « Les hostilités devant commencer le 17, lui écrivait-il[3], je dirige la brigade du major-général Stanissavlevich sur Aussee, où elle arrivera le 20 août, et d'où elle opérera sur schl, Sanct-Gilgen et Abtenau. Le général-major Eckhardt se portera de la haute vallée de la Mur par le Lungau, et de là par le Katsch-Thal sur Gmünd, pour couvrir ma droite et se relier avec le général-major Stanissavlevich. Quant au feld-maréchal-lieutenant Radivojevich, il passera le 19 ou le 20 le pont d'Agram pour aller s'établir au plus vite à Carlstadt. »

En somme, toutes les dispositions étaient prises et l'armée de l'intérieur de l'Autriche allait, dès le début des hostilités, se trouver en mesure de paraître sur la frontière, et même de la franchir sur certains points. On n'avait, du reste, rien négligé, et l'action de l'Autriche s'étendait plus loin encore, bien au-delà du théâtre probable des premières opérations. Tout en se préoccupant surtout de la défense de la Carinthie et de la Styrie, de la marche en avant du côté de la Carniole et de la Croatie, on n'avait pas perdu de vue l'Istrie et la Dalmatie, où, dès le 14 août, les Français étaient obligés de redoubler de vigilance à Raguse et à Cattaro et où, dès le 16, Fouché était obligé de proclamer l'état de siège à Fiume, Zara, Cattaro et Raguse[4].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller). Colonel Fleischer au capitaine Schœn, à Trautenfels, près Irdning, XIII, 20.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich unter F.-Z.-M. Freiherr von Hiller*). F.-Z.-M. Hiller au général-major Fölseis. Bruck, 14 août, VIII, 80, *c.*

3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*, etc.). F.-Z.-M. baron Hiller au prince de Reuss; Bruck, 14 août, VIII, 78.

4. Fouché à l'empereur, Laibach, 16 août (*Archives Nationales*, A. F., IV, 1713) et capitaine Torbacovitch (du régiment Oguliner) au général Tomasich; Spalato, 23 novembre. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Tomasich. *Krieg mit Frankreich in Croatien und Dalmatien.* Corps du F.-M.-L. Tomasich.) Événements du côté de Raguse depuis le 14 août, XI, 49.

Les choses étaient loin d'être aussi avancées du côté du vice-roi, et, tandis qu'Hiller, au courant de la force et des positions de son adversaire, se décidait à porter le gros de son armée sur Klagenfurt, le prince Eugène et l'empereur n'avaient pu parvenir à se procurer les indications indispensables pour déterminer, d'une façon à peu près exacte, les points de concentration des colonnes de l'armée autrichienne. Au moment même où Murat rejoignait le grand quartier impérial à Dresde, l'empereur, sur le point de partir avec sa garde pour Görlitz, au lieu d'envoyer au vice-roi les instructions formelles qu'il espérait, et qu'il lui avait demandées à plusieurs reprises, se contentait, par suite, de lui écrire : « Je suis trop loin de vous pour vous donner des ordres positifs. Couvrez les provinces illyriennes et l'Italie; prenez de bonnes positions et attaquez l'ennemi, s'il vous est inférieur en forces, comme tout me porte à le penser, et poussez-le sérieusement sur Graz [1]. »

C'étaient là, on doit le reconnaître, des ordres bien vagues, peu en rapport avec les habitudes de l'empereur, recommandant, en somme, la défensive, tout en admettant conditionnellement la possibilité et l'utilité d'un mouvement offensif sur Graz. Du reste, tandis que l'on signalait encore ce jour-là aux Autrichiens la présence de 700 hommes de troupes françaises à Gradisca, de 4.000 à Udine, de 3.000 à San-Daniele, de 2.000 à Cormons et de 2.000 autres sur la frontière même de l'Illyrie, qu'on les informait, d'autre part, du contre-ordre donné aux troupes françaises qui devaient aller par le Tyrol à Salzbourg [2], le vice-roi, toujours loyal, toujours franc et toujours incapable de déguiser la vérité, n'hésitait pas à avouer à l'empereur [3] « qu'il espérait avoir bientôt l'organisation de l'armée autrichienne qu'on lui opposait et que, moyennant 10.000 francs de récompense, un agent s'était chargé de lui procurer par le moyen des fournisseurs de cette armée ». Malgré cela, le rapport du général Fresia et les quelques renseignements de ses agents lui avaient permis d'arriver à connaître, à peu de choses près, les unités dont se composait l'armée de Hiller. Il est toutefois nécessaire de rappeler ici, que l'on avait exagéré la force des régiments autrichiens, dont le prince croyait les effectifs plus qu'au complet, et qu'en dehors de ces données il

1. L'empereur au vice-roi; Dresde, 14 août (*Correspondance*, t. 26, n° 20378).
2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller. *Operationen der französischen Armee*, etc.). Rapports de Cilli et de Rottenmann, 14 août, XIII, 31.
3. Le vice-roi à l'empereur; Udine, 14 août (*Archives de la Guerre*).

ignorait presque complètement la position des divisions autrichiennes. Tout ce qu'il savait à ce moment, c'était que les Autrichiens avaient évité de faire passer des troupes sur la grande route de Vienne à Laibach, et qu'ils avaient fait venir de Hongrie des troupes qui s'étaient rassemblées sur Marburg et Pettau, sur Judenburg et Rottenmann, enfin que, redoutant un mouvement de Laibach sur Klagenfurt, « ils avaient travaillé à détruire les passages du mont Leobel et du mont Kapel ». Aussi, tout en continuant à faire serrer ses troupes sur leurs têtes de colonne, il n'avait, en somme, apporté que des modifications insignifiantes aux positions de son armée, et la division Gratien (3e division, 1re lieutenance) avait seule pénétré en Carinthie et reçu l'ordre de s'établir à Tarvis et à Villach. Tout permet de croire que, s'il eût été renseigné en temps utile sur le mouvement du gros de l'armée de Hiller sur Klagenfurt, si les informations, qu'il aurait dû recevoir, lui avaient indiqué, même approximativement, les positions de son adversaire, sans rien lui révéler, pour cela, de ses intentions ultérieures, il n'aurait pas laissé la division Gratien seule en Carinthie, l'aurait fait rejoindre, dès le 14 août au plus tard, par la division Quesnel, et n'aurait pas gardé, entre Udine et Görz, la presque totalité de son armée, qu'il comptait encore diriger sur Laibach, tant pour essayer de marcher sur Graz que pour être en mesure de tenir tête à la concentration autrichienne, qu'il croyait voir s'effectuer du côté de Cilli et de Marburg, et aux opérations qu'il s'attendait à voir Hiller entreprendre sur Laibach avec le gros de ses forces.

15 AOUT. — **Mouvements de l'aile gauche de Hiller. — Frimont à Klagenfurt. — Etat de situation de l'armée d'Italie.** — Les mouvements, que l'aile gauche du feldzeugmeister Hiller avait ordre d'exécuter, commencèrent à se dessiner plus nettement dans la journée du 15 où, sauf l'arrivée du feld-maréchal-lieutenant Frimont à Klagenfurt [1], il ne se passa toutefois aucun fait qui mérite d'être signalé. A l'aile gauche, au contraire, le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich avait envoyé au général-major Fölseis, à Cilli, 2 escadrons de hussards, 2 bataillons d'infanterie et 1 demi-batterie. Il annonçait de plus, à Hiller, qu'il avait donné l'ordre à 2 bataillons du régi-

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich unter F.-Z.-M. Freiherr von Hiller*). Major Maretich au général-major Richter; Klagenfurt, 17 août, VIII, 100.

ment d'infanterie archiduc François-Charles d'aller le 16 sur Agram, à 1 bataillon de Gradiscaner de s'établir à Podjales (sur la route d'Agram à Kreuz), à 1 bataillon de Sanct-Georger de s'avancer jusqu'à Verbovec, et à 1 bataillon de Warasdiner de pousser sur Dugoselo[1]. Ces 3 bataillons, composés d'hommes des confins militaires, avaient pour mission de s'engager sur la route d'Agram à Kreuz, et de se rapprocher de la partie de la Croatie occupée par les Français dans le but bien évident d'y provoquer des soulèvements et de décider par leur présence les Croates des districts de cette région à embrasser la cause de l'Autriche.

Les renseignements envoyés ce jour-là aux Autrichiens[2] se bornaient à signaler quelques mouvements de troupes françaises d'Udine sur Pontafel et Görz et la présence des généraux Grenier et Marcognet à Görz, du général Verdier à Cividale, enfin celle du général Piat du côté de Tarvis et de Villach.

Le vice-roi continuait, en revanche, à être aussi peu et aussi mal renseigné que par le passé. Aussi, pour arriver à établir et à envoyer à l'empereur un état de l'armée d'Hiller, il avait dû ajouter foi aux rapports qu'on lui avait adressés et n'avait pu éviter de tomber dans les exagérations qu'ils contenaient et qui fixaient l'effectif moyen des régiments de cavalerie à 1.800 chevaux. Tout ce qu'il savait à ce moment, c'est que cette armée se composait, indépendamment du rassemblement de Rottenmann, de 2 corps, l'un à Marburg et Pettau, l'autre à Bruck, remontant la vallée de la Mur. Enfin, pour achever de jeter le trouble dans son esprit, ces mêmes rapports insistaient sur l'existence d'une réserve, composée de 40.000 hommes d'infanterie et de 15.000 chevaux fournis par la Hongrie ». A ces nouvelles qui, bien qu'erronées, ne devaient pas moins le troubler, venaient s'ajouter deux autres symptômes inquiétants ; l'un absolument inévitable et qui se produit toujours lors des premières marches, surtout lorsqu'on les impose à de jeunes troupes inexpérimentées et incomplètement entraînées, et lors de la réunion d'un certain nombre d'hommes

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich unter F.-Z.-M. Hiller*). F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller. Warasdin, 17 août, VIII ad 99.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Operations Journal der K. K. Armee in Inner-Oesterreich und später in Italien*, etc.). Rapports du 15 août, XIII, 39.

dans des cantonnements resserrés et forcément insuffisants, la diminution sensible des effectifs qu'accusait la situation de son armée au 15 août, par suite des entrées aux hôpitaux ; l'autre, plus grave encore, puisqu'il était la conséquence et la manifestation de l'état moral du pays, la fréquence et l'augmentation des désertions parmi les conscrits de l'Italie française [1].

En outre, et sans parler de la jeunesse de ses soldats, du manque presque total de cavalerie, de l'insuffisance de l'instruction des corps qu'il avait dû mettre en route avant même d'avoir complété leur habillement et leur équipement, ce qui aggravait encore la situation du vice-roi, c'était la lenteur apportée à l'envoi des troupes, que Clarke devait faire partir de France, la composition défectueuse de ces unités de nouvelle formation et l'époque tardive à laquelle elles pourraient rejoindre son armée. Un exemple suffira, d'ailleurs, pour juger de ce que pouvaient être les bataillons alors en marche, et se rendant par étapes à l'armée du vice-roi. Le général Eberlé [2], écrivant de Nice au ministre de la Guerre pour lui rendre compte du mouvement et du passage de quelques-uns de ces bataillons, lui mandait, le 15 août, à propos du 3ᵉ bataillon du 16ᵉ de ligne (25ᵉ demi-brigade provisoire), fort de 14 officiers et de 712 hommes allant de Toulon à Vérone, que ce bataillon avait une meilleure tenue que celle du bataillon du 1ᵉʳ de ligne qui avait traversé Nice le 11 dans un état déplorable, et il lui signalait le 18 août, à propos du passage du 4ᵉ bataillon du 62ᵉ, fort de 15 officiers et de 623 hommes, allant de Marseille à Vérone « les nombreuses désertions causées par la mauvaise volonté des hommes ».

16 AOUT. — **Ordres de Hiller et mouvements de ses troupes. — Lettre inédite de l'empereur et mouvements de l'armée du vice-roi. — Positions des deux armées le 16 au soir. — Considérations générales.** — Si le vice-roi n'avait pu parvenir à démêler que d'une manière assez vague les intentions probables de son adversaire, Hiller, qui allait transporter, le lendemain 17, son quartier général à Knittelfeld, n'avait pas eu besoin d'attendre le début des hostilités, pour annoncer à son souverain que, d'après toutes les indications et tous les rapports qui lui étaient parvenus, le vice-roi concentrait son armée

1. Dépêches du vice-roi à l'empereur; Udine, 16 août.
2. Général Eberlé au ministre de la Guerre; Nice, 15 août et Nice, 18 août (*Archives de la Guerre*).

entre Villach, Udine et Monfalcone[1]. Les positions, encore assez éloignées des vallées de la Save et de la Drave, occupées par les troupes françaises, lui permettant de compléter ses dispositions et d'achever sans encombre son déploiement, il n'hésita pas à envoyer au feld-maréchal-lieutenant Marschall, l'ordre de faire occuper le Lungau, les Radstädter Tauern et le Katschberg[2] afin de couper de la sorte les communications des Français entre l'Illyrie et l'Allemagne et de faire menacer leur gauche par la brigade du général-major Eckhardt[3]. La destination donnée au feld-maréchal-lieutenant Marschall était d'autant plus rationnelle, son mouvement pouvait s'exécuter avec d'autant moins d'inconvénient, que le feldzeugmeister venait d'être informé de l'arrivée à Graz de la division du feld-maréchal-lieutenant marquis Sommariva, qui continuait son mouvement pour le rejoindre et entrer en ligne[4]. Aussi, afin de faciliter le mouvement sur Gmünd (12 à 13 kilomètres nord de Spittal, sur la route de Sanct-Michael à Spittal), du feld-maréchal-lieutenant Marschall, qui laissait momentanément une partie de ses troupes en réserve entre Scheifling et Unzmarkt (vallée de la Mur), Hiller avait prescrit au feld-maréchal-lieutenant baron Frimont d'envoyer du monde sur Villach, le 20 et 21 août[5], afin que ce général puisse plus rapidement et plus sûrement se relier à Marschall par la rive gauche de la Drave, dans le cas où les Français quitteraient Villach.

A l'aile gauche autrichienne, le général-major Fölseis avait pris position à Sachsenfeld (7 kilomètres ouest de Cilli) et à

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*). F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Leoben, 16 août, VIII, 89.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall; Leoben, 16 août, VIII, 92.

3. Le même jour, le major Silberer, commandant en Tyrol, écrivait d'Ischl au F.-Z.-M. Hiller pour lui offrir ses services, délivrer, soulever et armer le Tyrol. Il lui indiquait, en outre, les chemins qu'il conviendrait de faire prendre à des troupes légères, dès qu'on se déciderait à entrer et à opérer en Tyrol. (*K. und K. Kriegs-Archiv.*, *ibid.*). Major Silberer au F.-Z.-M. Hiller; Ischl, 16 août, VIII, 91.)

4. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*) Major Sunstenau au général-major Richter; 16 août, VIII, 95.

5. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten *den Krieg gegen Frankreich in Kärnten betreffend*, Frimont). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. baron Frimont; Leoben, 16 août, VIII, 5.

Cilli[1], couvrant ainsi les routes de Marburg et de Franzen (26 kilomètres ouest de Cilli sur la route de Laibach).

Tout semblait donc marcher au gré des désirs du feldzeugmeister; les mouvements de ses colonnes s'effectuaient sans trop de retard, sans grandes fatigues pour ses troupes. Seul, le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich, livré à lui-même à l'extrême gauche et ne disposant, il est vrai, que de forces peu considérables, s'inquiétait de la situation qui allait lui être faite, de la faiblesse des effectifs qui lui resteraient sous la main après la formation et la mise en route de la colonne du général-major comte Nugent, qu'il devait faire partir pour l'Istrie dans le plus bref délai possible, et réclamait à grands cris des renforts[2]. Hors d'état de lui envoyer du monde, le feldzeugmeister se bornait dans sa réponse à Radivojevich à l'inviter à se conformer néanmoins à ses ordres et aux instructions du Conseil aulique de la Guerre[3]. Pendant ce temps, le bataillon de Peterwardeiner, le 9e bataillon de chasseurs et les 6 escadrons du régiment de hussards de Stipsich (brigade Vlasitz, division Frimont), continuaient leur marche sur Klagenfurt, où ces troupes, formant le 2e échelon de la division Frimont, arrivèrent dans la matinée du 17. On n'avait d'ailleurs pas attendu leur arrivée pour faire couvrir, dès le 16, au matin, les routes menant de Klagenfurt à Villach et Krainburg par des postes établis à Glanegg, Krumpendorf et Hollenburg[4].

C'est d'ailleurs, encore, dans les renseignements envoyés au feldzeugmeister Hiller, que l'on trouve le plus grand nombre d'indications relatives aux mouvements et aux positions des troupes françaises. D'une part, l'*Operations Journal der K. K. Armee*[5] enregistre à la date du 16, le bruit, d'après lequel, les Français se massent à Villach ; de l'autre, ce sera le feld-maréchal-lieutenant Fenner, qui annoncera à Hiller[6] l'arrivée de

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten *den Krieg gegen Frankreich in Kärntnen betreffend*, Frimont). Général-major Fölseis au F.-M.-L. baron Frimont; Cilli, 16 août, VIII, 4.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*, etc.). F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Warasdin, 16 août, neuf heures du matin, VIII, 84.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (*idem in ibid.*). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich ; Reichenfels, 18 août, VIII, 84 *a*.

4. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (*idem in ibid.*). Major Maretich au général-major Richter; Klagenfurt, 17 août, VIII, 100.

5. *K. und K. Kriegs. Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Operations Journal der K. K. Armee*, etc.), 16 août, XIII, 39.

6. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller, *Krieg. gegen Frankreich.*

1.300 hommes de troupes françaises entrées à Villach dans l'après-midi du 16, qui lui fera savoir, en outre, que 1.100 hommes avec 5 canons, destinés à Villach, se sont arrêtés le même jour à Tarvis que l'on met en état de défense et où l'on attend encore, le jour même ou le lendemain, 800 chevaux venant par le Predil. C'est enfin Frimont, qui a appris qu'il y avait, le 16 à Venzone, 4.000 hommes allant sur Pontafel, et qu'il y aurait, le lendemain 17, 2 à 3.000 hommes à Tarvis [1].

Pendant ce temps, comme l'empereur l'écrivait de Bautzen, au vice-roi [2], les hostilités avaient commencé et quelques divisions de l'armée russe et prussienne étaient entrées en Bohême. Mais, en fait d'ordres, Napoléon se bornait à dire à Eugène : « J'augure bien de la campagne, toutes les nouvelles sont que l'Autriche, n'a pas 30.000 hommes de votre côté. Si cela est, vous en profiterez. Faites pour le mieux. »

Il est vrai qu'au même moment le vice-roi, qui venait de recevoir la lettre de l'empereur du 10, lui demandait en passant des ordres relatifs au régiment de chasseurs croates, lui faisait savoir que, suivant ses intentions, aucune troupe ne traverserait plus le Tyrol et lui disait, en se fondant sur l'état des troupes autrichiennes qu'il venait de lui envoyer, qu'il y avait en Styrie plus de monde que l'empereur ne le croyait [3]. Le vice-roi, qui avait peut-être eu le tort d'ajouter trop complaisamment foi aux données relatives à la force de ces troupes, avait vu cependant juste, lorsqu'il constatait que ces troupes étaient sur le point d'achever leurs mouvements. Il ne se trompait pas non plus dans ses calculs, lorsqu'il déclarait qu' « il n'y a pas de doute que, vers le 20, leur armée sera à peu près en mesure ». Il réclamait de plus avec insistance l'envoi d'instructions qu'il ne devait pas recevoir, et justement préoccupé de ce qui pouvait se produire sur sa gauche, il priait l'empereur de lui « faire connaître à peu près quelle direction, il donnera à l'armée bavaroise et à celle du duc de Castiglione ». Enfin il ajoutait avec raison : « Il est très intéressant que je

Armee in Inner-Oesterreich). F.-M.-L. Fenner au F.-Z.-M. Hiller; Klagenfurt, 17 août, VIII, 99.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* (*Operationen der französischen Armee*, etc.). Frimont, Klagenfurt, 18 et 20 août, XIII, 31.

2. L'empereur au vice-roi ; Bautzen, 16 août (Cette dépêche ne se trouve pas dans la *Correspondance*).

3. Le vice-roi à l'empereur ; Udine, 16 août.

sache si elle marchera de ce côté-ci du Danube ou bien sur l'autre rive. »

Avant de jeter un rapide coup d'œil sur le théâtre même des premières opérations de la campagne, il est indispensable de fixer ici les positions occupées par les groupes principaux des deux armées, le 16 août au soir.

Les troupes de l'armée française d'Italie étaient à ce moment réparties comme suit :

La division Gratien (1re lieutenance) à Tarvis, avec 3 bataillons en 1re ligne à Villach ;

La division Quesnel (1re lieutenance), un peu en arrière de Gemona ;

La 2e lieutenance (division Verdier et Marcognet), entre Udine et Görz ;

La division Palombini (3e lieutenance), en avant de Palmanova.

La garde royale en réserve à Pordenone ;

Le quartier général du vice-roi à Udine ;

Une brigade de la division Lechi, sous les ordres du général Bellotti, occupait Laibach.

6 bataillons de Croates sous les ordres du général Jeannin se tenaient du côté de Carlstadt ; enfin, le général Garnier gardait Fiume, avec 400 croates et un bataillon italien.

Si l'on en excepte les troupes de Bellotti, Jeannin et Garnier et l'avant-garde de Gratien à Laibach, on verra que l'armée du vice-roi surveillait les deux débouchés principaux menant en Italie par Pontebba et Laibach et se tenait tout entière au pied des Alpes Carniques et Jubiennes.

L'armée autrichienne du feldzeugmeister baron Hiller occupait, de l'autre côté de la frontière, les positions suivantes[1].

A l'extrême droite, le général Stanissavlevich, chargé de surveiller avec 3.000 hommes la vallée de l'Enns, aux environs de Radstadt, Ischl, Aussee, se tenait à Steinach et Mitterndorf.

A l'aile droite du gros de l'armée vers Spittal et Gmünd et se reliant par les Tauern avec le corps détaché de Stanissavlevich, la brigade du général Eckhardt.

Au centre, le gros de l'armée, fort de 15.000 hommes environ entre Klagenfurt et Ehrenhausen avec une avant-garde

1. *K. und K. Kriegs.-Archiv.* (Feld-Acten, *Operations Journal der K. K. Armee*, etc.) ; 16 août, XIII, 39.

(général Vlasitz) à Velden; Frimont à Klagenfurt; Marziani entre Wildon (22 kilomètres de Marburg) et Gratwein (11 kilomètres de Graz; Sommariva de Scheifling à Judenburg et Marschall de Marburg à Eibiswald (nord-ouest d'Unter-Drauburg).

A gauche, la brigade du général-major Fölseis, forte de 3.000 hommes à Cilli et en avant de cette ville sur la route de Laibach.

A l'extrême gauche, le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich avec 9.000 hommes à Agram et en Croatie.

Le quartier général de l'armée était, le 16 août, à Klagenfurt, et, quant au feldzeugmeister Hiller, qui avait passé la journée du 16 à Leoben, il devait être, le 17, à Knittelfeld et le 18 à Reichenfels (au sud de Knittelfeld dans l'Obere Lavant-Thal).

Afin de pouvoir se rendre plus exactement compte de l'aspect général de la région qui allait servir de théâtre aux premières opérations de la campagne, il est indispensable de rappeler ici quelle était de ce côté et depuis le traité de Vienne, la ligne qui séparait les possessions de l'Autriche, des territoires placés sous la domination française et que l'on désignait sous le nom de provinces illyriennes.

Sans parler du Tyrol, dont il serait superflu de s'occuper pour le moment, il importe de remarquer que, si le traité de Vienne avait laissé la Styrie tout entière à l'Autriche, il lui avait enlevé le district de Villach en Carinthie, toute la Carniole, l'Istrie, la Dalmatie et dans les confins militaires, les deux généralats de Karlstadt et du Bannat[1], et lui avait fait perdre ses débouchés, ses communications et ses ports sur l'Adriatique. Il résultait de ces cessions territoriales, que, dans la partie qui nous intéresse plus particulièrement, la frontière se trouvait formée par les confins de la Styrie, en Carinthie par les limites du cercle de Klagenfurt, qu'elle suivait un peu plus à l'est d'abord, celles de la basse Styrie, puis la rive gauche de la Save en aval de Rann. Il ne restait, par suite,

1. Il faut se garder de confondre Banal avec Bannat. Les confins militaires autrichiens se composaient, en effet, de 6 généralats (ou provinces), ceux de Karlstadt, de Warasdin, Banal, d'Esclavonie, du Bannat et de Transylvanie. Le généralat Banal, dont la superficie était de 58 milles allemands carrés avec une population de 110.000 habitants, fournissait à l'Autriche 2 régiments d'infanterie (1er et 2e régiments Banal) dont les chefs-lieux étaient Petrinia et Kostaincza. Le généralat du Bannat avait, de son côté, une superficie de 138 milles carrés et 238.000 habitants, et fournissait 2 régiments, celui du Bannat allemand et le régiment Valaque-Illyrien.

aux Autrichiens sur la rive droite de la Drave, qu'une bande étroite de terrain qui leur laissait une tête de pont couverte en avant par les passages du Loibl et du Kanker.

Si l'on laisse de côté la Dalmatie, où les Français n'avaient que peu de monde et où les Autrichiens ne devaient essayer de pénétrer qu'un peu plus tard, on remarquera que le théâtre de la guerre est déterminé par une ligne qui, partant de Salzburg, passant par Ischl, Bruck, Marburg, Agram, Carlstadt, Fiume, Pola et Trieste, revient par Vérone et Brixen à son point de départ, et s'étend à l'exception des plaines vénitiennes sur une région couverte de hautes montagnes, d'un accès difficile, sur une région traversée par un nombre relativement très restreint de bonnes routes, sur une région, dans laquelle les généraux en chef devaient trouver de grosses difficultés pour faire manœuvrer leurs armées, mais qui se prête, en revanche à merveille à la guerre de chicane, aux entreprises de détachements conduits par des chefs à la fois énergiques, prudents et habiles. C'était d'ailleurs là un genre d'opérations qui, en raison même de la faiblesse des effectifs, de la jeunesse des troupes, s'imposait aux deux adversaires, au moins pendant les premières semaines de la campagne et leur permettait, grâce à une direction intelligente, d'obtenir des résultats d'une réelle importance tout en entraînant et en aguerrissant leurs soldats.

Il convient, en outre, de remarquer que la configuration même du pays n'était guère favorable aux Autrichiens obligés de prendre position près de la frontière, sur une longue ligne s'étendant sur une vaste étendue de terrain montagneux, sillonné par des vallées ne communiquant que difficilement entre elles et par des cours d'eau suivant presque tous, comme les vallées principales la direction générale ouest-est, l'Enns, la Mur, la Drave, la Save, la Gurk et la Kulpa. Seule la vallée de l'Isonzo faisait exception à cette règle en s'ouvrant du nord au sud.

L'orographie de cette région est trop connue, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur le caractère général de ces différentes chaînes, leur altitude, l'escarpement et la raideur de leurs flancs, la rareté des routes. Il nous suffira de rappeler ici que les Alpes Rhétiques séparent la vallée de l'Inn de celle de l'Adige et de la Drave, que les Alpes Noriques s'élèvent entre les vallées de la Salzach et de l'Enns et celles de la Haute-Drave et de la Mur, et qu'elles poussent vers le Nord un rameau qui, sous le

nom de Radstädter Tauern, suit, dans toute son étendue, la rive gauche de l'Enns, tandis qu'une autre ramification se détache des Alpes Noriques près de l'Ann Kogel et couvre de ses sommets tout le pays compris entre la Mur et la Drave. Plus au sud se dresse la grande et longue chaîne des Alpes Carniques qui prend naissance près de Toblach et du Monte-Croce et se déroule parallèlement aux vallées de la Drave et de la Save jusqu'à Agram, après s'être séparée aux environs de Tarvis et à partir du Terglon, des Alpes Juliennes qui embrassent toute la Carniole et viennent se souder près de Zengg et du littoral de l'Adriatique aux Alpes Dinariques.

Dans toute cette vaste étendue de terrain les communications, du moins celles qui venaient, soit de l'intérieur de l'Autriche, soit de la Vénétie, étaient tellement rares, qu'on n'y trouvait guère que quatre chaussées, dont l'une, celle qui va de Salzburg soit par Ischl, les Petschen et Aussee, soit par Radstadt à Rottenmann, Leoben et Bruck, ne pouvait guère entrer en ligne de compte au début de la campagne, puisque Salzburg appartenait à ce moment à la Bavière. Les trois autres routes, menant en Italie, étaient :

1° La grande route qui, partant de Vérone, va par Trévise, Pordenone et Tarvis à Villach et de là par Klagenfurt et Judenburg à Bruck ;

2° Celle qui, se détachant de la première au-delà de Pordenone sur la rive gauche du Tagliamento, mène par Codroipo et Görz à Laibach, d'où partent deux autres routes allant, l'une par Cilli, Marburg et Graz à Bruck, l'autre par Weixelburg, Treffen et Neustadtl à Agram ;

3° Celle qui, prenant à droite de la précédente à partir de Codroipo, conduit à Trieste et Fiume et de là à Karlstadt et Agram.

A l'intérieur de la région montagneuse qui nous occupe, ces quatre grandes chaussées ne communiquaient entre elles que par un petit nombre de routes transversales, dont les plus importantes étaient :

1° La chaussée d'Ischl par Radstadt et Sanct-Michael à Spittal (vallée de la Haute-Drave) ;

2° La route du Predil, allant de Tarvis par la vallée de l'Isonzo à Görz ;

3° La route des Wurzen, qui conduit de Villach dans la vallée de la Save et de là à Krainburg et Laibach ;

4° La route du Loibl, qui assure la communication directe entre Klagenfurt, Villach et Krainburg ;

5° Un peu plus à l'est des deux précédentes, la chaussée qui, partant de Völkermakt, aboutit par le Kanker à Krainburg;

6° Plus au sud, dans la chaîne des Alpes Juliennes, la route d'Adelsberg à Fiume;

7° Celle qui d'Adelsberg conduit par Präwald et Optschina à Trieste;

8° Celle qui fait communiquer entre elles les vallées de la Gurk et de la Kulpa et conduit de Neustadtl par Mottling à Karlstadt;

9° A la naissance des Alpes Carniques, la route qui, menant de Toblach par le Monte-Croce et Pieve di Cadore à Bellune, bifurque sur ce point et conduit, d'une part, par Santa-Croce, à Conegliano et Trevise, de l'autre, par Feltre à Bassano, Vicence et Vérone;

10° Plus à l'ouest encore, à l'extrémité de la grande route d'Innsbruck et du Brenner, celle qui, se détachant de la vallée de l'Adige, va de Trente par le Val Sugana à Bassano, et de là à Vicence ou à Trévise.

Il suffit donc d'un seul coup d'œil jeté sur ce réseau routier pour déterminer sans peine les quelques points stratégiques, que l'état-major autrichien ne pouvait pas perdre de vue.

Quoique située à une distance assez considérable des positions, sur lesquelles son armée allait se déployer, Bruck, par cela même que les routes de Salzburg, de Vienne, de Laibach et d'Italie venaient y aboutir, avait pour Hiller une importance d'autant plus grande, qu'en cas d'échec grave c'était sur cette ville même que devaient se diriger ses corps en retraite, si l'on voulait se réserver la possibilité de couvrir Vienne. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'on avait poussé Stanissavlevich du côté d'Ischl et qu'on avait établi quelques ouvrages sur la route des Petschen (entre Aussee et Ischl).

Il s'agissait également de rester maître de Klagenfurt et du pont de Hollenburg, si l'on voulait, d'une part couvrir et conserver les routes de Bruck et de Marburg, de l'autre se réserver la possibilité, soit de manœuvrer dans un avenir assez prochain sur Krainburg et sur Villach, soit de se porter sur Villach par les deux rives de la Drave. Il en résultait l'obligation pour les Autrichiens de tenir coûte que coûte le Loibl, le seul point en leur possession qui dominât la vallée de la Save, et qui leur permit, en crevant la ligne d'opération des Français qui suivait forcément le cours de cette rivière, de les forcer à renoncer à la ligne de la Drave et à évacuer Villach, position d'une importance capitale pour les deux adversaires.

En effet, c'était seulement après s'être rendus maîtres du pont et de la ville de Villach, que les Autrichiens pouvaient prendre de flanc et à revers les lignes françaises de la Wurzener Save, et de plus c'est de Villach, que part la seule bonne route qui, menant en Tyrol, permet aux Autrichiens de tourner les lignes successives de défense qu'offraient aux Français les différents fleuves de la Vénétie et de déboucher de flanc sur la ligne capitale de l'Adige.

A leur gauche, il était évident que les efforts des Autrichiens devaient se porter sur Laibach. Situé à la jonction même des routes menant à Klagenfurt, à Marburg, à Agram, à Karlstadt, à Görz, à Trieste et à Fiume, Laibach était, en outre, l'unique point d'appui de la droite du vice-roi.

D'autres points, tels que Karlstadt, Marburg et Warasdin n'avaient de valeur pour les Autrichiens, le premier, que parce qu'en s'en emparant on mettait fin à la domination française en Croatie et l'on s'ouvrait la route de la Dalmatie, les deux autres, parce qu'ils servaient de centres de rassemblement à la gauche de l'armée de Hiller et de lieux de ralliement en cas de défaite.

Seules les villes de Trieste et de Fiume pouvaient jouer un rôle significatif et rendre de réels services dans le cours ultérieur des opérations, Trieste à cause de sa richesse, des ressources qu'on pouvait s'y procurer ou y faire arriver, de l'importance de son port qui permettait de donner la main à l'escadre anglaise de l'amiral Freemantle, Fiume enfin, parce que l'occupation de cette ville, survenant après l'entrée des troupes autrichiennes à Karlstadt, enlevait aux Français le dernier point d'appui de leur extrême droite et facilitait la conquête du littoral de l'Adriatique.

Au premier coup d'œil, la position occupée par l'armée française, concentrée entre le Tagliamento et l'Isonzo, paraît plus rationnelle et plus avantageuse que la longue ligne, sur laquelle l'armée autrichienne s'étendait depuis Ischl, Aussee et Gmünd jusqu'à Cilli et Agram, d'abord parce qu'elle était moins étendue, ensuite parce qu'elle s'appuyait sur d'excellentes lignes de défense couvertes elles-mêmes par des places fortes, enfin parce que la base d'opérations choisie par le vice-roi était établie sur les points mêmes, d'où partaient les routes principales, les lignes d'opérations aboutissant à la frontière autrichienne. L'armée d'Italie avait, en effet, derrière elle, sans parler de l'Isonzo, une série de lignes de défense plus sé[illegible]

les unes que les autres, d'abord celles de la Piave et de la Brenta, s'appuyant sur Venise, puis celle de l'Adige, avec Vérone et Legnano, enfin celle du Mincio, encadrée par Peschiera et Mantoue. Immédiatement en arrière de la position de rassemblement de l'armée d'Italie, on trouvait, en outre, la place de Palmanova, où le vice-roi pouvait établir, au début des opérations, le dépôt de son matériel et de ses approvisionnements de toute nature. De la base primordiale d'opérations établie entre Monfalcone, Palmanova, Udine et Osoppo partaient enfin les trois routes menant, celle de gauche, par Pontebba et Tarvis, à Villach, celle du centre, par Görz à Laibach et Adelsberg, celle de droite, par Trieste, à Fiume et Karlstadt.

Cette première concentration semblait indiquer que le vice-roi avait l'intention de prendre position avec le gros de ses forces, soit à Villach, soit à Laybach, points sur lesquels il lui était d'autant plus facile d'opérer sa concentration qu'il disposait de la route des Wurzen, qui relie ces deux points et qui, se prolongeant dans la vallée de la Save et passant par Krainburg, couverte dans toute son étendue par un massif montagneux, lui permettait d'exécuter un mouvement de flanc à l'abri des vues de son adversaire. D'autre part, la route transversale de Laibach à Lippa par Adelsberg lui assurait un avantage, dont étaient privés les Autrichiens, manquant de communications de ce genre, et lui donnait la possibilité de faire suivre des lignes couvertes et très directes aux troupes, qu'il pourrait avoir besoin de faire passer d'une de ses ailes à l'autre et de les faire soutenir sans perte de temps et sans trop grandes fatigues par des renforts tirés de son centre. Toute la ligne de Villach à Fiume n'avait guère plus de 230 kilomètres ; celle de Villach à Laibach ne dépassait guère une centaine de kilomètres ; son front était donc sensiblement moins étendu que celui de l'armée de Hiller.

Mais, à côté de ces avantages incontestables, il importe de remarquer que les deux ailes de cette ligne manquaient absolument de points d'appui. La gauche de l'armée française s'étendait, en effet, vers le Tyrol, où elle avait pour unique soutien le corps bavarois de Wrede ; sa droite était à Karlstadt, dans un pays où il n'y avait pas un seul bataillon français, dans un pays gardé uniquement par des Croates, dont la fidélité était plus que douteuse, dans un pays profondément attaché à ses anciens souverains et dans lequel les agents de l'Autriche préparaient de [illegible] un soulèvement presque inévitable.

Aussi, si l'on peut, jusqu'à un certain point, s'expliquer les raisons, pour lesquelles le vice-roi devait moins que tout autre croire à la possibilité, à l'imminence de l'entrée de la Bavière dans la coalition, il est, d'autre part, difficile d'excuser et d'expliquer l'imprudence qu'il a commise en découvrant son aile droite et en négligeant, dans les dernières semaines de l'armistice, d'envoyer en Croatie des troupes sur la solidité desquelles il pouvait compter, des troupes en nombre suffisant pour protéger cette droite et étouffer dans son germe toute tentative d'insurrection.

Quelque restreintes que fussent les ressources militaires du vice-roi, il lui était cependant possible de disposer de quelques bataillons français ou même italiens, dont la présence en Croatie eût suffi pour prévenir des événements dont les conséquences allaient être si graves pour lui, pour empêcher ou, tout au moins, retarder la marche de Nugent, dont le débarquement en Italie et l'entrée en ligne sur la rive droite du Pô devaient exercer une influence si désastreuse sur le sort de la campagne. Absorbé par les occupations de toutes sortes qui l'accablaient, le prince Eugène a commis la faute de confier la garde d'une province aussi importante, au point de vue politique et militaire, que la Croatie à des soldats improvisés, originaires de cette province même, de laisser en première igne et sur les points les plus exposés aux coups de main de son adversaire des corps de nouvelle formation, composés exclusivement d'hommes, dont les sentiments peu sympathiques à la France ne pouvaient lui être inconnus et ne faisaient doute pour personne. On alléguerait vainement à la décharge du vice-roi qu'il a vraisemblablement craint de donner prématurément l'éveil aux Autrichiens en envoyant des troupes en Croatie et que, d'autre part, la présence de Junot en Illyrie et l'état mental du gouverneur général l'ont empêché de prendre les mesures commandées par les circonstances et de recevoir en temps utile les renseignements de nature à l'éclairer sur la situation de ces provinces. Mais il ne s'agissait nullement de renforcer, ce qui eût été assurément désirable, mais malheureusement irréalisable, les garnisons de Croatie. Il s'agissait uniquement de remplacer les Croates nouvellement incorporés par d'autres troupes plus fidèles, plus sûres et plus solides et dont l'effectif, même s'il eût été un peu plus élevé, n'eût pas été suffisant pour constituer l'indice d'un mouvement sérieux et révéler à l'ennemi les projets ultérieurs du vice-roi. D'autre part, même



avant le départ du duc d'Abrantès et un peu plus tard, dans les premiers jours de juillet, le vice-roi, qui avait signalé à l'empereur les dangers que faisait courir à la cause française la présence de Junot à Laibach et demandé son départ et son remplacement, aurait pu user des pleins pouvoirs, dont il était investi, pour prendre, sans perdre une minute, des mesures militaires, dont lui-même reconnaissait tout le premier l'urgence et la nécessité.

Sans insister une fois de plus sur l'extension excessive, mais en partie imposée par les circonstances, des lignes autrichiennes, qui ne mesuraient pas moins de 370 à 380 kilomètres depuis les Petschen jusqu'à Agram, de ces lignes coupées, en outre, par cinq grandes chaînes de montagnes et par les vallées de l'Enns, de la Mur, de la Drave, de la Save et de la Gurk, il y a lieu de remarquer, qu'en raison même de la direction générale de ces chaînes et de ces cours d'eau, l'état-major autrichien ne disposait, en arrière de ces premières positions, d'aucune ligne naturelle de défense qu'il fût possible d'organiser et de préparer pour y rallier l'armée en cas d'échec grave, et que les Français, maîtres des têtes des vallées, avaient, par ce fait même, la possibilité d'opérer à la fois par les deux rives, sauf dans la partie du théâtre de la guerre située à l'est de l'Isonzo, où les Autrichiens pouvaient trouver un certain nombre de bonnes positions défensives.

Un seul coup d'œil jeté sur la carte suffira donc pour se convaincre, qu'en cas d'insuccès sérieux les Autrichiens se seraient trouvés dans la nécessité de se mettre en retraite sur Bruck, Marburg et Warasdin, c'est-à-dire sur trois points séparés les uns des autres par des distances de près de 180 kilomètres, et que, par suite même de la dissémination forcée de troupes réparties sur un front aussi étendu, leur retraite devait, à l'exclusion de Marburg et de Warasdin, se faire sur le point unique de Bruck. Il en résultait pour l'état-major du feldzeugmeister l'impossibilité absolue d'élaborer un plan de campagne, la nécessité de renoncer à une liberté d'action, d'autant plus irréalisable que les opérations de l'armée de l'intérieur de l'Autriche étaient subordonnées aux victoires ou aux défaites de l'armée de Bohême et, comme, d'autre part, Hiller sentait fort bien qu'il arriverait à être faible partout en essayant de tout défendre, il n'hésita pas à s'arrêter au seul parti raisonnable qu'il pût prendre et à engager le gros de ses forces sur la ligne d'opérations la plus courte et la plus directe, celle de Bruck à Klagenfurt.

Afin de s'assurer les positions de Klagenfurt et de Villach, le feldzeugmeister avait compris qu'il lui fallait avant tout couvrir la route allant de Salzburg dans la vallée de l'Enns, la seule par laquelle il pût communiquer rapidement avec l'armée du Danube. C'était là le but de la mission donnée au général Stanissavlevich dans la vallée de l'Enns, mission à laquelle on attachait tant d'importance, qu'on n'hésita pas à envoyer dans les hautes vallées de la Mur et de la Drave la brigade Eckhardt, qui couvrait la droite de la position centrale et qu'on pouvait, de plus, soutenir, en cas de besoin, de Klagenfurt.

A gauche, le détachement du général Fölseis, de Cilli sur Laibach, avait un but analogue ; avec ses 3 bataillons, ses 2 escadrons et sa demi-batterie, il couvrait et assurait les communications avec la Croatie et le passage de la Drave à Marburg.

La ligne Agram-Radstadt-Ischl, par Cilli, Klagenfurt et Spittal, était assurément très étendue. Mais, en raison des dispositions prises pour la défendre, on pouvait aisément la restreindre, éviter dans une certaine mesure la trop grande dispersion des forces et, de plus, c'était ainsi seulement que l'on pouvait parvenir à assurer les communications entre les provinces méridionales de la monarchie et l'armée du Danube [1].

Enfin, il convient encore de ne pas passer sous silence le fait qu'aucun des deux adversaires ne disposait de réserves : Hiller, parce que toutes les troupes, qui se formaient à ce moment en Autriche, étaient toutes destinées à la grande armée de Bohême ; le vice-roi, parce qu'il lui était impossible de se faire rejoindre avant quelques semaines par les régiments qui s'organisaient au camp de Montechiaro ou par les demi-brigades provisoires venant de France.

Il est rare qu'on ait à se repentir, surtout au début d'une campagne, d'une résolution hardie, et, pour peu qu'elle réponde aux renseignements reçus, elle procure au général de grands résultats. Dans le cas particulier qui nous occupe, au point de vue politique comme au point de vue militaire, l'offensive, une offensive immédiate et résolue, s'imposait d'autant plus au vice-roi, que l'examen seul du théâtre de la guerre suffisait pour l'amener à penser, que son adversaire resterait forcément sur la défensive lors de l'ouverture des hostilités et que, de plus, par

1. *K. und K. Kriegs.-Archiv*, XIII, 24. Général Fleischer von Eisenkranz. *Zusätze über die Geschichte der Feldzüge in Italien vom Jahre* 1813-1814. (Notes écrites en février 1817.)

une initiative bien prononcée sur un point déterminé, par de nombreux coups de main sur le reste de sa ligne poussée vivement le plus près possible de la frontière, le vice-roi ne risquait guère de compromettre son armée, même dans le cas où il serait parti d'une hypothèse fausse.

N'était-il pas logique de penser, que le feldzeugmeister, obligé de garder une frontière aussi longue, une ligne dominée dans la plus grande partie de son étendue par les territoires appartenant à son adversaire, ne sachant sur quel point se porterait l'effort principal de l'armée d'Italie, ne manquerait pas, si on lui en laissait le temps, si on ne se hâtait pas de le prévenir, d'avoir recours aux seuls procédés qui pouvaient le tirer d'embarras et de tenter, tout en restant sur la défensive, qui lui était imposée par sa situation au moins autant que par les instructions du Conseil aulique, des attaques partielles incessantes, destinées à tromper les Français sur ses intentions, à jeter le trouble dans l'esprit de leurs chefs, à gêner, à retarder les mouvements de leurs colonnes, à lui donner un peu d'air et surtout à lui permettre de découvrir les intentions de son adversaire ?

Comme Napoléon l'écrivait un peu plus de deux ans après ces événements (*Campagnes de Syrie et d'Egypte*, 3e observation) : « L'art de la guerre a des principes invariables, qui ont principalement pour but de garantir les armées contre l'erreur des chefs sur la force de l'ennemi, erreur qui, du plus au moins, a toujours lieu. » Cette erreur dont parle l'empereur, le vice-roi l'a commise à ce moment, et c'est bien probablement parce qu'il s'exagérait la force de l'ennemi, qu'il n'osa rien entreprendre dès la rupture de l'armistice, qu'il laissa passer l'occasion favorable, le moment, où il lui aurait été possible de frapper un grand coup sur les troupes forcément disséminées, sur les positions faiblement occupées, sur les lignes minces et étendues du feldzeugmeister.

Si l'on examine quelque peu attentivement la situation des deux armées au début de la campagne, on verra que les dispositions prises par Hiller s'imposaient à lui par la force même des choses et que, par suite, sous la réserve des erreurs inévitables relatives à la force des troupes qu'il était obligé de détacher, on devait arriver sans trop de peine à se faire une idée à peu près exacte de ses dispositions. Il est clair, que, tout en reconnaissant la nécessité de rester d'abord sur la défensive, le feldzeugmeister devait chercher avant tout à atteindre Villach et Klagenfurt

avec le gros de ses troupes, puisque c'est sur ces points qu'aboutissent toutes les routes. Il était évident d'autre part, qu'une fois établi sur ces points, il coupait les communications directes entre le vice-roi et Wrede par les Radstädter Tauern, que de là seulement il était à portée d'encourager, de fomenter et de soutenir l'insurrection du Tyrol, que de là seulement il pouvait tomber sur les flancs et les derrières des Français, dans le cas où ils auraient voulu prononcer un mouvement en Illyrie et que, déjà maître du Loibl, il lui suffisait, pour les arrêter et les mettre en échec, de s'emparer du passage et de la route des Wurzen. Il importait d'autant plus de prévenir une entreprise de ce genre, que sa réussite suffisait pour obliger le vice-roi à revenir au plus vite sur ses pas, afin de couvrir les abords de l'Italie, et qu'un pareil mouvement, entraînant l'évacuation de la Croatie, ne pouvait manquer de faciliter la mission confiée au feld-maréchal-lieutenant Radivojevich, en lui donnant les moyens d'augmenter rapidement l'effectif de ses troupes et de porter un coup des plus graves au prestige déjà compromis de la domination française.

Les retards apportés, malgré tous les efforts du vice-roi, à la confection, à la fourniture et à la livraison des objets les plus indispensables à ses soldats, la nécessité de leur donner un semblant d'instruction, la crainte enfin de révéler prématurément ses projets en faisant passer les Alpes à ses divisions et en les poussant sur Laibach avant la rupture de l'armistice, avaient décidé le vice-roi à opérer la concentration de son armée entre le Tagliamento et l'Isonzo. Mais rien n'était encore perdu pour cela. Il lui aurait suffi de pousser rapidement la 1re lieutenance tout entière, par Pontebba, sur Villach et Tarvis, d'établir la division Gratien tout entière (3e division) sur ce point, avec ordre de prendre immédiatement pied sur la rive gauche de la Drave en élevant en avant du faubourg de Villach une forte tête de pont, sur laquelle on se serait appuyé pour s'avancer par Velden sur Klagenfurt, pendant que la 1re division (général Quesnel), obliquant vers l'est et marchant par la rive droite de la Drave, aurait donné la main aux troupes de la 2e lieutenance, venant les unes par le Predil, les autres par Laibach, et aurait, de concert avec elles, attaqué et enlevé le Loibl pour déboucher par Feistritz et les ponts de Rosegg et de Hollenburg droit sur Klagenfurt. La 3e lieutenance, avec la garde royale, aurait largement suffi pour garder Laibach, rejeter Fölseis et servir de pivot à tout le mouve-

ment. La guerre eût été plus rapide, plus décisive, la campagne eût pris une tout autre tournure, si le vice-roi s'était hâté de marcher avec son gros, par Tarvis, Villach et Krainburg, sur Klagenfurt, où les Autrichiens n'avaient encore que des têtes de colonne. De Klagenfurt, il pouvait aisément assurer ses communications avec les Bavarois de Wrede et s'opposer sans peine à toute attaque venant soit de Marburg, soit de Judenburg, attaque d'autant moins dangereuse, qu'obligés de passer par des défilés étroits et difficiles, les Autrichiens ne pouvaient, dans ce cas, se déployer qu'en vue de Klagenfurt. De plus, il est bien clair, qu'un mouvement des Autrichiens, venant par Cilli sur Laibach, était également d'autant moins à craindre, que le vice-roi pouvait dès lors le prendre à revers en opérant par la vallée de la Drave et couper la retraite aux troupes qui se seraient engagées dans cette direction et qui, pour lui échapper, n'auraient plus eu d'autre alternative que celle de se rejeter au plus vite sur Agram. Maître de Klagenfurt, le vice-roi pouvait enfin, en réglant sa conduite d'après les événements du théâtre principal de la guerre, soit se porter sur Graz et sur Bruck, soit envoyer du monde en Tyrol pour donner la main à Wrede.

Enfin, en admettant même que le vice-roi n'eût pu parvenir à infliger un grave échec à l'armée de Hiller, il est permis de croire que, s'il avait, dès le début, rassemblé toutes ses forces en Carinthie, il aurait d'abord réussi à retarder considérablement la conclusion du traité de Ried, obligé, devant la menace d'un mouvement sur le Tyrol, les Autrichiens à renforcer considérablement leur armée du Danube et à masser l'armée du feldzeugmeister Hiller dans les vallées de la Drave et de la Mur. Il aurait tenu cette armée en échec, l'aurait réduite à une défensive passive et aurait aisément pu frapper, grâce à une offensive quelque peu énergique, quelques coups heureux, qui auraient suffi pour préserver et peut-être même pour conserver l'Italie.

En tout cas, l'expectative était interdite au vice-roi. S'il se méfiait de l'inexpérience de ses jeunes troupes, s'il craignait de s'engager à fond dès le début, rien ne l'empêchait de faire pour le moins une guerre de chicane en s'accrochant au terrain, en ne négligeant aucune ressource, en mettant à profit tous les obstacles, en donnant, par une offensive judicieuse, par des engagements répétés, par des succès partiels et presque quotidiens, de la confiance à ses troupes, tout en imposant à son

adversaire le genre de guerre qui convenait le mieux à ses projets ultérieurs et qui aguerrissait le plus sûrement son armée. Il lui aurait fallu s'inspirer, au moins pendant les premiers jours de la campagne, des procédés qui avaient si bien réussi à Bonaparte à l'automne de 1796, s'inspirer de son exemple et, comme le jeune général en chef de l'armée d'Italie l'avait écrit au Directoire le 11 octobre 1796 (*Correspondance*, *n°* 1086), n'oublier aucune hypothèse et faire de suite tout ce qui pouvait le favoriser.

En un mot, puisque l'armée d'Italie possédait des points d'appui solides, susceptibles de servir de pivots à ses manœuvres, rien n'était plus facile pour le vice-roi que de profiter des obstacles naturels, que d'approprier, sans risquer de rien compromettre, sans cesser de poursuivre le double but de garder et de couvrir l'Illyrie et l'Italie, ses dispositions militaires à la situation politique, que de se préparer enfin à frapper un grand coup en profitant des premiers succès, qui auraient relevé le moral de son armée et de la première faute, que l'agacement ou l'impatience et, plus probablement encore, les ordres du Conseil aulique de la guerre auraient fait commettre à brève échéance à son adversaire.

Grâce à la vallée de la Save, rien n'aurait pu empêcher le vice-roi d'orienter dès les premiers jours de la campagn[e un] mouvement tournant stratégique dirigé par Villach cont[re] la droite de la concentration autrichienne de Klagenfurt. Dès l'ouverture des hostilités, le vice-roi devait s'efforcer de bien marquer le caractère essentiellement offensif de ses opérations, en portant la guerre sur le territoire autrichien, en cherchant à chasser les troupes de Hiller des positions qu'elles se disposaient à occuper. Klagenfurt et la Carinthie auraient dû, croyons-nous, devenir l'objectif principal et primordial de ses opérations. C'était donc vers sa gauche et sur Villach qu'il lui fallait prendre sa ligne d'opérations, d'autant plus que, grâce à la configuration du terrain, en manœuvrant de la sorte, il restait parfaitement relié avec le groupe qu'il ne pouvait s'empêcher de pousser sur Laibach.

L'armée de Hiller ne se composait, à ce moment, et ne pouvait d'ailleurs se composer que de corps séparés les un[es des] autres par des distances trop considérables pour leur permettre d'opérer rapidement leur jonction. Le vice-roi avait donc la possibilité de tourner, de déborder une des ailes du feldzeugmeister, même en séparant momentanément la gauche et la

droite de sa propre armée. Mais il lui fallait agir résolument, énergiquement et de suite pour ne pas laisser au feldzeugmeister le temps de se reconnaître, de préparer, de rassembler ses moyens, de combiner ses opérations; il lui fallait essayer, en tout cas, de le mettre par un coup aussi brusque qu'inattendu dans l'impossibilité d'attaquer à son heure et à son temps.

La mobilité des armées, a dit si justement le colonel Grouard (*Maximes de guerre, Caractère essentiel de la stratégie napoléonienne*), est une condition essentielle de leur succès. Rien ne confirme mieux ce principe, que les conséquences mêmes des premières opérations du vice-roi. S'il est assurément indispensable de lier ses forces pour assurer la simultanéité et l'efficacité des efforts, il est également indispensable d'imprimer aux mouvements la plus grande rapidité. La rapidité des mouvements, comme l'a fait encore ressortir le colonel Grouard, est la marque caractéristique des grands généraux... « Cela ne veut pas dire, ajoute-t-il, qu'il faille attaquer partout et toujours. Il ne manque pas de circonstances, où l'offensive serait dérisoire et désastreuse. Mais il faut éviter dans tous les cas d'avoir une attitude exclusivement passive. Quand la lutte est possible (et elle l'était dans le cas qui nous occupe), c'est seulement par une guerre active, qu'on peut espérer tirer parti des moyens dont on dispose. »

A tous ces raisonnements, à toutes les preuves historiques qu'il serait aisé d'invoquer, il faut encore ajouter une autre considération : c'est qu'une des grandes difficultés à la guerre consiste à discerner, à découvrir les projets de l'ennemi. Comme Jomini n'a pas manqué de le faire remarquer (*Précis de l'art de la guerre*, t. II, chap. VII, art. 43), un général habile peut suppléer à l'insuffisance des renseignements par des hypothèses bien posées et bien résolues. Et il posera encore un peu plus loin ce principe : « Une question bien posée est presque toujours facile à résoudre quand on a un jugement sain. Un esprit bien pénétré de ces vérités et imbu de bons principes de guerre saura toujours adopter un parti qui pourvoie aux chances les plus probables. » Or, si l'on reste immobile, l'ennemi aura le temps de se reconnaître et de bien juger la situation; on n'aura aucune chance de le tromper et on diminuera volontairement ses propres chances. En prenant, au contraire l'initiative et en manœuvrant vite, on peut espérer le mettre dans l'incertitude et réussir à amener des forces supérieures sur un point où l'on n'est pas attendu. C'était là ce

qu'aurait dû, ce qu'aurait peut-être même pu faire le prince Eugène dans les premiers jours de la campagne, ce qu'il aurait peut-être même tenté, par cela même qu'il courait peu de risques de compromettre gravement la situation, s'il ne s'était cru lié par les quelques indications, du reste assez vagues, données par l'empereur et obligé de commencer par porter le gros de ses forces vers la droite, sur Laibach.

C'est là, du reste, ce qu'York von Wartenburg a si bien résumé en une phrase : « Savoir courir des risques, savoir apprécier jusqu'à quel point l'ennemi est capable de reconnaître les avantages de sa situation et d'en tirer résolument parti, voilà précisément ce que Napoléon appelait le côté divin de l'art de la guerre[1]. »

Avant de terminer ce chapitre et sans vouloir atténuer ou modifier, en quoi que ce soit, les considérations que nous venons d'exposer et que nous avons essayé de déduire de l'examen impartial des faits, il convient toutefois de tenir compte de la situation particulièrement difficile dans laquelle se trouvait le vice-roi, de son caractère et de son tempérament.

S'il était indispensable de parler des fautes qu'il a commises au début de la campagne, d'erreurs qu'il aurait pu éviter, grâce à l'organisation plus complète de son service de renseignements, s'il a manqué de hardiesse et de décision, il n'est que juste de remonter jusqu'aux causes de ce regrettable excès de prudence.

Il importe avant tout de se rappeler que, si le vice-roi ne possédait sur l'état de l'armée autrichienne que des informations insuffisantes, tous les rapports qui lui étaient parvenus exagéraient la force même de cette armée et que, du reste, en raison même de la part qu'il avait prise aux derniers événements, du rôle qu'il venait de jouer, de la tournure même de son esprit, le vice-roi devait savoir mieux que personne que l'Autriche, quoique manquant d'argent, se trouvait relativement en bonne posture pour mener à bonne fin ses préparatifs militaires. Mieux que personne, il avait pu voir que, depuis 1809, l'Autriche se tenait à l'écart, se recueillait et ne songeait qu'à se préparer en vue du jour où elle aurait quelque chance de reprendre le rang qu'elle ne se résignait pas d'avoir perdu. Il connaissait Metternich et il savait que le chancelier autrichien n'était pas homme à

1. York von Wartenburg, *Napoleon als Feldherr*, t. I, ch. x, 236.

laisser passer l'occasion qu'il recherchait, à se laisser surprendre par les événements et qu'il avait assurément dû mettre à profit le temps, dont il avait eu besoin pour accomplir son évolution politique, en pressant, par tous les moyens en son pouvoir, la reconstitution des forces militaires de son pays. Enfin, bien que l'armée du feldzeugmeister ne renfermât dans ses rangs qu'une faible proportion de vieux cadres, qu'un nombre assez restreint de soldats de métier, bien que ses régiments eussent été reformés et complétés à la hâte, bien qu'on eût dû appeler la landwehr sous les armes, le vice-roi savait bien que cette armée, malgré son organisation hâtive et incomplète, était, en somme, de qualité supérieure à celle de l'armée placée sous ses ordres.

Enfin, il convient également de ne pas perdre de vue l'état moral et physique du vice-roi. Après les rudes épreuves de la campagne de Russie, après la lourde responsabilité du commandement qu'il avait dû prendre lors du départ de Murat, bien qu'épuisé de fatigues et souffrant, il n'avait pas eu depuis son retour en Italie, un moment de répit et de repos.

En moins de trois mois, il lui avait fallu, à lui seul, sans aides, presque sans généraux, créer de toutes pièces une armée nouvelle, reconstituer des services administratifs qui n'existaient plus, correspondre constamment avec l'empereur, avec Clarke, avec la princesse Elisa, avec le prince Borghèse, avec le général Miollis, avec le roi de Naples, afin d'obtenir et de hâter l'envoi des régiments destinés au corps d'observation, refaire le matériel, assurer la confection et la livraison des vêtements, des effets d'équipement, des munitions, des armes, mettre les places fortes en état de défense, préparer les approvisionnements, veiller au maintien de la tranquillité du royaume, remettre un peu d'ordre dans les services publics, tirer des ressources de toute espèce d'un pays ruiné par les crises financières et commerciales, par les sacrifices de tout genre qu'on lui avait demandés, et arriver à son but sans s'aliéner les sympathies des populations, sans faire détester son gouvernement, sans créer de nouvelles difficultés à l'empereur. Cette tâche multiple, si complexe, si délicate, le vice-roi, on ne saurait l'oublier, réussit à s'en acquitter, sans compromettre son autorité par des faiblesses ou des concessions, sans transiger en quoi que ce soit et sans avoir recours à l'arbitraire, à la rigueur, à la violence.

En rendant justice aux efforts et à l'activité du prince

Eugène, on arrive à s'expliquer par la lassitude physique, par le sentiment des responsabilités qui pesaient sur lui, par la connaissance approfondie du peu de cohésion de son armée, les hésitations, la timidité qu'il montra malheureusement dans les premiers jours d'août 1813. Mais, en même temps, on peut soutenir et affirmer à bon droit que, s'il n'eût été que *général en chef*, le prince Eugène n'aurait assurément pas hésité à entreprendre les opérations offensives, que le *vice-roi* trouvait trop hardies et trop risquées. Peut-on, en bonne justice, exiger de lui ce que l'on n'a guère osé reprocher à l'empereur?

C'est là un problème que nous ne saurions résoudre, une question que l'on doit se poser, mais à laquelle nous n'osons répondre.

Qu'on se rappelle, en tout cas, que Napoléon lui-même a été le premier à reconnaître et à déclarer qu'en maintes circonstances il eût agi de façon toute différente s'il n'avait été le premier de sa race, le premier de sa dynastie, et l'on en conclura, sans aucun doute, en complétant la pensée de l'empereur et l'aveu qui lui est échappé, que, plus d'une fois, sa conduite eût été tout autre si, et telle était à ce moment la situation faite au vice-roi, il n'eut pas été à la fois souverain et chef d'armée.

CHAPITRE II

OPÉRATIONS EN CARINTHIE, CARNIOLE, CROATIE ET ISTRIE, DU 17 AOUT AU 7 SEPTEMBRE

(COMBATS DE VILLACH, DE ROSEGG ET DE FEISTRITZ)

17 AOUT 1813. — **Ordre du jour du feldzeugmeister Hiller. — Positions des corps de droite de l'armée autrichienne. — Passage de la Save. — Formation du corps détaché de Nugent. — Positions et mouvements de l'armée du vice-roi.** — Prévenu plus rapidement que le vice-roi de la dénonciation de l'armistice, le feldzeugmeister Hiller avait, dès le 17 au matin, adressé à son armée une proclamation, dans laquelle il lui faisait connaître l'entrée de l'Autriche dans la coalition et l'ouverture des hostilités à partir de ce jour[1].

Trop faible et trop insuffisamment concentré pour pouvoir prendre résolument l'offensive, n'ayant d'ailleurs que des renseignements contradictoires sur les mouvements probables de l'armée d'Italie, qui se porte sur le Tyrol d'après les uns, dont d'autres lui signalent la marche sur Pontafel et Tarvis, tandis que d'autres affirment qu'elle va sur Görz et Laibach, le feldzeugmeister Hiller, avait parfaitement compris qu'il importait avant tout, afin d'éviter des détachements qui auraient affaibli les armées se réunissant, en Bohême sous le prince de Schuvarzenberg, dans la vallée du Danube sous le prince de Reuss, d'empêcher son adversaire de pénétrer sur le territoire autrichien. Il avait en conséquence pris la résolution d'établir dans le principe son armée de façon à pouvoir communiquer rapidement avec l'armée du Danube, couvrir le territoire de la monarchie, opérer à son gré contre son adversaire, faciliter, provoquer et soutenir en même temps le soulèvement de la Croatie. Il avait

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, F.-Z.-M. Hiller. Ordre général à l'armée de l'intérieur de l'Autriche; Knittelfeld, 17 avril (Feld-Acten, *den Krieg gegen Frankreich in Italien betreffend*, 1813. *Rechter Flügel unter F.-M.-L. marquis Sommariva*. VIII, 4 et Feld-Acten Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, VIII, 18).

dirigé par suite les trois divisions des feld-maréchaux-lieutenants Sommariva, Marziani et Frimont, de Judenburg, Graz et Ehrenhausen, sur Klagenfurt, celle du feld-maréchal-lieutenant Marschall de Leoben sur Murau et celle du fel-maréchal-lieutenant Radivojevich d'Agram sur Karlstadt[1].

Les troupes autrichiennes de la droite et du centre continuèrent, pendant la journée du 17, les mouvements qui les rapprochaient de la frontière. Frimont, arrivé à Klagenfurt le 17 à minuit, mandait aussitôt au feldzeugmeister[2] que tout était tranquille et qu'il avait prescrit d'occuper de suite les routes de Villach et de Laibach par des postes établis à Krumpendorf et à Hollenburg. Il lui annonçait, en outre, qu'il y avait à Villach 1.100 hommes de troupes françaises et qu'on y attendait incessamment l'arrivée de 1.300 hommes venant de Tarvis et de 800 chevaux formant l'avant-garde d'une colonne, partie de Spilimbergo et se dirigeant sur Villach par la Flitscher Klause (route du Predil). En avant de Klagenfurt, les extrêmes avant-postes s'échelonnaient entre le Loibl, Albeck, et l'Engegurk[3].

De ce côté de ses lignes, le feldzeugmeister on le voit, cherchait exclusivement à couvrir Klagenfurt, puisque le 18 au matin le général-major Vlasitz, chargé de fournir les avant-postes, faisait savoir que ses troupes assureraient le service depuis la rive droite de la Drave à Sancta-Magdalena sur le Loibl, Feistritz et Ludmannsdorf avec une réserve à Hollenburg en passant par Schiefling (entre la Drave et le Wörther See), Pörtschach et Krumpendorf jusqu'à Moosburg (sur la route de Klagenfurt à Feldkirchen) et plus au nord jusqu'à Sanct-Urban et Albeck[4].

Le feldzeugmeister avait évidemment l'intention d'attendre les événements sur cette position, puisqu'il annonçait au prince de Hohenzollern, qui commandait à Graz, que son armée resterait jusqu'au 21 août en cantonnements resserrés entre Klagen-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général Fleischer von Eisenkranz. (***Ueberblick des** Feldzuges der K. K. Oesterreichischen Armee in Jahre* 1813 ***unter Commando** S. E. F.-Z.-M. baron Hiller*, XIII, 29.)

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. baron Frimont au F.-Z.-M. Hiller. Klagenfurt, 17 août (Feld-Acten, Frimont. *Krieg mit Frankreich in* ***Kärntnen***, VIII, 8).

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont. *Krieg mit* ***Frankreich in*** *Kärntnen*). Klagenfurt, 17 août, VIII, 11.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gegen* ***Frankreich.*** *Armee in Inner-Oesterreich*). Major Maretich au F.-Z.-M. Hiller. Klagenfurt, 17 août, VIII, 100.

furt et Völkermarkt[1] (25 kilomètres est de Klagenfurt). Afin de mieux parer à toute éventualité et de pouvoir passer la Drave ailleurs qu'à Hollenburg, il donnait, le même jour, l'ordre de rassembler à Unter-Drauburg des bateaux, afin d'être à même d'y jeter rapidement un pont et de pouvoir établir sur ce point des communications avec la rive droite de cette rivière[2].

Tandis que la droite et le centre de Hiller achevaient leur déploiement aux environs de Klagenfurt, le général-major Fölseis, chargé de relier le gros de l'armée avec le corps détaché du feld-maréchal-lieutenant Radivojevich posté à l'extrême gauche, se préparait à se porter en avant, bien qu'il fût fort à court de munitions, et n'attendait que l'arrivée d'un bataillon de Brooder pour envoyer en poste une compagnie occuper Franz sur la route de Cilli à Laibach (24 kilomètres ouest de Cilli[3]).

Si, pendant la journée du 17 août, les différents corps de l'armée de Hiller se bornèrent à se rapprocher de plus en plus des frontières, l'aile gauche en revanche pénétra, sans plus tarder, sur les territoires appartenant à l'empire. Sachant qu'on n'avait rien à lui opposer, connaissant, par les rapports de ses agents et les intelligences qu'il avait en Croatie, l'état d'esprit des populations, le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich avait, dans la matinée du 17 août, fait occuper le pont de la Save à Agram, et décidé à se porter sans retard sur Karlstadt en deux colonnes, dont l'une allait suivre la grande route en passant par Jaska, tandis que l'autre traversait la Save entre Sissek et Petrinia, se dirigeant sur Karlstadt, par la route de Petrinia, Glina et Vojnic[4], afin de faciliter l'organisation dans ces régions de deux régiments des confins militaires.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gegen Frankreich Armee in Inner-Oesterreich*). F.-Z.-M. Hiller au général de cavalere prince de Hohenzollern. Knittelfeld, 17 août, VIII, 105.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.). F.-Z.-M. Hiller au lieutenant du génie Mühlwerth-Knittelfeld, 17 août, VIII, 104.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv, Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39; *ibidem* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich Armee in Inner-Oesterreich*). Général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller. Cilli, 17 août, VIII, 106. Dans cette dépêche comme dans celle qu'il adressait le même jour au F.-M.-L. Frimont (*Ibid.* Feld-Acten, Frimont. *Krieg gegen Frankreich in Kärntnen*, VIII, 7) Fölseis signalait la marche de 3.000 hommes de troupes françaises se portant de Laibach vers la Styrie.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*). Général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller. Cilli, 18 avril, VIII, 136 *a.* et F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François. Wotfsberg, 19 août, VIII, 127. — *Archives Nationales*, A. F. IV, 1713. Rapport du comte de Chas-

Le général Jeannin, prévenu de ces mouvements, dont il rendit immédiatement compte au duc d'Otrante, avait aussitôt fait couper le pont de la Korana à Thurn et annoncé qu'il ferait détruire, dans la nuit du 17 au 18, le pont de la Kulpa (au nord de Karlstadt), par lequel passe la grande route d'Agram [1].

Le mouvement, commencé par le général Radivojevich quelques instants seulement après l'ouverture des hostilités, était encore plus grave qu'on n'aurait pu le croire au premier moment, que ne le faisaient pressentir les craintes légitimes inspirées à Fouché par l'agitation et l'inquiétude qu'il avait remarquées surtout dans cette partie des provinces illyriennes, qui n'attendait pour se soulever et embrasser la cause de son ancien souverain que l'apparition et l'appui de quelques troupes autrichiennes. Un danger plus sérieux encore menaçait le vice-roi de ce côté.

Bien avant l'ouverture de la campagne, le général-major comte Nugent avait sollicité la faveur d'être placé à la tête d'un petit corps détaché, avec lequel, après avoir commencé par rétablir les communications entre l'intérieur de la monarchie et le littoral de l'Adriatique, il se faisait fort d'arracher la Croatie tout entière à l'ennemi, de gagner les populations de cette province à la cause de l'Autriche, de menacer, grâce à leur concours et à l'appui de l'escadre anglaise, les derrières de l'armée française assez sérieusement pour obliger le vice-roi à renoncer à ses projets. On avait approuvé ce projet et, afin de mieux préparer cette expédition, on s'était même entendu à ce sujet avec les Anglais, mais en fin de compte on s'était, faute de troupes, vu forcé d'en ajourner l'exécution. Malgré cela, le général Nugent, forcé de renoncer à son idée, revint à la charge, il ne demandait plus que 1.000 hommes en tout, tant il se croyait sûr d'augmenter bientôt l'effectif de son petit détachement en soulevant et en armant les Croates. Il fit tant et si bien que Radivojevich lui donna à la fin l'autorisation qu'il sollicitait [2] et prit sur lui de passer outre à l'opposition,

senon, auditeur au Conseil d'Etat, sur la guerre actuelle. Venise, 14 décembre 1813. — *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre, Adelsberg, 20 août, et Fouché, duc d'Otrante, au vice-roi, Laibach, 18 août. — *Archives des Affaires étrangères*. Milan, V^e 63, p^ce 229, f° 281. Rapports de Séguier, consul de France à Trieste, 20, 22 et 24 août.

1. *Archives de la Guerre*. Fouché au vice-roi ; Laibach, 18 août.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Journal des detachirten Corps des Generals Grafen Nugent in den Feldzügen* 1813, 17 août, XIII, 38 (*Cf. Oesterreichische-militärische Zeitschrift*, II, 1845).

que ce projet d'expédition avait rencontrée en haut lieu.

L'entreprise si hardie, que Nugent allait tenter avec une poignée d'hommes, devait par la suite exercer une influence considérable sur les opérations de l'armée de l'intérieur de l'Autriche. On peut en effet affirmer à bon droit que les coups de main et les progrès de Nugent ne contribuèrent pas peu à obliger le vice-roi, d'abord à renforcer sensiblement sa droite, puis à renoncer à son plan primitif, la marche en avant par le centre de sa ligne.

Au moment où l'aile gauche de Hiller pénétrait en Illyrie, le vice-roi n'avait pas encore reçu l'avis officiel de l'ouverture des hostilités. Mal renseigné, peu au courant des positions occupées par son adversaire, dont il ignorait complètement les intentions, désireux surtout d'éloigner la guerre des frontières de l'Italie et de la transporter, autant que faire se pourrait, sur le territoire autrichien, le vice-roi avait conçu le projet d'occuper la ligne de la Save et se proposait de jeter le gros de ses forces vers sa droite, afin d'empêcher les Autrichiens de déboucher d'Agram. Sa situation était d'autant plus difficile que, le jour même de l'ouverture des hostilités, il manquait encore à cette armée de conscrits une bonne partie des officiers généraux qu'on lui avait annoncés et dont elle avait si grand besoin. Depuis la veille seulement, depuis le 16, il y avait un général de brigade par division et encore, comme le vice-roi l'écrivait à Clarke[1], parmi les officiers généraux et les adjudants-commandants qu'on lui avait envoyés, il y en avait bon nombre qui étaient « incapables de servir activement et qu'on n'aurait pas dû sortir du lieu où on les avait remisés ».

18 AOUT. — **Ordres de Hiller. — Positions et mouvements des divisions Frimont, Marschall, Marziani, des brigades Vlasitz, Stanissavlevich et Fölseis. — Marche de l'avant-garde de Radivojevich sur Karlstadt. — Ordres de mouvement du vice-roi.** — Bien qu'il ne se fût, en somme, rien passé pendant la journée du 17, bien que les Français ne se fussent montrés nulle part, qu'ils n'eussent sur aucun point essayé de pénétrer sur le territoire autrichien, enfin bien que les renseignements, qui ne cessaient de parvenir à Hiller, loin d'infirmer les nouvelles recueillies antérieurement, semblassent indiquer que les Français ne seraient guère en mesure d'entreprendre avant trois ou quatre jours une opération quelque peu sérieuse, le feldzeugmeister n'en crai-

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre; Udine, 17 août.

gnait pas moins de voir son adversaire tenter quelque entreprise contre les passages, essentiels pour lui, et faiblement gardés, du Loibl et du Kanker-Pass.

Préoccupé surtout de l'importance de ce dernier point, et tout en reconnaissant que la ligne s'étendant d'Albeck au Kanker-Pass était trop longue[1], il avait ordonné au feld-maréchal-lieutenant Marziani de diriger sur Windisch-Kappel le régiment d'infanterie Chasteller, qui devait pousser en avant deux compagnies chargées de garnir le Kanker-Pass même[2]. Mais, comme cette division ne pouvait arriver que le 21 au plus tôt, il avait prescrit en même temps à Frimont de faire immédiatement occuper Windisch-Kappel et le passage même du Kanker, que cet officier général devait faire mettre, sans perdre un moment, en état de défense[3]. Malgré les observations de Frimont, qui, arguant de l'extension déjà par trop grande de son front, avait exprimé le désir de voir charger d'autres troupes que les siennes de la garde du Kanker-Pass. Hiller avait non seulement maintenu son ordre, mais désigné le corps (régiment de Hohenlohe-Bartenstein) qui allait détacher deux de ses compagnies au poste du Kanker[4].

Plus à droite, le feld-maréchal-lieutenant Marschall avait franchi la frontière à Tamsweg. Son avant-garde, entrée sur le territoire du pays de Salzburg, avait poussé vers les Radstädter Tauern[5]. 2 escadrons de hussards et 1 compagnie de Szekler,

1. D'après le rapport adressé par Frimont à Hiller, de Klagenfurt, le 18 août (*K. u. K. Kriegs-Archiv*, Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, VIII, 27), les avant-postes de ce général occupaient les positions suivantes : 1° Sancta-Magdalena, Loibl et les hauteurs du Loibl ; 2° Feistritz-Ludmannsdorf ; 3° Schiefling-Plaschischen (sud du Wörther-See) ; 4° Pörtschach (sur le Wörther-See) ; 5° Moosburg (nord du Wörther-See) ; 6° Maltsch ; 7° Infring-Sanct-Martin ; 8° un petit poste à Sanct-Urban ; 9° un poste de cavalerie à Albeck. Les réserves d'avant-postes étaient établies à Hollenburg, Krumpendorf et à Tigring (nord-ouest de Klagenfurt). Un petit détachement était installé à Glanegg (à 11 kilomètres à l'est de Feldkirchen).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterrech.*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marziani ; Reichenfels, 18 août, VIII, 112.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. baron Frimont ; Reichenfels (26 kilomètres sud de Judenburg), 18 août, VIII, 18.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller ; Klagenfurt, 18 août, VIII, 102, et F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont ; Reichenfels, 18 août, VIII, *ad* 102.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee in Inner-Oesterreich*, XIII, 39, et Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller ; Tamsweg et route de Sanct-Michael, 19 août, trois heures du matin, VIII, 123.

sous les ordres du lieutenant-colonel Brettschneider[1] occupaient Sanct-Michael (environ 20 kilomètres à l'ouest de Tamsweg), et, peu de temps après son arrivée sur ce point, son avant-garde, entrée à Stranach (sud de Sanct-Michael), établissait un poste à Sanct-Margarethen et envoyait des patrouilles dans la direction du Katschberg (sur la route de Gmünd[2]). En même temps, du reste, Marschall faisait connaître au feldzeugmeister, que son avant-garde arriverait à Gmünd le 19 au soir et que le gros de sa division s'étendrait, ce jour-là, depuis Tamsweg jusqu'à Mauterndorf et Sanct-Michael (dans le Lungau[3]).

Dès le 18, on savait au quartier général du feldzeugmeister que le comte Arco, commandant bavarois à Salzburg, avait fait afficher, le 16, dans cette ville et répandre dans tout le pays l'avis, par lequel il informait ses administrés que le roi de Bavière prendrait part à la lutte que l'empereur se préparait à soutenir contre l'Autriche et ses nouveaux alliés[4]. Mais, en même temps, Hiller annonçait au général-major Stanissavlevich, qui marchait sur Werfen, que le major Silberer, qui avait rendu des services signalés à l'Autriche en 1808 et 1809, se disposait à rentrer en Tyrol pour soulever le pays, et recommandait au général de conférer avec lui et d'entretenir avec cet officier des relations, qui pourraient lui être fort utiles, lorsque le feldzeugmeister lui enverrait ultérieurement l'ordre d'entrer dans ce pays[5].

A la gauche du feldzeugmeister, le général-major Fölseis, auquel le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich avait fait

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), lieutenant-colonel Brettschneider au F.-M.-L. Marschall; Sanct-Michael, 18 août, huit heures soir, VIII, 123 *b*.

Voir *Annexe XXXVI*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), rapport du capitaine Flitte au colonel Brettschneider; Stranach, 18 août, soir, VIII, 123 *e*.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Tamsweg, 19 août, trois heures matin, VIII, 123.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Reichenfels, 18 août VIII, 110.

5. *K u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankriech. Armee in Inner-Oesterreich*), F.-Z.-M. Hiller au général-major Stanissavlevich; Reichenfels, 18 août, VIII, 116. Dans le rapport qu'il adressa le lendemain à l'empereur d'Autriche (*idem in ibid.*; Wolfsberg, 19 août, VIII, 127), le feldzeugmeister lui disait : « Les Tyroliens manifestent des sentiments d'ardent patriotisme. Ils m'ont envoyé le major Silberer et Hainzbergen. Le premier va se rendre dans le Pongau, le second dans le Puster-Thal. »

savoir, qu'il avait passé la Save à Agram le 17, informait aussitôt Hiller qu'il comptait se porter, le lendemain 19, sur Rann, où il espérait passer à son tour la Save le 20 ou le 21, et se relier par Landstrass (sur le Gurk, à environ 20 kilomètres sud-ouest de Rann), Rudolfswerth (Neustädtel) et Möttling (30 kilomètres nord-ouest de Karlstadt) avec le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich. Toutefois, afin d'assurer plus complètement et de maintenir ses communications avec le feldzeugmeister et de couvrir la route de Marburg, le général Fölseis, en partant de Cilli, avait laissé derrière lui le lieutenant-colonel Neugebauer avec 4 compagnies d'infanterie, 1 bataillon de landwehr, 1 demi-escadron et 1 canon[1].

C'était surtout à l'extrême droite du vice-roi, à Karlstadt, que les choses prenaient une tournure des plus inquiétantes. C'était en vain que Fouché avait invité le général Fresia à y faire soutenir le général Jeanin, afin de lui donner la possibilité de conserver cette ville, de prévenir la désertion des Croates et d'empêcher les Autrichiens d'établir leurs communications avec Fiume ; il lui avait, de plus, en cas de danger sérieux, recommandé de prescrire à ce général de renvoyer les Croates et l'artillerie à Laibach et de couper le pont de la Kulpa[2]. Le manque de temps et surtout les circonstances ne permirent pas au général Jeanin d'exécuter cet ordre. Malgré tous ses efforts, le général Jeanin ne put parvenir à contenir la population, à se faire obéir par ses Croates, qui refusèrent de couper le pont. Abandonné par ses soldats au milieu d'une ville insurgée, plus heureux que M. de Contades, l'intendant de la Croatie arrêté par la populace au moment où il essayait de s'enfuir, le général Jeanin[3] évacua Karlstadt dans la nuit du 18 au 19 et se retira, avec son artillerie et les munitions qu'il avait ordre d'évacuer, sur Fiume, parce qu'il craignait de trouver la route de Karlstadt à Laibach coupée à Rudolfswerth (Neustädtel) par une troisième colonne qu'on disait partie de Samobor (21 kilomètres ouest d'Agram[4]).

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller; Cilli, 18 août, VIII, 136 *a*.

2. *Archives nationales*, A. F., IV, 1713. Comte de Chassenon, auditeur du Conseil d'Etat. Rapport sur la guerre actuelle; Venise, 14 décembre 1813.

3. Voir *Annexe XXXVII*.

4. Fouché au vice-roi; Laibach, 18 août (*Archives de la Guerre*). Dans cette même dépêche Fouché annonçait au vice-roi que 10 à 15 chasseurs autrichiens avaient poussé une reconnaissance jusqu'à quelques lieues de Laibach.

Mais s'il étalait une confiance qu'il était loin d'avoir, s'il avait fait intentionnellement célébré la saint Napoléon avec une pompe inaccoutumée, Fouché n'en avait pas moins commencé à faire évacuer sur Fiurme les caisses publiques et les administrations[1]. Dès le 18, l'évacuation était virtuellement commencée et Fouché tout en étant décidé à rester à Laibach le plus longtemps possible, avait à bon droit jugé que le moment était venu de faire partir successivement les fonctionnaires et les administrations pour Trieste[2].

Pendant que l'empereur croyait, ou, pour mieux dire, affectait de croire, que « le vice-roi, avec l'armée d'Italie, était en avant de Laibach[3] », le prince Eugène, dont le quartier général était encore à Udine, venait seulement de recevoir la lettre de l'empereur du 12, l'informant de la dénonciation de l'armistice. Prévoyant l'imminence de la déclaration de guerre, il avait résolu de mettre son armée en mouvement le lendemain, pour la porter d'abord sur les défilés de la Carniole. Il avait réglé les mouvements de son corps de façon à occuper, le 19, Villach, Görz et Monfalcone; le 20, Adelsberg; le 21, Ober-Laibach, et comptait arriver de sa personne le même jour à Laibach, où il se faisait précéder par 6 bataillons d'infanterie et la brigade de cavalerie légère italienne, chargés de garder les ponts de la Save et le château de Laibach et de donner au gros de l'armée le temps d'entrer en ligne, dans le cas où l'ennemi, dont il ignorait les projets, commencerait les hostilités de ce côté. En même temps, la 3e division allait prendre position à Tarvis et à Villach; mais, comme l'indiquent et la dépêche du vice-roi à l'empereur et les instructions qu'il faisait tenir au général d'Anthouard[4], dont la présence à Laibach lui semblait inutile depuis

1. L'intendant général à l'intendant de Constados, 17 août 1813 (*Archives de Trieste*. Marine B).

2. Fouché au duc de Bassano; Laibach, 18 et 19 août (*Archives des Affaires étrangères*. Autriche V° 55, f° 372 et 373).

3. L'empereur au major général; Reichenbach, 18 août 1813 (*Correspondance* t. 26, n° 20402). Le même jour, l'empereur (*Correspondance* n° 20410) écrivait à Clarke pour lui recommander d'armer Alexandrie et la citadelle de Turin, lui faire part de son intention de lever 60.000 hommes sur les classes arriérées, de lever aussi la conscription de 1815 et de diriger sur l'Italie et le Piémont 12.000 conscrits, tous de l'ancienne France, « ce qui assurerait les places et la tranquillité du pays. »

4. Le vice-roi à l'empereur et au général d'Anthouard; Udine, 18 août. Dans la première de ces dépêches, le vice-roi, informé du mouvement de Wrede sur Braunau, regrette que les Bavarois ne se soient pas portés sur Salzburg, laissent une grande distance entre eux et lui et découvrent les débouchés du Tyrol sur Salzburg et Linz. Il craint dès ce moment que les Autrichiens, sachant qu'ils y ont de nombreux partisans, n'y jettent quelques colonnes.

l'arrivée de Fouché et qu'il croyait pouvoir employer plus utilement en Carinthie, le rôle assigné à cette division était essentiellement défensif. Elle avait pour mission de couvrir à Tarvis les débouchés de l'Italie, le nœud des deux routes menant aux vallées de la Drave et de la Save, de se retrancher sur ce point, de faire occuper par ses têtes de colonne Villach et Arnoldstein et d'en conserver les ponts afin de se réserver la possibilité de prendre ultérieurement l'offensive. Le vice-roi était, du reste, si incomplètement renseigné sur la force, la position et les projets de son adversaire qu'il prévoyait le cas, où l'ennemi le préviendrait sur la Drave et la Gailitz, et recommandait à d'Anthouard de veiller à la défense et, s'il le fallait, à la destruction des ponts existant sur ces deux cours d'eau.

Les Autrichiens, au contraire, étaient complètement au courant de la position des troupes françaises et des mouvements qu'elles allaient exécuter. « Le vice-roi porte le gros de ses forces sur Laibach », écrivait Hiller à l'empereur François, de Reichenfels, le 18 août[1]. Frimont lui confirmait, d'ailleurs, ces renseignements, qu'il complétait en lui annonçant l'envoi de 200 hommes à Sachsenburg (haute vallée de la Drave, à 46 kilomètres nord-ouest de Villach), où les Français élevaient des retranchements, à Krainburg, dans la vallée de la Save, de 800 hommes, tous fournis par les troupes qui occupaient Villach, et où il ne restait plus, après leur départ, que 900 hommes et 2 canons. Il ajoutait, d'ailleurs, que la garnison de Villach, uniquement composée de conscrits, ne paraissait guère disposée à se défendre et que les Français, ayant établi à Maria-Elend (rive droite de la Drave, 8 kilomètres ouest de Feistritz) un poste de 2 officiers et de 18 hommes, il se proposait de le faire enlever dans la nuit du 18 au 19[2]. Quelques heures plus tard, le feld-maréchal-lieutenant Marschall l'informait à son tour de l'arrivée de ce petit détachement à Sachsenburg et de la présence à Spittal (entre Sachsenburg et Villach, à 35 kilomètres nord-ouest de Villach) de 400 hommes[3]. Enfin, d'un autre

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller, *Krieg gegen Fraukreich. Armee in Inner-Oesterreich*, etc.), F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Reichenfels, 18 août, VIII, 110.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, et Feld-Acten Frimont. *Krieg mit Frankreich in Kärnten*). F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Klagenfurt, 18 août, VIII, 117, et VIII, 27. Cf. *ibid. Operationen der französischen Armee in Illyrien Italien, Tirol und Salzburg im Jahre* 1813, XIII, 31.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Tamsweg, 19 août, trois heures du matin, VIII, 123.

côté, il allait recevoir du général-major Fölseis une dépêche lui annonçant que 2.000 Français venaient d'arriver à Laibach et que le général Fresia[1] n'avait pas encore donné l'ordre de couper le pont de la Save à Tschernutsch (6 kilomètres nord de Laibach)[2]..

19 AOUT. — **Ordres de Hiller à Frimont. — Mouvements et opérations du centre et de la droite du feldzeugmeister. — Positions et mouvements de la gauche autrichienne. — Le vice-roi à Görz. — Marche de son armée sur Adelsberg. — Nouvelles de Naples.** — « Les premiers coups de fusil de la campagne ont été tirés le 19 de ce mois, en avant de Villach, par un poste autrichien, ayant violé le territoire de l'Empire, sur une patrouille du 35e régiment d'infanterie légère qui occupe Villach[3]. » Ainsi s'exprime, à propos de la petite escarmouche du pont de Rosegg, le général Vignolle dans un ordre du jour daté de Görz le 22 août, ordre dans lequel il annonce que « la patrouille, sans riposter par un seul coup, s'était précipitée sur le poste autrichien, l'avait fait prisonnier et envoyé au quartier général de la division, à Tarvis ». Les Autrichiens, du reste, en avaient fait autant de leur côté. Ils avaient enlevé, à Sanct-Martin, un petit piquet de 12 cavaliers et avaient fait occuper ce poste par 60 chasseurs[4].

Pendant qu'on commençait à tirailler aux avant-postes, le feldzeugmeister, après avoir fait savoir à Frimont qu'il pressait la marche du régiment d'infanterie Duka, de la division Marschall, « parce que l'ennemi allait sur Laibach et semblait vouloir se porter sur Cilli[5] », lui envoyait l'ordre de marcher, le lendemain 20, sur Villach et Federaun, en lui recommandant de se relier par Feldkirchen avec la division Marschall, en marche sur Gmünd. 3 bataillons du régiment Hohenlohe, 1 bataillon de Peter-

1. Voir *Annexe XXXVIII.*

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller; Cilli, 19 août, trois heures du matin. VIII, *ad.* 118, et *ibid. Operationen der französischen Armee*, etc., XIII, 31.

3. Général Vignolle à l'armée, ordre du jour; Görz, 22 août (*Archives de la Guerre*), et le vice-roi au duc de Feltre; Adelsberg, 21 août (*Archives de la Guerre*).

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), lieutenant-colonel Goldlin au F.-Z.-M. Hiller; Kirschenthener, 24 août, VIII, 200.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*, etc.), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Reichenfels; 19 août, cinq heures du matin, VIII, 117, *a.*

wardeiner, 3 compagnies de chasseurs, 3 escadrons des uhlans Archiduc-Charles, 3 escadrons des hussards Stipsich, 1 batterie à cheval et 1 demi-batterie montée devaient former trois colonnes convergeant sur Villach et Federaun, dont l'une, partant de Feldkirchen, avait ordre de marcher, le 20 août, par Sanct-Urban (Ossiacher See) et Sanct-Andrä, sur le Seebach, tandis que les deux autres, se réunissant aux environs de Klagenfurt, se dirigeaient sur Villach en longeant le Wörther See[1]. Le feldzeugmeister se rapprochait en personne de Klagenfurt et, le 19 au soir, il transférait son quartier général de Reichenfels à Wolfsberg[2], d'où il faisait savoir le soir même à l'empereur François qu'il s'attendait à voir les Français évacuer Villach et Sachsenburg, dès l'arrivée du général-major Eckhardt à Spittal[3].

Les nouvelles, que le feldzeugmeister allait recevoir à Wolfsberg et, le lendemain, à Grifen, étaient de nature à confirmer ses appréciations, puisque le Loibl était occupé par les postes avancés de Frimont et que, d'après les renseignements envoyés à ce général par le commandant du 9e bataillon de chasseurs, il ne restait plus à Villach que 500 hommes de troupes françaises[4].

En dehors de l'arrivée à Windisch-Kappel des 2 compagnies du régiment Hohenlohe-Bartenstein qui continuèrent leur mouvement sur Seeland et le Kanker-Pass[5], de l'établissement d'un poste à Velden (extrémité ouest du Wörther See) et de l'envoi de 2 compagnies de Moosburg et de Maltsch à Feldkirchen[6], il ne s'était pour ainsi dire rien passé sur les positions occupées par la division Frimont.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Reichenfels, 19 août, VIII, 41.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee in Inner-Oesterreich*, XIII, 39).

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*, etc.), F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Wolfsberg, 19 août, VIII, 127.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), commandant du 9e bataillon de chasseurs au F.-M.-L. Frimont; Kirschentheuer, 19 août matin, VIII, 34 et VIII, 36.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), F.-M.-L. Frimont au commandant du régiment Hohenlohe; Klagenfurt, 19 août, VIII, 40. *Ibid.* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Klagenfurt, 20 août, VIII, 134, et major Maretich au général Richter; Klagenfurt, 21 août, VIII, 145.

6. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), F.-M.-L. Frimont au commandant du bataillon de Peterwardeiner; Klagenfurt, 19 août, VIII, 37.

La division Marschall, en revanche, avait accentué son mouvement. Dès trois heures du matin, Marschall avait, en effet, fait savoir à Frimont que son avant-garde occupait, d'une part, le Katschberg (au sud de Sanct-Michael), de l'autre, Tweng (10 kilomètres nord de Mauterndorf, sur la route de Radstadt), et que, dans le courant de la journée, le colonel Brettschneider, précédant la brigade du général Eckhardt, qui s'arrêtait à Gmünd pour lui servir de soutien, traverserait cette localité et pousserait de là sur Spittal, afin de se relier aux troupes du général-major Vlasitz. Marschall, avec sa réserve, se proposait de rester encore pendant la journée du 19 à Mauterndorf et Sanct-Michael[1].

Ces différents mouvements s'exécutèrent sans encombre. Eckhardt occupa Gmünd[2] le jour même et poussa dans la direction de Spittal et de Lienz des pointes qui ne rencontrèrent personne, mais qui interceptèrent une lettre adressée par le lieutenant de gendarmerie de Lienz au commandant de la gendarmerie française en Carinthie, lettre qui contenait quelques indications intéressantes pour les Autrichiens[3].

Le général Stanissavlevich se rapprochait de plus en plus de l'armée du Danube et des frontières du pays de Salzburg. Arrivé à Aussee (sur la haute Traun), il avait envoyé des reconnaissances sur Ischl et sur Sanct-Gilgen (à peu près à mi-chemin entre Ischl et Salzburg), afin d'essayer d'y enlever par surprise le poste qui y était établi, pendant que ses portes poussaient en même temps sur Abtenau, Werfen, Golling et Hallein, Sanct-Johann-in-Pongau, Lend et Zell (vallée de la Salzach[4]).

A la nouvelle des événements qui s'étaient passés à Karl-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont. *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*). F.-M.-L. Marschall au F.-M.-L. Frimont. Tamsweg, 19 août, trois heures matin, VIII, 33.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*). F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François. Wolfsberg, 19 août, VIII, 127 et *idem*, Grifen, 20 août, VIII, 133.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.) VIII, ad 133. Lienz, 19 août. Lettre interceptée. Ecrivant au commandant de la gendarmerie en Carinthie, le lieutenant Lemaire lui disait : « J'ai reçu l'ordre de me rendre avec mes gendarmes à Villach. Les Autrichiens ont déjà enlevé les gendarmes de Velden et j'ai donné à mes brigades l'ordre de se réunir. *Il règne une assez vive fermentation dans l'esprit public. On attend partout les Autrichiens. On a affiché à Innichen des placards excitant la population à la révolte.* »

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*). F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François. Wolfsberg, 19 août, VIII, 127 et général-major Stanissavlevich au F.-Z.-M. Hiller. Aussee, 19 août, matin, VIII, ad 143 et Ischl, 21 août, VIII, 148.

stadt et du départ précipité du général Jeanin, le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich, maître du pont de la Save au sud d'Agram, que les Français n'avaient pas pu couper, avait poussé dans la direction de Karlstadt son avant-garde sous les ordres du général-major comte Nugent, dont la brigade ne se composait à ce moment que d'un bataillon de Warasdiner-Kreuzer, d'un escadron de hussards Radetzky et de quatre pièces de trois livres[1].

Dès ce moment du reste, Radivojevich communiquait par Rann, qu'occupait un bataillon de Brooder, avec le général Fölseis, auquel il avait donné les moyens de passer la Save à Rann, afin de lui permettre de pousser sur Neustadtel (Rudolfswerth) et de se relier de là, par Möttling, avec le gros de sa division, qui devait suivre Nugent à Karlstadt[2].

Bien que Radivojevich eût poussé la prudence jusqu'à craindre de pénétrer vivement dans un pays, dans lequel on avait eu d'autant moins de peine à préparer l'insurrection, que la population, tout en acceptant avec résignation la domination française, tout en servant sous les drapeaux de l'empereur, était restée profondément attachée à son ancien souverain, la seule apparition des Autrichiens sur la rive droite de la Save et l'annonce de leur approche avaient suffi pour décider les habitants de Karlstadt et de toute la région voisine à refuser l'obéissance aux autorités françaises et à arborer les couleurs autrichiennes. Les esprits étaient, du reste, tellement surchauffés et surexcités en Croatie, en Istrie, en Dalmatie, qu'on répandit à Trieste, dès le 20 août, la nouvelle, que les Autrichiens étaient entrés le 17 à Karlstadt, où ils ne se présentèrent que le 18. L'émotion n'avait pas été moins grande à Laibach. Fouché avait du en faire fermer les portes et donner l'ordre de ne laisser personne entrer ou sortir de cette ville pendant toute la journée du 19[3]. Laibach était cependant à l'abri d'un coup de main, puisque, d'après les rapports envoyés

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner Oesterreich*). F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller. Agram, 19 août, VIII, ad 118 (Feld-Acten, *Journal des detachirten Corps des General Majors Grafen Nugent*), XIII, 38 et *Operations Journal der K. K. Armee in Inner-Oesterreich*, XIII, 39.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*). F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller. Agram, 19 août, VIII, 126, et F.-Z.-M. Hiller à l'empereur. Grifen, 20 août, VIII, 133.

3. *Archives des Affaires étrangères*. Milan, V^e 68, p^{ces} 229, f° 287. Rapports du consul de France à Trieste des 20, 22 et 24 août.

à Radivojevich, on y disposait déjà de 2 à 3.000 hommes et qu'on évaluait à 1.500 hommes et 600 chevaux l'effectif des renforts arrivés le 19[1].

Enfin, la fortune, qui favorisait décidément les Autrichiens, avait, en outre, fait tomber entre les mains de leurs coureurs les instructions que le général Fresia, informé de l'entrée de Radivojevich en Croatie, envoyait au général Bellotti[2].

L'absence totale de renseignements sur les mouvements et les projets de son adversaire n'avait pas permis jusqu'ici au vice-roi de se faire une idée exacte de la situation. Rassuré sur le sort de sa gauche, pensant, par suite, que les Autrichiens ne songeaient pas à le menacer sérieusement, qu'ils se borneraient tout au plus à tenter quelques démonstrations sur Villach et Tarvis, mais que leur principal effort ne pouvait manquer de se porter sur la Croatie, qu'ils avaient tout intérêt à soulever afin de déborder sa droite et d'essayer de pénétrer en Italie par Görz, se conformant, d'ailleurs, aux instructions sommaires de l'empereur, le vice-roi avait évidemment encore à ce moment l'intention de pivoter sur sa gauche, qui se tiendra sur la défensive, et de faire prendre l'offensive à sa droite, qu'il poussera sur Laibach, d'où il agira suivant les circonstances. Afin d'obtenir quelque résultat d'une opération de ce genre, il lui fallait évidemment gagner au plus vite la ligne de la Save et menacer Agram. Dans ce cas, en effet, il avait quelque chance de contraindre le feldzeugmeister Hiller à quitter la Carinthie pour courir au secours de sa gauche, de l'éloigner ainsi des frontières de l'Italie et d'attirer le gros de ses forces devant son front, qu'il aurait établi le long de la Save, depuis les environs de Villach et de Tarvis jusque vers Rann, sur une bonne position facile à défendre, dont les différents secteurs communiquaient rapidement et sûrement entre eux et d'où il lui était aisé d'étouffer dans son germe l'insurrection de la Croatie, de maintenir l'ordre en Istrie et en Dalmatie.

La dépêche, par laquelle Fouché l'informait des premiers mouvements de Radivojevich sur la Save et qui lui parvint à Görz, le 19 au matin[3], ne pouvait que corroborer l'idée qu'il

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*). F.-M.-L. Radivojevich. Jaska, 21 août, VIII, 147.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.); Général Fresia au général Bellotti. Laibach, 19 avril, VIII, 123 1/2.

Voir *Annexe XXXIX*.

3. Le vice-roi à l'empereur; Görz, 19 août (*Archives de la Guerre*).

s'était faite de la situation et le décider à presser la marche du gros de son armée sur Adelsberg et Laibach. Il est évident, cependant, que le vice-roi était loin d'être rassuré à ce moment et qu'en raison même de la surprise, de l'alarme causée par l'entrée des Autrichiens en Croatie, quelques heures après l'expiration de l'armistice, on avait dû s'exagérer et grossir à ses yeux la force de celles de leurs troupes qu'ils avaient jetées sur la rive droite de la Save, de ces troupes que, malgré l'accueil enthousiaste des populations, Radivojevich ne poussa en avant sur Karlstadt qu'avec une extrême circonspection. L'inquiétude, les craintes du vice-roi apparaissent, d'ailleurs, bien clairement dans sa réponse à la dépêche du duc d'Otrante : « Si mes ordres sont exécutés par le général Fresia, j'espère qu'il aura pu détruire les ponts sur la Save et tenir à Laibach jusqu'à l'arrivée des troupes[1]. »

Toute l'armée s'était du reste ébranlée dans cette direction. Les 2e et 4e divisions poussaient sur Wippach et Alpen (Planina, au nord d'Adelsberg) ; la 1re division dépassait Görz ; la 5e était chargée de couvrir Trieste ; le général Lechi, avec la garde royale, s'étendait vers Laibach ; la cavalerie du général Mermet se rapprochait de Görz et la réserve sous les ordres du général Bonfanti, se dirigeait sur Vérone afin d'être plus à proximité des débouchés du Tyrol[2].

Mais, en même temps qu'il se préoccupait des événements de Croatie, des mouvements que les Autrichiens faisaient sur sa droite, il ne perdait pas de vue la Carinthie et sa gauche. Afin de recevoir plus promptement les rapports de Gratien envoyé à Tarvis, il faisait établir une correspondance par Caporetto (Karfreit) et Görz sur Laibach, écrivait à nouveau au général d'Anthouard, qui devait partir le jour même pour Tarvis, pour lui dire, que des rapports reçus à l'instant lui signalaient des mouvements de flanc que les Autrichiens faisaient depuis le 15 et le 16 sur leur droite, c'est-à-dire sur Klagenfurt[3]. Il fallait, par suite, que la division Gratien fût placée à Tarvis, de manière à y arrêter une force double de la sienne, que le général Gratien envoyât des détachements dans les vallées de Pletz (Flitsch) et de Pontebba, pour organiser d'avance tous les

1. Le vice-roi à l'empereur ; Görz, 19 août (*Archives de la Guerre*).
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operationen der französischen Armee in Kärntnen und in Krain*, XIII, 37 et *Uebersicht der Operationen der französischen Armee in Italien*, XIII, 38).
3. Le vice-roi au général d'Anthouard ; Görz, 19 août.

moyens de réunir ces troupes dans le cas où il serait obligé d'évacuer sa position. L'inquiétude, que causait au vice-roi l'annonce des mouvements que son adversaire se proposait d'exécuter par la Drave aux environs de Villach, était telle que, tout en répétant à d'Anthouard, que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de tenir à Tarvis et de lui donner le temps d'opérer par Laibach, il envisageait déjà l'éventualité d'une retraite au-delà de Tarvis. « Dans cette extrémité, écrivait-il, rappelez-lui qu'il aura toujours à défendre par la vallée de l'Isonzo les positions de Pletz et de Caporetto, par la vallée de la Fella les positions de Malborghetto, de Resiutta et d'Ospedaletto. »

Enfin, si le vice-roi, qui connaissait bien le caractère de l'empereur, n'avait pas craint d'encourir sa colère et ses reproches en prenant sur lui de ne pas répondre de suite, comme il avait cru devoir le faire dans sa lettre du 18, à la question relative à la marche de la division napolitaine, il allait du moins pouvoir quelques jours plus tard lui transmettre la lettre que la reine Caroline lui adressait de Naples, le 19 août[1], et qu'il nous paraît indispensable de reproduire textuellement :

« Mon cher neveu,

« Par les dispositions que le roi a faites au moment de son départ, j'ai les mains liées sur tout envoi de troupes hors du royaume et c'est de Dresde que je dois attendre des instructions pour me diriger. Je ne perdrai pas un instant pour agir aussitôt que j'en aurai reçu l'autorisation, toujours heureuse et empressée de seconder les vues de l'empereur et comptant pour quelque chose aussi de contribuer pour ma part de vous mettre en mesure de justifier la confiance de Sa Majesté.

« Cette opération, néanmoins, sera très difficile et je ne puis vous cacher la répugnance presque insurmontable que montrent nos troupes à franchir nos limites, persuadées que c'est à la Grande Armée et au Nord qu'on les envoie en effet et que la destination pour Vérone et l'armée d'observation d'Italie n'est que simulée. Cette opinion, répandue dans nos régiments et que le roi lui-même, avant son départ, a vainement essayé de détruire, a causé déjà beaucoup de désertions, qui se sont por-

1. Reine Caroline Murat au vice-roi; Naples, 19 août (*Archives de la Guerre*).

tées à 750, avec armes et bagages, en quatre jours seulement, dans le mouvement que vient d'effectuer une division envoyée dans les Abruzzes pour être plus près de la frontière et plus à portée de se mettre en marche et de vous joindre, dans le cas où l'ordre en arriverait. Les soldats revenus du Nord ont jeté partout la terreur sur l'âpreté du climat, plus redoutable à l'imagination de nos Napolitains que tous les périls de la guerre. Ces désertions par bandes ont inondé nos provinces de brigands qui les désolent et, dans ce qui me restera de troupes pour les combattre, contenir le pays et défendre nos côtes contre l'ennemi, le tiers au moins est sans armes. Il nous faudrait 15.000 fusils pour compléter leur armement. Cette situation n'est pas tranquillisante. Tous nos efforts vont être d'en écarter les dangers et *de ne pas être*, *autant que possible*, *au-dessous des circonstances*. »

Il est évidemment inutile d'insister sur le ton et la tendance de cette lettre, mais il est, en revanche, intéressant de la rapprocher de cette phrase caractéristique, que l'on trouve précisément dans une dépêche, que Mier adressait à Metternich trois jours plus tard et qui semble permettre de croire que, si la réponse envoyée au vice-roi n'a pas été inspirée et dictée à la reine par les partisans, si nombreux à la cour de Naples, de l'alliance autrichienne, on n'avait assurément pas manqué de la communiquer au ministre d'Autriche. Après avoir dit au chancelier, que la reine ne sait à qui donner raison et que décider en attendant le retour du maréchal Pérignon, il ajoute : « Toutes les provinces de ce royaume sont maintenant infestées par des brigands, la plus grande partie déserteurs échappés de leurs régiments par crainte d'être envoyés en Allemagne ou en Espagne. Si l'on fait partir d'ici des troupes pour les armées françaises, comme il est à prévoir, je suis persuadé que la moitié désertera en chemin [1]. »

20 AOUT. — **Escarmouche du pont de Rosegg. — Mouvement de la division Frimont sur Villach. — Mouvement de la division Marschall sur Spittal. — Prise d'un courrier du vice-roi. — Craintes des Autrichiens pour le Kanker-Pass. — Renforts envoyés au général Fölseis. — Positions et mouvements de Fölseis et Radivojevich. — Nugent à Karlstadt. — Défection d'un bataillon de Sluiner. — Proclamation du vice-roi à son armée.**

1. Comte de Mier au comte de Metternich; Naples, 22 août (*Haus, Hof und Staats-Archiv*).

— Marche de la 1re division sur Tarvis et Villach. — Le vice-roi arrête à Adelsberg le mouvement du gros de son armée sur Laibach. — Le général Garnier évacue Fiume. — Tandis que le feld-maréchal-lieutenant Frimont donnait, dans la nuit du 19 au 20, l'ordre au général Vlasitz de pousser avec son avant-garde de Velden vers Villach[1], le piquet autrichien établi au pont de Rosegg se laissait surprendre et enlever, entre sept et huit heures du matin, par une reconnaissance française qui se replia devant les chasseurs du lieutenant-colonel Goldlin après avoir incendié le pont de Rosegg, que l'on se mit, d'ailleurs, à réparer le jour même[2]. Frimont, qui n'attachait à bon droit qu'une importance secondaire à ce coup de main et qui savait, du reste, que les Français étaient trop peu nombreux à Villach pour pouvoir rien entreprendre de sérieux du côté de Rosegg, se contenta de prescrire au lieutenant-colonel Goldlin de faire occuper avant midi Schiefling (sur la route de Klagenfurt à Rosegg et à Seebach, à 5 kilomètres du pont de Rosegg) par deux fortes compagnies de chasseurs et d'augmenter l'effectif du poste de Rosegg. Il le prévenait en même temps que ses troupes occupaient Velden (à l'extrémité ouest du Wörther See) et Lind, au point de jonction des deux routes allant de Klagenfurt à Villach[3].

Dès le matin, les troupes de Frimont avaient exécuté les mouvements, qui devaient, d'une part, les rapprocher de Villach, de l'autre, permettre au feld-maréchal-lieutenant de soutenir et de faciliter la marche de la division Marschall sur Gmünd et Spittal. 3 escadrons de hussards Stipsich et 1 compagnie de Peterwardeiner occupaient Feldkirchen[4]; Lind et Velden étaient gardés par les troupes de Vlasitz. Les reconnaissances de cavalerie poussées en avant de ces points n'avaient rien trouvé devant elles jusqu'à Seebach, dont le pont était gardé par un petit poste d'infanterie française, qui à leur approche

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), lieutenant-colonel Goldlin, commandant le 9e bataillon de chasseurs, au général-major Vlasitz; Kirschentheuer, 20 août, VIII, 59. *Idem in ibid.*, général-major Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; Velden, 20 août, VIII, 48.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont. *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), F.-M.-L. Frimont au lieutenant-colonel Goldlin; Klagenfurt, 20 août, VIII, 63.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, etc.), F.-M.-L. Frimont au colonel commandant le régiment de hussards Stipsich; Klagenfurt, 20 août VIII, 42.

s'était retiré sans brûler une amorce dans la direction de Villach[1].

En même temps, Frimont avait prescrit à Vlasitz de faire remonter la rive gauche de la Drave à une partie de la cavalerie qui éclairait sur Villach, de la pousser par Puch sur Paternion, afin de se relier au feld-maréchal-lieutenant Marschall, auquel il mandait, d'ailleurs, qu'afin de savoir au juste à quoi s'en tenir sur la force et les intentions des Français à Villach, il se proposait de les y attaquer le lendemain, et de chercher à les en déloger, « si toutefois, d'ici-là, l'ennemi n'a pas compromis nos postes du Loibl et du Kanker-Pass[2] ».

On avait, en effet, quelques craintes pour le Loibl et le Kanker. En présence d'un mouvement exécuté le 20 par une petite colonne française de 300 hommes environ, allant sur Maria-Elend, Frimont s'était d'autant plus empressé de faire soutenir le poste de chasseurs établi à Feistritz[3], qu'on venait de lui envoyer du Loibl la nouvelle de l'arrivée de troupes françaises à Neumarktl (sur la route de Krainburg à Klagenfurt, par le Loibl), le 19 au soir[4]. Presque au même moment, le commandant du poste, établi à Seeland, et chargé de garder le Kanker-Pass, lui signalait la présence de 500 hommes et de 200 cavaliers français à Höflein (9 kilomètres de Krainburg), d'où ils pouvaient, en deux heures, arriver sur la frontière. Il demandait d'autant plus instamment des renforts, que les troupes qu'on pouvait envoyer à son secours, mettraient dix heures à venir de Völkermarkt, et treize en passant par Abtey, Rechberg et Windisch-Kappel[5]. Les inquiétudes du lieutenant-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont etc.), général-major Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; Velden, 20 août, VIII, *ad* 48. Lieutenant-colonel Goldlin au général-major Vlasitz ; Kirschentheuer, 20 août, VIII, 54. Rapports relatifs à l'occupation de Feldkirchen; Velden et Rosegg, VIII, 49. (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*, VIII, 134), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller ; Klagenfurt, 20 août.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), F.-M.-L. Frimont au F.-M.-L. Marschall ; Klagenfurt, 20 août, VIII, 53.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, etc.), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Klagenfurt, 20 août, VIII, 50.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Klagenfurt, 20 août, VIII, 134, et *idem in ibid.*, major Maretich au général Richter; Klagenfurt, 20 août, VIII, 138.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), lieutenant Gollner au commandant des troupes, à Völkermarkt; poste du Kanker, 20 août, VIII, 140, f. Major Maretich au général Richter ; Klagenfurt, 20 août, VIII, 139. *Idem* (Feld-Acten, Frimont), lieutenant Gollner au F.-M.-L. Frimont; Seeland, 20 août, VIII, 58.

colonel Goldlin ne durèrent, du reste, que quelques heures, et dans l'après-midi du 20, il s'empressait de rassurer le général Vlasitz, en l'informant que les Français avaient repassé la Save après avoir laissé quelques faibles petits postes sur la rive gauche de cette rivière, et qu'ils avaient en outre, d'après les nouvelles qu'il venait de recevoir, tout disposé pour mettre le feu au pont et au moulin de Krainburg [1].

A droite de Frimont, le feld-maréchal-lieutenant Marschall se disposait à pousser le gros de sa division dans la vallée de la Drave. Le général Eckhardt, qui formait son avant-garde, était arrivé à Gmünd et Liesereck [2], d'où il pouvait soutenir la colonne volante du colonel Brettschneider qui, après une escarmouche de peu de durée, avait occupé Spittal et enlevé une vingtaine d'hommes à la petite compagnie que les Français y avaient détachée [3].

Bien que rien ne pût faire croire à la présence de forces françaises d'un effectif quelque peu considérable en amont de Villach, Hiller, qui établissait le soir son quartier général à Völkermarkt [4], avait fait savoir à Marschall qu'il l'autorisait à se faire rejoindre par le régiment d'infanterie Duka, établi à Friesach [5].

Au cours des mouvements exécutés pendant la journée du 20 août par les troupes de Marschall, le hasard avait une fois de plus favorisé les Autrichiens. On avait enlevé un courrier bavarois, le lieutenant baron von Redwitz, que le vice-roi envoyait à Wrede [6]. Cet officier était porteur de dépêches importantes, puisque le général-major Vecsey mandait dès le lendemain à Frimont, qu'on avait su par la lecture de ces papiers, que le vice-roi avait seulement 40.000 hommes avec lui, et

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), lieutenant-colonel Goldling au général-major Vlasitz; Kirschentheuer, 20 août, après-midi, VIII, 56.

2. Liesereck, sur la rive gauche du Lieser-Bach, à 4 kilomètres nord de Spittal.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Michael, 20 et 21 août, VIII, 140, et VIII, 154, et (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*) colonel Brettschneider (des hussards de Frimont) au F.-M.-L. Frimont; avant-postes près Spittal, 21 août, VIII, 68, et rapport relatif à l'occupation de Spittal, 20 août, VIII, 49.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee n Inner-Oesterreich*), *Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall; Grifen, 20 août, VIII, 193 *a*.

6. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Michael, 20 août, VIII, 140.

qu'il demandait à Wrede de lui envoyer des renforts[1]. Mais, ce qui était plus grave encore, c'est qu'après avoir, dans la dépêche qu'il adressait de Völkermarkt le 21 août, à Radivojevich, constaté la réussite du mouvement exécuté par Marschall sur Tamsweg, les Radsdädter Tauern, Werfen (7 kilomètres de Bischofshofen sur la route de Salzburg) et Spittal, Hiller ajoutait cette phrase significative: « Le feld-maréchal-lieutenant Marschall a enlevé hier un courrier porteur d'une lettre du vice-roi au général de Wrede. Cette lettre prouve que le *vice-roi n'a aucun renseignement sur nos mouvements, nos opérations, nos positions et nos effectifs, et que nous n'avons pas grand'chose à redouter de lui*[2]. »

Arrivé à Rann, où il voulait passer la Save et franchir la frontière, le général Fölseis y avait reçu une dépêche, par laquelle le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich lui annonçait qu'il avait envoyé un bataillon à Landstrass, sur la route d'Agram et lui donnait l'ordre de rester momentanément à Rann. Fölseis s'était, par suite, borné à jeter sur la rive droite de la Save, quelques hussards qu'il avait poussés par Landstras jusqu'à Sanct-Berthlmä (8 kilomètres ouest de Landstrass) et qui devaient servir d'avant-garde et d'éclaireurs au bataillon. Il se proposait, en outre, afin de mieux assurer ses communications, d'échelonner 2 compagnies de Gradiscaner, entre Ratschach (un et demi-kilomètre en aval du confluent de la Save et du San), Laak (1 kilomètre sud-est de Ratschach) et Gurkfeld. En attendant, il avait fait enlever le poste et la caisse des douanes françaises de Munkendorf (rive droite de la Save sur la route de Rann à Landstrass)[3].

Hiller avait, du reste, reconnu que les forces dont disposait Fölseis, étaient trop faibles pour lui permettre, non seulement de résister à une attaque quelque peu sérieuse, mais même d'assurer d'une façon convenable les communications entre le gros de son armée et le corps détaché de Radivojevich. Il avait donné à 1 bataillon du régiment Chasteller et à 2 escadrons de uhlans Merveldt, l'ordre de le rejoindre au plus vite[3]. En

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), général-major Vecsey au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 21 août, VIII, 74.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich; Völkermarkt, 21 août, VIII, 126 *c*.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreisch*), général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller, Hiller; Rann, 20 août, VIII, 129.

même temps, Hiller prescrivait à Radivojevich de faire vivre ses troupes, moitié à l'aide de réquisitions, moitié à l'aide des ressources existant dans les magasins de Karlstadt, de Petrinia et de Sisseck[1].

Quant à Radivojevich, il n'avait pas osé quitter Agram et avait renoncé à se porter, le 20, sur Jaska, parce qu'il avait reçu la nouvelle de l'arrivée à Laïbach de renforts français évalués à 1.700 hommes et 700 chevaux et du mouvement d'une colonne de 1.300 à 1.500 hommes qu'on prétendait en marche sur Rann et sur Agram[2]. Bien que ces renseignements fussent en contradiction complète avec les autres renseignements qui lui étaient parvenus, Radivojevich, tout en se refusant à croire à la probabilité de ce mouvement, avait jugé plus sage d'en tenir compte. Il s'était, par suite, borné à envoyer le bataillon de Gradiscaner, qui devait aller par Samobor à Jaska, s'établir à Munkendorf, près du confluent de la Save et de la Gurk, et à prescrire à Fölseis de rester, comme nous l'avons vu, à Rann, afin d'être plus à même de soutenir le détachement du colonel Milutinovich, qu'il se proposait de pousser de Landstrass sur Neustadtel (Radolfswerth).

Heureusement pour les Autrichiens, le général-major comte Nugent, moins circonspect, et moins craintif que son chef, avait, au contraire, accéléré sa marche et poussé vivement jusqu'à Karlstadt. Nugent, absolument au courant de tout ce qui se passait dans la Croatie française, avait parfaitement compris qu'il importait avant tout d'agir vite. Il savait que les 6 bataillons de Croates au service de la France et restés dans le pays avaient reçu l'ordre de se réunir, le 21, à Karlstadt, qu'ils étaient chargés de défendre. Il s'agissait donc de les prévenir sur ce point, si l'on voulait essayer de tirer parti du courant d'opinion qu'on avait eu soin d'entretenir dans cette province. Nugent avait bien jugé la situation. La population de Karlstadt, le reçut avec des transports d'allégresse, et, lorsque, le 20 au soir, le 3e bataillon de Szluiner arriva en vue de la ville, le général se porta presque seul à sa rencontre, le harangua, déclara aux hommes qu'il les relevait du serment

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich ; Grifen, 20 août, VIII, 132, et F.-Z.-M. Hiller au général-major Fölseis; Grifen, 20 août, VIII, 136, et *Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-L. Hiller; Jaska, 21 août, VIII, 147.

prêté à la France et leur fit immédiatement prêter fidélité à l'empereur d'Autriche [1]. Le bataillon tout entier passa incontinent aux Autrichiens avec armes et bagages, à l'exception de quelques officiers qui n'eurent que le temps de disparaître et de s'enfuir vers Laibach.

L'effet produit par la marche de Nugent avait été considérable. Nul doute qu'il n'eût été plus grand encore, si Radivojevich, au lieu de s'arrêter et d'attendre les événements, l'eût suivi de plus près et l'eût fait remplacer à Karlstadt, où du reste, Nugent lui-même serait assurément entré avant le 20 s'il eût été libre d'agir à sa guise.

De son côté, le général Garnier avait, dès la première nouvelle de l'apparition des Autrichiens sur la rive droite de la Save du côté d'Agram, proclamé l'état de siège à Fiume [2].

Troublé par les nouvelles alarmantes et dont l'opinion publique grossissait encore la gravité, par la retraite précipitée du général Jeanin et par celle plus précipitée encore des autorités civiles qui se réfugièrent en toute hâte à Fiume « se croyant poursuivies par 15.000 Autrichiens [3] », le général Garnier, qui n'avait avec lui que 400 Croates, sur lesquels il ne pouvait guère compter et 1 bataillon d'élite du 4e léger italien venant de Dalmatie et en route pour rejoindre la 6e division, évacua Fiume dans la conviction que l'ennemi approchait [2] et alla prendre position avec ses 800 hommes à Lippa, où le général Jeanin le rejoignit. Comme le dit encore le consul de France à Trieste, « bien que le général Garnier ne tardât pas à se remettre de son alerte et rentrât à Fiume, le lendemain, bien que l'attitude de Fouché, qui resta à Laibach, ait contribué au maintien momentané de l'ordre en Carniole et en Istrie, l'évacuation de la Croatie civile eut des suites fâcheuses. La moitié d'un bataillon croate se souleva à Segua (Zengg) (à 37 milles marins de Fiume) et les révoltés gagnèrent la Croatie militaire où ils commirent des désordres [3] ».

Si l'on songe qu'il y a de Karlstadt à Fiume bien près de

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gagen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreisch*). F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, 25 août, VIII, 211. — *Ibid.*, *Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39 et *ibid. Journal des delachirten Corps des General-Majors Grafen. Nugent*, 20 août, XIII, 38.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operationen der französischen Armee*), renseignements fournis par le capitaine Lazarich ; Cilli, 20 août, XIII, 31.

3. *Archives des Affaires étrangères :* Milan, Vo 63, Pce 229, fo 281. Rapports de Séguier, consul de France à Trieste, en date du 20, 22 et 24 août.

90 kilomètres, que, pour se porter contre Garnier, Nugent avait à traverser une région des plus difficiles, on peut aisément se faire une idée du désarroi, de la panique qui se serait produit, si le général autrichien avait pu imprimer à sa marche, la rapidité voulue, s'il avait pu suivre de plus près le général Jeanin et paraître devant Lippa et Fiume, avant que l'on ait eu le temps de se remettre de cette alerte et de se préparer quelque peu aux événements, dont l'Istrie allait être le théâtre quelques jours plus tard.

C'est au milieu de ces complications de toutes sortes, de ces difficultés dont il n'avait pas encore connaissance, que le vice-roi lança de son quartier général de Görz, le 20, au matin, sa proclamation à l'armée d'Italie[1].

Tandis que les Autrichiens, toujours mieux renseignés que lui, savaient que les Français avaient au plus 3.100 hommes à Laibach, qu'il n'y avait, d'autre part, personne à Roveredo[2]; tandis que Frimont informait Hiller de la présence à Görz de 15.000 hommes sous les ordres des généraux Grenier et Marcognet, à Cividale, du général Verdier avec 10.000 hommes, de la réunion et de la formation de 2 divisions à Udine, de la marche projetée de 4 régiments d'infanterie, de Vérone sur Trente et Bozen[3], le vice-roi, sur la foi des rapports qui lui signalait la concentration des principales forces entre Marburg et Pettau, avait continué son mouvement sur Laibach. Ignorant complètement les mouvements qu'Hiller avait fait exécuter à ses troupes vers la haute Drave, n'ayant que des données vagues sur les événements de Croatie, le vice-roi, espérant encore prévenir et devancer son adversaire sur la Save, avait porté, le 20, son quartier général à Aldelsberg[4], à peu près mi-chemin entre Görz et Laibach.

Ce fut seulement à son arrivée à Adelsberg, que le vice-roi

1. *Archives de la Guerre*, proclamation du vice-roi à l'armée d'Italie; Goria, 20 août.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operationen der französischen Armee*), renseignements fournis par le général Fölseis; Cilli, 20 août, XIII, 31.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg. gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreisch*), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Klagenfurt, 20 août, VIII, 134.

4. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre; Adelsberg, 20 août. Le même jour Clarke lui écrivait pour lui dire que 250 hommes montés, du 31e chasseurs, et 2 escadrons du 1er hussards, venant de Vienne et de Lyon, arriveraient à Vérone le 3 et 5 octobre et seraient suivis, dix jours plus tard, par leur 3e escadron venant d'Espagne (*Ibidem*). C'était là le premier renfort en fait de cavalerie sur lequel le vice-roi pût compter.

reçut la première nouvelle du mouvement de flanc, qu'Hiller avait fait sur sa droite pour réunir le gros de ses forces à Klagenfurt et du danger que cette concentration faisait courir à Villach. L'imminence d'une attaque dirigée contre Villach, la certitude, qu'Hiller avait fait refluer la majorité de ses troupes vers la droite de ses lignes, l'obligeaient à prendre, sans plus tarder, les mesures nécessaires pour couvrir Tarvis et les débouchés menant en Italie. Aussi sans perdre une minute, il envoya à la première division, qui formait la gauche de sa colonne principale, l'ordre de quitter Görz le 21 de grand matin, pour se porter en trois marches, par la vallée de l'Isonzo et la route du Predil, sur Tarvis. Décidé, plus que jamais, à ne rien livrer au hasard, craignant à bon droit de compromettre définitivement par quelque résolution irréfléchie et irréparable une situation déjà bien difficile et bien grave, n'osant correspondre directement avec l'empereur, parce qu'il craignait que la route de la Bavière ne fût interceptée[1], le vice-roi avait dès ce moment, pris le parti de porter « selon les nouvelles ultérieures qu'il apprendrait, le reste de son armée, soit sur Tarvis, soit sur la direction de Villach, soit sur celle de Laibach[2] ».

21 AOUT 1813. — **Mouvement du vice-roi vers sa gauche. — Marche du gros de son armée sur Tarvis. — Combat de Villach. — Escarmouche sur le Loibl. — Positions et mouvements de la droite et du centre de Hiller. — Mouvement de Radivojevich sur Jaska. — Ordres de Radivojevich à Nugent et au colonel Milutinovich. — Garnier rentre à Fiume.** — Les nouvelles, que le vice-roi reçut à son arrivée à Adelsberg, le 20 août vers midi, étaient d'autant moins de nature à le satisfaire que le 20 au soir, son armée occupait les positions suivantes; les 2e, 4e, 5e et 6e divisions étaient à Adelsberg, Präwald et Wippach, la 1re seule un peu plus en arrière à Görz, et c'était précisément, au moment où le vice-roi arrivait avec sa tête de colonne à Adelsberg, où il espérait encore pouvoir déboucher de Laibach à temps pour prévenir ses adversaires sur la basse Save, qu'il

1. Le vice-roi ignorait à ce moment que de son côté l'empereur, craignant que le chiffre du major-général avec les commandants d'armée ne soit tombé entre les mains de l'ennemi, lui recommandait de se servir dans sa correspondance avec lui d'un chiffre particulier, que le général Flahault lui avait remis dans le temps (*Lettre de l'empereur au vice-roi;* Görlitz, 20 août). Cette lettre ne figure pas à la *Correspondance*.

2. *Archives de la Guerre*, le vice-roi au duc de Feltre; Adelsberg, 20 août.

apprenait par des rapports de Laibach « que l'ennemi n'avait plus personne sur la route de Marburg à Laibach, mais que par un grand mouvement, il s'était ployé sur sa droite[1] ».

Dans ces conditions, il était impossible de songer à continuer la marche sur Laibach ; il ne suffisait même plus de se borner à faire soutenir le général Gratien par la 1re division, à laquelle le vice-roi avait, dès la veille au soir, envoyé l'ordre de se porter sans retard sur Tarvis. Le 21 au matin, les derniers doutes avaient disparu, l'hésitation n'était plus permise. Force était de se rendre à l'évidence, et de prendre, sans perdre une minute, des dispositions en rapport avec la situation inattendue dans laquelle on se trouvait, avec cette situation qui anéantissait tous les plans, tous les projets du vice-roi. L'absence presque totale d'informations, jointe au désir du prince Eugène de se conformer aux ordres sommaires et peu précis de l'empereur, l'espoir d'arriver à temps pour empêcher la défection des Croates avaient été les causes déterminantes de son mouvement vers sa droite. D'autre part, les prévisions de l'état-major de l'armée d'Italie ne s'étaient pas réalisées. Sans même chercher à masquer son mouvement sur la Croatie par les fausses attaques de sa droite, Hiller avait purement et simplement dirigé le gros de ses forces sur le point le plus faible et le plus essentiel des lignes françaises, sur la gauche du vice-roi.

Bien que les colonnes autrichiennes, qui avaient passé la Save à Agram, fussent peu considérables, et bien qu'il persistât néanmoins à croire que Radivojevich disposait en arrière de cette avant-garde de troupes bien plus nombreuses qu'elles ne l'étaient en réalité, le vice-roi jugea avec raison qu'il s'agissait là « d'une fausse attaque que l'ennemi faisait sur son extrême gauche pour occuper notre attention et cacher un ployement sur sa droite[2] ».

Dès lors, continuer à pousser le gros de l'armée vers Laibach et la basse Save, c'était pour le vice-roi s'exposer au danger de laisser Hiller culbuter la faible division chargée de la garde de Villach et de Tarvis, au danger de se voir débordé sur sa gauche. Il fallait de plus envisager une éventualité encore plus grave, et considérer que, dans le cas où le vice-roi aurait continué à se porter sur sa droite, Hiller, loin de revenir sur lui, pouvait essayer de profiter de ce mouvement pour

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à empereur ; Adelsberg, 21 août.
2. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur ; Adelsberg, 21 août.

forcer le passage de la Pontebba, gagner la vallée du Tagliamento et jeter enfin sur sa droite du monde en Tyrol[1].

Malheureusement pour le vice-roi les premiers renseignements positifs et précis sur la position et les projets de l'ennemi lui arrivaient trop tard, au moment où toute son armée était engagée dans le long défilé qui s'étend de Görz jusqu'à Laibach, à un moment où il fallait trois jours de fortes marches à la seule division qui fut encore à Görz, pour se porter de ce point sur Tarvis.

Le temps manquait pour essayer de gagner Laibach et de remonter la vallée de la Save. Il ne restait plus qu'une route à la disposition du vice-roi, celle de l'Isonzo et du Prédil, celle qu'il venait de faire prendre à la 1re division, et dans laquelle il résolut d'engager la garde et les 2e et 4e divisions, et une brigade de cavalerie. La lieutenance italienne du général Pino restait à Adelsberg « pour recevoir la brigade de cavalerie et la brigade d'infanterie établies le long de la Save, pour observer les corps qui pourraient déboucher de la Croatie, et pour manœuvrer selon les circonstances[2] ».

Tout en faisant la part de la situation délicate, dans laquelle s'était trouvé le vice-roi jusqu'à la dénonciation de l'armistice, du fait qu'il avait, jusqu'au dernier moment, vainement prié l'empereur de lui envoyer des ordres, tout en considérant qu'on lui avait recommandé de chercher à pousser sa droite en avant et à déboucher de Laibach sur Graz, on ne parvient que très difficilement et bien incomplètement à découvrir les raisons, pour lesquelles il a cru pouvoir abandonner à elle-même son aile gauche, et envoyer si peu de monde précisément sur les points, où les deux adversaires devaient fatalement, en raison même de la configuration des frontières, de l'importance des positions, en venir au contact dès le jour de la déclaration de guerre. On doit d'autant plus s'étonner de la résolution prise par le vice-roi de porter tout son monde sur Adelsberg et Laibach, que, plus qu'aucun autre, il aurait dû se rappeler et adapter à la situation les instructions que l'empereur lui avait envoyées de Paris le 12 avril 1809[3]. « ... Vous aurez, lui écrit-il, centralisé votre armée dans le Frioul, vous aurez placé une division dans le débouché de Pontebba et pour menacer

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi au duc de Feltre; Adelsberg, 21 août.
2. *Archives de la Guerre*, le vice-roi au duc de Feltre; Adelsberg, 21 août.
3. *Correspondance*, t. 18, n° 15061. L'empereur au vice-roi d'Italie à Valvasone ; Paris, 12 avril 1809, onze heures du soir.

constamment de vous porter sur Tarvis. » Puis, après lui avoir indiqué les meilleurs emplacements pour ses dépôts et ses hôpitaux, etc., il ajoutait : « Libre ainsi de tout, vous vous conduirez selon les mouvements de l'ennemi. Autant que je peux le calculer, les principales forces de l'ennemi seront à Tarvis; si cela est, il ne se portera pas sur Görz et se concentrera à Laibach. *Laissez sur l'Isonzo de la cavalerie et une douzaine de mille hommes et portez-vous avec toute l'armée sur Tarvis*, en ne donnant rien au hasard. *Réunissez bien toute votre armée.* »

S'il est indispensable de se rappeler que la jeunesse et l'inexpérience de ses troupes, le peu de cohésion que présentaient des régiments de nouvelle formation, dont les effectifs fondaient même avant leur entrée en campagne par les maladies et surtout par les désertions[1], que la nécessité d'épargner à ses divisions des marches pénibles et difficiles, de compléter leur armement, leur équipement et leur organisation avaient, jusqu'à un certain point, amené le vice-roi à adopter un plan de campagne, dont les inconvénients et les dangers n'avaient pu manquer de frapper un esprit aussi net que le sien; s'il faut encore remarquer qu'en prenant le parti de diriger le gros de ses forces vers sa droite sur Laibach, il a évidemment cherché à se conformer aux indications de l'empereur; s'il convient de reconnaître enfin que, dès le moment où les Autrichiens, se concentrant aux environs de Klagenfurt et faisant mine de menacer en force Villach, Tarvis et les débouchés sur le Frioul, pouvaient déborder la gauche de l'armée et s'ouvrir la grande route qui conduit par la vallée de la Drave dans le Puster Thal, le vice-roi était absolument forcé de manœuvrer sans retard sur sa gauche, afin de s'assurer la possession de Tarvis et de Villach; il n'en est pas moins évident que la résolution, devant laquelle il ne pouvait plus reculer, modifiait du tout au tout sa situation. L'espèce de contre-marche, qu'il devait faire pour ramener sur sa gauche le gros de ses forces déjà près de prendre position sur sa droite, ne pouvait en effet qu'exercer une action déprimante sur le moral déjà assez ébranlé de ses régiments. Mais ce qui était plus sérieux et plus inquiétant encore, c'était que

1. Cf. Ordre du jour du vice-roi relatif aux déserteurs, commençant par ces mots : « Vu la désertion considérable qui a lieu dans les corps qui composent les divisions italiennes ». Dans cet ordre que le vice-roi publia aussitôt après la déclaration de guerre, il ordonnait de passer les déserteurs par les armes. *R. Archivio di Stato. Milan.* Atti di Governo 149, Udine, 17 avril 1813.

le fait même de sa marche sur Tarvis allait avoir sur le reste des opérations une influence des plus graves. Au lieu d'imposer sa volonté à son adversaire, de l'obliger à accepter la lutte sur le théâtre de la guerre qui lui convenait mieux, de s'assurer tous les avantages de l'offensive, c'était au contraire Hiller qui, sans avoir eu besoin de combattre, le contraignait ainsi, dès le principe, à subordonner ses opérations aux siennes, à s'engager sur les points mêmes qu'il avait choisis et à renoncer à son plan primitif. Il était d'ailleurs grand temps de prendre le parti, auquel le vice-roi avait dû se résigner devant la force des choses, lorsqu'il arrêta et contremanda à Adelsberg la marche de ses colonnes, et qu'au lieu de continuer son mouvement sur Laibach, il se décida à diriger 3 de ses divisions à marches forcées par Görz, Canale et Karfreit (Caporetto) sur la Carinthie[1].

Puisque le temps et des considérations stratégiques et politiques avaient empêché de prendre, dès la dénonciation de l'armistice, une forte position à Karlstadt, une autre en avant de Laibach, de porter le gros de l'armée à Villach et d'envoyer seulement quelques détachements sur les points les plus importants de la côte, il aurait fallu au moins engager la lutte dans les conditions les plus favorables, provoquer le choc le plutôt possible après l'ouverture des hostilités, au lieu d'en venir à subir le combat dans des conditions défavorables. Afin d'essayer encore de conserver l'Illyrie, afin de couvrir efficacement les routes menant en Italie, il fallait maintenant que le vice-roi cherchât, par tous les moyens en son pouvoir, à chasser les Autrichiens de leurs positions de la rive gauche de la Drave, à les rejeter vers la Styrie, à leur interdire l'accès du Tyrol, afin de séparer plus complètement l'armée de Hiller de celle du Danube. Il aurait donc fallu, le 21 août, essayer de réparer les erreurs commises, le temps perdu, la fausse direction donnée à l'armée faute de renseignements, en prenant plus vigoureusement que jamais l'offensive du côté de Villach, enlever le Loibl pour s'assurer la pleine et tranquille possession de la ligne si importante de la haute Save et arriver, de cette

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv, Nachrichten über die Operationen der französischen Armee in Kärntnen und in Krain*, XIII, 37. La division Pino, d'après les rapports autrichiens, avait cédé au corps, qu'allait emmener le vice-roi, 2 bataillons de vélites, 200 dragons de la reine et le 2e régiment italien fort de 2.000 hommes. D'après ces mêmes rapports, l'esprit des troupes du vice-roi laissait beaucoup à désirer. « Les régiments se composent en majeure partie de jeunes soldats qui ont grand'peur de la cavalerie autrichienne. »

façon, à s'assurer la liberté d'action et l'initiative des opérations, sans lesquelles il est impossible d'espérer de succès réel, sérieux et durable. Malheureusement, malgré les grandes qualités qu'il possédait, malgré son zèle et son activité, le vice-roi n'avait ni la fougue, ni l'énergie, ni la ténacité nécessaires, ni surtout cette merveilleuse puissance d'analyse qui avait permis à Bonaparte de sortir victorieux d'une situation bien autrement difficile celle dans laquelle le jeune général en chef de l'armée d'Italie s'était trouvé au mois de novembre 1796.

Hiller s'était du reste rendu exactement compte des avantages qu'il pouvait tirer de la direction, que le vice-roi avait fait suivre à son armée. Pour lui aussi, les moments étaient d'autant plus précieux, que non seulement il ne disposait encore que d'une faible partie de ses forces, mais que des points essentiels pour la sécurité de son armée, tels que le Loibl et le Kanker, n'étaient que sommairement occupés par des postes à peine en état de résister à une attaque quelque peu sérieuse, et qu'enfin il était de toute nécessité pour lui d'enlever Villach, et, si faire se pouvait, de s'établir à Tarvis avant l'arrivée probable et prochaine des divisions que le vice-roi devait fatalement ramener vers sa gauche.

Il n'y avait, à ce moment, à Villach, et les Autrichiens le savaient, que 2 bataillons du 35e léger sous les ordres du colonel Duché [1] de la brigade Piat. Il fallait donc d'autant plus se hâter de profiter de cette circonstance favorable, que l'on commençait à avoir des craintes pour les passages du Loibl et du Kanker et que les Français semblaient se renforcer du côté du pont de Rosegg. Frimont et Marschall furent par suite chargés, l'un d'attaquer Villach de front, l'autre de menacer cette position à revers en essayant de déboucher par Paternion, d'où le général Eckhardt avait déjà chassé deux jours plus tôt les avant-postes du général Gratien. En effet, dès le 21 au matin, tandis que l'on annonçait à Frimont que les Français se renforçaient du côté du pont de Rosegg et que, pour cette raison, on ne pouvait travailler ni d'un côté ni de l'autre à la réparation de ce pont [2], le général Gratien avait poussé de Sanct-Martin [3], d'une part, sur Rosegg, et, de l'autre, par Sanct-Jakob,

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Nachrichten über die Vorrückung der französischen Armee nach Villach*, XIII, ad 37).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont. *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*). Kirschentheuer, 21 avril au matin, VIII, 75.

3. Sanct-Martin à 12km,2 de Villach, à peu de distance de Rosegg.

sur Matschach[1] et le Loibl, une reconnaissance qui s'engagea assez vivement avec les chasseurs autrichiens établis sur ce point. Forte de 3 à 400 hommes, la reconnaissance française attaqua le Loibl à trois reprises. Repoussés chaque fois avec des pertes assez sérieuses par les 60 chasseurs du capitaine Moll, postés à couvert sur les hauteurs, les Français avaient dû, vers midi et demi, se retirer sur Santa-Anna[2].

Malgré ce succès, en raison même de l'importance capitale que les Autrichiens attachaient à la conservation de ce point qui n'était resté en leur pouvoir que grâce à la résistance acharnée des chasseurs du capitaine Moll, comme il redoutait de voir les Français renouveler leur attaque sur le Loibl, le général Vecsey y avait envoyé de suite un renfort d'une compagnie et, sans attendre les ordres de Frimont et les décisions de Hiller, il avait rendu compte à ces deux généraux du mouvement qu'il allait faire exécuter sans plus tarder à 3 compagnies du régiment Hohenlohe-Bartenstein qu'il chargea avec 2 canons, de renforcer le poste établi au pont de Hollenburg et qu'il fit même soutenir peu de temps après par une 4e compagnie[3]. Quelques heures plus tard, Frimont de son côté lui prescrivait d'envoyer encore 1 compagnie de plus en soutien sur le Loibl[4].

On ne négligeait rien, du reste, pour renforcer l'importante position du Loibl. On poussait plus activement que jamais les

1. Matschach à 15 kilomètres environ de Sanct-Martin.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39) (Feld-Acten, Hiller, etc.) F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Neumarkt, 22 août, VIII, 172. Général-major Vecsey au F.-Z.-M. Hiller; Klagenfurt, 21 août, VIII, 158. Lieutenant-colonel Goldlin au F.-Z.-M. Hiller; Kirschentheuer, 28 août, VIII, 200. *Ibid.* (Feld-Acten, Frimont, etc.) Général-major Vecsey au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 21 août, VIII, 74. F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Klagenfurt, 21 avril, VIII, 77 et lieutenant-colonel Goldlin commandant le 9e bataillon de chasseurs au F.-M.-L. Frimont. Rapport sur le combat du Loibl du 21 août. Kirschentheuer, 22 août, VIII, 88. Dans ce rapport, le lieutenant-colonel Goldlin évalue à 30 le nombre des hommes tués aux Français et réclame d'urgence l'envoi de 2 caissons de munitions. Ses chasseurs du Loibl avaient brûlé presque toutes leurs cartouches, au moment où les Français se décidèrent à battre en retraite.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.). Général Vecsey au F.-Z.-M. Hiller; Klagenfurt, 21 août, VIII, 158. *Ibid.* (Feld-Acten, Frimont, etc.) Général Vecsey au F.-M.-L. Frimont, 21 août, VIII, 74.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont). F.-M.-L. Frimont au F.-L.-M. Hiller; Klagenfurt, 21 août, VIII, 77, et F.-M.-L. Frimont au commandant du régiment Hohenlohe; Klagenfurt, 21 août, VIII, 70. Une seule des compagnies de ce régiment passa sur la rive droite de la Drave, les autres s'établirent sur l'ordre de Frimont sur les hauteurs de la rive gauche. Cf. Major Maretich à l'état-major du quartier-maître général de l'armée de l'intérieur de l'Autriche; Klagenfurt, 21 août soir, VIII, 79.

travaux à Windisch-Bleiberg et à Sancta-Magdalena et on disposait tout de façon à faire sauter la Teufelsbrücke (un peu au sud-ouest et au-delà du col du Petit-Loibl) dans le cas d'une attaque nouvelle et plus sérieuse des Français contre le Loibl[1].

D'autre part, afin de tenir plus solidement les passages qui faisaient communiquer les vallées de la Save et de la Drave, comme on prêtait aux Français l'intention de vouloir forcer, non seulement par le Loibl, mais par le Kanker, on avait repris sur le Kanker les travaux défensifs qu'on avait arrêtés un moment[2]. On y avait de plus envoyé 1 bataillon du régiment Chasteller, dont l'autre bataillon recevait l'ordre de se porter des environs de Völkermarkt sur Cilli[3].

La journée avait, du reste, été mauvaise pour les Français sur toute la ligne de la Drave. Dans l'impossibilité de rétablir un pont à Rosegg, le général Frimont, auquel on avait annoncé que les Français commençaient à se renforcer sur la rive gauche du Gail et qu'ils y avaient mis quelque artillerie[4], était arrivé devant Villach, le 21 à sept heures du matin, avec le général major Vlasitz, 3 bataillons du régiment Hohenlohe, 1 bataillon de Peterwardeiner, 4 escadrons de hussards Stipsich et 1 batterie à cheval. Après avoir reconnu le terrain, Frimont avait fait prendre position à 4 compagnies du régiment Hohenlohe à Lind[5], et réparti le reste de ses troupes le long de la rive gauche de la Drave, à l'exception de 2 compagnies de Hohenlohe qu'il avait envoyées du côté de Rosegg, afin d'y couvrir l'établissement d'une passerelle pour l'infanterie. Après avoir sommé le commandant français d'évacuer Villach, Frimont avait fait ouvrir le feu à sa batterie qui ne tarda pas à démonter 2 des pièces de la défense, pendant qu'une compagnie d'infanterie et 300 francs-tireurs du bataillon de Peterwardeiner, suivis de près par une section d'artillerie pénétraient dans le faubourg. Les Français

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), commandant du génie Sallaba au major Maretich ; du Loibl, 21 août, VIII, 150.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich*), lieutenant Goller au major Maretich ; Kanker-Pass, 21 août, VIII, 151.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 21 août, XIII, 39 et (Feld-Acten, Hiller), le colonel Baumgarten au F.-Z.-M. Hiller ; Eberndorf, 21 août, VIII, 142.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller ; Klagenfurt, 21 août, VIII, 77, *ibid.* (Feld-Acten, Hiller), général-major Vecsey au F.-Z.-M. Hiller ; Klagenfurt, 21 août, VIII, 158.

5. Lind-am-Feld à peu de distance de la rive gauche de la Drave, en amont de Villach, à 500 mètres à l'ouest du faubourg de Villach.

peu nombreux, du reste, et dont Frimont évalua lui-même la force à 500 hommes, ébranlés presque dès le début de l'affaire par le feu meurtrier des Autrichiens, n'opposèrent qu'une résistance peu vigoureuse. Dès la première salve exécutée par les tirailleurs du bataillon de Peterwardeiner, les servants des 5 pièces, que les Français avaient mises en batterie, s'étaient empressés de lâcher pied. Frimont n'avait pu malgré ces avantages parvenir à rétablir les ponts de la Drave et du Gail. Convaincu que les Français ne manqueraient pas d'évacuer Villach le soir même ou au plus tard dans la nuit, il avait cru prudent de ne pas attaquer la ville même, que, comme il n'hésite du reste pas à le reconnaître, « il aurait été difficile d'enlever de vive force ». Il s'était borné, en conséquence, à canonner jusqu'à midi les positions françaises de la rive droite et à tirer ensuite un coup de canon par quart d'heure, afin de faire connaître sa présence à la division Marschall.

En réalité, Frimont n'avait pas renoncé à l'espoir d'occuper Villach avant la nuit et, s'il continua jusqu'au soir le feu qu'il entretint à intervalles réguliers, ce fut uniquement parce qu'il pensait que le bruit de son canon déciderait le feld-maréchal-lieutenant Marschall à accentuer la diversion, qui, d'après ce que lui avait affirmé le général Vlasitz, devait s'exécuter par les deux rives en amont de Villach, menacer la gauche et les derrières des deux bataillons du colonel Duché, et l'obliger à évacuer la ville, que Frimont aurait alors occupée sans exposer ses troupes à des pertes inutiles[1].

Bien qu'il fût en fait relié avec Marschall par un peloton de hussards envoyé à Puch (sur la rive gauche de la Drave, 10 kilomètres en amont de Villach), Frimont ignorait encore, le 21 au soir, les raisons pour lesquelles la diversion projetée n'avait pas eu lieu[1]. Après avoir occupé le pont de Paternion, le colonel Brettschneider avait bien poussé une reconnaissance sur la rive droite de la Drave au-delà de Paternion, jusqu'à Nickelsdorf, à l'entrée de la route conduisant par la Windische Höhe dans la vallée du Gail à Tarvis, et s'était avancé dans la vallée de la Drave jusqu'à Feistritz; mais cet officier, n'ayant pas entendu le canon, avait cru imprudent de s'aventurer plus

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 21 août, XIII, 39, *ibidem* (Feld-Acten, Hiller et Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Klagenfurt, 21 août soir, VIII, 80 et VIII, 159 et F.-Z.-M. Hiller, à l'empereur François, 22 août, VIII, 172.

loin. Il était revenu sur ses pas, s'était réinstallé à Spittal[1], se contentant de se relier sur la rive gauche de la Drave avec des patrouilles du feld-maréchal lieutenant Marschall et d'envoyer une reconnaissance à Sachsenburg (10 kilomètres nord-ouest de Spittal). Il n'y avait, du reste, à Spittal à ce moment que 2 compagnies d'infanterie et un peu plus de 1 escadron de hussards, dont les avant-postes étaient établis au pont de Spittal, à Ollsach et près de Paternion. Le feld-maréchal-lieutenant Marschall se disposait, il est vrai, à quitter Sanct-Michael. Il se proposait d'y laisser toutefois, jusqu'à nouvel ordre, un bataillon en réserve et voulait se poster avec son gros à Gmünd, serrant ainsi sur sa brigade de tête (général Eckhardt), qui occupait Lieserhofen et dont l'extrême avant-garde seule avait poussé jusqu'à la Drave à Spittal[2]. Le régiment Duka, que Marschall avait jusque-là laissé à Friesach (à peu près à mi-chemin entre Unzmarkt et Klagenfurt) recevait le même jour l'ordre d'aller camper le lendemain à Sanct-Veit[3].

Comme, d'une part, le feldzeugmeister avait résolu de s'emparer au plus vite de Villach, dont la possession lui était d'autant plus indispensable qu'il envisageait le cas où il serait forcé d'opérer sérieusement du côté de Laibach, comme, d'autre part, Frimont lui signalait la marche d'une colonne de cavalerie française qui se serait portée de Tarvis sur Arnoldstein et lui annonçait l'arrivée prochaine dans ces parages de 10.000 hommes et du vice-roi en personne[4], Hiller, avant de donner une destination définitive au feld-maréchal-lieutenant Fenner, qui attendait à Velden l'ordre de se diriger sur le Puster Thal, avait, afin d'être mieux en mesure de parer à toute éventualité, prescrit à Frimont de faire camper toutes

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), colonel Brettschneider au F.-M.-L. Frimont; avant-postes près Spittal, 21 août, VIII, 68 et F.-M.-L. Marschall au F.-M.-L. Frimont; Gmünd, 22 août, VIII, 95.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Michael, 21 août, VIII, 154.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 21 août XIII, 39 et (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au colonel commandant le régiment Duka; Völkermarkt, 21 août, VIII, 156.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller et Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller. Rapports sur le combat de Villach; Klagenfurt, 20 août, VIII, 80 et VIII, 159.

ses troupes[1]. Il prescrivit en même temps au général-major Stanissavlevich, établi à Aussee, d'où il communiquait par Ebensee avec l'armée du Danube, de se relier avec la division Marschall[2] et fit tenir au feld-maréchal-lieutenant marquis Sommariva l'ordre de venir, le 24, à Klagenfurt avec les régiments Reisky et Duka, tandis que le régiment Chasteller resterait à Windisch-Kappel et observerait Kirschentheuer[3]. En somme, le feldzeugmeister allait, si ce n'est immédiatement, du moins dans vintg-quatre à trente-six heures au plus, pouvoir disposer autour de Klagenfurt, non seulement des divisions Frimont et Marschall, mais de la division Sommariva et d'une des brigades de la division Marziani[3].

A la gauche du feldzeugmeister, Radivojevich s'était décidé à suivre le mouvement de Nugent sur Karslstadt[4] et à se poster sur Iaska en laissant toutefois un bataillon du régiment archiduc François-Charles et son artillerie en réserve à Stupnik (18 kilomètres sud-ouest d'Agram). Poussant la prudence jusqu'à ses plus extrêmes limites, il avait prescrit au bataillon posté à Munkendorf d'envoyer des reconnaissances sur la route de Laibach, afin de se renseigner sur les mouvements des Français, et résolu de rester de sa personne à Iaska jusqu'au moment où il saurait à quoi s'en tenir. Cependant, lorsqu'il apprit par les renseignements recueillis par les quelques cavaliers, que le commandant du bataillon de Munkendorf avait envoyés à Landstrass, que sur la route de Cilli à Laibach les Français avaient leur premier poste au pont de la Save, que la chaîne de leurs avant-postes s'arrêtait au confluent de la Laibach et de la Save, enfin, que sur la route de Neustadtel (Rudolfswerth) ils n'avaient plus personne au-delà de Sanct-Marein, il crut pouvoir, sans se compromettre et sans rien risquer, modifier quelque peû ses résolutions. Il n'y avait, en effet, à ce moment en Carniole du côté de Laibach qu'une faible brigade de la 6e division, que le vice-roi allait faire soutenir par la 5e division et une brigade de cavalerie en marche

1. K. *u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 21 août, VIII, 156 *b*.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 21 août, XIII, 39 et (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au général-major Stanissavlevich; 21 août, VIII, 143.
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 21 août, XIII, 39.
4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller) F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Agram, 21 août, VIII, 126, *a*.

de Präwald et d'Adelsberg sur Laibach. Radivojevich n'avait, en réalité, plus rien devant lui dans ce qu'il appelle lui-même l'Illyrie croate et comme la route de Laibach lui semblait susceptible d'être menacée par le rassemblement français de Laibach, il envoya au colonel Milutinovich, de la brigade Rebrovich l'ordre de se porter sur Neustadtel avec un bataillon qui aurait ses postes avancés à Weixelburg (28 kilomètres environ au sud-est de Laibach) et de se relier par Möttling avec le général-major comte Nugent, attendu, le lendemain 22, à Novigrad, à quelques kilomètres au sud-ouest de Karlstadt. Lui-même avec son gros, il allait continuer sur Karlstadt et se relier avec le général-major Fölseis par Nassenfus (16 kilomètres à vol d'oiseau au nord de Neustadtel) et Ratschach (rive droite de la Save en aval du confluent du San) à cheval sur la Save, pour se porter soit sur Cilli, soit sur Franz (sur la route directe de Cilli à Laibach). Comme il le disait dans la lettre, dans laquelle il exposait ses projets à Hiller, Radivojevich pensait que le colonel Milutinovich et le général Fölseis pouvaient à eux seuls arrêter les 2 ou 3.000 Français qui iraient sur Rudolfswerth (Neustadtel), jusqu'au moment où il déboucherait sur la droite de l'ennemi par Karlstadt; et il ajoutait que, « si les Français ne se renforçaient pas davantage, il enverrait Nugent à Fiume pour communiquer avec les Anglais et couper aux Français leur communication avec la Dalmatie[1] ».

Deux jours plus tard, Hiller, tout en approuvant l'ensemble des dispositions de Radivojevich, le prévenait en même temps que le général Fölseis ne pourrait rester que peu de temps à sa disposition, parce que le feldzeugmeister se proposait de le charger de surveiller avec ses troupes, moins le bataillon de Brooder, la route si importante de Cilli à Laibach. Il prescrivait, en conséquence, au Feld-maréchal-lieutenant Radivojevich de confier au colonel Milutinovich l'opération dont on comptait charger le général Fölseis. Il lui faisait savoir, en outre, que, dès que lui, Radivojevich, serait établi à Neustadtel (Rudolfswerth) et à Weixelburg, le général Fölseis serait appelé à se porter par Franz et Sanct-Oswald sur Podpetsch (22 kilomètres nord-est de Laibach) et chercherait de là à se relier au gros de l'armée. Hiller insistait encore sur la nécessité « d'exécuter avant tout le mouvement allant de l'Illyrie croate sur Laibach, d'y menacer les Français, qui ne sauront plus que faire et qui

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Jaska, 21 août, VIII, 147.

veulent maintenant se retourner contre le gros de l'armée posté à Klagenfurt. Vous seul, ajoutait-il, vous pourrez les en empêcher en les inquiétant à Laibach[1] ».

Pendant ce temps, le bataillon Banal était arrivé, le 21 août, à peu de distance de Karlstadt ; mais il se replia presque aussitôt, dès qu'il se trouva en présence des avant-postes autrichiens. A peu près, au même moment, Nugent faisait partir de Karlstadt pour les districts de recrutement des 5 autres régiments croates, des émissaires qui, porteurs de proclamations et munis de lettres les accréditant officiellement, étaient chargés de relever les populations du serment prêté à la France et de les exciter à prendre les armes et à se joindre au petit corps du général. Entraînés par l'exemple du bataillon de Szluiner, les régiments croates ne tardèrent guère à reprendre la cocarde autrichienne et à venir grossir les rangs de Nugent[2].

22 AOUT. — **Marche du vice-roi sur Tarvis. — Combat de Villach. — Ordres de Hiller. — Positions et mouvements de sa droite et de son centre. — L'armée du Danube se relie à Stanissavlevich. — Mouvement de Radivojevich sur Karlstadt et de Nugent sur Novigrad.** — Le 22, à midi, le vice-roi arrivait à Görz. Il ne s'y arrêtait que quelques instants, et continuait sa marche sur Tarvis, où il comptait être de sa personne, le 24 au soir, avec 3 de ses divisions suivies, d'ailleurs, de près par la 4ᵉ et la garde royale[3]. L'arrivée des renforts qu'il amenait était d'autant plus nécessaire que les Autrichiens étaient plus que jamais décidés à s'établir à Villach et que le vice-roi commençait à croire que, non contents d'essayer de déboucher par Pontebba, ils avaient l'intention d'entreprendre avant peu quelque chose du côté du Tyrol. Ses pressentiments étaient d'autant plus fondés que, comme Frimont l'avait écrit la veille même au feldzeugmeister Hiller, le feld-maréchal-lieutenant Fenner venait d'arriver à Velden où il attendait des ordres de mouvement[4].

La résistance opposée par les deux bataillons du colonel Duché n'avait pas été sans surprendre et même sans inquiéter

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich; Klagenfurt, 23 août, VIII *ad* 147.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Journal des delachiren, Corps des General-Majors Grafen Nugent, in den Feldzügen* 1813-1814, 21 août, XIII, 38.
3. Le vice-roi à la vice-reine ; Görz, 22 août, midi.
4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Klagenfurt, 21 août, XIII, 80.

quelque peu Hiller. Il avait hâte d'en finir et, dès les premières heures de la matinée, il avait envoyé aux feld-maréchaux-lieutenants Sommariva et Marziani l'ordre de venir camper à Klagenfurt le 23[1], à Frimont celui de transporter son quartier général de Klagenfurt à Lind, au centre même de la position qu'allaient occuper les troupes placées sous son commandement. La brigade Vlasitz, formant la droite de sa ligne et chargée de renouveler l'attaque de Villach, devait se tenir dans la plaine aux environs de Seebach et se relier par Puch avec la division du feld-maréchal-lieutenant Marschall, la brigade du colonel Gober à Lind avec celle du général Vecsey à Rosegg[2]. En un mot, la division Frimont prenait ainsi position sur les deux rives de la Drave depuis les environs du débouché du Bärenthal jusqu'au-delà du confluent du Gail. Tout en s'attendant à la réussite de l'opération projetée contre Villach, le le feldzeugmeister avait cru nécessaire d'envisager la possibilité d'un échec et d'une retraite : « Si l'ennemi vous poussait à Villach ou débouchait en force du côté de Puch, écrivait-il à Frimont, et qu'on ne puisse plus tenir sur ces points, la brigade Vlasitz se repliera par la route de Feldkirchen et se bornera à envoyer un escadron sur sa gauche à Velden, tandis que les détachements postés sur la Drave à Puch et à Wöllanig se replieront, le premier sur Winklern, le second sur Treffen et se relieront alors avec la division Marschall par Afritz, Döbriach et Millstadt. La brigade du général Vecsey, à l'exception toutefois de celles de ses troupes postées à Kirschentheuer, devait déborder la position de Villach, menacer les ponts de Federaun et de Maria Gail et occuper sur ce point la rive droite du Gail. En cas de retraite, le général Vecsey avait ordre de revenir de Maria Gail par Egg et Bogenfeld et de Federaun par les hauteurs de Tratten, sur Rosegg. La réserve de la division (3 bataillons du régiment Hohenlohe, 1 batterie et 2 escadrons des uhlans archiduc Charles) restait, d'ailleurs, sur les hauteurs de Lind, afin de pouvoir servir éventuellement de soutien à celle des deux ailes qui

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreisch*), F.-Z.-M. Hiller aux F.-M.-L. marquis Sommariva et Marziani ; Völkermarkt, 22 août, VIII, 169.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreisch*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont ; Völkermarkt ; 22 août, VIII, 179, et VIII *ad*, 179. — *Ibidem* (Feld-Acten ; Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*) ; Völkermarkt, 22 août ; F.-Z.-M. Hiller aux F.-M.-L. Frimont et Marschall, VIII, 83.

aurait besoin d'un appui. Le commandant en chef de l'armée de l'intérieur de l'Autriche recommandait, en outre, de placer en soutien immédiat des troupes postées en première ligne à Maria Gail, quelques compagnies qu'on établirait en réserve à Egg et à Bogenfeld; il faisait prescrire, d'autre part au général Vlasitz de défendre à tout prix, en cas de retraite, le passage de Sanct-Andrä (sur le Seebach à proximité de l'Ossiacher See) et Landskron (vieux château sur une hauteur qui domine de 160 mètres la vallée du Seebach), d'abord parce que le terrain s'y prête, ensuite parce qu'il importe de conserver la communication sur Treffen et Millstatt et de couvrir la route de Feldkirchen[1].

Pendant que Frimont se portait avec 3 bataillons sur Lind qu'il envoyait le général Vecsey sur Rosegg avec 1 bataillon et 10 escadrons[2], qu'il modifiait quelque peu la composition des postes chargés de la garde du Loibl et les ordres donnés à leurs chefs[3], le brouillard épais qui avait régné toute la nuit et toute la matinée, avait empêché Vlasitz de renouveler son attaque. Tout se borna à quelques coups de fusils échangés vers le matin du côté de Rennstein (un peu en amont de Villach) et à l'envoi de quelques renforts aux postes d'observation autrichiens établis de ce côté[4], auxquels il prescrivit de chercher à s'emparer de 4 grands bateaux amarrés sur la rive droite de la Drave. Vlasitz se borna, du reste, pendant toute cette journée à essayer de chasser les défenseurs de Villach des maisons qu'ils occupaient sur la rive droite. Leur tir l'empêchait de procéder à la réfection du pont, dont il avait d'autant plus besoin qu'il manquait absolument de moyens de passage. Mais il ne crut pas nécessaire de s'engager sérieusement[5], peut-être parce qu'il avait

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, 22 août. VIII, 39 (Feld-Acten Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont, Völkermarkt, 22 août, VIII, 179, et VIII ad 179. — (Feld-Acten, Frimont), F.-Z.-M. Hiller aux F.-M.-L. Frimont et Marschall; Völkermarkt, 22 août, VIII, 83.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), F.-M.-L. Frimont aux généraux Vlasitz et Vecsey, et au colonel Gober; Klagenfurt et Velden, 22 août, VIII, 91, 92, 93, 94.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Ibid.*), F.-M.-L. Frimont au lieutenant-colonel Goldlin et au major Sekele; Klagenfurt et Velden, 22 août, VIII, 86, 87 et 90.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Ibid.*), général-major Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; Seebach, 22 août, sept heures matin, VIII, 97.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), général-major Richter au général-major Fölseis; Klagenfurt, 26 août, VIII ad 201. Le général Richter évalue dans cette pièce les pertes des Français dans les combats de Villach, des 21 et 22 août, à 699 hommes, et celles de Vlasitz à 248 hommes.

réussi à faire venir des gens de la rive droite de la Drave, qui lui avaient annoncé qu'il y avait au plus 400 hommes de troupes françaises à Villach et lui avaient promis de lui amener dans la nuit du 23 au 24 deux grands bateaux à Sanct-Ulrich (6 kilomètres en aval de Villach). Comme de son côté il espérait parvenir à se procurer 3 ou 4 bateaux, il avait conçu le projet de faire attaquer le 23 dès l'aube Villach du côté du faubourg par 4 compagnies du régiment Hohenlohe soutenues par son artillerie, et de faire passer la Drave en bateau à Sanct-Ulrich à 4 compagnies de Peterwardeiner et à 1 escadron de hussards, qui tourneraient la position des Français et déboucheraient ainsi sur les derrières de la ville. Ce mouvement avait d'autant plus de chances de réussir et paraissait d'autant plus facile à exécuter que, d'après les renseignements qui lui étaient parvenus, les Français n'avaient personne à Maria Gail (4 kilomètres de Villach, sur la route de Rosegg) ni dans la vallée du Gail jusqu'à Federaun, qui était d'ailleurs faiblement occupé[1]. Le 22 au soir, il n'y avait, en somme, rien de changé du côté de Villach; mais Frimont avait sensiblement renforcé ses postes du côté du Loibl. 2 compagnies postées à Windisch-Feistritz, avaient poussé jusqu'au pied de la Kœna (hauteur à mi-chemin entre Feistritz et Assling (vallée de la Save) leurs patrouilles, qui s'éclairaient, d'une part, sur Jauerburg et Assling, de l'autre, sur Windisch Bleiberg. 2 autres compagnies, soutenues par 2 compagnies en réserve à Kirschentheuer, étaient établies à Sancta-Magdalena et au col du Loibl et se reliaient par Windisch Bleiberg avec celles de Feistritz. Le pont de Hollenburg était solidement gardé[2].

N'ayant pu réussir à briser, le 21, la résistance du colonel Duché, Hiller, au lieu de s'engager à nouveau, le 22, de front et à fond à Villach, avait résolu de forcer les Français à la retraite en les menaçant de flanc et à revers. A cet effet, le feldzeugmeister avait donné au feld-maréchal-lieutenant Marschall, qui était encore à Gmünd, l'ordre de concentrer sa division à Spittal, de s'assurer la possession de Sachsenburg, parce que ce point pourrait éventuellement servir à la retraite de l'aile droite, de tenir sa gauche à Olsach et à la Mauth-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, etc.), général-major Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; Seebach, 22 août, VIII, 96.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Ibid.*), major Maretich au F.-M.-L. Frimont; 22 août, VIII, 81.

brücke afin de se relier par là avec les troupes de Frimont et de faciliter les opérations sur Villach[1].

Le feld-maréchal-lieutenant Marschall avait, comme nous l'avons dit, poussé le colonel Brettschneider par Paternion et la rive droite de la Drave vers Villach. Il avait, il est vrai, occupé Sachsenburg et fait poursuivre dans la direction de Greifenburg un demi-escadron de gendarmerie. Mais s'il se reliait par la Mauthbrücke, Ferndorf, Puch et Treffen avec la droite de Frimont, si le gros de son avant-garde (la brigade Eckhardt), était le 22 au matin à Lieserhofen (3 kilomètres nord de la rive gauche de la Drave) une partie de sa division (la brigade Vollkmann) était encore à Sanct-Michael et à Mauterndorf, et un de ses régiments, le régiment Duka, venait de recevoir l'ordre de se porter de Sanct-Veit sur Klagenfurt[2] et sa réserve de munitions n'avait pas encore quitté Scheifling (vallée de la Mur au sud d'Unzmarkt[3]).

En même temps Hiller, qui allait établir le lendemain son quartier général à Klagenfurt, avait mandé à Marschall, que le prince de Reuss posté à Wimsbach (près de Lambach sur la Traun) allait, afin de faciliter les mouvements de Stanissavlevich, envoyer du monde à Gmünd[4].

Comme on savait, au quartier général de Hiller, que les Français n'avaient que quelques faibles piquets depuis Laibach jusqu'en Styrie[5], et que le vice-roi n'avait pu diriger sur

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller et Feld-Acten, Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall; Völkermarkt, 22 août, VIII ad, 84, et VIII, 176.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), F.-Z.-M. Hiller au colonel Schuler, commandant le régiment Duka; Völkermarkt, 22 août, VIII, 163.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, et Feld-Acten, Frimont, etc.), F.-M.-L. Marschall au F.-M.-L. Frimont; Gmünd, 22 août, VIII, 95. (Feld-Acten, Hiller, etc.) F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Gmünd, 22 août, VIII, 168. Marschall ajoutait à cette dépêche : « On m'assure que le général français qui commande à Villach aurait dit : Nous ne tiendrons pas à Villach, mais à Tarvis nous les attendrons (en français dans la dépêche). »

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, etc.), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall; Völkermarkt, 22 août, VIII, ad 84 (Feld-Acten, Hiller, etc.), F.-Z.-M. Hiller au général de cavalerie, prince de Reuss, 22 août, VIII, ad 170. Cette dernière dépêche est conçue en ces termes : « Le F.-M.-L. Radivojevich est à Karlstadt, le centre de mon armée entre Völkermarkt et Klagenfurt; l'avant-garde soutenue par le général baron Frimont dans le faubourg de Villach. Villach même n'a pu être occupé, parce que le pont est coupé. Ma droite (division du F.-M.-L. Marschall et brigade Stanissavevich) est à Spittal et Gmünd et au-delà des Tauern. *Je me propose de faire enlever sur le Brenner les courriers du vice-roi et de Wrede.* »

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operationen der französischen Armee*). Renseignements fournis par le général Fölseis; Cilli, 22 août, XIII, 31.

Laibach qu'une partie de la lieutenance de Pino, la division Palombini[1], le feldzeugmeister n'hésita plus à envoyer au général Fölseis, l'ordre non seulement de retourner immédiatement à Cilli, de surveiller la route de Laibach à Graz par Cilli, « communication des plus importantes et qu'il s'agit de conserver à tout prix, mais de pousser, aussitôt après l'arrivée des renforts, qui devaient être rendus le 22 à Cilli, sur Laibach, d'envoyer des détachements sur Weixelburg, Stein et Krainburg afin d'inquiéter les Français et de leur faire croire qu'ils allaient être sérieusement attaqués de ce côté. Tout en lui prescrivant de se relier à gauche avec le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich, à droite par Sachsenfeld et Laufen avec les troupes postées du côté de Windisch Kappel, Hiller avait soin de faire savoir à Fölseis, que sa brigade ne faisait pas partie de la division du feld-maréchal-lieutenant Radivojevich, mais qu'elle relevait directement du général en chef[2]. La mission, qu'Hiller confiait au général Fölseis, était du reste d'autant plus aisée à remplir, que ce général paraissait très au courant des forces et des projets de son adversaire qui, d'après lui, semblait vouloir essayer de tenir la ligne de la Save. Fölseis savait de plus que l'on faisait partir, tous les soirs de Laibach des patrouiles de cavalerie, qui, allant dans les directions de Rudolfswerth (Neustadtl), Podpèc (route de Laibach à Cilli par Sachsenfeld) et Krainburg, rentraient régulièrement à cinq heures du matin[3].

Radivojevich, auquel Hiller avait communiqué les ordres qu'il venait de donner à Fölseis, en lui recommandant, comme il se renforçait tous les jours, d'avoir soin d'envoyer de préférence du monde à sa gauche, continuait sans se presser son mouvement sur Karlstadt[4]. Au lieu de pousser lentement et

1. Zanoli. *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana*, t. II, 256. *K. u. K. Kriegs-Archiv Nachrichten über die Operationen der franzöchischen Armee in Kärntnen und Krain*, XIII, 37.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*). F.-Z.-M. Hiller au général-major Fölseis. Völkermarkt, 22 août, VIII, 165 et VIII, 174.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operationen der französischen Armee*). Renseignements fournis par le général Fölseis; Cilli, 22 août, XIII, 31.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, 22 août, XIII, 39. *Ibid.* (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gegen Frankreich.* etc.). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich; Völkermarkt, 22 août, VIII, 177 et F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Jaska, 22 août, VIII ad 212. En même temps Hiller invitait par une lettre de Völkermarkt, 22 août (*K. u. K. Kriegs-Archiv*, VIII, 175) l'évêque de Verbovec (37 kilomètres nord-est

méthodiquement sur Karlstadt, il aurait eu d'autant plus de raisons d'accélérer son mouvement, que ses partis avaient eu la bonne fortune d'intercepter une lettre adressée de Laibach, le 21 août, par M. Desmalets, auditeur au Conseil d'État et intendant de la Carniole au subdélégué de la Basse-Carniole à Neustadtl : « Le vice-roi, écrivait-il, est depuis le 20 à Adelsberg. Il faut faire rentrer de suite les garnisaires chargés de presser le recouvrement des contributions. Si l'ennemi fait un mouvement en avant de votre côté, vous ne vous retirerez qu'à la dernière extrémité. Vous mettrez secrètement à l'abri les archives afin de ne pas jeter l'inquiétude dans le pays. Tâchez que ce qui vient d'avoir lieu à Karlstadt (désertion du bataillon de Szluiner)[1] n'arrive pas à Neustadtl. Je vous recommande de sauver la caisse[2]. »

Pendant que Radivojevich s'approchait de Karlstadt et y arrivait le 22 au soir afin de procéder à l'organisation des hommes des confins militaires qui abandonnaient le service de la France, le général Nugent s'établissait à Novigrad. Il avait été rejoint en route par le bataillon d'Oguliner, qui, en marche de Zengg sur Fiume, avait reçu les nouvelles et les proclamations apportées par les émissaires de Nugent et avait aussitôt déserté en masse avec armes et bagages. Le lieutenant-colonel Baudisson, qui commandait ce bataillon, s'enfuit seul et se réfugia à Trieste[3]. La défection de ce bataillon n'était malheureusement, ni un fait isolé, ni la seule conséquence de l'entrée des Autrichiens en Croatie.

23 AOUT. — **Ordres de Hiller. — Les Français évacuent Villach. — Les Autrichiens passent la Drave à Rosegg. — Mouvements et positions de la division Marschall, des généraux Fölseis, Radivojevich et Nugent. — Positions et mouvements de l'armée du vice-roi. — Considérations sur les premières opérations de la campagne.** — Malgré la faiblesse numérique des troupes dont disposait le colonel Duché, les Autrichiens, arrêtés par la rupture du pont, n'avaient pu faire, en quarante-huit heures, aucun

d'Agram) d'aider de toute son influence à l'organisation de l'insurrection croate.

1. Ce bataillon, fort de 6 officiers et 600 hommes, avait renforcé les rangs de Nugent *K. u. K. Kriegs-Archiv* F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Jaska, 22 août, VIII ad 212.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), Desmalets au subdélégué de la Basse-Carniole; Laibach, 21 août, VIII, 197 *f*.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General Majors Grafen Nugent in den Feldzügen*, 1813-1814), 22 août, XIII, 38.

progrès devant Villach. En attendant l'effet des diversions promises et annoncées, Vlasitz, n'ayant à sa disposition, ni équipage de pont, ni autre moyen de passage, restait à Seebach, d'où il mandait, le 23 au matin, à Frimont, dont les deux autres brigades Vecsey et Gober étaient, l'une vers Rosegg et l'autre à Lind, que tout était calme et qu'il lui était d'autant plus impossible de rien entreprendre qu'il n'avait reçu qu'un seul des bateaux promis par les gens du pays et qu'il n'avait à Sanct-Ulrich qu'un grand bateau et cinq barques[1]. Il fallait cependant en finir, et, comme Hiller venait d'apprendre que l'on attendait le vice-roi à Tarvis, en même temps qu'il prescrivait à Frimont de hâter la réparation du pont de Rosegg et le mouvement de Vecsey sur Federaun[2], il envoyait de nouvelles instructions à Marschall, contremandait le mouvement projeté d'une partie de sa division vers Kreutzen et lui ordonnait d'inquiéter au plus vite la gauche de la position française de Villach[3]. Hiller lui prescrivait à cet effet de faire réparer immédiatement le pont de Ferndorf, de s'avancer de là sur Paternion et de faire occuper Feistritz par le détachement de Kreutzen, dont la cavalerie, poussant vers Villach, devait se relier à tout prix avec le général Vlasitz.

La nouvelle de l'approche du vice-roi, qui, d'après ses renseignements, était déjà à Tarvis, causait à ce moment de sérieuses inquiétudes au feldzeugmeister. S'attendant à voir le prince prendre vigoureusement l'offensive, il limitait la mission de Marschall à la garde de la Drave et lui prescrivait, dans le cas où Frimont viendrait à être repoussé, d'exécuter, sans attendre d'autre ordre, son mouvement sur Puch, en descendant la Drave par la rive gauche. Frimont, d'autre part, devait, si Marschall était rejeté de Spittal ou même s'il y était sérieusement attaqué, faire partir immédiatement un fort détachement chargé de couvrir et de dégager sa gauche[4]. De plus,

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont. *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*); général-major Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; Seebach, 23 août matin, VIII, 99 et F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Velden, 23 août, VIII, 100.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, 23 août, XIII, 39.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, 23 août, XIII, 39 et (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall; Klagenfurt, 23 août, VIII, 186.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall; Klagenfurt, 23 août, VIII, 186 et *Ibidem. Operations Journal der K. K. Armee*, 23 août, XIII, 39.

pour donner le change au vice-roi et induire en erreur les émissaires français, il ordonnait à Frimont de faire répandre le bruit de la translation du quartier général de l'armée de l'intérieur de l'Autriche à Cilli[1]. Enfin, le feldzeugmeister paraît avoir cru si fermement à l'arrivée du vice-roi à Tarvis, que, loin de parler de l'occupation probable de Villach, il se borna ce jour-là, dans le rapport quotidien qu'il adressait à l'empereur François, à rendre compte de l'entrée du général Eckhardt à Sachsenburg et du mouvement entrepris par le général-major comte Nugent, afin de soulever l'Istrie et la Dalmatie[2].

La plus grande partie de la journée du 23 se passa sans incident sur la Drave. A midi et demi, la division Frimont était toujours immobile sur ses positions de Seebach, Lind et Rosegg; on continuait à travailler à la réfection du pont de Rosegg, que la brigade Vecsey passa, dès qu'il fut achevé, pour s'engager, vers quatre heures, sur la route de Sanct-Martin et de Federaun[3].

Presque à la même heure, le colonel Duché, se voyant sur le point d'être tourné entièrement par ses deux flancs, s'était décidé, vers trois heures, à retirer tous ses postes, à évacuer Villach et à se replier sur Federaun, sans tirer un coup de fusil[4].

Tandis que la petite colonne du colonel Duché se retirait en bon ordre sur Warmbad-Villach (un peu plus de 5 kilomètres de Villach), Vlasitz faisait occuper Villach par un bataillon de Peterwardeiner et un escadron de hussards Stipsich, vers les sept heures du soir, dès que le pont sur la Drave fut réparé. La nuit l'empêcha de suivre les Français et les Autrichiens se bornèrent à établir leurs avant-postes à l'entrée même de Villach, sur la route de Tarvis[5].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Ibid.*) F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 23 août, VIII ad 188 et F.-Z.-M. Hiller au général Fölseis; Klagenfurt, 23 août, VIII, 187.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Ibid.*) F.-Z-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, 23 août, VIII, 189.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Ibid.*) F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; pont de Rosegg, 23 août, midi et demie, VIII, 188, et F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Velden, 23 août, VIII, 100 et Feld-Acten, Hiller, etc. F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Velden, 23 août, sept heures soir, VIII, 204 *a*.

4. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi à l'empereur et au duc de Feltre; Tarvis, 25 août. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller). F.-M.-L Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Velden, 23 août, sept heures soir, VIII, 204 *a*. et général Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; Villach, 23 août, soir, VIII, 204 *b*. et (Feld-Acten, Frimont.) F.-M.-L. Frimont au colonel Gober; Velden, 23 août soir, VIII 102.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Velden,

Bien plus que la timide diversion de la pointe d'avant-garde de la division Marschall en avant de Paternion, le mouvement exécuté par la brigade Vecsey du côté de Rosegg avait été la cause déterminante de l'évacuation de Villach. Mais il importe de remarquer que, s'il avait le droit d'incriminer la lenteur de Marschall, Frimont n'était pas, lui non plus, à l'abri d'un reproche de même nature. N'ayant pour ainsi dire rien devant lui, rien que quelques petits piquets, il n'avait aucune raison pour remettre jusqu'au 23 dans l'après-midi la réparation du pont de Rosegg, qui, seule, pouvait lui permettre de menacer la droite de la position de Villach. Comme il est obligé de le constater lui-même, ce fut seulement le 23, à cinq heures du soir, que 8 escadrons, 1 bataillon d'infanterie et 1 demi-batterie à cheval purent y passer la Drave. L'heure tardive du passage obligea le général Vecsey à s'arrêter à Sanct-Martin[1], où Frimont lui envoya l'ordre de se porter le 24 au matin sur Federaun, d'où il devait envoyer de gros détachements sur Arnoldstein (sur la route de Villach à Tarvis) et sur Assling (dans la vallée de la Wurzner-Save)[2]. Frimont avait, de plus, supposé que l'évacuation de Villach permettrait à Vlasitz de pousser bien plus loin qu'il n'avait pu le faire. Alors que ce général avait dû s'arrêter aux barrières de Villach, il le croyait déjà arrivé à Federaun ou, tout au moins, à proximité de ce point, puisque, le 23 août, à huit heures et demie du soir, dans les ordres envoyés à Vecsey, il lui prescrivait d'appuyer le lendemain sa droite au pont de Federaun, sa gauche en arrière de la route de Mallestig à Fürnitz[3] et de se relier à Federaun avec les troupes du général-major Vlasitz, « qui y sont dès à présent[4] ».

23 août, VIII, 204 *c* et général-major Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; Villach, 24 août, deux heures du matin, VIII, 204 *e*. *Ibidem*, *Operations Journal der K. K. Armee*, 24 août. XIII, 39. *Ibidem* (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-M.-L. Marschall; Velden, 23 août, soir, VIII, 103, *ibid*. *Post-scriptum* au rapport du F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller sur le combat de Villach, VIII, 80, *ibidem*. Renseignements sur les mouvements des troupes françaises, XIII ad 37, et *Nachrichten über die Vorrückung der Franzosen nach Villach*, XIII, ad 37.

1. Sanct-Martin, sur la rive droite de la Drave, à 3 kilomètres ouest de Rosegg.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), F.-M.-L. Frimont au F.-M.-L. Marschall; Velden, 23 août soir, VIII, 103.

3. Mallestig, sur la route menant de la Drave, près de Sanct-Martin, à la vallée du Gail. — Fürnitz, sur la rive droite du Gail, en face de Federaun.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), F.-M.-L. Frimont au général-major Vlasitz; Velden, 23 août, sept

Les deux généraux avaient naturellement l'ordre de réparer, en tout cas, le pont de Federaun.

Si Frimont s'était laissé aller à la pensée de voir Vlasitz arriver à Federaun le soir même, si Hiller s'était troublé à la nouvelle, prématurée d'ailleurs, de l'arrivée du vice-roi à Tarvis, ce dernier, de son côté, ne croyait pas les Autrichiens si près de Tarvis, et, presque au moment où le colonel Duché était obligé de se replier, il écrivait à d'Anthouard : « Nous tenons encore Villach », et lui recommandait de montrer sa lettre au général Gratien, pour que « dès l'arrivée de la division Quesnel, il porte un autre échelon de 2 bataillons et de 4 pièces sur le général Piat, de sorte que le général Piat aura sa brigade sous la main : 2 bataillons à Villach et 2 ou 4 bataillons entre Arnoldstein et Federaun, de manière à garder le pont du Gail et à observer la route de Saint-Jakob... [1] »

Bien que, depuis quelques jours, l'attention du feldzeugmeister se fût plus spécialement portée sur Villach, il n'en avait pas moins fait presser l'achèvement les travaux de défense du Kanker-Pass et fait renforcer par un escadron de hussards les chasseurs postés à Feistritz et chargés de la garde du Loibl [2].

D'autre part, s'il rejetait momentanément et comme prématurée l'offre que venait de lui faire le lieutenant-colonel Neugebauer d'organiser un corps franc en Illyrie[3], il songeait aux mouvements ultérieurs qu'il se proposait de faire exécuter au général-major Stanissavlevich, qui s'avançait sur trois colonnes vers Golling, Sanct-Gilgen et Werfen et qu'il se proposait de pousser sur le Tyrol, dès que l'armée du Danube se porterait en avant[4].

A la gauche du feldzeugmeister, tout continuait à aller au

heures et demie soir, VIII, 104, et F.-M.-L. Frimont au général-major Vecsey ; Velden, 23 août, huit heures et demie soir, VII, 104.

1. Le vice-roi au général d'Anthouard ; Caporetto (Karfreit), 23 août.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*) F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont ; Sanct-Oswald, 23 août, VIII, 98, *ibidem* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich*, etc.), colonel Baumgarten au F.-Z.-M. Hiller ; Eberndorf, près Gösselsdorf, 24 août, VIII, 193, et lieutenant-colonel Goldlin au F.-Z.-M. Hiller ; Kirschentheuer, 23 août, VIII, 182.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich*, etc.), lieutenant-colonel Neugebauer au F.-Z.-M. Hiller, 23 août, VIII, 190, et général Richter au colonel Neugebauer ; Klagenfurt, 23 août, VIII, 190 *a*.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich*, etc.), F.-Z.-M. Hiller au général-major Stanissavlevich ; Klagenfurt, 23 août, VIII ad 148 et *ibiedm*. *Operations Journal der K. K. Armee*, 23 août, XIII, 39.

gré de ses désirs. Le général Fölseis, aussitôt après l'arrivée des renforts qu'on lui avait annoncés, avait poussé à l'ouest de Cilli, au-delà de Sanct-Peter, sur la route de Laibach, et par Möttnig, sur la route de Stein. Ses avant-postes avaient atteint Sanct-Oswald, à peu près à mi-chemin entre Cilli et Laibach, et, le lendemain, comme il n'avait, en somme, que peu de chose à craindre sur la rive droite de la Save, il se proposait d'envoyer un détachement sur Krainburg et de faire rentrer ses deux détachements de Nassenfuss et de Ratschach. En poussant ainsi sur Krainburg, Stein et Podpec, Fölseis allait au-devant des instructions de Hiller, qui, en l'informant du mouvement de Radivojevich sur Weixelburg, lui recommandait de le soutenir par des démonstrations sur Laibach [1].

Radivojevich et Fölseis avaient d'autant plus de motifs d'accentuer leur mouvement sur Laibach qu'il n'y avait encore que 3.000 hommes de troupes françaises dans cette ville et que leurs avant-postes avaient été ramenés en arrière jusqu'au pont de Cernuc (Tschernutz), sur la Save, vers le Gross Kahlenberg, et rejoignaient de là la haute Save, entre Zwischenwässern et Krainburg. A l'est de Laibach, ils gardaient Salloch et le confluent de la Save, de la Laibach et du Feistritz-Bach, tandis qu'au sud-est, du côté de Sanct-Marein, ils envoyaient de ce point des patrouilles dans la direction de Weixelburg [2].

Comme l'écrivait quelques jours plus tard, au comte Marescalchi, M. Séguier, consul de France à Trieste [3], « l'évacuation de la basse Carniole et de la Croatie militaire avait eu des résultats affligeants. Il paraît que le pays s'est insurgé contre nous à Karlstadt, Fiume et Segna (Zengg) ». L'insurrection n'était malheureusement pas seulement apparente, elle n'était que trop réelle. Grâce au soulèvement général des populations, Nugent put arriver sans encombre, le 23 août, jusqu'à Boszilzevo (22 kilomètres sud-ouest de Novigrad) et pousser le même jour, son avant-garde jusqu'à Fuzine (15 kilomètres environ au nord-est

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Krieg gegen Frankreich*, etc.), général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller; Cilli, 23 août, VIII, 181, et F.-Z.-M. Hiller au général-major Fölseis; Klagenfurt, 23 août, VIII 187 et *ibidem*, *Operations Journal der K. K. Armee*, 23 août, XIII, 39.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich*, etc.), rapport d'émissaires, 23 août, VIII, 189 et *ibidem*, *Operations Journal der K. K. Armee*, 23 et 24 août, XIII, 39.

3. *Archives des Affaires étrangères* (V° 63, p^ce 234, f° 295), Séguier, consul de France à Trieste; lettres des 26, 27 et 27 août.

de Porto-Re). Ce mouvement était d'autant plus opportun et d'autant plus avantageux pour les Autrichiens que le capitaine anglais Cadogan venait précisément d'arriver à Zengg, avait réussi à y débarquer malgré le mauvais temps et à correspondre avec Nugent. A partir de ce moment, Nugent et les troupes anglaises de débarquement coupèrent les communications directes du vice-roi avec la Dalmatie[1].

Avant de pousser plus loin et en raison même de l'extension anormale du front sur lequel se déployaient les deux armées, il nous paraît nécessaire de bien fixer les positions respectives des divisions placées sous les ordres de Hiller et du vice-roi, le 23 août au soir.

L'extrême gauche de Hiller, nous venons de le voir, a poussé avec Nugent jusqu'à Fuzine et Bosziljevo, la gauche, sous Radivojevich, est à Karlstadt, et le général Fölseis arrivé à Sanct-Peter se prépare à accentuer son mouvement sur Laibach et Krainburg. Il ne tardera pas à se relier à gauche vers Neustadtel et Weixelburg avec la colonne du colonel Milutinovich, à droite avec les postes du Kanker et du Loibl. Au centre, les divisions Sommariva et Marziani sont sur le point d'entrer en ligne sur la rive gauche de la Drave et de tendre la main à Klagenfurt aux troupes placées sous les ordres de Frimont, dont la gauche va de Kirschentheuer et Hollenburg à Rosegg et Sanct-Martin, dont le centre se tient encore en réserve à Lind et dont la droite vient d'occuper Villach. Un peu en arrière de Villach, le feld-maréchal-lieutenant Fenner attend à Velden les ordres qui l'enverront avec une poignée d'hommes fomenter et soutenir l'insurrection du Tyrol.

A droite, la division du feld-maréchal-lieutenant Marschall, primitivement envoyée à Murau, afin de pouvoir atteindre et occuper l'importante position du Katschberg et des Radslädter Tauern et y prévenir le vice-roi, dans le cas où il aurait voulu se porter par le Tyrol sur la Carinthie, a défilé par le Katschberg, dès qu'on a eu vent du mouvement de l'armée d'Italie vers sa droite, laissé un détachement aux Untere Tauern et aux Radstädter Tauern, chassé les postes français de Gmünd et de Spittal, en les obligeant à se retirer sur la rive droite de la Drave, occupé le pont de Paternion et le point

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 23 août, XIII, 39 et *ibidem*, *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent in den Feldzügen*, 1813-1814, XIII, 38.

important de Sachsenburg, coupé les communications directes du vice-roi avec la Bavière, enlevé les courriers qu'il envoyait à Wrede et pris pied en avant de Paternion, sur la rive droite de la Drave. Son avant-garde s'avance déjà vers la vallée du Gail et le gros de sa division arrivera le lendemain à Spittal.

A l'extrême droite, Stanissavlevich a poussé sur la route d'Ischl, jusqu'à Sanct-Gilgen et par Abtenau, jusqu'à Gölling. Un autre de ses détachements, sorti de la haute vallée de l'Enns, va par Radstadt pour s'assurer la possession des défilés et s'ouvrir les communications avec les Tyroliens du Pinzgau.

Enfin l'armée du Danube, sous le prince de Reuss, s'échelonne de Kremsmünster à Wimsbach (près de Lambach) et se relie à la droite de Stanissavlevich par une avant-garde, qui vient de s'établir à Gmunden[1].

L'armée française d'Italie, sans parler des quelques bataillons, d'une fidélité plus que douteuse, dont le général Garnier dispose à Fiume, et des faibles garnisons de la Dalmatie, n'a qu'un peu plus d'une brigade à Laibach. Une division, celle de Palombini, est encore en marche pour se rendre avec le général Pino dans ces parages. Elle doit défendre Laibach et couvrir Trieste. Le gros de l'armée exécute la contremarche qui va la ramener d'Adelsberg par Görz, Canale et le Predil à Tarvis. Sa tête de colonne est à ce moment encore dans la haute vallée de l'Isonzo, aux environs de Caporetto, (Karfreit). Quant à la division de réserve du général Bonfanti destinée à opérer du côté du Tyrol, elle est encore en voie de formation à l'intérieur du royaume.

La campagne avait mal débuté pour le vice-roi. Au lieu de s'ouvrir par les quelques avantages partiels qu'il devait rechercher à tout prix, afin de relever le prestige compromis des armes françaises, de remonter le moral d'une armée de nouvelle formation et dont les jeunes soldats manquaient d'ardeur et d'instruction, d'agir sur l'esprit de populations, les unes épuisées par les sacrifices qu'on n'avait cessé de leur imposer, les autres récemment annexées, et qui, restées fidèles et dévouées à leur ancien souverain, n'avaient accepté qu'à regret et supporté qu'à leur corps défendant la domination de la France, nous venions d'éprouver un échec, facilement réparable, il

1. Cf. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich*, etc.), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich; Klagenfurt, 23 août, VIII ad 147 et *ibidem*, *Ueberblick des Feldzuges des F.-Z.-M. Hiller*, XIII, 29.

est vrai, presque insignifiant même en d'autres circonstances, mais dont le retentissement pouvait avoir de graves conséquences. Au lieu de porter la guerre dès la dénonciation de l'armistice sur le territoire autrichien, c'étaient les Autrichiens, au contraire, qui, sans coup férir, sans avoir de combat à livrer avaient réussi à envahir la Croatie française, à s'y établir sans tirer un coup de fusil, à la soulever contre nous et à se faire rejoindre par les régiments que nous étions en train d'y lever et d'y former. Les premiers mouvements des Autrichiens, on ne saurait le nier, avaient eu pour résultat d'obliger le vice-roi à renoncer aux projets qu'il avait conçus et dont il croyait, jusqu'au 21, pouvoir poursuivre l'exécution. Ils avaient, non seulement permis au feldzeugmeister de réduire quelque peu l'extension démesurée de son front, mais ils le mettaient, en outre, à même de pouvoir à son gré prendre l'offensive ou rester sur la défensive.

Dans le premier cas, Hiller, maître de Villach, pouvait, en effet, sans rien avoir à craindre menacer le Tyrol et essayer de déborder la gauche du vice-roi. De toute façon, du reste, le mouvement de Stanissavlevich avait facilité les opérations de l'armée du Danube, libre désormais de pousser jusqu'à l'Inn et d'occuper Salzburg. S'il optait, au contraire, pour la défensive, grâce à la position qu'il avait prise à Villach, Rosegg et Feistritz, à la mise en état de défense des Untere-Tauern, du Loibl et du Kanker, à l'établissement de ses magasins à Tamsweg, il lui était aisé de défendre toute la ligne des hauteurs qui s'élevaient sur le flanc gauche du gros de l'armée française.

Hiller, on doit donc le reconnaître, avait obtenu par sa marche et sa concentration sur Klagenfurt, le résultat qu'il s'était proposé.

Le vice-roi avait dû dégarnir et l'Illyrie n'avait pu y maintenir qu'une faible partie de ses troupes, laissant ainsi le champ libre à Radivojevich, lui donnant la possibilité d'organiser et d'enrôler les régiments croates, d'envoyer Rebrovich et Milutinovich sur Weixelburg, Nugent sur Fiume, où il doit se relier à la flotte anglaise qui appuyera ses mouvements ultérieurs, pendant que Fölseis se portera sur Podpetsch, menacera Laibach et poussera sur Krainburg et la haute vallée de la Save.

S'il est impossible de nier que le changement de ligne de marche de l'armée du vice-roi a été causé par le mouvement

des Autrichiens sur Villach, on ne saurait toutefois se rallier à l'opinion émise par le général Fleischer, dans ses observations manuscrites sur la campagne de 1813-1814 (*K. und R. Kriegs-Archiv*, *XIII*, 24). D'après lui, dès que le vice-roi eût reconnu l'impossibilité de prévenir les Autrichiens à Villach et à Klagenfurt, il aurait dû abandonner de suite l'Illyrie, garder la ligne de l'Isonzo et les défilés de Tarvis et essayer surtout de conserver le Tyrol. Son armée, ajoute le genéral, aurait pu de la sorte parvenir à s'organiser solidement et il lui aurait évité de grosses pertes tout en réussissant à se maintenir avantageusement sur la défensive.

On ne saurait, croyons-nous, se rallier à cette manière de voir. Il importe, d'ailleurs, de considérer que l'absence de renseignements dignes de foi, l'idée exagérée qu'il se faisait des effectifs de l'aile gauche de Hiller, évalués par lui à 28.000 hommes, le désir et la nécessité de se conformer aux indications de l'empereur avaient seuls amené le vice-roi à porter le gros de ses forces sur Laibach. Il est assurément regrettable, qu'afin de conserver la Croatie à la France, il n'ait envoyé que la seule division Gratien sur sa gauche, et qu'au lieu de rester à Udine, où il était encore le 18, ou même de s'arrêter le 19 à Görz, il ait continué sur Laibach un mouvement commencé trop tardivement pour pouvoir amener les résultats désirés par l'empereur. Il est vraisemblable d'admettre, que c'est par crainte de lui désobéir et d'encourir son mécontentement, que le vice-roi a fait exécuter à son armée, une opération qui aurait pu compromettre le sort de toute la campagne, si le colonel Duché n'avait pas opposé une résistance aussi acharnée et n'avait pas réussi à se maintenir à Villach pendant près de trois jours, si l'attaque même de Villach avait été mieux combinée par les Autrichiens et si, au lieu de chercher à enlever cette position de front, Hiller avait pu presser la marche de ses colonnes et leur faire exécuter sur les flancs de la position défendue par les deux bataillons du 35e léger, les diversions, qui seules les obligèrent en fin de compte à évacuer la ville.

Il est assurément regrettable que le vice-roi n'ait pas pris sur lui de choisir pour objectif initial Klagenfurt, au lieu de Laibach et qu'il n'ait pas dès, le 18, dès l'annonce de la déclaration de guerre, quitté Udine pour s'engager avec le gros de ses forces sur la route de Tarvis et de Villach et déboucher, le 21, avec ses têtes de colonne dans les vallées du

Gail et de la Drave. Quoi qu'il en soit, le vice-roi ne pouvait plus hésiter. Loin de se décider à renoncer à l'Illyrie, il devait forcément faire cette contre-marche sur Villach, qui éprouva si rudement ses jeunes troupes. Et, si on peut lui adresser quelques critiques, elles ne sauraient en tous cas porter que sur la nature, la lenteur de ses mouvements ultérieurs, sur l'objectif des opérations qu'il entreprit après son arrivée à Tarvis. Rien n'était encore sérieusement compromis à ce moment. On pouvait encore rétablir l'équilibre, moins facilement, il est vrai, que quelques jours auparavant, empêcher la mise en route de la colonne de Fenner sur le Tyrol et contrarier les projets d'Hiller en agissant résolument sur Villach, en s'établissant solidement sur les Wurzen, en partant de ces deux points pour descendre la rive droite de la Drave, chasser les Autrichiens du Loibl et du Kanker et s'assurer la possession de l'importante ligne de manœuvre de la Save. De cette façon, le vice-roi aurait pu recouvrer tous les bénéfices de l'initiative et obliger de nouveau Hiller à subordonner ses opérations à celles de l'armée d'Italie.

24 AOUT. — **Reprise momentanée de Villach par le colonel Duché. — Mouvements du général Vecsey sur Federaun. — Mouvements et positions de la division Marschall. — Ordres et projets de Hiller et du vice-roi. — Mouvements et positions des généraux Fölseis, Radivojevich et Nugent.** — De l'exposé des faits qui précèdent, il résulte que les premières opérations du feldzeugmeister avaient eu pour effet d'obliger le vice-roi à renoncer à l'offensive qu'il comptait prendre en avant de Laibach, à changer de ligne d'opération, et à faire refluer sur sa gauche le gros de son armée, au moment même où il était sur le point d'achever sa concentration et de commencer son déploiement sur son aile droite.

L'erreur qu'on venait de commettre n'avait pas eu seulement pour conséquence de permettre aux différentes fractions de l'armée de l'intérieur de l'Autriche de serrer sur les unités de tête, d'opérer leur jonction et leur concentration aux environs de Klagenfurt, de laisser au feldzeugmeister le temps de
nnaître, de préparer et de combiner le mouvement de ses
le lui donner jusqu'à la possibilité d'attaquer à son
son temps, elle lui avait de plus permis, tout en
lroite en amont de Villach, de prendre pied sur
le la Drave à Rosegg et à Hollenburg, d'occu-

per et de retrancher les passages essentiels du Loibl et du Kanker et de menacer de la sorte la ligne de la Save, Krainburg et Laibach.

Il importait donc de parer au plus vite aux dangers que pouvaient faire courir à l'armée du vice-roi et au royaume d'Italie les progrès de la droite de Hiller dans la direction de Tarvis et du grand débouché qui conduit à la haute vallée du Tagliamento.

Heureusement pour le vice-roi, il n'avait pas hésité à prendre la seule résolution qui pût encore arrêter les mouvements de Hiller et, avec la franchise et la loyauté qui sont les traits essentiels de son caractère, il écrivait de Pletz, le 24 au matin, à l'empereur[1] : « Les mouvements de l'ennemi sont aujourd'hui dessinés. Il ne s'est plié rapidement sur sa droite que pour opérer rapidement dans le Tyrol et rester en communication avec l'armée autrichienne en Bavière... L'ennemi paraît avoir jeté dans les montagnes beaucoup de partisans. J'espère, par mon mouvement, arrêter sa marche en Tyrol, à moins qu'il ne fasse de grands progrès dans la vallée de l'Inn. »

Le vice-roi, qui comptait arriver le soir même à Tarvis et y avoir 2 divisions, songeait à ce moment à faire reprendre, dès le lendemain 25, l'offensive sur Spittal, « où l'ennemi paraît déjà arrivé en force », et sur Klagenfurt. Ses lieutenants avaient du reste reconnu, comme lui, la nécessité d'enrayer la marche en avant des Autrichiens. Le général d'Anthouard avait immédiatement communiqué au général Gratien la dépêche que le vice-roi lui avait adressée la veille de Caporetto (Karpeil). Aussi dès qu'il eût été mis au courant du mouvement et de l'arrivée du général Quesnel à Tarvis, dès qu'il sût qu'il avait des soutiens derrière lui, Gratien avait donné l'ordre au colonel Duché, renforcé d'un bataillon du 36e léger, de se reporter au plus vite sur Villach et d'essayer d'y surprendre les Autrichiens.

Malgré la fatigue des 2 bataillons du 35e léger, très éprouvés par la longue et énergique résistance qu'ils venaient d'opposer à Villach, le colonel Duché se remit en route à onze heures du soir et arriva en vue de Villach à trois heures du matin[2]. Son attaque[3] fut si soudaine et si bien exécutée qu'elle

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur ; Pletz, 20 août au matin.
2. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur et au ministre de la Guerre ; Tarvis, 25 août.
3. *Operations Journal der K. K. Armee* (*K. u. K. Kriegs Archiv*, XIII, 39)

ne donna pas au bataillon de Peterwardein le temps de se reconnaître, et qu'elle ne coûta pas un seul homme aux Français.

Le général Vlasitz, qui avait laissé un de ses escadrons sur la rive gauche de la Drave, n'avait fait occuper Villach que par 1 bataillon et 1 escadron, et avait établi ses avant-postes d'un côté vers Warmbad de l'autre sur la route de Paternion. Attaqués à cinq heures du matin, les avant-postes étaient rejetés à six heures[1] dans Villach, dont les Français étaient entièrement maîtres moins de deux heures après[2]. Bien que Frimont se fût empressé d'envoyer des munitions à Vlasitz, de se porter sur les lieux avec le seul bataillon qu'il eût sous la main, qu'il eût avisé Vlasitz de la continuation de la marche de Vecsey sur Federaun, il ne parvint pas à chasser les Français de Villach et dut se contenter de tenir bon dans le faubourg de la rive gauche[3]. En attendant l'arrivée de ses renforts, le régiment d'infanterie Duka et les hussards de Stipisch, Frimont, en même temps qu'il informait Vecsey de la reprise de Villach par les Français, lui avait prescrit de continuer et de presser sa marche en avant[4], et expédié en même temps au lieutenant-colonel Kurz, du régiment Hohenlohe l'ordre de pousser à tout prix des détachements sur Egg et Bogenfeld[5] dans la direction de Maria Gail, point vers lequel il croyait que le colonel Duché avait envoyé 500 hommes. Il est d'autant plus évident que Frimont et Vlasitz s'exagéraient tous deux la force

évalue à 4.000 hommes l'effectif de 3 petits bataillons à la tête desquels le colonel Duché surprit et réoccupa Villach.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Post-scriptum* au rapport du F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller sur le combat de Villach, VIII, 80. *Ibidem*, général-major Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; Villach, 24 août, six heures du matin, VIII, 204 *g*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich*), général-major Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; Villach, 24 août, huit heures du matin, VIII, 204 *h*. « L'ennemi est dans Villach, je suis à court de munitions. Le colonel Lang et le major Novich sont blessés. » Afin de se justifier, aux yeux de son chef, Vlasitz prétend, il est vrai, dans son rapport au F.-M.-L. Frimont (*Ibidem*, faubourg de Villach, 24 août, VIII, 205) qu'il a essayé en vain de résister aux masses françaises qui avaient même réussi un moment à pousser jusque dans le faubourg. »

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Velden, 24 août, VIII, 204 *d*, et *ibidem* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich*, etc.), F.-M.-L. Frimont au général Vlasitz; Velden, 24 août, huit heures et demie du matin, VIII, 204 *i*.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au général-major Vecsey; Velden, 24 août, VIII, 111.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au lieutenant-colonel Kurz du régiment Hohenlohe; Velden, 24 août, VIII, 112.

des troupes du colonel Duché, puisque, en dehors de ce détachement supposé vers Maria Gail, Frimont, en annonçant, à onze heures quarante-cinq du matin, à Hiller, que les Français tenaient solidement sur la rive droite de la Drave et cherchaient à jeter un deuxième pont, ajoutait qu'ils avaient, de Villach, dirigé dès le matin un bataillon sur Paternion.

La nouvelle du coup de main du colonel Duché était parvenue au feldzeugmeister peu de temps après l'expédition d'une dépêche adressée à Frimont. Ne croyant pas que les Français puissent tenter quelque chose avant d'avoir reçu des renforts, il pensait qu'ils ne pourraient pas songer à attaquer les ponts de la Drave avant le 25, et prescrivait dans ce cas à Frimont de tout préparer pour couper, s'il le fallait, le pont de Villach, et pour conserver à tout prix le pont de Rosegg [1]. Comme le disait, du reste, le feldzeugmeister dans une dépêche postérieure, les Français n'auraient certes pas pu réussir aussi facilement leur coup de main, leur tentative aurait probablement échoué, si Frimont et Vlasitz avaient eu la prudence d'établir une forte réserve dans le faubourg de la rive gauche. L'attitude des bataillons du colonel Duché inspirait d'ailleurs des inquiétudes sérieuses au feldzeugmeister qui, craignant de les voir prendre pied sur la rive gauche, ordonnait le 24 au soir, à un moment où les Français avaient déjà quitté Villach, « de tenir à tout prix le passage de Sanct-Andrä (à l'extrémité ouest de l'Ossiacher See), et de gagner le temps nécessaire aux troupes venant de Klagenfurt pour entrer en ligne [2] ».

Bien qu'il ignorât complètement le mouvement que la brigade du général Vecsey exécutait sur sa droite et sur sa ligne de retraite, le colonel Duché reconnut que les renforts arrivés aux Autrichiens ne lui permettaient, ni de prendre pied sur la rive gauche de la Drave, ni de prolonger outre mesure l'occupation de Villach, qu'il évacua dans le courant de l'après-midi pour revenir prendre position, dans la soirée, en avant de Federaun. Grâce à la belle attitude du 2e bataillon du 36e léger, qui gardait le pont de Federaun, le colonel et ses troupes purent effectuer leur mouvement sans encombre et ramener

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 24 août, VIII, 109.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Lind, 24 août, huit heures et demie du soir, VIII, 110. Le feldzeugmeister avait, en outre, envoyé directement des ordres de mouvement au colonel du régiment Hohenlohe (Cf. *Ibidem*, Feld-Acten, Hiller, 24 août, VIII, 204 *n* et VIII, 204 *o*).

tranquillement leurs prisonniers. Les Autrichiens, auxquels cette affaire avait, d'après leurs propres rapports, coûté 10 hommes tués, 52 blessés et 339 prisonniers ou disparus, ne réoccupèrent Villach que le soir, après le départ du colonel Duché, et barricadèrent solidement les entrées de la ville[1].

Si, grâce à la négligence des troupes que Vlasitz avait jetées dans Villach, les Français avaient réussi à en chasser les Autrichiens, ce fut, au contraire, à l'extrême prudence de Vecsey qu'ils durent de pouvoir se retirer sans encombre, au lieu d'y être cernés et pris. Dès le matin, peu de temps après avoir commencé son mouvement, Vecsey, à la nouvelle que les Français s'étaient renforcés à Fürnitz, avait de Latschach (9 kilomètres est de Federaun) prévenu Frimont de la possibilité d'un retour offensif sur Villach, et lui avait fait part des craintes sérieuses qu'il avait « pour sa droite que l'ennemi, disait-il, peut tourner aisément[2] ». Quelques kilomètres plus loin, à hauteur de Fürnitz, son avant-garde donna contre un bataillon français qui se replia sur le pont de Federaun, suivi par une compagnie et un peloton de uhlans. Mais tandis qu'il n'y avait eu sur ce point que le seul 2e bataillon du 36e léger[3] qui, après avoir repoussé les uhlans, se porta vivemment en avant, bouscula l'infanterie de Vecsey et lui fit une cinquantaine de prisonniers, Vecsey, cherchant dans son rapport à expliquer l'insuccès de son entreprise, prétendit que les Français, après avoir repris Villach, avaient envoyé contre son avant-garde trois bataillons qui reprirent de front le pont de Federaun, pendant qu'une autre colonne d'infanterie se montrait sur les Wurzen et menaçait le flanc gauche de son avant-garde[4].

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur et au ministre de la Guerre; Tarvis, 25 août, *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich*), F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, 25 août, VIII, 211, général-major Vlasitz au F.-M.-L. Frimont (Rapport sur le combat de Villach) faubourg de Villach, 24 août, VIII, 205 et général Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; Villach, 24 août, dix heures soir, VIII, 205 *a*. *Ibidem* (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller. Note à la suite du rapport sur la prise de Villach, VIII, 80. *Ibidem*, *Operations Journal der K. K. Armee*, 24 août, XIII, 39. *Ibidem*, *Nachrichden über die Vorrückung der Franzosen nach Villach*, etc., XIII, *ad* 137 et *ibidem*, *Ueberblick des Feldzugs unter* F.-Z.-M. Hiller, XIII, 29.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärnthen*), général-major Vecsey au F.-M.-L. Frimont; Latschach, 24 août, VIII, 107.

3. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur et au ministre de la Guerre; Tarvis. 25 août.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich*), général-major Vecsey au F.-Z.-M. Hiller; Dreifaltigkeit,

Bien qu'en réalité Vecsey n'ait eu affaire qu'à un seul bataillon, il jugea superflu de renouveler son attaque, et, au lieu d'essayer de briser la résistance qu'il avait rencontrée, il ramena son avant-garde entre Faak et Dreifaligkeit, se contenta d'établir des postes avancés à Maria Gail et Mallestig [1], et d'envoyer de nombreuses patrouilles pour se protéger contre des surprises faciles à exécuter dans un pays aussi accidenté. Vecsey était d'ailleurs loin d'être rassuré. « Ma position est des plus difficiles, écrivait-il au feldzeugmeister Hiller [2], les Français sont, en effet, maîtres de la vallée du Gail, puisqu'ils occupent Fürnitz et peuvent de là reprendre Maria Gail. J'ai fait couper le pont de Maria Gail, et je crois qu'il *serait prudent de m'autoriser à replier mon gros sur Mühlbach* [3], *d'où je pourrai continuer à inquiéter les Français, et d'où je serai sûr de pouvoir me replier sur Rosegg.* »

Du côté du Loibl, et bien qu'aucun de ses postes n'eût été inquiété, le colonel Goldlin avait réclamé l'envoi d'un renfort d'infanterie, dont il avait besoin pour garder la redoute élevée à Sancta-Magdalena, sur le Loibl [4].

Le 24 août, à une heure et demie de l'après-midi, le feld-maréchal lieutenant Marschall, après avoir fait savoir à Hiller que Wrede était toujours à Braunau avec ses Bavarois, lui annonçait que toute sa division était enfin réunie à Spittal, que le général Eckhardt surveillait la vallée de la Drave, et que le colonel Volkmann allait arriver, le 25 au soir, à Lieserhofen avec sa brigade [5]. Prévenu presque au même moment des événements de Villach [6], s'attendant à voir les Français s'établir sur les Wurzen, afin de couvrir leurs communications entre Tarvis et Laibach, il avait donné à Eckhardt l'ordre d'envoyer, par Paternion et le Kreuzberg, un parti dans la vallée du Gail,

24 août, VIII, 196, et général Vecsey au F.-M.-L. Frimont; Dreifaltigkeit, 24 août, VIII. 204 *l*.

1. Maria Gail à 3 kilomètres est de Villach. — Mallestig sur la route de Sanct-Peter à Federaun à 6 kilomètres de Federaun.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), général-major Vecsey au F.-Z.-M. Hiller; Dreifaltigkeit, 24 août, VIII. 196.

3. Mühlbach au sud de Rosegg à peu de distance de Sanct-Peter.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), lieutenant-colonel Goldlin au F.-M.-L. Frimont, Kirschentheuer, 24 août, VIII, 108.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller, Gmünd, 24 août, une heure et demie du soir, VIII *ad*. 198 et Lieserhofen, 24 août, VIII, 213 *f*.

6. *K. u. K. Kriegs Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Lieserhofen, 24 août, VIII, 194.

en arrière de Federaun, et, comme il n'avait aucune n· velle du mouvement en avant du général Vlasitz, il avait prescrit au colonel Brettschneider de pousser pour la troisièn fois dans la direction de Villach. Quant à lui, conformément aux ordres qu'il avait reçu et dont il faisait part à Frimont, il restait concentré à Spittal et faisait surveiller la haute Drave à Sachsenburg[1].

Heureusement pour le feldzeugmeister, son aile gauche manœuvrait avec moins de lenteur, avec plus d'ensemble et plus de décision.

Le général Fölseis, dont le gros était, le 24 dans la matinée, à Sanct-Peter, établissait à Stein[2] et en avant de Sanct-Oswald ses avant-postes qu'il comptait pousser le lendemain jusqu'à Podpetsch[3], bien qu'il fût encore sans nouvelle d'un détachement qu'il avait envoyé sur sa droite[4]. Il savait, il est vrai, que le colonel Milutinovich, détaché par le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich poussait sur Rudolfswerth (Neustadtl) et n'allait pas tarder à menacer par Weixelburg les derrières des troupes françaises établies à Laibach[5].

Les rapides progrès faits par Nugent, que Radivojevich avait détaché sur Fiume, devaient d'ailleurs rendre encore plus critique la position de Fouché et de Pino à Laibach. Le capitaine baron d'Aspre avait en effet occupé, le 24 à la pointe du jour, Porto-Re[6] avec une partie des troupes de l'avant-garde. Il s'était immédiatement mis en relation avec l'escadre anglaise qui croisait dans ces parages et avait enlevé, grâce à son concours, la chaloupe qui transportait le courrier de Lussin Piccolo à Fiume. Quant à Nugent, il était arrivé avec son gros à Ravnagora[7] (à 30 kilomètres à vol d'oiseau de Porto-Re et 45 kilomètres de Fiume).

Le 24 au soir, le vice-roi, malgré toute la rapidité qu'il

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Marschall au F.-M.-L. Frimont; Spittal, 24 août, VIII, 106 et *Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39.

2. Stein à 23 kilomètres nord de Laibach.

3. Podpèc ou Podpetsch à 24 kilomètres nord-est de Laibach, sur la route de Cilli.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Peter, 24 août, VIII, 192 et Sanct-Oswald, 24 août, VIII, 200. *Ibidem*, *Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karlstadt, 24 août, VIII, 197.

6. Porto-Re à 15 kilomètres sud-est de Fiume.

7. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Journal des detachirten Corps des General Majors Grafens Nugent in den Feldzügen*, 1813-14, XIII, 38.

avait imprimée à son mouvement, n'avait pu parvenir au-delà de Raibl (sur la route de Flitsch à Tarvis), où il était arrivé avec sa tête de colonne forte de 6.000 hommes environ [1], et d'où il envoyait des nouvelles à la vice-reine et des instructions au général d'Anthouard [2]. Il annonçait à ce dernier qu'il serait le 25 de bon matin à Tarvis, que la garde royale le suivrait de près et qu'il avait l'intention de pousser en avant le général Gratien. Il lui prescrivait, en outre, de donner aux généraux Quesnel et Gratien l'ordre d'envoyer à Osoppo leurs voitures vides pour y charger du biscuit [3]. A la vice-reine, à laquelle il n'écrivait que quelques lignes, il faisait part des craintes qu'il avait pour ses 3 bataillons de tête (ceux qui venaient de réussir le coup de main sur Villach), et des inquiétudes que lui inspirait le sort de la Bavière et du roi son beau-père. « Je crains bien, disait-il, que le roi ne soit encore obligé de quitter Munich. » C'était pour la même raison qu'il avait cru sage de renoncer à la voie du Tyrol pour correspondre avec l'empereur et pris, à partir de ce moment, la résolution de faire passer ses dépêches par Paris. De plus, faute d'autres troupes disponibles en Italie, il se voyait contraint à se servir des 3 bataillons de la demi-brigade provisoire venant de Toulon qui, avec les 3 bataillons d'élite étrangers et une batterie de 8 pièces, ne pouvaient être réunis à Vérone que le 1er septembre.

Plus que jamais, le vice-roi aurait eu besoin de la division napolitaine, dont, comme il le disait à l'empereur dans sa lettre datée de Pletz [4], il continuait, du reste, à ne pas entendre parler et qui pouvait en se portant « sur Trente dans les premiers jours de septembre rassurer l'Italie dans cette partie ». Mais malgré les réclamations du vice-roi et les démarches de Durand, il était moins que jamais question de la mise en route de ces troupes. La reine de Naples, n'osant ou ne pouvant rien faire sans l'avis de Murat, se bornait à manifester au ministre de France la joie que lui avait causée une lettre de l'empereur et la détermination prise par le roi de rejoindre la Grande Armée [5].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39.
2. Le vice-roi au général d'Anthouard et à la vice-reine; Raibl, 24 août.
3. Le vice-roi avait à ce moment 100.000 rations de biscuit et 500.000 rations de riz venant de Palmanova; 25.000 rations de pain biscuité partaient journellement d'Udine et de Cividale et le premier envoi avait rejoint le vice-roi à Caporetto.
4. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur; Pletz, 24 août au matin.
5. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^{ce} 219, f° 411. Durand à Bassano; Naples, 33 août, dépêche n° 62.

Quant aux troupes napolitaines, elles continuaient à rester dans leurs cantonnements à l'exception d'une division qui se rendait dans les Abruzzes. L'esprit qui animait les troupes napolitaines était si mauvais et si défavorable que, comme le constatait très justement Durand, la désertion avait sensiblement diminué, « depuis qu'on ne parlait plus du départ de ces troupes [1] ».

25 AVRIL. — **Positions et mouvement de l'armée du vice-roi. — Ordres de mouvement pour les journées des 26 et 27. — Ordres de Hiller. — Défensive des Autrichiens. — Instructions données aux feld-maréchaux-lieutenants Sommariva, Frimont, Marschall et Fenner. — Mouvements de l'aile gauche de Hiller. — Pino à Laibach. — Nugent à Fuzine. — Fouché à Trieste. — Positions de l'armée autrichienne.** — Le vice-roi, après avoir traversé Canale, Karfreit et le Predil, pour se porter à marches forcées sur Weissenfels et Arnoldstein [2], était arrivé à Tarvis dans la nuit du 24 au 25 août avec la 2ᵉ lieutenance et la garde royale, que la 1ʳᵉ lieutenance suivait à 24 heures de distance [3]. Après avoir fait mettre à l'ordre du jour de son armée les 3 bataillons du colonel Duché [4], le vice-roi avait fait envoyer par le général Grenier aux généraux Verdier et Marcognet des ordres de mouvement pour les journées du 26 et 27 août. La 2ᵉ division, sous les ordres du général Verdier, devait commencer son mouvement le 26 à 5 heures du matin pour venir prendre position entre Weissenfels et Tarvis, pendant que le 102ᵉ se tiendrait à Flitsch avec sa batterie d'artillerie. Le même jour, la 4ᵉ division (général Marcognet) avait ordre de se mettre en marche à la même heure pour venir remplacer la division Verdier dans les positions qu'elle quittait et qu'on avait indiquées au général Marcognet. Le 27, cette division allait continuer son mouvement sur Tarvis, où le vice-roi se

1. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 169, p° 220, f° 413. Durand au duc de Bassano ; Naples, 24 août, dépêche n° 63.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Uebersicht der Operationen der französischen Armee in Italien*, etc., etc., 14-31 août, XIII, 34. On trouve à la même date dans l'*Operations Journal der K. K. Armee* le renseignement suivant sur les mouvements de l'armée du vice-roi qui signale la marche d'une colonne française de 6.000 hommes par Wurzen (vallée de la haute Save) et Weïssenfels, la présence de 2.000 Français à Saifnitz et la contremarche du gros de l'armée du vice-roi de Laibach sur Tarvis (*K. K. Kriegs-Archiv*, XIII, 39).

3. Le vice-roi au ministre de la Guerre; Tarvis, 25 août (*Archives de la Guerre*).

4. Général Vignolle, Ordre du jour; Tarvis, 25 août (*Archives de la Guerre*).

réservait de lui faire indiquer les positions qu'elle aurait à occuper [1].

Les Autrichiens continuaient d'ailleurs à être admirablement renseignés sur la composition, la force et les mouvements de l'armée du vice-roi. C'est ainsi qu'au moment où la colonne, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant marquis Sommariva était sur le point d'arriver à Klagenfurt, Hiller communiquait à cet officier général, ainsi qu'à Frimont, les informations qu'il possédait sur l'armée française d'Italie [2]. On savait à ce moment au quartier général autrichien que cette armée se composait de régiments français, dont les uns tenaient simplement garnison en Italie, tandis que les autres s'y recrutaient; que ces régiments avaient été complétés après la campagne de Russie à l'aide des quelques cadres qui en étaient revenus et des ressources tirées des dépôts et qu'ils comptaient de 1 à 4 bataillons. On n'ignorait pas que les hommes fournis par les dépôts étaient tous des jeunes soldats n'ayant qu'une instruction militaire des plus sommaires. On signalait, en outre, à côté de ces régiments qu'on considérait comme des régiments français, l'existence de véritables régiments italiens, envoyés, il est vrai, pour la plupart successivement et depuis longtemps hors d'Italie et faisant partie, soit de la Grande Armée, soit de l'armée d'Espagne. On savait de plus, que 4 à 5 de ces régiments formaient la 5e division d'infanterie, celle du général Palombini et que 3 régiments d'infanterie et 3 de cavalerie de la garde constituaient la division de la garde royale. On ajoutait enfin, que les régiments italiens, ayant une numération spéciale, étaient

1. Général Grenier aux généraux Verdier et Marcognet (Ordres du mouvement); Tarvis, 25 août (*Archives de la Guerre*).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten *den Krieg gegen Frankreich in Italien betreffend*, 1813, *Rechter Flügel unter F.-M.-L. marquis Sommariva*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva; Klagenfurt, 25 août, VIII, 5 et *Ibidem* (Feld-Acten, Frimont *den Krieg mit Frankreich in Kärntnen betreffend*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 25 août, VIII, 114.

A ces documents était joint un tableau de composition de l'armée française d'Italie sous les ordres du vice-roi, qui comprenait 1 division de la garde royale, 5 divisions d'infanterie française, 1 division d'infanterie italienne, 2 divisions d'infanterie napolitaine et 2 divisions de cavalerie formées pour moitié de régiments français et de régiments italiens.

Le même tableau indiquait les positions occupées par l'armée du vice-roi à la date du 18 août, les numéros des bataillons, le nombre d'hommes et de chevaux des régiments français et italiens, enfin les noms de la plupart des généraux de division et de brigade employés à cette armée (*K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Sommariva, VIII ad 5).

entièrement distincts des régiments français stationnés en Italie, bien qu'il y eût même dans les rangs de ces régiments un assez grand nombre d'Italiens.

Pendant que le vice-roi achevait sa concentration et le déploiement du gros de son armée sur sa gauche, le feldzeugmeister, dont le quartier général était établi à Klagenfurt, prenait de son côté certaines résolutions qui lui paraissaient imposées par le mouvement du prince Eugène. Afin d'empêcher les Français d'entreprendre des opérations sérieuses contre la droite du feld-maréchal-lieutenant Radivojevich, le feldzeugmeister Hiller, maître de la vallée de la Drave, grâce à l'occupation de Villach, à la possession des ponts de Rosegg et de Hollenburg, des passages du Loibl et du Kanker, se décide, en effet, à donner à l'aile droite de son armée l'ordre de rester jusqu'à nouvel ordre sur la défensive, renonce pour le moment à pousser sur Krainburg, laisse sur la Drave les deux divisions de Marschall et de Frimont à Villach et Rosegg et prend le parti de faire descendre le cours de cette rivière à sa droite qu'il veut amener au pied du Loibl et du Kanker[1].

Comme les Français ont évacué Villach, que tout est calme dans la vallée de la Drave, que le feldzeugmeister veut s'occuper pour le moment de sa gauche et du feld-maréchal-lieutenant Radivojevich, qui doit pousser sur Laibach, comme les Français ne doivent encore avoir que de 6 à 7.000 hommes dans les défilés de Tarvis et de Villach et comme enfin la division Frimont doit se masser vers le Loibl, Hiller afin d'assurer plus complètement la situation, confie à Marschall la défense de la vallée de la Drave, depuis Sachsenburg jusqu'à Rosegg, défense à laquelle doivent suffire les 3 brigades qu'il vient de placer sous ses ordres en adjoignant à sa division la brigade Vlasitz, qui avait jusque-là fait partie de la division Frimont. Il ordonne à cet effet au feld-maréchal-lieutenant Marschall[2] de laisser la brigade Eckhardt (4 compagnies de

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee unter* F.-Z.-M. baron Hiller), 25 et 26 août, XIII, 39. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller). F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, 26 août, VIII, 215. Hiller annonce dans cette dépêche à l'empereur, que les divisions Frimont et Marschall sont chargées de garder et de défendre Villach et la ligne de la Drave et que le vice-roi masse, paraît-il, de 10 à 12.000 hommes à Tarvis.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 25 août, XIII, 39, *Ibidem* (Feld-Acten, *Krieg gegen Frankreich. Armee in Inner-Oesterreich unter* F.-Z.-M. Freiherr von Hiller). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall; Velden, 25 août, VIII, 206 *f. Ibidem* (Feld-Acten *den Krieg*

chasseurs, 6 compagnies de Szekler, 3 escadrons de hussards de Frimont et 3 canons) à Sachsenburg, Spittal et Mauthbrücke. Cette brigade, dont la mission consistait à défendre à tout prix la route de Gmünd au Katschberg, devait rester massée. On lui rattachait, en outre, le détachement du régiment Jellachich, qui occupait Mauterndorf, point par lequel le général Eckhardt devait communiquer avec la brigade Stanissavlevich.

D'après les ordres du feldzeugmeister, Marschall devait amener la brigade du général major Winzian (1 2/3 bataillons du régiment Jellachich, 2 bataillons du régiment Duka et 1 batterie) sur Villach, l'établir en réserve en arrière de Villach à Seebach et lui confier la garde du secteur Mauthbrücke-Rosegg. Un détachement fort de 1 bataillon et de 1 escadron avec 2 canons devait occuper Rosegg et s'établir à cheval sur les deux rives de la Drave, tandis que sur sa droite Winzian avait ordre de se relier avec la brigade Eckhardt, par des postes établis sur la rive gauche de la Drave, à Puch et à Stuben.

Quant à la brigade Vlasitz, sa mission se bornait à tenir Villach. Le feldzeugmeister était d'ailleurs si peu rassuré, qu'il avait eu le soin de prescrire à Marschall de couper tous les ponts de la Drave entre Sachsenburg et Ferndorf[1] et d'établir toutes ses communications sur la rive gauche de la Drave. Ces mouvements devaient être achevés le 26 au soir au plus tard et, comme le relèvement de la division Frimont allait se faire successivement, le feldzeugmeister pensait que les brigades Vecsey et Gober pourraient, dès le 27, se rendre à Klagenfurt[2].

De plus, afin de couvrir plus complètement sa droite, de donner des craintes sérieuses au vice-roi du côté du Brenner et du lac de Garde, le feldzeugmeister faisait savoir à Marschall que le feld-maréchal-lieutenant Fenner avait l'ordre d'aller, le 30 août, avec 2 compagnies de chasseurs, 1 escadron de hussards par le Möll-Thal, à Lienz, de fomenter et

mit Frankreich in Kärntnen betreffend, Frimont), F.-M.-L. Marschall aux généraux sous ses ordres ; Lieserhofen, 25 août, VIII, 116.

1. Sur la rive gauche de la Drave, à 1.500 mètres en amont de Paternion.

2. *K. u. K, Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, 25 août), XIII, 39. *Ibidem* (Feld-Acten *den Krieg mit Frankreich in Kärntnen betreffend*, Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 25 août, VIII, 117 et F.-M.-L. Marschall aux généraux sous ses ordres; Lieserhofen, 25 août VIII, 116.

de soutenir l'insurrection du Tyrol et de combiner ses opérations avec celles du général Eckhardt[1].

La journée du 25 août ne pouvait, en raison des ordres mêmes de Hiller et des mouvements que le vice-roi exécutait vers Tarvis, donner lieu qu'à des incidents sans importance entre Paternion et Rosegg. On s'était borné à prescrire au général Vlasitz de soutenir à l'aide de démonstrations le mouvement du colonel Brettschneider sur Paternion[2], précaution d'autant plus inutile que les Français s'étaient contentés de montrer quelques patrouilles aux environs de Mauthbrücke[3] et qu'un parti envoyé de Vellach avait trouvé les premiers petits postes des Français[4] au-delà de Warmbad[5].

Du côté de l'aile gauche autrichienne, le général-major Fölseis, qui avait demandé au feldzeugmeister et obtenu de lui l'autorisation de garder avec lui l'escadron de hussards Radetzky primitivement destiné au feld-maréchal-lieutenant Radivojevich, et dont les avant-postes étaient sur la Feistritz[6], avait poussé une partie de son monde sur Latschitz, Sanct-Oswald et Kraxen[7]. A sa gauche le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich, auquel Hiller écrivait le même jour pour lui dire « qu'il amusait de son côté l'ennemi de façon à le mettre dans l'impossibilité de l'inquiéter sérieusement » et auquel il recommandait de procéder au plus vite à l'organisation des régiments des confins militaires[8], s'était décidé à

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, 25 août, VIII, 39. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall; Velden, 25 août, VIII, 206 *f.* F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Fenner; Klagenfurt, 26 août, VIII, 215 et *Ibidem* (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Marschall aux généraux sous ses ordres; Lieserhofen, 25 août, VIII, 116.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*), F.-Z.-M. Hiller au général-major Vlasitz; Velden, 25 août, VIII, 206 *a.*

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Spittal, 25 août, dix heures matin, VIII, 208.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Krieg seit Frankreich in Kärntnen*, Frimont), général Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; Villach, 25 août, VIII, 113. Vlasitz annonçait que, d'après le dire des paysans, le vice-roi serait venu par les Wurzen à Federaun et y aurait amené des renforts.

5. Warmbad ou Bad Villach, environ 4 kilomètres sud de Villach.

6. Petite rivière qui se jette dans la Save à une dizaine de kilomètres en aval de Tschernutsch.

7. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*, général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller; Franz, 25 août, VIII, 207. Kraxen à 3 kilomètres est de Podpec.

8. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich; Klagenfurt, 25 août, VIII, 212.

accentuer quelque peu son mouvement. Il venait de diriger le général major Rebrovich, avec 1 bataillon de Gradiscaner, 1 bataillon de Sanct-Georger et 1 de Brooder sur Rudolfswerth (Neustadtl) avec ordre de se relier avec le général Fölseis et de s'avancer sur Laibach. Il avait, de plus, envoyé par Zirknitz un détachement sur Adelsberg[1].

La présence de Pino et de la lieutenance italienne à Laibach y était d'autant plus nécessaire que, si, le 25 août, les avant-postes français étaient encore en avant de Fiume, Nugent était arrivé à Fuzine, à une petite journée de marche de Fiume, et que Fouché se disposait à quitter Laibach pour se rendre à Trieste[2]. Mais s'il faut en croire la note du comte de Chassonon[3], la division italienne venue de Görz ne pouvait guère s'opposer aux mouvements de Fölseis, de Radivojevich et de Nugent, parce qu'elle n'était pas équipée et que ses soldats n'avaient même pas de gibernes.

On peut, du reste, se faire une idée exacte des positions de l'armée autrichienne rien qu'en résumant l'ordre de bataille de cette armée à la date du 25 août, annexé au *Journal d'opérations*.

La brigade Stanissavlevich, forte de 3 bataillons, 2 escadrons et 1 demi-batterie, est du côté d'Ischl, Abtenau, Gölling et dans le duché de Salzburg, afin de relier l'armée de l'intérieur de l'Autriche avec celle du Danube et de couvrir la vallée de l'Enns.

Le feld-maréchal-lieutenant Marschall, dont le quartier général est à Seebach, occupe, avec la brigade Eckhardt (2 bataillons, 4 escadrons, 1 demi-batterie), Spittal, la vallée de la haute Drave et les accès de la route menant d'Illyrie en Alle-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 25 août, XIII, 38. Le vice-roi au ministre de la Guerre; Tarvis, 25 août. *Archives de la Guerre*, Seguier, consul de France à Trieste; Trieste, 26, 27, 29 août, *Archives des Affaires étrangères*, Milan, V° 63, p^ce 234, f° 295. Aussitôt après l'arrivéee de Pino, Fouché quitta en effet secrètement Laibach et se rendit à Trieste où quelques jours plus tard il allait officiellement transporter le siège de son Gouvernement. Quand à Pino, il avait eu, comme toujours, le soin de veiller avant tout à ses intérêts. Sur la demande qu'il avait adressée au vice-roi, le prince Eugène lui avait accordé « un traitement extraordinaire de 3.000 francs par mois, à commencer du 1er août, pour tout le temps qu'il commandera la 3° lieutenance ». Le vice-roi au ministre de la Guerre; Udine, 11 août 1813 (*Reale Archivio di Stato Milan. Atti di Governo* 149, 3° semestre 1813).

3. Comte de Chassenon, sur la guerre actuelle; Venise, 14 décembre (*Archives Nationales*, AF. IV, 1713).

magne, avec la brigade Vlasitz (1 bataillon, 4 escadrons et 1 batterie à cheval), Villach et la route de Tarvis, et, avec la brigade Winzian (4 bataillons et 1 batterie), le secteur Seebach-Rosegg, en soutien des troupes de Vlasitz.

Le feld-maréchal-lieutenant Frimont, qui est à Wiktring (près de Klagenfurt), a établi l'infanterie de Vecsey (1 bataillon) à Kirschentheuer et sur le Loibl, sa cavalerie (12 escadrons) et sa batterie à cheval plus en arrière dans la vallée de la Drave, tandis que son autre brigade, commandée provisoirement par le colonel Gober (4 bataillons et 1 batterie), est postée entre Stein et Kirschentheuer, en soutien de l'infanterie de Vecsey. La brigade Mayer, la seule dont se compose la division Marziani, a 4 bataillons et 1 batterie à Klagenfurt et 1 bataillon à Windisch-Kappel pour surveiller le passage du Kanker.

Les brigades Wrede (8 escadrons) et Stutterheim (4 bataillons de grenadiers et 1 demi-batterie), de la division Sommariva, sont concentrées autour de Klagenfurt.

Le général Fölseis, avec 3 bataillons, 2 escadrons et 1 demi-batterie, est en marche de Cilli sur Laibach ; les deux brigades Csivich et Rebrovich (4 bataillons et 1 batterie), de la division Radivojevich, se portent de Karlstadt sur Laibach, et Nugent est aux portes de Fiume avec 2 bataillons, 4 escadrons et quelques canons[1].

26 AOUT. — **Positions et mouvements de l'aile droite autrichienne. — Ordres de Hiller. — Projets du vice-roi. — Mouvement de Bellotti vers le Loibl. — Escarmouche entre l'avant-garde de Fölseis et les postes français établis sur la Feistritz. — Le général Garnier évacue Fiume.** — Pendant que les généraux Marschall et Frimont exécutaient les mouvements ordonnés par le feldzeugmeister, le calme continuait à régner à la droite de Hiller. Le général Vlasitz avait eu cependant un moment d'inquiétude causé par l'apparition, sur la route de Federaun à Villach, de troupes françaises d'un effectif respectable qui ne tardèrent pas, du reste, à reprendre sans s'engager la direction de Tarvis[2]. Quelques heures plus tard, Vlasitz annonçait au général Frimont

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Armee in Inner-Oesterreich*), ordre de bataille XIII, 13, et *ibidem* (*Operations Journal der K. K. Armee*), positions de l'armée autrichienne, 25 août, XIII, 36.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Armee in Inner-Oesterreich*), général-major Vlasitz au général Frimont; Villach, 26 août, une heure soir et trois heures et demie soir, VIII, 222 *e* et VIII, 222 *f*.

que le général Winzian était arrivé de sa personne, à midi, à Seebach, précédant de fort peu le feld-maréchal-lieutenant Marschall[1]. On savait, de plus, que la brigade Winzian passerait la nuit à Puch (11 kilomètres nord-ouest de Seebach) et arriverait à Seebach le 27 de bon matin, et que le mouvement de la division Marschall sur Villach serait entièrement achevé dans la matinée du 27[2].

Bien que le relèvement prescrit par le feldzeugmeister semblât devoir s'effectuer sans encombre, Hiller n'en était pas moins assez préoccupé de la situation générale, de la confirmation des nouvelles lui rendant compte de l'arrivée à Tarvis de grosses colonnes françaises et de la possibilité d'une attaque simultanée de Villach et du Loibl. Dès neuf heures et demie du matin[3], il avait prescrit à Frimont d'envoyer à 2 bataillons du régiment Hohenlohe-Bartenstein et à 1 demi-batterie l'ordre de se porter par Klagenfurt sur Kirschentheuer. Les 2 autres bataillons de ce régiment devaient se mettre en mouvement le 27, en même temps que la cavalerie, après avoir été relevés par la division Marschall, et venir à Klagenfurt, tandis que Vecsey restait à Kirschentheuer avec l'avant-garde soutenue par les 2 bataillons du régiment Hohenlohe. Prévoyant le cas où Marschall et Frimont viendraient à être sérieusement attaqués, il avait confié à Eckhardt le soin de défendre la route de Spittal à Gmünd, au reste de la division Marschall, la route de Villach à Feldkirchen par Sanct-Andrä, à Frimont, celle de Villach à Klagenfurt par Velden, et fait renforcer le poste du Loibl par une compagnie de chasseurs et surveiller par des détachements les Wurzen, Feistritz et les routes de Sanct-Jakob et de Maria-Elend (rive droite de la Drave)[4]. A trois heures et demie du soir, ses craintes n'ont pas diminué et, enjoignant à Frimont de préparer la destruction du pont de Rosegg, il lui fait savoir qu'il renonce pour le moment à la diversion qu'il comptait faire exécuter sur Krainburg afin de faciliter les opé-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen, Frimont*), général-major Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; Villach, 26 août, neuf heures et demie soir, VIII *ad* 122.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen, Frimont*), général-major Vecsey au F.-M.-L. Frimont; Rosegg, 26 août, VIII, 122.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Kirschentheuer, 26 août, neuf heures et demie matin, VIII, 123.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 26 août, XIII, 39.

rations de ses troupes du sud et qu'il a fait revenir à Lind le 2e bataillon du régiment Hohenlohe. « Recommandez au général Vlasitz, lui écrit-il, de redoubler de vigilance. Si le général Marschall n'arrive pas aujourd'hui avec sa division près de Villach, il sera bon de placer 2 bataillons du régiment Hohenlohe en réserve sur le chemin de Sanct-Andrä (près de l'Ossiacher See) et de se conformer aux dispositions données avant la prise de Villach. Il faut donc occuper plus fortement Puch, afin de garder les communications par Treffen. Vous aurez soin de communiquer ces ordres au feld-maréchal-lieutenant Marschall. » Enfin, il fait savoir à Frimont que 2 escadrons des hussards de Frimont qui, sont déjà à Sanct-Veit, iront, le lendemain, par Feldkirchen, à Seebach, et le charge de dire à Marschall que, s'il peut se passer d'eux, il sera bon de les envoyer par la vallée de la Drave rejoindre le général Eckhardt[1].

Bien que la journée se soit passée dans le calme le plus complet et se soit achevée sans le moindre incident, les inquiétudes de Hiller ne se sont guère calmées. A neuf heures du soir, il renouvelle à Frimont, l'ordre qu'il a déjà envoyé au lieutenant-colonel Goldlin, de mettre 1 compagnie de chasseurs et 1 escadron de hussards à Feistritz, de diriger sur Kirschentheuer tous les bateaux de la Drave, de les y réunir de façon à leur faire descendre la rivière au premier signal.

Prévoyant toujours l'éventualité d'une retraite forcée de Marschall sur Sanct-Andrä, il recommande à Frimont de tenir bon à Lind et à Rosegg ; de confier la défense de ce dernier point à la brigade Gober et, comme les 4 escadrons des hussards de Stipsich devraient, dans ce cas, se replier avec la division Marschall, il lui enjoint de laisser avec la brigade Gober, entre Rosegg et Lind, quelques pelotons des uhlans de Merveldt, en le prévenant qu'on lui enverrait, s'il le fallait, un bataillon du régiment Duka[2].

Le vice-roi n'était malheureusement pas encore en mesure de tirer parti des craintes et des inquiétudes de son adversaire. Le mouvement de ses troupes n'était pas entièrement achevé et il lui

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen.* Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 26 août, trois heures et demie soir, VIII, 120.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Armee in Inner-Oesterreich*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 26 août, VIII, 222, et *ibidem* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 26 août, neuf heures soir, VIII, 122.

fallait encore quarante-huit heures pour disposer des forces qu'il avait fait revenir sur sa gauche pour les porter sur Villach. Tout en voyant bien que son adversaire était décidé à rester sur la défensive le long de la Drave, il n'avait pas pu parvenir à découvrir les projets du feldzeugmeister[1]. Ses divisions avaient été très éprouvées par les marches, qu'elles venaient d'exécuter, marches qu'une partie d'entre elles n'avait pas encore achevées et au cours desquelles elles avaient beaucoup souffert de la chaleur et du manque de vivres. Le vice-roi s'était, par suite, borné à visiter ses avant-postes et avait pris la résolution de ne commencer sérieusement ses opérations que le lendemain ou le surlendemain[2].

Il importe, toutefois, de faire remarquer que le général Pino, qui venait d'arriver à Laibach, en avait fait partir, le 26, le général Bellotti, chargé avec quelques bataillons italiens (3 bataillons du 3e léger) de se porter par Krainburg sur le Loibl, d'en débusquer les postes des Autrichiens, puis de pousser vers le pont de Hollenburg et de relier sa gauche avec le gros de l'armée. Afin de surveiller et de contrarier les mouvements de Karlstadt sur Fiume, le vice-roi avait donné à Pino l'ordre d'envoyer sur Rudolfswerth (Neustadtl) une reconnaissance composée d'une brigade et de 6 à 8 bouches à feu et de faire couvrir la Save par sa 3e brigade[3].

Il était d'autant plus nécessaire de protéger Laibach, que le général-major Fölseis s'était sensiblement rapproché de la capitale de la Carniole. Le 26 au matin, les Français avaient attaqué le poste que Fölseis avait établi à Vir (sur la rive gauche de la Feistritz); mais ils avaient été rejetés et l'avant-garde de Fölseis, après avoir réussi à passer la rivière à Studa, avait établi à Stoob et Studa (10 à 11 kilomètres nord-est de Laibach) ses avant-postes, qui s'étendaient sur sa droite et plus au nord de Stein à Kreuz, d'où ils surveillaient les routes menant,

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur; Arnoldstein, 27 août.
2. *K. u. K. Kiegs-Archiv* (*Ueberblick des Feldzugs Hiller*), combats de Villach, 21-31 août, XIII, 29, et le vice-roi à la vice-reine; Tarvis, 26 août. Eugène avait écrit le même jour à l'empereur pour lui envoyer copie d'une réponse de la reine de Naples au sujet du mouvement des troupes napolitaines. La copie de cette lettre de Caroline Murat manque malheureusement. Le vice-roi avait en outre tenu à savoir ce qui se passait sur sa gauche, dans la vallée de la Drave en amont de Villach, puisque comme le prouve un document inédit de la collection du docteur Luigi Ratti, à Milan (*Annexe XL*), il avait envoyé sur Paternion un officier des chasseurs de la garde.
3. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur; Arnoldstein, 27 août.

d'une part, à Krainburg et au Kanker, de l'autre, à la vallée de la Save, à peu près à mi-chemin entre Krainburg et Laibach. Les Français, après avoir échoué dans leur tentative sur Vir, étaient rentrés dans les postes retranchés qu'ils avaient établis du côté de Tschernutz (Cernuc), près du pont de la Save[1].

Pendant que Radivojevich recevait du feldzeugmeister l'ordre d'activer ses opérations contre Laibach[2], les Autrichiens avaient, à l'extrême gauche de leurs lignes, occupé Fiume, que les Français avaient évacué, dès que le général Garnier eut été informé de l'arrivée de son adversaire à Kamenick, et où les troupes de Nugent furent reçues avec enthousiasme. Afin de couvrir la ville, Nugent envoya une compagnie à San-Matteo, sur la route de Trieste. Une autre compagnie occupa la raffinerie de sucre et poussa ses avant-postes vers Castua[3]. En même temps, un officier de cavalerie battait le pays avec un peloton de hussards en avant de San-Matteo, au nord-ouest vers Lippa, au nord sur Grobnik, et signalait la présence à Lippa d'un bataillon du 3e régiment d'infanterie légère italienne, servant d'arrière-garde au général Garnier, qui, craignant d'ailleurs d'être débordé et tourné par Rupa et Jelsane, s'y était arrêté peu d'instants seulement et alla prendre position, le 27 au matin, à Sapjane (Schapiane), à 4 kilomètres à l'ouest de Lippa, sur la route de Trieste.

A Trieste, où Fouché s'attachait à agir sur l'opinion, à relever les courages et à faire renaître la confiance, on pensait à ce moment, qu'au lieu de se porter sur cette ville, Nugent se dirigerait plutôt du côté de la Dalmatie, où les Autrichiens avaient de nombreux partisans. Les opérations de Nugent avaient été si lestement conduites et si bien combinées, que quelques heures après son entrée à Fiume il était déjà en relations avec l'amiral Freemantle, qui venait d'arriver avec son escadre et promit à Nugent de soutenir efficacement ses opérations ultérieures[4].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Armee in Inner-Oesterreich*), général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller; Podpèc, 27 août, VIII, 243.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 26 août, XIII, 39.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten, Corps des General-majors Grafen Nugent*), 26 août, XIII, 38. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi à l'empereur; Villach, 29 août, et *Archives des Affaires étrangères*, Milan, V° 63, p[ce] 234, f° 295. Extrait des lettres de Séguier, consul de France à Trieste, 26, 27 et 29 août.

4. Dès son arrivée à Fiume, aussitôt après avoir communiqué avec Freemantle, Nugent lui avait remis une lettre destinée au général Campbell qui

27 AOUT. — **Positions du gros de l'armée d'Italie. — Projets du vice-roi. — Mouvement des Français de Federaun vers Villach. — Préparatifs des Autrichiens à Rosegg. — Affaire du Loibl. — Positions de l'aile droite autrichienne. — Dispositions et ordres de Hiller. — Positions et mouvements des généraux Fenner, Frimont, Marschall et Marziani. — Positions et mouvements de l'aile gauche autrichienne. — Ordres donnés au prince Borghèse.** — Le 27 août, le mouvement de concentration du vice-roi était enfin achevé. Les 2e et 4e divisions, dont se composait la 1re lieutenance, étaient réunies dans le camp retranché[1] de Tarvis. La 1re division (2e lieutenance), venant de Görz, s'était portée, par Arnoldstein, plus à droite, sur Finkenstein, d'où elle pouvait à la fois menacer Rosegg, Maria-Elend et Windisch-Feistritz et soutenir la division Gratien, établie depuis le 24 à Hart et Federaun. Malheureusement le vice-roi, en arrivant sur le Gail, et quoiqu'il se rendît bien compte des projets purement défensifs de son adversaire, n'avait pas osé brusquer son attaque et se borna à pousser des reconnaissances destinées à tâter cette partie du cours de la Drave. Malgré l'immobilité de Hiller et l'accalmie qui avait succédé à l'occupation de Villach, le prince Eugène, impressionné malgré lui par les rapports qu'il avait reçus, craignait encore de voir son adversaire essayer de pousser sur Tarvis, et enlever cette position, qui l'aurait rendu maître des routes menant en Italie et de la ligne de la Save, dont la possession

commandait pour l'Angleterre à Zante. Insistant sur le grand service rendu par l'escadre de Freemantle qui, en prenant Zengg (Segna) avait amené la désertion des Croates et couvrait de là sa gauche, il déclarait à Campbell qu'il lui faudrait un peu plus de monde pour remporter des avantages sérieux et demandait aux Anglais de lui envoyer des renforts et des soutiens de toute nature (*Record office. War office, Sicily*, Ve 181. Général-major comte Nugent au lieutenant-général Campbell; Fiume, 26 août 1813).

Campbell ne reçut cette dépêche que le 12 septembre. Il répondit de suite à Nugent que, n'ayant que 1.500 hommes pour occuper et défendre les îles Ioniennes il lui était impossible de lui envoyer des renforts. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de lui faire apporter par l'*Eagle* des armes, des munitions, des effets et des souliers et de donner au lieutenant-colonel Robertson l'ordre de le soutenir de Lissa, mais sans toutefois dégarnir un point aussi important (*Record office*, *ibidem*, lieutenant-général Campbell au général-major comte Nugent; Zante, 12 septembre 1813).

Campbell transmettait en même temps la lettre de Nugent au lieutenant-général sir John Murray qui commandait en Sicile en l'absence de lord William Bentinck.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen* (Feld-Acten, Frimont). Renseignements fournis par le général-major Eckhardt (*Operationen der französischen Armee*), Spittal, 28 août, XIII, 31.

lui était indispensable pour assurer ses communications directes avec sa droite, établie à Laibach. Comme il le reconnaît lui-même dans la dépêche, que d'Arnoldstein il expédie à l'empereur[1] : « Rien n'explique encore les projets de l'ennemi. Il a lancé des partis sur divers points : en Croatie, pour inquiéter Fiume et Neustadtl; vers la Save, sur la route de Laibach et sur la grande route du Tyrol; mais ces partis ou reconnaissances n'ont pas encore poussé loin. Les Autrichiens ont à Spittal une division qui n'a pas encore fait de grands mouvements. Je pense qu'elle est en observation pour couvrir un mouvement sur Salzburg et attend un résultat pour agir. Le long de la Drave, l'ennemi est sur la défensive; il n'occupe Villach que par des postes, mais il fait des retranchements pour couvrir le pont de Rosegg et il a achevé les travaux de Feistritz, sur la frontière, pour couvrir le pont de Hollenburg (route de Klagenfurt à Laibach). Il a coupé et détruit le chemin du Loibl en couvrant la coupure par des retranchements à Sancta-Magdalena. *Demain, je marche pour m'emparer de Villach et, en même temps, du pont de Rosegg.* »

En un mot, comme il l'annonçait le même jour à la vice-reine[2], Eugène voyait bien que les Autrichiens étaient décidés à ne pas prendre l'offensive de son côté : « Ce sera moi qui le ferai, lui écrivait-il, c'est toujours un petit avantage. » Ce petit avantage aurait pu être et aurait été bien plus grand et bien plus réel si, dès son arrivée à Tarvis, ou, tout au moins, dès le 27, le vice-roi eût fait exécuter des opérations combinées sur Villach et sur Rosegg et si, au lieu de perdre la journée du 27 à reconnaître l'ennemi[3], il l'eût fait attaquer de suite sur toute la ligne de la Drave. En agissant de la sorte, il aurait probablement réussi à enlever Villach et à rejeter les Autrichiens sur la rive gauche de la Drave quarante-huit heures plus tôt. Il aurait, de plus, vraisemblablement épargné à Bellotti l'échec qu'il allait essuyer sur le Loibl et dont les conséquences allaient être hors de proportion avec la nature et les dimensions mêmes de cet engagement.

Le vice-roi se borna, en effet, le 27, à faire reconnaître

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur; Arnoldstein, 27 août.
2. Le vice-roi à la vice-reine; Tarvis, 27 août.
3. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur et au ministre de la Guerre; Villach, 29 août, et *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Ueberblick des Feldzugs des F.-Z.-M. Hiller*); combats de Villach et 21, 31 août, XIII, 29 et *ibidem*, (*Uebersicht der Operationen der französischen Armee in Italien*), 14-31 août, XIII, 34.

timidement Rosegg et, bien qu'il eût, depuis le 26 au soir, de 4 à 5.000 hommes à Federaun, il n'envoya, le 27 au matin, qu'un petit parti de 300 hommes et 50 chevaux sur Bad-Villach (Warmbad). Ce parti, après avoir essayé de se glisser jusque vers les portes de Villach et d'y faire pénétrer une cinquantaine d'éclaireurs, se replia dès qu'il eut été salué par quelques coups de fusil et attaqua si mollement que, comme l'écrivait de Seebach, où il était arrivé avec le régiment Jellachich, Marschall à Frimont, « l'ennemi avait l'air de craindre lui-même une attaque[1] ».

Du côté de Rosegg, les quelques mouvements esquissés par les Français avaient été plus timides encore. On s'était borné à pousser, le 27 au matin, sur Sanct-Martin, un petit parti de 100 hommes, qui, naturellement, s'était trouvé trop faible pour pouvoir rien entreprendre[2].

Il eût été d'autant cependant plus facile et d'autant plus rationnel d'exécuter un coup de main sur Rosegg, que l'on aurait pu et dû savoir que les travaux de défense y étaient peu avancés et que les généraux autrichiens reconnaissaient eux-mêmes qu'il leur serait, sinon impossible, du moins bien difficile de se maintenir sur ce point, dont la perte devait fatalement entraîner l'évacuation de Villach, que le vice-roi tenait à bon droit à reprendre au plus vite.

Le vice-roi, tout en ignorant les résolutions prises par les Autrichiens et bien que n'ayant aucune donnée sur les forces dont ils disposaient du côté de Rosegg, n'aurait donc rien risqué en portant sur ce point, dès le 27, la division qu'il allait y envoyer le lendemain.

Dès le 27 au matin, le général Vecsey avait, en effet, fait couper le pont de Rosegg[3], et le général Richter avait envoyé au major Maretich l'ordre de mettre immédiatement en état de défense les hauteurs de la rive gauche de la Drave vis-à-vis

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Marschall au F.-M.-L. Frimont; Seebach, 27 août, dix heures matin, VIII, 124, et *ibidem* (*Operationen der französischen Armee*), renseignements fournis par le général-major Eckhardt; Spittal, 28 août, XIII, 31, et *ibidem* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Seebach, 27 août, VIII, 248.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller: Velden, 27 août, huit heures et demie soir, VIII, 128.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Feld-Acten, Frimont), général Vecsey au F.-M.-L. Frimont; Rosegg, 27 août, matin, VIII, 125, et *ibidem* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Velden, 27 août, VIII, 223.

du Rosegg[1]. En somme, les Autrichiens n'avaient pas grand monde depuis Villach jusqu'au-delà de Rosegg, puisqu'il n'y avait, le 27, que 3 bataillons et 4 canons au pont détruit de Rosegg, 3 bataillons avec le colonel Gober à Lind (à 1.500 mètres de ce pont) et que le général Vlasitz ne disposait à Villach que de 1 bataillon de Peterwardein, de 3 escadrons de hussards et de 1 batterie à cheval[2].

Bien que la journée se fût passée sans incident, Frimont était si peu rassuré[3] que, le 27 au soir, il faisait part au feldzeugmeister du parti qu'il avait pris de renforcer de 1 bataillon le poste chargé de la défense du pont coupé de Rosegg et lui rendait compte de l'ordre qu'il avait donné au colonel Gober, dont la brigade devait venir s'établir à droite et à gauche de ce point, depuis Lind jusqu'à Latschach et Sanct-Egiden, pendant que les uhlans de Merveldt recevaient de Hiller l'ordre de relever, le 28 au matin, les hussards de Stipsich, postés à Kirschentheuer et à Windisch-Feistritz.

Malgré les regrets bien naturels que dut éprouver le vice-roi, lorsqu'il se vit ou se crut obligé de remettre encore de vingt-quatre heures l'attaque de Villach, objectif unique du mouvement de reflux vers sa gauche qu'il venait d'exécuter et qui ne lui avait pas pris moins de six jours, la journée du 27, loin d'être perdue, aurait pu, cependant, lui assurer des avantages d'une portée considérable, si le général Bellotti avait fait preuve de moins d'incapacité et si l'on avait pu confier la mission d'enlever une position d'une importance aussi essentielle que le Loibl à un officier général moins inexpérimenté et connaissant mieux son métier. Dès le moment où le vice-roi s'était décidé, en reportant vers sa gauche le gros de son armée, à laisser sur sa droite, sous les ordres de Pino, environ deux divisions chargées d'observer des environs de Laibach les mouvements des trois colonnes autrichiennes venant de Cilli, de Rudolfswerth (Neustadtl) et de Fiume, il avait compris qu'il lui fallait à

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*), général-major Richter au major Maretich; Klagenfurt, 27 août, VIII, *ad* 248.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-M.-L. Marschall; Sanct-Lamprecht (vis-à-vis de Rosegg), 27 août, VIII, 125.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au lieutenant-colonel Pechy, des hussards de Stipsich; Velden, 27 août, VIII, 127. F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Velden, 27 août, huit heures et demie soir, VIII, 128. F.-M.-L. Frimont au colonel Gober; Velden, 27 août, soir, VIII, 129, et F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 27 août, dix heures soir, VIII, 130.

tout prix être maître absolu de la vallée de la Save, de la seule ligne de communication et de manœuvre entre les deux groupes principaux de son armée, établis l'un entre Tarvis et Villach, l'autre autour de Laibach, et qu'il ne pouvait s'assurer la possession incontestée de cette ligne qu'en s'emparant des passages du Loibl.

Le succès de l'opération contre le Loibl paraissait d'autant plus certain, que les Autrichiens n'y avaient encore qu'une petite compagnie du 9e bataillon de chasseurs, celle du capitaine Moll, et que le feldzeugmeister Hiller, inquiet de la faiblesse du poste auquel on avait confié la garde d'un point aussi essentiel, venait précisément, le jour même, de prescrire au feld-maréchal-lieutenant Marziani[1] de faire exécuter immédiatement à la brigade Mayer un mouvement destiné à parer à ce danger. Après avoir laissé une compagnie de chasseurs et un escadron à Feistritz, le général-major Mayer devait s'établir en soutien des postes du Loibl, à Kirschentheuer, avec 1 bataillon du régiment Chasteller et 4 canons, pousser sur Sancta-Magdalena 2 compagnies et 2 canons et mettre à Windisch-Kappel 1 bataillon chargé de renforcer l'occupation du Kanker. Ce mouvement avait pris toute la journée du 27 et ce fut le soir seulement que les troupes de la brigade Mayer arrivèrent sur les points qui leur avaient été indiqués[2].

« Le 27 août, à six heures du matin[3], comme le dit dans son rapport détaillé le défenseur du Loibl, le capitaine Moll, 2 bataillons et 1 demi-escadron se sont montrés au débouché de la vallée de Sancta-Anna (Sancta-Anna Thal), devant le Loibl. Ils se sont arrêtés au milieu de la vallée et ont détaché 4 compagnies qui ont pris et défilé par le Sancta-Anna Graben. J'ai immédiatement donné avis de ce mouvement aux fractions postées à

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marziani; Klagenfurt, 27 août, VIII, 232. Mesures prises à la suite du rapport et des demandes du lieutenant-colonel Goldlin (*ibidem*, VIII, 233), et *ibidem* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 27 août, XIII, 39.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*), général-major Mayer au F.-Z.-M. Hiller; Kirschentheuer, 27 août, neuf heures soir, VIII, 238.

3. L'affaire du Loibl eut lieu le 27 et non le 29 août, comme le prouvent non seulement les rapports des officiers autrichiens, mais la lettre de blâme que le général Vignolle adressa, sur l'ordre du vice-roi, au général Bellotti, dès qu'on eut connaissance de son échec au quartier général de Villach, lettre datée de Villach, le 29 août, et sur laquelle nous reviendrons plus loin.

Voir *Annexe XLI*.

la redoute de Sancta-Magdalena. Pendant ce temps, je me portais en avant par la route et je déployai une compagnie sur deux lignes. 4 compagnies se portèrent contre moi, se couvrant de telle façon par le terrain, que je ne pus bien distinguer que l'avant-garde, composée de 2 officiers avec une trentaine d'hommes, qui resta sur place pendant une heure sans se décider à m'attaquer. Les Français voulaient évidemment me tourner et éviter toute attaque directe contre mon front. Je renforçai, en conséquence, ma droite et, une heure environ plus tard, je fis venir 3 pelotons en soutien à Sanct-Leonhard (Alt Sanct-Leonhard, hauteur à l'ouest du col du Loibl). J'envoyai, en même temps, une patrouille de 20 hommes par le sentier qui mène au Sancta-Anna Graben, avec l'ordre d'inquiéter le mouvement tournant des Français, et je fis occuper par un détachement le chemin qui conduit de Zelenic à Sanct-Leonhard, avec ordre de couvrir mes derrières.

« A deux heures, mon détachement de droite me fit savoir qu'il était engagé avec l'ennemi et me prévint que les Français étaient en train de me tourner par les hauteurs. Devant moi les Français refusaient, malgré tous mes efforts et toutes mes provocations, à sortir de leur immobilité. Je détachai alors sur mon flanc tout ce qui me restait de monde, à l'exception de 70 hommes que je gardai avec moi.

« A quatre heures, le détachement de Sanct-Leonhard, que j'avais fait renforcer entre temps, me prévint que la retraite allait devenir difficile et presque impossible même pour moi, parce que les Français étaient sur le point d'achever leur mouvement tournant. Je me reportai alors un peu en arrière sur les hauteurs, parce que je voulais à tout prix forcer les Français à s'engager avec moi. Je sus à ce moment par mes patrouilles, que j'étais débordé et tourné et que l'ennemi se disposait à me barrer la route. J'eus alors recours à la ruse ; je me repliai jusque sur le col, suivi de loin par l'ennemi. Je défilai en arrière de la crête, ne laissant à la barricade du col qu'un sous-officier et 12 hommes. Les Français se décidèrent alors à attaquer la barricade et je les laissai arriver sans encombre jusqu'au deuxième abatis. Je fis alors faire demi-tour à ma troupe, qui les accueillit par une grêle de balles et une avalanche de pierres.

« Après un engagement de trois quarts d'heure environ, les Français se retirèrent en laissant sur le terrain 14 morts, dont 1 adjudant-général et 3 officiers. Ils avaient préalable-

ment ramassé une centaine de blessés qu'ils évacuèrent, d'après le dire des gens du pays, sur 33 voitures.

« Une heure plus tard, les 4 compagnies françaises, qui s'étaient engagées dans le Sancta-Anna Graben afin de me prendre de flanc et à revers, et que mes détachements avaient réussi à arrêter, rejoignirent leur gros, qui se replia à la tombée de la nuit[1]. »

A la suite de ce combat si malheureux, si mal engagé et si mal conduit et qui lui avait en somme coûté 32 morts et 54 blessés, d'après les chiffres donnés par Zanoli[2], le général Bellotti découragé se retira le soir même sur Sancta-Anna, et le lendemain sur Krainburg.

Insignifiant en lui-même et d'ailleurs relativement facile à réparer, si le chef de ce détachement avait eu plus de calme et plus d'expérience de la guerre de montagne, l'échec éprouvé par le général Bellotti produisit un effet déplorable, et, comme le fait remarquer le général Fleischer dans ses *Observations sur la campagne*[3], « la conservation du Loibl, due à la défense énergique du capitaine Moll, exerça une influence considérable sur les événements militaires et peut-être même sur l'issue de la première partie de la campagne. » L'opinion, émise à juste titre par le général Fleischer lui a peut-être bien été suggérée après coup par la lecture de la lettre, que le général Vignolle[4] adressa à Bellotti sur l'ordre du vice-roi, dès qu'on eut connaissance au quartier général de Villach de l'insuccès de l'entreprise et des fautes commises par cet officier général.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*), capitaine Moll, du 9e bataillon de chasseurs, du Loibl-Pass, 29 août au matin. Relation de la défense du Loibl, le 27 août, VIII, 286 *b. Ibidem*, général-major Mayer au F.-Z.-M. Hiller; Kirschentheuer, 27 août, neuf heures du soir, VIII, 288. Dans cette dépêche, le général Mayer réclame d'urgence des munitions pour ses troupes et celles du Loibl. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller, F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, 28 août, VIII, 251, et (Feld-Acten, Frimont, *Krieg mit Frankreich in Kärntnen*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont, 28 août, VIII, 141. *Ibidem* (*Ueberblick des Feldzuges des F.-Z.-M. Hiller*), 27 août, 29.

2. Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana dal* 1796 *al* 1814, t. II, 257.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (général Fleischer, *Observations sur la campagne*), XIII, 24.

4. Cette dépêche du général Vignolle est citée tout au long dans l'*Oesterreichische Militairische Zeitschrift*, année 1818, t. I, pp. 60, 61, 62, note.

« Quartier général de Villach, 29 août 1813.

« GÉNÉRAL,

« Son Altesse Royale le prince vice-roi, après avoir lu attentivement vos lettres du 27 et du 28, me charge de vous exprimer son mécontentement au sujet des mesures que vous avez prises lors de l'attaque du Loibl. Si, comme vous le dites vous-même, cette position n'était défendue que par 600 hommes et si, malgré la faiblesse numérique de l'ennemi, vous n'aviez que peu de chance de l'en débusquer, il eût été plus sage de renoncer momentanément à l'enlever plutôt que de sacrifier tant de braves soldats. »

Insistant ensuite sur des faits que nous aurons lieu d'exposer plus loin, tels que le mouvement de retraite précipitée de Bellotti de Sancta-Anna jusque sur Krainburg, la nouvelle de la marche d'un régiment autrichien qui se portait, d'après le dire des gens du pays, par la vallée de Sancta-Katharina sur Neumarktl, Vignolle ajoutait :

« Je suis chargé de vous faire remarquer qu'en pareille circonstance on ne saurait régler sa conduite rien que sur de simples rumeurs et que vous n'auriez dû prendre de résolution et choisir une position qu'après avoir fait fouiller le pays du côté où l'on vous signalait des mouvements de troupes ennemies. Son Altesse Royale vous réitère, par suite, l'ordre d'envoyer des reconnaissances dans toutes les directions, par lesquelles l'ennemi peut se présenter, de ne pas ajouter aveuglément et inconsidérément foi au dire des gens du pays, d'être toujours sur vos gardes et en éveil et de faire soigneusement fouiller et surveiller les routes qui mènent aux positions que vous occupez... »

Ces recommandations si sages et si judicieuses ne devaient parvenir à Bellotti, qu'au moment où, à la suite d'un nouvel échec, il allait se croire contraint à évacuer Krainburg et à abandonner aux colonnes volantes autrichiennes la vallée de la Save, au moment même où le vice-roi, s'il avait été, comme il l'espérait, maître de sa ligne de communications avec son aile droite, aurait assurément profité de la reprise de Villach pour accentuer son offensive, essayer de prendre pied sur la rive gauche de la Drave et de menacer Klagenfurt.

Le feldzeugmeister Hiller était, en effet, à ce moment, plus que jamais décidé à rester sur la défensive sur sa droite et à agir offensivement à sa gauche, où les Français n'avaient relativement que peu de monde et où, de plus, ils s'étaient crus obligés de

disséminer leurs forces par petits paquets. Prévenu en temps utile du mouvement du général Bellotti sur le Loibl, il s'était, comme nous l'avons dit plus haut, empressé d'envoyer à Hollenburg un bataillon du régiment Chasteller, avait recommandé tout particulièrement « d'utiliser les loisirs momentanés des troupes pour compléter leur dressage », et avait fait tenir à ses lieutenants des instructions détaillées, leur indiquant les positions, que son aile droite devait conserver ou occuper.

Au feld-maréchal-lieutenant Fenner, chargé d'organiser le soulèvement des Tyroliens et qu'il allait détacher avec quelques troupes sur Lienz, il avait fait tenir l'ordre d'occuper Brixen, la Mühlbacher Klause et le Brenner[1]. La brigade du général Eckhardt (division Marschall) devait rester concentrée à Spittal, participer, en cas de besoin, à la défense du Katschberg, assurer les communications entre les généraux Marschall et Fenner et recueillir le feld-maréchal-lieutenant Fenner, s'il venait à être pressé trop vivement et contraint à se retirer. Le feldzeugmeister faisait, de plus, savoir à Eckhardt que, dans le cas où des forces supérieures l'obligeraient à se replier, il exécuterait de Treffen sur Gmünd un mouvement destiné à le dégager et à couper l'ennemi qui se serait engagé dans les défilés. Quant aux brigades des généraux Winzian et Vlasitz, elles avaient ordre de défendre Villach et surtout de tenir bon sur la rive gauche de la Drave. Aussi, le feldzeugmeister insistait tout particulièrement sur la nécessité de conserver le faubourg de Villach et les petits bois aux environs de Sanct-Leonhard et de Seebach, dont la possession lui paraît indispensable pour assurer la défense de cette région. Il recommandait, en outre, à ces deux généraux de surveiller le chemin allant de Villach à Sanct-Ruprecht (à peu de distance de l'Ossiacher See) et d'établir une communication entre Sanct-Andrä et Heiliger Gstadt, afin de se ménager la possibilité de se porter sur la rive sud de l'Ossiacher See. La ligne de retraite de ces deux brigades allait par Sanct-Ruprecht (nord de Villach) sur Feldkirchen.

La brigade Vecsey devait se tenir aux environs de Klagenfurt, à l'exception du détachement du lieutenant-colonel

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Ueberblick des Feldzuges Hiller*, Feld-Acten, Hiller), 27 août, XIII, 29, et *ibidem* (*Journal über die Operationen der Division des F.-M.-L. Fenner in Tirol*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Fenner; Velden, 27 août, XIII, 1. Fenner envoyé au Tyrol avec 2 compagnies du 8e bataillon de chasseurs, 1 escadron de hussards de Frimont et 1 canon doit, en outre, contribuer, de concert avec Eckhardt, à assurer la défense de la route de Spittal à Gmünd.

Göldlin, établi entre Kirschentheuer et le Loibl, et la brigade Gober, postée plus à droite, plaçait 1 bataillon sur la grande route de Villach à Velden, à Zauchen, 2 bataillons avec l'artillerie à Rosegg et un 4e bataillon avec la cavalerie en réserve à Lind. Elle était, de plus, chargée de fournir un détachement qui s'étendra en aval de Rosegg jusqu'à Sanct-Egiden, pour surveiller le passage de Latschach[1].

Hiller était, du reste, si peu rassuré et redoutait tellement une poussée vigoureuse de l'aile gauche du vice-roi, l'apparition possible et l'établissement de l'armée française sur la rive gauche de la Drave, qu'il avait cru nécessaire de donner l'ordre de renvoyer tous les bagages en arrière jusqu'à Judenburg[2].

Si le vice-roi se disposait à prendre enfin l'offensive sur sa gauche, il avait, d'autre part, reconnu la nécessité, non seulement de s'assurer la ligne de la Save et d'inquiéter par le Loibl le centre des positions autrichiennes, mais aussi de contrarier les mouvements et les progrès, que son adversaire ne cessait de faire sur son extrême droite et de prescrire à Pino de s'éclairer sur son front et sur sa droite[3]. Ces mouvements étaient d'autant plus urgents que, de son côté, Hiller continuait à recommander au feld-maréchal-lieutenant Radivojevich et au général Fölseis d'avoir à presser leur marche et à accentuer leur offensive[4]. Mais, bien que le général Fölseis fût déjà arrivé depuis la veille à Podpetsch (Podpec), à 20 kilomètres de Laibach, et à Prevoje, Pino s'était borné à pousser contre ses avant-postes une reconnaissance qui, après avoir passé le Feistritz-Bach à Jauchen et cherché à tourner la ligne des postes de Fölseis, avait été rejetée sur la rive droite de ce cours d'eau et repoussée sur Dopelsdorf-Hrastnic[5]. Il aurait fallu agir avec d'autant plus d'énergie et de résolution au nord et à l'est de Laibach, que Pino y disposait, en somme, de 2 bri-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*) 27 août, XIII, 39 *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*), F.-Z.-M. Hiller; Klagenfurt, 27 août. Disposition défensive de l'aile droite, VIII, 239 et *ibidem* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Feld-Acten, Frimont) F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 27 août, VIII, 131.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 27 août, XIII, 39.

3. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur; Arnoldstein, 27 août.

4. *K. u. K. Kriegs Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 27 août, XIII, 39.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller. *Armee in Inner-Oesterreich*), général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller; Podpec, 27 août, VIII, 243, et *ibidem* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 29 août, XIII, 39.

gades. que les colonnes autrichiennes ne pouvaient pas encore se soutenir entre elles et que le temps pressait.

Si, comme il l'écrivait à Radivojevich et à l'empereur François[1], Hiller, craignant de voir le vice-roi lui couper sa communication avec le Tyrol, était contraint de différer quelque peu son opération projetée sur Laibach, il n'entendait pas, pour cela, arrêter la marche des colonnes de son aile gauche. Le détachement du général-major Rebrovich, sur le point d'arriver à Möttling[2], devait de ce point soutenir et suivre la colonne du colonel Milutinovich, qui, déjà établi à Rudolfswerth, allait pousser sur Weixelburg et communiquait déjà par Nassenfuss et Ratschach avec les troupes du général Fölseis[3]. Enfin, pendant que Radivojevich se disposait à envoyer en Dalmatie le général Tomasich, qui, avec 1 bataillon d'Ottochaner, devait commencer par se rendre à Zengg, Nugent, entré à Fiume, profitait de ce qu'il se trouvait parmi les prisonniers faits la veille 2 soldats de l'ancien régiment Ottochaner pour les envoyer à leurs anciens camarades établis en Istrie et les charger de les décider à se déclarer en faveur de l'Autriche[4].

28 AOUT. — **Combat devant Villach. — Prise de la tête de pont de Rosegg. — Mouvement des détachements autrichiens du Loibl et du Kanker sur Krainburg. — Mouvements et positions des deux armées. — Marche de Nugent sur San-Matia.** — Décidé à reprendre Villach, à chasser les Autrichiens de Rosegg, où il savait qu'ils établissaient une tête de pont sur la rive droite, et à contrarier les projets qu'il prêtait à Hiller en se rendant maître du cours de la Drave jusqu'à hauteur des routes menant au Loibl, le vice-roi avait résolu de laisser la garde royale et la division Marcognet à Tarvis et de faire attaquer simultanément Villach et Rosegg. Le général Gratien[5] fut chargé d'enlever Villach, pendant que le général Quesnel[6] se porterait avec la 3ᵉ division de Riegersdorf sur Rosegg et que la 2ᵉ division

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*) F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich et à l'empereur François; Klagenfurt, 27 août, VIII, 229 et VIII, 231.
2. Möttling, à 20 kilomètres sud de Rudolfswerth (Neustadtel).
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*). F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller: Karlstadt, 27 août, VIII, 245 et *ibidem* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 30 août, XIII, 39.
4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General Majors Grafen Nugent*), 27 août, XIII, 38.
5. Voir *Annexe XLII*.
6. Voir *Annexe XLIII*.

(général Verdier) avait ordre de s'établir à Riegersdorf, en soutien de la division Gratien. Le général Gratien ne quitta que dans l'après-midi Federaun, dont il confia la garde à 2 de ses bataillons. Continuant sa marche jusqu'à Bad-Villach (Warmbad), où il établit en réserve 3 autres bataillons, il poussa, avec le reste de sa division [1], jusqu'aux abords de Villach.

Se conformant aux ordres qu'il avait reçus de retrancher la position, le général Vlasitz n'avait cessé pendant les derniers jours de faire travailler à la mise en état de défense de la ville. Mais, faute de forces suffisantes pour occuper les vingt-trois entrées de la ville, il avait dû se borner à n'en faire garder que les plus importantes, après avoir fait solidement barricader les autres. Le 28 août, au moment de l'attaque, Vlasitz avait à Villach 4 compagnies du régiment Duka en première ligne et 2 compagnies en réserve, 1 compagnie dans le faubourg de la rive gauche et 2 canons en batterie au pont. Vers deux heures, l'avant-garde française était en vue de Villach. A quatre heures, l'aile gauche de Gratien se déployait au-dessus de Sanct-Martin (1 kilomètre ouest de Villach) et sa droite sur la route de Federaun, sous la protection de son artillerie. 5 des pièces françaises ouvraient le feu contre la porte principale de la ville, tandis que les 3 autres canons, en position sur le plateau, battaient le Burg-Thor. Engagée par les chaînes de tirailleurs, l'action ne tarda pas à devenir générale. Malgré la résistance acharnée des Autrichiens, les Français réussirent à pénétrer dans Villach par l'une des entrées que Vlasitz avait fait barricader, mais qu'il lui avait été impossible d'occuper. Grâce à une charge à la baïonnette, le général Vlasitz parvint cependant à rejeter les assaillants hors de la ville. Une deuxième attaque, tentée vers le soir sur le même point, n'eut pas plus de succès. Il en avait été de même du côté de la barricade élevée en avant du couvent. Un peu après six heures, le vice-roi fit cesser le combat, au cours duquel les Autrichiens avaient fait prisonniers 1 officier et 26 soldats, et se contenta de l'occupation du faubourg de la rive droite [2].

1. Six bataillons, d'après le général Vignolle ; 5 bataillons et 8 canons, d'après les rapports autrichiens.

2. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur, à la vice-reine et au ministre de la Guerre; Villach, 29 août. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 28 août, XIII, 39. *Ibidem* (*Ueberblick des Feldzugs Hiller*), 21-31 août, XIII, 29. *Ibidem* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Feld-Acten, Frimont), général-major Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; faubourg de Villach, 30 août, deux heures soir, VIII, 156. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller,

L'opération dirigée sur Rosegg avait, en revanche, pleinement réussi. Les troupes du général Quesnel avaient enlevé presque sans coup férir la tête de pont inachevée de Rosegg et rejeté sur la rive gauche les Autrichiens, qui avaient toutefois eu le temps de détruire le pont[1].

Plus en aval, une colonne française de la division Quesnel était en même temps sortie des bois et s'était portée de Sanct-Martin sur Maria-Elend (au sud-est de Rosegg)[2].

Le feldzeugmeister Hiller, qui s'attendait depuis quelques jours à l'attaque du vice-roi, avait commencé par faire donner l'ordre de mettre en état de défense les hauteurs de la rive gauche de la Drave, en face de Rosegg[2]; mais, en présence du mouvement de la division Quesnel, il annula cet ordre dès le lendemain[3]. Il comptait d'ailleurs, et non sans raison, sur les mouvements que le lieutenant-colonel Göldlin avait ordre de faire en avant du Loibl, sur ceux du colonel Baumgarten, en avant du Kanker-Pass, enfin sur les inquiétudes que la marche du général-major Mayer, se portant lui aussi par le Loibl vers la Save, allait donner au vice-roi en menaçant Krainburg et Laibach et en se reliant à gauche avec le général Fölseis, pour empêcher le vice-roi de presser vivement son aile droite. Comme il le faisait savoir aux généraux Frimont et Marschall, il voulait surtout, grâce à la marche de la brigade Mayer, obliger le vice-roi à se préoccuper du passage des Wurzen et, grâce à la jonction des détachements avec les avant-postes du général Fölseis, arriver à constater d'abord, puis à contrarier les mouvements des troupes françaises dans la vallée de la Save et sur

Armee in Inner-Oesterreich), général Vlasitz au F.-Z.-M. Hiller; faubourg de Villach, 30 août, VIII ad 297. *Ibidem*, F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, 29 août, VIII, 265. *Ibidem*, commandant du poste de Sancta-Magdalena (5 kilomètres est de Villach, rive gauche de la Drave) au F.-M.-L. Frimont, 28 août, VIII, 140. Le commandant de ce poste, en entendant la fusillade du côté de Villach, avait cru à une fausse attaque destinée à couvrir la marche des Français sur Paternion.

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur, à la vice-reine et au ministre de la Guerre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 28 et 29 août, XIII, 39. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*), F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, 29 août, VIII, 265. *Ibidem*, commandant du poste de Sancta-Magdalena au F.-M.-L. Frimont; Sancta-Magdalena, 28 août, VIII, 140.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 28 août, XIII, 39. *Ibidem* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Feld-Acten, Frimont), colonel commandant le régiment Duka au F.-M.-L. Frimont; 28 août, VIII, 134.

3. *K. u. K. Krieg-Archiv* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Feld-Acten, Frimont), général Richter au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 28 et 29 août, VIII, 137 et 142.

Tarvis. Entre temps, il recommandait à Frimont de ne laisser aucun moyen de passage sur la Drave, entre Villach et Rosegg, et de prendre toutes ses mesures pour le cas, où les Français parviendraient à déboucher de Tarvis et à enlever Villach[1].

En présence du mouvement du vice-roi sur Villach, mouvement dont il lui était encore impossible d'apprécier le caractère réel et les conséquences probables, Hiller, non content de donner à son adversaire des craintes pour sa droite, avait jugé nécessaire de tenter une diversion sérieuse partant du Loibl et du Kanker, et dirigée sur la vallée de la Save. C'était là le projet dont il avait informé, le 28 au matin, Frimont et Marschall, et dont, après avoir fait renforcer les portes du Loibl, de Feistritz et de Hollenburg, il avait confié l'exécution aux détachements des colonels Baumgarten et Göldlin, soutenus par la brigade du général Mayer. Pendant que l'on cherchait à se relier du côté de Stein avec les postes du général Fölseis, que le colonel Baumgarten venant par le Kanker poussait une avant-garde de deux compagnies sur Neumarktl, qu'à droite un détachement de chasseurs, parti de Feistritz, passait par le Sucha Graben[2] et se dirigeait sur Assling et que le lieutenant-colonel Göldlin dépassant le col du Loibl envoyait, tout en gardant ces points, une partie de son monde sur Radmannsdorf et Assling, le général Mayer avait, en reconnaissant le terrain en avant du Loibl, constaté la retraite des Français sur Krainburg[3]. Afin d'inquiéter plus sérieusement le vice-roi, Hiller avait encore, dans le courant de la journée du 28, prescrit au général Mayer de se relier au plus vite avec le général Fölseis, et de faire remonter par une partie de ses troupes la vallée de la Save jusque vers les Wurzen[4], afin de forcer de

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*), F.-Z.-M. Hiller aux généraux Frimont et Marschall, Klagenfurt, 28 août, VIII, 257, et *ibidem* (*Krieg mit Frankreich in Kärtnen*, Feld-Acten, Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 28 août, VIII, 141.

2. Ravin situé à mi-chemin environ entre Maria-Elend et Feistritz.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 28 août, XIII, 39. *Ibidem* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Feld-Acten. Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 28 août, VIII, 141. *Ibidem* (*Armee in Inner-Oesterreich*, Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au général-major Mayer; Klagenfurt, 28 août, VIII, 256, — général Mayer au F.-Z.-M. Hiller; Kirschentheuer, 28 août, six heures et demie soir, VIII, 260, — capitaine Moll (rapport d'avant-postes); Loibl, 28 août, VIII, 260 *a*, — F.-Z.-M. Hiller au général-major Mayer; Klagenfurt, 28 août, VIII, 260 *b*, — et rapport du lieutenant-colonel Göldlin au F.-Z.-M. Hiller sur l'attaque de Krainburg, IX, *ad* 154.

4. La route, qui passe par les Wurzen, mène de la vallée du Gail, près de Federaun aux sources de la Wurzener Save.

la sorte le vice-roi à renoncer à son offensive et à se replier sur Tarvis.

Obligé de rester sur la défensive sur la Drave, le feldzeugmeister s'était, de plus, décidé à agir offensivement sur son extrême droite en Tyrol, où le feld-maréchal-lieutenant Fenner n'allait pas tarder à pénétrer, et sur son extrême gauche où, comme il en rendait compte à l'empereur François, presque « toute la Croatie militaire[1] » était entre les mains de Radivojevich, dont le mouvement en avant commençait à se dessiner, où le général Fölseis, relié à gauche aux avants-postes du général Rebrovich, n'était plus qu'à peu de distance de Laibach et de Krainburg, et où le général Pino, auquel le vice-roi[2] allait prescrire de manœuvrer sur l'ennemi et de tenir toujours à Adelsberg une réserve destinée à soutenir et à recueillir le général Garnier, ne paraissait guère disposé à opposer une résistance bien sérieuse.

La situation de Pino à Laibach était d'ailleurs d'autant plus difficile, qu'il venait de recevoir la nouvelle de l'échec essuyé par le général Bellotti dans sa tentative contre le Loibl et que les affaires n'avaient guère l'air de se rétablir du côté de Fiume et de Trieste.

Grâce aux renseignements recueillis par ses reconnaissances et ses émissaires, aux intelligences qu'il lui avait été facile de se créer dans un pays gagné à la cause de l'Autriche, le général Nugent connaissait exactement la force, les positions et les projets de son adversaire. Il savait que le général de division Garnier disposait à Passiak[3] de 800 hommes et 50 chevaux avec 4 canons, un peu plus en arrière à Herpelje de 200 hommes et de 6 canons, établis sur une position solidement retranchée, à Trieste de 1 bataillon, enfin en Istrie de 3 bataillons et de la garde nationale[4]. Nugent ne pouvait opposer à ces forces que 1 bataillon et 80 chevaux, et son soutien le plus proche se trouvait à 150 kilomètres de là. Mais d'autre part, le général autrichien avait reconnu qu'il était de la plus

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Armee in Inner-Oesterreich*, Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, 28 août, VIII, 251. Nous avons intentionnellement reproduit ici les termes mêmes dont le feldzeugmeister s'est servi.

2. *Archives de la Guerre*, le vice-roi au ministre de la Guerre; Villach, 29 août.

3. Passiak, sur la route de Fiume à Trieste, à 5 kilomètres nord-ouest de Lippa.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 28 août, XIII, 38.

haute importance de rester maître du territoire qui avoisine Fiume.

En effet, tant que Nugent réussissait à se maintenir dans ces parages, il coupait à l'ennemi ses communications avec la Dalmatie, et couvrait la frontière et les points sur lesquels Radivojevich procédait à la levée et à l'organisation des troupes de nouvelle formation, enfin il menaçait les derrières de la position de Pino à Laibach, et séparait les uns des autres les détachements français établis dans cette région. Il résolut par suite, non seulement de conserver Fiume, mais afin d'intimider Garnier, il poussa sur San-Matia. Il est vrai qu'afin de couvrir les derrières de la poignée d'hommes qu'on avait confiés à Nugent, l'amiral Fremantle avait consenti à faire débarquer quelques marins Anglais, auxquels Nugent confia momentanément la garde des barricades élevées à l'entrée de Fiume et des petits ouvrages qu'il avait commencé à faire établir en avant de cette ville.

29 AOUT. — **Reprise de Villach. — Retraite des Autrichiens sur la rive gauche de la Drave. — Mouvement d'un détachement français sur Paternion. — Escarmouches de Rosegg et de Maria-Elend. — Envoi de renforts autrichiens à Feistritz, Rosegg et Kirschentheuer. — Mouvements des colonnes autrichiennes sur Neumarktl et Krainburg. — Tentative du colonel Baumgarten sur Krainburg. — Ordres donnés aux généraux Fölseis et Radivojevich. — Combat de Schapiane. — Nouvelle organisation de l'armée du vice-roi.** — La résolution prise par le feldzeugmeister, dès qu'il vit se dessiner le mouvement du vice-roi sur Villach, son intention bien arrêtée de renoncer à la continuation de l'offensive sur la Drave et en avant de Villach, mais de s'établir solidement sur le Loibl, et, si faire se pouvait, dans la haute vallée de la Save, afin d'essayer de tourner la position de Tarvis et de menacer les derrières du vice-roi, avaient assurément facilité l'enlèvement de la tête de pont inachevée de Rosegg. Mais d'autre part la retraite des Autrichiens sur la rive gauche de la Drave permettait au vice-roi de n'avoir plus à se préoccuper de son flanc droit et de diriger tous ses efforts contre Villach.

Aussi, tandis que le 29 au matin, le général Vlasitz se croyait, comme il le dit lui-même, encore sûr de parvenir à repousser toutes les tentatives de son adversaire[1], le vice-roi

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, **Feld-Acten**,

prenait toutes ces dispositions pour enlever la ville dans la matinée. Bien que Vlasitz prétende dans l'un de ses rapports, qu'il ait réussi à repousser les premières attaques des Français qui, tout en poussant droit sur Villach, avaient envoyé du monde vers leur gauche sur Volkendorf[1], Marschall, dès huit heures et demie du matin, faisait savoir à Hiller que les Français attaquaient vivement Villach, où leurs troupes commençaient même à pénétrer[2]. A dix heures, Vlasitz mandait à ce général, que les Français s'étaient encore renforcés d'un bataillon, que les eaux de la Drave étaient si basses que la rivière devait être guéable à Sanct-Ulrich[3]. Une heure plus tard, à onze heures, d'après le feld-maréchal-lieutenant Marschall, un peu avant midi d'après les rapports du général Vlasitz, le feu prit tout à coup dans une maison, à proximité de la grande rue, le *Deutsche Wirthshaus*, près de la porte principale de la ville (*Haupt-Thor*). Quelques instants plus tard, l'incendie éclatait sur cinq autres points. Le feu, comme Vlasitz le reconnaît lui-même, avait été mis par les boulets rouges et les fusées des Français. L'incendie[4] se propageait de plus en plus, et avec une telle rapidité, que Vlasitz eut à peine le temps de donner aux quatre compagnies du régiment Duka[5] qui étaient dans la ville

Frimont), général Vlasitz au F.-M.-L. Frimont. Rapport sur les combats de Villach des 28 et 29 août; faubourg de Villach, 30 août, deux heures soir, VIII, 156, et *ibidem* (Feld-Acten, Hiller), VIII, *ad* 297. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur et au ministre de la Guerre; Villach, 29 août.

1. Volkendorf, à 1.200 mètres au sud-ouest de Villach, *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), rapport du commandant du poste de Sancta-Magdalena (rive gauche de la Drave, à 2 kilomètres et demi à l'est de Villach) au F.-M.-L. Frimont; 29 août, VIII, 144.

2, *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, *Armee in Inner-Oesterreich*), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Seebach, 29 août, huit heures et demie matin, VIII, 266 *a*.

3. Sanct-Ulrich, 4 kilomètres environ en aval du confluent de la Drave et du Gail, *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Marschall au F.-M.-L. Frimont; Seebach, 29 août, dix heures matin, VIII, 146. A la nouvelle que les Français passaient la Drave à gué sur ce point (*ibidem*, VIII, 250), Marschall y envoya une reconnaissance qui constata l'impossibilité d'y passer la rivière à gué (*ibidem*, VIII, 151).

4. Nous n'avons insisté sur ce point que pour réduire à néant, à l'aide de documents officiels autrichiens, une version qu'on avait empruntée à quelques autres documents (*K. u. K. Kriegs-Archiv*, XIII, 29. *Ueberblick des Feldzugs*, *Hiller*, *ibidem*, *Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39). On affirme dans ces pièces que le vice-roi dut la prise de Villach à une ruse de guerre. Il aurait fait prendre par les Autrichiens 1 officier et 50 soldats du génie qui réussirent à s'échapper en mettant le feu à la ville en arrière des positions occupées par les troupes autrichiennes chargées de la défense de Villach.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Armee in Inner-Oesterreich*, Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Marschall au F.-M.-L. Frimont; Seebach, 29 août, onze heures et

l'ordre de l'évacuer au plus vite, et de faire couper derrière elles le pont que les Français cherchèrent vainement à enlever. Mais l'incendie se chargea malheureusement de détruire trois travées du pont. Pendant que Vlasitz se bornait à organiser la défense du faubourg de la rive gauche, le vice-roi entré à Villach, avec une partie de ses troupes, essayait vainement de préserver le pont et d'arrêter l'incendie de la ville, dont malgré ses efforts les deux tiers furent brûlés. Quelques bataillons de la division Gratien s'établirent en même temps en amont et en aval de Villach, avec des batteries qui concentrèrent leur tir sur le faubourg, et soutinrent jusqu'à la nuit un combat d'artillerie contre les cinq pièces de Vlasitz, sans obtenir d'autre résultat que d'allumer quelques incendies dans le faubourg de la rive gauche. Le vice-roi, en présence de l'impossibilité de réparer le pont faute de matériaux, et sous les balles des tirailleurs de Vlasitz que son artillerie n'avait pu déloger des bords de la rivière, fit cesser le feu et travailler à des retranchements sur les hauteurs à l'ouest de la ville. Vlasitz, de son côté, tenait le faubourg et avait établi ses avants-postes le long de la rive gauche de la Drave, sur sa gauche jusqu'au Seebach, sur sa droite jusqu'au Kapuziner Wald vis-à-vis de Rennstein[1]. Comme du haut de la tour, Vlasitz n'apercevait plus qu'un seul bataillon français établi à Sanct-Johann[2], il en avait conclu, sans aller toutefois jusqu'à l'affirmer, que le vice-roi avait dû se replier, et que le gros de ses troupes allait manœuvrer en aval de Villach, et chercher à descendre la Drave[3].

A peine entré à Villach, où il établit son quartier général, le vice-roi avisa aux moyens de parer de son mieux aux conséquences de la destruction du pont de Villach. La Drave, comme

demie matin, VIII, 266 *d. Ibidem*, général Vlasitz, relation de la défense de Villach, les 28 et 29 août, VIII, 297. *Ibidem* (Feld-Acten, Frimont), général Vlasitz au F.-M.-L. Frimont : faubourg de Villach, 30 août, deux heures soir, VIII, 156. *Ibidem*, F.-M.-L. Marschall au F.-M.-L. Frimont ; Seebach, 29 août, VIII, 154. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur et au ministre de la Guerre ; Villach, 29 août.

1. Rennstein, près d'Unter-Villach, à 3 kilomètres environ en amont de Villach.

2. Sanct-Johann, à 1 kilomètre environ au sud-ouest de Villach.

3. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur et au ministre de la Guerre ; Villach, 29 août, le vice-roi à la vice-reine ; Villach, 29 août. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Armee in Inner-Oesterreich*, Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François ; Klagenfurt, 30 août. VIII, 281, général Vlasitz, relation de la défense de Villach des 28 et 29 août VIII ad 297. *Ibidem* (Feld-Acten, Frimont), général Vlasitz au F.-M.-L. Frimont ; faubourg de Villach,

il l'écrivait à l'empereur, y est en effet profonde et encaissée, et le vice-roi n'ayant pas d'équipages de pont, était d'autant plus embarrassé que les Autrichiens avaient eu le soin de détruire tous les moyens de passage. Aussi, avant même de songer à s'étendre en aval le long de la Drave, il avait détaché dès le 29 au soir, 3 compagnies et 2 escadrons, pour tâter le pont de Paternion, essayer de s'en emparer et de prendre l'offensive de ce côté. Il avait, d'ailleurs, comme il le disait dans sa dépêche, une raison de plus pour appuyer de préférence sur sa gauche, c'est que « jusqu'à ce moment les Autrichiens avaient opéré sur leur droite » et que le vice-roi croyait encore que le feldzeugmeister n'avait que des partis sur sa gauche. Le mouvement du détachement français vers Paternion, signalé à Vlasitz dès le 29 au soir par son poste du Kapuziner Wald, allait du reste obliger le général autrichien à prendre les mesures nécessaires, pour protéger ses postes de Puch, sur la Drave, et celui de Treffen[1] (à l'ouest de l'Ossiacher See).

Le mouvement sur Paternion donnait d'autant plus d'inquiétude aux Autrichiens, et leur paraissait d'autant plus sérieux, que le général Eckhardt signalait en même temps au feld-maréchal-lieutenant Marschall la marche d'autres colonnes françaises qui « auraient occupé Sanct-Stefan (sur la route d'Hermagor, à Paternion, vallée du Gail), et poussé même jusqu'à Kreuzen[2] ».

En aval de Villach, il n'y avait eu que des démonstrations

30 août, deux heures soir, VIII, 156. Reconnaissance de Sanct-Ulrich au F.-M.-L. Frimont; Sanct-Ulrich, 29 août, VIII, 155. *Ibidem. Ueberblick des Feldzugs Hiller*, 21-31 août, XIII, 29. *Ibidem.* Renseignements sur les mouvements des Français, XIII ad 37. *Ibidem* (*Uebersicht der Operationen der französischen Armee in Italien*, XIII, 34. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; hauteurs de Sanct-Leonhard, 29 août, trois heures après midi, VIII, 266 *a*. *Ibidem*, général Vlasitz au F.-L.-M. Marschall; faubourg de Villach, 29 août, sept heures soir, VIII, 285 *a*,

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur; Villach, 29 août. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Nachrichten über die Vorrückung der französischen Armee nach Villach*) XIII, ad 3. *Ibidem* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Feld-Acten, Frimont), général Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; faubourg de Villach, 30 août, deux heures soir, VIII, 156, et *ibidem* (Feld-Acten, Hiller), Vlasitz, relation de la défense de Villach les 28 et 29 août, VIII ad 297.

Le matin même de la reprise de Villach, le vice-roi avait témoigné en termes assez sévères au général Lechi le mécontentement que lui avait causé la négligence dont avaient fait preuve les officiers sous ses ordres, chargés d'exécuter des reconnaissances. (*Le vice-roi au général Lechi.* Finkenstein 29 août 1813. Collection particulière du docteur Luigi-Ratti, de Milan.)

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Armee in Inner-Oesterreich*, Feld-Acten, Hiller), général-major Eckhardt au F.-M.-L. Marschall; Spittal, 29 août, VIII, 285 *b* et *ibidem* (Renseignements sur les mouvements des troupes françaises), XIII ad 37.

insignifiantes. Dès six heures du matin, on avait rrière pont de Rosegg, et l'on avait constaté que, pendant enle- Français avaient mis un canon sur les hauteurs de ruire (Berg, au nord de la route de Sanct-Martin à Sanc rga- Presque au même moment, après un engagement e-roi durée à Maria-Elend, entre une patrouille de la brig vai- et un détachement français qui venait d'arriver et d ille, ler sur ce point, les Français attaquaient les av ues autrichiens à Feistritz[1]. Du reste, en présence du m des Français sur Rosegg, le feldzeugmeister avait jug eces- saire d'envoyer de suite 1 bataillon du régiment Reisky et 1 batterie au général Mayer, à Kirschentheuer, point vers lequel il avait en même temps prescrit au général Vecsey d riger immédiatement 2 escadrons[2].

Le feldzeugmeister n'attendait, d'ailleurs, que la nouvelle de l'arrivée de ses détachements au-delà du Loibl et du Kanker pour les faire soutenir par la brigade au général Mayer[3].

Dans la journée du 29, les détachements du Loibl sous les ordres du lieutenant-colonel Göldlin[4] avaient continué à suivre la retraite du général Bellotti et avaient poussé jusqu'à peu de distance de Neumarktl[5].

A leur gauche, le colonel Baumgarten venant de V ker-markt et de Windisch-Kappel avait franchi le Kanker Pass après avoir reçu l'ordre de presser sa marche sur Krainburg. Pendant que le colonel arrivait avec le gros de sa colonne (régiment d'infanterie Chasteller et 2 escadrons de uhlans archiduc Charles) jusqu'à 3 kilomètres de cette ville, son avant-garde s'engageait sur ce point à trois heures et demie de

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Armee in Inner-Oesterreich*, Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Pont de Rosegg, 29 août, huit heures trente matin, VIII, 263 et *ibidem*, général-major Mayer au F.-Z.-M. Hiller; Kirschentheuer, 29 août, sept heures et demie matin, VIII, 268 *a. b. c. Ibidem. Operations Journal der K. K. Armee*, 29 août, XIII, 39.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Armee in Inner-Oesterreich*. Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marziani; Klagenfurt, 29 août, neuf heures quarante-cinq matin, VIII, 268 *i*. F.-Z.-M. Hiller au général Mayer; Klagenfurt, neuf heures quarante-cinq matin, VIII, 26, F.-Z.-M. Hiller au général-major Mayer; Klagenfurt, 29 août, deux heures et demie soir, VIII, 268 *h* et *ibidem*. Renseignements sur les mouvements des troupes françaises, XIII, ad 37 et *ibidem* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Feld-Acten, Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 29 août, VIII, 143.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall; Klagenfurt, 29 août, VIII, 266.

4. Voir *Annexe XLIV*.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, 29 août. XIII, 39.

il l'écriv .di. Mais, dans l'impossibilité de laisser du monde et le vic de des ouvrages du Kanker, Baumgarten s'était plus en rs le soir sur Hotemès (Hotemesch à 8 kilo- détruire nord de Krainburg), d'où il couvrait la route du songer . Il était du reste impossible pour le colonel Baum- dès le songer à enlever le soir même Krainburg, que Bel- le pont t barricadé et où il avait un millier d'hommes, 200 che- l'offens 3 canons. Enfin, s'il était déjà en communication avec dans agnie d'infanterie postée à Stein par le général Föl- seis, aumgarten croyait plus sage d'attendre pour enlever Krainburg l'entrée en ligne sur sa droite du détachement du lieu nt-colonel Göldlin et d'attaquer Krainburg de concert ave [1].

Le feldzeugmeister, décidé à rester sur la défensive sur la Drave et redoutant de plus en plus les conséquences possibles de l'offensive du vice-roi en avant de Villach et de Rosegg, avait reconnu la nécessité de contrarier ses projets éventuels en menaçant la ligne de la Save et Laibach. Aussi, dans les ordres qu'il adressa à Radivojevich et à Fölseis, il prescrivait à nouveau au feld-maréchal-lieutenant de hâter sa marche sur Laibach et de se prolonger vers sa gauche afin de donner au gé al Pino des inquiétudes pour Präwald et Adelsberg. Il ordonnait une fois de plus à Fölseis et à Radivojevich de pousser au plus vite sur Laibach afin de faciliter les mouvements du colonel Baumgarten par le Kanker et du lieutenant-colonel Göldlin par le Loibl sur Neumarktl et Krainburg. « Vos mouvements sur Laibach, écrivait-il à Fölseis, s'ils sont habilement et vivement exécutés, peuvent et doivent exercer une influence considérable sur les opérations de l'ennemi. »[2]

Fölseis n'avait du reste pas pu bouger pendant les derniers jours. Il attendait pour accentuer son mouvement, que les colonnes du colonel Milutinovich et du général Rebrovich se fussent rapprochés de lui et s'était borné à tirailler le long du

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, 29 août, XIII, 39. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller), colonel Baumgarten au F.-Z.-M. Hiller; Seeberg. *Kanker Pass*, 29 août, VIII, 267 *a* et colonel Baumgarten au général-major Mayer; Hotemès, 29 août, huit heures quinze soir, VIII, 286 *d*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Armee in Inner-Oesterreich*, Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au général-major Fölseis; Klagenfurt, 29 août, VIII ad 243, F.-Z.-M. Hiller au feld-maréchal comte Bellegarde, président du Conseil aulique de Guerre; Klagenfurt, 29 août, VIII, 267 et F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich, VIII, ad 267 *a*.

Feistritz-Bach avant les avant-postes français. Il avait de plus envoyé vers Krainburg un parti qui, après avoir enlevé un poste français, avait poussé une reconnaissance jusqu'aux portes barricadées de Krainburg[1].

Le général Fölseis ne pouvait guère faire plus que d'observer ce qui se passait dans la vallée de la Save depuis les environs de Krainburg jusqu'au confluent du Feistritz-Bach. Il avait en effet devant lui au pont de Tchernutsch les 5 bataillons, auxquels Pino avait confié la défense de ce pont et il savait que 7 bataillons et 2 escadrons avaient reçu l'ordre de se porter sur Weixelburg et de s'opposer à la marche de la colonne du général Rebrovich.

A l'extrême gauche des lignes autrichiennes, le général Nugent, désireux de couvrir Fiume et se croyant trop faible pour prendre l'offensive, s'était contenté de rester sur ses positions; mais une reconnaissance exécutée par l'ordre du général Garnier amena une rencontre à la suite de laquelle Garnier se replia de Schapiane sur Materia. Un capitaine et 52 soldats des confins militaires avaient profité de cet engagement pour déserter et passer aux Autrichiens. Le même jour, 60 autres soldats des confins militaires se présentèrent aux avant-postes autrichiens du côté de Grobnik[2].

En raison même des événements qui venaient de se produire et de la nature des opérations qu'il comptait entreprendre, le vice-roi avait reconnu qu'il était nécessaire de faire subir quelques modifications à la constitution de l'armée d'Italie. Il ressort en effet de la dépêche adressée par le vice-roi à l'empereur[3], quelques heures après la reprise de Villach, que le prince redoutait déjà à ce moment une action sérieuse des Autrichiens contre sa droite, puisqu'il envisageait dès ce moment la possibilité de la marche d'une partie de ses troupes par la vallée de la Save et les éventualités qui pourraient l'obliger « à se porter à Laibach par les Wurzen ». Il fallait donc prévoir le cas, où chacune des deux lieutenances pourrait

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), général Fölseis au F.-Z.-M. Hiller; Podpetsch, 30 août. VIII, 276.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 29 août, XIII, 38. *Ibidem*, *Operations Journal der K. K. Armee* XIII, 39 et (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karlstadt, 1er septembre, IX, 20.

3. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur; Villach, 29 août. Le vice-roi termine cette dépêche par ces mots : « Du reste les Autrichiens n'annoncent encore qu'un plan défensif, mais paraissent vouloir se lier avec l'armée de l'Inn ou de l'Enns. Sous peu tout s'éclaircira. »

être appelée à agir pour son propre compte et, comme l'empereur avait négligé d'envoyer à l'armée d'Italie un général capable de commander la 2e lieutenance, le vice-roi confia ce commandement au général Verdier[1] et plaça à la tête de sa division (la 2e), le général Rouyer qui venait d'arriver.

A partir de ce jour, l'armée d'Italie reçut l'organisation suivante :

1re lieutenance, le lieutenant-général Grenier, composée de la 1re division, général Quesnel (brigades du général Campi et du colonel Pégot), 4e division, général Marcognet (brigades Dupeyroux et Jeanin ;

2e lieutenance, général de division Verdier[1] : 2e division, général Rouyer (brigades Schmitz et Darnaud) ; 3e division général Gratien (brigades du général Piat et de l'adjudant-commandant Montfalcon :

3e lieutenance, général Pino : 5e division, général Palombini (brigades Ruggieri et Galimberti) ; 6e division, général Lechi (brigades Lechi et Bellótti) ;

Réserve, général Bonfanti (brigade Mazzuchelli) ;

Cavalerie, général Mermet (brigade Perreymond).

L'effectif de cette armée s'élevait sur le papier à 57.150 hommes, dont 2.312 cavaliers avec 168 bouches à feu ; mais, comme le dit le général Vignolle, on avait compris dans cette situation plusieurs corps qui n'avaient pas encore rejoint l'armée, la réserve de Bonfanti qui était encore du côté de Vérone et qu'on allait diriger peu après sur le Tyrol, nombre d'hommes non instruits ou non habillés et encore en marche, de sorte qu'en réalité le vice-roi ne disposait guère que de 40.000 hommes et en portant les choses à l'extrême, de 45.000 hommes au plus. C'était bien peu, étant donnée surtout la qualité de ses troupes, pour tenir tête à l'ennemi sur un théâtre de guerre aussi étendu et aussi difficile.

30 AOUT. — **Premiers mouvements des Autrichiens vers le Tyrol. — Escarmouche de Paternion. — Arrivée de la colonne du général Gifflenga à Paternion et à Mauthbrücke. — Démonstrations faites par Frimont en aval de Villach. — Marche de Vecsey sur Sanct-Jakob. — Positions de Marziani et du général Mayer. — Attaque et prise de Krainburg. — Ordres éventuels de Hiller à Fölseis et à Radivojevich. — Position de Nugent.** — Maître de Villach, mais manquant d'équipages de pont, et n'ayant, pour comble de malheur, pu réussir à trouver sur place ni les bateaux, ni même

1. Voir *Annexe XLV*.

les matériaux dont il avait besoin, le vice-roi, comme il l'écrivait, le lendemain 31 août, à la vice-reine[1], faisait tout préparer pour construire des ponts sur différents endroits dans l'espoir, qui se réalisa du reste, d'inquiéter tout au moins l'ennemi. Mais, pendant que le vice-roi cherchait le moyen de franchir sur un point quelconque l'obstacle, que la Drave opposait à la continuation de ses mouvements, l'arrivée à Sachsenburg du feld-maréchal-lieutenant Fenner, allait devenir une nouvelle cause de préoccupation pour lui et l'obliger à songer à la garde des débouchés du Tyrol et de la ligne de l'Adige. La chose était d'autant plus sérieuse, que, plus au nord, également à l'extrême droite des lignes autrichiennes, le général-major Stanissalvlevich se tenait aux environs de Hallein[2] et que Fenner, non content d'envoyer un détachement sur Lienz (à l'entrée du Puster-Thal), où venait d'apparaître le corps franc du major Eisenstecken, avait prescrit à ses patrouilles de s'engager dans le Puster-Thal même et de pousser jusqu'à Sillian[3].

La nécessité de forcer le passage de la Drave s'imposait de plus en plus impérieusement au vice-roi. Les moments étaient précieux et comme la position du gros de l'armée autrichienne, était solidement établie sur la gauche de la Drave, comme Hiller était maître du Loibl et du pont de Hollenburg, comme de plus, la division Marschall, échelonnée de Spittal au Seebach, pouvait à tout moment menacer trop sérieusement la gauche du vice-roi pour lui laisser la possibilité de croire qu'il avait quelque chance d'enlever de vive force le passage de la Drave, il lui avait fallu se résigner à s'établir avec 20 à 25.000 hommes sur la droite de la Drave entre Villach et Rosegg. Aussi, pendant qu'il essayait de jeter un pont à Villach même, il avait cherché à tourner la difficulté en détachant Gifflenga sur Paternion et en le chargeant de se rendre maître par un coup de main des ponts de Ferndorf et de Mauthbrücke. Dès le 30 au matin, Paternion avait été attaqué et occupé par les Français qui, après y avoir laissé 3 compagnies et 100 chevaux, s'étaient portés contre les ponts de Paternion (Ferndorf) et de

1. Le vice-roi à la vice-reine; Villach, 31 août.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 30 août, XIII, 39.
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Armee in Inner-Oesterreich*, Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Fenner au F.-Z.-M. Hiller; Sachsenburg, 30 août, VIII, 278, *ibidem* (*Journal über die Operationen der Division des F.-M.-L. Fenner in Tyrol*). F.-M.-L. Fenner; Sachsenburg, 30 août, XIII, 1. Le même jour, Eckhardt (*ibidem*, XIII, 1) faisait savoir à Fenner qu'il y avait déjà à Graz et à Marburg 1.000 Tyroliens armés et prêts à partir.

Mauthbrücke, que le général Eckhardt s'était empressé de couper[1].

Bien que la tentative de Gifflenga n'ait pas donné le résultat désiré, puisque les Autrichiens eurent le temps de couper les ponts derrière eux, cette diversion, en se produisant en même temps que quelques démonstrations entreprises en aval de Villach, avait cependant suffi pour causer d'assez vives alarmes à Marschall et à Hiller. Le premier de ces deux généraux avait, à la première nouvelle de l'apparition du détachement français à Paternion, renforcé son poste de Puch, pris ses dispositions pour tenir bon sur toute sa ligne et chargé peu après le général Eckhardt de la défense de Ferndorf, en lui promettant de lui envoyer des renforts en cas de besoin[2]. De son côté, Hiller avait, à cette nouvelle, donné l'ordre de redoubler de vigilance sur toute la ligne de la Drave et fait savoir le soir à Marschall, que Ferndorf et Puch seraient les points extrêmes de la ligne destinée à assurer ses communications avec la montagne. Il ajoutait, d'ailleurs avec raison, que le mouvement du colonel Baumgarten sur Krainburg ne manquerait pas d'obliger les Français à détacher du monde par les Wurzen vers la vallée de la Save et qu'afin de détourner l'attention du vice-roi il avait donné au général Vecsey l'ordre de se porter sur Rosegg[3].

Il importait, par conséquent, à Hiller d'amuser et d'occuper le vice-roi par des démonstrations jusqu'au moment, où celui-ci aurait connaissance des succès que le feldzeugmeister se croyait certain de remporter à Krainburg. En retenant le vice-roi devant lui, Hiller espérait, en effet, réussir à faciliter le mouvement

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Ueberblick des Feldzugs Hiller*), XIII, 29. *Ibidem* (*Uebersicht der Operationen der französischen Armee in Italien*), XIII, 34, *Ibidem* (*Nachrichten über die Vorrückung der Franzosen nach Villach*, etc.), XIII ad. 38. *Ibidem* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 40. *Ibidem* (*Journal über die Operationen der Division Fenner*), général-major Eckhardt au F.-M.-L Fenner; Spittal, 30 août, XIII, 1. *Ibidem* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*. Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Marschall au F.-M.-L. Frimont; Seebach, 30 août, VIII, 160. *Ibidem* (*Armee in Inner-Oesterrich*, Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Puch, 30 août, VIII, 285. — Général-major Eckhardt au F.-M.-L. Marschall; Spittal, 30 août, huit heures et demie matin, VIII, 285 *g*. — Colonel Brettschneider au général Eckhardt; pont de Paternion, 30 août, dix heures matin, VIII, 285 *f*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Puch, 30 août, VIII, 285. *Ibidem*, F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Seebach, 30 août, VIII, 285 *c*.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 30 août, XIII, 39. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller, etc.), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall; Klagenfurt, 30 août, huit heures et demie soir, VIII, 285 *m*.

que le général Vecsey avait mission d'exécuter dans la vallée de la Drave, de Feistritz sur Rosegg, avec 2 bataillons, 3 escadrons et 2 canons. Ce mouvement de Vecsey avait uniquement pour but de donner des inquiétudes au vice-roi pour la conservation de la position de Rosegg et de l'empêcher d'envoyer du monde contre le flanc droit du feldzeugmeister en amont de Villach[1].

Mais pendant que Vecsey commençait son mouvement sur Rosegg et que l'artillerie de Frimont dirigeait sur la rive droite de la Drave un feu assez violent, Marschall annonçait au feldzeugmeister, que l'ennemi semblait s'affaiblir devant lui, que d'après les rapports de Vlasitz il n'y avait plus que peu de monde à Villach, où les Français avaient, dès dix heures du matin, cessé leurs travaux de défense. De son côté, Frimont constatait, après avoir tiraillé toute la journée entre Rosegg et Sanct-Jakob, que les Français semblaient décidés à pousser en forces sur Sanct-Jakob et de là sur Feistritz afin de tourner le Loibl et d'enlever aux Autrichiens tous les points d'où il leur eût été possible de prendre l'offensive. Ce mouvement à peine dissimulé par les Français avait assez sérieusement inquiété Frimont et Hiller, puisque le feldzeugmeister jugea nécessaire d'insister à nouveau sur les instructions données à Frimont et que ce dernier, après avoir prescrit au colonel Gober de s'opposer énergiquement à toute tentative de passage de la Drave que les Français pourraient essayer à Na Dravi[2], avait fait savoir à Vlasitz, qu'en cas de retraite il aurait à se diriger sur Zauchen (2 kilomètres 1/2 est de Seebach sur la route de Seebach à Rosegg et à Velden[3]).

Malgré l'appui que lui prêtait la canonnade faite par le feld-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Krieg mit Frankreich in Kärntnen*, Feld-Acten, Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 30 août, VIII, 158, et F.-M.-L. Frimont au F.-Z -M. Hiller; Sanct-Lambrecht (vis-à-vis de Rosegg) VIII, 164.

2. Na-Dravi à 3 kilomètres sud de Lind et à 2 kilomètres ouest de Rosegg.

3. *K. u. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), général-major Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; faubourg de Villach, 30 août, sept heures matin, dix heures matin, une heure et demie soir, VIII, 283 *b*, *i. k.* F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 30 août, VIII, 285 *a*. F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller: S. Lambrecht, 30 août, VIII, 282. *Ibidem* (Feld-Acten, Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 30 août, VIII, 158. F.-M.-L. Frimont au colonel Gober; pont de Rosegg, 30 août, VIII, 159. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 30 août, VIII, 161. F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Lambrecht, 30 août, VIII, 164, F.-M.-L. Frimont au général Vlasitz; Sanct-Lambrecht, 30 août, VIII, 166 et F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Lambrecht, 31 août, sept heures et demie matin, VIII, 168.

maréchal lieutenant Frimont, le général Vecsey n'avait pu arriver, le 30, au soir à Sanct-Jakob, comme le feldzeugmeister l'avait pensé et même annoncé à Frimont. Dès six heures du matin, Vecsey avait eu une petite affaire dans les bois de Matschach (à l'est du Klein Sucha-Graben) et, bien qu'il fût parvenu à continuer sa route, il s'était borné à envoyer un détachement à Sanct-Oswald sur les bords de la Drave et à Maria-Elend (Podgorje), d'où il observait la position française de Sanct-Jakob. Il avait arrêté le gros de sa petite colonne à Suetschach, à 1.200 mètres environ à l'ouest de Feistritz, qu'Hiller lui prescrivit, d'ailleurs, à la nouvelle de la marche des Français par le Rosenthal, de conserver à tout prix[1].

En arrière de Vecsey, on avait jugé à propos de lui ménager une réserve et des soutiens susceptibles de renforcer en même temps les postes du Loibl et le feld-maréchal-lieutenant Marziani avait fait en conséquence occuper Kirschentheuer par un demi-bataillon, et pris, conformément aux ordres qu'il reçut du feldzeugmeister, les mesures nécessaires pour relier la réserve de Feistritz avec le détachement de chasseurs du Sucha-Graben, qui se portait sur Assling et avait pour mission de pousser des partis jusque vers Wurzen. Le lieutenant-colonel Benczeck, qui commandait ce détachement, avait d'ailleurs réussi à arriver à Assling et cherchait à se relier à gauche avec les troupes du colonel Göldlin[2].

Tout, en somme, avait été relativement calme le long de la Drave, où malheureusement le vice-roi n'avait pas cru pouvoir se risquer à se porter résolument et en forces de Rosegg sur Feistritz et le Loibl. Bien que le temps fût plus précieux que jamais, cette quasi-immobilité du vice-roi, causée par un excès

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 30 et 31 août, XIII, 39. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller, etc.), général-major Vecsey au F.-Z.-M. Hiller; Feistritz, 30 août, dix heures soir, VIII, 273. F.-Z-M. Hiller au général Vecsey; Klagenfurt, 30 août, VIII ad 282 et F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 30 août, VIII, 285 *n*, et (Feld-Acten, Frimont), VIII, 161.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 30 août, XIII, 39. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Marziani au F.-Z.-M. Hiller; Kirschentheuer, 30 août, VIII, 272. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marziani; Klagenfurt, 30 août, VIII, 284 *b*, et général-major Mayer au F.-Z.-M. Hiller; Kirschentheuer, 30 août, VIII, 286 et VIII, 286 *a*. Dans ces dépêches le général-major Mayer exprimait des craintes au sujet de la nature et de la marche des travaux de défense de Feistritz et insistait sur l'importance de Rosegg et de Feistritz. C'était, d'après lui, le chef de la position tout entière. « Si les Français s'y établissent, nous perdrons de ce fait notre communication par le Loibl avec la Save. »

de prudence et par l'impossibilité de forcer le passage de la Drave à Villach et à Rosegg, n'aurait pas eu de fâcheuses conséquences, si le général Bellotti avait pu réussir à arrêter les progrès des détachements autrichiens poussés vers la vallée de la Save. Un général quelque peu habile aurait d'ailleurs tiré parti des fautes graves commises par les officiers autrichiens, du peu de simultanéité de leurs attaques, du peu de cohésion de leurs opérations, pour les battre successivement. A la première nouvelle du mouvement de Bellotti contre le Loibl et en présence du semblant de résistance que Pino opposait au général Fölseis sur le Feistritz-Bach, le feldzeugmeister s'était décidé à agir offensivement dans la vallée de la Save, afin de donner à la fois de l'air à Fölseis et des inquiétudes au vice-roi. Le colonel Baumgarten avait reçu à cet effet l'ordre de passer par le massif de Brana, de déboucher du Kanker, d'aller à Neumarktl, d'y opérer sa jonction avec le lieutenant-colonel Göldlin venant du Loibl, de pousser avec lui sur Krainburg, de se relier à Fölseis et de manœuvrer ensuite dans la vallée de la Save[1]. Les deux détachements devaient, on le voit, dans l'idée de Hiller, opérer leur jonction à Neumarktl ; mais se croyant probablement assez fort pour enlever Krainburg à lui seul, Baumgarten, après avoir échoué dans sa tentative, le 29 dans l'après-midi, au lieu de se replier sur Neumarktl ou tout au moins d'aviser Göldlin de sa présence, avait été s'établir le soir à Hotemes afin de couvrir la route menant au Kanker. De son côté le lieutenant-colonel Göldlin, qui avait trouvé Neumarktl évacué par l'ennemi, en était parti le 30 à la pointe du jour. Bien qu'il fût sans nouvelles du colonel Baumgarten qu'il avait fait, dès deux heures du matin, prévenir de sa présence et de ses projets, il avait poussé les deux compagnies, qui lui restaient, jusqu'en vue de Krainburg. Un peu après sept heures du matin, ses patrouilles, loin de découvrir les troupes du colonel Baumgarten, donnèrent contre les avant-postes de Bellotti, avec lesquels Göldlin s'engagea, se croyant sûr d'être soutenu par le colonel et qu'il rejeta dans les faubourgs. A onze heures du matin, Bellotti, sortant de la ville, l'attaqua à son tour. Après des alternatives, pendant lesquelles les Français prirent, reperdirent et reprirent les faubourgs, après une série d'engagements qui durèrent jusqu'à quatre heures, Göldlin,

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Armee in Inner-Oesterrich.* Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au colonel Baumgarten; Klagenfurt, 30 août, VIII, 284 *a* et *ibidem* (*Ueberblick des Feldzugs Hiller*), 29-31 août, XIII, 29.

craignant de manquer de munitions, se reporta à 1 kilomètre en arrière des faubourgs. Enhardi par ce léger succès, Bellotti se décida à tenter une nouvelle attaque. Obligé de ménager ses munitions, Göldlin laissa les bataillons du 3[e] léger italien arriver jusqu'aux abords mêmes de la position, les rompit par des feux de salve bien dirigés, acheva leur défaite en les faisant charger par les quelques cavaliers dont il disposait et pénétra sur leurs talons jusque dans Krainburg, qu'il aurait pu conserver, s'il avait été soutenu en temps utile. Mais Bellotti avait eu le temps de faire occuper solidement les premières maisons et força son adversaire à se replier sur une hauteur située à 2 kilomètres de la ville. Göldlin avait entre temps envoyé à trois heures un officier et 2 hussards au colonel Baumgarten qui, établi à 3 kilomètres de la ville, avait dû entendre depuis le matin le bruit de la fusillade. Quoi qu'il en soit, et bien que Baumgarten eût répondu à quatre heures et demie à l'envoyé de Göldlin qu'il allait se porter immédiatement en avant, il n'entra en ligne qu'à six heures. Les deux détachements attaquèrent simultanément Krainburg qu'ils ne purent enlever faute de canons. La nuit mit fin au combat, que Baumgarten et Göldlin comptaient reprendre à nouveau le lendemain matin. Mais le général Bellotti, trompé par les habitants qui l'intimidèrent en lui annonçant l'arrivée imminente d'un gros corps autrichien, découragé par l'échec qu'il avait essuyé trois jours avant, par les pertes sensibles (40 tués et plus de 100 blessés) qu'il venait d'éprouver, craignant enfin d'être forcé dans son poste et plus encore d'être coupé de Laibach, décampa sans bruit à deux heures du matin, brûla derrière lui le pont de la Save et se replia sur Zwischenwassern, environ à mi-chemin entre Krainburg et Laibach. Les Autrichiens, en entrant dans la vallée quatre heures du matin, n'y trouvèrent plus que quelques hommes de l'arrière-garde auxquels la destruction du pont avait coupé la retraite[1].

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi à l'empereur et au ministre de la Guerre; Villach, 3 septembre; Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana*, t. II, 257. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Ueberblick des Feldzugs Hiller*), 29-31 août, XIII, 29 (*Operations Journal der K. K. Armee*, 31 août, XIII, 39 (*Operationen der französischen Armee*). Renseignements fournis par le colonel Baumgarten; Krainburg, 31 août, XIII, 31. (Feld-Acten, Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 31 août, VIII, 189. (*Armee in Inner-Oesterreich*, Feld-Acten, Hiller), lieutenant-colonel Göldlin au général-major Mayer Neumarktl; 30 août, cinq heures matin, VIII, 286 *c*. Lieutenant-colonel Göldlin au général-major Mayer Naklass, 30 août, soir, VIII, 277, lieutenant-colonel Göldlin au F.-Z.-M. Hiller (Relation de l'attaque de Krainburg), Hollenburg, 9 sep-

S'il restait un doute sur l'importance, que le feldzeugmeister attachait à la prise de Krainburg, sur l'influence que la présence des colonnes autrichiennes dans la vallée de la Save pouvait et devait exercer sur les décisions et les opérations ultérieures du vice-roi, il suffirait pour le dissiper de prendre connaissance des ordres, que Hiller envoyait le jour même à Fölseis et à Radivojevich. Bien que Pino n'eût pas renforcé ses postes de Tschernutz et ne parût pas disposé à attaquer Fölseis, Hiller prescrivit à ce dernier de tenir ses troupes massées afin de pouvoir, devant l'attaque d'un ennemi supérieur en nombre, se replier par la route de Cilli sur Hochenegg[1].

D'autre part, le général en chef autrichien mandait à Radivojevich, dont l'avant-garde, sous les ordres du général Rebrorich, avait devant elle la reconnaissance envoyée par Pino à Weixelburg, qu'en raison des événements de Villach et de ce qui se passait sur la Drave, il pourrait, si les Français continuaient à se renforcer devant lui, être obligé de rapprocher de lui le général Fölseis et que dans ce cas il lui confierait à lui seul la défense de la route de Laibach[2].

A l'extrême gauche, le général Nugent n'avait pas jugé prudent de s'engager plus avant sur la route de Trieste. Il lui était du reste d'autant plus impossible de s'éloigner davantage de Fiume, qu'on venait de lui annoncer que les troupes françaises stationnées à Pola et dans quelques autres lieux voisins opéraient leur concentration et se disposaient à marcher contre lui. Nugent avait de plus reçu le même jour des commissaires venus d'Istrie et qu'il s'empressa d'y renvoyer afin de décider les habitants à embrasser la cause de l'Autriche et à organiser dans leur pays la *landwehr* et le *landsturm*[3].

31 AOUT. — **Lenteurs des mouvements français sur la Drave. — Ordres à Hiller et position de sa droite et de son centre. — Mou-**

tembre, IX ad 154. Colonel Baumgarten au F.-Z.-M. Hiller; Krainburg, 31 août, quatre heures matin, VIII, 300. F.-Z.-M Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 31 août, VIII, 299. Lieutenant-colonel Göldlin au F.-Z.-M. Hiller; Neumarktl, 31 août, VIII ad 299. F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, 31 août, VIII, 300 *e*. Colonel Baumgarten au F.-Z.-M. Hiller (Relation résumée du combat de Krainburg); Krainburg, 31 août midi, VIII, 300 *b*.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Armee in Inner-Oesterreich*, Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au général-major Fölseis; Klagenfurt, 30 août, VIII, 284 *b*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich; Klagenfurt, 30 août, VIII, 284.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 30 août, XIII, 38,

vements et positions des détachements autrichiens dans la vallée de la Save. — Mollesse et fautes du général Pino. — Nugent à Lippa. — Comme la journée du 30, celle du 31 août se passa sans aucun fait saillant sur la Drave. Et cependant le temps pressait. Le vice-roi avait assurément reconnu, que son adversaire, contraint à rester, au moins momentanément, sur la défensive au centre de ses lignes, avait pris le parti de manœuvrer offensivement par ses ailes, de s'appuyer à droite sur le Tyrol, d'y pénétrer même en profitant du moindre symptôme favorable, et d'accentuer le mouvement convergent de sa gauche sur Laibach. C'était d'ailleurs pour contrecarrer ce projet, pour essayer même de forcer le passage de la Drave, de malmener le centre de Hiller et de menacer Klagenfurt, qu'il s'était porté sur Tarvis et Villach, avec trois de ses divisions et la garde royale. Mais les Autrichiens avaient eu le temps de détruire tous les ponts de la Drave depuis Spittal jusqu'à Rosegg, et, comme le vice-roi n'avait pas d'équipage de pont avec lui, comme on n'avait pu ramasser que quelques barques hors d'état de servir, il avait fallu se résigner à construire des chevalets et des radeaux. Aussi, ainsi qu'il l'écrivait à la vice-reine, on se borna « à échanger des coups de fusil d'une rive de la Drave à l'autre, et à inquiéter l'ennemi[1] ».

Avant de prendre une résolution, il est évident que le vice-roi attendait des nouvelles de Pino et tenait à connaître le résultat des opérations confiées malheureusement au général Bellotti. Le vice-roi s'illusionnait d'ailleurs si peu sur les talents militaires et l'énergie de Pino, que, parlant de lui à la vice-reine, il ne pouvait s'empêcher de le juger justement et sévèrement. « Quand je suis un peu loin, les rapports deviennent tout de suite exagérés; il (Pino) croit avoir devant Laibach toute l'armée ennemie et il se trompe de beaucoup. « Mais si le vice-roi avait eu la clairvoyance de deviner ce qui se passait dans l'esprit de son lieutenant, s'il avait prévu les événements déplorables, dont on allait l'informer vingt-quatre heures plus tard, et les fautes que l'on avait commises à son aile droite, il aurait dû, d'autre part, essayer de les réparer au plus vite, d'en contrebalancer l'importance, d'en atténuer les conséquences, en imprimant d'autant plus d'activité à ses propres

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur; Villach, 2 septembre. *Ibidem*, le ministre de la Guerre au vice-roi; Paris, 31 août. Le vice-roi à la vice-reine; Villach, 31 août, à l'empereur et au ministre de la Guerre; Villach, 3 septembre.

opérations, en manœuvrant en force et sans perdre une minute dans la vallée de la Drave en aval de Villach, en poussant au plus vite par la rive droite de cette rivière sur Feistritz et le Loibl. C'était pour lui le seul moyen de remédier à l'insuffisance de Pino et de Bellotti, de paralyser et de troubler Hiller qui redoutait et croyait imminente une attaque sérieuse de la position, si importante pour lui, de Feistritz.

La preuve manifeste et incontestable des inquiétudes, que le feldzeugmeister éprouva pendant les journées qui suivirent la reprise de Villach par les Français, se retrouve d'ailleurs bien clairement dans les ordres qu'il envoya le 31 août à ses divisionnaires, dans le soin tout particulier avec lequel il fit surveiller les moindres mouvements des Français dans la vallée de la Drave. Bien qu'il n'ait pas encore reçu la dépêche, par laquelle le prince de Reuss[1], après lui avoir fait connaître le résultat de la bataille de Dresde, lui annonçait qu'il resterait sur ses positions actuelles jusqu'au règlement définitif des affaires avec la Bavière, il avait, sans tarder une minute, déclaré au feld-maréchal-lieutenant Fenner, qu'il lui était absolument impossible de lui envoyer le moindre renfort, parce que l'ennemi, quoique ayant évacué Krainburg, se renforçait à Laibach[2].

Le feldzeugmeister croyait si fermement à l'exécution d'un mouvement sérieux des Français sur Paternion et surtout sur Feistritz, qu'il avait prescrit de redoubler de vigilance sur toute la ligne de la Drave, et de le tenir au courant des moindres incidents. De plus il avait cru nécessaire de prévoir l'éventualité d'un mouvement rétrograde de Marschall. Pendant que ce général lui faisait connaître les mesures qu'il avait prises pour défendre la Haute-Drave[3], Hiller lui ordonnant de faire, s'il y était forcé, sa retraite sur Glanegg, Sanct-Veit et Friesach, dès que l'ennemi parviendrait à couper ou à menacer sérieusement les communications avec la brigade Eckhardt et le Tyrol, où à rétablir ses propres communications avec Sachsenburg. Il informait en même temps Marschall que, dans ce cas, le général Vecsey remonterait la Drave et se porterait sur Rosegg, afin de détour-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Armee in Inner-Oesterreisch*, Feld-Acten, Hiller), général de cavalerie, prince de Reuss au F.-Z.-M. Hiller, Wimsbach, 31 août, VIII, 304.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), F.-Z.-L. Hiller au F.-M.-L. Fenner; Klagenfurt, 31 août, VIII, 288. *Ibidem* (*Operations Journal der Division des F.-M.-L. Fenner*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Fenner; Klagenfurt, 31 août, XIII, 1.

3. *K u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Seebach, 31 août, VIII, 290.

ner l'attention du vice-roi, et que Frimont ferait de plus des démonstrations sur Rosegg[1]. A midi, du reste, toute crainte s'était dissipée de ce côté. On savait que les Français restaient immobiles aux environs de Villach, où ils avaient établi 1 bataillon, 1 batterie de 7 canons et 2 obusiers sur la hauteur dominant le Burg Thor, que 3 de leurs bataillons campaient à Volkendorf, un bataillon à Warmbad, qu'ils tenaient des piquets, d'un côté, à Maria-Gail, de l'autre, à Ober et Unter Vellach, et que, loin de songer à forcer le passage à Villach, ils y avaient barricadé le pont, enfin qu'ils n'avaient que 300 hommes et 60 chevaux à Paternion. On leur prêtait, il est vrai, l'intention de faire un mouvement dans la direction de Bleiberg sur la route menant de Villach à la vallée du Gail et on signalait le passage du pont de Maria-Gail par une assez forte colonne d'infanterie française qui allait descendre la rive droite de la Drave[2].

Une dépêche de Frimont allait d'ailleurs rassurer encore plus complètement Marschall. Ce général se croyait, en effet, en mesure d'affirmer à Marschall que les Français se portaient avec toutes leurs forces sur Feistritz, qu'ils occupaient en face de lui les hauteurs depuis Rosegg jusqu'à Sanct-Martin, qu'il lui était difficile d'évaluer leurs forces, parce que le gros de leurs tronpes campait en arrière des crêtes, mais que ses avant-postes avaient reconnu la présence de 3 bataillons à Sanct-Martin et le mouvement d'un gros convoi d'artillerie se dirigeant sur Maria-Elend[3].

Hiller et Frimont s'étaient, on ne saurait en douter, attendus à voir le vice-roi exécuter, le 31 au matin, sur la rive droite de la Drave le mouvement offensif, qui n'avait cessé de les préoccuper depuis l'affaire de Villach. Mais comme les Français avaient encore bivouaqué pendant la nuit du 30 au 31 sur les hauteurs en arrière du vieux château de Rosegg, à Sanct-Martin (4 kilomètres ouest) de Rosegg où ils avaient mis un canon en batterie, et aux environs de Sanct-Jakob, comme on

1. *K. u. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall; Klagenfurt, 31 août, VIII, 304 *a*. Hiller par cette dépêche confiait à Vlasitz le commandement des avant-postes de Seebach et à Winzian, celui des troupes établies à Sanct-Andrä.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Marschall au F.-M.-L. Frimont; Seebach, 31 août, midi, VIII, 182. — Général-major Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; Sanct-Léonhard, 31 août, midi, VIII, 179.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-M.-L. Marschall; Sanct-Lambrecht, 31 août, VIII, 161.

s'était borné à tirailler à la pointe du jour au pont de Rosegg, Frimont déjà à court de munitions avait, sans attendre les instructions du feldzeugmeister, qui approuva d'ailleurs cette mesure, puisque dans l'intervalle, il avait envoyé des renforts à Vecsey, fait cesser dès sept heures et demie du matin une tiraillerie, absolument inutile d'ailleurs. Tout semblait présager, une accalmie de quelques heures. Frimont savait, en effet, que les Français travaillaient encore à la réparation du pont de Maria-Gail et ce fut seulement, lorsque l'épais brouillard, qui avait régné pendant toute la matinée, se fut dissipé, qu'il apprit qu'une division d'infanterie française y avait passé le pont à huit heures et avait continué à huit heures et demie du matin sa marche sur Rosegg [1]. D'autre part, comme les troupes françaises de Sanct-Jakob ne bougeaient pas, il était clair qu'elles attendaient l'arrivée de cette division, qui ne pouvait les rejoindre que vers le soir et qui ne pouvait reprendre que le lendemain son mouvement vers les positions défendues et occupées par le général-major Vecsey.

La journée se passa donc et ne pouvait d'ailleurs que se passer tranquillement aux environs de Rosegg. Hiller avait, il est vrai, dans le courant de la journée, ordonné à Frimont de faciliter par des démonstrations le mouvement que Vecsey devait faire de Feistritz sur Rosegg [2], mouvement que le général n'osa pas entreprendre et qui n'eût d'ailleurs pas servi à grand chose. En somme, la journée avait été absolument calme jusqu'à cinq heures du soir. A ce moment les Français ouvrirent un feu des plus vifs au pont de Rosegg afin de couvrir le mouvement de 2 escadrons qui, venant de Maria-Gail, essayaient à filer par le chemin qui mène à l'église de Sanct-Martin, mais que le tir de la batterie autrichienne de Na Dravi [3] obligea à faire demi-tour. Frimont avait, du reste, bien jugé la situation, puisqu'il écrivait, le 31 au soir [4], à Hiller que « les troupes françaises d'ici réunies à celles de Sanct-Jakob essayeront à mon

1. *K. u. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Lambrecht, 31 août, sept heures et demie matin, VIII, 168; Lieutenant-colonel Pechy (des hussards de Stipsich) au F.-M.-L. Frimont, 31 août, VIII, 170. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 31 août, VIII, 171, 173, 174, et Feld-Acten-Hiller, VIII, 189. Rapports adressés au F.-M.-L. Frimont, 31 août, VIII, 173, 178, 187, 188.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller, etc.), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 31 août, VIII, 304 *c*.

3. Na Dravi ou Drau, sur la rive gauche de la Drave, en face de Sanct-Martin.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Lambrecht, 31 août, neuf heures et demie soir, VIII, 176.

sens de descendre la Drave, tandis qu'une autre partie de ces troupes prendra sa direction sur Assling, afin de se porter de là sur Krainburg ».

Tout en pensant qu'à la nouvelle de la prise de Krainburg par les colonels Baumgarten et Göldlin, le vice-roi, au lieu d'essayer de pousser droit sur Rosegg, ferait des détachements d'une part, sur les Wurzen et vers la Save, de l'autre, par la vallée du Gail sur Sachsenburg, Hiller[1] n'en avait pas moins fait renforcer Vecsey par 1 bataillon du régiment Reisky, 2 escadrons de uhlans et 1/2 batterie, afin de le mettre en mesure d'opposer avec ses seules forces une résistance sérieuse aux tentatives de l'ennemi. Toujours prudent, et désireux d'être renseigné au plus vite, il avait établi un poste de cavalerie à Ludmannsdorf[2] et ordonné à Sommariva d'envoyer immédiatement le bataillon de grenadiers Welsperg à Kischentheuer et de tenir les autres bataillons de grenadiers prêts à marcher au premier signal[3].

Malgré les renforts que le feldzeugmeister lui avait envoyés et qui lui arrivèrent dans la matinée en même temps que l'ordre de repousser les Français sur Rosegg[4], Vecsey, bien que tout eût été absolument calme pendant la nuit, n'avait pas encore quitté Feistritz à onze heures du matin et occupait, comme la veille, les pentes du Sucha-Graben. Il est vrai qu'il n'avait reçu aucune nouvelle du détachement qu'il avait envoyé par le Sucha-Graben à Assling et qu'il avait fait partir à sa recherche un parti d'un officier et de 20 hommes. Il songeait, du reste, si peu à se porter en avant, qu'il rendait compte au feldzeugmeister des positions purement défensives qu'il avait fait occuper à son monde. Afin de se prémunir contre un mouvement débordant des Français par le Kleine Sucha-Thal, il avait posté sur sa gauche une compagnie du régiment Reisky, envoyé des

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 31 août, VIII, 301, et (Feld-Acten, Frimont), VIII, 180. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marziani; Klagenfurt, 31 août, trois heures matin, VIII, 303 *b* et VIII, 304 *e*. D'après cette dernière dépêche postérieure à la première, Marziani devait, avec un bataillon et une demi-batterie, s'établir à Kirschentheuer pour y servir de soutien à Vecsey et laisser 2 compagnies en réserve à Hollenburg.

2. Ludmannsdorf, sur la rive gauche de la Drave, en face et à peu près à mi-chemin de Maria-Elend et de Feistritz.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva; Klagenfurt, 31 août, VIII, 303 *a*.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au général Vecsey; Klagenfurt, 31 août, VIII, 384 *d* et F.-Z.-M. Hiller au général-major Mayer; Klagenfurt, 31 août, VIII, 304 *b*.

patrouilles de découverte, d'une part, dans le Bärenthal (au sud de Feistritz), de l'autre, sur Windisch Bleiberg (à l'ouest de la route du Loibl), mis un poste à Hundsdorf (sur la route de Feistritz à Kirschentheuer) et établi son gros à Feistritz. Il continuait, il est vrai, à appeler l'attention du feldzeugmeister sur les graves inconvénients résultant de l'état inachevé des défenses de Feistritz et s'était par-dessus tout préoccupé de rechercher, pour le cas où il serait forcé à la retraite, une bonne communication aboutissant au pont de Kirschentheuer[1].

Si, de part et d'autre, on restait immobile et l'on se contentait de s'observer d'assez loin dans la vallée de la Drave, les partis autrichiens avaient, au contraire, cherché à se répandre de plus en plus dans la vallée de la Save et poussé même des partis vers les Wurzen. Bien que les Français n'eussent personne dans ces parages depuis la retraite de Bellotti, on songea cependant à rappeler ces détachements et, dans la journée du 31, le feldzeugmeister envoya à Baumgarten et à Göldlin l'ordre de revenir sur le Loibl et de rester sur la défensive à Sancta-Magdalena, à Marziani celui de garder la route d'Assling et de faire rentrer le poste qu'il y avait envoyé[2].

Cette fois encore il semble que les généraux, placés avec leurs troupes en soutien de ces partis, se soient inquiétés de la situation faite à ces corps volants bien plus que les chefs mêmes de ces détachements. C'est ainsi que Marziani annonçait au feldzeugmeister qu'il avait dû faire occuper le poste de Sancta-Magdalena sur le Loibl, parce que le lieutenant-colonel Göldlin manquait de munitions, n'avait pas de soutiens et qu'ayant perdu beaucoup de monde il se repliait sur le Kanker[3]. Il est d'autant plus difficile de s'expliquer cette dépêche, que Marziani aurait dû, cependant, savoir que Göldlin était relié depuis le 30 au soir avec Baumgarten[4] et que conformément

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), général Vecsey au F.-Z.-M. Hiller; Feistritz, 31 août, onze heures matin, VIII, 287 et Feistritz, 31 août, huit heures soir, IX, 8.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, 31 août, XIII, 39 *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au lieutenant-colonel Göldlin et au colonel Baumgarten; Klagenfurt, 31 août, VIII, 303 *c* et F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marziani; Klagenfurt, 31 août, VIII, 301 *b*. *Ibidem* (*Ueberblick des Feldzugs Hiller*), 31 août, XIII, 29.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Marziani au F.-Z.-M. Hiller; Kirschentheuer, 31 août, deux heures et demie après midi, VIII, 303.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), lieutenant-colonel Goldlin au F.-Z.-M. Hiller; Nacklass, 31 août, VIII 292.

à un ordre qui lui fut remis le 31 à trois heures du soir, il avait quitté Krainburg pour revenir à Neumarktl[1], d'où il surveillait les routes menant aux Wurzen et à Krainburg. Enfin deux heures après cette première dépêche qu'il avait évidemment oubliée, Marziani informait le général en chef qu'il avait chargé Göldlin de tenir bon à Neumarktl, de lui rendre compte des mouvements des Français dans la vallée de la Save et de couvrir les abords et la route même du Loibl[2].

Quant à Baumgarten, qui avait laissé 2 compagnies du régiment Chasteller à Krainburg, il s'était, lui aussi, porté sur Neumarktl, d'où il envoya au quartier général 113 prisonniers. S'il demandait des munitions, quelques renforts d'infanterie, quelques cavaliers et 2 ou 3 canons, il annonçait en même temps qu'il allait se porter avec 6 compagnies et 1 1/2 escadron de Neumarktl par Radmannsdorf sur Assling et de là sur les Wurzen où il comptait arriver le 2 septembre[3].

Les deux échecs presque consécutifs, essuyés par Bellotti n'auraient pas pu se produire à un plus mauvais moment, puisque le vice-roi avait compté sur la réussite de ces entreprises pour achever de désorienter son adversaire. Après tout ce n'était là qu'un de ces contre-temps si fréquents et presque inévitables à la guerre, un échec regrettable, mais auquel rien n'empêchait de porter remède. Il était d'ailleurs si aisé de réparer cet échec, assez insignifiant en lui-même, que l'on comprend au moins dans une certaine mesure les inquiétudes manifestées par Hiller et par Marziani au sujet des détachements de Baumgarten et de Göldlin, manquant de munitions, ne disposant d'aucun soutien, aventurés au loin et assurément exposés à un retour offensif qui aurait pu leur coûter cher et peut-être même les exposer à une destruction totale. Ce que l'on s'explique moins, ce que, pour notre part du moins, nous ne parvenons pas à concevoir, ce sont les

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), lieutenant-colonel Göldlin au F.-Z.-M. Hiller; Hollenburg, 2 septembre (Relation de l'attaque de Krainburg) IX ad 154 et *ibidem* (Feld-Acten, Frimont), F.-Z. M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 31 août, VIII, 189.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Marziani au F.-Z.-M. Hiller; Kirschentheuer, 31 août, quatre heures trois quarts soir, VIII, 295.

3. *K. u. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, 1er septembre, XIII, 39). *Ibidem*, colonel Baumgarten au F.-Z.-M. Hiller; Neumarktl, 31 août, huit heures soir, VIII, 293 et capitaine Kopfinger (du régiment Chasteller) au F.-Z.-M. Hiller; Krainburg, 31 août, dix heures soir, VIII, 294.

résolutions prises par le général Pino [1], sous le coup d'une terreur que rien ne motive, que rien ne justifie. Ce général, initié aux projets du vice-roi, qui lui avait donné des instructions formelles, et tracé son rôle avant d'entreprendre sa marche sur Tarvis, connaissait l'importance capitale, que le vice-roi, comme tout homme de guerre, devait attacher dans les circonstances présentes à la possession incontestée de la ligne de la Save. Mais que pouvait-on espérer d'un général qui, sans raison aucune, avant qu'un seul coup de fusil ait été tiré sur sa droite, croyait déjà « avoir devant Laibach toute l'armée ennemie ». De même que le vice-roi avait dû, dès le lendemain de l'insuccès de la tentative de Bellotti contre le Loibl, l'obliger à renouveler son attaque, de même il lui fallait aussitôt après le combat et l'évacuation de Krainburg contraindre ce général à se reporter en avant et à réoccuper à tout prix cette ville. La situation était d'autant plus grave, les moments d'autant plus précieux, qu'Hiller, depuis la reprise de Villach, refusait son centre et faisait exécuter par ses deux ailes un mouvement débordant à grande envergure.

Sur sa droite, où l'armée de Reuss avait obligé les Bavarois à se concentrer sur le bas Inn en attendant le règlement définitif des affaires avec la Bavière, Stanissavlevich avait pu opérer sans encontre dans la vallée de la Salzach, et Fenner, relié à droite avec Stanissavlevich, à gauche avec Eckhardt, n'allait pas tarder à entrer en Tyrol et à soulever le pays.

A l'aile gauche de l'armée autrichienne, l'avant-garde de Fölseis avait atteint Stein et poussé depuis quelques jours ses avant-postes jusqu'au Feistritz Bach et vers Tschernutz, vers le pont de la Save, sur lequel passe la grande route de Laibach à Cilli. Plus à gauche encore l'avant-garde de Radivojevich, resté encore de sa personne à Karlstad où il s'occupait de l'organisation des troupes des confins militaires [2], s'était avancée de Rudolfswerth (Neustadtl) jusque dans les environs de Weixelburg.

Il n'y avait donc pas un moment à perdre. Aucune hésitation n'était permise; et la ligne de conduite, qui s'imposait à Pino, lui était tracée par les circonstances. Mais, loin de comprendre que la rapidité et l'énergie de ses mouvements, qu'une offensive résolue pouvaient seules éloigner de lui les dangers qu'il redoutait et dont il s'exagérait l'imminence et la grandeur, loin

1. Voir *Annexe XLVI*.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karlstadt, 31 août, VIII, 302.

de comprendre qu'il lui fallait à tout prix et sans plus tarder rétablir les communications avec le gros de l'armée du vice-roi, épouvanté par l'évacuation et la perte de Krainburg, craignant d'être attaqué par des forces supérieures du côté de la Save comme par la route de Cilli et par celle de Karlstad, ne croyant pas avoir assez des 5 bataillons qui lui restaient pour défendre le passage de la Save, sans même attendre les ordres du vice-roi lui enjoignant de reprendre au plus vite Krainburg et de faire surveiller au sud la route de Laibach à Fiume, Pino commit une faute bien autrement grave en rappelant les 7 bataillons qu'il avait envoyés à Weixelburg, en concentrant la 5e division (Palombini) autour de Laibach, enfin en confiant à Bellotti la garde du pont de Tschernutz. Sans que l'ennemi eût même fait mine de l'attaquer à Weixelburg, dont l'occupation était essentielle et d'où il pouvait s'éclairer sur les mouvements et les projets de Radivojevich, bien que le général Fölseis n'eût rien tenté de sérieux sur la Save, où depuis quelques jours il restait sur la défensive, une simple démonstration, un coup de main tenté et réussi par des partisans, avaient suffi pour décider Pino à prendre une résolution inexplicable, des mesures en opposition formelle avec les ordres donnés par le vice-roi et qui compromettaient gravement le but que se proposait le prince Eugène en portant le gros de ses forces sur son aile gauche.

Il semble du reste que le feldzeugmeister ait prévu et deviné les facilités qu'allait lui donner l'excessive timidité de Pino, puisque le jour même il prescrivait à Radivojevich de presser l'envoi sur Neustadtl (Rudolfswerth) et Weixelburg de 4 bataillons des confins militaires sous les ordres du général Csivich et d'opérer sans retard sur Laibach de concert avec le général-major Fölseis[1].

A l'extrême gauche de Hiller, la retraite de Garnier laissait le champ libre à Nugent, qui s'empressa d'aller prendre position à Lippa, à la croisée des routes qui vont, celle de gauche à Trieste, celle de droite à Adelsberg. Rejoint sur ce point par 156 déserteurs du régiment Ottochaner, Nugent avait établi ses avant-postes sur ces deux routes, d'une part, dans l'espoir d'obliger de cette façon son adversaire à séparer ses forces, de l'autre, afin de favoriser et d'encourager la levée de boucliers en Istrie[2].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich ; Klagenfurt, 31 août, VIII, 296.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39). *Ibi-*

1er SEPTEMBRE. — **Reconnaissance offensive sur Maria-Elend et Feistritz. — Démonstration sur la Drave. — Les Français réoccupent Assling. — Baumgarten se replie sur le Kanker. — Craintes de Pino et de Radivojevich. — Envoi du capitaine Lazarich en Istrie.** — L'insuccès de l'attaque tentée contre le Loibl, la marche des colonnes volantes autrichiennes vers la Save, l'évacuation de Krainburg, la retraite de Bellotti sur Zwischenwasser, le rappel intempestif des bataillons envoyés à Weixelburg, la concentration inexplicable du gros de la 3e lieutenance autour de Laibach avaient contrarié les projets du vice-roi et gravement compromis, en en diminuant la portée, la réussite des opérations offensives qu'il avait entreprises. Dès le lendemain de la reprise de Villach, il avait reconnu la presque absolue impossibilité pour lui d'enlever de haute lutte le passage de la Drave sans s'exposer à de grosses pertes. Il avait reconnu de plus, que même après avoir réussi à forcer ce passage, il lui serait difficile de faire de grands progrès et plus difficile encore d'assurer le ravitaillement de son armée en vivres et en munitions. Intimement convaincu, d'autre part, de la nécessité de réoccuper Krainburg et de s'assurer la libre possession de la vallée de la Save, il avait, dès le 31, envoyé à Pino les ordres les plus pressants, et les plus catégoriques. Afin de pouvoir se maintenir sur la Drave, il lui fallait, avant tout, se débarrasser des corps volants autrichiens qui, descendus du Loibl et du Kanker, établis à Krainburg, et parcourant la vallée de la haute Save jusqu'à Assling, coupaient ses communications entre Laibach et Tarvis et obligeaient ses courriers à prendre de Villach par Canale et Görz pour se rendre à Adelsberg et n'auraient pas manqué, s'il avait laissé un pareil état de choses se prolonger pendant quelque temps, de leur interdire même cette dernière route.

Le 1er septembre au matin, l'armée française d'Italie occupait les positions suivantes : le vice-roi à Villach avec les troupes de la 2e lieutenance ; la garde royale à Tarvis et dans la vallée du Gail. La 1re lieutenance avec une brigade de cavalerie est en partie sur la Drave, Rosegg et Sanct-Jakob, en partie sur les Wurzen[1]. Mais l'inquiétude, que causent à Pino

dem (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karlstadt, 27 septembre, XX, 36. *Ibidem* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 31 août, XIII, 38.

1. *Archives de la Guerre*, situation et positions de l'armée d'Italie le 1er septembre. D'après cet état, dans lequel figurent la 7e division (division de réserve

les mouvements des Autrichiens, mouvements que le vice-roi considère, à bon droit, comme de simples démonstrations, les fautes que Pino et Bellotti viennent de commettre, obligent le prince Eugène à modifier ses premières dispositions. Comme il attache, à bon droit, une importance capitale à la communication par la Save, comme il n'a plus, à juste titre, qu'une confiance relative dans l'énergie et les talents de Pino, il se décide, pendant qu'il fera quelques démonstrations sur la Drave, à Villach et à Rosegg, pendant qu'il reconnaîtra et inquiétera la position de Vecsey à Feistritz, à pousser la 4e division (Marcognet) sur les Wurzen vers Assling et Radmannsdorf afin d'obliger les détachements autrichiens, trop faibles pour s'opposer à sa marche, à se replier sur le Loibl et le Kanker.

Le vice-roi, qui n'avait pas encore reçu les rapports, par lesquels Pino allait lui faire part de ses alarmes et lui annoncer la marche de l'aile gauche autrichienne de Karstadt sur Laibach[1], avait deviné l'état d'esprit de son lieutenant. Mais, tout en enjoignant à Pino de faire réoccuper Krainburg au plus vite, il n'avait en aucune façon renoncé à manœuvrer sur la rive droite de la Drave en aval de Villach. On avait malheureusement perdu beaucoup de temps, puisque ce ne fut que trois jours après la reprise de Villach, qu'on put enfin exécuter sur Maria-Elend et Feistritz une reconnaissance qui inquiéta pendant quelques heures Hiller et Frimont, mais qui leur aurait causé des alarmes extrêmement sérieuses et qui aurait pu même avoir une utilité réelle, si elle eût été entreprise quarante-huit heures plus tôt.

du général Bonfanti) à Vérone et les réserves d'artillerie en marche sur Tarvis, cette armée se composait de 77 bataillons, 18 escadrons avec 126 canons et un effectif s'élevant à 56.413 hommes et 8.192 chevaux.

Deux jours auparavant, le vice-roi avait de Villach, le 30 août, donné l'ordre d'organiser à Brescia un bataillon de *bersaglieri* volontaires et d'allouer une prime de 100 francs à chaque engagé. Ce bataillon devait se composer d'hommes vigoureux de tous les départements, ayant été ou étant encore gardes-forestiers ou champêtres. Leur armement se composait d'un fusil de chasse à un ou deux coups; on promettait de plus à ceux qui se distingueraient par leur zèle et leur bonne conduite de les garder au service après la campagne et de les placer dans une compagnie de *bersaglieri* qui serait rattachée à la garde-royale. (*R. Archivio di Stato*, *Milan*, *Atti di Governo*, 149, 1813). On n'arriva pas à former ce bataillon de volontaires et force fut de se contenter d'une seule compagnie.

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur; Villach, 2 septembre, le vice-roi à l'empereur et au ministre de la Guerre; Villach, 3 septembre et le général Pino au vice-roi; Laibach, 1er septembre.

Le 1er septembre un peu avant sept heures du matin, une forte colonne française conduite par le général Gifflenga et que le feldzeugmeister évaluait, dans son rapport à l'empereur François, à 3.000 hommes et 500 chevaux avec 6 canons, avait attaqué la position de Vecsey, entre Maria-Elend et Feistritz et obligé ce général à se replier sur Feistritz et à demander d'urgence du renfort au feld-maréchal-lieutenant Marziani[1]. Les Français avaient, en effet, dessiné une attaque de front assez vigoureuse contre la droite de Vecsey et comme ils cherchaient en même temps à déborder sa gauche, la première ligne de Vecsey avait dû se retirer au plus vite jusque sur la hauteur même. En présence de ce mouvement rétrograde de ses avant-postes, Vecsey avait renforcé à la hâte avec tout ce qu'il avait de monde disponible les hauteurs, essentielles pour lui, du Sucha-Graben. Bien que depuis plusieurs jours l'on s'attendît à ce mouvement, l'alarme avait été assez grande au quartier général et Hiller, en même temps qu'il recommandait à Vecsey de tenir à tout prix à Feistritz, qu'il lui annonçait l'arrivée à Hollenburg de 2 bataillons de grenadiers, l'informait qu'il venait de prescrire à Frimont de le dégager à l'aide de démonstrations. Il ajoutait encore que le mouvement entrepris vers les Wurzen par le colonel Baumgarten avec 7 compagnies et 1 escadron ne pouvait manquer de lui être utile[2]. Il ne s'agissait malheureusement que d'une reconnaissance[3]. Les Français, au lieu d'essayer de gagner résolument du terrain, surtout du côté des montagnes contre l'aile gauche de Vecsey, rentrèrent dans l'après-midi sur leurs anciennes positions et revinrent vers six heures à Maria-Elend et Podgorje[4].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), général-major Vecsey au F.-M.-L. Marziani (billets au crayon) en avant de Feistritz, 1er septembre, sept heures et demie et huit heures et demie matin, IX, 16 *b*, et F.-M.-L. Marziani au F.-Z.-M. Hiller; Kirschentheuer huit heures quinze matin, IX, 15, et F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller: Sanct-Lambrecht, 1er septembre, huit heures et demie matin, IX, 5. *Ibidem* (Feld-Acten, Frimont), poste de Sanct-Egiden au F.-M.-L. Frimont; Sanct-Egiden, 1er septembre matin, IX, 5 et IX, 13.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au général-major Vecsey; Klagenfurt, 1er septembre, IX ad 15

3. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi à l'empereur; Villach, 2 septembre. A la suite de cette reconnaissance le vice-roi évaluait comme suit les forces autrichiennes de la vallée de la Drave: une division à Spittal, une division à Villach, une autre en deuxième ligne à Velden avec 3 bataillons et une partie de son artillerie à Rosegg, enfin une quatrième entre Hollenburg et Feistritz.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), général-major Vecsey au F.-Z.-M. Hiller; Feistritz, 1er septembre, IX, 1. F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, 1er septembre, IX ad 4. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont;

S'il est permis de penser que le vice-roi aurait dû essayer de donner le change à Hiller sur le caractère même d'une reconnaissance, qui n'avait d'autre but que de tâter la force de la position de Feistritz et d'arriver de la sorte à obliger Hiller à déployer ses troupes et à lui révéler ses projets; s'il eût été utile et logique d'entreprendre au même moment à Rosegg et en amont de Rosegg des mouvements de nature à inquiéter plus sérieusement les Autrichiens au lieu de se contenter de montrer à Rosegg 1 bataillon qui ne tarda pas à se replier sur Sanct-Martin[1], il est certain, d'autre part, que Frimont exécuta bien mollement et bien timidement les ordres du feldzeugmeister.

Dès la première nouvelle du mouvement des Français sur Feistritz, Hiller, pensant que son adversaire avait dû s'affaiblir devant Frimont, avait ordonné à ce général d'attaquer le pont de Rosegg et de donner aux Français des inquiétudes pour leur flanc gauche et leurs derrières[2]. Frimont avait, il est vrai, prescrit aux généraux sous ses ordres de faire des démonstrations sérieuses sur la Drave; mais bien qu'il déclarât le soir à Hiller, que le feu n'avait cessé qu'à sept heures et demie du soir et que ses mouvements avaient déconcerté l'ennemi[3], en réalité, ces fameux mouvements s'étaient bornés à obliger les Français à replier leurs piquets du pont de Rosegg. Quant à la canonnade qui avait forcé, d'après Frimont, la colonne française allant de Maria-Gail à Sanct-Martin à se rejeter dans les bois, elle avait produit un effet si insignifiant qu'à sept heures du soir les Français continuaient à réparer le pont de Rosegg, auquel les obus autrichiens avaient mis le feu[4]. Aussi, dès que Hiller sut

Klagenfurt, 1er septembre, cinq heures et demie soir, IX, 4 et (Feld-Acten, Frimont), IX, 18, et *Operations Journal der K. K. Armee*, 1er septembre, XIII, 39.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), colonel Gober au F.-M.-L. Frimont; pont de Rosegg, 1er septembre, IX, 17.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M,-L. Frimont; Klagenfurt, 1er septembre, IX, 6 et (Feld-Acten, Frimont), IX, 6.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Frimon F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Lambrecht, 1er septembre, huit heures quarante-cinq so r, IX, 19.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; S. Lambrecht, 1er septembre, huit heures et demie soir, IX, 20. F.-M.-L. Frimont au F.-M -L. Marschall; pont de Rosegg, 1er septembre, huit heures matin, IX, 1. F.-M.-L. Frimont au colonel Gober; pont de Rosegg, 1er septembre, IX, 5. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller), capitaine Feuerstein au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Ruprecht, 1er septembre, six heures soir, IX, 2, et F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Lambrecht, 1er septembre, neuf heures et demie soir, IX, 10.

que tout était rentré dans le calme du côté de Feistritz, il attribua si peu d'importance au désarroi que Frimont prétendait avoir causé par ses diversions, qu'il lui prescrivit d'établir une bonne ligne de défense depuis le pont de Rosegg jusqu'à Aich[1]. Le vice-roi était donc dans le vrai, lorsqu'il annonçait à la vice-reine[2], que cette canonnade de quatre heures faite par l'ennemi n'avait abouti à rien, et que les Autrichiens étaient inquiets des travaux qu'il avait fait entreprendre.

Marschall, lui aussi, avait attribué une importance démesurée au semblant de démonstration qu'il avait fait faire en avant de Sancta-Magdalena et de Zauchen, à hauteur du confluent du Gail par un petit détachement (1 bataillon et 1 canon), sous les ordres du lieutenant-colonel Pechy, qui eut 5 hommes mis hors de combat dans cette escarmouche. Malgré cela, Marschall n'en affirma pas moins à Hiller qu'il avait « réussi à faire croire à l'ennemi qu'il se proposait de forcer le passage de la Drave[3] ».

Plus à droite, Eckhardt n'avait rien entrepris du côté de Spittal et s'était borné à mettre en état de défense Ferndorf et Paternion[4].

A l'extrême droite Fenner avait envoyé de Sachsenburg à Lienz une demi-compagnie de chasseurs, afin de faciliter l'organisation et d'encourager le soulèvement des Tyroliens[5].

Pendant ce temps, le feld-maréchal-lieutenant Marziani se plaignait au feldzeugmeister de la manière d'agir du colonel Baumgarten, auquel il reprochait d'avoir pris sur lui de revenir, sans attendre ses instructions, de Krainburg sur Neumarktl[6]. Il ignorait, il est vrai, les ordres envoyés directement par le feldzeugmeister à

1. Aich (rive gauche de la Drave à 2 kilomètres et demi est du pont de Rosegg), *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 1er septembre, IX, 19 *a*.

2. Le vice-roi à la vice-reine; Villach, 2 septembre.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), lieutenant-colonel Pechy au F.-M.-L. Frimont; Zauchen, 1er septembre, IX, 21 et *ibidem* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Seebach, 1er septembre, IX, 12.

4. *K u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), général-major Eckhardt au F.-M.-L. Marschall; Spittal, 1er septembre, sept heures et demie du matin, IX, 12 *a*.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Fenner au F.-Z.-M. Hiller; Sachsenburg, 1er septembre, IX, 9. Hiller, en apprenant ce mouvement, recommanda à Fenner dans sa dépêche de Klagenfurt, 2 septembre, *ibidem*, IX, 34 *d*, de pousser des partis dans la haute vallée du Gail « afin d'inquiéter la gauche des Français ».

6. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Marziani au F.-Z.-M Hiller; Kirschentheuer, 1er septembre, sept heures matin, IX, 7 et IX ad 14.

Baumgarten et à Göldlin et n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait dans la vallée de la Save.

Non content d'avoir prescrit à Pino de faire reprendre Krainburg par les bataillons de Bellotti, le vice-roi avait jugé nécessaire de mettre un terme aux progrès des Autrichiens du côté de la haute Save. Dès le 1er septembre, au matin, le détachement de chasseurs, qui occupait Assling, avait eu vent de la présence d'une assez grosse colonne française sur les Wurzen. A midi, les Français, forts de 1.100 hommes, 1 escadron et 3 canons débusquaient en effet d'Assling le détachement qu'ils poursuivirent jusqu'au-delà de Radmannsdorf. Ce détachement, sur l'ordre de Baumgarten, se replia sur Windisch Bleiberg par les chemins de montagne qui conduisent également au Rosenthal.

En présence de la supériorité numérique des Français, Baumgarten, qui avait poussé jusqu'à peu de distance de Radmannsdorf, prit de son côté la sage résolution d'éviter des engagements qui ne pouvaient tourner qu'à son désavantage et se replia vers le Kanker[1].

Le feldzeugmeister s'attendait, du reste, à ces incidents. Il avait, en somme, atteint son but ; il avait réussi à inquiéter son adversaire sur la haute Save. Aussi, pendant que Baumgarten après avoir chargé 2 compagnies de défendre les abords de Neumarktl et de ralentir la marche des Français, retournait avec le gros de son monde à Neumarktl, Hiller rappelait à lui les troupes qu'il avait détachées de ce côté. Il n'avait d'ailleurs pas manqué de faire savoir à Marziani, que le maintien de Göldlin à Neumarktl dépendait des circonstances et qu'il avait tout lieu de croire que Baumgarten était au même moment en train de revenir sur Kirschentheuer[2]. La présence de Baumgarten dans la vallée de la Save était désormais superflue et son retour à Kirschentheuer devait, d'autre part, per-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 2 septembre, XIII, 39. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller). Poste du 9e bataillon de chasseurs au général-major Vecsey ; Assling, 1er septembre, huit heures matin, IX ad 13. Lieutenant-colonel Göldlin au F.-M.-L. Marziani ; Neumarktl, 1er septembre, IX ad 31. Détachement du 9e chasseurs. Rapport de Windisch Bleiberg, 2 septembre, IX, 23. Colonel Baumgarten au F.-Z.-M. Hiller ; Sapusch près de Radmannsdorf, 1er septembre, neuf heures et demie du soir, IX, 14, et F.-M.-L. Marziani au F.-Z.-M. Hiller ; Kirschentheuer, 2 septembre, dix heures et demie matin, IX, 27.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 1er et 2 septembre, XIII, 39. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller). F.-Z.-M. Hiller aux F.-M.-L. Frimont et Marziani ; Klagenfurt, 1er septembre, IX, 19 *a* et 19 *b*.

mettre au feldzeugmeister d'en retirer les 2 bataillons de grenadiers, qu'il n'avait envoyés sur ce point qu'à son corps défendant et parce qu'il n'avait pas d'autres troupes disponibles sous la main.

Grâce à l'évacuation d'Assling et de Radmannsdorf par les Autrichiens, évacuation qui allait forcément entraîner l'abandon de Krainburg, point vers lequel Bellotti se reportait à nouveau, le rétablissement de la principale communication entre les deux 1res lieutenances et la 3e n'était plus qu'une question d'heures. On allait donc se retrouver, dès le 2 septembre, dans une situation à peu de chose près semblable à celle qui existait au lendemain de la reprise de Villach. On avait, il est vrai, perdu un temps précieux. Au lieu de concentrer tous ses efforts sur la position centrale d'Hiller, le vice-roi, après le double échec de Bellotti, s'était vu forcé à détacher du monde sur la Save. Mais, en somme, ces contre-temps auraient été relativement faciles à réparer sans l'impéritie et les terreurs inexplicables de Pino, qui, loin de chercher à faire reculer Fölseis, avait commis la faute impardonnable d'abandonner sans combat la position de Weixelburg. Le rappel intempestif des 7 bataillons, que Pino avait chargés de garder ce point, dont l'occupation lui était nécessaire pour couvrir Laibach du côté de l'est, s'éclairer sur les intentions de Radivojevich et contrarier ses mouvements éventuels vers Fiume et Trieste, avait gravement et irrémissiblement compromis la situation. Ce mouvement de recul, contraire aux ordres formels du vice-roi, ce mouvement, que rien ne motivait, ni ne justifiait, était d'autant plus regrettable, que Radivojevich était toujours à Karlstadt, retenu par les difficultés imprévues, que présentait l'organisation des bataillons croates de nouvelle formation, qu'augmentait encore le manque absolu d'effets d'équipement, et qui l'empêchaient de prendre la direction des opérations[1].

Radivojevich était d'ailleurs presqu'aussi inquiet et aussi timoré que Pino, puisqu'il n'hésitait pas à appeler l'attention de Hiller sur la situation précaire, dans laquelle il se trouvait, situation d'autant plus dangereuse, disait-il[2], qu'il avait dû faire de nombreux détachements et les envoyer fort loin de lui.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII. 39, et F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karlstadt, 1er septembre, IX, 20 *b*.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karlstadt, 1er septembre, IX, 20.

Malgré ses craintes, Radivojevich n'avait cependant pas osé désobéir à Hiller. Il s'était à regret conformé à ses ordres et avait profité des fautes de Pino en faisant marcher sur Weixelburg le général Rebrovich, qui, à la tête de 2 bataillons des confins militaires et de 3 bataillons de nouvelle formation, poussa des partis sur la route de Laibach. Hiller comptait d'ailleurs si peu sur l'énergie de son lieutenant, Radivojevich lui paraissait si hésitant et si timide, qu'il ne cessa de multiplier ses ordres et d'insister par-dessus tout sur la nécessité d'assurer et de maintenir à tout prix les communications entre les généraux Rebrovich et Fölseis[1].

Heureusement pour Hiller, Nugent était moins timoré, moins mou et moins impressionnable que Radivojevich. En attendant l'arrivée des faibles renforts qui lui étaient annoncés, (2 bataillons du régiment archiduc François-Charles), Nugent avait employé la journée du 1er septembre à faire battre le pays en avant de Lippa, à pousser des reconnaissances, à gauche, sur la route de Trieste jusque vers Materia, à droite, sur celle d'Adelsberg.

A peu de distance de cette ville, ses coureurs eurent la bonne fortune d'enlever un courrier français porteur de dépêches importantes. Enfin, le même jour, Nugent n'hésita pas à donner son consentement au projet, dont le capitaine Lazarich[2] l'avait entretenu dans ces derniers temps. Il l'autorisa à se rendre en Istrie, à y encourager le mouvement qui commençait à s'y produire et à emmener avec lui, pour soulever le pays et en chasser les Français, 1 officier, 47 Croates (du régiment de Warasdin), 1 brigadier et 6 hussards[3]. Ce fut à la tête de cette poignée d'hommes que Lazarich réussit, en moins de dix jours, à reconquérir l'Istrie.

2-10 SEPTEMBRE. — **Conquête de l'Istrie par le capitaine Lazarich.** — Bien que l'expédition du capitaine Lazarich soit intimement liée aux opérations du petit corps détaché de Nugent, qu'elle eût eu en grande partie pour but de couvrir ses derrières, elle

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich ; Klagenfurt, 1er septembre, XI, 3. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich; Klagenfurt, 5 septembre, IX, 20 *a*. Réponse à la dépêche de Radivojevich, de Karlstadt, 1er septembre, IX, 20.

2. Voir *Annexe XLVII*.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal des detachirten Corps des General-majors Grafen Nugent;* 1er septembre, XIII, 38.

constitue, en somme, une opération d'un caractère tout particulier, dont il nous a paru nécessaire d'exposer les différentes phases sans tenir compte de l'ordre chronologique. Le coup de main de Lazarich, on ne saurait le nier, devait exercer sur les opérations ultérieures de Nugent une influence d'autant plus considérable, que l'occupation de l'Istrie par les troupes françaises exposait à de sérieux dangers le flanc gauche et les derrières de sa faible brigade, établie en avant de Fiume vers Lippa. Trop faible pour s'affaiblir encore en détachant une partie de son monde en Istrie, Nugent ne pouvait songer à pousser en avant sur les routes de Trieste et d'Adelsberg, tant que l'Istrie restait sous la domination française. Bien qu'il disposât de troupes à peine suffisantes pour faire face à l'adversaire supérieur en nombre, dont il avait reconnu la présence sur sa droite et sur son front, il lui importait d'autant plus de porter remède à une situation aussi grave que, des 119.000 habitants de l'Istrie, 24.000 seulement étaient d'anciens sujets de l'empire d'Autriche. Seule, une petite partie du pays avait appartenu à l'empire avant 1797. Le traité de Campo-Formio lui avait donné l'Istrie tout entière et lui avait attribué toute la partie (95.000 habitants environ), qui avait jusque-là fait partie des possessions de la république de Venise ; mais dès 1805, l'Autriche avait été obligée de rétrocéder au royaume d'Italie, en même temps que Venise, la plus grande partie de ce territoire, dont le dernier tiers, ainsi que tout le littoral de l'Adriatique, passa, en 1809, sous la domination de la France et fut rattaché à ce moment aux provinces illyriennes. Il importe, toutefois, de remarquer qu'en 1809, bien que complètement abandonnés à eux-mêmes, les anciens sujets autrichiens de l'Istrie avaient opposé à l'établissement du régime français une résistance énergique et que Lazarich avait pris une part des plus glorieuses à cette lutte désespérée. Très populaire dans le pays, personnellement connu et respecté par tous les habitants des anciens comtés autrichiens (Pisino [Mitterburg], Màhrenfels, Wachsenstein et Chersano), Lazarich pouvait mieux que personne au monde mener à bonne fin l'entreprise hasardeuse, mais indispensable, que Nugent, cédant à ses sollicitations, venait de lui confier. N'ayant pu mettre à sa disposition qu'une faible escorte, Nugent avait dû se borner à lui prescrire de prendre possession, au nom de l'empereur d'Autriche, des localités dans lesquelles il lui serait possible de pénétrer et de s'attacher surtout à soulever les habitants de l'Istrie.

Le 2 septembre au matin, Lazarich quittait Fiume à la tête de sa petite troupe, passait par Castua et poussait jusqu'à Leprimaty, sur le Monte-Maggiore (à mi-chemin environ entre Fiume et Pisino). Entre temps, Lazarich s'était assuré, par la possession de Lovrana, où il avait ramassé quelques barques, ses communications avec Nugent et avec l'amiral Freemantle, dont l'escadre croisait sur les côtes de l'Adriatique. Arrivé avec ses 55 hommes fort avant dans la soirée du 2 à Vragna (25 kilomètres environ à l'ouest de Fiume), Lazarich s'occupa aussitôt d'y recueillir des renseignements tant sur la force et les projets des Français que sur les dispositions et l'état d'esprit des populations de l'Istrie.

Vers deux heures du matin, un émissaire envoyé de Gallignana (6 kilomètres sud-est de Pisino) par un des plus chauds partisans de la cause autrichienne, le chapelain Picot, au général autrichien commandant à Fiume, était arrêté par les avant-postes de Lazarich. Les nouvelles qu'il apportait étaient des plus importantes. L'abbé Picot faisait savoir à Nugent, que les garnisons françaises de Pola et de Rovigno avaient reçu l'ordre de se mettre en marche, qu'elles avaient opéré leur jonction à Gimino (10 kilomètres sud de Pisino), à la croisée des routes venant de Pola et de Rovigno. La colonne française devait arriver le 3 à Pisino, pousser, le 4, jusqu'au Monte-Maggiore, au pied duquel elle devait être rejointe par les gardes nationales organisées dans la partie de l'Istrie qui avait appartenu jadis aux Vénitiens, et attaquer ensuite à revers les troupes autrichiennes de Fiume. L'abbé évaluait la force des troupes françaises à 3.000 hommes et 12 canons et estimait qu'après leur jonction avec les gardes nationales l'effectif total de cette colonne s'élèverait au moins à 7.000 hommes.

Lazarich savait, il est vrai, d'autre part, que les évaluations de l'abbé étaient fort exagérées ; mais il n'en restait pas moins acquis, que les forces mises en mouvement par les Français étaient pour le moins vingt fois plus nombreuses que sa petite troupe.

Un officier moins énergique et moins résolu aurait profité de ces renseignements pour renoncer à son entreprise. Lazarich s'arrêta à un tout autre parti. Sans se dissimuler le moins du monde la gravité de sa situation, il rejeta aussitôt la pensée d'une retraite immédiate. Se rendant un compte exact des conséquences considérables que pouvait avoir la réussite de son coup de main sur l'Istrie, il résolut avant tout de régler



sa conduite ultérieure sur l'état d'esprit des populations, de nur se replier, par suite, sur les positions occupées par Nugent, que lorsqu'il serait fixé sur ce point et qu'après avoir pu se renseigner exactement et en personne sur la force et les intentions des Français. De toutes les façons, en agissant de la sorte, il laissait à Nugent le temps nécessaire pour se préparer à le recueillir. Il avait eu, d'ailleurs, le soin d'empêcher l'émissaire de l'abbé de communiquer avec qui que ce soit et s'empressa de le faire conduire à Fiume par des hommes sûrs, qui avaient reçu l'ordre de l'obliger à garder le silence le plus absolu.

Le 3 septembre au matin, les paysans des environs de Vragna se réunirent dans cette petite ville. Lazarich constata avec joie, que ces gens, loin de vouloir prêter leur concours aux Français, étaient tout disposés à devenir ses auxiliaires. L'attitude de ces populations, toutes désireuses de secouer le joug de la domination étrangère, décida Lazarich à prendre une résolution, qui peut à bon droit paraître téméraire, mais qui, en somme, avait cependant sa raison d'être. Les habitants, prêts à se soulever, ignoraient l'approche des colonnes françaises; il fallait donc pour les décider à courir aux armes, que Lazarich affectât une confiance absolue dans le succès définitif et prochain de la cause autrichienne et continuât sa marche en avant. Rassuré, par les promesses formelles des habitants, Lazarich s'engagea avec sa petite troupe dans la direction de Mitterburg (Pisino), fit occuper le village de Bogliuno, situé sur une hauteur au nord de la route, et poussa jusqu'à Pass, où il s'arrêta, tant pour laisser souffler son monde que pour essayer de se renseigner sur les mouvements de l'ennemi. Il ne tarda pas à y recevoir des nouvelles apportées par des gens de Mitterburg. La colonne française sous les ordres d'un chef de bataillon, se composait d'un bataillon du 4e léger italien, de 2 compagnies d'Ottochaner, d'environ 80 à 90 artilleurs et gendarmes, en tout 1.100 hommes et 3 canons. Elle devait arriver le soir même à Mitterburg, où l'on avait déjà donné l'ordre de réquisitionner des chevaux. Malgré l'immense supériorité numérique des Français, Lazarich n'en résolut pas moins de se porter à leur rencontre et le 3 septembre, à cinq heures du matin, sa petite troupe s'établissait près du village de Cervoglie, sur la colline de la Sainte-Trinité, à la croisée des routes menant à Trieste et à Fiume. Son avant-garde avait poussé à 2 kilomètres plus loin, en avant du village de Novaco.

L'audace de Lazarich était, d'ailleurs, plus apparente que réelle.

Sûr de l'appui et des sympathies des gens du pays, il était certain d'être immédiatement et exactement tenu au courant des moindres mouvements de l'ennemi ; il savait aussi que les gens du pays, interrogés par les Français, ne manqueraient pas de leur annoncer, comme il le leur avait affirmé, que sa colonne servait d'avant-garde à un gros corps autrichien, et qu'ils se garderaient bien de les renseigner sur sa force et sa position. D'autre part, Lazarich croyait d'autant plus fermement à la possibilité du succès qu'il connaissait parfaitement la valeur des troupes qu'il aurait à combattre. Le bataillon d'infanterie légère italienne, qui formait le gros de la colonne française, ne se composait que de conscrits à peine dégrossis. En les attaquant à l'improviste, en tombant sur eux par surprise, il était bien probable, qu'au lieu de songer à se grouper pour se défendre, ils se débanderaient aux premiers coups de fusil. Il espérait, d'autre part, que la nouvelle de l'approche de son détachement déciderait la plus grande partie des Ottochaner à déserter et à le rejoindre ; il savait, du reste, que, depuis le 27 août, Nugent avait fait travailler les Ottochaner[1] par ses émissaires. 150 de ces hommes abandonnèrent en effet les Français et vinrent le rejoindre dans la nuit du 3 au 4. Tout en croyant fermement à la réussite de son coup de main, Lazarich avait d'ailleurs compris que, de toute façon, même au prix de la destruction complète de son détachement, il fallait avant tout retarder coûte que coûte la marche des Français et laisser ainsi au général Nugent le temps de se préparer à recevoir convenablement les attaques qui le menaçaient presque de tous côtés.

Lazarich avait enfin eu le soin et l'habileté de faire choix d'une excellente position. Il avait prévu le cas où sa petite troupe se verrait forcée de céder au nombre ; son flanc gauche ne pouvait être ni débordé ni tourné ; il s'était assuré la possibilité de ramener par la montagne les restes de sa troupe jusqu'à la côte, du côté de Lovrana, où, grâce aux bateaux qu'il y avait réunis, il pouvait, soit regagner Fiume, soit se réfugier à bord de l'escadre anglaise. Mais Lazarich espérait bien ne pas en être réduit à cette extrémité. Son mouvement en avant

1. Les Ottochaner faisaient partie des troupes des confins militaires. Ils provenaient du généralat de Karlstadt qui fournissait 4 régiments des confins militaires : Liccaner, Ottochaner, Oguliner et Szluiner.

Les 150 hommes, qui désertèrent pendant la nuit du 3 au 4, n'avaient vraisemblablement pas pu emporter leurs armes, puisqu'ils ne prirent aucune part au combat du lendemain.



avait provoqué partout un enthousiasme, dont il vou[l]ait tire[r] parti. Pendant toute la soirée du 3, les cloches des é[...] que localités qu'il venait de traverser ne cessèrent d[...] ensei-Nombre de paysans, la plupart mal armés, il est vrai [...]ntions gnirent pendant la nuit. [...]rte, il

La nuit avait d'ailleurs été absolument tranquille ; [...] à le çais n'avaient même pas songé à inquiéter les ava[...]aire autrichiens; mais il y avait tout lieu de penser qu'il[...]ssa draient leur marche dès le matin. Lazarich avait réso[...] laisser, sans donner signe de vie, s'avancer jusqu'à hau[...] sa position de Cervoglie, sur laquelle ses postes avancé[...] avaient ordre de se replier lentement. Quant aux paysa[...]ec villages situés entre Cervoglie et Mitterburg, il leur ava[...]x dire de n'inquiéter en aucune façon la marche des Fr[...] mais de se réunir aussitôt après, de les suivre sans se mo[...] et de tomber sur leurs derrières, dès que le combat se [...]rait engagé. L'intervention de ces paysans, pour la plupart sans armes, ne pouvait d'ailleurs agir que sur le moral des Français et les empêcher de détacher des partis qui auraient pu chercher à déborder les flancs de Lazarich.

A six heures du matin, Lazarich apprenait que l'ennemi venait de quitter Mitterburg et marchait dans l'ordre suivant : à l'avant-garde, 2 compagnies du 4e léger italien, suivies par l'artillerie, les caissons de munitions et les voitures à bagages, derrière lesquelles venaient ceux des Ottochaner qui n'avaient pas encore déserté et qui précédaient les gendarmes et les 4 autres compagnies du bataillon italien. Lazarich espérait que ses hommes auraient assez de sang-froid pour exécuter ponctuellement ses ordres et laisser l'ennemi tomber dans l'embu cade qu'il lui avait tendue. La surprise, la confusion que le feu de sa petite troupe allait mettre dans les rangs de conscrits insuffisamment encadrés devaient lui assurer le succès. Mais les choses ne se passèrent pas comme il l'avait désiré. L'avant-garde française venait à peine d'arriver à hauteur du pied de la colline de Lindaro (2 kilomètres est de Mitterburg), que les paysans, armés de fusils, oubliant les recommandations de Lazarich, saluèrent son apparition par des coups de feu. Lazarich, qui se trouvait en ce moment sur la ligne de ses éclaireurs, comprit qu'il ne lui restait plus rien autre à faire que de modifier, sans perdre une minute, ses dispositions. Il ne fallait pas laisser aux Français le temps de se reconnaître, de se jeter sur ces paysans mal armés qui, abandonnés à eux-

nes, 'e seraient débandés et enfuis, et de tourner ensuite
ι d. 'troupe, qu'ils auraient aisément écrasée rien que par
ndr eule du nombre. Il ordonna aussitôt au lieutenant
pays .quitter Cervoglie avec ses Croates et de venir le
r anr au pas de course, et à Martin Nouglan, qui lui avait
vait .e bande de paysans de Monte-Maggiore, d'aller au
rdei occuper une hauteur au nord de la route. Il envoya,
au à Nouglan comme aux paysans de Lindaro, quelques-
s 3s Croates, pendant qu'il se portait avec le reste des
.ins et ses 7 hussards droit contre la tête de colonne
nçaise.

ι. 2 compagnies d'avant-garde s'étaient arrêtées dès
ture du feu et s'étaient bornées à pousser en avant
rs tirailleurs, qui se replièrent sans lutte et vinrent en
hâte se rallier sur une petite colline située plus en
iè.e. Ce mouvement rétrograde des tirailleurs rendit le
rage et la confiance aux paysans et Lazarich profita de leur
housiasme pour les lancer vivement et vigoureusement en
nt. L'ennemi fit à peine mine d'esquisser un semblant de
stance et Lazarich, traversant vivement la vallée de
'aco, parvint à s'établir sur les premiers contreforts des
teurs de Lindaro, où l'ennemi paraissait décidé à tenir bon.
ne fut qu'après avoir tiraillé pendant quelques heures et en
ıaçant ses flancs, que Lazarich parvint à l'obliger à reculer
put venir prendre position sur les hauteurs en avant de
terburg.

ıa tournure favorable à Lazarich que prenaient les affaires,
avantages qu'il venait de remporter, allaient d'ailleurs lui
ıir des renforts et des concours précieux. Nombre de
sans, qui avaient suivi jusque-là en spectateurs les péripé-
du combat, se hâtèrent de le rejoindre et Lazarich les
oya sur ses flancs en les chargeant de menacer les der-
es des Français, en poussant des grands cris, dès qu'ils
ıient débordé leur position. Craignant d'être cerné et
ant que ses hommes perdaient peu à peu toute contenance,
ommandant de la colonne française se décida à abandonner
vallée de Santa-Apollonia et à évacuer Mitterburg, pour
r s'établir sur les hauteurs du Calvaire. Mais, dans son
ıble, cet officier n'avait pas remarqué que la hauteur de
no commandait sa ligne de retraite, qu'il aurait pu aisé-
ıt couvrir en faisant occuper le vieux château de Mitterburg.
:e négligence, dont Lazarich s'était aperçu de suite, allait

avoir pour les Français des conséquences désastreuses. N'ayant plus à se préoccuper de la protection de son flanc droit, désormais couvert par le ravin profond dans lequel coule la Foïba, Lazarich renforça et poussa en avant sa gauche, qui réussit ainsi à prévenir l'ennemi sur la route qui mène, par Gimino (11 kilomètres sud de Mitterburg), à Pola et à Rovigno et à s'établir solidement sur ses derrières.

Dès le début de l'action, la résistance de la colonne française avait été molle et indécise, mais, à partir de ce moment, tout était irrémissiblement perdu. Son chef ne chercha plus dès lors qu'à lui faciliter la retraite. Après avoir abandonné leurs deux obusiers, les Français jetèrent une partie de leurs munitions d'artillerie dans la Foïba, puis ils sacrifièrent leurs caissons et leurs bagages et s'engagèrent en toute hâte dans le chemin de terre, qui va de Pisino-Vecchio à Montona (16 à 17 kilomètres nord-ouest de Mitterburg), dans l'espoir de gagner de la sorte la partie de l'Istrie qui avait jadis appartenu à la Vénétie et de pouvoir s'y réfugier et s'y reformer. Mais Lazarich les avait suivis de si près que, dès leur entrée dans la vallée resserrée de Vermo (2 kilomètres environ nord-ouest de Mitterburg), ils étaient déjà sur le point d'être cernés par les paysans qui, désormais entièrement rassurés, garnissaient les hauteurs qui dominent cette vallée. Les Français essayèrent néanmoins de se frayer un passage et de gagner du terrain en plaçant à l'entrée même de la vallée une pièce de 3 livres et en chargeant les Ottochaner, restés fidèles jusque-là, de couvrir leur gauche. Mais, dès la première décharge, la pièce était enlevée par les 7 hussards, et les Ottochaner, cédant aux sollicitations de leur chef, le capitaine Kossanovich, profitèrent de cette circonstance pour se joindre aux Croates de Lazarich. Toute résistance était désormais impossible; la colonne était entièrement cernée et le chef de bataillon Spring demanda à parlementer. Lazarich, après avoir donné l'ordre de cesser le feu, se porta au-devant du commandant, refusa de consentir à discuter les conditions de la capitulation, que cet officier cherchait à obtenir. A trois heures de l'après-midi, la colonne française se rendait à discrétion et déposa les armes. 3 officiers supérieurs, 26 officiers, près de 700 hommes, 1 canon et 2 obusiers tombèrent de la sorte entre les mains des Autrichiens, qui n'avaient eu que 7 hommes blessés. Les pertes des Français ne s'élevaient, d'ailleurs, qu'à 40 hommes hors de combat.

Nous avons cru devoir insister sur cette affaire, d'abord parce qu'elle prouve une fois de plus, ce que sont capables de faire quelques partisans énergiquement et habilement conduits, ensuite parce que ce combat, insignifiant en lui-même, eut par la suite une portée considérable et exerça une influence indéniable sur les opérations de Nugent. La conquête de l'Istrie, qui en fut la conséquence immédiate, dissipait les craintes qu'il avait eues jusque-là pour sa gauche et pour ses derrières, lui assurait, par la possession de Fiume, une base d'opérations importante, un point de ravitaillement essentiel, une excellente ligne de communication avec l'escadre anglaise de l'amiral Freemantle et devait lui permettre, en outre, non seulement de renforcer un peu plus tard sa faible brigade en y incorporant le bataillon de volontaires, que Lazarich allait organiser, mais encore de se replier sur l'Istrie et d'y manœuvrer, lorsqu'il dut momentanément battre en retraite et se dérober devant les forces supérieures en nombre de Palombini et la brigade de cavalerie de Perreymond.

Lazarich, auquel ce beau fait d'armes allait valoir le grade de major et, plus tard, la croix de Marie-Thérèse, rentra le soir avec ses prisonniers à Mitterburg, dont il prit possession au nom de l'empereur d'Autriche et où il installa une administration provisoire.

Lazarich avait d'abord pensé à profiter de l'effet produit par son brillant coup de main pour achever la conquête, désormais facile du reste, de l'Istrie ; mais le faible effectif dont il disposait et le nombre considérable de prisonniers tombés entre ses mains ne lui laissaient plus l'entière liberté de mouvements dont il avait besoin. Garder ces prisonniers à Mitterburg était chose d'autant plus risquée, qu'il lui aurait fallu, dans ce cas, rester immobile sur ce point jusqu'à l'arrivée de renforts, auxquels il aurait fallu longtemps pour rejoindre, de renforts, dont l'envoi était d'autant plus douteux, que Nugent était lui-même trop faible pour pouvoir détacher du monde. Il résolut donc de conduire ses prisonniers à Fiume et de les y escorter avec tout son petit corps. L'entreprise n'était pas sans danger, puisqu'il lui fallait passer, en chemin, à peu de distance des anciennes possessions vénitiennes et qu'il pouvait être attaqué de flanc par les 4.000 gardes nationaux, qu'on y avait réunis et qu'on croyait dévoués à la domination française. Le 5 septembre au matin, il ne s'en mit pas moins en route et arriva le soir, après une marche pénible, mais exécutée sans incident,

au-delà de Monte-Maggiore. La garde nationale, qui s'était réunie à Cernica (nord de Pinguente), s'était hâtée de se disperser, dès qu'elle eut connaissance des événements de Mitterburg, et, le 6 au soir, Lazarich entrait avec ses prisonniers à Fiume.

Le 8 septembre, sur l'ordre de Nugent et d'accord avec l'amiral Freemantle, Lazarich, dont le petit corps volant avait été porté à 120 hommes, quittait de nouveau Fiume pour rentrer à Mitterburg le 9 au soir.

Le 11, soutenue par le *landsturm*, une partie de cette colonne volante occupait Pola, que les Français avaient évacué sans combat et où l'on trouva 57 canons. La garnison de Pola s'était embarquée pour se rendre à Venise. Une autre partie du détachement était entrée à Pinguente (25 kilomètres nord-ouest de Mitterburg), où Lazarich ne laissa qu'une vingtaine d'hommes. Le même jour, comme nous le dirons plus loin, il recevait de Nugent l'ordre d'attaquer, le lendemain, de concert avec le parti du capitaine d'Aspre, Capo d'Istria, la seule des villes d'Istrie encore au pouvoir des Français[1], 56 hommes avait suffi pour rendre en dix jours à l'Autriche une province tout entière, 120.000 sujets, une presqu'île abondamment pourvue de ressources de toute nature, et pour assurer à Nugent une ligne de retraite d'une réelle importance et une base qui lui permettait de correspondre en toute sûreté avec la flotte anglaise.

2 SEPTEMBRE. — **Inaction forcée du vice-roi. — Mouvements préparatoires de quelques-unes de ses troupes. — Mesures défensives de Hiller. — Mouvements des avant-postes de Fölseis et Radivojevich. — Renforts envoyés à Nugent. — Enlèvement, sur le Brenner, d'un courrier français porteur de dépêches et d'une lettre de Murat à la reine.** — La reconnaissance sur Feistritz n'avait guère eu d'autre résultat que de faire craindre à Hiller l'imminence d'une attaque plus sérieuse dirigée contre ce point et contre le Loibl, que de lui démontrer la nécessité et l'urgence d'occuper plus solidement ces positions et d'augmenter leurs

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-majors Grafen Nugent*), XIII, 38. *Ibidem*, *Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karlstadt, 7 septembre, IX, 137. Lieutenant-colonel Legeditch, aide de camp du F.-Z.-M. Hiller au général de cavalerie baron Frimont; Klagenfurt, 10 septembre, minuit, IX, 136. F.-Z.-M. Hiller au général Frimont; Klagenfurt, 11 septembre, IX ad 146, et F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, IX, 209. Cf. *Oesterreichische Militärische Zeitschrift*, 1819, II, 4, et 1845, II, 6.

défenses. Quant au vice-roi, avant de prendre un parti définitif, de se décider à s'étendre dans la vallée de la Save et à attaquer Feistritz et le Loibl de deux côtés à la fois, il attendait avec une impatience bien compréhensible « les rapports du général Pino qui était, avec 3 bataillons, à Laibach et sur la Save, chargé de garder cette rivière et de manœuvrer sur l'ennemi qui pouvait se porter sur la Croatie[1] ».

Trop prudent et trop circonspect pour rien livrer au hasard et pour commencer des mouvements sérieux avant d'avoir reçu les rapports de Pino et des nouvelles des troupes qui opéraient dans la vallée de la haute Save, il se borna à faire remonter la vallée du Gail à la garde royale et à l'établir sur les Wurzen[2], à esquisser quelques démonstrations et à montrer quelques troupes du côté de Rosegg, à faire mine de se préparer à jeter un pont et de songer de nouveau à tenter le passage de la Drave aux environs de Villach et à Rosegg. Mais, en somme, tout n'en était pas moins tranquille sur la Drave, même sur la haute Drave, où le général Gifflenga restait immobile à Paternion et où un détachement français, venant de Sanct-Hermagor (vallée du Gail), après avoir fait une courte apparition à Greifenburg, s'était presque aussitôt replié sur Weisach (plus en aval et sur la rive droite de la Drave)[3].

Quant au feldzeugmeister, déjà informé des événements qui s'étaient produits la veille dans la vallée de la Save, presque entièrement rassuré sur le sort de ses colonnes volantes, auxquelles il a fait tenir l'ordre de revenir par le Loibl, sachant que Radivojevich ne tardera pas à être au courant de ses intentions défensives en ce qui a trait au Loibl et au Kanker et transmettra ces indications au général-major Fölseis, posté à Stein, il s'occupe, dès le 2 au matin, bien que les Français paraissent vouloir se tenir tranquilles du côté de Feistritz, d'organiser sur la rive gauche de la Drave une ligne de défense, qui ira d'Aich (vis-à-vis et un peu à l'est du château de Rosegg) jusqu'au Wörther See, et qui empêchera en tout cas l'ennemi

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur; Villach, 2 septembre.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, (*Operationen der französischen Armee*), XIII, 31, et *Operations Journal der K. K. Armee*, 2 septembre, XIII, 39.
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 2 septembre, XIII, 39. *Ibidem* (Feld-Acten, Frimont) F.-M.-L. Marschall au F.-M.-L. Frimont; Seebach, 2 septembre, IX, 29, et lieutenant-colonel Pechy au F.-M.-L. Frimont, 2 septembre, huit heures et demie soir, IX, 34. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Seebach, 2 septembre, IX, 32.

de tourner ses positions [1]. Dans l'après-midi, il renforce encore cette ligne en prescrivant à Frimont [2] d'établir une batterie à Föderlach (en amont de Rosegg). Et, comme il redoute des surprises facilitées par les brouillards, si fréquents et si épais en cette saison, il lui ordonne de tenir toujours ses troupes prêtes à marcher au premier signal.

Le calme le plus absolu, qui ne cessa de régner pendant toute la journée sur toute la ligne de Villach à Rosegg, contribua à rassurer certains de ses généraux qui, comme Marschall et Vlasitz, s'inquiétaient, le 2 au matin, de la direction qu'ils devraient suivre en cas de retraite et qui, croyant nécessaire de retrancher leurs positions, demandaient à Hiller et à Frimont de leur envoyer du canon et des pionniers [3].

Plus en aval, Hiller, qui mettait à profit cette accalmie momentanée pour faire ramener tous les bateaux sur la rive gauche, avait reçu des nouvelles rassurantes de Vecsey, dont les rapports lui étaient transmis à l'aide de deux bateaux et d'un poste de correspondance établi à Ludmannsdorf. Les bois et les accidents du terrain empêchant ce général d'apercevoir les mouvements que les Français pouvaient faire du côté de Sanct-Jakob, il n'avait pu signaler au général en chef que la mise en route d'une colonne française de 3.000 hommes (la garde royale) qui semblait se porter par les Wurzen dans la direction d'Assling. Vecsey n'avait, du reste, pas perdu son temps; il avait sensiblement augmenté les défenses de la position de Feistritz, surtout du côté du Bärenthal [4].

Enfin, pour compléter l'ensemble des mesures défensives de ce secteur, Hiller avait encore prescrit au feld-maréchal-lieutenant Marziani d'envoyer, dès qu'ils auraient rejoint, le lieutenant-colonel Göldlin à Sancta-Magdalena et au Loibl et le colonel Baumgarten à Kirschentheuer, où se trouvaient déjà en réserve 2 bataillons de grenadiers. Le lieutenant-colonel Göldlin, qui était encore, le 2 au matin, à Neumarktl, d'où il

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 2 septembre, six heures matin, IX, 28.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L Frimont; Klagenfurt, 2 septembre, après-midi, IX, 26.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), général Vlasitz au F.-M-.L. Frimont; Sanct-Leonhard, 2 septembre, sept heures matin, IX, 24. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Seebach, 2 septembre, IX, 24.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), général-major Vecsey au F.-M.-L. Frimont; Feistritz, 2 septembre, IX, 38. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller) général-major Vecsey au F.-Z.-M. Hiller; Feistritz, 2 septembre, IX, 28.

prévenait Hiller de l'entrée des Français à Krainburg et de leur présence sur la Save, devait, en outre, donner avis de son mouvement aux troupes postées sur le Kanker[1].

Fölseis, n'osant pas s'aventurer au-delà du Feistritz-Bach s'était, en revanche, empressé de se charger de la surveillance de la vallée de la Save, qu'abandonnaient, sur l'ordre de Hiller, les colonnes volantes de Baumgarten et de Göldlin. Ce dernier n'avait plus que quelques patrouilles du côté de Neumarktl; mais il avait eu soin d'assurer par Michelstetten[2] ses communications avec le Kanker-Pass. L'immobilité de Fölseis était, du reste, motivée par la présence de forces françaises d'un effectif respectable au pont de Tschernutsch et par leur rentrée à Krainburg. Cette immobilité était, du reste, bien près de prendre fin, puisque les avant-postes du général Rebrovich allaient, le jour même, s'établir à Littay (sur la rive droite de la Save, à 20 kilomètres du confluent du Feistritz-Bach) et se relier à ses postes de gauche. D'autre part, comme l'on savait que les Français avaient du monde à Lohitsch (sur la route de Laibach à Adelsberg), Rebrovich avait poussé des patrouilles de découverte vers Laibach et fait occuper par sa cavalerie, partie des environs de Weixelburg, Auersperg et Reifnitz (au sud de Laibach), avec ordre de s'éclairer sur Adelsberg[3].

L'organisation des régiments croates n'était plus, elle aussi, qu'une question de jours et Radivojevich, qui allait sous peu se trouver en mesure de porter le gros de ses forces sur Weixelburg, de coopérer de la sorte aux opérations contre Laibach et la vallée de la Save, s'était décidé à envoyer à Nugent 2 compagnies du régiment archiduc François-Charles. Ces faibles renforts, qui rejoignirent Nugent le 2 septembre, lui arrivèrent d'autant plus à propos, que les Français, afin d'assurer leurs communications entre Görz et la Carniole, venaient de détacher de Laibach sur Adelsberg 2 bataillons qui devaient y être suivis de près par 2 autres[4].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marziani; Klagenfurt, 2 septembre, IX, 34 *c* et lieutenant-colonel Göldlin au F.-Z.-M. Hiller; Neumarktl, 2 septembre, IX ad 50.

2. Michelstetten, à 9 kilomètres nord-est de Krainburg. *K. u, K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, et (Feld-Acten, Hiller), général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller; Podpetsch, 2 septembre, IX, 43.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 2 et 3 septembre, XIII, 39 (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karlstadt, 2 septembre, IX, 36.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal des detachirten Corps des General-majors Grafen Nugent*), 2 septembre, XIII, 38.

La journée du 2 septembre aurait donc été, en somme, fort insignifiante, si Hiller et le vice-roi n'avaient pas été informés tous deux presque simultanément d'un incident arrivé, le 24 août, sur le Brenner, où l'on avait enlevé un courrier français porteur de dépêches. Mais, tandis que le vice-roi en était réduit à demander à l'empereur si les dépêches interceptées contenaient quelque chose d'important, Hiller annonçait à l'empereur d'Autriche, que ce courrier était porteur de « lettres fort curieuses, parmi lesquelles *une adressée par le roi Murat à la reine*, lettre dans laquelle il donnait libre cours à son mécontentement[1] ».

Bien qu'écrite avant la victoire de Dresde qui aurait pu momentanément modifier les idées de Joachim, cette lettre, que nous n'avons malheureusement pas pu retrouver, n'aurait pu qu'encourager la reine et Gallo a persévérer dans l'attitude que Durand signalait au duc de Bassano dans sa dépêche du 31 août[2], rédigée peu de jours après la notification à la cour de Naples de la déclaration de guerre de l'Autriche et de la reprise des hostilités. Malgré cela, non seulement le comte de Mier continuait à rester à Naples, mais il ne paraissait pas s'attendre à recevoir de son gouvernement l'ordre d'en partir. Gallo le comblait ainsi que son secrétaire, le prince Esterhazy, de prévenances et d'attentions ; et comme le vice-roi avait en même temps renouvelé la demande d'envoi de la division napolitaine, la reine avait une fois de plus répondu qu'elle ne pouvait rien faire sans l'avis du roi. Durand lui-même était d'ailleurs obligé de reconnaître, que tout envoi de troupes napolitaines hors du royaume était devenu plus difficile que jamais.

3 SEPTEMBRE. — **Le vice-roi porte une partie de ses forces dans la vallée de la Save. — Positions de Fennèr et d'Eckhardt sur la haute Drave. — Expectative des Autrichiens sur la Drave de Villach à Feistritz. — Renforts envoyés à Rebrovich, à Weixelburg.**

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur; Villach, 2 septembre et *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, 2 septembre, IX, 37.

2. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p^re 226, f° 426, baron Durand au duc de Bassano; Naples, 31 août, dépêche n° 64. Dans une autre dépêche en date du 6 septembre, expédiée après l'arrivée de la nouvelle annonçant la victoire de Dresde, Durand écrit à Bassano : « Le comte de Mier et le prince Esterhazy sont toujours ici et ne paraissent faire aucun préparatif de départ. »

— **Escarmouche de Petteline et combats de Materia et d'Herpelje.** — Le 2 septembre au soir, le vice-roi recevait enfin à Villach un rapport de Pino en date de la veille. Le chef de la 3e lieutenance était tellement décontenancé, qu'à moins de s'exposer à des événements d'une extrême gravité il fallait à tout prix lui porter secours et surtout le rejoindre pour l'empêcher de tout compromettre. Le vice-roi, il importe de le constater, ne savait pas et ne pouvait savoir à ce moment, que Pino, se conformant à peu prés à ses ordres, avait fait reprendre Krainburg par Bellotti et envoyé quelques troupes vers Lohitsch et Adelsberg. Mais, quand bien même le vice-roi eût pu être informé de l'exécution de ces mouvements, il lui aurait été néanmoins impossible de ne pas porter remède à la situation de sa droite. Bien qu'il disposait, en somme, de forces numériquement suffisantes pour tenir tête aux généraux Fölseis, Rebrovich et Nugent, Pino se croyait déjà menacé et sur le point d'être chassé à la fois de Laibach, d'Adelsberg et de Trieste. Il eût fallu pouvoir le remplacer à la tête de la 3e lieutenance ; mais la pénurie d'officiers généraux capables d'exercer un commandement de corps était telle, que le vice-roi aurait eu peine à trouver dans toute son armée un général suffisamment énergique et possédant l'autorité personnelle et les qualités nécessaires pour réparer les fautes de Pino et relever le moral de ses troupes. Il est certain qu'on n'avait pu occuper que faiblement la vallée de la Save et tout le pays compris entre Laibach et Trieste ; mais il est non moins certain que, sans l'incurie et la timidité de Pino, il eût été possible de paralyser les mouvements de Nugent, de Rebrovich et de Fölseis sur Trieste, Adelsberg, Laibach et la haute Save et que des opérations bien conduites auraient pu arrêter et faire reculer Rebrovich et Fölseis et coûter cher à Nugent.

En présence de la déplorable situation de son aile droite, le vice-roi était donc fatalement amené à modifier une fois encore ses projets. Il ne suffisait plus désormais de s'occuper de la Drave, il fallait songer à se maintenir sur la Save et à se rapprocher de Pino. Du reste, les mouvements de Baumgarten et de Göldlin sur Krainburg, la résistance que Vecsey avait opposée à la reconnaissance offensive du 1er septembre, l'intention évidente des Autrichiens de défendre et de conserver la position retranchée de Feistritz étaient de nature à préoccuper sérieusement le vice-roi. Maître de Feistritz, du Loibl et du Kanker, Hiller pouvait, tout en continuant à défendre la rive

gauche de la Drave, en faisant exécuter quelques diversions sur son extrême gauche, ne laisser devant Eugène qu'un rideau de troupes et lui dérober le mouvement par lequel il aurait porté le gros de ses forces vers Laibach. Le feldzeugmeister pouvait encore, couvert et appuyé par la position de Feistritz, soit chercher à s'établir solidement à Krainburg et à Assling, à couper définitivement les communications entre les deux premières lieutenances et la 3e, soit pousser de Feistritz par Arnoldstein sur Tarvis, tourner Villach et obliger l'armée d'Italie à se rejeter et à se replier derrière l'Isonzo et les Alpes Juliennes.

Devant l'impossibilité de percer les intentions ultérieures de son adversaire, en présence du désarroi qui régnait à sa droite, le vice-roi se décida à étendre la 1er lieutenance vers Krainburg afin d'assurer ses communications avec Pino, à descendre en même temps la rive droite de la Drave, à faire attaquer Feistritz, à chasser les Autrichiens du Loibl, de façon à pouvoir à tout instant opérer sa jonction avec les troupes qu'il avait laissées en Illyrie.

Le 3 septembre au matin, la résolution du vice-roi est prise. S'il se borne à faire part à l'empereur[1] des ordres de mouvement vers Krainburg qu'il a envoyés à Pino, s'il ajoute qu'il l'appuyera en faisant descendre jusqu'à Assling et à Radmannsdorf une division qui menacera Krainburg, qu'il n'en fera pas moins continuer à Villach les travaux du pont de la Drave, il est bien autrement explicite et catégorique dans la lettre que, quelques heures plus tard à peine arrivé à Wurzen, il adresse à la vice-reine[2]. « Je suis en mouvement, avec une division et la garde royale, lui dit-il, pour descendre la Save jusqu'à peu près à Krainburg afin de me lier avec Pino qui est à Laibach. *Il me fait pester avec ses continuelles inquiétudes. On est bien malheureux d'être servi par de pareilles gens; ce sont des enfants qui ont encore besoin de la lisière. Garde cela pour toi...* »

Dès le 3 septembre au matin, la 4e division (général Marcognet) se met en mouvement de Wurzen sur Assling, Neumarktl et Krainburg. Le quartier général et la garde royale la remplacent à Wurzen. Le général Grenier, qui reste sur la Drave et a reçu l'ordre de marcher sur Feistritz, se porte avec la 1re divi-

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur; Villach, 3 septembre au matin.
2. Le vice-roi à la vice-reine ; Wurzen, 3 septembre.

sion (général Quesnel) et la brigade Schmitz, de la 2e division (général Rouyer) sur Sanct-Jakob[1], pendant que la brigade d'Arnaud de la même division s'établit à Hart[2]. Le général Verdier occupe Villach avec la 3e division (général Gratien). Enfin à l'extrême droite Pino reçoit l'ordre de faire occuper Adelsberg par la brigade Ruggieri, de la division du général Palombini.

En somme, le vice-roi, afin de pouvoir soutenir sa droite et remédier à l'insuffisance de Pino, a pris le parti de se servir de la vallée de la haute Save pour faire opérer à une partie de son aile gauche, qu'il rapprochera de Laibach, un mouvement qui lui permettra de se déployer en cas de besoin de ce côté et de faciliter, d'autre part, l'enlèvement des positions de Feistritz, du Loibl et du pont de Hollenburg. Il lui était d'autant plus impossible de laisser ces positions au pouvoir des Autrichiens, qu'il lui fallait à tout prix maintenir Gratien à Villach et s'assurer par suite la possession incontestée de la ligne de la haute Save.

En raison même de la configuration du pays, la journée du 3 septembre fut d'autant plus tranquille sur la Drave, que les Autrichiens étaient dans l'impossibilité de se rendre compte des mouvements qui s'effectuaient en grande partie à l'abri des hauteurs qui bornaient l'horizon de leurs postes avancés.

On avait si peu remarqué les mouvements des colonnes françaises, que le compte rendu de l'*Operations Journal der K. K. Armee* pour le 3 septembre (*K. und K. Kriegs-Archiv* XIII, 39) commence par ces mots : « L'ennemi pousse activement ses préparatifs de passage de la Drave dans la partie de son cours comprise entre Villach et Feistritz. » Le rapport du lendemain 4 septembre (*Ibidem*) n'est pas moins édifiant. On y lit, en effet, que, « du côté du feld-maréchal-lieutenant Marschall l'ennemi continue à préparer sérieusement le passage de la Drave » et l'on ajoute même que le « vice-roi (à ce moment déjà dans la vallée de la Save) est venu en personne inspecter les travaux ».

Cette fois, du moins, et cela s'explique, tant par la direction même du mouvement qui s'exécutait à l'abri du massif montagneux que par la difficulté des communications entre les deux rives de la Drave, Hiller et Frimont ignoraient si complète-

1. Sanct-Jakob (rive droite de la Drave sur la route de Rosegg à Feistritz).
2. Hart, sur la rive droite du Gail, en face de Federaun, sur la route de Villach à Tarvis.

ment la résolution prise par le vice-roi, qu'on ne trouve dans le rapport envoyé par Frimont à Hiller, le 4 septembre au matin[1] que des données assez vagues et des renseignements presque contradictoires. « Le vice-roi, lui écrit-il, est, dit on, retourné hier de Villach à Tarvis. Les Français ont fait filer leurs bagages de Villach vers l'armée. Des renforts français avec des canons sont arrivés à Federaun[1] ».

Hiller n'avait, par conséquent, aucune raison de modifier ses instructions et plus que jamais il comptait rester sur la défensive sur la Drave. S'il approuvait les dispositions prises par le feld-maréchal-lieutenant Fenner et l'envoi de quelques renforts à Lienz, il lui marquait bien, que le moment de pousser en avant n'était pas encore arrivé, et, après lui avoir recommandé de détruire les ponts d'Ober Drauburg et de Nicolsdorf[2], il l'informait qu'afin de donner des inquiétudes à l'ennemi pour sa gauche, on ne marcherait sur la vallée du Gail et Sanct-Hermagor, que quand on aurait plus de monde sous la main[3].

Ce qui prouve bien qu'on se préoccupait toujours de la présence du détachement français établi à Paternion, c'est que le général Eckhardt croyait utile de faire connaître à Fenner l'ordre qu'on lui avait donné de se concentrer à Spittal et d'y garder les communications avec le Katschberg[4].

Les Français s'étaient pourtant montrés bien peu entreprenants dans ces parages et dans la vallée du Gail. Ils étaient restés presque immobiles à Paternion, où Gifflenga « disposait de 2 bataillons du 42e, d'une compagnie de voltigeurs et de 2 escadrons du 4e chasseurs à cheval italien. » On s'était, en somme, borné à faire partir de Sanct-Hermagor un parti de 50 hommes, qui, envoyé du côté de Greifenburg, avait eu la chance de surprendre les quelques chasseurs autrichiens qui revenaient du Brenner après avoir enlevé les courriers français et intercepté les dépêches. Le général Eckhardt avait envoyé aussitôt le lieutenant-colonel Mumb avec un détache-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Lamprecht, 4 septembre, neuf heures matin, IX, 56.

2. Nicolsdorf, à 9 kilomètres environ en amont d'Ober-Drauburg, à 13 kilomètres en aval de Lienz.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der Division des F.-M.-L. Fenner*), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Fenner; Klagenfurt, 3 septembre, XIII, 1. *Ibidem* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 3 septembre, XIII, 39.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der Division des F.-M.-L. Fenner*), général-major Eckhardt au F.-M.-L. Fenner; Spittal, 3 septembre, XIII, 1.

ment du 8e bataillon de chasseurs par Lind[1] et le château de Raknitz[2] sur Stockenbir[3] et Hammergraben[4], afin d'inquiéter les Français qui se retranchaient du côté du Kreuzberg et levaient dans la vallée du Gail des réquisitions qu'ils dirigeaient sur Tarvis et Pontafel[5].

Sur tout le reste de la ligne de la Drave, jusqu'à Kirschentheuer, tout avait été absolument calme et l'on n'avait rien eu à signaler. A 6 heures du matin, Vlasitz constatait la continuation des travaux d'établissement d'un pont sur la Drave et la mise en batterie de 6 pièces amenées par les Français derrière des épaulements. Dans la journée, on avait remarqué quelques mouvements de troupes françaises se portant de Mühlbach et Sanct-Peter vers Maria-Elend, la présence de piquets de cavalerie à Sanct-Jakob et Sanct-Peter, l'établissement d'un poste avec de l'artillerie vis-à-vis de Selkach au débouché du Feistritz Graben. Frimont y avait répondu en renforçant son poste de Sanct-Egiden. Enfin, de trois heures du matin à sept heures, on avait entendu la musique militaire et des bruits de marche du côté du Wanberg[6] et de Sanct-Martin[6]. « Je ne sais, écrivait Frimont, s'il s'agit d'une ruse de guerre, ou si ce n'est que la manifestation de la joie causée par l'arrivée de renforts[7] ».

Quoi qu'il en soit, Frimont n'était pas sans inquiétude. Il avait prudemment recommandé au commandant des troupes placées vis-à-vis de Rosegg de tenir son monde en éveil, d'être prêt à prendre les armes et à marcher au premier signal. De plus, il avait réparti ses avant-postes en trois secteurs occupés et gardés à Zauchen (2 kilomètres et demie est de Sacbach) par 1 bataillon, 1 escadron et demi et 2 canons, à Lind (au centre de sa ligne presqu'en face de Rosegg) par 2 bataillons, un demi-escadron et 6 canons couverts en avant

1. Lind, sur la rive droite de la Drave, 7 kilomètres sud de Sachsenburg
2. Château de Raknitz, 1 kilomètre sud-ouest de Lind.
3. Stockenbir, près de Weissenbach, environ 10 kilomètres ouest de Paternion.
4. Hammergraben, hameau dans la montagne à 4 kilomètres ouest de Paternion.
5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller) F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Seebach 3 septembre, IX, 45.
6. Wanberg, à l'est d'Egg; Sanct-Martin, sur la route de Maria-Gail à Sanct-Jakob et Maria-Elend.
7. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Lamprecht, 4 septembre, neuf heures matin, IX, 56.

à Sanct-Lamprecht (2 kilomètres sud de Lind) par 1 bataillon et 6 canons, enfin entre Selpritsch et Sanct-Egiden, par 1 bataillon et un demi escadron se reliant à gauche avec le poste de Selkach. Pour compléter ces mesures de précaution, on avait envoyé une demi batterie à Ludmannsdorf, vis-à-vis de Feistritz [1].

On avait naturellement continué à renforcer la position de Feistritz, on y avait surtout fait des abatis sur le flanc gauche du côté du Bärenthal et il ne manquait plus à Vecsey que quelques canons pour achever d'armer sa position [2]. Enfin quant au colonel Baumgarten et au lieutenant-colonel Goldlin, on savait qu'ils avaient pu effectuer leur retraite, que le premier allait arriver le soir même et que le second devait, au plus tard le 4 au matin, venir prendre position sur le Loibl [3].

A l'aile gauche autrichienne, Radivojevich, informé en temps utile du mouvement de la colonne française qui s'était portée de Laibach sur Ober-Laibach à la nouvelle de la marche des Autrichiens sur Reifnitz et Auersperg, avait été au devant des ordres du feldzeugmeister [4] en envoyant à Rebrovich 1 bataillon et 2 canons destinés à renforcer les avant-postes établis à Littay, Weixelburg et Auersperg.

A l'extrême gauche, le parti de cavalerie, sous les ordres du capitaine Pintzer, que Nugent avait poussé sur Adelsberg, avait été attaqué par des forces supérieures en nombre et

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39). *Ibidem* (Feld-Acten, Frimont), lieutenant-colonel Pechy au F.-M.-L. Frimont Zauchen, 3 septembre, onze heures soir, IX, 40. Avant-postes de Föderlach au F.-M.-L. Frimont; Föderlach, 3 septembre, IX, 43; Avant-postes de Selpritsch au F.-M.-L. Frimont; Selpritsch, 3 septembre, neuf heures soir. IX, 45. F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Egiden, 3 septembre, IX, 46, Général-major Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; Sanct-Leonhardt, 3 septembre, six heures matin, IX, 47. F.-M.-L. Frimont au commandant des troupes du pont de Rosegg; Sanct-Egiden, 3 septembre, IX, 48, et F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Lamprecht, 4 septembre, neuf heures matin, IX, 56.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39). *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller), général Vecsey au F.-Z.-M. Hiller; Feistritz, 3 septembre, IX, 51.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Marziani au F.-Z.-M. Hiller; Kirschentheuer, 3 septembre, neuf heures soir, IX, 50, et F.-Z.-M. Hiller au commandant du poste du Kanker; Klagenfurt, 3 septembre, IX, 49 *b*.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller). Hiller avait, en effet, écrit le jour même à Radivojevich pour lui dire de renforcer Rebrovich et pour lui demander de lui faire savoir où il en était de l'organisation des bataillons croates. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich; Klagenfurt, 3 septembre, IX 49.

rejeté jusque sur Petteline[1]. Nugent fit immédiatement partir un détachement fort de 2 compagnies du régiment archiduc François-Charles, 1 compagnie de Warasdiner Kreuzer et 2 canons qu'il confia au capitaine Zuccheri, de l'état-major du quartier-maître général, qu'il chargea de recueillir les cavaliers du capitaine Pintzer et qui alla prendre position à Dornegg[2].

Tous les renseignements reçus par Nugent, tous les mouvements exécutés par l'ennemi semblaient indiquer que les Français se disposaient à l'attaquer presque immédiatement. Comme nous l'avons dit plus haut, les Français se proposaient, en effet, de concentrer à Mitterburg (Pisino) leurs troupes, jusque-là disséminées en Istrie, de pousser avec ces 3 bataillons sur Fiume, pendant qu'au même moment 3 bataillons sortis de Trieste et 4 autres débouchant d'Adelsberg manœuvreraient sur Lippa.

A ces 10 bataillons, Nugent ne pouvait opposer que 8 compagnies. Mais les troupes françaises formaient, il importe de le constater, 3 groupes distincts, absolument séparés les uns des autres, communiquant péniblement entre eux, tant à cause de la configuration du terrain que des coups de main incessants des partis de Nugent. L'Istrie était sur le point de se soulever et les Ottochaner, stationnés en Istrie, avaient fait savoir à Nugent par l'entremise de leur chef le capitaine Kossanovich, qu'ils profiteraient du premier engagement pour passer de son côté.

Il était de plus évident, que le général Garnier allait avec les troupes françaises de Trieste et de Materia chercher à faciliter par ses mouvements, la concentration et la jonction des 3 bataillons français laissés jusque-là en Istrie. Nugent résolut par suite de contrarier ces projets et prit hardiment le parti d'opérer à la fois contre Materia et contre Mitterburg, avant que l'ennemi ait eu le temps de se porter d'Adelsberg sur Lippa.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39). *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karlstadt, 3 septembre, IX, 36 *b*. Dans une autre dépêche de même date, IX, 36 *a*, Radivojevich annonçait de plus, à Hiller que les Anglais avaient à Zante et à Céphalonie 1.400 hommes, dont le quart où le tiers au plus était seul disponible, et qu'il pressait le plus possible la formation des 6 bataillons des confins militaires. Petteline, à 11 kilomètres sud d'Adelsberg.

2. Dornegg, à 12 kilomètres nord de Lippa et à 15 kilomètres sud de Petteline.

Aussi, pendant que Lazarich entrait avec une poignée d'hommes en Istrie, Nugent se porta en personne sur la route de Trieste afin d'arrêter le mouvement des Français vers Fiume. Les avant-postes établis sur la route de Trieste attaquèrent à Materia l'avant-garde française qu'ils contraignirent à se replier sur la position solidement retranchée d'Herpelje[1] trop forte pour pouvoir être attaquée de front et enlevée de vive force. Nugent essaya en vain de déborder cette position ; mais les Français avaient entre temps reçu des renforts venus de Trieste qui les mettaient à même de couper à leur tour les troupes que Nugent avait chargées d'exécuter ce mouvement tournant. Il lui fallut donc se borner à amuser l'ennemi sur son front et faire même entrer en ligne vers le soir les quelques unités qu'il avait tenues en réserve.

Les Français, confiants dans leur supériorité numérique, essayèrent à plusieurs reprises de déboucher d'Herpelje; ils n'en furent pas moins en fin de compte rejetés sur leur position après avoir perdu 4 officiers et une centaine d'hommes. La journée avait coûté à Nugent 25 hommes hors de combat et 3 prisonniers.

Mais l'attitude résolue de Nugent avait suffi pour faire croire à son adversaire que cette démonstration était le prélude d'une offensive sérieuse contre Trieste et pour décider les Français à faire rétrograder sur cette ville la plus grande partie de leurs troupes.

En prolongeant jusqu'a la nuit le combat d'Herpelje, Nugent avait d'ailleurs atteint le but qu'il s'était proposé. Le gros des troupes françaises se repliait sur Trieste ; l'Istrie avait couru aux armes. Il n'y avait plus de motif pour pousser plus avant sur la route de Trieste et Nugent crut avec raison qu'il était sage et prudent de ramener dans la nuit du 3 au 4 septembre le gros de sa petite brigade à Lippa en ne laissant devant la position française d'Herpelje que le major Gavenda avec 2 compagnies d'infanterie et un demi-escadron de cavalerie. D'autres raisons militaient d'ailleurs en faveur du retour immédiat à Lippa. Nugent n'ignorait pas, en effet, que les Français se renforçaient à Adelsberg ; il savait que c'était de ce côté qu'il avait en réalité à craindre une attaque sérieuse. Enfin en revenant à Lippa, il lui était possible d'opé-

1. Herpelje, 4 kilomètres environ nord-ouest de Materia et 15 kilomètres sud-est de Trieste.

rer plus sûrement et plus rapidement sa jonction avec les 4 compagnies du régiment archiduc François-Charles, que le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich lui avait envoyées et qui venaient d'arriver à Fiume[1].

4 SEPTEMBRE. — **Dispositions défensives de Hiller sur la Drave. — Rapports des généraux Marschall, Frimont, Vecsey et Fölseis. — Mouvement du général Rebrovich sur Treffen. — Gavenda et Pintzer se replient sur Castelnuovo et Dornegg. — Positions occupées par Nugent.** — Le vice-roi avait cette fois réussi à dérober ses mouvements à son adversaire et à faire filer une grosse partie de son armée par les Wurzen vers la vallée de la Save, où, depuis la retraite de Baumgarten et de Göldlin, l'un rappelé, dans la vallée de la Drave, l'autre revenu sur le Loibl, et depuis la reprise de Krainburg, il n'y avait plus en fait de troupes autrichiennes, que les deux escadrons du lieutenant-colonel Mengen, chargés de battre le pays entre Krainburg et le Kanker. Pour la première fois, depuis le début de la campagne, Hiller n'avait pu parvenir à être instruit en temps utile des projets du prince. Plus que jamais décidé à attendre les événements, ne voulant cependant pas avouer à ses lieutenants la cause réelle de ses résolutions, il leur mandait qu'il comptait rester sur la défensive jusqu'au moment où il serait plus complètement renseigné sur les mouvements de l'armée du Danube. Mais, tandis qu'il leur recommandait d'organiser leurs positions de façon à pouvoir résister partout vigoureusement à une attaque de l'ennemi, qu'il insistait sur la nécessité de retrancher la position de Seebach et qu'il recommandait à Frimont de prolonger sa ligne de défense depuis le pont de Rosegg jusqu'au Wörther See, il faisait connaître à l'empereur, que l'ennemi prenait l'offensive pour attaquer sur sa gauche, soit le général-major Fölseis, soit le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich. Il ne craignait même pas d'ajouter qu'il lui était impossible de soutenir ses corps de gauche et il terminait sa dépêche en demandant des renforts[2].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 3 septembre, XIII, 38). *Ibidem* (*Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39). *Ibidem*, F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karlstadt, 7 septembre, IX, 127, et *Archives des Affaires étrangères*, Milan, V° 63, p^ce 239, f° 300, extrait des lettres de M. Vigoureux, consul de France à Venise; Venise, 11 et 13 septembre. Dans l'une de ces lettres, le consul annonce que Nugent , été battu près de Materia et qu'on lui a pris deux canons.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Ueberblick des Feldzugs Hiller*, XIII, 29). (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 4 septembre,

Pendant ce temps, Marschall et Frimont étaient tous deux de plus en plus convaincus que les Français allaient chercher à forcer le passage de la Drave, d'après Marschall aux environs mêmes de Villach, d'après Frimont à Rosegg. On redoubla de vigilance, et l'on renforça entre Sancta-Magdalena (près du confluent du Gail et de la Drave) et Ludmannsdorf la ligne des avant-postes le long de la Drave, conformément aux dispositions que Frimont avait cru nécessaire de prendre, la la veille au soir.

Frimont avait, du reste, été tenu en éveil dès neuf heures du matin, par la recrudescence du tir des postes français de Rosegg. Il avait remarqué que, pendant ce temps, ils se renforçaient sensiblement de Federaun sur Feistritz qu'ils semblaient vouloir attaquer. Vers midi, il signalait, en outre, le mouvement de 4 à 5 bataillons français qui, après avoir depuis le matin inquiété par leurs feux la gauche de la position autrichienne, s'étaient portés contre cette aile, sans toutefois se décider à l'attaquer. Enfin, vers cinq heures, son poste de Selpritsch l'avait informé qu'un bataillon français, campé jusque-là à Sanct-Peter (5 kilomètres et demi nord-ouest de Sanct-Jakob), s'était rejoint à Sanct-Jakob avec un autre bataillon qui avait

IX, 74 *b*, et F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, 4 septembre, IX, 58. *Ibidem* (Feld-Acten, Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 4 septembre, IX, 65.

Il nous a paru intéressant de reproduire *in extenso* la curieuse et singulière dépêche (*K. u. K. Kriegs-Archiv*, Feld-Acten, Frimont, IX, 61) adressée de Sanct-Lamprecht, le 4 septembre, à neuf heures quarante-cinq du matin, par le major Maretich au quartier-maître général, dépêche, qui prouve bien, que l'on ne savait rien des mouvements du vice-roi et dans laquelle le major lui suppose de bien singuliers projets.

« Le vice-roi a renforcé ses troupes à Federaun, mais il n'en continue pas moins à songer à passer la Drave à Villach. Il se peut qu'il commette la faute de passer aussi la Drave entre Federaun et Sanct-Egiden et de porter sa base d'opérations à Tarvis, en abandonnant Villach à la division Marschall.

« Si l'ennemi passe la Drave entre Federaun et Sanct-Egiden, la division Marschall passerait la rivière à Agathen, bloquerait la garnison française de Villach, s'établirait fortement près de Federaun et ne laisserait ainsi à l'ennemi, qui se serait trop aventuré contre Rosegg, qu'une seule ligne de retraite, celle du Rosenbach (vallée allant du Feistritz-Graben au Bären-Graben et aboutissant, de l'autre côté des Karawanken, à la vallée de la Wurzner-Save).

« Si l'ennemi force, au contraire, le passage de la Drave à Heilige-Kreutz, le seul moyen de le contraindre à la retraite consistera à passer avec pas mal de monde la Drave à Agathen et à pousser sur Federaun. Notre manœuvre sera encore plus facile, si l'ennemi tente, en même temps, de passer la Drave à Paternion.

« Enfin, si l'ennemi était obligé de se retirer par le Rosenbach, on pourrait

avec lui 2 canons, et que cette petite colonne avait continué sa marche sur Maria-Elend [1].

Ces nouvelles étaient, d'ailleurs, confirmées par le général-major Vecsey qui, après avoir rendu compte de la démonstration platonique des Français contre sa gauche, annonçait à Hiller que les Français s'étaient renforcés à Maria-Elend, où ils avaient 1.000 hommes, 2 escadrons et 5 canons. Redoutant de plus en plus une attaque, Vecsey demandait à Hiller de lui envoyer 2 au moins des canons, que l'on devait mettre en batterie sur la rive gauche de la Drave [2].

Afin d'assurer un peu mieux ses communications avec sa gauche, Hiller, informé par Fölseis de la présence à Krainburg d'une forte colonne française (la brigade Bellotti), avait ordonné à Marziani de renforcer le bataillon de landwher du régiment Chasteller, chargé de la garde du Kanker-Pass [3]. De son côté, Fölseis, arrêté et tenu en respect par les postes français qui s'étendaient maintenant de Tschernutsch à Flödnig [4], avait établi ses troupes en cantonnements resserrés. Le colonel Milutinovich venait d'ailleurs de l'aviser des marches incessantes, que Pino faisait exécuter autour de Laibach, sur Krainburg, sur Rudolfswerth (Neustadtel) et sur Ober-Laibach, et

gêner sérieusement son mouvement en marchant de Feistritz (Windisch-Feistritz), par le chemin de montagne du Bärenthal sur Jauerburg (Wurzner-Save).

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Lambrecht, 4 septembre, neuf heures matin, IX, 58. F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Lambrecht, 4 septembre, quatre heures quarante-cinq soir, IX, 63. F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; pont de Rosegg, 4 septembre, IX, 74. F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Seebach, 4 septembre, neuf heures matin, IX, 68. *Ibidem* (Feld-Acten, Frimont), colonel Schulter (régiment Duka) au F.-M.-L. Frimont; Sanct-Lambrecht, 4 septembre, IX, 53. F.-M.-L. Frimont au lieutenant-colonel Pechy; Sanct-Egiden, 4 septembre, sept heures matin, IX, 53 1/2. F.-M.-L. Frimont au F.-M.-L. Marschall; Sanct-Lambrecht, 4 septembre, cinq heures matin, IX, 55. Major Maretich au quartier-maître général; Sanct-Lambrecht, 4 septembre, IX, 57. F.-M.-L. Marschall au F.-M.-L. Frimont; Seebach, 4 septembre, IX, 60. Avant-postes de Rosegg au F.-M.-L. Frimont, 4 septembre, IX, 63. Avant-postes de Selpritsch au F.-M.-L. Frimont, cinq heures soir, IX, 64, et F.-M.-L Frimont au F.-Z.-M. Hiller, 4 septembre, IX, 66.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), général-major Vecsey au F.-Z.-M. Hiller; Feistritz, 4 septembre, trois heures soir et huit heures soir, IX, 72 *b*, et IX, 72 *c*.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39. *Ibidem* (Feld-Acten, Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marziani; Klagenfurt, 4 septembre, IX, 55 *a*, et général Fölseis au F.-Z.-M. Hiller; Podpetsch, 4 septembre, IX, 67.

4. Flödnig, environ à mi-chemin entre Krainburg et Laibach, sur la Save.

lui avait fait connaître que ces allées et ces venues mécontentaient et ruinaient ces troupes [1].

En raison même de ces allées et venues, à la nouvelle du départ des 6 bataillons français, que Pino avait rappelés le 31 de Weixelburg, et de l'envoi d'une autre colonne française dirigée sur Ober-Laibach, Radivojevich, croyant savoir, d'autre part, que Pino avait reçu des renforts à Laibach, et qu'il redoutait l'éventualité d'un mouvement des Autrichiens de Reifnitz sur Zirknitz, s'était enfin décidé à profiter de l'évacuation de la position de Weixelburg pour la faire occuper par le général Rebrovich, qui se relia avec les postes de Fölseis établis à Aich et à Prevoje [2].

A l'extrême gauche autrichienne, il n'y avait eu ce jour-là que quelques escarmouches sans conséquence. Attaqué le 4 septembre au matin par la colonne française d'Herpelje, le major Gavenda s'était, conformément aux ordres de Nugent, replié sur une bonne position, à hauteur de Castelnuovo [3], pendant que, plus à l'est sur la route d'Adelsberg, le parti de cavalerie du capitaine Pintzer attaqué près de Petteline se retirait aussitôt et presque sans lutte sur Dornegg, où se trouvait depuis la veille le détachement du capitaine Zuccheri.

Pendant le cours de cette journée du 4 [4], les 4 compagnies du régiment archiduc François-Charles étaient arrivées à Lippa et la brigade du général-major comte Nugent se composait, à partir de ce moment, de 1 bataillon du régiment archiduc François-Charles, de 1 bataillon de Warasdiner Kreuzer, de 1 escadron de hussards Radetzky et de 4 pièces de 3 livres. Ces troupes occupaient le 4 au soir les positions suivantes : à Dornegg (sur la route d'Adelsberg), sous les ordres du capitaine Zuccheri ; 2 compagnies du régiment archiduc François-Charles, 1 compagnie de Warasdiner Kreuzer, un demi-esca-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller ; Podpetsch, 4 septembre, IX, 66.

2. *K. u. K Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, et (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller ; Karlstadt, 4 septembre, IX, 70.

3. Castelnuovo, sur la route de Lippa à Trieste, environ à mi-chemin d'Herpelje à Lippa.

4. Le même jour, le capitaine Gower, commandant l'*Elisabeth*, annonçait à l'amiral Freemantle qu'il venait de s'emparer de Cittanuova, sur la côte ouest de l'Istrie (*Record Office*, *Sicily*, *Admiralty*, vol. XLVIII, capitaine Gower à l'amiral Freemantle, 4 septembre, 1813). Le lendemain, 5 septembre, Rovigno capitulait et se rendait au capitaine Campbell, commandant le *Tremendous* (*Record Office*, *ibid.*, capitaine Campbell à l'amiral Freemantle, 5 septembre 1813).

dron de hussards Radetzky avec 2 canons; à Castelnuovo, sous les ordres du capitaine Ogumann, après le départ du major Gavenda, 2 compagnies de Warasdiner Kreuzer, et 1 peloton de hussards ; en réserve, à Lippa, sous les ordres directs du général Nugent, 4 compagnies du régiment archiduc François-Charles, 3 compagnies de Warasdiner Kreuzer, 1 peloton de hussards et 2 canons.

5 SEPTEMBRE. — **Marche des colonnes françaises dans la vallée de la Save. — Préparatifs d'attaque de la position de Feistritz. — Rapports de Frimont, de Vecsey et de Marziani. — Ordres de Hiller. — Positions de Fölseis et de Rebrovich. — Ordres donnés à Pino.** — Si les affaires n'avaient pas aussi mal marché à sa droite, sans les fautes de Bellotti et de Pino, sans l'abandon de la vallée de la Save et l'évacuation de Krainburg, il est permis de penser que, dès le lendemain, ou au plus tard le surlendemain de la reconnaissance, poussée vers Feistritz le 1[er] septembre, le vice-roi aurait essayé d'enlever cette position en se portant contre elle par la rive droite de la Drave. Forcé maintenant de s'assurer la vallée de la Save, d'en chasser les postes autrichiens, d'occuper Krainburg et Neumarktl, de se rapprocher de Pino pour lui rendre un peu de confiance et prévenir des fautes encore plus graves et peut-être même irréparables, il avait dû se résoudre à engager la 4[e] division (Marcognet) suivie à une journée de marche par la garde royale, dans le vallon de la Save. Il était, par suite, de plus en plus nécessaire de chasser les Autrichiens des retranchements, « qu'ils avaient élevés sur la rive droite de la Drave pour couvrir le pont de Hollenburg et qui, avec les ouvrages établis sur le Loibl, formaient un vaste camp retranché, d'où ils pouvaient déboucher sur Villach comme sur Laibach[1] ». Pour s'assurer toutes les chances de succès, le vice-roi avait résolu, par suite, de faire attaquer Feistritz, d'une part, de front par la vallée de la Drave, par le général Grenier qui disposait à cet effet de 17 bataillons et de 4 escadrons, de l'autre, de flanc et à revers, par une partie des troupes qu'il avait emmenées avec lui. L'exécution de cette marche de flanc avait naturellement pris quelque temps, et ce fut seulement le 5, lorsque la 4[e] division fut arrivée à Vigaun et à Neumarktl, et la garde à hauteur d'Assling, qu'il renouvela à Grenier l'ordre de se porter sur Feistritz le lendemain.

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur et au ministre de la Guerre; Krainburg, 7 septembre.

Conformément aux ordres du vice-roi, Grenier employa la journée du 5 à reconnaître la position autrichienne[1].

Les mouvements et les préparatifs de Grenier n'avaient pu échapper aux postes autrichiens de la rive gauche de la Drave. Dès le matin, Frimont avait fait savoir à Hiller, que les Français avaient quitté pendant la nuit du 4 au 5 leurs camps situés plus en arrière, pour se rapprocher de Maria-Elend. On avait aperçu, en effet, de nombreux feux de bivouac du côté de Maria-Elend, et constaté la diminution de ces mêmes feux à Sanct-Jakob, Sanct-Peter et Gorintschach, entendu dès six heures du matin une fusillade assez vive entre Maria-Elend et Feistritz, et remarqué que les Français enlevaient la plus grande partie de leur artillerie, et n'avaient guère laissé qu'une batterie à Rosegg et Sanct-Jakob[2].

Chose singulière, en rendant compte des mouvements ininterrompus des Français sur Maria-Elend, en signalant au feldzeugmeister le passage de 3 nouveaux bataillons et d'une batterie de 6 pièces, tout en constatant que les Français avaient fait filer des environs de Rosegg, presque toute leur artillerie et la plus grande partie de leurs troupes, Frimont n'en déclarait pas moins à Hiller que « les mouvements des Français ne lui semblaient être que de simples démonstrations[3] ». Deux heures plus tard, alors qu'il savait que les Français n'avaient presque plus personne ni à Gorintschach, ni à Sanct-Peter, ni à Sanct-Jakob, malgré le passage de 5 bataillons et de 7 bouches à feu qui avaient continué sur Maria-Elend, tout en faisant remarquer que le terrain coupé, couvert et fortement ondulé, permettait à l'ennemi de lui masquer une partie de ses mouvements, et, bien qu'il eût reçu des nouvelles du général Vecsey qui ne partageait pas sa manière de voir, il ne se décida pas à modifier l'opinion qu'il avait émise, et se borna à transmettre

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur et au ministre de la Guerre ; Krainburg, 7 septembre, et *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operationen der französischen Armee*, XIII, 31), renseignements fournis par le maire d'Assling, qui signale la présence du vice-roi sur ce point, le 5 septembre.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, 5 septembre, XIII, 39), avant-postes de Sanct-Egiden au F.-M.-L. Frimont, 5 septembre, matin, IX, 80. F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller ; Sanct-Lambrecht, 5 septembre, huit heures et demie matin, IX, 71, et rapport d'avant-postes au F.-M.-L. Frimont, 5 septembre, matin, IX, 72.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, 5 septembre, XIII, 39). *Ibidem* (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller, midi trente ; Sanct-Lambrecht, 5 septembre, IX, 78, et (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller ; Sanct-Lambrecht, une heure trente soir, IX, 83.

sans y joindre la moindre observation, ces renseignements au quartier-général [1].

Les rapports de Vecsey, étaient moins rassurants, mais ils étaient en revanche plus catégoriques. Dès le matin, cet officier général avait informé Hiller que 3 bataillons et 2 escadrons avaient débouché de Maria-Elend et se rapprochaient de ses positions sans chercher toutefois à s'engager avec lui. Quelques heures plus tard, en présence des mouvements continuels des Français, à la vue des renforts qu'ils ne cessaient de recevoir, il avait fait savoir au feld-maréchal-lieutenant Marziani que, s'attendant à être attaqué, il avait absolument besoin d'être renforcé [2].

Prévenu d'une part par Vecsey, de l'autre, par le lieutenant-colonel Göldlin, dont les patrouilles envoyées sur Neumarktl avaient donné contre les Français devant lesquels elles avaient dû se replier [3], Marziani était non moins inquiet que Vecsey. Comme lui, il avait la certitude que les Français attaqueraient au plus tard le lendemain simultanément Feistritz et le Loibl. Son inquiétude était d'autant plus grande et plus naturelle, qu'il n'avait à Kirschentheuer que 4 compagnies. Il informait du reste Hiller qu'il allait en envoyer de suite une et demie en soutien sur le Loibl, en affecter une demi à la protection de l'artillerie de la rive gauche de la Drave, et garder les 2 autres en réserve à Kirschentheuer [4].

Moins rassuré et moins confiant que Frimont, Hiller se hâta d'ailleurs de lui faire tenir l'ordre de renforcer immédiatement Vecsey et de lui annoncer qu'il avait prescrit en même temps au feld-maréchal-lieutenant marquis Sommariva, de diriger en toute hâte 2 bataillons de grenadiers sur Hollenburg [4].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, 5 septembre, XIII, 39). (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Lambrecht, 5 septembre, trois heures soir, IX, 85, et (Feld-Acten, Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Lambrecht, 5 septembre, trois heures, soir, IX, 78 *a*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), général-major Vecsey au F.-Z.-M. Hiller; Feistritz, 5 septembre, matin, IX, 78, commandant des avant-postes de Sanct-Ruprecht au général Vecsey, 5 septembre, neuf heures trente matin, IX, 81. Général-major Vecsey au F.-M.-L. Marziani; Feistritz, 5 septembre, IX, 92 *b*. Général Vecsey au F.-Z.-M. Hiller; Feistritz. 5 septembre, IX, 90, et F.-Z.-M. Hiller au général Vecsey; Klagenfurt, 6 septembre, IX, 90 *a*.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), lieutenant-colonel Göldlin au F.-M.-L. Marziani; Loibl, 5 septembre, IX, 92 *c*.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Marziani au F.-Z.-M. Hiller; Kirschentheuer, 5 septembre, onze heures soir, IX, 92, et F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marziani; Klagenfurt, 6 septembre, quatre heures et demie matin, IX, 92 *a*.

A la droite de Hiller, tout était naturellement, absolument calme, tant devant les positions de Marschall que devant celles d'Eckhardt, et comme l'ennemi semblait s'être affaibli en amont de Villach, le général Eckhardt se disposait à faire enlever le poste français de la Mauthbrücke[1].

A la gauche du feldzeugmeister, le poste du Kanker-Pass s'était relié par ses patrouilles, avec le général Fölseis, dont une reconnaissance avait tiraillé du côté de Tschernutsch avec les avant-postes français.

Au sud-est de Laibach, Rebrovich se disposait à pousser en avant de Weixelburg, le colonel Milutinovich qui, venant de Pösendorf (4 kilomètres est de Weixelburg), servait d'avant-garde à sa petite colonne[2].

Le vice-roi s'était, du reste, préoccupé des événements qui, causés par la faiblesse de Pino et l'incurie de Bellotti, allaient fatalement se produire sur sa droite, et, dès le 5 septembre, il avait envoyé à Pino l'ordre de diriger sur Sanct-Marein (sur la route de Laibach à Weixelburg) le général Palombini avec la brigade Galimberti. Le vice-roi, qui n'avait d'ailleurs nullement renoncé au projet de déloger Fölseis de Stein et de Podpetsch, espérait parvenir ainsi à contrarier, à retarder la marche des avant-gardes de Radivojevich et à donner de plus des inquiétudes à Nugent, dont il lui importait d'arrêter les progrès. Il convient, du reste, de faire remarquer sans plus tarder, que Pino, perdant de plus en plus la tête, terrifié peut-être par des fausses nouvelles auxquelles il eut le tort d'ajouter foi sans avoir même cherché à contrôler leur exactitude, se garda bien de se conformer à ses ordres. Il les modifia même de telle façon, qu'il eût mieux valu renoncer complètement à les exécuter. Cette nouvelle faute était d'autant plus grave, que Nugent avait reçu l'ordre de pousser de Lippa sur Adelsberg[3], et que le semblant de reconnaissance exécuté le 5 septembre contre la position de Dornegg, n'avait pas été sans inquiéter le général autrichien. » Tout semble indiquer, lit-on dans son *Journal*[3],

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, 5 septembre, IX, 39, et Feld-Acten, Hiller), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Seebach, 5 septembre, une heure trente soir, IX, 83.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), général Fölseis au F.-Z.-M. Hiller; Podpetsch, 5 septembre, IX, 86. Major Mahlern au F.-Z.-M. Hiller; Kanker-Pass, 5 septembre, IX, 88 et F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karlstadt, 5 septembre, IX, 89. Le même jour, l'évêque d'Agram annonçait à Hiller (*ibidem*, IX, 87 1/2) que l'organisation des *Banderien* croates à pied et à cheval avançait rapidement.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karls-

que l'ennemi se propose de prendre sérieusement l'offensive de mon côté. »

6 SEPTEMBRE. — **COMBAT DE FEISTRITZ. — Mouvements des Français sur le Loibl. — Inaction de Frimont et de Marschall sur la Drave. — Ordres de Hiller, le 6 au soir. — Retraite des Autrichiens sur la Drave. — Ordres du vice-roi à Pino. — Escarmouche de Weixelburg.** — Les deux reconnaissances poussées sur Feistritz le 1er et le 6 septembre, et la dernière surtout, avaient chassé de l'esprit de Hiller les derniers doutes qui auraient pu lui rester. Il avait, comme nous l'avons dit, paré au plus pressé, en renforçant Vecsey et les postes du Loibl, en poussant, le 6 au matin, jusqu'à Weizelsdorf (5 kilomètres environ à l'est de Feistritz) la réserve postée jusque-là à Hollenburg et en la remplaçant sur ce dernier point par 2 bataillons de grenadiers. Afin d'arrêter les progrès des Français débouchant de Villach par la rive droite de la Drave, afin de couvrir en même temps les derrières des postes qui gardaient le Loibl et le Kanker-Pass, on avait, depuis plusieurs jours, chargé le général-major Vecsey de tenir bon à Feistritz.

Le petit corps placé sous les ordres de cet officier général occupait, le 6 au matin, une belle et forte position sur l'un des éperons qui se détachent dans la direction du nord-ouest du massif des Karawanken et se prolongent jusque sur les bords mêmes de la Drave. Cette position, dont la droite s'appuie à la Drave et la gauche à de hautes montagnes boisées, aux flancs escarpés, est d'un accès d'autant plus difficile qu'on n'y trouvait et qu'on n'y trouve guère encore aujourd'hui que des sentiers muletiers. Elle était couverte sur son front (du côté de l'ouest) par un ravin profond aux berges abruptes, le Bärenthal qui débouche au pied des hauteurs sur les flancs desquelles s'élèvent les trois petits villages de Unter, Mittel, Ober-Feistritz, que Vecsey avait mis en état de défense et protégés par des ouvrages armés de 8 canons. Afin d'augmenter la force de cette ligne, on avait, en outre, disposé sur la rive gauche de la Drave, à l'est de Ludmannsdorf, 1 batterie de 2 canons et de 1 obusier qui enfilait les abords de la position. Dans les derniers jours on avait établi une forte batterie à la gauche de la ligne, retranché et solidement occupé sur cette aile gauche et sur la berge occidentale du Bärenthal le château de Feistritz, cou-

tadt, 5 septembre, IX, 89, et *Journal des detachirten Corps des Generals Grafen Nugent;* 5 septembre, XIII, 38.

vert lui-même par le cimetière d'Heilige-Kreuz (Sainte-Croix). Enfin on avait complété ces défenses avancées, véritable clef de la position, par la construction d'une redoute intermédiaire, située environ à mi-distance entre le château et le cimetière, ouvrage ouvert à la gorge du côté de la montagne et destiné à battre de ses feux le flanc droit des troupes qui, venant de Maria-Elend et de Suetschach, se porteraient de front contre Feistritz. On avait, de plus, fortement barricadé le pont qui franchit le ravin du Bärenthal à peu de distance du cimetière.

Les troupes, qui, sous les ordres du général Vecsey, étaient chargées de défendre Feistritz, se composaient de 4 compagnies du 9e bataillon de chasseurs, de 2 bataillons du régiment Reisky, de 2 bataillons du régiment Chasteller et de 4 escadrons des uhlans Merveldt.

Le 6, jour fixé pour l'attaque, le général Grenier acheva dès le matin ses dernières dispositions[1]. Dès la pointe du jour, la 1re division (Quesnel) s'était mise en mouvement et avait quitté le camp de Sanct-Jakob pour déboucher en deux colonnes. Celle de droite, commandée par le général Campi et composée de 3 bataillons de la 30e demi-brigade provisoire, du 92e de ligne et de l'artillerie régimentaire du 84e se dirigea sur Matschach[2]. Arrivé sur ce point, le général Campi y laissa en réserve 1 bataillon du 92e avec les deux pièces d'artillerie. Cette réserve devait établir des postes sur le ravin de Feistritz, afin de couvrir le flanc de la colonne qui continuait sa marche par Aitonisch, Prazinger et l'habitation de Storing[3], où elle laissa en réserve un autre bataillon. De ce point, la colonne gagnant le chemin qui conduit de Windisch Bleyberg (à l'ouest du Loibl) à Feistritz se porta sur les hauteurs qui dominent ce village et se prépara à l'attaque en prenant position à Sampretsch et Oliptelchidolo[4].

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur et au ministre de la Guerre; Krainburg, 7 septembre.

2. Matschach, à 8 kilomètres de Sanct-Jakob, à 2 kilomètres sud-ouest de Feistritz, à 1 kilomètre du Bärenthal.

3. Les trois points ainsi désignés par le général Vignolle ont changé depuis lors de dénomination. On ne retrouve plus la moindre trace d'Aitonisch. Quant à Prazinger, c'est aujourd'hui le point désigné sur la carte de l'Etat-Major autrichien sous le nom de Raupl. La colonne passa le Bärenthal près de l'endroit où se trouve actuellement un laminoir. L'habitation de Storing devait se trouver sur l'escarpement est du Bärenthal, à peu de distance de ces usines.

4. Voir, sur la carte de l'Etat-Major autrichien au 1/75000, ledit lieu désigné par l'appellation de Sinach et la cote 642.

La colonne de gauche, commandée par le général Quesnel en personne, et qui allait en réalité former le centre de l'attaque, puisque la brigade Schmitz vint se déployer à sa gauche, se composait du 84e de ligne, d'une demi-batterie d'artillerie à pied, du régiment des dragons de la reine et d'une batterie d'artillerie à cheval. Elle se mit en mouvement immédiatement après la colonne de droite et vint prendre position à l'extrémité sud de Suetschach[1] en se tenant jusqu'au moment de l'attaque à l'abri des feux de l'artillerie ennemie. Le général Quesnel se mit en communication par des postes intermédiaires avec le poste de Matschach. Avant de passer le second ravin en avant de Maria-Elend[2], il fit fouiller le bois qui le borde, en chassa les petits postes autrichiens et plaça dans la partie de ce bois qui s'étend vers la Drave, à gauche de Suetschach, un bataillon du 84e chargé d'observer les mouvements des Autrichiens sur la rive gauche.

La brigade du général Schmitz (de la 2e division, général Rouyer), composée du 9e de ligne et de la 28e demi-brigade provisoire, quitta le camp de Sanct-Jakob à neuf heures du matin, immédiatement après le départ de la 1re division. Suivant la même direction que la colonne du général Quesnel, elle vint s'établir en première position sur la lisière du bois en avant du Klein-Sucha-Graben, sa droite s'appuyant à la gauche du général Quesnel, sa gauche s'étendant vers la Drave. Un de ses bataillons releva le bataillon du 84e, qui rejoignit son régiment.

Dès l'arrivée en ligne de la brigade Schmitz, le général Quesnel établit le 84e sur deux lignes, poussa ses tirailleurs vers le Bärenthal, afin d'arriver sur la rive droite du ravin au-dessus des retranchements autrichiens. Le général Schmitz, après avoir également formé sa brigade sur deux lignes, devait chercher à s'emparer d'Ober et de Mittel-Feistritz, occuper les

1. Suetschach, à 1.500 mètres environ du Bärenthal, au pied et dans l'angle nord des hauteurs sur lesquelles s'élèvent le château de Feistritz et le cimetière d'Heilige-Kreuz.

2. Il s'agit ici du Klein-Sucha-Graben. La relation autrichienne (*K. u. K. Kriegs-Archiv*, XIII, 39) dit à ce propos que « l'ennemi, qui s'était massé, dans la nuit du 5 au 6, attaqua notre position à six heures du matin et fit commencer l'action par ses tirailleurs, qu'il poussa progressivement sur le front de nos lignes, tandis que le gros de ses troupes défilait, par le Bärenthal, contre des hauteurs que nous occupions pour attaquer vivement un peu plus tard notre gauche ». De son côté, le F.-M.-L. Frimont informait le F.-Z.-M. Hiller (*K. u. K. Kriegs-Archiv*, IX, 81 ; IX, 82 ; IX, 96) de la marche sur Feistritz de la colonne du général Quesnel, que ses avant-postes lui avaient signalée.

maisons de ces villages, d'où ses tirailleurs, complètement à l'abri, pouvaient aisément faire pleuvoir une grêle de balles sur les servants des pièces en position derrière les épaulements. L'attaque de la brigade Schmitz devait être secondée et appuyée par l'artillerie des 1re et 2e divisions, chargée d'éteindre le feu des batteries autrichiennes et de faciliter ainsi à l'infanterie le passage du ravin et l'enlèvement des ouvrages.

Toutes ces dispositions furent ponctuellement exécutées. Le général Campi seul n'avait pas reçu d'instructions formelles, pour la bonne raison qu'il eût été impossible de lui tracer à l'avance une ligne de conduite absolue. Si le résultat final de la journée dépendait indubitablement de la réussite du mouvement, grâce auquel il devait enlever la clef même de la position autrichienne et faire tomber toute la ligne ennemie en prenant à revers les ouvrages qui couvraient Feistritz, ses mouvements, en revanche, pouvaient varier à l'infini, en raison de la marche et des progrès des autres attaques. Bien que placée à l'extrême droite de la ligne, la brigade Campi ne pouvait d'ailleurs être sérieusement compromise, puisque les Autrichiens ne pouvaient l'aborder qu'en s'engageant dans des défilés difficiles et après avoir dégarni leurs retranchements. Posté comme il l'était, en arrière de la gauche de Vecsey, Campi devait, en tout cas, seconder et appuyer les attaques des autres colonnes en paraissant, en temps opportun, sur les derrières des lignes autrichiennes; mais il pouvait, de plus, dès que les attaques de gauche auraient réussi, compléter le succès en inquiétant la retraite de l'ennemi et en cherchant même à lui barrer le chemin.

Afin de faciliter au général Campi la tâche qui incombait à sa brigade, le vice-roi avait, de grand matin, fait partir des environs d'Assling 2 bataillons de chasseurs de la garde royale qui, conduits par un bon guide, suivirent les sentiers de montagne allant de Bach à Feistritz, vinrent renforcer et soutenir la brigade Campi, et repoussèrent en chemin quelques petits postes avancés de Vecsey.

S'il faut en croire le récit que fait de cette marche le feldzeugmeister baron von Welden [1], récit que le feldzeugmeister affirme lui avoir été fait plus tard par le prince Eugène en personne, le vice-roi aurait marché de sa personne avec les chasseurs et

1. Cf. Feldzeugmeister Frieherr von Welden, *Krieg der Oesterreicher in Italien gegen die Franzosen in den Jahren* 1813-1814, Graz, 1853, pre 26.

failli perdre la vie dans cette expédition. Parti dès l'aube avec ses chasseurs, le vice-roi était arrivé, en suivant le Bärenthal, jusqu'au col. A partir de ce point, on avait dû s'engager dans le ravin même, et la gorge était si étroite qu'on n'y pouvait passer qu'en file indienne. Le brouillard était tellement épais qu'on se croyait, à ce moment, encore fort éloigné de Feistritz, dont on n'était plus en réalité qu'à peu de distance. Le vice-roi marchait en tête de la colonne, lorsqu'à sept heures du matin, au moment où il contournait un rocher, il aperçut, à trois ou quatre pas de lui, le canon d'une carabine, et entendit en même temps le cri de : *Halte-là! Qui vive?* poussé en allemand par un factionnaire autrichien. Le vice-roi m'avoua, ajoute le feldzeugmeister von Welden, que cet appel inattendu lui causa une émotion telle qu'il parvint à grand'peine à se remémorer les quelques mots d'allemand que lui avait appris la vice-reine et à répondre : *Gut Freund!* (*Ami!*) Le chasseur autrichien releva son arme, le prince lui sauta immédiatement à la gorge et les hommes qui le suivaient s'emparèrent du factionnaire, un jeune soldat du 8e bataillon de chasseurs. On tendit aussitôt une embuscade dans laquelle ne tarda pas à tomber une patrouille autrichienne. Après s'être orienté, on se remit en marche et l'on força une grand'garde autrichienne à se replier sur Feistritz, qui n'était plus qu'à peu de distance des chasseurs de la garde royale, désormais reliés aux avant-postes de la brigade Campi.

Tout en n'osant pas douter de l'authenticité d'un récit qui aurait été fait par le vice-roi lui-même au feldzeugmeister von Welden, nous ne pouvons nous empêcher de reproduire ici la lettre que le vice-roi adressa à la vice-reine, de *Krainburg, le* 6 *septembre à midi :* « Je suis arrivé ici, et tout est déjà tranquille. Pino avait fait réoccuper cette ville. L'ennemi n'était pas en force... Je me porte bien, malgré *ma course d'hier. Le général Grenier doit faire tâter les retranchements de l'ennemi à Feistritz. Je crains bien qu'on ne réussisse pas. Ce serait trop joli si on réussissait. Adieu.* Mes Messieurs se mettent à tes pieds. » Comme on le voit, le vice-roi ne dit pas un mot de l'incident du Bärenthal et parle, au contraire, de sa course de la veille. De plus, il lui aurait fallu faire grande diligence pour être rendre à Krainburg à midi, après avoir quitté les environs de Feistritz vers neuf heures. Enfin, il est plus que probable que, si le vice-roi avait marché en personne avec les 2 bataillons de chasseurs de sa garde, au lieu de revenir

à Krainburg[1], il aurait tenu à diriger lui-même l'attaque de Feistritz, attaque à laquelle il attachait tant d'importance, et qu'il craignait de voir échouer et n'aurait en aucun cas quitté le théâtre du combat avant de connaître le résultat final de la journée.

Afin de parer aux tentatives éventuelles des Autrichiens du côté de Rosegg, on avait, en outre, placé au camp de Sanct-Jakob un bataillon du 35e de ligne (de la brigade d'Arnaud, de la 2e division général Rouyer) auquel on avait donné pour mission de pousser de fréquentes patrouilles le long de la Drave, depuis le pont de Rosegg jusqu'à Maria-Elend, et de poster 2 compagnies sur le plateau même de Maria-Elend, où se trouvait la réserve d'artillerie de la 1re division.

Commencé vers dix heures du matin, le combat était, dès midi, engagé sur toute la ligne en avant de Feistritz. Le général Grenier, dont la droite se prolonge jusqu'au Bärenthal, cherche à gagner la hauteur qui domine le cimetière et l'église d'Heilige-Kreuz[2]. Mais ce n'est qu'à trois heures de l'après-midi qu'au signal d'un coup de canon l'attaque française commença en réalité de toutes parts. A ce moment, le général Vecsey a déjà appelé à lui et fait entrer en ligne sa dernière réserve. « Je suis attaqué de tous côtés depuis dix heures du matin, écrit-il. Je crains de ne pouvoir tenir sur ma position. Envoyez-moi des renforts. Une colonne française passe par le Bärenthal et va menacer le Loibl. Prière de me donner des ordres[3]. » A trois heures, en effet, comme Vecsey est non

1. La présence du vice-roi à Krainburg, au moment où, par son ordre, Grenier faisait attaquer Feistritz, est d'autant plus indiscutable que l'on trouve dans la *Collection du Dr Luigi Ratti, de Milan*, le billet inédit suivant, que nous transcrivons textuellement : « Le vice-roi au général Lechi, Krainburg, 6 septembre 1813. Savoir exactement ce que signifie la prise d'un cheval à la poste de Krainburg, par un officier qui n'a pas rendu le cheval et venait, disait-il, « *par ordre du vice-roi* » Lui prescrire de rendre ce cheval et me rendre compte de ce qui s'est passé à ce sujet. »

De plus, le lendemain 7 septembre, le vice-roi donnait au même général et toujours encore de Krainburg, l'ordre que voici : « Le général Lechi fera passer la présente lettre par un sous-officier et un guide du pays en passant par la petite route de Sanct-Jakob.

« Je recommande au général Lechi de tenir sur la hauteur un poste d'un officier avec 25 hommes, ayant toujours avec eux 2 ou 3 hommes du pays, de manière à ce que l'officier envoie deux fois par jour savoir des nouvelles de ce qui se passe au bas de l'autre côté, en s'adressant à l'officier général le plus voisin, et en fasse également deux rapports par jour au général Lechi, qui ne peut s'en passer. » (*Collection particulère du Dr Luigi Ratti, de Milan.*)

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 6 septembre XIII, 39, et *ibidem* (Feld-Acten, Frimont), avant-postes de Sanct-Egiden, au F.-M.-L. Frimont, 6 septembre, onze heures matin, IX, 82.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller), général Vecsey (*billet au crayon*) ; Feistritz, 6 septembre, IX, 103 *l*.

seulement trop faible, mais qu'il manque de munitions, Marziani le fait soutenir par un bataillon du régiment Chasteller et un escadron de uhlans, et demande en même temps au feldzeugmeister de lui envoyer d'urgence du canon et des munitions [1].

Pendant ce temps, et tandis que les troupes de Grenier continuaient leurs attaques de front, le général Campi, avec 4 bataillons, suivait la montagne à mi-côte, surmontait les difficultés du terrain et les obstacles que l'ennemi y avait préparés et parvenait, malgré la résistance acharnée qu'on lui avait opposée, à tourner la position de Feistritz et à menacer la ligne de retraite des Autrichiens sur Hundsdorf [2]. Au même moment le 84e de ligne, de la colonne du général Quesnel, et la brigade Schmitz s'engageaient vivement sur la hauteur au sud de Suetschach. Après avoir rejeté les Autrichiens sur leurs ouvrages, le général Schmitz réussit, après une lutte des plus vives, à enlever successivement, d'abord la redoute, élevée à mi-distance entre le cimetière de Heilige-Kreuz et le château de Feistritz, puis le cimetière. Chassés de ces deux ouvrages, dans lesquels il leur aurait été d'autant plus difficile de prolonger la résistance, qu'ils étaient déjà sur le point d'y être cernés, les soldats de Vecsey se replièrent sur le château de Feistritz, que le général Schmitz attaqua de suite avec une compagnie de grenadiers du 9e de ligne, soutenue par le 84e en colonne serrée, et dont la droite s'appuyait aux hauteurs. Mais les Autrichiens avaient garni la droite du château d'abatis et hérissé le pont du ravin de barricades qui arrêtèrent pendant quelque temps les troupes du général Schmitz, exposées au feu meurtrier partant des croisées du château. Le général réussit cependant à découvrir, à l'extrême droite des abatis, un passage par lequel il fit défiler quelques hommes. En tournant ainsi le château, il espérait contraindre les Autrichiens à l'abandonner ou à se rendre. Mais ses sommations étant restées sans effet, le général Schmitz fit mettre le feu au château. L'incendie seul obligea les 112 hommes et les 4 officiers qui s'y trouvaient à déposer les armes.

Dans l'intervalle, des hommes du 84e avaient débarrassé et

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten, Hiller). F.-M.-L. Marziani au F.-Z.-M. Hiller; Hollenburg, 6 septembre, trois heures soir, IX, 103 *f*, et IX, 103 *k*.

2. Hundsdorf, à 2 kilomètres environ de Feistritz, sur la route menant au pont de Hollenburg.

réparé le pont du ravin, que le général Schmitz fit aussitôt passer par ses tirailleurs, soutenus par une compagnie du 84e. Le général Schmitz poussa lui-même avec sa brigade sur les talons des Autrichiens qui, débordés sur leur gauche et menacés d'être coupés, s'étaient mis en retraite sur Hundsdorf, pendant que la brigade Campi, poursuivant son mouvement, se dirigeait plus à droite vers Sanct-Janiz[1].

Pendant que les généraux Schmitz et Campi exécutaient ces mouvements, le général Vecsey, qui venait d'être rejoint par les quelques soutiens, envoyés par le feld-maréchal-lieutenant Marziani, et que suivirent de près les 2 bataillons de grenadiers de Chimany et Welsperg, avait pris position de l'autre côté du ravin de Hundsdorf et fait charger, par 1 escadron de uhlans, les 2 bataillons qui, après avoir débouché de Suetschach et s'avançant déployés en tirailleurs dans la plaine, se rallièrent vivement et repoussèrent la charge des uhlans. Presque au même moment, le général Schmitz, arrivé sur la berge ouest du ravin de Hundsdorf, avait à bon droit cru prudent de s'arrêter un instant et de reformer sa brigade avant d'attaquer les troupes autrichiennes établies de l'autre côté du ravin. Le général Vecsey profita de ce temps d'arrêt pour tenter un retour offensif qui fut immédiatement paralysé. Appuyé par le 84e (de la colonne du général Quesnel) et par le bataillon de tête de la brigade Campi, qui prolongeait sa droite vers Sanct-Janiz, le général Schmitz reprit immédiatement l'offensive et, malgré la forte pluie qui n'avait cessé de tomber, il brisa sans trop d'efforts la résistance des Autrichiens, qu'il poussa vivement jusqu'à Sanct-Janiz. Débordé sur son aile gauche, manquant de munitions, menacé d'être coupé du pont de Hollenburg, Vecsey, serré de près par les Français qui le suivirent jusqu'à Weizelsdorf, dut se résigner à battre en retraite sur ce village, où il fut recueilli par le bataillon de grenadiers Welsperg, et où il arriva à la tombée de la nuit. L'obscurité et le temps affreux qu'il faisait mirent fin à la poursuite des Français[2].

1. Sanct-Janiz, à mi-chemin entre Hundsdorf et Weizelsdorf.

2. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur et au ministre de la Guerre; Krainburg, 7 septembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Uebersicht der Operationen der französischen Armee*, XIII, 34) (*Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39), relation du combat de Feistritz, XIII, 39, annexe 2. *Ibidem*, IX ad 102, F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, 6 septembre, IX, 102, F.-Z.-M. Hiller au général de cavalerie prince de Reuss; Klagenfurt, IX, 76 Général Stutterheim au F.-M.-L. marquis Sommariva; Klagenfurt, 7 sep-

A dix heures du soir le feu cessa sur toute la ligne.

La journée de Feistritz, qui « faisait le plus grand honneur » aux jeunes troupes du vice-roi, ne nous avait coûté que 250 hommes hors de combat. Les pertes des Autrichiens, d'ailleurs fort exactement évaluées par le vice-roi, avaient été plus sensibles. Elles s'élevèrent, d'après les rapports mêmes de Hiller et de Vecsey, à 2 officiers et 65 hommes tués, 8 officiers et 356 hommes blessés, et 7 officiers et 387 hommes disparus ou faits prisonniers, soit un total de 17 officiers et 808 hommes.

Les deux bataillons de grenadiers, dont un seul avait pris part à ce combat dans les dernières heures de la journée, tandis que le second, parti trop tard, ne put entrer en ligne et dut se borner à occuper Weizelsdorf, perdirent à eux seuls 1 officier et 87 hommes[1].

Un détachement tiré de la 4e division (général Marcognet) et venant de Neumarktl avait pendant la journée poussé vers le Loibl faiblement occupé par les 5 compagnies, que le lieutenant-colonel Goldlin avait établies à Windisch-Bleiberg, entre Sancta-Magdalena et le Loibl et dans la redoute même de Sancta-Magdalena et qui, attaquées entre 3 et 4 heures, avaient dû se replier dans la direction d'Ober-Ferlach. Comme les Français, attendant évidemment le résultat du combat de Feistritz, n'avaient pas jugé à propos de s'établir à Sancta-Magdalena, dont il leur était d'autant plus facile de s'emparer que cette petite redoute n'était en somme qu'un ouvrage ouvert à la gorge, Goldlin, après avoir rendu compte à Hiller d'un contre-ordre qui le renvoyait sur le Loibl, l'avait réoccupé provisoirement jusqu'à l'arrivée des instructions qu'il ne tarda pas à recevoir[2].

Les feld-maréchaux Frimont et Marschall, devant lesquels le vice-roi n'avait laissé de Villach à Rosegg que la division Gratien, n'avaient pas été sans remarquer les mouvements préparatoires des Français, bien qu'ils n'eussent pas été prévenus par leurs avant-postes, l'un des quelques travaux qu'ils affectaient de

tembre, IX, 120. *Ibidem* (*Ueberblick des Feldzugs Hiller*, XIII, 39. Cf. Vignolle, *Précis des opérations militaires de l'armée d'Italie*.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, général-major Stutterheim au F.-M.-L. marquis Sommariva; Klagenfurt, 7 septembre, IX, 76.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, lieutenant-colonel Goldlin au F.-M.-L. Marziani; Loibl, 6 septembre, six heures soir, IX, 103, et lieutenant-colonel Goldlin au F.-Z.-M. Hiller; Sancta-Magdalena, 6 septembre, huit heures et neuf heures soir IX, 103 *c*, et IX, 103 *d*.

continuer sur les bords de la Drave aux environs de Villach, l'autre des progrès que faisait l'attaque que le général Grenier dirigeait contre les positions de Vecsey[1]. Mais aucun de ces deux généraux n'avait eu l'idée de tenter la moindre diversion, d'exécuter une démonstration qui, sans danger pour eux, aurait pu donner des inquiétudes à Grenier et l'obliger d'immobiliser devant eux une partie des forces qu'il poussait sur Feistritz. Tous deux crurent avoir fait leur devoir en transmettant au feldzeugmeister les renseignements qui leur parvenaient.

Au lieu de prendre de sa propre autorité l'initiative d'une diversion qui s'imposait, Frimont resta immobile toute la journée. A quatre heures et demie de l'après-midi, Hiller, inquiet de cette inexplicable inaction et des succès de Grenier du côté de Feistritz prescrivit à Frimont et à Marschall de reprendre immédiatement l'offensive pour arrêter par cette diversion les progrès de l'ennemi. Mais cette dépêche ne parvint à Frimont à Sanct-Lamprecht qu'entre sept heures et sept heures et demie du soir, à un moment où ce général savait déjà par un rapport d'une de ses patrouilles venant de Ludmannsdorf, que les Français, après avoir enlevé Feistritz à six heures, poussaient Vecsey dans la direction d'Hollenburg. Il était trop tard pour rien entreprendre et Frimont se borna, en accusant réception de cette dépêche, à demander au général en chef de nouvelles instructions[2]. Une demi-heure auparavant à la nouvelle de la prise de Feistritz il semble cependant avoir eu la velléité de tenter quelque chose, puisqu'en faisant part au colonel Gober de l'échec essayé par Vecsey, il l'avait invité à se tenir prêt à marcher au premier signal[3].

La perte de la position de Feistritz, le mouvement offensif

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Seebach, 6 septembre, IX, 94. Général Vlasitz au F.-M.-L. Frimont; Sanct-Leonhardt; 6 septembre, six heures matin, IX, 85, F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller, Sanct-Lamprecht, 6 septembre, neuf heures matin, IX, 84 et IX, 93; poste de Sanct-Egiden à Frimont, 6 septembre, dix heures matin, IX, 81, et 6 septembre, onze heures matin, IX, 82; poste du pont de Rosegg à Frimont, 6 septembre, onze heures matin, IX, 83, F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Lamprecht, 6 septembre, onze heures matin, IX, 96.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), F.-Z.-M. Hiller aux F.-M.-L. Frimont et Marschall; Klagenfurt, 6 septembre, quatre heures et demie soir, IX, 99 (Feld-Acten Frimont), poste de Sanct-Egiden au F.-M.-L. Frimont, 6 septembre, six heures et demie soir, IX, 89, F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller; Sanct-Lamprecht, 6 septembre, sept heures soir, IX, 88 et (Feld-Acten Hiller), IX, 98.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Frimont), F.-M.-L. Frimont au colonel Gober; Sanct-Lamprecht, 6 septembre, six heures et demie soir, IX, 87.

dirigé contre les postes du Loibl par des forces supérieures en nombre venant de Neumarktl, et dont la configuration même du terrain favorisait la marche et facilitait les progrès, la certitude que les Français allaient avant tout chercher à établir par le Loibl leur communication avec la vallée de la Save et Laibach obligeaient le feldzeugmeister à prendre d'urgence des mesures que lui imposaient d'ailleurs les événements qui venaient de se produire et dont les conséquences pouvaient être d'autant plus graves, que le général en chef autrichien avait reconnu lui-même la trop grande extension de son front. A dix heures du soir, Hiller a pris son parti. Il donne l'ordre de battre en retraite sur la rive gauche de la Drave, et de couper le pont de Hollenburg. Il sait à ce moment que Frimont et Marschall n'ont pas exécuté les démonstrations qui, dirigées sur les derrières et sur l'aile gauche des Français, pouvaient peut-être contrarier le vice-roi et l'induire en erreur. Il sait encore que les Français ont fortement occupé Krainburg et on lui annonce que des renforts sont en marche et se portent de Karfreit par Tarvis sur Villach.

En donnant avis à Frimont de ce qui s'est passé à Feistritz et sur le Loibl, il le charge d'en informer Marschall, Fenner et Eckhardt et de leur faire connaître les mouvements qu'il vient de prescrire et qui vont s'exécuter sans retard. Tenant à mettre la nuit à profit pour ramener les troupes de Vecsey et le détachement du lieutenant-colonel Goldlin sur la rive gauche de la Drave et couper le pont de Hollenburg, il fait partir de Klagenfurt à dix heures quinze du soir les instructions destinées à Marziani, Vecsey et Goldlin. D'après ces ordres, la batterie du feld-maréchal lieutenant Marziani prendra position sur la hauteur en arrière de Hollenburg ; les grenadiers s'établiront à Stein (à 3 kilomètres au sud de Klagenfurt près de la route de cette ville à Hollenburg), les uhlans à Hollenburg, les régiments Reisky et Chasteller avec les chasseurs près du pont de Hollenburg ou sur les hauteurs qui dominent le pont et sur lesquelles l'artillerie se mettra en batterie. Le général-major Mayer est chargé de couper le pont de Hollenburg. Le général-major Vecsey restera à l'arrière-garde sur les hauteurs d'Hollenburg avec quatre bataillons. Il brûlera tous les bateaux auxquels il ne pourra faire descendre le cours de la Drave. Le lieutenant-colonel Goldlin se retirera de suite sur Hollenburg. Il enverra une compagnie par Unter Ferlach (à 3 kilomètres environ à l'est de Kirschentheuer) sur Mochling (rive droite de la Drave

en amont du confluent de la Gurk). Dans le cas où Goldlin ne pourrait pas arriver à Hollenburg entre deux et trois heures du matin, il avait ordre d'aller s'établir avec tout son détachement à Stein (rive droite de la Drave en aval du confluent de la Gurk) et de surveiller le cours de la rivière et les routes menant au Kanker-Pass[1].

Comme on devait s'y attendre en raison de l'heure tardive, à laquelle Hiller expédia ses ordres et de la distance considérable qui séparait Klagenfurt des positions que Goldlin occupait encore à neuf heures du soir à l'entrée du Loibl, à Sancta-Magdalena, cet officier ne put repasser la Drave et se replia sur la rive droite dans la direction de Möchling et de Stein.

Malgré ses préoccupations bien naturelles, conséquences forcées des événements de Feistritz, Hiller n'avait pas perdu de vue l'importance du maintien de ses communications avec l'armée du Danube et avec le Tyrol. Aussi, en même temps qu'il mettait le prince de Reuss au courant de la situation et des résolutions qu'il venait de prendre, il avait fait partir de Klagenfurt 2 compagnies de Tyroliens qu'il envoya rejoindre le feld-maréchal lieutenant Fenner[2]. Cette dernière mesure était d'autant plus opportune que la division de réserve, commandée par le général Bonfanti, quittait précisément le jour même le camp de Montechiaro pour se rendre à Trente[3].

De Krainburg, les Français avaient envoyé des détachements vers le Kanker-Pass et en avant de Laibach sur Tschernutsch. Le poste du Kanker s'était replié sur Windisch Kappel, où il allait recevoir du feldzeugmeister l'ordre d'aller s'établir à Eberndorf[4] et de se relier avec les postes de Goldlin du côté de Stein. Ces deux détachements devaient, en cas d'attaque sérieuse, se retirer sur Völkermarkt.

Pendant la journée du 6, les avant-postes de Fölseis à Tschernutsch avaient été, eux aussi, attaqués par les Français

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39 (Feld-Acten Hiller), F.-Z.-M. Hiller; Klagenfurt, 6 septembre, dix heures quinze soir, IX, 104. Dispositions après le combat de Feistritz, positions à occuper. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 6 septembre, dix heures soir, IX, 104 *c*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), F.-Z.-M. Hiller au général de cavalerie prince de Reuss; Klagenfurt, 6 septembre, IX 76, et F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, 6 septembre, IX, 102.

3. *Archives de la Guerre*, rapport du capitaine de Sainte-Colombe (du 1er étranger) au général comte de Wrede; Braunau, 21 septembre.

4. Eberndorf, au sud de Völkermarkt, sur la rive droite de la Drave, à l'entrée de la route menant au Kanker-Pass.

qui étaient d'ailleurs rentrés dans leurs lignes, dès qu'on fit mine de leur résister. A la suite des événements de la journée, le feldzeugmeister, après avoir envoyé ses ordres à Vecsey, Marziani et Frimont, avait à bon droit jugé nécessaire d'informer Fölseis de ce qui venait de se passer sur la Drave. Tout en autorisant Fölseis à rester à Podpetsch, en veillant tout particulièrement sur sa droite à Stein [1], il lui mandait qu'obligé de maintenir avant tout ses communications avec le Tyrol, il pourrait être contraint à se replier sur Friesach [2] et que, dans ce cas, Fölseis aurait à se replier par Cilli sur Marburg, après avoir coupé le pont de Pettau [3].

Si nous laissons momentanément de côté l'aile gauche de Hiller, nous verrons que le 6 au soir le gros de l'armée de Hiller occupait les positions suivantes [4] : à l'extrême droite, le général Stanissavlevich (2 bataillons, 2 escadrons et 1 demi-batterie) était à Ischl; le feld-maréchal-lieutenant Fenner à Sachsenburg, le feld-maréchal-lieutenant Marschall (brigades Eckhardt, 1 bataillon, 4 compagnies et 2 escadrons) et Winzian (5 bataillons, 1 escadron et 1 batterie) à Spittal; le général Frimont à Sanct-Lamprecht avec la brigade Vlasitz (3 bataillons, 6 escadrons et 1 batterie à cheval) à Seebach et la brigade Gober (3 bataillons et 1 batterie) à Lind. Le feld-maréchal-lieutenant Marziani était à Hollenburg avec la brigade Mayer (3 bataillons et 1 batterie) et la brigade Vecsey (3 bataillons, 2 compagnies et 9 escadrons 3/4 et 1 batterie à cheval); le feld-maréchal-lieutenant Sommariva à Klagenfurt avec les 4 bataillons de grenadiers de la brigade Stutterheim, les 10 escadrons et la batterie à cheval du général Wrede. Le détachement du Kanker (4 compagnies du régiment Chasteller et 1 peloton de cavalerie de la brigade Mayer) s'établissait à Kappel. Enfin, à gauche, la brigade Fölseis (3 bataillons, 2 escadrons et 1 demi-batterie) était échelonnée aux environs de Podpetsch.

Afin de pouvoir tirer parti du succès qu'il venait de remporter à Feistritz, arrêter les progrès des Autrichiens, continuer à les combattre avec chance de succès dans les provinces illy-

1. Stein, 20 kilomètres nord de Laibach.
2. Friesach, 40 kilomètres nord de Klagenfurt.
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39 (Feld-Acten Hiller), F.-Z.-M. Hiller au général Fölseis; Klagenfurt, 6 septembre, dix heures soir, IX, 104 *a* et général Fölseis au F.-Z.-M. Hiller; Podpetsch, 7 septembre, deux heures et demie soir, IX, 118.
4. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, ordre de bataille de l'armée autrichienne, le 6 septembre au soir, XIII, 39.

riennes et les empêcher de pénétrer en Italie, il ne suffisait pas d'arrêter la droite et le centre de Hiller. Pour que le vice-roi pût redresser sa ligne d'opérations en faisant avancer sa droite, il lui fallait encore immobiliser Radivojevich et obliger Fölseis à quitter Stein et Podpetsch et à se replier dans la direction de Cilli. Le vice-roi s'était si bien rendu compte de l'importance de ce mouvement, que non seulement il s'était mis en route avec la division qui descendait la Save, mais que, dès le 5 septembre, il avait, comme nous l'avons dit, donné l'ordre à Pino d'envoyer le général Palombini prendre position à Sanct-Marein[1] avec la brigade Galimberti. Ce mouvement ne devait être que le prélude de l'opération, que le vice-roi comptait diriger sur Stein et Podpetsch et servir en même temps à contenir Nugent et à l'empêcher de pousser sur Trieste. Malheureusement Pino n'était pas l'homme qu'il fallait pour exécuter de tels ordres. Préoccupé des mouvements qui se faisaient à sa droite, des progrès incessants de Nugent en avant de Lippa, trompé de plus par de faux rapports, Pino se voyait déjà coupé des routes de Trieste et de Görz. Aussi, contraint à renoncer au mouvement projeté sur Stein, le vice-roi avait dû se résigner et se borner à prescrire à Pino de masser à Lohitsch, où elle avait déjà 3 bataillons, toute la brigade de Ruggieri, qui devait de là pousser sur Adelsberg et Lippa, pendant que 2 bataillons de la brigade Galimberti continueraient de Sanct-Marein sur Weixelburg, afin de tâter la position qu'on avait si inconsidérément abandonnée et de donner des inquiétudes à Radivojevich.

Dans l'après-midi du 6, 2 bataillons et 1 escadron avec 2 canons avaient attaqué à Weixelburg les avant-postes de Rebrovich. Le colonel Milutinovich, établi sur ce point avec 1 compagnie et demie de Gradiscaner et 2 pelotons de hussards, avait tenu bon jusqu'au soir, et, finalement, obligé les Français à se replier sur Sanct-Marein. Profitant de l'obscurité, Milutinovich rejoignit avec ses 2 pelotons les bataillons français, à hauteur de Geweihte Brunn, les chargea à l'improviste et les mit si complètement en déroute qu'il leur fallut quelques heures pour se rallier. Les ténèbres et le terrain coupé empêchèrent Milutinovich de s'emparer des fuyards, qui ne s'arrêtèrent qu'à peu de distance de Laibach[2].

1. Sanct-Marein, sur la route de Laibach à Weixelburg, à peu près à mi-chemin entre ces deux villes.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, 9 septembre,

L'effet moral produit par cette malheureuse escarmouche, par la panique qui en avait été la conséquence, était d'autant plus grave, qu'à ce moment même Hiller, sous le coup des événements de Feistritz, venait d'envoyer à Radivojevich[1] l'ordre de masser toutes ses troupes et que, naturellement, Pino, déjà très inquiet, devait y trouver un nouveau prétexte pour adresser au vice-roi de nouveaux rapports tout pleins de ses craintes et de ses alarmes.

A l'extrême gauche des lignes autrichiennes, du côté de Lippa, il ne s'était en revanche rien passé. Nugent n'avait naturellement pas bougé ; il se contentait de constater, dans ses rapports, que l'ennemi continuait ses préparatifs en vue d'une attaque[2], qui allait du reste se produire le lendemain.

7 SEPTEMBRE. — **Positions sur la Drave, le 7 au matin. — Projets de Hiller. — Rapports et propositions de Frimont et de Marschall dans la matinée du 7. — Ordres de Hiller à Frimont. — Positions de Frimont, de Vecsey, de Marziani et de Sommariva. — Escarmouche de Michelstetten. — Mouvements de l'aile droite du vice-roi. — Escarmouche de Weixelburg. — Affaires de Jeltschane et de Passiak. — Capitulation de Lusin' Picolo. — Positions des deux armées, le 7 septembre au soir.** — Le 7 septembre au matin, le mouvement de retraite des Autrichiens sur la rive gauche de la Drave était achevé. Epuisés par les efforts qu'ils avaient eu à faire pendant la journée du 6, arrêtés par le mauvais temps, les Français n'avaient poursuivi que mollement, et le vice-roi s'était contenté de rétablir par le Loibl ses communications avec les troupes du général Grenier, en même temps qu'il faisait procéder à la destruction des ouvrages que les Autrichiens avaient construits à Feistritz et sur le Loibl. Le général Grenier, dont le quartier général était établi à Sanct-Johann, avait étendu ses avant-postes de droite jusqu'à Ferlach, pendant que le vice-roi, venant de Krainburg par le Loibl, se rendait à Feistritz et y inspectait les positions[3]. La présence momen-

XIII, 39 (Feld-Acten Hiller), F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karlstadt, 8 septembre, IX, 146.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich ; Klagenfurt, 6 septembre, dix heures soir.

2. *K. u. K Kriegs-Archiv*, *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, XIII, 38.

3. *Archives de la Guerre*, le vice-roi à l'empereur et au ministre de la Guerre; Krainburg, 7 septembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, 7 septembre, XIII, 39.

tanée du vice-roi à Feistritz avait suffi pour faire croire pendant un instant aux Autrichiens qu'il y avait amené des renforts.

Au quartier général de Hiller, on évaluait à 25.000 hommes les troupes, que les Français avaient concentrées sur la rive droite de la Drave, et, tout en admettant la probabilité et l'imminence d'un mouvement du vice-roi sur la Save et sur Laibach, on s'attendait, cependant, à le voir chercher à forcer le passage de la Drave à Villach. Heureusement pour le feldzeugmeister, on venait précisément d'intercepter des dépêches adressées par le général Vignolle au général Pino, dépêches par lesquelles le chef d'état-major de l'armée d'Italie rassurait le commandant de la 3e lieutenance en lui annonçant qu'on allait venir le rejoindre. Ces nouvelles, jointes à celles qu'on venait de recevoir de la grande armée alliée, ramenèrent quelque peu le calme et la confiance au quartier général de Hiller. Le feldzeugmeister, avant de reprendre l'offensive, se décida, d'une part, afin de rester le plus près possible de l'armée du Danube et du Tyrol, à tenir bon sur ses positions jusqu'à l'arrivée des renforts qu'il attendait, de l'autre à hâter la marche de Fenner, afin d'inquiéter la gauche et les derrières des Français, de retarder et de contrarier leurs mouvements vers leur droite, et de les mettre ainsi dans l'impossibilité de trop presser Fölseis et Radivojevich. Le feld-maréchal-lieutenant Fenner devait, en effet, non seulement rassembler les Tyroliens à Sachsenburg et empêcher, de concert avec le feld-maréchal-lieutenant Marschall, l'aile gauche française de dépasser Spittal, mais prendre vigoureusement l'offensive dans la haute vallée du Gail et opérer énergiquement de Lienz dans la direction de Pieve di Cadore, Ampezzo et Tolmezzo[1].

Le vice-roi avait, il est vrai, prévu cette éventualité, mais il n'avait pu songer que tardivement à y porter remède. La division Bonfanti venait à peine de quitter le camp de Montechiaro et de s'engager sur la route de Trente, au moment où Hiller envoyait à Fenner l'ordre de prendre l'offensive et lui conseillait, afin de pouvoir agir efficacement en Tyrol, de concentrer son monde à Sachsenburg[2]. En attendant ces ordres, qui ne

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Frimont), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Frimont; Klagenfurt, 7 septembre, après-midi, IX, 98.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Fenner; Klagenfurt, 7 septembre, IX, *ad* 121. *Ibidem*, *Operations Journal der Division des F.-M.-L. Fenner*. F.-M.-L. Marschall au F.-M.-L. Fenner; Spittal, 7 septembre, XIII, 1.

devaient parvenir entre ses mains que le lendemain, Fenner, prévenu de la présence à Kötschach[1] d'un détachement français qui, après avoir poussé jusqu'à peu de distance d'Ober-Drauburg, se replia le soir même, avait envoyé des renforts à Lienz et un parti à Toblach[2].

Frimont et Marschall, qui n'avaient pu, nous l'avons dit plus haut, exécuter pendant la journée du 6 les diversions prescrites, peut-être un peu tardivement, par le feldzeugmeister, semblent avoir eu à cœur dès le 7 au matin, de redoubler de zèle et d'attention, soit afin de se faire pardonner leur inaction de la veille, soit afin de montrer qu'il leur aurait été impossible d'exécuter ces démonstrations. Toujours est-il que, dès le 7 au matin, Marschall s'empressait de mander à Frimont que les Français avaient, depuis la veille, 27 canons en position à Perau (5 à 600 mètres est de Villach) et à Heilige Kreuz. Mais, tout en pensant qu'il serait prudent de rester partout ailleurs sur la défensive sur la Drave, en se bornant à faire quelques démonstrations du côté d'Hollenburg, il lui parlait cependant de son intention d'essayer de forcer le passage de la rivière[3]. Il convient, du reste, de remonter jusqu'à la cause réelle de cette proposition. Marschall craint, en effet, c'est lui-même qui le dit, que l'ennemi n'ait l'intention de déboucher sur sa droite en partant de Gross-Vassach[4], de filer de là par les hauteurs sur Klein-Vassach et de tourner ainsi sa position, sans qu'il lui soit possible de s'y opposer. Dans ce cas, d'ailleurs inadmissible, puisque Marschall savait mieux que personne que les Français n'avaient aucun moyen de passer la Drave, il était évident que Marschall aurait été contraint à reporter sa droite fort en arrière, afin de regagner Treffen par le défilé. Marschall ne manquait pas, d'ailleurs, d'insister sur la faiblesse de ses effectifs, qui l'empêchait de s'étendre sans un ordre formel jusqu'à Gross et Klein-Vassach, et sur le

1. Kötschach, haute vallée du Gail, 1 kilomètre nord de Mauthen, à l'entrée de la route menant à Ober-Drauburg.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der Division des F.-M.-L. Fenner*, 7 septembre, XIII, 1, et (Feld-Acten Hiller) F.-M.-L. Fenner au F.-Z.-M. Hiller; Sachsenburg, 7 septembre, IX, 121.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Frimont), F.-M.-L. Marschall au F.-M.-L. Frimont; Seebach, 7 septembre, matin, IX, 97.

4. Gross-Vassach, sur la rive gauche de la Drave, à 1.200 mètres au nord de Villach, en face d'Unter-Vellach. Klein-Vassach, à environ 1 kilomètre au nord de Gross-Vassach, village situé près de l'extrémité est et au point le plus étroit des derniers contreforts qui séparent la vallée de la Drave de l'Ossiacher See et de la vallée de Treffen.

fait que, dans le cas d'une attaque quelque peu sérieuse, il se verrait contraint, selon toutes les probabilités, à évacuer graduellement sa position.

Frimont, de son côté, ne manquait pas de signaler une tentative de passage de la Drave que les Français avaient fait mine d'exécuter en bateau entre Sanct-Ulrich et Wernberg, dans la nuit du 6 au 7, et qui aurait été déjouée par le poste de Sanct-Ulrich[1]. On avait de plus tiraillé avec les Français pendant toute la nuit, un peu plus en aval, aux environs de Drau (1.600 mètres au sud de Lind) ; enfin, le poste de Sanct-Egiden avait constaté, à six heures du matin, sans avoir pu toutefois découvrir la direction suivie par leurs troupes, que les Français avaient levé leur camp de Sanct Egiden.

Trois quarts d'heure plus tard, Frimont annonçait au feldzeugmeister que les Français avaient de nouveau du monde à Sanct-Martin[2] et à Sanct-Jakob[2]. Préoccupé de cet état de choses, Frimont se proposait de rappeler à lui le bataillon d'infanterie et l'escadron de hussards postés à Zauchen et de confier à Marschall, qui de son côté, se plaignait, lui aussi, d'être trop faible, le secteur Sanct-Ulrich-Sancta-Magdalena. En un mot, il voulait masser entre Lind et le pont de Rosegg la brigade Gober et il motivait cette concentration par le fait que les troupes établies à Zauchen, en raison de la trop grande distance qui les séparait de Lind et de Velden, pourraient être forcées, si on les laissait sur leurs positions, à se replier sur la division Marschall[3]. Il proposait, par suite, à Hiller de placer à Lind, 1 bataillon, 1 demi-escadron et 2 canons, chargés de surveiller Drau et de maintenir les communications entre Sanct-Ulrich et le pont de Rosegg ; sur les hauteurs de Sanct-Lamprecht, 1 bataillon, qui, avec 2 canons, défendrait le pont de Rosegg et observerait le cours de la Drave jusqu'à Latschach[4] ;

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Frimont), lieutenant-colonel Pechy au F.-M.-L. Frimont ; Zauchen, 7 septembre, une heure quinze matin, IX, 92. Colonel Gober au F.-M.-L. Frimont ; Lind, 7 septembre, matin, IX, 94. Poste de Sanct-Egiden au F.-M.-L. Frimont ; Sanct-Egiden, 7 septembre, six heures matin, IX, 96.

2. Sanct-Martin, un peu plus de 3 kilomètres ouest de Rosegg. Sanct-Jakob, environ 6 kilomètres sud-est de Rosegg, sur la route de Maria-Elend et de Feistritz.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Frimont), F.-M.-L. Frimont au F.-Z.-M. Hiller ; Sanct-Lamprecht, 7 septembre, six heures quarante-cinq matin, IX, 93, et (Feld-Acten Hiller) IX, 111.

4. Latschach, à 1 kilomètre et demi sud de Rosegg, sur la rive gauche de la Drave à l'extrémité de la boucle que la Drave décrit autour de Rosegg.

enfin, à Selpritsch, 2 bataillons, 1 escadron et demi, 4 canons et 2 obusiers, qui garderaient le cours de la Drave de Latschach à Selkach[1]. Frimont faisait valoir, en faveur de cette nouvelle répartition de ses troupes le long de la Drave, que, grâce à leur concentration plus étroite, il lui serait facile de se porter au premier signal sur Keutschach[2] ou sur tout autre point et que ces mouvements pourraient, sans fatiguer ses troupes, s'exécuter aisément le jour même.

Le feldzeugmeister, comme, le montre, d'ailleurs l'ordre de bataille[3] qu'il envoya à Frimont en même temps que ses instructions, donna son approbation à ces propositions. Aux termes de ces instructions, d'après lesquelles Frimont allait rester à Velden et Vlasitz à Seebach au moins jusqu'au 8 au soir, Frimont devait s'entendre avec Marschall pour tout ce qui avait trait à l'exécution de son projet de passage de la Drave et faire passer sous le commandement de ce général le bataillon du régiment Hohenlohe posté à Zauchen. Mais, s'il donnait, en même temps, à Marschall[4] l'ordre, qu'il reprit, du reste, dès le 8 au matin, d'aller avec la brigade Winzian, par Afritz (nord-ouest de l'Ossiacher See), Döbriach et Millstadt, à Spittal, Hiller, plus que jamais décidé à se tenir sur la défensive sur la Drave, examinait en détail les mouvements qu'il y aurait lieu de faire en cas de retraite. « Le général Vlasitz, écrivait-il à Frimont[4], pourra facilement maintenir ses communications avec vous, puisque, dans ce cas, il doit venir sur Sanct-Andrä (sur le Seebach, près de l'Ossiacher See) et que vous allez vous concentrer entre Lind et Rosegg, prêt à vous replier éventuellement sur Klagenfurt. Vous n'enverrez qu'un détachement à Keutschach. Ce serait seulement dans le cas peu probable, où le général Vecsey ne pourrait pas tenir à Hollenburg, et, jusqu'à ce moment, l'ennemi paraît se contenter de la possession de Windisch-Feistritz et du Loibl, que vous iriez de Velden, avec toutes vos forces, à Pörtschach, éventuellement jusqu'à Krumpendorf et, de là, s'il le fallait, par Moosburg, à Feldkirchen. Avec ma réserve, qui reste à Klagenfurt, je recueillerai le général Vecsey soit ici, soit à Feld-

1. Selkach, 7 kilomètres sud-est de Latschach, vis-à-vis de Maria-Elend.
2. Keutschach, à 13 kilomètres est de Sanct-Lamprecht, sur la route du pont de Rosegg à Klagenfurt.
3. Voir *Annexe* XLVIII.
4. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, 7 septembre, XIII, 30. *Ibidem* (Feld-Acten Hiller), F.-Z.-M. Hiller aux F.-M.-L. Frimont et Marschall; Klagenfurt, 7 septembre, IX, 125 *a* et 125 *b* et IX, 98.

kirchen, si le danger augmentait. » Et Hiller ajoutait, en terminant : « Mandez au feld-maréchal-lieutenant Marschall qu'il devra rester en place, s'il apprend que l'ennemi attaque à nouveau le général Eckhardt. »

Frimont employa le reste de la journée du 7 à transmettre et à faire exécuter les ordres du feldzeugmeister. En raison du mouvement que Marschall devait faire sur Spittal, il prescrit à Vlasitz de rester relié avec cette division, de s'établir à Sanct-Andrä et de fournir les postes depuis Puch, en amont de Villach, jusqu'à Föderlach, et au colonel Gober, qu'il chargeait de défendre toute la ligne qui s'étend entre Lind, le pont de Rosegg et Sanct-Egiden jusqu'à Selkach, de relier ses avant-postes, à droite avec ceux de Vlasitz, à gauche avec ceux de Vecsey, et de ramener en arrière de Sanct-Lamprecht, et sans que l'ennemi s'en aperçoive, les canons mis en batterie à Drau et au pont de Rosegg [1].

En présence des avantages remportés par les Français pendant la journée du 6, en raison même de la configuration du terrain, qui ne se prêtait guère à la défense des abords du pont de Hollenburg, le feldzeugmeister avait agi sagement en ramenant toutes ses troupes sur la rive gauche de la Drave à l'exception d'un seul détachement, qui, descendant le cours de la Drave, avait pour mission de couvrir la droite des postes établis sur le Kanker.

Ce détachement, sous les ordres du major Mahlern, qui, d'après les ordres de Hiller, devait aller au Kanker-Pass, pendant que celui du lieutenant-colonel Goldlin se tiendra à Ober-Ferlach, au pied du Loibl [2], était arrivé, le matin, à Windisch-Kappel (Eisen Kappel) et avait continué sur Eberndorf [3] d'où

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Ueberblick des Feldzugs Hillers*, 7 septembre, XIII, 29 (*Ibidem*) (Feld-Acten Frimont), F.-M.-L. Frimont au général-major Vlasitz, au colonel Gober, au lieutenant-colonel Pechy et au F.-M.-L. Marschall; Velden, 7 septembre, deux heures trente soir, IX, 99, 100, 101, 102. F.-M.-L. Frimont au général-major Vlasitz; Velden, 7 septembre, quatre heures soir, IX, 103. F.-M.-L. Frimont au colonel Gober; Velden, 7 septembre, quatre heures quinze soir, IX, 104, et Velden, 7 septembre, quatre heures trente soir, IX, 105.

Le général Vlasitz, après avoir exécuté ces ordres, écrivait de Sanct-Leonhardt à dix heures trente du soir (IX, 106) à Frimont pour lui dire qu'en cas de retraite il lui serait impossible de se faire rejoindre par ses postes de gauche.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), F.-Z.-M. Hiller au général-major Vecsey ; Klagenfurt, 7 septembre, IX, 125.

3. Eberndorf, à environ 8 kilomètres de la Drave, sur la route de Völkermarkt au Kanker.

il se reliait avec les chasseurs par 2 compagnies, qu'il avait envoyées à Möchling (à peu de distance des bords de la Drave, au nord du Vellach-Bach)[1].

La retraite s'était, on le sait, effectuée sans difficulté, et dès le 7 au matin, on avait pu couper le pont aussitôt après le passage du lieutenant-colonel Goldlin.

La brigade Vecsey (3 bataillons du régiment Reisky et 4 escadrons de uhlans archiduc Charles) se bornait à garder la Drave par des postes et se reliait à droite avec Frimont du côté de Köttmannsdorf et de Wellersdorff. La brigade Mayer de la division Marziani établie à Tschedtram, à un peu plus de 3 kilomètres des bords de la Drave lui servait de soutien. La brigade de grenadiers de Stutterheim était revenue à Stein et la cavalerie de Wrede était cantonnée autour de Klagenfurt[2].

Du côté de Fölseis, malgré la présence à Neumarktl et à Krainburg de la 4e division (général Marcognet) les Français s'étaient contentés de rejeter sur Kerschstetten (2 kilomètres plus à l'est) le poste autrichien établi à Michelstetten et par lequel Fölseis se raliait avec le Kanker Pass, passage vers lequel, d'après le dire de ce général, les Français faisaient mine de se porter. Fölseis, qui avait eu de plus connaissance de l'arrivée du vice-roi à Krainburg, avait, en outre, rendu compte des bruits, d'après lesquels le prince Eugène aurait l'intention de se rendre à Laibach à la tête d'une grosse colonne de troupes et annonçait à Hiller qu'il y avait 15.000 hommes de troupes françaises dans la vallée de la Save entre Radmannsdorf et Krainburg et 10.000 hommes seulement sur la Drave.

Le même jour, les Français avaient esquissé une pointe des plus timides contre les avant-postes de Fölseis du côté de Tschernutsch. Enfin Fölseis savait déjà à ce moment que les Français s'étaient renforcés devant lui et se disposaient à l'attaquer sérieusement le lendemain[3].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), major Mahlern au F.-Z.-M. Hiller; Windisch-Kappel et Eberndorf, 7 septembre, IX, 108; IX, 113, et IX, 124.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), F.-M.-L. Marziani au F.-Z.-M. Hiller; pont de Hollenburg et Hollenburg, 7 septembre, IX, 105; IX, 119, et IX, 122. Général Vecsey au F.-Z.-M. Hiller; Hollenburg, 7 septembre, sept heures soir, IX, 109. F.-Z.-M. Hiller au général-major Vecsey; Klagenfurt, 7 septembre, IX, 125, et *ibidem*, *Operations Journal der K. K. Armee*, 7 septembre, XIII.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39, et (Feld-Acten Hiller), général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller; Podpetsch, 7 septembre, deux heures et demie soir, IX, 118.

On se rappellera, d'ailleurs, que, dès la veille du combat de Feistritz, dès le 5, pendant que la division Marcognet se portait sur Krainburg, le vice-roi avait ordonné à Pino d'envoyer le général Palombini s'établir avec la brigade Galimberti à Sanct-Marein. Ce mouvement, destiné à servir de préliminaire à l'attaque projetée sur Stein, devait, en outre, dans l'esprit du vice-roi, lui servir à donner des inquiétudes à Radivojevich et à menacer la droite de Nugent. Mais comme Radivojevich le consignait dans le rapport, qu'il adressait précisément le même jour à Hiller en lui faisant remarquer que « les progrès de Nugent avaient obligé l'ennemi à détacher sérieusement de Laibach contre lui[1], on avait dans l'intervalle réussi à faciliter les opérations de Lazarich en Istrie et à repousser les Français de Dornegg sur Herpelje. Ces événements, auxquels il était cependant possible de porter remède, avaient achevé de déconcerter Pino, qui, inquiet des mouvements qui se faisaient sur sa droite et croyant à la marche d'un gros corps autrichien sur Trieste, avait fait part de ses craintes au vice-roi. Trompé par ces rapports exagérés, le prince, avan même d'arriver à Krainburg avec la division Marcognet, s'était vu contraint à modifier ses dispositions relatives à la brigade Galimberti et à renoncer à l'attaque projetée de Stein. Le général Pino avait, entre temps, donné l'ordre à Palombini de diriger la brigade Ruggieri sur Lohitsch, où elle avait déjà 3 bataillons, de pousser sur Adelsberg, puis sur Lippa, afin d'en débusquer Nugent[2]. Mais comme le vice-roi tenait néanmoins à inquiéter Radivojevich, on dut se borner à envoyer en reconnaissance sur Sanct-Marein 2 bataillons seulement de la brigade Galimberti.

L'incurie de Pino était d'autant plus déplorable que, s'il faut en croire les notes laissées par le général Fleischer[3], il eût suffi d'un peu d'énergie, de quelque opération intelligemment préparée et vigoureusement conduite pour dégager l'aile droite du vice-roi au nord et à l'est de Laibach. « Dès que le feldzeugmeister eût reconnu les projets du vice-roi, lit-on dans les notes du général, dès qu'il crut pouvoir en

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karlstadt, 7 septembre, IX, 127. *Ibidem*, *Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39.

2. *Archives de la Guerre*, le vice-roi au ministre de la Guerre; Krainburg, 9 septembre.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, général Fleischer. *Ueberblick des Feldzugs Hiller;* 7-10 septembre, XIII, 29.

déduire l'intention de percer de Laibach sur Marburg, il prescrivit à Radivojevich d'éviter tout engagement sérieux et de concentrer ses troupes à Karlstadt, dans le cas où l'ennemi pousserait énergiquement de l'avant ou parviendrait à obliger le général Fölseis à se mettre en retraite sur Marburg. Le général Fölseis avait ordre de reculer devant l'ennemi, de couper le pont de Marburg, de s'établir sur la rive gauche de la Drave, d'opérer sa jonction avec les bataillons de landwehr venant de Graz, de tenir bon sur ce point, de manière à permettre au feldzeugmeister de tomber sur l'ennemi à la tête des 4 divisions qui lui restaient, sans risquer pour cela de perdre ses communications avec l'armée du Danube. » « Mais, ajoute le général, les généraux détachés en Illyrie par le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich avaient fait entre temps beaucoup de mal à l'ennemi. »

Ce simple aperçu n'est-il pas la condamnation la plus catégorique des fautes impardonnables causées uniquement par l'incapacité de Pino? La responsabilité encourue par cet officier général, dont l'inexplicable attitude amena, ou tout au moins hâta, la perte des provinces illyriennes, devient encore plus grave et plus lourde, si l'on songe que, le 7 septembre, le général major Rebrovich n'avait avec lui à Treffen, à plus de 45 kilomètres de Laibach, que 2 bataillons et 1 escadron, qu'il avait détaché sur sa droite, sur la ligne Neudegg (7 kilomètres nord de Treffen) Littay et Trebelleu (9 kilomètres ouest de Littay), 1 bataillon chargé de le relier à Fölseis, et qu'il disposait pour toute réserve de 1 escadron à Möttling (36 kilomètres sud de Treffen[1].

Le 7 septembre, il était donc encore possible à Pino d'arrêter et même de faire reculer Rebrovich; mais au lieu de se borner à attaquer timidement les avant-postes de Weixelburg, au lieu de battre en retraite dès l'entrée en ligne de quelques faibles soutiens, il eût fallu agir avec un peu de résolution et essayer sérieusement d'arracher aux troupes de Rebrovich une position, qu'on avait eu le plus grand tort de leur abandonner sans combat et sans raison à la suite du premier échec de Bellotti. Il suffit, d'ailleurs, pour se rendre compte des chances de succès qu'aurait présentées une pareille entreprise, de jeter un coup d'œil sur les positions mêmes de Radivojevich à cette époque et sur le faible effectif des troupes qu'il s'était décidé

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39.

à pousser lentement et à contre cœur sur la route de Laibach. Il n'y avait à ce moment, Radivojevich l'indique lui-même dans sa dépêche à Hiller[1], sur la route de Laibach, entre Rudolfswerth (Neustadtl) et Weixelburg que 2 compagnies à Weixelburg, 1 compagnie à Rodokendorf[2], 2 compagnies à Pösendorf[2] et 4 compagnies à Treffen[2], une compagnie à Laschitz[3] et 2 compagnies en réserve à Rudolfswerth (Neustadtel) et le détachement du colonel comte Starhemberg plus en arrière en réserve à Möttling[4].

Mais ce n'était pas seulement dans la vallée de la Save et à Laibach que l'incapacité de Pino contrariait et ruinait les projets du vice-roi.

A l'extrême droite des lignes françaises, les choses prenaient, grâce aux mesures insuffisantes, aux inquiétudes exagérées et surtout à l'insuffisance de ce général, une tournure de jour en jour plus défavorable. Pino, on s'en souvient, n'avait envoyé à Adelsberg que 3 bataillons de la brigade Ruggieri. De concert avec le général Fresia, gouverneur de Trieste qui devait de son coté faire exécuter une reconnaissance offensive sur la route de Trieste à Fiume, Ruggieri s'était porté le 7 de grand matin avec 3 bataillons, 80 gendarmes et 6 canons contre les postes avancés que Nugent avait établis sur la route d'Adelsberg à hauteur de Dornegg. Presque au même moment, la colonne formée par le général Fresia et forte de 2.000 hommes, 40 chevaux et 2 canons, débouchait de Materia et se dirigeait contre le poste de Castelnuovo, occupé seulement par une poignée d'hommes.

Nugent, qui avait prévu l'éventualité de cette attaque, avait, en raison même de la force naturelle de la position de Castelnuovo, envoyé au petit détachement établi sur ce point l'ordre de s'y maintenir au moins assez longtemps pour donner à la réserve la possibilité d'arriver en ligne. Le détachement de Dornegg devait, au contraire, se replier lestement, dès qu'il serait attaqué par des forces supérieures en nombre.

Se conformant aux instructions de Nugent, le capitaine Zuccheri évacua Dornegg presque sans combat et se mit en retraite sur Jeltschane, pendant que la réserve se portait vivement de Lippa vers ce village.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karlstadt, 7 septembre, IX, 127.
2. Toutes ces localités sont situées à l'est de Weixelburg.
3. Laschitz, 6 kilomètres sud d'Auersperg.
4. Möttling, sur la route de Karlstadt à Laibach par Rudolfswerth, à 20 kilomètres environ au sud de Rudolfswerth.

Le général Ruggieri fit à deux reprises attaquer Jeltschane. Mais le tir bien réglé des 4 canons et de l'infanterie de Nugent arrêta chaque fois ses troupes qui s'avançaient en colonne serrée, probablement parce qu'on n'avait pas assez confiance dans leur solidité pour risquer de les déployer, et jeta le désordre dans leurs rangs. Sans leur laisser le temps de se reformer après leur deuxième tentative, Nugent prit à son tour l'offensive, enleva presque sans effort le village de Dolene (Doleine) et obligea Ruggieri, qu'il avait repoussé sur toute la ligne, à se retirer par Dornegg sur Adelsberg. Le capitaine Zuccheri poursuivit seul les Français avec son détachement, pendant que la réserve reprenait au plus vite le chemin de Lippa. Les Français avaient laissé sur le terrain 4 officiers et plus de 100 hommes tués, et emmené avec eux environ 300 blessés, au nombre desquels se trouvait le général Ruggieri.

Pendant que Nugent remportait ce succès à son aile droite, la colonne française, qui suivait la route de Trieste, avait poussé rapidement sur Castelnuovo qu'elle avait fini par enlever aux postes autrichiens qui se replièrent lentement en disputant le terrain pied à pied. Malgré les efforts du capitaine Ogumann, les Français n'en étaient pas moins parvenus jusqu'à Passiak (5 kilomètres ouest de Lippa), lorsque la réserve, revenant de Jeltschane, arriva sur le théâtre du combat. Nugent chargea aussitôt 3 compagnies du régiment archiduc François-Charles d'exécuter sur la droite des Français un mouvement débordant, qui les obligea à se retirer en toute hâte et en désordre au moment où ils étaient sur le point d'être entièrement cernés. Le capitaine d'Aspre les poursuivit vivement à la tête de quelques cavaliers, soutenus par un bataillon, acheva la déroute et s'empara d'un canon et de plusieurs caissons de munitions. Sans se laisser arrêter par la nuit, d'Aspre malmena tellement les troupes de Fresia qu'elles ne purent même pas reprendre pied sur la forte position d'Herpelje[1], qu'il leur enleva presque sans coup férir. Les débris de la colonne de Fresia complètement rompue et débandée s'enfuirent jusqu'à Basovitza (6 kilomètres est de Trieste). L'aile gauche de Nugent avait fait dans les différents engagements près de 500 prisonniers et infligé à la colonne de Fresia des pertes sérieuses en tués et en blessés. La journée n'avait coûté aux Autrichiens que 3 officiers et 90 hommes hors de combat. 400 Croates déserteurs, qui

1. Herpelje, 27 kilomètres nord-ouest de Passiak.

figurent probablement parmi les prisonniers, dont parle le rapport de Nugent, vinrent à la suite de ces deux affaires[1] grossir l'effectif de sa brigade.

Le même jour encore, la garnison de Lussin Piccolo, forte de 330 hommes avait capitulé[2].

La mauvaise chance semblait d'ailleurs poursuivre le vice-roi. Non seulement les échecs éprouvés par sa droite aggravaient sa situation, au moment même où il lui aurait fallu pouvoir rester de sa personne à la tête de ses troupes victorieuses à Feistritz, mais pour comble de malchance un temps épouvantable, des pluies ininterrompues arrêtaient ses mouvements et augmentaient les difficultés du ravitaillement de ses colonnes précisément à l'instant, où il aurait voulu profiter immédiatement de l'effet moral produit par l'enlèvement du Loibl et par la retraite des Autrichiens sur la rive gauche de la Drave.

C'est donc en réalité à cause du mauvais temps, que le vice-roi ne put rien entreprendre de sérieux pendant cette journée du 7, au cours de laquelle Hiller et ses lieutenants s'attendaient non seulement à être attaqués à tout moment, mais craignaient si fort d'être débusqués des rives de la Drave, que l'on avait apporté le plus grand soin à régler jusqu'aux détails de la retraite éventuelle de chacune des divisions. Aussi avant d'essayer de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les premières opérations de la campagne, il nous semble utile d'indiquer ici les positions occupées le 7 au soir par les deux armées.

Du côté des Autrichiens, Stanissavlevich se tenait entre Ischl et Hallein sur les confins du Salzkammergut, se reliant à l'armée du Danube et surveillant la Bavière et le Tyrol. Fenner était en avant de Lienz, dans le Puster Thal; Eckhardt à Spittal, Marschall à Seebach, Frimont de Velden à Rosegg, le centre, avec Hiller, échelonné de Klagenfurt à Hollenburg, Fölseis entre Stein et Podpetsch, Rebrovich à Weixelburg,

1. *Archives de la Guerre*, le vice-roi au ministre de la Guerre; Krainburg, 9 septembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, XIII, 38. *Ibidem* (Feld-Acten Hiller), F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Karlstadt, 7 septembre, IX, 127, et Karlstadt, 10 et 13 septembre, IX, 191, et IX, 241 1/2. F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Klagenfurt, 11 septembre, IX, 209 1/2. *Ibidem* (Feld-Acten Frimont), lieutenant-colonel Legeditsch, aide de camp du F.-Z.-M. Hiller au général de cavalerie Frimont; Klagenfurt, 10 septembre, minuit, IX, 136. Cf. *Relation über das am 7 septembre 1813, bei Lippa vorgefallene Gefecht.*

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39. Lussin-Piccolo, dans l'île de Lussin, au sud de Fiume, dans le Quarnero.

Radivojevich en avant de Karlstadt, Nugent en avant de Lippa et Lazarich entre Fiume et Mitterburg.

Du côté des Français, le général Gifflenga occupait Paternion, le général Gratien (3e division, 2e lieutenance) était à Villach, la brigade d'Arnaud, de la 2e division, à Hart sur la rive droite du Gail, l'autre brigade de cette division, avec les généraux Rouyer et Schmitz et la 1re division de la 1re lieutenance (général Quesnel) à Feistritz, la 4e division (général Marcognet) à Unter-Ottock, Neumarktl et Krainburg, où se trouvait le quartier général du vice-roi, la garde royale à Assling, la brigade Bellotti de la 3e lieutenance, en avant de Krainburg, le général Mermet avec une partie de la cavalerie à Assling, Pino et une brigade de cavalerie à Laibach, Ruggieri à Adelsberg, et 3 bataillons sur la route de Weixelburg. Enfin la division de réserve était en marche de Vérone sur Trente. D'après l'état de situation que le vice-roi fournissait à cette date, son armée se composait de 77 bataillons, 13 escadrons avec 126 canons représentant sur le papier 54.895 hommes et 7.033 chevaux[1]. Mais, comme le faisait remarquer le vice-roi dans un rapport qu'il adressait plus tard à Clarke[2], l'effectif réel des présents était loin d'être aussi élevé ; les régiments croates, qu'on avait dû renvoyer sur les derrières, figuraient à à la division de réserve. On avait compris dans ces états les régiments étrangers et le régiment dalmate qui avaient presque en totalité passé à l'ennemi. Il fallait de plus tenir compte des pertes éprouvées par l'armée depuis l'ouverture de la campagne, du nombre considérable de blessés et de malades enfin du déchet qui se produisait dans les bataillons de marche qui, partis de Toulon avec 840 hommes, n'arrivaient qu'avec 600 hommes au plus, de sorte qu'en réalité l'effectif disponible de l'armée du vice-roi était moins élevé que celui de l'armée de Hiller qui ne disposait, cependant, que de 34 bataillons et 40 escadrons.

Considérations sur les premières opérations de la campagne du 17 août au 7 septembre au soir. — Il nous a semblé d'autant plus nécessaire de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les opérations qui venaient de se terminer par la retraite de Hiller sur

1. *Archives de la Guerre*, armée d'Italie, état de situation, positions et effectifs, 7 septembre.

2. *Archives de la Guerre*, le vice-roi au ministre de la Guerre; Gradisca, 16 octobre.

la rive gauche de la Drave, qu'à partir du 8 septembre les rôles vont se trouver complètement changés et que le combat de Feistritz a été, en Illyrie du moins, la dernière manifestation de l'offensive française.

Sans revenir sur les remarques faites précédemment, il importe de rappeler que, lors de l'ouverture de la campagne, l'armée autrichienne, qui s'était portée en avant sur 5 colonnes, occupait une longue ligne forcément faible et dégarnie sur plus d'un point, et qu'Hiller s'était judicieusement décidé à refuser ses ailes et à constituer en arrière de son centre une réserve qui lui permettait, soit de soutenir ses ailes, soit d'appuyer éventuellement les progrès de son centre. Il avait, en somme, réparti ses divisions sur une ligne convexe qui n'avait qu'un seul défaut, celui d'être démesurément étendue, et fait prendre à son armée une formation en coin assez semblable à celle de l'ancienne phalange macédonienne. L'habileté, l'énergie, l'initiative et l'intelligence de quelques-uns de ses généraux avaient, d'ailleurs, atténué les inconvénients, les dangers mêmes, que présente une formation de ce genre, quand, comme dans le cas, présent, on essaye de l'appliquer sur un front aussi étendu que celui qui allait des Tauern de Rottenmann à Cilli, du pied des Alpes Noriques, aux rives de la Save.

L'armée du vice-roi, en raison de la configuration du terrain du tracé de la frontière, de la teneur, d'ailleurs assez vague, des instructions de l'empereur, de la nécessité d'éloigner le plus possible la guerre des confins du royaume d'Italie et de conserver à l'empire les provinces illyriennes, des causes multiples qui avaient retardé la formation et la mobilisation de ses différentes unités, avait dû se déployer en face de Hiller en forme de tenaille sur une longue ligne concave qui n'avait à ses deux extrémités que deux points d'appui insuffisants, à droite Trieste qui pouvait être inquiétée par l'escadre anglaise, à gauche Tarvis qui, n'ayant aucune valeur défensive, obligeait par cela même le vice-roi, décidé à prendre l'offensive, à pousser plus en avant encore de ce côté et à occuper Villach.

Ces considérations n'avaient pas échappé, d'ailleurs, au vice-roi, puisque, dès le lendemain de la déclaration de guerre, il échelonna le gros de son armée sur la route d'Adelsberg. Mais, pour qu'il lui fût possible de paralyser de Tarvis et de Villach les entreprises du gros de Hiller, il lui aurait fallu avant tout s'emparer du Loibl et mettre ainsi les Autrichiens dans l'impossibilité presque absolue de soutenir leur gauche. Aussitôt après

avoir concentré son armée autour de Laibach, le vice-roi aurait été dans ce cas libre de se porter à son gré, soit sur Cilli, soit sur Klagenfurt, et aurait été presque certain d'obliger l'armée de Hiller à lui abandonner la vallée de la Drave. Mais, pour obtenir ces résultats, il fallait être en mesure d'agir vigoureusement et sans perdre de temps, et pouvoir adopter dès le premier jour un parti décisif. Maître du Loibl, dont l'enlèvement immédiat était de toute façon indispensable, il fallait, si l'on était résolu à prendre l'offensive, pousser droit sur le point faible de l'ennemi, percer sur Cilli et Marburg, ou, si l'on se résignait à la défensive, se concentrer entre Laibach et Adelsberg, afin de pouvoir porter le gros des forces sur les points où leur présence pouvait être nécessaire, mais se garder surtout de ces demi-mesures, qui n'ont jamais conduit à rien et sont toujours néfastes et nuisibles, surtout à la guerre.

Peu de généraux en chef se sont trouvés, d'ailleurs, dès le début d'une campagne, dans une situation plus difficile sous tous les rapports que le vice-roi. Si, comme Hiller, il ne disposait guère que de régiments de nouvelle formation, il importe de considérer qu'il avait à lutter contre des difficultés qui n'existaient pas pour son adversaire. En dehors des soucis du commandement, le prince Eugène était obligé de consacrer une partie de son temps au règlement des affaires du royaume d'Italie. Ce sont des considérations de ce genre qui l'ont fait reculer devant plus d'une mesure indispensable au point de vue militaire, mais irréalisable ou dangereuse au point de vue politique. Si le feldzeugmeister était parfois gêné et contrarié par les décisions du fameux conseil aulique, Eugène, de son côté, ne pouvait pas ne pas tenir compte des volontés de l'empereur et des besoins de sa politique. Qui sait, si livré à lui-même il n'eût pas renoncé à la défense de la Croatie, de l'Istrie et de la Dalmatie pour opérer comme le général Bonaparte l'avait fait à l'automne de 1797, s'il n'aurait pas, comme lui, essayé de pousser du Tagliamento jusqu'au pied du Semmering. Il faut encore remarquer que, sans vouloir exagérer la valeur et les talents militaires des lieutenants de Hiller, la plupart des généraux placés à la tête des divisions et des brigades de l'armée de l'intérieur de l'Autriche étaient plus valides, plus intelligents, plus vigoureux, plus actifs que les divisionnaires et les brigadiers du vice-roi, si l'on en excepte, toutefois, le général Grenier. De plus, grâce à la prévoyance et à l'habileté du Gouvernement autrichien, Hiller

était, dès le 17 août, dès le jour de la déclaration de guerre, complètement au courant des préparatifs et de la force de l'armée d'Italie, tandis que, presque jusqu'au moment de son arrivée à Adelsberg, le vice-roi n'avait pu parvenir à se procurer que des informations vagues, ou même contradictoires, sur la position et les effectifs de son adversaire. Jamais, cependant, il n'avait été plus nécessaire de ne rien laisser au hasard, plus indispensable d'être bien renseigné.

« On ne doit jamais remuer une armée que pour de bonnes raisons », disait Frédéric II, et il ajoutait encore : « Un général ne doit jamais mouvoir son armée sans être bien instruit du lieu où il la conduit et comment il la fera arriver en sûreté sur le terrain où il veut exécuter son projet. »

Ce sont ces règles immuables, ces principes fondamentaux, vrais à tous les âges, applicables à toutes les époques, à toutes les circonstances de la guerre, que le vice-roi a malheureusement été obligé de violer, au moment même où il importait plus que jamais de les respecter. En raison de la configuration même du théâtre de la guerre, des mouvements excentriques à grande envergure qu'il allait avoir à exécuter dès le début de la campagne, il était indispensable pour le vice-roi d'être d'autant plus exactement renseigné sur les intentions probables de Hiller, sur les directions suivies par ses principales colonnes, qu'il lui était bien difficile, pour ne pas dire impossible de pouvoir modifier à tout instant ses ordres de mouvement. Surtout avec les jeunes soldats dont il disposait, il eût fallu pouvoir éviter ces contre marches qui produisent toujours un effet fâcheux, même sur de vieilles troupes, mais qui exercent une action bien plus dissolvante encore sur le moral des corps nouvellement formés.

C'est là ce qu'Hiller avait su éviter en plaçant ses troupes de façon à être en mesure de pouvoir, en raison des circonstances, soit prendre immédiatement l'offensive, soit rester sur la défensive. Le prince Eugène, au contraire, en voulant couvrir les provinces illyriennes, avait poussé le gros de son armée sur sa droite, sans savoir où était la masse principale de son adversaire. La grande distance qui le séparait de sa gauche, établie à Villach, la faiblesse même de cette aile, qui occupait une position d'une importance capitale, devaient fatalement l'amener à modifier, avant d'avoir pu commencer à les mettre à exécution, ses projets offensifs contre la gauche de Hiller et avoir pour lui des conséquences d'autant plus graves

que les généraux, auxquels il dut confier le commandement des corps détachés, ne comprirent pas l'importance du rôle qu'ils avaient à jouer et se firent battre en disséminant leurs forces, en manquant d'initiative et surtout en ayant recours à l'emploi funeste des *petits paquets*, qui permirent à Fölseis et à Rebrovich de s'avancer jusqu'aux portes de Laibach, à Nugent d'affranchir l'Istrie, de couper les communications avec la Dalmatie, de pousser jusqu'à peu de distance de Trieste et d'Adelsberg. La direction prise par le vice-roi dès le début de la campagne avait permis aux Autrichiens d'arracher Villach aux faibles détachements que le vice-roi y avait postés, de se rendre maîtres de toute la ligne de la Drave depuis Paternion jusqu'à Hollenburg, d'organiser solidement la défense des ponts de Villach et de Rosegg et de s'établir à Feistritz. Il est bien évident, d'autre part, que la marche subséquente du gros de l'armée d'Italie sur Villach, la reprise de cette ville et l'enlèvement de la position de Feistritz n'ont pas donné et ne pouvaient donner, à cause des fautes commises par ses lieutenants, les résultats espérés par le vice-roi. On peut peut-être même aller jusqu'à dire que le mouvement ne pouvait réussir complètement à aucun moment, même si, dès le 21 août, le vice-roi avait pu se porter droit de Laibach (qu'il n'avait, d'ailleurs, pas réussi à atteindre) sur le Loibl et s'il avait marché sur Villach par la vallée de la Save, parce que la queue de l'armée d'Italie se trouvait à ce moment à Görz et que les Autrichiens auraient eu le temps et les moyens de protéger efficacement le Loibl et les Wurzen. L'héroïque résistance opposée sur le Loibl par la petite troupe du capitaine Moll lors de la première attaque des Français a, d'ailleurs, exercé une influence capitale sur les opérations. Si Bellotti avait réussi à l'enlever, le vice-roi, maître de la communication directe entre Tarvis et Laibach par la vallée de la Save, aurait pu déboucher droit sur Hollenburg, obliger par ce seul fait Fölseis à se replier au plus vite, opérer ensuite à son gré dans toutes les directions avec le gros de ses forces établi au centre de sa ligne, manœuvrer en sécurité sur toute la rive droite de la Drave et rendre la position de Klagenfurt intenable pour les Autrichiens.

Si nous avons cru nécessaire d'insister sur les fautes que le vice-roi avait été obligé de commettre et qu'il essaya de réparer de son mieux, s'il est indispensable de constater que, sans l'incurie de Pino, et s'il eût eu la bonne fortune de disposer,

grâce au concours promis de la division napolitaine, de quelques troupes de réserve, il n'aurait pas manqué d'envoyer du monde sur son extrême gauche, en Tyrol, il convient d'autre part de remarquer que, de leur côté, les Autrichiens avaient, pendant cette première période, commis, eux aussi, des fautes qui auraient pu coûter cher à Hiller.

Les avantages, qu'assurait au feldzeugmeister la possession de points, tels que Villach, Rosegg et Feistritz, étaient si considérables, qu'on ne comprend guère, d'abord que les Français y aient, dès le début des hostilités, attaché si peu d'importance, ensuite que les Autrichiens n'aient pas essayé de mettre en œuvre tous les moyens dont ils disposaient pour en rester maîtres. Si Vlasitz opposa une résistance énergique à Villach, il n'en est pas moins certain qu'on n'entreprit rien pour le soutenir efficacement. On renonça presque sans lutte à la tête de pont de Rosegg, sous le prétexte que les hauteurs de la rive droite de la Drave commandaient par trop le cours de la rivière et les plaines qui bordent la rive gauche. Enfin, l'échec significatif que les Autrichiens essuyèrent à Feistritz, aurait eu bien des chances d'être évité ou, tout au moins atténué, si Frimont avait exécuté ce jour-là une diversion énergique sur l'aile gauche et les derrières des Français et si Hiller s'était décidé à faire renforcer en temps utile, comme il le pouvait, du reste, les troupes du général Vecsey par sa réserve, qu'il maintint sans raison aux environs de Klagenfurt. Il fallait, ou bien s'accrocher à la position de Feistritz et la défendre coûte que coûte, ou, dans le cas contraire, l'évacuer sans combat. C'était même, comme le fait justement remarquer le feldzeugmeister baron von Welden, ce qu'il y aurait eu de mieux à faire, parce que, dit-il, il était imprudent, dès qu'on avait abandonné la tête de pont de Rosegg, de s'établir à cheval sur la Drave à Feistritz, de laisser une seule brigade, celle de Vecsey, sur la rive droite, dès le moment où l'on s'était décidé à ramener les troupes de Frimont sur l'autre rive et à garder toute la réserve à Klagenfurt. C'est à Rosegg, toujours d'après le feldzeugmeister Welden, que le feldzeugmeister Hiller aurait dû poster, non seulement sa réserve, mais toute la division Frimont.

C'était, en effet, surtout après la reprise de Villach par les Français, que Rosegg aurait dû devenir le pivot des opérations du feldzeugmeister, d'autant plus qu'en raison même de la configuration du terrain, il eût été aisé d'augmenter par des ouvrages la force de ce point et d'en faire une solide tête de

pont, qui aurait servi de point d'appui aux opérations offensives que le feldzeugmeister se réservait d'entreprendre à bref délai.

Après la perte de Villach, l'abandon de la tête de pont de Rosegg et l'échec significatif essuyé par ses troupes à Feistritz, Hiller dut, au contraire, se borner et se résigner à défendre la rive gauche de la Drave et à rester sur ses positions, en attendant le moment où son adversaire, obligé à s'affaiblir devant lui, aurait envoyé une partie de ses forces sur Trieste et sur Laibach. Cette prévision ne tarda pas, d'ailleurs, à se réaliser, grâce aux progrès de Fölseis et de Nugent, d'une part, de Fenner et d'Eckhardt, de l'autre.

Du reste, dès l'ouverture de la campagne, les Autrichiens s'étaient bien rendu compte des avantages qu'ils pouvaient tirer de la petite guerre, la seule qu'on pût faire utilement, tant en raison de la nature du terrain que du peu de cohésion, d'expérience et de solidité des jeunes soldats, dont se composaient presque exclusivement les régiments des deux armées.

En somme, ce que l'on doit reprocher au vice-roi dans cette première partie de la campagne, c'est autant de n'avoir pas su imposer sa volonté à son adversaire que de n'avoir pas eu de but bien défini et de n'avoir en tout cas pas suffisamment cherché à l'atteindre à tout prix.

Ce but exclusif, unique, le vice-roi l'a déterminé lui-même dans plus d'une de ses dépêches, consistait à éloigner le plus longtemps possible la guerre des frontières de l'Italie, à conserver et à défendre par suite l'Illyrie. C'était là, d'ailleurs, une conception absolument rationnelle, ne dépendant en aucune façon des mouvements de Hiller, une conception qu'il lui était possible de réaliser en réglant judicieusement et d'après l'attitude, la position et les forces de son adversaire, les opérations qui lui auraient permis de faire prévaloir sa volonté.

Sans vouloir entrer à nouveau dans l'examen des faits, il aurait suffi au vice-roi, pour atteindre le but qu'il se proposait, d'être renseigné sur les projets et les mouvements des Autrichiens et de s'attacher surtout à conserver toute sa liberté d'action. En un mot, il fallait, au lieu de la subir, comme il le fit malheureusement presque dès les premiers jours de la campagne, dicter la loi à l'adversaire et se rappeler qu'à la guerre c'est par le mouvement, par l'activité qu'on arrive à imposer sa volonté et à abattre celle de l'ennemi.

C'était de cette façon que Bonaparte avait su procéder à

l'automne de 1796. La nécessité de subir la loi de l'adversaire, comme le fait si justement remarquer York von Wartenburg[1], répugne aux grands capitaines, et c'est moins la réflexion que le besoin de dicter la loi à son adversaire qui inspira et justifia les actes de Bonaparte.

Mais, si le vice-roi était assurément un des meilleurs disciples de l'empereur, il était, comme la plupart de ses maréchaux, loin d'avoir les vues larges, la conception nette, le coup d'œil incomparable du maître.

Aussi, tout en essayant de mettre en lumière les difficultés de toute nature qui ont assurément contribué dans une large mesure à paralyser l'activité du vice-roi, à ralentir ses mouvements et à modifier ses projets, au moment même où il se voyait sur le point de pouvoir tirer parti des avantages qu'il venait de remporter, nous n'avons en aucune façon voulu diminuer les réels mérites du vice-roi, la juste réputation qu'il s'est acquise, la grandeur des services qu'il a rendus jusqu'au dernier jour de son commandement à la France et à l'empereur. Loin d'avoir jamais eu une pareille pensée, nous croyons, au contraire, que c'est surtout au vice-roi que doivent s'appliquer les paroles si justes et si vraies que Marmont[2] met dans la bouche de Desaix : *Le commandement d'une armée est ce qu'il y a de plus difficile sur la terre.*

1. York von Wartenburg, *Napoleon als Feldherr*, t. I, p^es 65-66.
2. Marmont, *Mémoires*, t. I, p^re 80.

APPENDICE

ANNEXES — NOTICES — DOCUMENTS OFFICIELS
PIÈCES JUSTIFICATIVES

APPENDICE

ANNEXES — NOTICES — DOCUMENTS OFFICIELS PIÈCES JUSTIFICATIVES

ANNEXE I

(P. 5)

On trouve, dans un rapport de M. Meuron, consul de France à Ancône, en date du 20 mars 1813 (*Archives des Affaires Etrangères*, vol. 63, p^{ce} n° 166, f° 212) adressé au ministre des Relations extérieures du royaume d'Italie, Marescalchi, des détails intéressants sur les mouvements et les effectifs des troupes françaises et italiennes parties du 20 au 28 février, des départements du Métauro, du Musone et du Tronto pour Brescia. Le consul, après avoir rendu compte du nombre d'hommes offerts par ces départements et qu'on avait envoyés au dépôt de Lodi pour y former les troupes départementales, ajoutait que « la conscription de 1813 s'était effectuée et que les hommes s'étaient rendus dans leurs dépôts. Le département du Métauro a fourni 577 hommes, plus 1.295 réfractaires des levées précédentes. On s'occupe de la conscription de 1814. » Ce rapport se termine par un aperçu sur les troupes restant dans les dépôts des trois départements du Métauro, du Musone et du Tronto et tenant garnison à Ancône. Il en résulte que le 6e régiment de ligne italien n'avait que 300 hommes à Macerata, que la garnison d'Ancône se composait de 400 hommes du 4e régiment de ligne italien et de 1.600 conscrits et invalides du 2e de ligne italien. Il n'y avait à Pesaro que quelques hommes formant le dépôt du 53e régiment français de ligne et quelques cavaliers à Sinigaglia, auxquels il fallait encore ajouter une compagnie de canonniers garde-côtes, les compagnies départementales, et enfin une compagnie d'artillerie en garnison à Ancône.

A la même date une situation générale de l'armée adressée à Marescalchi accusait l'existence à l'intérieur du royaume de 4.097 hommes de troupes françaises et de 24.116 italiens (*Affaires Etrangères*, v° 63, p. 167, f° 213, Marescalchi, Milan, 10 mars 1813).

Il ressort, du reste, de la comparaison des états de situation générale de l'armée envoyés au comte Marescalchi, l'un à la date du 1er jan-

vier 1813, l'autre du 10 mars 1813 (*Affaires Etrangères*, Milan, v° 63, p. 151, f° 192, et p. 167, f° 213) qu'il restait en Italie, au 1er février, 57.627 hommes, dont 25.179 de troupes françaises et que 13.935 soldats français étaient à ce moment en marche pour se rendre à Vérone et faire partie du corps d'observation d'Italie, que, cinq semaines plus tard, l'effectif du corps d'observation d'Italie (IVe corps d'armée, général Bertrand) s'élevait à 45.320 hommes, dont 14.621 Italiens et qu'il ne restait plus en Italie que 28.209 hommes, dont 4.097 Français. Il avait donc fallu, pour ramener l'effectif des troupes italiennes au chiffre de 24.116 indiqué par la situation du 10 mars, rappeler à l'activité 5.689 hommes auxquels il convient d'ajouter les 6.000 conscrits de la réserve de 1813, dont le général comte Fontanelli avait ordonné la levée et qu'il avait fait figurer dans l'état de situation du 1er février (Rapports de Fontanelli à l'empereur et roi en date de Milan, le 25 janvier 1813 et le 5 février 1813).

ANNEXE II

(P. 13)

Général Vignolle au ministre de la Guerre

Milan, 11 mai 1813.

« La garnison de Venise a été renforcée, depuis le 15 avril, de 1.214 hommes et peut être, en quelques heures, soutenue par les troupes qui sont à Padoue et ne se composent que de jeunes soldats. Les conscrits arrivant journellement aux dépôts des 13e et 106e régiments de ligne, on a les moyens d'augmenter la surveillance et la défense de l'ex-Frioul italien, depuis l'embouchure du Tagliamento jusqu'à celle de l'Isonzo, et, dans la 4e division, depuis celle du Pô jusqu'à Rimini. Comme il ne s'y trouve plus en infanterie que 1 bataillon et 2 compagnies du 1er régiment étranger, j'ai invité S. A. I. Mme la Grande Duchesse de Toscane de vouloir bien ordonner le renvoi des compagnies qui sont rentrées à Florence.

Les moyens de M. le général Barbou pour la surveillance et la défense du littoral du côté d'Ancône s'augmentent journellement par l'arrivée successive des conscrits aux corps qui composent la garnison de cette place et au dépôt du 53e régiment à Pesaro. Le général n'a, jusqu'à présent témoigné aucune inquiétude sur les projets d'expédition que l'on suppose à l'ennemi vu l'augmentation de ses forces dans l'Adriatique » (*Archives de la Guerre*).

Par une dépêche en date du 7 mai, Berthier avait prescrit au général Vignolle de faire partir le général Seras pour Venise et d'envoyer des renforts dans cette place et sur la côte. (Major général au général Vignolle commandant les troupes françaises en Italie. *Archives de la Guerre.*)

ANNEXE III

(p. 16)

On trouve, dans les *Lebensbilder aus den Befreiungs Kriegen*, livre qu'on ne doit, d'ailleurs, consulter qu'avec la plus extrême prudence, par cela même que son auteur Hormayr, entraîné par la haine qu'il portait à Metternich, a trop souvent altéré la vérité, quelques lettres assez curieuses, adressées de Vienne, les 5 et 12 janvier et 2 février 1810, à un agent du ministère des Affaires étrangères de Londres par un personnage qui se cache sous le faux nom de Robert Tarnow, et qui donnent une idée assez nette des agissements et des projets des principaux chefs du parti de la guerre à outrance, du parti autrichien qui avait voué à la France, ou plutôt à Napoléon, une haine implacable. Turnow réclame la création d'un *Ministère secret*, sous lequel il travaillerait, afin que le ministère ostensible puisse plus librement continuer les « simulations et dissimulations que les circonstances nous prescrivent. Mais tout cela n'est encore qu'un pieux désir, et vous êtes mieux à même qu'aucun autre de hâter sa réalité ». Revenant encore sur ce sujet, le soi-disant Turnow ajoute, dans sa lettre du 2 février 1810 : « Le seul objet dont je m'occupe sérieusement, c'est de combattre l'économie qui ruine insensiblement notre armée ».

« ... Je demande qu'on soit toujours préparé à se défendre ou bien à profiter de l'avenir, et c'est dans ce but que je voudrais faire donner au comte de Stadion avec Baldacci[1] un ministère secret pour faire tous ces préparatifs au dedans et au dehors, tandis que le ministère ostensible n'employerait que des narcotiques et des soumissions, car je voudrais que l'on ne nous déclare pas la guerre avant que nous ne soyons en état de la déclarer[2]... »

a) Baldacci. Conseiller d'Etat autrichien, d'origine corse, comme Pozzo di Borgo et comme lui un des ennemis les plus acharnés de Napoléon.
b) Les lettres de Turnow sont écrites en français.

ANNEXE IV

(p. 22)

Il est d'autant plus permis de croire que l'Autriche a eu, à la fin de 1812 et dans les premiers mois de 1813, des intentions réellement pacifiques et qu'elle a sérieusement songé à rétablir la paix en Europe, que, *le* 12 *juillet* 1813, l'empereur François écrivait en marge d'un rapport de Metternich les phrases suivantes :

« La paix, une paix durable, tel est assurément le plus ardent désir de tout honnête homme. Nul ne la recherche plus que moi, qui voudrais par-dessus tout épargner les horreurs de la guerre à mes fidèles sujets, à ma belle patrie que j'aime tant. Il nous faut donc essayer d'ar-

river à ce résultat. C'est dans ce sens que nous avons agi jusqu'ici et que nous devons continuer à agir, sans nous laisser séduire et aveugler par les avantages momentanés qu'on nous offre, par les accroissements de territoire qu on fait miroiter à nos yeux. » (*Haus, Hof and Staats-Archiv.*) Note en marge du rapport de Metternich du 12 juillet 1813 citée par Criste. *Beitritt Oesterrichs zur Coalition im Jahre* 1813. *Mittheilungen des K. und K. Kriegs-Archiv.* 1894).

Il ne sera pas sans intérêt de joindre à cette pièce des extraits d'un document qui se trouve aux *Archives Nationales* A. F, IV, 1645 C. 3772, d'une lettre que le prince de Schwarzenberg écrivait, selon toute probabilité, au duc de Bassano et dans laquelle, après avoir reconnu la nécessité de reformer l'armée pour recommencer la lutte au printemps suivant, le commandant du corps auxiliaire en vient à parler des intentions et des désirs de l'Autriche.

« Enfin la guerre n'a pas été terminée après la première campagne, et il est probable qu'elle le sera aussi peu à la fin de la seconde; car l'envahissement de quelques provinces forcerait les Russes bien moins encore à conclure une paix honteuse que les succès immenses remportés par l'empereur, l'été dernier, n'ont pu le faire. Il parait donc que cette lutte du Nord contre le Midi, dont le théâtre est éloigné de la France, peut devenir longue et sanglante. C'est une guerre qui offre infiniment plus de chance de destructions que de conquêtes.

« Que l'alliance de l'Autriche et de la France se resserre donc davantage par tous les nœuds imaginables, que l'empereur Napoléon la rende plus nationale en Autriche, cela ne dépend que de lui, que ces deux puissances réunies *offrent la paix à la Russie, ce qui pourrait s'effectuer principalement par l'intervention directe du cabinet de Vienne*, que l'on fasse cette paix promptement, l'enthousiasme s'évaporera bientôt, si le feu de la guerre ne l'échauffe plus, et on obtiendra bien plus facilement dans une couple d'années ce qui par des efforts redoublés ne manquerait pas de ruiner totalement les alliés, même en remportant des victoires. »

ANNEXE V

(P. 23)

A mesure que la situation générale s'accentua, l'attitude du cabinet autrichien se dessina de plus en plus nettement, sauf, toutefois, aux yeux de M. Otto qui semblait ne pas s'apercevoir des efforts de toute nature tentés par la diplomatie autrichienne. Nugent continuait la série de ses voyages destinés à organiser de longue main le soulèvement des provinces arrachées à l'Autriche. Comme Stadion, il ne cessait de correspondre avec le comte de Münster et de préparer sur les indications du confident, de l'âme damnée du prince Régent d'Angleterre, la revanche rêvée par leur haine. Nous aurons à revenir plus loin sur le rôle considérable que Nugent joua comme général en Illyrie, en Istrie et en Italie; mais il nous a paru utile de signaler dès à présent

les actes trop peu connus d'un des ennemis les plus acharnés et les plus inconciliables de Napoléon et que rien ne saurait mieux caractériser que les trois lettres suivantes extraites des pièces justificatives qui sont jointes à l'ouvrage d'Hormayr (*Lebensbilder aus dem Befreiungs Kriege. — Ernst Friedrich Herbert, Graf von Münster*).

Nugent au comte de Münster[1]

Vienne, 20 mars 1812

J'entretiens avec soin et je conduis avec prudence les intelligences en Tyrol et en Suisse. Je continue à m'entendre avec l'évêque d'Agram et les autres personnages influents d'Illyrie; mais il est impossible de songer à rien faire de grand, tant qu'on ne recevra pas de gros renforts et un véritable appui fournis par une puissance maritime.

Le comte de Münster à Nugent[1]

Londres, 4 mars 1813.

J'ai toujours cru fermement que le meilleur moyen d'amener l'Autriche à se déclarer pour nous consistait à fomenter des soulèvements dans les provinces que l'Autriche avait été obligée de céder. Il est bon de considérer que Grenier traverse actuellement le Tyrol et emmène avec lui tout ce qu'il y avait d'hommes disponibles en Italie. Lord Wellington et lord William Bentinck devraient voir s'il n'y aurait pas lieu de diriger sur l'Italie l'expédition préparée en Sicile et qui pourrait y rendre plus de services, même à nos affaires en Espagne, que si l'on dirigeait ces troupes sur l'Espagne même...

... Le fait d'obliger Bonaparte à soutenir ses troupes d'Illyrie et d'Italie le contraindrait à rappeler d'Espagne une grosse partie de ses troupes.

L'archiduc François d'Autriche-Este au comte de Münster[1]

Cagliari, 25 mars 1813.

Monsieur le comte,

Sans avoir l'avantage de Vous connaître personnellement, le général comte Nugent m'a dit combien de droit vous avez à ma confiance pour l'intérêt que vous prenez pour les affaires que le dit général vous a communiquées et que je souhaite ardemment de voir bientôt acheminées selon nos vœux. C'est donc à vous que je les recommande, surtout depuis que les circonstances semblent y être plus favorables. Je les envisage comme étant d'une très grande importance, d'une probable réussite, si on ne perd pas le bon moment et si on emploie les moyens

1. Texte original en français.

nécessaires. Veuillez bien, Monsieur le Comte, faire connaître à qui convient mon opinion à cet égard et être l'interprète de mes sentiments, qui, tenant à des principes trop solides et importants, sont inaltérables à tout événement et tout à fait désintéressés à mon égard. L'incertitude seule, je l'avoue, trop longtemps prolongée à cet égard, est un état difficile à soutenir convenablement; du reste, je saurai m'accommoder en tout temps aux circonstances; mais actuellement les circonstances paraissent se combiner avec mes vœux. Très reconnaissant de la part si active que vous voulez prendre à ces affaires, je suis persuadé de ne pas pouvoir les mieux appuyer qu'à vous et avec les sentiments de confiance et d'estime bien distinguée que vous m'inspirez, je suis

Votre très affectionné

FRANÇOIS, Archiduc d'Autriche-Este.

ANNEXE VI

(P. 25)

Nous croyons utile de reproduire ici des extraits d'une lettre, que le général Gifflenga, aide de camp du vice-roi et chargé par lui d'une mission auprès du prince de Schwarzenberg lui adressait de Varsovie, le 31 janvier 1813 (*Archives Nationales*, AF. IV, 1651. C. 3779, p. 44).

Aussitôt après son entretien avec le prince de Schwarzenberg, entretien motivé par le mouvement du corps auxiliaire qui se concentrait à ce moment pour opérer sa retraite sur la route de Cracovie, au fur et à mesure que les troupes russes s'approchaient, Gifflenga écrivait que « Schwarzenberg ne veut pas se croire en mesure d'en imposer à l'ennemi et encore moins de lui résister »; qu'il n'a pu parvenir à la décider à retarder son mouvement, que, Schwarzenberg a les ordres les plus positifs de sa cour de ménager son contingent, que son armée est le cadre de 60.000 hommes et qu'il est responsable de la moindre démarche hasardée qui pourrait le compromettre.... » Gifflenga signale ensuite le mécontentement de l'état major et de l'armée, à laquelle il est dû cinq mois de solde et qui accuse la France de ce retard dans le payement. « Les avant-postes autrichiens et russes fraternisent. Le prince de Schwarzenberg n'est pas maître chez lui, c'est son sous-chef d'état major, le colonel Baillet de la Tour, qui a la haute main sur les affaires, On a passé, le 26 janvier, une convention verbale qui suspend les hostilités pendant cinq jours » et Gifflenga après avoir ajouté malicieusement: « *comme s'il y en avait eu précédemment* », dit encore au vice-roi : « Schwarzenberg profite de cet intervalle pour se concentrer sur la Vistule. Le prince a, du reste, conféré personnellement avec les généraux russes ».

Il est bon de remarquer à ce propos que, le vice-roi ayant donné au prince de Schwarzenberg l'ordre de se replier sur Kalisch (*Archives*

Nationales, AF, IV, 1651, p. 49-52; Posen, 4 février 1813, le vice-roi à l'empereur), Schwarzenberg, après l'avoir fait prévenir verbalement par son aide de camp, le colonel comte de Hohenlohe, qu'il n'était guère disposé à exécuter ce mouvement (*Ibid.*, p. 54), lui écrivit de Varsovie, le 3 février : « Je tâcherai de me rapprocher le plus possible de la direction de Kalisch; mais Votre Altesse daignera juger que le grand mouvement de l'armée russe rendra la marche de mon corps sur ce point très pénible, parce que l'ennemi se trouve sur la ligne la plus courte. » *Ibid.*, p. 56, Schwarzenberg au vice-roi, Varsovie, 3 février 1813.

ANNEXE VII

(p. 28)

L'optimisme de M. Otto était tel que M. de Bubna disait en le raillant spirituellement : « Ses rapports sont tellement rassurants et optimistes qu'on pourrait les croire dictés par Metternich. »

Quant à M. de Narbonne assurément plus habile et plus clairvoyant que M. Otto, son zèle et son désir de se distinguer et de justifier la faveur dont il était l'objet de la part de Napoléon le servirent mal et le gênèrent dans l'accomplissement de la mission difficile qu'on lui avait confiée à un moment, où l'Autriche n'avait plus aucune raison pour hésiter plus longtemps, plus aucun intérêt à renoncer à la situation exceptionnellement avantageuse qu'on lui avait laissé prendre. Il est même curieux de voir, que M. de Narbonne n'attacha à la conversation qu'il eut avec Metternich avant la bataille de Lützen qu'une importance tout à fait secondaire. « L'Autriche, avait dit M. de Narbonne, veut attendre l'événement et la victoire la décidera. » « Vous vous trompez, lui avait répondu le chancelier, nous vous parlerions d'un ton plus prononcé le lendemain d'une victoire. »

Metternich avait, on le voit, joué carte sur table et répété à M. de Narbonne ce qu'il avait dit à Humboldt et écrit à Lebzeltern.

On doit toutefois reconnaître, que M. de Narbonne apprécia sainement la situation quelques semaines plus tard, lorsqu'au moment du départ du comte Stadion pour le quartier général des souverains alliés, le 8 mai, il écrivait ces phrases si tristes et si prophétiques;

« J'assiste ici à un drame, dont on voit se jouer les quatre premiers actes et dont la mission du comte Stadion pourrait bien être l'épilogue. »

Malgré cela même au moment des séances du Congrès de Prague, le 12 juillet, M. de Narbonne persista à croire que l'Autriche n'entrerait pas dans la coalition et qu'elle resterait neutre.

« La neutralité de l'Autriche, disait à ce propos Bubna, c'est le *dada* que M. de Narbonne enfourche à tout instant. »

L'empereur semble, du reste, avoir partagé les illusions de M. de Narbonne.

Pendant les négociations de Prague, dans une des conversations de Caulaincourt avec Metternich, le duc de Vicence déclara au chancelier autrichien que Napoléon était intimement convaincu, que l'Autriche

ne prendrait jamais parti contre lui. Il croyait aussi fermement à la solidité de l'alliance autrichienne qu'il avait cru un an plus tôt à la conclusion de la paix entre la France et la Russie lors de son entrée à Moscou (Extrait d'une lettre de Metternich à Stadion, juillet 1813).

ANNEXE VIII

(P. 29)

« Je suis convaincu, écrit Radetzky, dans les notes qu'il dicta au comte Thun, que, si l'Autriche à tardé et hésité à se joindre à la coalition, cela tient uniquement au peu de confiance que l'on avait à Vienne dans les moyens dont on disposait. On manquait d'argent et personne ne croyait à la possibilité d'arriver à organiser en si peu de temps une armée capable d'être mobilisée. On avait entièrement négligé l'armée : les compagnies comptaient à peine 60 hommes. Les soldats étaient complètement ignorants, à peine dégrossis, malhabillés, mal équipés; ce n'étaient à vrai dire que des paysans revêtus de tuniques de soldats. »

Appelé à donner son avis sur la situation vers la fin de juin 1813 Radetzky n'hésita pas à déclarer par écrit que : « Pour l'Autriche, se prêter à un arrangement, quel qu'il soit, de nature à conserver à Napoléon son influence en Allemagne et en Italie, ce serait signer de ses propres mains son arrêt de mort et se suicider politiquement. Seule la guerre, et la guerre faite dans des conditions aussi favorables, permet à l'Autriche de concevoir l'espoir de recouvrer son indépendance et de s'assurer les bénéfices d'une paix avantageuse et durable ». (Lettre de Radetzky, fin juin 1813.)

ANNEXE IX

(P. 32)

Murat essaya le 18 juin d'expliquer à l'empereur les motifs pour lesquels il s'était cru forcé d'imposer la naturalisation aux Français occupant des emplois dans son royaume. (*Archives Nationales*, AF. IV, 1685, p. 229-230) Un mois plus tard, Gallo était obligé d'envoyer en communication à Durand un décret, par lequel le roi déclarait que les Français n'étaient pas considérés comme étrangers dans le royaume de Naples et que les dispositions du décret du 14 juin ne leur étaient pas applicables (*Archives Nationales*, AF. IV, 1635, p. 239).

D'après Orloff (*Le royaume de Naples*, II, ch. XI, 255), Murat n'aurait pris cette résolution, que parce que Napoléon, à la suite de son mariage avec Marie-Louise, aurait formé le dessein de se réconcilier avec les Bourbons des Deux-Siciles et aurait encouragé l'ouverture d'une correspondance avec la reine Marie Caroline, épouse du roi Ferdinand.

Il suffit toutefois de prendre connaissance du document suivant pour remettre les choses à leur place. Voici, en effet, ce qu'écrivait, à la date du 29 juin-11 juillet 1811 le chargé d'affaires de Russie à Naples, le comte de Benkendorff au comte Roumantzoff, chancelier de l'Empire.

« Le prince Koslowsky m'informe du rappel de Sicile du général Stuart et de lord Amherst, ambassadeur d'Angleterre. Tous deux seront remplacés simultanément par lord William Bentinck, les rapports entre les deux cours devant à l'avenir être traités militairement.

La nouvelle dislocation, donnée à la division française dans ce pays et dont j'ai eu l'honneur d'informer Votre Excellence, fait naître ici des conjectures qui ont l'air de remplir la cour des plus vives alarmes; elles semblent être augmentées encore par les termes mêmes de l'instruction adressée au général Grenier à ce sujet en le nommant chef de la division française établie dans le royaume. L'ordre du jour émané de Paris le déclare entièrement indépendant des ordres du roi, de quelque nature qu'ils puissent être, et désigne le corps qui lui est confié sous la dénomination de *corps d'observation du Midi de l'Italie*. Les troupes doivent former un camp autour de Naples et occuper exclusivement les places fortes qui l'avoisinent. Les troupes napolitaines vont en être tirées incessamment pour se joindre à l'armée de Calabre, dont le général Manhès prendra le commandement.

Une escadre anglaise sortie de Messine, le 26 juin, a vivement bombardé la ville de Scilla pendant plusieurs heures. Elle s'est retirée après sans donner autre suite à son attaque ». (*Archives Nationales*, AF. IV, 1684.)

ANNEXE X

(P. 34)

Haus, Hof und Staats-Archiv. P. S. n° 8, Mier à Metternich Naples, 20 septembre 1811. Cette dépêche, dont le duplicata partiel se trouve aux *Archives Nationales* (AF, IV, 1684), commence par ces mots qui peignent bien la situation : « S. M. la reine a quitté, hier, Naples à sept heures du matin. Son Auguste Epoux l'a accompagnée jusqu'à Capoue et est revenu le même jour à Naples... Comme S. M. l'empereur Napoléon se proposait de faire une tournée en Hollande et dans les provinces allemandes nouvellement réunies, S. M. la reine veut voyager bien vite pour le trouver encore à Compiègne... »

Benkendorff, chargé d'affaires de Russie, annonçait, le 16 septembre 1811, au comte Roumantzoff le départ de la reine partie subitement avec la duchesse de Cassano, une dame du Palais et son cavalier d'honneur et qui, disait-il, ne devait rester que peu de temps en France (*Archives Nationales*, AF, IV, 1685, p^ce^ 255).

Dans la même dépêche Benkendorff insistait sur les causes de la disgrâce encourue par le lieutenant général de la Vauguyon. Quelques jours plus tard, le prince Dolgorouky, ministre de Russie à Naples, entretenait le comte Roumantzoff, chancelier de l'Empire des mêmes faits et lui écrivait à ce propos : « ... Le voyage de S. M. la reine de

Naples à Paris absorbe exclusivement l'attention de tous les Napolitains et l'on se flatte ici d'en éprouver bientôt les heureux résultats pour ce pays... » (*Ibid.*, Naples, 22 septembre 1811.)

ANNEXE XI

(p. 34)

Mier fait allusion ici aux réclamations formulées par le ministre du Trésor qui exigeait du royaume de Naples le payement de 1.537.000 francs. Dans sa lettre au duc de Bassano (Correspondance, t. 22, n° 17929; Trianon, 19 juillet 1811), Napoléon règle le payement de cette dette en quatre termes échelonnés jusqu'à novembre et il ajoute : « Vous passerez plainte au ministre de Naples de ce que le roi ne tient aucun de ses engagements ; que les traités ne sont pas exécutés et que ceux qu'il fait avec moi doivent l'être ponctuellement. » Dans une dépêche du 10 octobre, Mier enregistre les discours tenus par le maréchal Pérignon, « qui ont beaucoup rassuré le public. Le maréchal dit à qui veut l'entendre qu'il n'entre pas dans les projets et la politique de l'empereur de réunir ce royaume au grand Empire... que l'empereur ne veut nullement se mêler de l'administration intérieure, mais pour ce qui est de la politique, elle doit être et toujours rester soumise à la sienne. Il ajoute à cela, que le roi ne doit pas oublier qu'il est Français, grand dignitaire de l'Empire ; qu'il tient un Etat de la munificence de Napoléon ; qu'il ne peut le conserver que par la prépondérance de la France et que, comme l'empereur le lui a donné, il peut le lui reprendre. Ces discours très humiliants, pour le roi, ne paraissent pas beaucoup blesser l'amour-propre des Napolitains qui préfèrent supporter toutes les humiliations possibles plutôt que d'être réunis à la France. On espère toujours que la reine parviendra à calmer le ressentiment de Napoléon contre le roi et qu'elle l'engagera à mettre des bornes aux humiliations qu'il lui fait essuyer continuellement ».

(*Haus, Hof und Staats-Archiv.*, n° 18 Mier à Metternich, Naples, 10 octobre 1811.)

ANNEXE XII

(p. 35)

Archives des Affaires étrangères, Naples, 1812, p^ce 138. Baron Durand au duc de Bassano, dépêche n° 9, de Naples, 27 janvier 1812. Les appréciations du baron Durand sont, du reste, pleinement confirmées par une dépêche de Mier à Metternich en date de Naples, le 27 mars 1812. « L'indisposition et la mauvaise humeur du roi continuent; depuis trois jours, il n'a vu personne. » Mier, il est vrai, ne se fait pas faute d'insister, à propos du rappel en France du préfet de police Maghella

et de la mise à pied imminente du ministre du l'Intérieur Zurlo, d'ailleurs détesté dans le royaume, sur la pression exercée à cet effet par l'empereur et par la reine : « Ces deux hommes, dit-il, possédaient toute la confiance du roi et, par conséquent, étaient mal vus de la reine. Le gouvernement français fait tout pour dégoûter le roi de la place qu'il occupe momentanément, et il paraît que la présence de la reine à Paris n'a fait que différer le moment de son rappel. L'absence et l'éloignement n'ont fait qu'augmenter la mésintelligence qui régnait depuis quelque temps entre le roi et la reine ; on souffle la discorde pour embrouiller les choses davantage et trouver un prétexte apparent pour réunir ce pays au grand Empire. » Enfin Mier ajoute, à propos du départ de Naples du comte Dolgorouki et de l'imminence d'une guerre contre la Russie. « Le roi désire beaucoup avoir un commandement dans la guerre qui se prépare dans le Nord, mais il ne veut pas le demander; peut-être le lui donnera-t-on pour l'attirer hors du pays; mais je crois *qu'une fois sorti de ce royaume il n'y retournera plus.* » (*Haus, Hof and Staats-Archiv.*, n° 29).

Il est utile, à ce propos, de rectifier certaines des assertions du diplomate autrichien. Sans revenir sur la question de l'annexion du royaume de Naples au grand Empire, sur cette menace dont on se servit si habilement pour troubler le pauvre roi, il est utile de faire remarquer, que la reine n'a pas eu une part aussi considérable, que Mier affecte de le dire, dans les changements dont il parle dans sa dépêche. Appréciant, dans un rapport en date du 1er janvier 1812 (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, 138, p^ce^ 48, f° 103), les opinions, la position et le caractère des ministres de Murat, le baron Durand envoyait au duc de Bassano les notes suivantes : « Marquis de Gallo, Affaires étrangères, caractère incertain; prince Pignatelli, secrétaire d'Etat, n'a pas la confiance du roi ; Ricciardi, grand juge, antifrançais ; Zurlo, ministre de l'Intérieur, toujours acquis à la cour de Palerme... Général Carascosa, commandant à Naples, ayant à ce titre une police particulière, a rendu par cette voie des services qui lui ont valu une importance, peut-être un peu subalterne, mais qui n'est pas moins agissante et que ses dispositions complètement antifrançaises peuvent rendre aussi dangereux. »

En raison du caractère confidentiel de cette dépêche et du peu de confiance qu'il avait dans la discrétion du gouvernement de Naples, Durand fit porter cette lettre à Rome par un officier du général Miollis.

ANNEXE XIII

(p. 39)

Malgré tout notre désir de ne pas insister sur cette page si triste de la vie du roi de Naples, il nous paraît, cependant, impossible de passer complètement sous silence les faits qui se sont produits du 5 décembre 1812 au 16 janvier 1813.

Dix jours après le départ de l'empereur de Smorgoni, Murat, constatant que tout allait de mal en pis depuis le départ de Napoléon, se déclarait dans

l'impossibilité de conserver un commandement qu'il prétendait n'avoir pris que par déférence et par attachement pour l'empereur. Dès cette époque, il manifestait l'intention de laisser le commandement au vice-roi qui, d'après les propres expressions de Joachim « est plus exercé que lui dans l'administration ». Murat croit qu'il peut être plus utile à Naples ou à Paris et annonce, du reste, à l'empereur que, s'il ne reçoit pas de décision dans quinze jours, il se mettra en route (Cf. *Archives Nationales*, A, F, IV, 1643, C^on 3771, Murat à l'empereur, de Wirballen, 16 décembre 1812). Le jour même, du reste, le major général (Cf. *Archives Nationales*, A, F, IV, 1643, C^on 3771) envoyait au ministre de la Guerre une importante dépêche, chiffrée avec le chiffre qui servit à la correspondance du prince de Neufchâtel et de l'armée d'Espagne, et dont le duc de Feltre avait une copie.

« Le roi de Naples est le premier homme sur le champ de bataille, pour exécuter les ordres d'un général en chef. Le roi de Naples est l'homme le plus incapable de commander en chef sous toute espèce de rapports. Il faut le remplacer de suite. Le vice-roi est (mots non déchiffrés) plein de santé et de force. Le duc d'Elchingen et le maréchal Gouvion Saint-Cyr ont sa confiance (ou, la confiance). »

Le lendemain, 17 décembre, de Stallupönen, Murat s'insurge presque contre l'ordre de l'empereur qui lui défend de quitter l'armée; il lui répète que rien au monde ne l'y fera rester, que la tâche d'un si grand commandement est au-dessus de ses forces, qu'il croit déjà avoir assez prouvé son absolu dévouement à l'empereur, qu'il sera toujours prêt à revoler sous ses drapeaux quand il s'agira de combattre : « Mais, dit-il, je ne saurais y rester, quand il ne s'agit plus que d'organiser ou d'administrer et quand le soin de mes États et le vœu de mes sujets me rappellent au milieu d'eux » (*Archives Nationales*, A, F, IV, 1643, Murat à l'empereur, de Stallupönen, 17 décembre 1312).

Le 29 décembre, arrivé à Königsberg, il affecte de croire que les débris de l'armée vont pouvoir tranquillement prendre « des quartiers d'hiver », et réclame avec impatience l'autorisation d'aller revoir sa femme et ses enfants. « J'attendais ce moment, écrit-il à l'empereur (*Archives Nationales*, A, F, IV, 1643. Murat à l'empereur, Königsberg, 29 décembre 1812) parce que je puis m'absenter sans inconvénient. »

Le 4 janvier 1813, malgré la défection d'York, il revient encore plus vivement à la charge : « Sire, écrit-il, il ne me convient de rester à l'armée que quand vous la commandez. Le roi de Naples ne saurait prendre sur lui de la commander qu'avec toute la plénitude de liberté et de pouvoir si indispensable à tout général en chef. » Cette fois, ce sont ses ennemis et non les dénonciations dont il a été l'objet qui sont causes de « sa ferme résolution de rentrer à Paris ou à Naples ». (*Archives Nationales*, A, F, IV, 1651, C^on 3779, p^ce 2. Murat à l'empereur, d'Elbing, 4 janvier 1813 à quatre heures du matin.)

Quelle différence entre ce ton et la teneur de la lettre que le vice-roi avait écrite à l'empereur, le 5 décembre 1812, lorsque, croyant savoir que le roi de Naples allait prendre le commandement de l'armée, il se bornait à lui dire, en lui demandant à retourner en Italie : « Il me serait pénible de n'être plus employé que pour la gloire d'un autre prince, surtout d'après les sentiments de cette personne à mon égard, sentiments que Votre Majesté connaît aussi bien que moi. » Il ajoutait,

d'ailleurs : *Dans le cas où Votre Majesté me laisserait à l'armée, j'y resterais tant qu'il lui plaira et je n'en continuerais pas moins à la servir avec le même zèle et avec le même dévouement.* (Correspondance, t. 24, note au nº 19383.)

Trois jours après avoir, à la date du 4 janvier, déclaré qu'il lui faut rentrer à Naples ou à Paris, et bien que le major général soit malade et alité, Murat fait encore plus nettement comprendre à l'empereur que sa résolution est irrévocable. Il a la fièvre et un commencement de jaunisse, et, comme l'empereur « ne lui a pas répondu sur le choix de celui qui doit le remplacer », il le prévient qu'il laissera ce commandement au vice-roi, lorsqu'il sera forcé, par la maladie ou d'autres circonstances, à abandonner l'armée ». (*Archives Nationales*, A, F, IV, 1651, C^on 3779, p^ce 12. Murat à l'empereur, Elbing, 7 janvier 1813.)

Enfin dix jours plus tard, le roi de Naples, après avoir écrit à l'empereur, au major général et au vice-roi, quittait l'armée, le 17 janvier, à quatre heures du matin, malgré les représentations faites par le prince Eugène et par Berthier pour essayer de le retenir et de le décider à ajourner, tout au moins, sa funeste résolution. (Cf. *Archives Nationales*, A, F, IV, 1651, Murat à l'empereur, Posen, 15 janvier 1813, p^ce 15. Murat au vice-roi, Posen, 15 janvier 1813, p^ce 16. Murat au major-général Posen, 15 janvier 1813, p^ce 17 et Posen, 16 janvier 1813, p^ce 65. Major général à l'empereur, Posen, 16 janvier 1813 p^ce 64. Vice-roi à l'empereur, Posen, 16 janvier 1813. Neuf heures soir, p^ce 1, et Posen 17 janvier 1813, dix heures soir, p^ce 3 et major général à l'empereur, Posen, 17 janvier 1813, p^ce 67.) Dans la lettre par laquelle il annonçait sa résolution au major général, Murat, n'osant lui révéler ses véritables intentions, lui disait : « Je vais m'acheminer sur les derrières de l'armée, et j'espère qu'à l'aide d'un traitement suivi et d'un peu de repos, je pourrai rétablir ma santé délabrée par tant de fatigues diverses et *être bientôt en état de reprendre le commandement de l'armée.* »

ANNEXE XIV

(P. 44)

Dans sa dépêche du 7 février (*Archives des Affaires étrangères*, Naples 1813 V^e 139, p^ce 22, f° 40), Durand écrit, en effet, à Bassano que « le roi est atteint des fièvres », mais il ajoute qu' « il a redonné au marquis de Gallo l'exécution des ordres de l'empereur relatifs aux troupes, ordres auxquels le gouvernement napolitain semble moins que jamais disposé à se conformer », puisque, dans sa dépêche du 5 février (*Ibid. in id.*, V^e 139, p^ce 19, f° 34), il rend compte à Bassano que « le régiment provisoire fort de 2.000 hommes et le 2e régiment de chasseurs à cheval fort de 542 hommes est parti de Naples, qu'en outre 500 hommes du 1er chasseurs à cheval, dont 200 venant de Nola et 300 des Calabres devaient également partir, mais que Murat leur a donné contre ordre ». En informant le ministre qu'il va réclamer à ce sujet, il ajoute que « Murat a donné à sa garde, qu'il avait laissée à l'armée, l'ordre de revenir à Naples ».

La dépêche, que Durand envoya au duc de Bassano à la date du 9 février, est si importante qu'il nous a semblé indispensable d'en citer au moins les passages les plus saillants.

« Il n'est pas douteux que le roi est revenu de l'armée avec un sentiment amer et profond de tout ce qu'il a souffert, et ce ne sont pas les dangers, les fatigues, qui ont jeté cette impression dans son cœur; c'est le regret toujours plus vif d'être éloigné de ses états et de voir une portion de son autorité exercée par la reine.

Le roi a pu craindre, lui aussi, qu'il n'entrât dans les combinaisons des Anglais et des Russes, de faire dans la campagne prochaine une tentative sur l'Italie, et il s'est senti un insurmontable désir de pourvoir lui-même à la sûreté de son royaume. Ces considérations l'ont ramené ici. Ce sont elles qui le retiendront à Naples malgré les phrases officielles insérées dans la réponse au Syndic.

La première pensée du roi est pour le maintien de sa couronne, et à cet égard, j'ai déjà dit à V. E, que, si en effet les ennemis ont des vues d'aggression sur l'Italie, il n'y a que le roi qui puisse donner quelque énergie à la résistance des Napolitains. Ce n'est pas du dévouement qu'il leur inspire, c'est de la chaleur et elle peut suffire pour repousser une invasion.

Mais *le roi lui-même a une idée fixe d'indépendance qui continue à ne pas admettre la souveraineté de l'empire.* Les cajoleries des Russes et des Anglais, qui le cherchaient à l'armée, peuvent le poursuivre ici. Les dispositions du pays sont assurément réactives contre l'influence française. Il y a autour du roi des hommes, à qui il accorde toute sa confiance et dont l'attachement ou les principes peuvent être justement soupçonnés. Dans une tête ardente comme la sienne, il n'y a pas de combinaison qui ne puisse trouver accès et il y a telles circonstances, tel moment, où le roi peut se laisser entraîner dans des démarches, dont il ne reconnaîtrait les conséquences, que quand il se croirait peut-être engagé à les soutenir. Voilà les craintes qu'à d'autres époques on a déjà pu concevoir, et que le moment actuel pourrait rendre plus sérieuses, si on n'avait pour garantie la loyauté reconnue du roi, son attachement à la France, et surtout son dévouement à la personne de l'empereur. C'est le sentinent si ancien et si fort, c'est le souvenir des glorieux services qui lui ont mérité son éclatante fortune qui me paraissent une barrière insurmontable entre le roi et les ennemis de l'empereur. Je puis prévoir les séductions, mais je ne crois pas à leur effet, et ce m'est une conviction intime que l'empereur peut tirer de grands avantages de la présence du roi à Naples en intéressant sa gloire à la défense de l'Italie.

Le moment approche où elle peut être sérieusement menacée.

Je ne puis faire autre chose que d'observer ce qui se passe et je le ferais exactement. Avec la reine je pouvais profiter des conversations qu'elle m'accordait pour lui exprimer mon opinion personnelle sur les circonstances du pays. Je ne serai plus écouté. J'ignore s'il y a dans l'esprit du roi quelque prévention particulière contre moi et surtout d'où elle peut venir. Mais peut-être serait-il profitable au service de Sa Majesté qu'Elle eût ici un ministre envers qui le roi fût porté à plus de confiance, et alors je sacrifierais sans peine une position aussi honorable au désir d'être moi-même plus utilement employé ailleurs.

Aux officiers napolitains revenus de l'armée, il faut ajouter le général Roseroll qui est arrivé avant-hier, étant parti de Dantzig le 12 janvier. Puisque le roi avait dans le temps jugé utile de l'employer dans son contingent, il est peut-être regrettable qu'il n'y soit pas demeuré « étant de ceux dont les sentiments sont les plus opposés à la France et plus dangereux ici que partout ailleurs. »

(*Archives des Affaires étrangères*, Naples 1813, V° 139, p^ce 24, f° 43. Dépêche n° 10. Baron de Durand au duc de Bassano, Naples, 9 février 1813.)

ANNEXE XV

(P. 54)

Metternich au comte de Micr

Dépêche chiffrée (*Haus, Hof and Staats-Archiv.*). Cette dépêche nous a paru si importante que, malgré sa longueur, nous n'avons pas hésité à la reproduire en entier.

Vienne, le 20 avril 1813.

Par courrier napolitain :

« M. le prince Cariati s'est acquitté, vis-à-vis de moi, de la commission dont il est chargé. Il m'a dit que le roi ne désirait que la conservation du trône de Naples; qu'il renoncerait à ses prétentions sur la Sicile et ne visait à nulle acquisition; sûr, cependant, que son existence se trouverait tôt ou tard menacée par la grande prépondérance de la France, et, connaissant les vues libérales de notre Auguste Maître, Sa Majesté désirait avoir une garantie qui lui assurât son existence future; que cette garantie ne pouvait lui être accordée que par l'Autriche et que *le roi était prêt, par contre, à soutenir notre marche, s'il le fallait, par toutes ses forces militaires.*

« Je répondis au prince Cariati, que la politique de l'empereur n'avait pas besoin de commentaires, qu'elle était suffisamment connue de l'Europe pour être appréciée généralement à sa juste valeur. Que nous ne désirions qu'un état de paix qui méritât ce nom ; qu'éloignés de toute exagération dans nos vues, ne soumettant pas *le bien* aux chances d'un *mieux* souvent illusoire, nous avions su nous concilier la confiance de toutes les grandes puissances, au point de les avoir vues, la France non exceptée, nous solliciter de *changer l'attitude secondaire de puissance simplement intervenante en celle de puissance médiatrice.* Qu'en conséquence Sa Majesté Impériale rassemblait de grandes forces militaires pour soutenir ses paroles de paix; qu'Elle ferait ce qu'Elle pourrait pour amener une prompte négociation et pour la mener à

bonne fin; mais que la puissance médiatrice n'avait plus le choix qu'*Elle ne pouvait espérer réussir, qu'autant qu'Elle était prête effectivement à soutenir ses paroles par la guerre.*

« Le prince Cariati ne cessant de me répéter, que telle était sans doute la façon de juger de ces questions du Roi, et que Sa Majesté n'avait que le désir le plus prononcé de nous prouver, qu'Elle saurait soutenir envers et contre tous les engagements qu'Elle aurait pris, je lui demandai s'il avait des instructions assez précises pour entrer en une véritable négociation envers nous et des pleins pouvoirs pour la terminer. Il me répondit que non; qu'il sentait bien qu'il lui fallait des pleins pouvoirs pour notre propre sûreté, mais que, quant aux instructions, je pouvais me tenir assuré que *les vues du Roi étaient invariables;* que celles que Sa Majesté lui avait exprimées au moment de son départ de Naples se bornaient à la latitude la plus étendue possible.

« Le présent courrier (un officier des gardes qui a accompagné ici le prince Cariati) est expédié par lui en secret à Naples. Il demande des pleins pouvoirs. Vous aurez, Monsieur le comte, à ne pas vous mêler dans le fond d'une affaire très délicate en elle-même et vous vous tiendrez strictement dans les termes de ma réponse au prince Cariati, ci-dessus énoncée, sans faire un pas pour engager le Roi à expédier la pièce demandée par son envoyé. Vous ajouterez, cependant, que l'empereur nourrit des sentiments particuliers d'estime pour le roi; que S. M. I., dont la politique est entièrement conservatrice, ne désire que de voir le roi gouverner des peuples qui lui ont voué tout leur attachement et que S. M. I. est très sensible aux marques de confiance que lui donne ce prince. Vous assurerez que nul témoignage de ce sentiment n'a jamais causé des regrets à aucune puissance.

« Le prince Cariati faisant son rapport au duc de Gallo, vous pouvez lui parler de la présente communication et vous lui témoignerez, avec la confiance que nous lui portons personnellement, la conviction que, si nous sommes prêts à écouter le roi, c'est à lui à munir son envoyé de toutes les garanties diplomatiques.

« Vous vous convaincrez, au reste, que vous n'avez guère de choses à ajouter, en vertu des présentes instructions, à ce que je vous ai prescrit dernièrement. »

Il est utile de remarquer, à ce propos, qu'au moment même où Metternich formulait ces *desiderata* et ses intentions, Gallo s'était déjà rendu chez le comte de Mier pour lui annoncer, que Cariati venait d'être nommé ministre à Vienne et qu'il avait reçu l'ordre de lui envoyer des lettres de créance. (*Haus, Hof und Staats-Archiv.* n° 33. Mier à Metternich, Naples, 20 avril 1813.) Malgré cela, il résulte manifestement des deux dépêches chiffrées des 27 et 30 avril, que Murat se gardait bien de tenir la reine et Gallo exactement au courant des négociations entamées avec la cour de Vienne.

« Au retour du roi, écrit Mier à Metternich de Naples, le 27 avril 1813 (P. S., ad n° 35), je m'acquitterai de vos ordres. Je me méfie trop du ministre pour lui en parler. Il est persuadé de la prochaine réunion de ce pays au Grand Empire, et, pensant toujours plus à ses intérêts qu'à ceux de son pays et de son souverain, il fait tout son possible pour gagner d'avance la bienveillance du nouveau gouvernement français et se ménager par là des places lucratives sous le nouveau régime. On

le connaît comme tel du passé, et sa conduite actuelle n'a pas fait changer d'opinion sur son compte. X (Murat) m'a conseillé aussi de ne pas lui faire trop de confidences. »

La dépêche du 30 avril (P. S. ad n° 36) de Mier à Metternich n'est pas moins curieuse et prouve bien que, malgré les dires de Bianchi (*Storia documentata della diplomazia Europea in Italia*, et d'Orloff (*Royaume de Naples*, II, note XI), la reine ignorait encore, à cette époque, les conférences et les négociations entamées avec la cour de Vienne. « *Nous nous sommes concertés avec X* (*Murat*) *sur ce qu'il faut dire à sa femme*. Je me tiendrai toujours strictement à vos ordres, mais ne me laissez pas manquer de vos instructions, X (Murat) vous demande un conseil amical sur ce qu'il doit dire, faire, demander, stipuler. Nous promettons de faire suivre en tout vos conseils. On ne demande que la conservation de la fortune actuelle et l'indépendance. »

ANNEXE XVI

(P. 55)

Murat à l'empereur

Naples, le 12 avril 1813.

Sire, après la lettre de Votre Majesté en date du 26 janvier, après l'article publié dans *le Moniteur* du 27 au sujet de mon retour à Naples, je crus devoir m'imposer un silence absolu. Il m'eût été trop pénible de vous exprimer les sentiments qu'avaient excités dans mon âme ces témoignages particuliers et publics de vos injustes dispositions à mon égard. J'étais trop certain de la droiture de vos intentions et de la loyauté de ma conduite pour ne pas espérer que le temps et la réflexion vous les présenteraient sous leur vrai jour. Je sentais, au fond de mon cœur, un attachement trop sincère à votre personne, un dévouement trop profond et trop vrai à vos intérêts et aux intérêts de la France, pour ne pas compter sur le retour de l'affection et de la confiance dont vous m'avez donné si souvent des preuves qui ont fait mon bonheur comme ma gloire.

Votre Majesté avait d'ailleurs manifesté l'intention de faire la paix et je croyais devoir attendre, en me préparant à vous suivre dans la guerre, le résultat de vos combinaisons politiques, bien persuadé que, si la paix avait lieu, elle affermirait tout ce que vous avez fondé en Italie. J'ai pu me taire aussi longtemps qu'il n'a été question que de négocier et qu'on a pu fonder quelques espérances sur des négociations que Votre Majesté dirigeait seule. Mais aujourd'hui, lorsque tout moyen de conciliation entre la France et ses ennemis paraît éloigné, lorsque toutes les forces de la Suède et de la Prusse sont à la disposition de la Russie, lorsque le Danemark balance peut-être, lorsque vos

départements du Nord sont envahis, lorsque l'Allemagne entière paraît en fermentation, lorsque l'Autriche montre des intentions, au moins douteuses, lorsque l'Angleterre, après avoir assuré sa domination en Sicile par l'anéantissement total du pouvoir des Bourbons et par l'expulsion de Caroline, prodigue l'or, multiplie les intrigues et prépare des expéditions pour troubler l'Italie, lorsque enfin, Votre Majesté vient d'annoncer à l'empire par une mesure extraordinaire, qu'elle va braver de nouveaux dangers, aujourd'hui, dis-je, les circonstances sont trop fortes et trop graves pour que je n'éprouve pas le besoin d'aller au-devant de Votre Majeslé et de lui demander comment je dois la servir.

Permettez-moi, Sire, de vous présenter, avec quelques explications sur le motif du mécontement que vous m'avez montré, quelques considérations sur la situation de mon royaume et de l'Italie entière. Vous avez paru extrêmement courroucé de ce que j'avais quitté le commandement de l'armée. Mais, Sire, je prie Votre Majesté de se rappeler que j'avais accepté ce commandement malgré moi, que je l'avais accepté sous la condition expresse de le quitter aussitôt après avoir conduit vos troupes dans les places de la Vistule; que je ne cessai de vous annoncer le projet de partir, lorsque cette condition serait remplie et que vous semblâtes confirmer ma détermination et montrer que vous vous attendiez à mon départ, en adressant tous vos ordres au prince de Neuchâtel. Je pourrais ajouter qu'au moment où je me mis en route pour Naples, je ne pouvais plus vous rendre aucun service en Pologne, tandis que ma présence était indispensable dans mon royaume pour en garantir la tranquillité qui n'aurait pu être troublée sans danger pour le reste de l'Italie.

Mais, indépendamment de ces circonstances, Votre Majesté n'a pas pu ignorer que l'état de ma santé me mettait dans l'absolue impossibilité de conserver le commandement. En m'obstinant à le garder, je me serais exposé à ne pouvoir plus supporter le moindre mouvement et à rester dans un lit prisonnier des Russes. Toutefois, Sire, si Votre Majesté n'eût témoigné que du mécontentement, je n'aurais point formé de plaintes et je me serais borné à lui dire ce que je viens d'exposer; mais mon âme a été brisée et je n'ai pu m'empêcher de manifester mon chagrin, lorsque vous m'avez montré de la défiance, lorsque vous avez semblé vouloir m'humilier à la face de l'Europe.

L'empreinte de cette défiance offensante était dans votre lettre du 26, dans les ordres donnés à Rome pour empêcher qu'aucun de mes soldats ne rentrât sur le territoire napolitain, dans ceux donnés en Allemagne pour retenir quelques officiers qui devaient ici former le cadre d'un nouveau corps et qui ne peuvent avoir, hors du royaume, aucun utile emploi. Comment, Sire, avez-vous pu douter de celui qui, depuis le commencement de sa carrière militaire, ne vous a donné que des preuves de dévouement et de fidélité?... Quelles intentions, quel but avez-vous pu me supposer? Celui que vous avez vu, dans tout le cours de la campagne, oublier non seulement le trône, mais encore les privilèges du plus simple commandement, pour ne se montrer que le premier de vos soldats, celui qui avait couru tant de fois au-devant des dangers avec une si complète abnégation de lui-même, n'avait-il pas assez prouvé qu'il n'avait pour objet de ses pensées que la gloire, le service

de Votre Majesté, la grandeur de la France? Cependant, *le Moniteur* du 27 janvier et quelques démonstrations de Votre Majesté ont donné naissance aux conjectures et aux bruits les plus absurdes. On a jugé que vous me traitiez avec inimitié; on a supposé que je pourrais me faire des intérêts contraires à ceux de la France ; on a répandu en Allemagne le bruit que mes ports étaient ouverts aux Anglais, tandis que mes ports sont ceux de toute l'Europe, sans en excepter ceux de l'Empire, qui ont été les plus inaccessibles au commerce de l'Angleterre.

Je crois, Sire, que de telles faussetés sont répandues pour nuire aux intérêts de Votre Majesté autant qu'aux miens; elles encouragent vos ennemis en leur persuadant que ceux qui vous sont attachés par les plus puissants liens peuvent s'éloigner de vous. C'est surtout en Italie qu'elles pourraient produire des résultats fâcheux, si elles y prenaient quelque crédit. J'ose donc vous prier, Sire, de mettre un terme à des incertitudes si fâcheuses. Ne permettez pas que l'on doute de votre confiance en moi, plus que de mon attachement pour vous et pour la France. Je sais, et j'ai toujours déclaré hautement, que mon existence politique ne peut être soutenue que par la puissance de l'Empire. Je sais surtout, et surtout je déclare, que je ne voudrais jamais d'une existence qui n'eût pas un tel appui. Daignez, Sire, de votre côté, faire connaître, que la protection de l'Empire ne doit jamais me manquer. C'est par là que Votre Majesté peut affermir et accroître la confiance des Napolitains dans mon gouvernement; c'est par là qu'Elle peut me faciliter les moyens d'organiser plus complètement toutes nos ressources pour la défendre contre nos ennemis ainsi que pour concourir, s'il le faut, à la tranquillité de l'Italie.

Ici, je vous dois, Sire, la vérité. L'opinion publique en Italie n'est pas satisfaisante. Il y a du mécontement et du mouvement dans les esprits. Beaucoup d'hommes ardents se livrent à des projets de république et d'indépendance. Des émissaires ennemis répandent sans cesse de faux bruits et s'efforcent d'inspirer la haine d'une domination étrangère. J'espère que les premiers événements de la campagne, qui va s'ouvrir, en imposeront aux novateurs; mais si nos succès étaient douteux et si les Anglais se présentaient avec quelques forces, il y aurait lieu de craindre des troubles sérieux. Même dans mon royaume où je me suis concilié l'amour de la nation, *parce que je me suis fait Napolitain autant que je le pouvais, en restant très bon Français*, je ne puis me dissimuler qu'il existe des germes de désordre. Il y a des agents secrets de l'ennemi, il y a des hommes vendus à ces agents, il y a de prétendus patriotes, et si je n'étais là, si je ne les contenais d'une main ferme, on les verrait bientôt peut-être allumer un incendie qui se répandrait avec rapidité sur les pays voisins. Il y a donc lieu de redouter en Italie les mouvements intérieurs et les invasions de l'ennemi. J'ignore quels moyens Votre Majesté destine à repousser dans ses Etats ce double danger. Dans le royaume de Naples, je puis, au besoin réunir et rendre mobiles 20.000 hommes de toutes armes. Ces forces sont bien insuffisantes, sans doute, pour protéger à la fois tous les points sur lesquels je pourrais être attaqué; mais j'ai lieu de croire que, réunies en masse, elles seraient assez puissantes pour écraser une armée de débarquement ou pour dissiper des rassemblements séditieux. Je désire que Votre Majesté veuille bien me donner des ins-

tructions sur la conduite que je devrais tenir en cas d'événement, surtout si les attaques ou les troubles commençaient sur quelque point de l'empire ou du royaume d'Italie. Je ne doute pas que les Anglais, qui augmentent leurs forces en Sicile, qui se sont emparés de Ponza et qui chaque jour atteignent et ravagent quelques points des côtes du royaume, ne fassent dans le cours de la belle saison quelque grande tentative et il ne serait pas impossible qu'ils fussent dans l'intérieur secondés par des partis nombreux. Les efforts de l'Autriche seraient encore bien plus redoutables, si elle se déclarait notre ennemie. Mais j'espère que votre politique la contraindra dans sa neutralité, quoique telle ne soit pas l'opinion générale.

En résumant cette longue lettre, je sollicite de Votre Majesté une déclaration franche de ses sentiments à mon égard, et je lui demande des témoignages de confiance qui répondent à mes sentiments privés. Ce sera doubler mes forces pour son service.

Je la prie, en même temps, de me tracer la marche que je devrais suivre en cas de trouble ou d'invasion sur quelque point que ce fût en Italie. Si, comme j'ose l'espérer, vous me manifestez vos vues, je les suivrai religieusement. Si vous me laissez sans instructions, je me verrai forcé d'agir suivant les circonstances ; et rempli du désir constant de rencontrer les vôtres, je serais au désespoir de n'y pas réussir.

Votre Majesté me connaît assez, je l'espère, pour sentir combien j'aimerais mieux lui demander d'aller faire activement la guerre à la Grande-Armée que de rester ici comme dans un poste d'observation. Mais j'ai dû consulter avant tout vos vrais intérêts et les intérêts de mon royaume. Nous sommes à une époque où il faut dire la vérité tout entière. Les circonstances sont telles que je ne pourrais m'éloigner sans compromettre immédiatement la sûreté de mes Etats, et par une conséquence inévitable, celle de l'Italie. Ceux qui vous tiendraient un autre langage seraient très coupables et se chargeraient d'une terrible responsabilité. Ma conviction à cet égard est telle, que, si mon départ était nécessaire, je ne saurais m'y résoudre sans faire partir avant moi la reine et mes enfants ; car, après le départ du maréchal Pérignon, à qui pourrais-je confier le commandement de mon armée ?

Je suis, de Votre Majesté, Sire, le très affectionné et très dévoué frère,

J. NAPOLÉON. »

Cité par le baron *Albert Lumbroso*, *Correspondance du roi Murat*.

ANNEXE XVII

(P. 80)

Le vice-roi à l'empereur (Milan 23 mai) et le vice-roi à l'empereur et au duc de Feltre (Milan 25 mai) (*Archives de la guerre*). (Analyse du projet d'organisation de l'armée d'Italie présenté par le vice-roi.)

Des 48 bataillons de guerre de l'armée d'Italie, 22 se trouvaient à ce moment à la Grande Armée, 8 en Espagne et 1 à Corfou. Des 17 bataillons restant à l'intérieur, 5 se trouvaient à Raguse et Cattaro. Mais,

comme on avait réussi à former les 6e et 7e bataillons des 4e et 7e régiments de ligne, il y avait, en réalité, 16 bataillons en Italie. N'ayant plus rien trouvé dans les magasins en fait d'objets, d'habillement et d'équipement, le vice-roi proposait à l'empereur d'organiser d'abord 2 bataillons seulement par régiment. Il lui fallait encore trouver les moyens de réunir les 1.500 chevaux dont il avait besoin pour atteler l'artillerie française, et d'organiser les 3 batteries italiennes qu'il espérait avoir prêtes vers le 15 juin, et la chose était d'autant plus difficile que le vice-roi n'avait pour le moment que 300 chevaux. Il en attendait 300 d'Illyrie, 600 de Turin, et avait passé un marché pour les 300 autres. Mais il lui restait à trouver des fonds et à prendre les mesures nécessaires pour assurer, en outre, la remonte du train d'artillerie.

Dans le projet que le vice-roi soumettait à l'empereur il lui proposait de tirer 3 bataillons des 5 qui étaient en Dalmatie pour les verser dans la division italienne, appelée à faire partie du nouveau corps d'observation, « parce que, disait-il, ces bataillons sont anciennement formés et instruits ». Cette division devait être placée sous les ordres du général Palombini, qu'on faisait revenir d'Espagne, et auquel on donnait pour chef d'état-major, l'adjudant-commandant Mazzucchelli. La 1re brigade, sous les ordres du général Ruggieri, devait se composer des 4 premiers bataillons du 3e régiment d'infanterie légère, de 2 bataillons du régiment dalmate, des 1er et 2e bataillons du 4e régiment d'infanterie légère et d'une batterie à pied de 8 pièces. 4 bataillons du 2e régiment de ligne, et 4 du 3e étaient destinés à former avec une batterie à pied de 8 pièces la 2e brigade confiée au général Galimberti. Quant à la brigade de cavalerie forte de 1.600 chevaux, elle se composait sur le papier du 3e régiment de chasseurs à cheval, du régiment de dragons de la reine et d'une batterie à cheval de 6 pièces.

ANNEXE XVIII

(p. 84)

Danese était, en effet, un des agents les plus actifs de l'Angleterre, l'un des ennemis les plus irréconciliables de la domination française. Le concours actif qu'il donna aux Anglais, est, d'ailleurs, établi d'une manière incontestable par les pièces que l'on va lire.

Pendant l'hiver de 1813, lord William Bentinck avait reconnu la nécessité d'établir en Italie un service d'information politique et militaire. Comme il l'écrivait, le 21 mars 1813, dans la dépêche *secrète* (*Record office, Foreign office*, volume 91), qu'il adressait de Palerme à lord Castlereagh, il avait résolu de créer trois différentes sections, dont il avait installé les centres à Malte, Ponza et Vienne. Il avait confié la direction de la section de Malte à un certain Concannon qui, en revenant de Vienne, avait passé par Naples, y avait noué des intelligences et était depuis longtemps au courant des projets de l'archiduc Jean et de l'archiduc François d'Autriche Este ; de celle de Ponza au major Oswald

« qui y commande et qui est un homme très intelligent » ; et de celle de Vienne au major Dumont, « ancien officier autrichien qui jouit de la confiance la plus absolue du général major comte Nugent et du comte de La Tour et qui a déjà servi dans ces derniers temps l'Autriche en Italie ».

Le major Dumont avait su d'ailleurs gagner les bonnes grâces de Bentinck en lui adressant un long mémoire rédigé en français, dans lequel il disait, entre autres, que « l'Angleterre avait en Italie l'avantage sur l'Autriche qu'elle n'a aucun ménagement à garder, comme l'Autriche, envers les princes chassés d'Italie, tous parents des Habsburg. » Dumont ajoutait qu'avant de quitter Vienne il avait fait savoir à ses amis d'Italie qu'il allait plaider leur cause à Palerme et il demandait à Bentinck de « mettre quelque Anglais de confiance directement en rapport avec eux. [*Annexe* à la dépêche de lord William Bentinck à lord Castlereagh (secret). Palerme, 21 mars 1813.]

Le service organisé et créé sur ces bases a fourni à Bentinck des informations si utiles, que nous croyons intéressant de reproduire ici les instructions rédigées en français, que lord William Bentinck envoya de Palerme, le 1er mars 1813, au major Dumont (*Annexes* 2 et 3 à la dépêche précitée. *Record office*, *Foreign office*, *Sicily*, volume 91).

1° *Instruction pour le major Dumont* (*Annexe* 2). Palerme, 1er mars 1813.

« Se rendre à Vienne pour rétablir et étendre ses anciennes relations en Italie et y faire voyager deux personnes sures. On lui alloue, à cet effet, 600 sequins. Se procurer par eux l'état des forces, les noms des corps et de leurs chefs, ainsi que la dislocation des troupes en Italie que Dumont enverra tous les mois à Palerme en indiquant les modifications qui auront eu lieu. On pourra allouer 300 sequins à celui qui fera ce travail en Italie. — Augmenter le nombre des amis en Italie, en Suisse et en Tyrol. — M. King pourra donner 1.000 livres au comte de Sales, s'il est prouvé qu'il a fait de grosses dépenses, et continuer à l'assister pécuniairement pour entretenir les relations avec la Suisse et avec le Tyrol. — On accorde à Dumont 600 sequins de pension annuelle à partir du 1er janvier 1813. On lui donne, en outre, une patente et le droit de porter l'uniforme anglais. — Dumont recrutera 30 officiers pour la légion italique et l'on allouera à chacun d'eux 120 sequins pour frais de voyage jusqu'à Palerme. Ils suivront la route de Brodi à Scutari. Danese les dirigera sur Scutari. De là le consul anglais les enverra par Zante en Sicile. La correspondance passera par cette voie. »

2° *Instructions pour les agents envoyés de Vienne en Italie.* Palerme, 1er mars 1813 (*Annexe* 3).

Le premier directement à Milan fournira l'état mensuel des forces et de leur emplacement. Il faudra l'obtenir, moyennant 300 sequins au plus par an, d'un employé du Gouvernement.

« Le deuxième voyagera dans les principales villes d'Italie. Ira voir nos amis, les encouragera à soutenir les efforts de l'Angleterre, verra quelle sera la forme de gouvernement qui conviendra le mieux. Donnera les noms des chefs de notre parti dans chaque ville et province, les engagera à correspondre directement avec lord William Bentinck à Palerme. Leur recommandera la prudence et de ne faire de tentatives hostiles, que lorsque nous leur aurons fait savoir que le débarquement a eu lieu. »

ANNEXE XIX

(p. 95)

1. Rapport du Ministre de la Guerre à S. M. l'empereur et roi, Paris, 11 juin 1813 et ministre de la Guerre au Vice-Roi, Paris, 11 juin 1813 (*Archives de la Guerre*). A ces dépêches était joint le projet suivant d'organisation de l'armée d'Italie (Corps d'observation de l'Adige).

46e Division (1re Div.)	9e de ligne	4 bataillons	15 bataillons
	28e 1/2 brigade provisoire	3 —	
	35e de ligne	4 —	
	42e —	2 —	
	102e —	2 —	
47e Division (2e Div.)	92e de ligne	4 bataillons	15 —
	29e 1/2 brigade provisoire	3 —	
	84e de ligne	4 —	
	30e 1/2 brigade provisoire	4 —	
48e Division (3e Div.)	106e de ligne	4 bataillons	14 —
	3e —	3 —	
	36e léger	3 —	
	31e 1/2 brigade provisoire	4 —	
49e Division (4e Div.)	3e léger italien	4 bataillons	16 —
	Régiment dalmate	2 —	
	4e léger italien	2 —	
	2e de ligne italien	4 —	
	3e — —	4 —	
51e Division (5e Div.)	47e de ligne	2 bataillons	15 —
	86e —	2 —	
	122e —	2 —	
	23e 1/2 brigade provisoire	3 —	
	24e — —	3 —	
	25e — —	3 —	
52e Division (6e Div.)	9e brigade italienne	6 bataillons	16 —
	Napolitains	10 —	

Pour compléter ces données, nous croyons utile de donner, d'après les documents de l'*Archivio di Stato de Milan* (*Organizione Corpi*, 377), l'indication des centres d'organisation de l'armée italienne : 2e de ligne, Ancône ; 3e, Venise ; 4e, Ancône ; 5e, Trévise ; 6e, Macerata ; 7e, Mantoue ; 1er léger, Trente ; 2e, Milan ; 3e, Udine ; 4e, Chioggia. Dépôt général de cavalerie, Lodi ; transports, Lodi ; artillerie à pied et à cheval et train d'artillerie, Pavie, Sapeurs, Mantoue ; régiment Dalmate, Venise. Régiment colonial, Portolongone. Invalides et vétérans, Mantoue. Dragons de la Reine, Crémone. Dragons Napoléon, Milan. Garde royale, Venise et Milan.

ANNEXE XX

(P. 108)

Grenier (Paul, comte), né à Sarrelouis, le 29 janvier 1768. Soldat au régiment de Nassau-Infanterie, le 21 décembre 1784, capitaine à Valmy, adjudant-général après Jemmapes, général de brigade, le 20 avril 1799, général de division, le 11 octobre suivant, se distingue à Fleurus et dirige le passage de l'avant-garde de l'armée à Urdingem, le 6 septembre 1795. Après s'être fait remarquer à Neuwied (1797), passe à l'armée d'Italie en 1799, prend une part brillante aux batailles de Cassano et de Bassignano et se distingue pendant la retraite de Schérer. Employé à l'armée des Alpes sous Championnet, puis, en 1800, à l'armée du Rhin, il contribue aux victoires de Hochstedt et de Hohenlinden, fait les campagnes de 1805 et 1807. Gouverneur de Mantoue et comte de l'Empire, placé à la tête d'une divison de l'armée d'Italie (1809), il prend part aux affaires de Sacile, Caldiero et San Daniele, puis, à la tête d'un corps d'armée, aux passages de la Piave et du Tagliamento et à la bataille de Raab. Grand-croix de la Légion d'honneur après Wagram, il commande, en 1810, le corps de l'Italie méridionale. Commandant en 1812 la 35e division, il couvre la retraite des débris de la Grande Armée à travers la Prusse. Après avoir ramené en France les troupes françaises de l'armée d'Italie, il quitta le service actif, lors de la seconde Restauration. Mort le 17 avril 1827.

ANNEXE XXI

(P. 110)

Depuis le décret du 18 juin 1813, le corps d'observation d'Italie devait être composé de 7 divisions : 4 françaises, 2 italiennes et 1 division française-napolitaine, formées ainsi qu'il suit :

1re division (française), 9e et 35e de ligne à 4 bataillons chacun, 28e et 23e demi-brigades provisoires à 3 bataillons chacune. Total : 14 bataillons.

2e division (française), 84e et 92e de ligne à 4 bataillons chacun. 30e demi-brigade provisoire à 4 bataillons, plus 2 bataillons pris dans les cadres revenant d'Espagne, non encore attachés à un corps d'armée et se trouvant dans les 7e, 8e, 9e, 19e, 27e 28e, 29e ou 30e divisions militaires. Total : 14 bataillons.

3e division (française), 53e et 106e de ligne à 4 bataillons chacun, 29e et 24e demi-brigades provisoires à 3 bataillons chacune. Total : 14 bataillons.

4e division (française), 36e léger : 2 bataillons, 42e et 102e de ligne à 2 bataillons chacun. 31e demi-brigade provisoire, 4 bataillons, 25e demi-brigade provisoire, 3 bataillons plus 1 bataillon, pris dans les cadres revenant d'Espagne. Total : 14 bataillons.

5e division (italienne), 12 bataillons du royaume d'Italie.

6e division (italienne), garde royale, 6 bataillons. Troupes de ligne italiennes, 6 bataillons. Total : 12 bataillons.

7e division (division de réserve, française-napolitaine), 47e, 86e, 122e de ligne à 2 bataillons chacun, 8 bataillons d'infanterie napolitaine. Total : 14 bataillons.

Total général pour l'infanterie : 94 bataillons, dont 62 français, 24 italiens et 8 napolitains.

Cavalerie : un régiment français, 1.000 hommes ; 3 régiments italiens à 1.000 hommes chacun) ; 1 régiment napolitain à 1.000 hommes. Total : 5.000 hommes.

Artillerie : artillerie à cheval : française ; 3 batteries, 18 pièces ; italienne : 1 batterie, 6 pièces ; napolitaine, 1 batterie, 6 pièces. Total : 5 batteries, 30 pièces. — Artillerie à pied : artillerie des divisions : française, 9 batteries, 72 pièces ; italienne, 4 batteries, 32 pièces ; napolitaine, 1 batterie, 8 pièces. Total : 14 batteries et 112 pièces. — Artillerie de réserve : française, 2 batteries, 16 pièces. Total général : 21 batteries et 158 pièces, dont 14 batteries (106 pièces) françaises ; 5 batteries (38 pièces) italiennes ; 2 batteries (14 pièces) napolitaines.

L'empereur ajoutait, dans sa lettre au vice-roi que, «si l'Autriche cessait de lui donner des inquiétudes et si le corps devait venir en Allemagne », il laisserait les troupes italiennes en Italie et la plupart des demi-brigades provisoires en Provence et en Bretagne et se ferait seulement rejoindre par le général Grenier à la tête de 3 divisions fortes de 42 bataillons, tous français, à l'exception de 2 bataillons dalmates et de 2 bataillons croates.

ANNEXE XXII

(p. 115)

Général Grenier au Ministre de la Guerre. Vérone, 25 juin 1813 (*Archives de la Guerre*) à cette dépêche était jointe la situation du 1er corps d'observation de l'Adige.

47e Div.	1re brigade Gal Dupeyroux	84e régt 4 bons	2.593 h.	2 bons à Vérone, 2 bons à Padoue où ils s'organisent.
		42e — 2 —	1.680 h.	A Vérone, les 1er et 3 juillet.
		102e — 2 —	1.680 h.	Les 2 bataillons du 42e, ceux
	2e brigade Gal Launay	92e — 4 —	2.900 h.	des 101e et 102e, et la
		29e demi-brig. provre, 3 bons	2.520 h.	29e demi-brigade provisoire sont encore dans la 28e division militaire. 1 bataillon à Vérone.
		2 Cies d'artillerie	246 h.	12 pièces et 4 obusiers.
		1 Cie du train	120 h.	et 230 chevaux.
		Ouvriers	5 h.	
		1 Cie du train	117 h.	et 177 chevaux.

Total : 15 bataillons, 11.861 hommes et 407 chevaux.

49ᵉ Div. Gᵃˡ Palombini	1ᵉʳ brigade Gᵃˡ Ruggieri	3ᵉ Rᵗ d'inf. légère	4 bᵒⁿˢ	3.120 h.	Doivent se réunir à Padoue et sont encore dans leurs garnisons.
		4ᵉ —	2 —	1.680 h.	
		Régᵗ dalmate	2 —	1.120 h.	
	2ᵉ brigade Gᵃˡ Galimberti	2ᵉ Rᵗ d'inf. légère	4 —	2.850 h.	id. id.
		3ᵉ —	4 —	3.100 h.	
		2 Cᶦᵉˢ d'artillerie		246 h.	12 pièces et 4 obusiers.
		1 Cᶦᵉ du train		163 h.	et 277 chevaux.
		Ouvriers		5 h.	
		1 Cᶦᵉ de sapeurs		123 h.	et 177 chevaux.
		1 Cᶦᵉ de transpᵗˢ artil.		117 h.	

Total : 16 bataillons, 12.583 hommes et 464 chevaux.

ANNEXE XXIII

(P. 117)

Général comte Vignolle au ministre de la Guerre; Milan, 28 juin 1813. Tableau de mouvement des troupes en marche destinées au corps d'observation d'Italie.

53ᵉ Régᵗ de ligne, 1 bᵒⁿ à Cento, 1 à Bassano, 2 à Cesena; arrivée à Udine, 1 bᵒⁿ le 1ᵉʳ juillet, 1 le 9, 2 le 14 juillet.

2ᵉ Régᵗ léger italien part de Treviglio le 2 juillet et sera à Padoue le 16 juillet.

2ᵉ Régᵗ de ligne italien, 28 juin, 1 bᵒⁿ à Rimini, 1 à Pesaro, 2 à Bologne, arrivée à Padoue 2 bᵒⁿˢ le 4, 1 le 9 et 1 le 10 juillet.

1ᵉʳ Régᵗ de ligne italien, 2 juillet 2 bᵒⁿˢ à Côme, arrivée à Padoue le 11 juillet.

14ᵉ Régᵗ léger français, 28 juin 1 bᵒⁿ à Cento, arrivée à Padoue le 11 juillet.

6ᵉ Régᵗ de ligne,	28 juin,	1 bᵒⁿ	à —	arrivée	à Vérone le 5 juillet.
7ᵉ —	—	1 —	à Mestre,	—	à Trevise le 29 juin.
20ᵉ —	—	1 —	à Vérone,	—	à Udine le 8 juillet.
42ᵉ —	—	1 —	à Spigno,	—	à Bassano le 13 juillet.
50ᵉ —	—	1 —	à Bozzolo,	—	à Trévise le 5 juillet.
67ᵉ —	—	1 —	à Parme,	—	à Trévise le 6 juillet.
101ᵉ —	—	1 —	à Tortone,	—	à Trévise le 12 juillet.

102ᵉ Régᵗ de ligne 28 juin, 2 bᵒⁿˢ 1 bᵒⁿ à Crémone, 1 bᵒⁿ à Plaisance, arrivée à Bassano les 5 et 6 juillet.

Régᵗ étranger 28 juin 1 bᵒⁿ à Modène, arrivée au camp de Montechiaro le 4 juillet.

2ᵉ Cᶦᵉ du train 28 juin à Modène, arrivée à Vérone le 4 juillet.

Chasseurs à pied et dragons. } Garde royale 28 juin, Milan, arrivée à Brescia le 5 juillet.

Vélites royaux gardes d'honneur artillerie. } id. id. id. id. le 6 juillet.

Infanterie garde royale 1 bᵒⁿ 28 juin Milan, arrivée à Brescia le 11 juillet.

1 Cᶦᵉ du train d'artillerie 28 juin Alexandrie, arrivée à Vérone le 8 juillet.

1 Cᶦᵉ — — Turin — à Vérone le 12 juillet.

1 Cᶦᵉ — en marche de Besançon sur Turin, d'où elle partira le 8 juillet pour arriver au camp de Montechiaro le 21 juillet (*Archives de la Guerre*).

ANNEXE XXIV

(P. 128)

SOMMARIVA (Annibal, Marquis de), né à Lodi le 10 mars 1755, est nommé à l'âge de 16 ans par l'impératrice Marie-Thérèse et sur les instances de son grand-oncle le feld-maréchal-lieutenant Sommariva sous-lieutenant au régiment de dragons Bettoni. Capitaine pendant la courte campagne contre la Prusse, il se distingue dans les guerres contre les Turcs et est nommé major par l'empereur Joseph II en 1789. Lieutenant-colonel en 1793, Sommariva est envoyé avec ses deux escadrons à l'armée des Pays-Bas, assiste pendant les campagnes de 1793 et 1794 à la bataille de Famars, aux combats de Valenciennes et de Courtrai, de Marchiennes et d'Orchies, en 1795, aux combats de Schwetzingen, de Mannheim et de Frankenthal.

En 1796, Sommariva, promu colonel et appelé au commandement du régiment dans lequel il est entré au service comme sous-lieutenant 25 ans auparavant, se distingue avec ses dragons à Rastadt, Malsch, Amberg, Schliengen, Kannstadt, Esslingen, Nürnberg et Neumarkt et enfin pendant la poursuite de Moreau. Envoyé en Italie en 1799, il contribue à la défaite de Serrurier à Barona et décide par une charge brillante le gain de la bataille de Magnano qui lui vaut, quelques jours après la victoire, la croix de Chevalier de Marie-Thérèse et après les batailles de la Trébie et de Novi le grade de général-major en octobre 1799. Envoyé en Toscane, Sommariva réussit à en retirer les troupes autrichiennes.

En 1805 on le retrouve en Italie à la bataille de Caldiero. Nommé en 1807 feld-maréchal-lieutenant, il est appelé à exercer un commandement à Troppau. En 1809, il conduit une division du IVe corps d'armée à la bataille d'Eckmühl et est chargé ensuite par l'archiduc Charles du commandement de l'arrière garde de son armée. Après l'armistice de Znaim, il est placé en avril 1809 à la tête du Ier corps d'armée. Inspecteur des troupes en Hongrie en 1811, il y rassemble en 1813 les régiments qui doivent former l'armée de l'intérieur de l'Autriche sous les ordres du feldzeugmeister Hiller. Sommariva y commanda d'abord la division qui se maintint sur le Loibl, prit Krainburg, et garda le pont de Hollenburg sur la Drave. Pendant la marche de flanc sur Vérone par le Tyrol, il dirigea les opérations de l'aile droite de l'armée d'Italie. Commissaire général à Milan le 24 avril 1814, adjoint au commandant général en Autriche en 1816, nommé général de cavalerie en 1817, commandant général de Vienne et de l'Autriche en 1820, et enfin, en février 1825, capitaine de la garde du corps et de la garde du château, il mourut à Vienne, le 10 juillet 1829.

(*Hirtenfeld, Der Militär Maria Theresien Orden und Seine Mitglieder T. I. et K. K. Kriegs-Archiv. Verzeichniss der Kaiserl. Generale bis zum Jahre* 1815.)

CSIVICH VON ROHR (Ignace, baron), né à Vinkovcze en 1752, entre en 1770 en qualité de cadet au régiment des confins militaires de Brood, passe comme lieutenant au corps franc Esclavon-Serbe, créé pendant la guerre contre la Turquie. Capitaine en 1793 aux hussards

du corps franc de Würmser, il se distingue à la défense du poste de Killstädt, surprend à plusieurs reprises des postes et des colonnes françaises en 1796 et est nommé major en récompense de ces faits de guerre. Après avoir fait comme lieutenant-colonel la campagne de 1805 dans le Sud du Tyrol au Régiment Oguliner (confins militaires) il commande comme colonel les deux bataillons actifs de ce régiment qui fait partie en 1809 du corps d'armée du feld-maréchal-lieutenant comte Ignace Gyulay et prend une part brillante à la bataille de Sacile, en enlevant pendant la nuit et de son propre mouvement le village de Sacile où il s'empare de 3 canons, un obusier, et un drapeau. Ce fait d'armes lui vaut la croix de Chevalier de Marie-Thérèse et en 1812 le titre de baron.

Nommé général-major en avril 1813, Csivich est appelé au commandement d'une des brigades de l'armée de l'Intérieur de l'Autriche. Envoyé par le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich de Karlstadt à Möttling avec 9 compagnons et un peloton de hussards au moment où Radivojevich se propose de faire attaquer la division Palombini par 3 colonnes convergentes, Csivich et le colonel comte Starhemberg, qui commande la première colonne décident d'attaquer à Oblak les Français qui se retirèrent à leur approche sur une forte position près de Zirknitz. Le 27 septembre les colonnes, autrichiennes opèrent leur jonction à Radek, attaquent vivement les Français, les forcent à se retirer sur Maunitz, où ils sont recueillis par leurs réserves. Malgré la force de la position et la supériorité numérique des Français, Csivich et Starhemberg n'en persistent pas moins, après un combat meurtrier de 4 heures, dans leur projet de forcer les Français à quitter leurs positions en les menaçant sur leurs flancs et leurs derrières. Mais à 4 heures de l'après-midi les Français évacuent d'eux-mêmes la position de Maunitz et se replient sur Adelsberg.

Pendant le blocus de Palmanova, Csivich repoussa, le 28 octobre, une sortie tentée par 2.000 Français et 4 canons.

Après la cessation des hostilités, Csivich, passé au commandement d'une brigade des confins militaires du Banat, est envoyé en Transylvanie après la campagne de 1815 et prend sa retraite en 1822 après 52 ans de service. Il mourut le 30 novembre de la même année à Vinkovzce (*Hirtenfeld, Der Militär Maria Theresien Orden und Seine Mitglieder, T. II. et K. K. Kriegs-Archiv. Verzeichniss der Kaiserl. Generale bis zum Jahre* 1815.)

ANNEXE XXV

(P. 142)

Durand au duc de Bassano, Naples, 11 juillet 1813 (*Archives des Affaires étrangères;* Naples, V° 139, p^ce^ 183, f° 346, dépêche n° 53).

Il est assez curieux de rapprocher cette dépêche de Durand d'une lettre (en italien), écrite le même jour, par le secrétaire de la légation d'Italie à Naples, Brunetti, au sénateur comte Testi, chargé de la Division des Relations Étrangères du Royaume d'Italie. (*Archives Nationales*, AF. IV, 1684).

« ... Le roi a jusqu'ici répondu, soit par le silence, soit par des arguments spécieux et frivoles, soit par des refus aux demandes que la légation de France lui a adressées pour le mettre en demeure de compléter l'effectif du contingent qu'il doit fournir et qui doit entrer dans la composition du corps d'observation. Le roi a écrit à l'empereur pour lui dire que, non seulement il est prêt à fournir ce contingent, mais à lui envoyer l'armée napolitaine tout entière, à condition d'en avoir le commandement, mais qu'il ne donnerait pas un seul homme, si un autre général que lui était appelé à les conduire.

« En attendant la réponse de l'empereur, le roi presse ses armements et ses préparatifs. Il a décidé l'organisation d'une division de cavalerie ; il a fait partir de Naples des officiers chargés d'acheter des chevaux.

« Une personne de l'entourage du roi m'affirme qu'il est très mécontent de la façon dont il est traité par l'empereur. *Il se considère comme blessé et frappé au cœur par la résolution de l'empereur, qui a confié le commandement de l'Italie et de l'armée au vice-roi.* Il déclare que les *troupes napolitaines ne serviront jamais sous les ordres du vice-roi, mais que, si l'empereur accepte ses propositions, il est tout prêt à se sacrifier; que sans cela il prendra les résolutions les plus graves, tout en restant l'ami du vice-roi.*

« Le roi s'est peut-être exprimé de la sorte dans un moment de colère, qu'il a regretté ensuite; mais ses paroles ont été colportées dans le public et ont produit une profonde sensation. Il règne ici une énorme agitation et surtout une profonde terreur des maux qui peuvent fondre sur ce pays.

« Le roi a été très froissé de l'article du *Moniteur*, retatif à l'île de Ponza; il y a fait répondre par le *Journal de Naples* du 28 juin. *Le roi a mis tout son espoir dans la cour de Vienne et l'on croit qu'il suivra le parti qu'embrassera l'Autriche.* Et cependant la mission du prince Cariati à Vienne paraît avoir échoué. Les lettres de créance, qu'on lui envoyait, ont été arrêtées à Rome et transmises, dit-on, à l'empereur Napoléon...

« *P.-S.* — On dit que le ministre de France, après un long entretien avec le duc de Gallo, voulait partir et qu'on ne l'en a empêché qu'à grand'peine.

« Cette lettre est confiée à un courrier de la légation de France, parce que toutes les lettres partant ou arrivant sont lues et ouvertes, communiquées au roi ou analysées. »

ANNEXE XXVI

(P. 146)

Etat de situation du corps d'observation d'Italie à la date du 15 juillet 1813 (ordre de bataille, positions, effectifs) (*Archives de la Guerre*).

Commandant en chef, Le vice-roi.
1re lieutenance, général Grenier.

1re Div. Gal Quesnel	84e de ligne	4 bons	7.777 hommes. — *Vicence-Vérone.*
	92e —	4 —	
	30e 1/2 bde provisoire	4 —	
		12 bataillons, 18 canons.	

3e Div. Gal Gratien	35e léger	2 bons	8.200 hommes. — *Vic* *Bassano-Castelfran*
	36e —	2 —	
	102e de ligne	2 —	
	42e —	2 —	
	31e 1/2 bde provisoire	3 —	
		11 bataillons, 16 canons.	

Total : 15.977 hommes, 34 canons, 23 bataillons.

2e lieutenance.

2e Div. Gal Verdier	9e de ligne	4 bons	7.486 hommes. — *Tr* *Pordenone.*
	35e —	4 —	
	28e 1/2 bde provisoire	3 —	
		11 bataillons, 16 canons.	
4e Div. Gal Marcognet	53e de ligne	4 —	7.189 hommes. — *U* *Palmanova.*
	106e —	4 —	
	29e 1/2 bde provisoire	3 —	
		11 bataillons, 20 canons.	

Total : 14.675 hommes, 36 canons, 22 bataillons.

3e lieutenance, général Pino.

5e Div. Gal Palombini	2e léger italien	1 bons	9.563 hommes. — *Pa* *Mestre.*
	1er de ligne	1 —	
	2e —	4 —	
	3e —	4 —	
	Régt Dalmate	2 —	
		12 bataillons, 16 canons.	
6e Div. Gal de Bde Lechi	Vélites royaux	1 bon	7.891 hommes. — 1 (garde royale) à *Br* 2e à *Trieste-Fiume*
	Chasseurs à pied garde	4 —	
	Infanterie garde	1 —	
	3e léger italien	4 —	
	4e —	2 —	
		12 bataillons, 16 canons.	

Total : 17.453 hommes, 32 canons, 24 bataillons.

Division de réserve, général Bonfanti.

Bon d'élite du 1er étranger	2 bons	2.469 hommes. — *M* *chiaro.*
— 2e —	1 —	
	3 bataillons.	

Division de cavalerie, général Mermet.

3e Rt chasseurs italiens	4 esc.	1.800 chevaux. — *mone-Lodi-Brescia*
4e — —	2 —	
Dragons de la reine	4 —	
19e régt chas. français	2 —	
	12 escadrons.	

Réserve d'artillerie, 12 canons de 12, 6 obusiers.
Grand parc 6 — de 6, 2 —

Total : 72 bataillons, 12 escadrons, 120 canons et obusiers, 55.594 hom 1.800 chevaux.

Le général Grenier prit le 17 juillet le commandement de la 2e tenance qui devint la 1re et dont le quartier général s'établit à U

ANNEXE XXVII

(p. 147)

Vecsey von Hujnácskeö (Auguste, comte), né à Lesniow (royaume de Pologne), en 1776, nommé enseigne à l'âge de quatorze ans à peine, au régiment d'infanterie Wartensleben, accompagne son père, le feld-maréchal-lieutenant baron Vecsey, dans la campagne contre les Turcs, comme sous-lieutenant aux cuirassiers Czartoryski. Lieutenant aux hussards Archiduc-Léopold, le jeune Vecsey accomplit un brillant fait d'armes à l'âge de dix-sept ans, dès le commencement des guerres contre la Révolution française. Le 20 août 1793, à l'affaire de Jockgrimm, près de Landau, il remarque que les Français commencent à plier. Sans en avoir reçu l'ordre, il les charge avec ses hussards, les culbute, les poursuit, et leur enlève 4 canons, 4 caissons, 1 officier et 30 hommes.

Un an après, le 1er mars 1794, Vecsey est capitaine en second au 4e régiment de hussards, dont son père est propriétaire et avec lequel il fait les trois campagnes suivantes. En 1799, il est chargé de couvrir la Forêt Noire, du côté de Bâle, avec un détachement composé d'un demi-escadron de hussards et de 2 compagnies d'infanterie, à la tête desquels il réussit à arrêter le général Ferino. Le 16 octobre 1799, le comte Estherhazy, qui commande un régiment et qui a attaqué 3 régiments de cavalerie française avec 3 de ses escadrons et 1 batterie à cheval, est entouré par les Français, qui le prennent et s'emparent de 3 de ses canons, lorsque Vecsey le dégage avec son escadron et reprend les 3 pièces.

Major en janvier 1801, Vecsey ne reste que peu de temps au bataillon mixte Honter et Graner et revient bientôt aux hussards Vecsey.

Le 3 novembre 1805, Vecsey sauve l'arrière-garde de l'armée, l'artillerie et les bagages des Russes en arrêtant la cavalerie française à Asten, à 6 kilomètres d'Enns, et en donnant ainsi le temps de couper le pont de l'Enns.

Lieutenant-colonel, le 25 décembre 1805, à Tellnitz, Vecsey dégage par une charge hardie les bataillons russes qui, sur le point d'être tournés, commençaient à plier, et rétablit les affaires.

Nommé, pour ses deux derniers faits d'armes, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, c'est lui qui, avec 150 hussards, escorte l'empereur François, lors de l'entrevue du moulin de Nasedlowitz avec l'empereur Napoléon, le 4 décembre 1805.

Colonel des hussards de Kienmayer, en 1805, Vecsey est nommé général-major par l'archiduc Charles, sur le champ de bataille d'Essling, commande les avant-postes du 6e corps jusqu'à la bataille de Wagram et couvre la retraite après la bataille.

Fait comte, le 17 avril 1813, Vecsey, qui commande une brigade à l'armée de Hiller, propose aux feldzeugmeister de profiter de la marche du gros de l'armée du vice-roi contre le général Fölseis, établi à Podpetsch et le général Rebrovich, posté à Weixelburg, pour faire des démonstrations à Rosegg et au pont de Hollenburg, pendant qu'il

tournera le Loibl et la redoute de Sancta-Magdalena et poussera en avant dans la vallée de la Drave. Entreprise le 19 septembre 1813, l'opération de Vecsey est couronnée de succès. Vecsey se distingue encore en 1814, en Italie, puis, en 1815, au passage du Rhin, à Bâle. feld-maréchal-lieutenant en 1820, il prend, en avril 1821, le commandement de la colonne qui doit passer le Tessin à Pavie, arrive le 8 mai à Novi, occupe la Bocchetta, fait tomber Alexandrie et coopère ainsi à la pacification du Piémont. En 1840, il quitte le commandement de la division de Pesth pour venir à Vienne prendre, avec le grade de général de cavalerie, le commandement de la garde noble hongroise. Vecsey, qui avait pris sa retraite en 1849, mourut à Vienne, le 15 janvier 1857.

(*Hirtenfeld, Der Militär Maria Theresien Orden und Seine Mitglieder.* t. II, et *K. K. Kriegs-Archiv. Verzeichniss der Kaiserlichen Generale bis zum Jahre*, 1815.)

ANNEXE XXVIII

(P. 148)

Vlasits (François, baron de), né à Dombovar (Comitat de Tolna, Hongrie) en 1766, cadet aux hussards Esterhazy en juillet 1784, fait, à partir de 1792, et comme lieutenant, toutes les campagnes contre la France, campagnes au cours desquelles il est blessé plusieurs fois. Capitaine en 1794, il assiste et prend part aux combats du Cateau et de Tournay. En 1796, il est en Italie; en 1799, en Allemagne, à Osterach et Stokach, où il se fait remarquer par l'archiduc Charles; en 1800, il est à l'arrière-garde et couvre la retraite après les batailles d'Heitersheim, Engen, Möskirch et d'Ottingen.

Major aux hussards Empereur en 1804, il donne à Austerlitz, où son régiment est réduit à 200 hommes. Lieutenant-colonel en 1806, colonel et commandant du régiment de hussards Liechtenstein en 1808, Vlasits se distingue à Landshut, Essling, Wagram et Hollabrunn.

Général-major, le 30 mars 1813, il commande la brigade d'avant-garde de la division Fenner et, le combat de San-Marco (27 octobre 1813) lui vaut la croix de chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse. Chargé ensuite du blocus de Peschiera, il repousse, le 8 février 1814, les attaques de la division Palombini contre les hauteurs de Cavalcaselle et de Salionze. Feld-maréchal-lieutenant en 1824, commandant général en Esclavonie en 1831, Vlasits mourut à Agram, le 16 mai 1840.

(*Hirtenfeld, Der Militär Maria Theresien Orden und Seine Miglieder*, t. II et *K. K. Kriegs-Archiv. Verzeichniss der Kaiserlichen Generale bis zum Jahre*, 1815.)

ANNEXE XXIX

(P. 163)

Frimont von Palota (Jean-Marie, comte, prince d'Antrodocco), né le 3 janvier 1759 à Fénestranges (Lorraine), descend d'une vieille famille lorraine. Son père quitta le service militaire avec le grade de major et mourut, en 1766, gouverneur de l'intendance de Fénestrange. Elevé au collège de Pont-à-Mousson, Frimont entre le 7 avril 1776 au régiment de hussards, nº 8 (hussards de Würmser). Brigadier en 1777, il se distingue par sa bravoure, en 1778 pendant la guerre de la succession de Bavière au cours de laquelle il est nommé sous-lieutenant. En 1784, Frimont est envoyé dans les Pays-Bas et profite des loisirs de la paix et de la vie de garnison pour étendre ses connaissances militaires. Lieutenant en 1787, nommé capitaine en second en 1788 pendant la campagne contre les Turcs, il se distingue le 6 avril 1790 au combat de Gosne, le 26 mars 1793 à la prise de Namur, en avril 1793 à la prise de Maubeuge, le 16 avril 1794 à Neufchâteau et surtout à la bataille de Fleurus, à la suite de laquelle il est nommé capitaine en premier. Placé, en 1795, sous les ordres de Clerfayt, à Mayence, on le retrouve au combat de Mayence, puis à Frankenthal (12 novembre), où Frimont sauve l'aile droite compromise de l'armée autrichienne. Ce fait d'armes lui vaut la croix de chevalier de l'Ordre de Marie-Thérèse. Major le 1er avril 1796 au régiment de hussards Croates-Esclavons des confins militaires, il est nommé lieutenant-colonel le 29 avril 1797 et un an après colonel et commandant du régiment de chasseurs à cheval de Bussy que l'on vient de créer et à la tête duquel il fait la campagne d'Italie de 1799 et de 1800. A Marengo il prend une part des plus brillantes à la grande charge de la cavalerie autrichienne, se distingue encore à la sanglante bataille du Mincio et est nommé général major le 9 janvier 1801 et envoyé à Debreczin où il reste jusqu'en 1805. Après la campagne d'Italie de 1805, il est créé baron le 25 mai 1806. Nommé feld-maréchal-lieutenant le 12 février 1809, il continue à appartenir à l'armée d'Italie. Sa conduite à Pordenone où il cerne l'arrière-garde française et lui prend 4 bataillons, 8 escadrons et 4 bouches à feu, la ténacité avec laquelle il défend à la bataille de Sacile sa position de Porzia, et donne ainsi à Colloredo le temps d'entrer en ligne, enfin sa brillante conduite lors des combats de la Piave (8 mai) et de San-Daniele (4mai) lui valent la croix de commandeur de Marie-Thérèse. En 1812 il commande une division de cavalerie du corps auxiliaire et se couvre de gloire à Podubnie et Gnidowa. Nommé général de cavalerie le 13 octobre 1813, il commande d'abord une des ailes de l'armée de Hiller, puis les troupes autrichiennes qui forment avec les Bavarois de Wrede le Ve corps de la Grande Armée. Gouverneur de Mayence après la cessation des hostilités il y reste jusqu'en 1815, où on lui donne le commandement en chef des troupes de la Haute-Italie et de la Dalmatie, à la tête desquelles il opère contre l'armée du maréchal Suchet. Commandant du corps d'occupation, il reste à Colmar jusqu'en 1818 et devient, le 3 février 1819, commandant en chef en Véné-

tie. Placé, le 13 janvier 1821, à la tête de l'armée autrichienne cha de réprimer les tentatives des insurgés napolitains, il entre à Napl 24 mai de la même année et reçoit du roi des Deux-Siciles le titı prince d'Antrodocco avec une dotation de 220.000 ducats. 14 juin 1825, Frimont est nommé commandant en chef des trc autrichiennes en Lombardie et en Vénétie, puis en 1829 président (commission chargée de réformer l'administration de l'armée. La lution de 1830 le ramène en Italie et la pacification des duchés e Marches lui vaut, en 1831, le titre de comte. Frimont, dont la était quelque peu éprouvée est appelé, le 19 novembre 1831, à la ı dence du Conseil aulique de la guerre, que la mort du comte G venait de rendre vacante. Mais à peine arrivé à Vienne, Frim(mourut d'une attaque de goutte, le 26 décembre 1831.

(*Hirtenfeld*, *Der Militär Maria-Theresien Orden und Seine Mitg*ı t. II, et *K.-K. Kriegs-Archiv. Verzeichniss der Kaiserlichen Genera zum Jahre* 1815.)

ANNEXE XXX

(P. 163)

Stutterheim (Joseph, baron de), né à Neustadt (Moravie) en Elève de l'Académie militaire de Wiener-Neustadt. Enseigne à 19 lieutenant pendant la campagne contre les Turcs, capitaine et ı dans l'état-major en avril 1794 fait, comme major la campagne d' de 1799, comme lieutenant-colonel celle de 1805, comme co celle de 1809. Nommé général-major le 24 mai de cette année, comm en 1813 et 1814 une brigade de grenadiers à l'armée d'Italie, valier de l'ordre de Marie-Thérèse après la bataille du Mincio, maréchal lieutenant en mai 1815, commande une des division corps de réserve de l'archiduc Ferdinand d'Este, membre du co aulique de la Guerre le 1er janvier 1825, commandant-généra Galicie, meurt du choléra à Lemberg, le 24 juillet 1831.

(*Hirtenfeld*, *Der Militär Maria-Theresien Orden und Seine Mitgli* t. II, et *K. K. Kriegs-Archiv. Verzeichniss der Kaiserlichen Genera. zum Jahre* 1815).

ANNEXE XXXI

(P. 184)

Hiller (Jean, baron) né à Modène en 1748 entra au service à de 15 ans en qualité de cadet au 8e régiment d'infanterie. Sous-li nant en 1768 au régiment de dragons de Wurttemberg n° 3, p ensuite au 35e régiment d'infanterie, capitaine-lieutenant en 177 régiment des confins militaires Warasdiner Kreuzer, major en 1 lieutenant-colonel en 1788, il reçoit pendant la guerre contre les T la croix de Chevalier de Marie-Thérèse. Colonel en 1789 après la ı de Berbir, général-major en 1794. Hiller, d'abord commissaire gı ral des guerres en Italie, prend en 1796 le commandement d'

brigade sur le Rhin. A ce moment la maladie l'oblige à quitter le service. Mais on le retrouve dès le mois de juillet 1798 à l'armée du Lech, en 1799 en Suisse où il est blessé à Zurich. Feld-maréchal-lieutenant, le 2 septembre 1799, il est envoyé en 1800 en Tyrol, et chargé du commandement du Tyrol méridional lors de la déclaration de guerre en 1805. Commandant une division à Agram en 1807, Hiller est placé en 1809 à la tête du VIe corps d'armée posté entre l'Enns et la frontière bavaroise. Le 10 avril, Hiller qui a pris le commandement des trois corps de l'aile gauche autrichienne (6e, 5e archiduc Louis et 2e de réserve Kienmayer) se porte sur Landshut et Abensberg. Attaqué le 20 par l'empereur, il est battu et rejeté sur Landshut. Séparé de l'armée de l'archiduc Charles à la suite de cette affaire et surtout après la bataille d'Eckmühl, Hiller bat pendant sa retraite à Neumarkt les divisions Wrede, Molitor et Oudinot placées sous les ordres de Bessière. Nommé après cette affaire commandeur de Marie-Thérèse, il opposa une résistance acharnée aux efforts des Français à Ebelsberg, mais est néanmoins forcé de se replier sur Enns et de là sur Mautern sur la rive gauche du Danube et opère le 16 mai sa jonction avec l'archiduc Charles au pied du Bisamberg. La brillante conduite d'Hiller à la bataille d'Essling lui valut le grade de feldzeugmeister. Retourné à Agram à la fin de la guerre, il y reste jusqu'en 1811 où il est envoyé en Esclavonie. Commandant de l'armée de l'intérieur de l'Autriche, puis de l'armée d'Italie en 1813, Hiller, dont les opérations n'ont pas eu la bonne fortune de plaire au *Hof Kriegs-Rath*, bien qu'il eût réussi à obliger le vice-roi à se replier jusque sur Vérone, est remplacé à la tête de cette armée par le feld-maréchal comte Bellegarde. Envoyé en 1814 d'abord en Transylvanie, puis en Galicie Hiller y meurt le 5 juin 1819.

(*Hirtenfeld, Der Militär Maria-Theresien Orden und Seine Mitglieder*, t. II, et *K. u. K. Kriegs-Archiv. Verzeichniss der Kaiserlichen Generale bis zum Jahre* 1815.)

ANNEXE XXXII

(P. 191)

FÖLSEIS (Joseph, von) né en 1760 à Wiener-Neustadt, entré au service comme cadet au 12e régiment d'infanterie peu de temps avant la guerre de la Succession de Bavière, se distingue à la bataille de Stokach où on le retrouve avec le grade de capitaine. Colonel en 1809, il combat à Essling avec le 3e régiment d'infanterie Archiduc-Charles et y gagne sa croix de chevalier de Marie-Thérèse. Général-major le 26 juillet 1813, il prend le commandement d'une brigade de l'armée de l'intérieur de l'Autriche, marche par Cilli et Kreuz sur Stob à la croisée des routes de Völkermarkt (en Carinthie) et de Cilli à Laibach. A ce moment (8 septembre) le général Bellotti a reçu du vice-roi l'ordre de marcher sur Tschernutz, d'occuper le pont et le village, de s'étendre ensuite en descendant la Save jusqu'à Saloch pour couvrir son aile droite et de rejeter Fölseis sur Cilli. Au lieu de se porter sur Tschernntz par la route directe de Krainburg sur la rive droite de la Save, Bellotti préféra marcher par la rive gauche. Fölseis se hâta de profiter de cette faute et

de cette imprudence, attaqua Belloti entre Navreg et Uttik, et anéantit sa colonne. Le général Bellotti blessé dans le combat tomba entre les mains de son vainqueur. Après avoir été chargé ensuite du blocus de Legnago, il fait la campagne de 1815 dans le corps du général de cavalerie baron Frimont. Nommé en 1825 feld-maréchal-lieutenant et commandant de la place d'Olmütz, il y mourut le 3 février 1841.

(*Hirtenfeld, Der Militär Maria Theresien Orden und Seine Mitglieder*, t. II, et *K.-K. Kriegs-Archiv. Verzeichniss der Kaiserlichen Generale bis zum Jahre* 1815.)

ANNEXE XXXIII

(P. 191)

Fleischer von Eichenkranz (Ferdinand, baron) né en 1777, sorti en 1795 de l'Académie militaire de Wiener-Neustadt, nommé cadet au régiment d'infanterie Lacy, passe en 1796 comme sous-lieutenant aux pionniers. Se distingue en 1796 à la bataille d'Amberg et est nommé lieutenant après le combat de Giessen sur la Lahn. Cité à l'ordre du jour pour sa conduite à Osterach, Winterthur et Zurich en 1799, il est nommé capitaine en 1800 après les combats du Splügen et la campagne des Grisons. Major en 1805, il fait la campagne du Tyrol et celle de 1809 en qualité de chef d'état-major du corps d'armée du feldzeugmeister Kolowrat. Se distingue à la prise de Ratisbonne, pendant la retraite vers le Danube et au combat de Linz. Nommé lieutenant-colonel en juin 1809, il prend une part si brillante à la bataille de Wagram qu'il reçoit le 24 octobre de la même année la croix de chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse. Colonel et chef d'état-major de l'armée de l'intérieur de l'Autriche en août 1813, il fait ensuite la campagne de 1815 contre les Napolitains avec le feld-maréchal-lieutenant Bianchi. Nommé successivement général-major et feld-maréchal-lieutenant, il meurt le 13 décembre 1841 à Pressburg où il commandait une division.

(*Hirtenfeld, Der Militär Maria Theresien Orden und Seine Mitglieder*, t. II.)

ANNEXE XXXIV

(P. 194)

Eckhardt (Christophe-Louis, baron), né à Prague, en 1767. Entré comme cadet à l'âge de quinze ans au régiment d'infanterie de Vins, est envoyé comme capitaine en 1798 aux corps auxiliaire russe qui se rassemble sur le Bug. En 1799, il est chargé de guider la marche d'un corps de 18.000 hommes allant par la Styrie et la Carinthie, en Italie. Nommé major à ce moment, il est attaché comme aide-de-camp à la personne du feld-maréchal Souvoroff, avec lequel il fait la campagne de Suisse. Il passe ensuite en cette même qualité auprès du feld-maréchal, comte Kinsky, commandant de la Basse et Haute-Autriche, et est nommé lieutenant-colonel en 1802.

Colonel du régiment d'infanterie Erbach en 1805, Eckhardt est chargé d'une mission confidentielle en Angleterre et devient à son retour aide de camp général du feld-maréchal Koutousoff. Après la bataille d'Austerlitz, il est chargé de conduire jusqu'à la frontière de Russie les 5 colonnes d'infanterie et les 3 colonnes de cavalerie qui traversent dans leur marche la Hongrie et la Galicie.

Il se distingue en 1809 à la tête du régiment d'infanterie, prince Esterhazy, aux combats de Salzburg et de Leoben. Nommé général-major en juillet 1809, il commande, en 1813, une brigade de la division du feld-maréchal-lieutenant Marschall, fait une brillante attaque contre les avant-postes français de Paternion, le 19 août, et s'établit à Spittal, d'où il envoie un parti de l'autre côté de la Drave jusqu'à Sanct-Hermagor, sur le Gail. Le 12 septembre, il se porte vers le Gail, bat, le 18, le général Piat à Sanct-Hermagor, occupe Paternion le 21, va par Bleiberg sur Sanct-Stefan et y opère sa jonction avec la colonne du lieutenant-colonel Mumb venant de la vallée du Haut-Gail.

Le 7 octobre, il prend une part active à l'affaire de Tarvis. Envoyé avec sa brigade dans la vallée de la Drave, il occupe Bellune, le 20 octobre, et force les Français à se retirer par Capo di Ponte, vers Serravalle et Ceneda, sur la route de Sacile. Il occupe Bassano, le 24 octobre, l'évacue le 31 et se replie en combattant sur Cismone.

En novembre, il sert d'avant-garde au corps de Radivojevich, s'établit le 14 à Caldiero et sur l'Alpone et se distingue, le 15, au combat de Caldiero, le 19, à celui de San-Michele. A la bataille du Mincio, il combat à l'extrême-gauche avec la brigade Spiegel contre la division du général Zucchi, à Castiglione di Mantua et Castelletto. Le 23 avril, il assiste au passage du Taro. Sa brillante conduite pendant la campagne de 1814 lui vaut la croix de chevalier de Marie-Thérèse. D'abord gouverneur civil et militaire dans les légations (Marches) romaines, il commande une des divisions du corps Bianchi lors de la campagne de 1815 contre Murat, tourne l'aile droite des Napolitains à Tolentino, Appelé après cette campagne au commandement d'une brigade en Galicie, il est créé baron en 1820, promu feld-maréchal-lieutenant en 1821, prend sa retraite en 1833 comme feldzeugmeister et meurt à Vienne, le 7 mars 1843.

(*Hirtenfeld, Der Militär Maria Theresien Orden und Seine Mitglieder*, t. II, et *K. K. Kriegs-Archiv. Verzeichniss der Kaiserlichen Generale bis zum Jahre* 1815.)

ANNEXE XXXV

(P. 198)

Fenner von Fenneberg (François-Philippe), né à Salurn (Tyrol), en 1762, entré au service en qualité de cadet au régiment d'infanterie Lacy, fait comme lieutenant la campagne contre les Turcs, au cours de laquelle il est nommé capitaine au corps des francs-tireurs tyroliens. Major et commandant de ce corps lors des premières campagnes contre la France, il se distingue en 1796 à Maindorf, puis à la prise d'Offenburg en juin 1797. Nommé lieutenant-colonel à ce moment, il est anobli par l'empereur. En 1805, il fait comme colonel partie du corps

du feld-maréchal-lieutenant Jellachich, se distingue lors de la retraite de la Souabe sur le Vorarlberg. Envoyé en Bohême après la capitulation du corps Jellachich à Hohenembs, général-major le 15 avril 1808, il prend une part éclatante en 1809 à la défense du Tyrol. Feld-maréchal-lieutenant, le 26 juillet 1813, il est chargé à l'aile droite de l'armée de l'intérieur de l'Autriche des opérations en Tyrol, rejette peu à peu les Français jusqu'au-delà de Trente. Le 26 octobre, il attaque en venant de Matarello, les Français qui, depuis le 16, ont pris position à Volano en arrière de Calliano. L'une de ses colonnes marche par la grande route, pendant que l'autre va par le Val Folgaria contre Serrada, déborde la droite du général Mazzucchelli, et l'oblige ainsi à se replier sur Rovereto. Blessé d'un coup de feu au bras, Fenner remet le commandement au général Vlasitz.

Fait chevalier de Marie-Thérèse pour sa brillante conduite aux combats de Percha et de Willenbach, pour la conquête du Puster Thal et la prise de la Mühlbacher Klause, Fenner est, après la cessation des hostilités, nommé commandant militaire du Tyrol, envoyé en 1820 en qualité de divisionnaire en Moravie, puis en Galicie et mourut, le 19 octobre 1824, à Jaroslau.

(*Hirtenfeld, Der Militär Maria Theresien Orden und Seine Mitglieder*, t. II, et *K. K. Kriegs-Archiv. Verzeichniss der Kaiserlichen Generale bis zum Jahre* 1815.)

ANNEXE XXXVI

(P. 235)

Brettschneider (Frédéric Guillaume, baron de), né en 1771 à Nassau-Usingen, était le fils d'un major au service de Nassau, que l'impératrice Marie-Thérèse nomma en 1778 conseiller aulique et bibliothécaire à Ofen (Bude). Entré au service comme cadet au régiment de chevau-légers Leveneur il enlève le 16 avril 1789 un drapeau aux Turcs; nommé pour ce fait d'armes sous-lieutenant au corps franc de uhlans de Motschlitz, il y fait toutes les campagnes jusqu'au traité de Lunéville. Blessé en 1792 au combat de Boussut (Pays-Bas), il se distingue à Stockach, à Zurich et est nommé en mai 1801 major au régiment de uhlans archiduc Charles. Lieutenant-colonel aux hussards de Liechtenstein, il se distingue en 1809 aux combats de Rohr et Landshut (20-22 avril), est blessé grièvement et nommé colonel du régiment des hussards de Frimont, à la tête duquel il fait la campagne d'Italie de 1813-1814 qui lui vaut la croix de chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse pour l'affaire de Bellune, la destruction du pont de Cittadella, la surprise du 1er régiment de hussards à Castelfranco et la défense de Bassano.

Nommé général-major en avril 1815 il fait la campagne de France à la division légère du 2e corps sous les ordres du feld-maréchal lieutenant comte Bubna. Nommé feld-maréchal-lieutenant en avril 1830, fait baron en septembre 1843, il meurt le 2 juin 1845 à Milan, où il commandait la place et la ville.

(*Hirtenfeld, Der Militär Maria Theresien Orden und Seine Mitglieder*).

ANNEXE XXXVII

(p. 236)

1. Jeanin (Jean-Baptiste, baron), né le 21 janvier 1771, lieutenant le 5 août 1792 au 10e bataillon de volontaires de son département (Jura), fait les campagnes de 1792 à l'an III à l'armée du Rhin. Capitaine le 16 brumaire an III, prend part à l'expédition d'Egypte, est blessé à Saint-Jean-d'Acre, et rentre en France à la suite de la capitulation d'Alexandrie. Chef de bataillon le 10 pluviôse an XII, colonel du 12e d'infanterie légère le 3 fructidor an XIII, fait les campagnes d'Autriche 1805, de Prusse et de Pologne (1806-1807), blessé à Heilsberg le 10 juin 1807. Employé à l'armée d'Espagne, il est nommé général de brigade le 19 novembre 1808. Mais sa nomination n'ayant pas été expédiée, il resta jusqu'en mai 1809 à la tête du 12e léger. Le général Jeanin, rentré en France pour cause de santé, réclame et obtient son grade et retourne en Espagne où il reste jusqu'à la fin de 1811. Rappelé en France et envoyé en Illyrie le 3 mai 1813. Mis en non-activité le 1er septembre 1814, puis nommé par Louis XVIII lieutenant-général le 20 janvier 1815, fait la campagne de 1815 au IIe corps de l'armée du Nord et est remis en non-activité le 1er septembre 1815. Mis à la retraite le 1er décembre 1824, le lieutenant-général Jeanin mourut à Saulieu (Côte-d'Or) le 2 mai 1830.

ANNEXE XXXVIII

(p. 239)

4. Fresia (Maurice, baron d'Agland), né à Saluces le 1er août 1746, entré au service au régiment de dragons du roi en 1763. Cornette le 17 avril 1766, aide-major le 26 avril 1776, capitaine le 7 août de la même année, major le 27 septembre 1787, lieutenant-colonel du régiment de dragons (Chablais) le 3 août 1790 et colonel de ce régiment le 15 mars 1793. Fait la campagne de 1796 contre la France, à la tête des chevau-légers du roi avec le grade de brigadier. Offre ses services à la France après l'abdication de Charles-Emmanuel, nommé général de brigade et placé en 1798 à la tête d'une brigade de dragons piémontais, il se distingue en 1799 à Vérone, à Magnano, à la Trébie et à Novi. Fait prisonnier au combat de Verdorio, sur l'Adda, chargé, dès qu'il fut rendu à la liberté, du commandement du département de la Haute-Loire (germinal an XI), puis envoyé à Montpellier pour y organiser la légion du Midi composée de Piémontais, et de là à Auxonne, il retourna en 1806 en Italie, où il servit sous les ordres de Masséna. Appelé à la Grande Armée et placé à la tête d'une brigade de cuirassiers, il se distingua à Friedland. Quelques jours auparavant (3 juin 1807), il avait été promu général de division. Appelé en décembre 1806 au commandement de la cavalerie du IIe corps d'observation de la Gironde, et quoique compris avec ses cavaliers dans la capitulation de Baylen, Fresia, loin d'être enveloppé par l'empereur

dans la disgrâce de la plupart des généraux qui avaient assisté à ce désastre, fut, dès sa rentrée en France, placé à la tête de la 18e division militaire (Dijon), puis envoyé en Toscane pour y prendre le commandement des troupes du département de l'Arno, et rejoignit la Grande Armée en Autriche à la tête des régiments de cavalerie organisés en Italie. Commandant de la 4e division militaire italienne (Bologne) après la paix de Vienne, puis gouverneur de Venise en 1812, après la mort de Villaret-Joyeuse, Fresia, appelé en Allemagne en 1813, y prit une part brillante à la bataille de Bautzen. Envoyé par l'empereur en même temps que Fouché dans les provinces illyriennes, Fresia rejoignit à Vérone le vice-roi qui lui confia le commandement d'une des divisions de l'armée de réserve, encore en voie d'organisation. Gouverneur de Gênes le 1er février 1814, il ramena ses troupes en France. Retraité le 24 décembre 1814, le général Fresia, qui s'était fait naturaliser Français le 7 décembre 1815, se fixa à Paris où il mourut en 1826.

ANNEXE XXXIX

(p. 243)

Général Fresia au général Bellotti

Monsieur le général,

Je vous préviens que l'ennemi a violé le territoire de l'Empire, s'étant avancé en deçà de nos positions en Croatie. Veuillez vous éclairer sur votre front et envoyer des patrouilles et des reconnaissances pour bien vous informer des mouvements que l'ennemi pourra faire du côté de Krainburg.

Le bataillon qui se trouve dans cette ville, s'il est forcé, doit se replier sur vos postes, et, s'il arrive que vous le soyez aussi, vous vous retirerez sur Laibach.

Ne manquez pas de m'instruire de tous les renseignements que vous pourrez avoir dans cette contrée sur les mouvements des troupes autrichiennes.

Recevez, Monsieur le général, l'assurance de ma parfaite considération.

Signé : Fresia,

Général de division, commandant les provinces illyriennes.

P.-S. — Faites-vous bien éclairer par l'escadron qui, placé à Sanct-Veit (6 kilomètres nord-ouest de Laibach), est sous vos ordres.

En devant vous replier, n'oubliez pas les gendarmes et les douaniers.

ANNEXE XL

(p. 299)

Milan, Archives particulières. Collection du Dr Luigi Ratti.

Tarvis, 27 août 1813.

Le vice-roi,

Instruction à donner à l'officier des chasseurs à pied de la garde royale qui doit faire une reconnaissance sur Paternion.

Il est inutile, en partant de Windisch-Feistritz, de passer par Bleiberg pour se rendre à Paternion. Il y a 4 heures de marche de Feistritz à Paternion. Après avoir passé le Gail, on marche 2 heures pour gagner le sommet de la montagne et on n'a plus qu'à descendre 2 heures pour arriver à Paternion. Il faut donc que le parti de 50 à 60 hommes, qui a été commandé dans les chasseurs et qui doit être dirigé par un officier intelligent, se rende ce soir sur le sommet de la montagne et arrive à prendre information sur ce qui pourrait se trouver des ennemis à Paternion et même à Spittal. Il devra rendre compte, ce soir, de ce qu'il apprendra. Demain au jour il s'avancera sur Paternion en reconnaissance sans rien compromettre, mais de manière à savoir :

1° Si l'ennemi s'éloigne;

2° S'il y est en force ou non ;

3° Dans le cas où l'on pourrait y entrer, il faut s'informer si l'ennemi y est venu et en quel nombre, enfin prendre des renseignements sur tout ce qui viendrait de Spittal. Ainsi, il faut, pour bien faire cette reconnaissance, laisser un tiers du détachement sur le sommet de la montagne en observation et en appui des deux tiers qui se porteront sur Paternion et formeront également un échelon avant d'y entrer.

P.-S. — On aura soin le long de la route d'annoncer l'arrivée d'une colonne de 2 à 3.000 hommes d'infanterie et d'ordonner aux bataillons qui sont à Windisch-Feistritz de réparer le pont qui a été brûlé et de le garder en mettant un poste en avant.

ANNEXE XLI

(p. 305)

Moll (Antoine, baron von), né en 1781 à Grosschützen (Hongrie), cadet à 16 ans au régiment d'infanterie Wenzel Colloredo, fait avec ce régiment toutes les campagnes de 1797 à 1809, se distingue comme capitaine à Hausen, à Eckmühl et à Linz et passe en décembre 1812 au 9e bataillon de chasseurs. Avec sa faible compagnie composée en majorité de jeunes soldats, le capitaine Moll gardait le Loibl, lorsque le général Bellotti venant de Neumarktl se mit en route pour enlever le passage

le 27 août 1813 à six heures du matin avec 3 bataillons et un demi-escadron. Le général, arrivé aux premiers lacets de la route, détache 4 compagnies qui doivent, par le Sanct-Anna-Graben, déboucher sur le flanc du capitaine Moll et obligent ce dernier à détacher du monde pour se garder contre ce mouvement tournant. Avec les 70 hommes qui lui restent, le capitaine Moll réussit à tenir bon sur sa position et force le général Bellotti à se replier sur Neumarktl. Ce brillant fait d'armes vaut à Moll le 28 septembre 1813 la croix de chevalier de Marie-Thérèse.

Quelques années après la fin de la guerre Moll, criblé de blessures, passa en novembre 1817 à la garde du corps des Archers, fut nommé major en 1841 et mourut à Vienne le 2 août 1850.

ANNEXE XLII

(P. 311)

5. Gratien (Pierre-Guillaume, baron), né à Paris le 1er janvier 1764, soldat au régiment de Dauphin-Dragons du 21 janvier 1787 au 1er octobre 1789, époque à laquelle il obtint son congé. Capitaine au 2e bataillon de Paris le 19 juillet 1791, proclamé lieutenant-colonel en second de ce bataillon le 6 janvier 1792, sert à l'armée du Nord en 1792 et 1793. Général de brigade à l'armée du Nord le 2 septembre 1793 à la suite de sa brillante conduite au combat de Lincelles, traduit devant le tribunal révolutionnaire du Pas-de-Calais après Wattignies, absous, mais suspendu de ses fonctions, réintégré et envoyé à l'armée de l'Ouest le 25 prairial an III, suspendu de nouveau le 7 brumaire an IV, rappelé à l'activité le 11 nivôse pour servir à l'armée des côtes de l'Océan. Réformé à la suppression de cette armée le 1er vendémiaire an V, maintenu en activité par Hoche avec lequel il s'embarqua pour l'expédition d'Irlande, envoyé le 7 germinal an V à l'armée de Sambre et Meuse, il y sert jusqu'en l'an VII. Gratien est envoyé successivement à l'armée d'Angleterre, puis à l'armée de l'Ouest et enfin le 10 fructidor an X à l'armée de Batavie. Attaché à l'armée du Nord (division française en Batavie), le 26 brumaire an XIV, envoyé dans la 12e division militaire le 19 juillet 1806, Gratien passa en vertu d'une autorisation de l'empereur le 15 novembre au service du roi de Hollande.

Lieutenant-général le 15 février 1807, Gratien marcha en juin 1809 avec une division hollandaise sur Stralsund, où s'était retranché Schill, qui fut tué au moment où il cherchait à gagner le port pour s'embarquer.

Rentré au service de la France comme général de brigade, et placé à la tête d'une brigade d'infanterie de la 1re division de réserve de l'armée d'Espagne, le 31 octobre 1809, il y sert en 1810 et 1811 sous les ordres du duc d'Abrantès. Appelé à l'armée d'Allemagne, le 13 juillet 1811, puis à la Grande Armée de Russie où ses services lui valurent le grade de général de division, parti en congé le 8 janvier 1813, affecté le 21 juin de la même année à l'armée d'Italie, le général Gratien mourut à Plaisance le 24 avril 1814.

ANNEXE XLIII

(p. 311)

1. Quesnel (François-Jean-Baptiste, baron), né à Saint-Germain-en-Laye, le 18 janvier 1765, soldat au 25e régiment d'infanterie le 18 juillet 1782, caporal le 18 septembre 1783, sergent le 10 octobre 1784, sergent-fourrier le 7 juillet 1786, sergent-major le 12 septembre 1789, sous-lieutenant le 15 septembre 1791, lieutenant, puis capitaine de grenadiers les 19 avril et 1er mai 1792, adjudant-général chef de bataillon le 15 mai 1793, chef de brigade le 30 septembre 1793, général de brigade le 6 nivôse an II. Fait les campagnes de 1792 à l'an III aux armées du Nord et des Pyrénées-Orientales. Passé à l'armée des côtes de l'Océan, dénoncé le 18 fructidor an VI, transféré dans la 13e division militaire, mis en réforme le 23 floréal an VI et rappelé à l'activité, envoyé à l'armée d'Italie il y resta jusqu'en prairial an XI, date de son passage à l'armée de Naples. Général de division du 12 pluviose an XIII, appelé à un commandement d'abord à l'armée du Nord, puis à celui de la 9e division militaire (7 juin 1806), passé à l'armée de Portugal vers la fin de 1807, fait prisonnier par les Anglais en 1808 et transféré par les Anglais à la Corogne il y est délivré par les Français qui s'emparent de cette ville le 16 janvier 1809.

Chargé, le 7 février 1810, du commandement des brigades de cavalerie légère stationnées à Nimègue, commandant de la 11e division militaire le 3 mai 1810, envoyé à l'armée de Catalogne (division de Puycerda) le 13 février 1813, puis à l'armée d'Italie le 27 mai 1813, et rentré en France avec cette armée, Quesnel prit sa retraite en 1815 et mourut d'une façon mystérieuse et inexpliquée à Paris en avril 1819. Son corps fut retrouvé dans la Seine et on prétendit à ce moment que, passant fort tard sur le pont des Arts, il avait été jeté dans la rivière par des personnes qui, lui ayant fait des confidences relatives à la politique, en craignaient la révélation.

ANNEXE XLIV

(p. 320)

Göldlin von Tieffenau (Charles, baron), né à Lucerne en 1760, cadet au 16e régiment d'infanterie Terzi lors de la guerre de Succession de Bavière, nommé enseigne pendant le cours de cette campagne, sous-lieutenant au début de la guerre contre les Turcs, puis lieutenant au régiment d'infanterie Lattermann pendant cette dernière campagne. Major pendant la campagne de 1805 et lieutenant-colonel de chasseurs en 1808, il fait preuve d'une rare intelligence et d'un grand sang-froid pendant les opérations en Tyrol en 1809 et défend le 11 mai 1809 le défilé de Strub avec 5 compagnies 1/2, contre 3.000 Bavarois de la division

Wrede avec une intrépidité qui lui valut en 1810 la croix de chevalier de Marie-Thérèse. Fait partie en 1813 et 1814 de l'armée de l'intérieur de l'Autriche et défend le 29 août 1813 avec son bataillon de chasseurs, le 9e et un bataillon de landwehr la position de Sanct-Leonhard, d'où le général Bellotti essaye en vain de le débusquer et qu'il force à la suite de son insuccès à se replier sur Krainburg. Après la campagne de 1814, les nombreuses blessures, qu'il a reçues dans le cours de sa carrière, obligent le lieutenant-colonel Göldlin à demander sa retraite le 1er novembre 1815.

Mort à Graz, le 11 février 1826.

(Hirtenfeld, *Der Militär Maria Theresien Orden und Seine Mitglieder.*)

ANNEXE XLV

(p. 323)

VERDIER (Jean-Antoine, comte), né à Toulouse, le 2 mai 1767, entra au régiment de la Fère le 18 février 1785. Adjudant-major du 2e bataillon des volontaires de la Haute-Garonne, le 24 janvier 1792, et peu après aide de camp d'Augereau, il enleva le camp retranché de Liers, défendu par 4.000 Espagnols, et décida par ce fait d'armes la reddition du fort de Figuières. Adjudant général chef de brigade le 25 novembre 1795, employé à l'armée d'Italie, il s'empara, le 3 août 1796, du château de Castiglione à la tête des grenadiers réunis de la division Augereau, et le 5 août, à la tête de 3 bataillons de grenadiers, de la redoute de Melodano. Général de brigade sur le champ de bataille même de Castiglione, blessé à Arcole, le général Verdier commande en Egypte une brigade de la division Kléber. Blessé encore une fois à Saint-Jean-d'Acre, il défait avec 1.000 hommes seulement 8.000 janissaires débarqués à Damiette. Général de division le 25 avril 1800, rappelé en France avant l'évacuation de l'Egypte, Verdier se signala encore dans toutes les campagnes d'Italie de 1801 à 1806. En 1807, il commande une division du corps de Lannes et se distingue à Heilsberg et à Friedland. Rentré en France après le traité de Tilsitt et créé comte de l'Empire, Verdier envoyé en Espagne y resta jusqu'en 1812 et fit la campagne de Russie à la tête d'une des divisions du corps Oudinot. Blessé grièvement à Polotsk, envoyé, après son rétablissement, à l'armée d'Italie et blessé une fois de plus au combat d'Ala, mis en non-activité lors de la première Restauration, commandant de la 8e division militaire pendant les Cent Jours, il réussit à sauver Toulon menacé par l'escadre anglaise et par l'armée austro-sarde. Mis à la retraite le 1er août 1815, replacé dans le cadre de réserve après 1830, le général Verdier rentra presque immédiatement dans la vie civile.

ANNEXE XLVI

(p. 338)

Pino (Dominique, comte), né à Milan le 1er octobre 1767, s'engage en 1796 comme grenadier dans la légion cisalpine, et est, dès l'année suivante, chef d'une légion qui alla prendre possession de la partie du duché de Parme, la plus voisine du Milanais. Hanté dès ce moment du rêve de rendre l'indépendance à l'Italie, il fut soupçonné, dès 1798, lorsqu'il commandait à Pesaro, d'intelligences secrètes avec son ami le général Lahoz. Sommé ainsi que ce dernier par le général Montrichard de quitter son commandement, Pino, loin de suivre l'exemple de Lahoz, vint se mettre à Ancône à la disposition du général Monnier et contribua à la défense de cette place. Général de brigade le 16 décembre 1798, il partagea le sort de la garnison d'Ancône et fut dirigé sur la France après la capitulation de cette place comme prisonnier de guerre sur parole. Redevenu libre en 1801, et appelé au commandement d'abord d'une des divisions de Brune, puis des troupes laissées en Toscane et dans les Romagnes, enfin d'une des divisions de l'armée des côtes de l'Océan, Pino, victime d'un accident de voyage dans lequel il se cassa la jambe, ne put rejoindre les troupes placées sous ses ordres. Créé comte de l'Empire et nommé ministre de la Guerre du royaume d'Italie par décret du 13 août 1804, il conserva ces fonctions jusqu'au 14 octobre 1806, époque à laquelle il prend le commandement d'une division italienne de la Grande Armée, qui ne rentra en Italie qu'au commencement de 1808. Envoyé en Espagne quelques mois plus tard à la tête de la 2e division italienne affectée au corps de Gouvion-Saint-Cyr, Pino se distingua à la prise de Rosas, aux affaires de Llinas, Molino del Rey, Valz, Vique et au siège de Gérone. Commandant de la 15e division qui faisait partie du corps du prince Eugène pendant la campagne de Russie, employé ensuite à la Grande Armée au commencement de 1813, puis envoyé en Italie, sérieusement compromis lors des troubles de Milan, mis à la retraite lors de l'entrée de Bellegarde en Lombardie, Pino ne joua plus aucun rôle et mourut le 29 mars 1826, dans sa villa de Cernobio, près de Côme.

ANNEXE XLVII

(p. 347)

Lazarich von Lindaro (Joseph, baron), né à Trieste en 1784, s'engage en 1808 au 1er bataillon de landwehr de Trieste. Nommé sous-lieutenant en mars 1809 pour sa belle conduite au blocus de Palmanova, puis lieutenant, est blessé grièvement à Präwald le 17 mai 1809 et quitte le service à la suite de cette blessure avec le grade honorifique de capitaine. Complètement rétabli à la suite d'une opération chirurgicale faite en 1812 et grâce à laquelle on parvint à extraire la balle, il demanda à

reprendre du service, au moment où l'Autriche entra dans la coalition en 1813, et obtint du général Nugent l'autorisation de soulever l'Istrie contre la domination française. Le 2 septembre 1813, le capitaine Lazarich, avec 1 officier, 47 croates, 1 brigadier et 6 hussards, allait de Fiume à Castua, Vesprinatz et Vragna, près du Monte Maggiore. Avec ses 56 hommes soutenus par les paysans qu'il a appelés aux armes, il attaque le 4 septembre au matin, à Novaco, près de Mittelburg (Pisino), une colonne française de 1.100 hommes (4e bataillon léger italien, 2 compagnies d'Ottochaner, quelques artilleurs et gendarmes français et 3 canons). Après un engagement dans lequel les Ottochaner désertent et passent dans ses rangs, Lazarich, réussit à faire mettre bas les armes à la colonne, forte encore à ce moment de 29 officiers et 900 hommes. Le 11 septembre, Lazarich occupait Pola; le 12, Capo d'Istria. En dix jours, Lazarich avait soulevé et reconquis l'Istrie. Lazarich, nommé major, organise ensuite un bataillon de volontaires, avec lequel il prend part au siège de Trieste, puis aux opérations de Nugent en Italie.

Nommé chevalier de Marie-Thérèse en 1815 pour ses faits d'armes en Istrie, créé baron en 1819, nommé lieutenant-colonel en 1834, commandant de place à Cattaro en 1838, il prit sa retraite comme colonel en 1847. En 1848, sur la demande du général Nugent, il organise à nouveau en Istrie un bataillon de volontaires qui grossit peu à peu et devient une brigade. L'empereur reconnut les services de Lazarich en lui conférant en 1849 le grade honoraire de général-major.

ANNEXE XLVIII

(P. 391)

ORDRE DE BATAILLE

(7 septembre 1813)

Feldzeugmeister Hiller

Feld-maréchal-lieutenant Fenner, à Sachsenburg

2 compagnies du 8e bataillon de chasseurs, 1 escadron des hussards de Frimont, 1 batterie et les Landes Schützen tyroliens (tirailleurs nationaux du Tyrol).

Feld-maréchal-lieutenant Marschall, à Spittal

Brigade Eckhardt, à Spittal : 4 compagnies du bataillon de chasseurs n° 8, 1 bataillon de Szekler et 2 escadrons des hussards de Frimont.
Brigade Winzian à Spittal : 2 bataillons du régiment Duka, 1 bataillon du régiment Hohenlohe, 1 escadron des hussards Frimont.

Feld-maréchal-lieutenant Frimont, pont de Rosegg

Brigade Vlasitz à Seebach : 1 bataillon de Peterwardein, 2 bataillons du régiment Jellachich, 6 escadrons des hussards Stipsisch, 1 batterie à cheval.
Brigade du colonel Gober : 3 bataillons du régiment Hohenlohe, 1 batterie.

Feld-maréchal-lieutenant Marziani, à Hollemburg

Brigade Mayer : 3 bataillons du régiment Reisky, 1 batterie.
Brigade Vecsey à Hollenburg : bataillon de chasseurs n° 9, 2 bataillons 1/3 du régiment Chasteller, 3 escadrons 3/4 de uhlans Merveldt, 6 escadrons de uhlans archiduc Charles, 1 batterie à cheval.

Feld-maréchal-lieutenant marquis Sommariva à Klagenfurt

Brigade Stutterheim à Stein près de Klagenfurt, 4 bataillons de grenadiers.
Brigade Fölseis de Stein à Podpetsch, 1 bataillon du régiment Chasteller, 2 bataillons du régiment Lusignan, 2 escadrons de uhlans Merveldt et 3 bouches à feu.
Brigade Wrede à Klagenfurt, 4 escadrons de dragons Hohenlohe et 6 escadrons de dragons Savoie.
Plus, appartenant à la brigade Mayer : 4 compagnies du régiment Chasteller, 1/4 escadron de uhlans de Merveldt, dans le Kanker Pass.
Brigade Stanissavlevich, près Ischl : 1 bataillon du régiment Szekler, 1 bataillon de Valaques, 2 escadrons de hussards Frimont et une demi-batterie.

Il importe de remarquer que les positions indiquées ici sont celles que la division Marschall aurait dû occuper le 8, si Hiller n'avait pas momentanément suspendu l'exécution de ce mouvement.

ANNEXE XLIX

POPULATION DU ROYAUME D'ITALIE EN 1813-1814

DÉPARTEMENTS	CHEFS-LIEUX	POPULATION	PRÉFETS	GÉNÉRAUX COMMANDANTS
Adda.	Sondrïo.	76.429	Rezia.	Renard.
Adige.	Vérone.	302.161	B. Smancini.	Milosewitz.
Adriatique.	Venise.	290.112	B. Galvagno. C. Francisco.	Daurier.
Agogne.	Novare.	348.429	B. Luini.	Bertolosi.
Haut-Adige.	Trente.	266.734	de Fiume.	Milosewitz.
Haut-Pô.	Crémone.	363.196	Ticozzi.	Balabio.
Bacchiglione.	Vicence.	314.479	B. Magenta. Pio.	—
Bas-Pô.	Ferrare.	241.265	B. Zacco.	—
Brenta.	Padoue.	285.185	B. Porro.	—
Crostolo.	Reggio.	167.123	Zecchini.	—
Lario.	Come.	310.664	Tamassia.	Renard.
Mella.	Brescia.	312.778	B. Sommenzari.	Fontana.
Métaure.	Ancône.	305.037	Gaspari.	—
Mincio.	Mantoue.	232.163	Viasmara.	Julhien.
Musone.	Macerata.	220.643	Villatta.	—
Olone.	Milan.	580.436	B. Caccia.	Bertolosi.
Panaro.	Modène.	181.130	Tadini.	—
Passeriano.	Udine.	289.770	Agucchi.	Schilt.
Piave.	Bellune.	138.028	Ferri.	—
Reno.	Bologne.	405.845	B. Quorini.	Roize.
Rubicon.	Forli.	280.034	Frosconi.	Villatta.
Serio.	Bergame.	305.202	B. Cornalia.	—
Tagliamento.	Trévise.	301.114	B. de Maino.	—
Tronto.	Fermo.	185.423	Staurenghi.	—

Départements	24
Districts	91
Cantons	344
Communes	2.155
Population	6.693.200
Revenus	122.000.000

(D'après Guicciardi, *Révolution du Royaume d'Italie en* 1814.)

INDEX ALPHABÉTIQUE

B

C

Corps de troupes Autrichiens

GRENADIERS

INFANTERIE

CONFINS MILITAIRES

Corps de troupes

F

G

H

I

T

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME Ier

CHAPITRE I

Situation générale en mai 1813. — Préparatifs militaires de l'Italie et de l'Autriche

CHAPITRE II

Opérations en Carinthie, Carniole, Croatie et Istrie du 17 août au 7 septembre

Combats de Villach, de Rossegg et de Feistriz

APPENDICE

ERRATA ET ADDENDA

Page 9, note 2, 3e ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « 2 *mars* » lire « **2 mai** ».

Page 15, 17e ligne, au lieu de « *cicatricer* » lire « **cicatriser** ».

Page 15, 9e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *découvrir* » lire « **désavouer** ».

Page 40, 2e ligne, au lieu de « *permi* » lire « **permis** ».

Page 40, note 1, 5e ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *Clauswitz* » lire « **Clausewitz** ».

Page 44, note 3, au lieu de « *Annexe XV* » lire « **Annexe XIV** ».

Page 57, 9e ligne à partir du bas de la page, après les mots « *Capitaine général* » supprimer le mot « **il** ».

Page 58, 6e ligne au lieu de « *Manchés* » lire « **Manhés** ».

Page 60, 5e ligne, après le mot « livra » au lieu de « *entre* » lire « **en** ».

Page 90, note 6e. Au lieu de 1805 » lire « **1806** ».

Page 90, 10e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *compagnie* » lire « **compagnies** ».

Page 101, 10e ligne, au lieu de « *poterzi* » lire « **potersi** ».

Page 102, 20e ligne, au lieu de « *entre* » lire « **avec** »,

Page 108, 15e ligne, au lieu de « *le bataillon* » lire « **les bataillons** ».

Page 112, 11e ligne à partir du bas de la page, après Istrie, au lieu de « 3 » mettre « **4** ».

Page 118, 20e ligne. après le mot « *cours* », mettre : « , ».

Page 144, 2e ligne, au lieu de « *était* » lire « **s'élevait** ».

Page 145, 3e ligne, après : « *même* » ajouter « **de l'ouverture** ».

Page 146, 8e ligne, après « *Castelfranco* » supprimer « , ».

Page 155, note 3, au lieu de « *Operationem* » lire « **Operationen** ».

Page 158, note 2, dernière ligne au lieu de « *Mura* » lire « **Murat** ».

Page 166, 22e ligne, après les mots « *San Pietro* » supprimer « , ».

Page 167, 9e ligne après « *Vérone* » ajouter « **et** ».

Page 168, note 3, 3e ligne au lieu de « *Oesterneich* » lire « **Oesterreich** ».

Page 170, 1re ligne, au lieu de *Neumartk* » lire « **Neumarkt** ».

Page 173, note, 3, 2e ligne au lieu de « *per la* » lire « **di** ».

Page 177, note 2, 1re ligne, au lieu de « *Lande* » lire « **Landes** ».

Page 181, 12e ligne, au lieu de « *arrivé* » lire « **arrivait** ».

Page 181, note 2, 4e ligne, après le mot Verlassenschaft, au lieu de « *der* » lire « **des** ».

Page 182, 5e ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *de* » lire « **à** ».

Page 185, 11e ligne au lieu de « *qn* » lire « **qu** ».

Page 191, 15e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *Stanissavlveich* » lire « **Stanissavlevich** ».

Même page, même ligne, après le mot « *maréchal* » ajouter le mot « **lieutenant** ».

Page 197, 17e ligne au lieu de « *Stanisslavleivch* » lire « **Stanissavlevich** ».